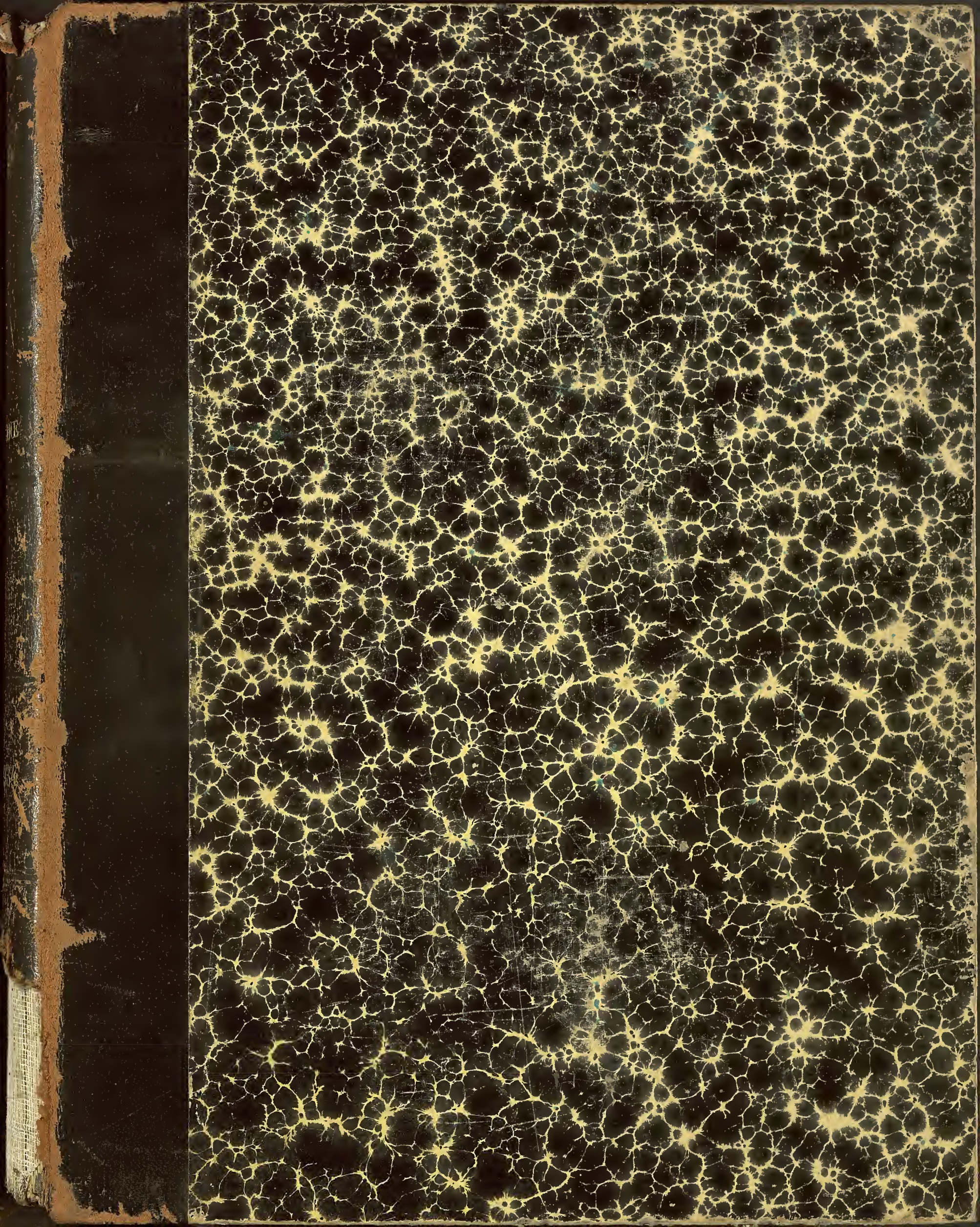






DIRECTEUR:
DOCTEUR
FRANÇOIS
DEBAT.

ART ET MEDECINE

ANNALES de thérapie biologique



15 OCTOBRE 1933

EDITEES PAR LES LABORATOIRES
DU DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT

TABLE DES MATIÈRES
1933-1934

OCTOBRE

NOVEMBRE

DÉCEMBRE

JANVIER

FÉVRIER

MARS

AVRIL

MAI

JUIN

JUILLET

IMP. KAPP, PARIS.



Notre Programme
1933-1934

1° Développement de nos recherches scientifiques

2° Amélioration de nos méthodes de fabrication et de notre outillage

3° Perfectionnement de certains produits existants

4° Création de produits nouveaux tout particulièrement intéressants

5° Extension de nos laboratoires

Monsieur et très honoré confrère

Le programme, que nous présentons, n'est pas un projet pour l'avenir, c'est un plan réalisé dès aujourd'hui, grâce au travail depuis longtemps poursuivi par nos collaborateurs et par nous-même.

I°. Développement de nos recherches scientifiques.

Le temps n'est plus où, sous le nom de spécialités, de simples mélanges sans originalité et dont la préparation aurait pu être assurée par le pharmacien dans son officine naissaient après quelques semaines d'études, où la science avait une fort petite place.

Aujourd'hui, au contraire, la création d'une spécialité digne de ce nom exige un labeur scientifique toujours important, souvent long et difficile. Son caractère d'originalité et de complexité nécessite, pour sa mise au point, la collaboration de techniciens avertis et consciencieux.

Depuis toujours, nous avons apporté le plus grand soin à l'étude de la base scientifique qui préside à l'élaboration de nos produits, mais, depuis un an, nous avons amplifié considérablement

nos services techniques qui comportent, à l'heure actuelle, cinq départements :

Bibliographie,
Physiologie,
Chimie physiologique,
Chimie biologique,
Bactériologie.

Tenus, jour par jour, par la bibliographie, au courant de tous les travaux originaux publiés dans le monde entier, si une découverte nous paraît susceptible d'une application thérapeutique, nous la soumettons aux divers services d'expérimentation compétents.
Lorsque les résultats se sont affirmés concluants, tant au point de vue de l'efficacité que de la non-toxicité, nous avons alors recours à l'expérimentation clinique.
Le nombre de tous les collaborateurs utilisés pour ces différentes recherches est extrêmement important.

2°. Amélioration de nos méthodes de fabrication et de notre outillage.

La spécialité une fois mise au point, le travail des techniciens ne s'arrête pas là.
Nos collaborateurs, tenant compte des suggestions et critiques que les praticiens veulent bien nous faire, s'efforcent chaque jour d'améliorer les méthodes de fabrication et perfectionnent les appareils eux-mêmes, s'il est besoin; depuis la création de notre usine de Garches, la quasi-totalité de sa machinerie a été renouvelée.

3°. Perfectionnement de certains produits existants.

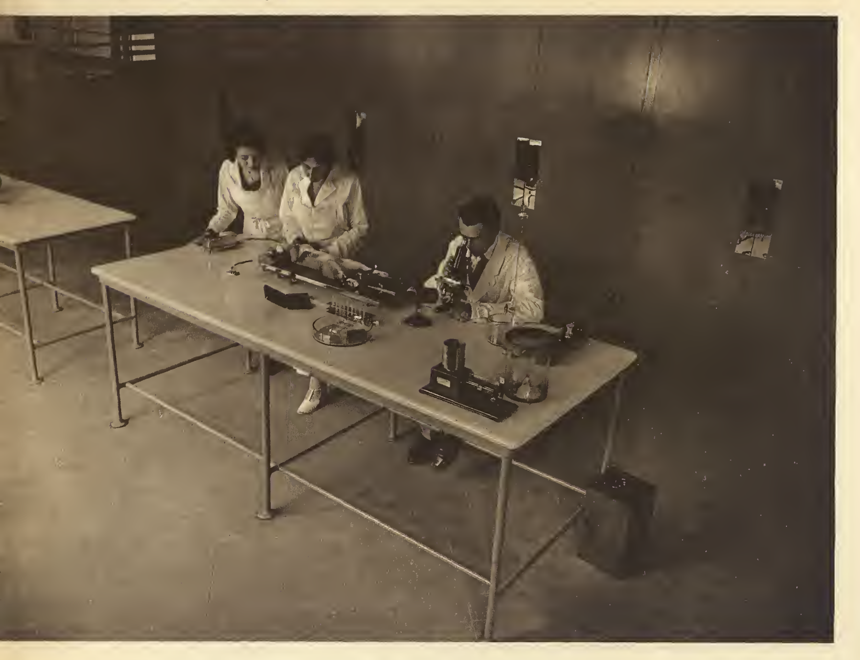
Ces améliorations de méthode et d'outillage ont aussi pour effet de perfectionner encore les produits fabriqués.
L'exemple le plus typique est celui de l'heureuse modification que nous venons d'apporter au **PANCRINOL**.
L'outillage actuel encore plus puissant que celui mis en œuvre



Laboratoire de chimie

Dans nos services de Bibliographie les casiers où sont classées les fiches relatives aux travaux publiés dans le monde.

Photos Zuber.

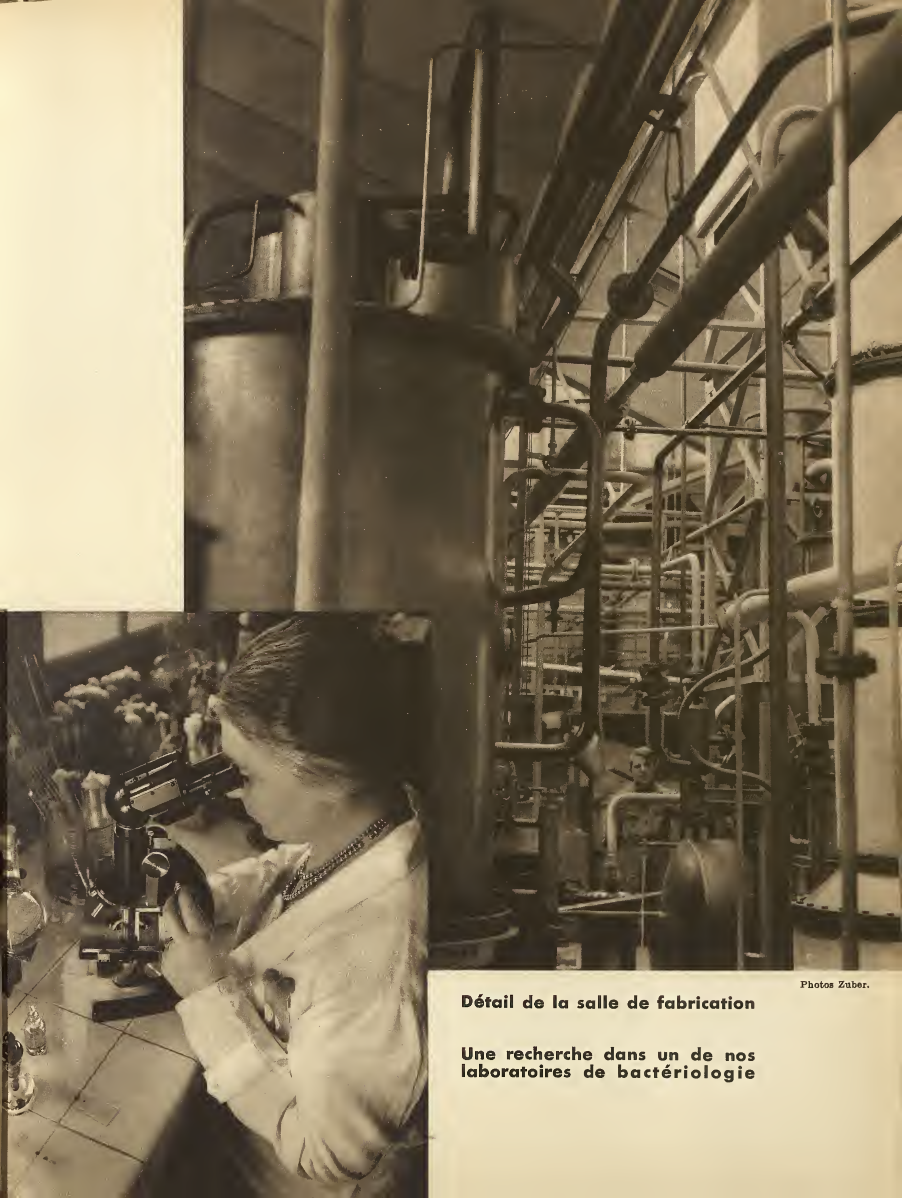


précédemment nous permet aujourd'hui d'extraire, des organes traités, la totalité de leurs principes actifs.

Mais afin de n'éliminer du produit aucun de ces principes, nous n'avons pas voulu augmenter la concentration ni multiplier les purifications au delà de celles nécessaires à éliminer les seules substances inutiles ou nuisibles.

Dans notre désir de faire bénéficier les malades de ce progrès technique, nous avons accru le volume des ampoules et porté leur contenance à 7 cc., sans augmentation de prix.

Ce nouveau **PANCRINOL** a rigoureusement la même composition que le précédent; aussi, administré, à la dose de 2 à 4 ampoules par jour, il vous donnera des résultats encore plus rapides et plus brillants.



Photos Zuber.

Détail de la salle de fabrication

Une recherche dans un de nos laboratoires de bactériologie



Photo Régis-Lebrun.

Façade de nos Laboratoires en 1931

Une salle de conditionnement

Façade de nos Laboratoires en 1933

Photos Zuber

Des quantités supérieures peuvent du reste être administrées sans préjudice pour l'organisme, le **PANCRINOL** étant rigoureusement atoxique, comme l'ont formellement démontré les expériences physiologiques.

Une modification semblable à été apportée à l'**HÉPACRINE**. Ses ampoules sont, elles aussi, augmentées en volume, mais le prix en demeure le même.

■

4°. Création de produits nouveaux particulièrement intéressants.

Nos recherches scientifiques nous ont permis de mettre au point en dermatothérapie, opothérapie et antivirusthérapie, une série de produits nouveaux que les expérimentations ont montrés particulièrement intéressants.

Ces préparations vous seront présentées successivement.

Dès ce jour, nous offrons deux présentations de dermatothérapie :

Le **SÉDOTYOL**, pommade antipruritique très efficace, non toxique, ne contenant aucun stupéfiant.

La **SILIPLASTINE**, pâte aqueuse destinée aux lésions suintantes ou irritables que les pommades grasses « échauffent ».

■

5°. Extension de nos laboratoires.

L'aménagement de nos récents laboratoires d'étude, l'accroissement de l'appareillage, la création de produits nouveaux et l'élévation de notre production générale, nous ont amenés à doubler l'étendue de nos locaux dont ces photographies montrent en partie l'accroissement superficiel.

Nous vous remercions de la confiance que vous nous avez témoignée jusqu'à maintenant et que nous espérons devoir mériter toujours, car les efforts de nos laboratoires, dont ces quelques lignes et illustrations donnent une idée très imparfaite, tendent vers ce seul but :

mettre à votre disposition, pour l'exercice quotidien de votre art, une thérapeutique française, toujours plus étendue et plus efficace.

SOMMAIRE

OCTOBRE 1933

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS

Photo J. Azéma.

EN ALGÉRIE

Une caravane se rassemble, qui bientôt affrontera le sable, le feu solaire, l'étendue — 1.600 kilomètres d'étendue pour arriver aux confins du Soudan — et l'énorme solitude. Ici, avant le départ, s'échangent mille nouvelles, mille secrets du désert et des villes.





LE MARÉCHAL FRANCHET D'ESPÈREY

Un grand Français et un grand Algérien : le Maréchal Franchet d'Espèrey est né à Mostaganem. C'est un soldat qui a fait la guerre dans tous ses grades : de la lieutenance au généralat. Les mémoires du Maréchal Joffre mettent en lumière son action à la tête du 1er Corps d'Armée, dans les préliminaires de la Marne ; mais c'est en Orient qu'il joua un rôle décisif. Connaissant bien les Balkans, dès octobre 1914 il soumet au Président de la République un projet d'opérations basées sur Salonique.

Nommé en juin 1918 au commandement en chef des Armées Alliées en Orient, il peut enfin donner sa mesure. Sur les instances personnelles de M. Poincaré, toutes entraves sont levées. En quinze jours la Bulgarie demande grâce et, le 4 octobre, dans sa fameuse dépêche au chancelier d'Empire, Hindenbourg reconnaît que par suite de l'écroulement du front macédonien, l'Allemagne devait renoncer à toute chance de victoire. En six semaines les Armées Alliées d'Orient étaient portées de la mer Égée au Danube, bousculant les renforts austro-allemands. Lors de l'armistice, elles étaient en route pour Berlin, ayant fait capituler en rase campagne 80.000 hommes.

AUX MÉDECINS DE L'ARMÉE D'AFRIQUE

Au cours des longues marches du Sud algérien ou de l'expédition de Tunisie, jeune lieutenant à l'arrière-garde, j'ai vu nos médecins militaires réconforter nos fantassins épuisés et les arracher à une mort certaine.

Général au Maroc, je les ai vu panser les blessés sous les balles, puis le combat terminé, faire rayonner autour d'eux la science et la bonté française.

Depuis la pacification, ils aident leurs confrères civils dans la lutte contre les fléaux qui désolent les populations dépourvues d'hygiène.

Je remercie "Art et médecine" de m'avoir procuré l'occasion de témoigner au Corps de santé de l'armée d'Afrique l'estime de son ancien chef.

F. d'Espèrey



Photo G.-L. Manuel.

UN CHEF

M. JULES CARDE

GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE

Tout d'abord, un air froid, sérieux, sévère même ! Le gouverneur général Carde était venu en France pour y traiter d'affaires d'État fort importantes et ses journées étaient surchargées de travaux aussi graves que divers... Ce fut bientôt, néanmoins, avec une toute autre expression, souriante, cordiale, qu'il écouta le projet de numéro sur l'Algérie que j'étais venu lui soumettre de la part du docteur Debat. Il était bien tel qu'on me l'avait dépeint : peu enclin aux vaines paroles, sa réelle bienveillance prend d'autant plus de prix qu'un mutisme expectant en précède souvent la révélation.

L'on sait que le visage de M. Carde annonce une pensée accoutumée à se concentrer, un caractère ferme, une volonté sur laquelle le découragement ne doit point avoir prise. Le gouverneur général de l'Algérie, au moral, est un type accompli de Français d'outre-mer.

M. Carde, né en 1874 à Batna où son père était sous-préfet, débute dans la carrière administrative à la préfecture d'Alger.

En 1898, le général Galliéni l'appelle à Madagascar où, auprès du colonel Lyautey et de l'intendant général Lallier du Coudray, il fait ses premières armes coloniales et se trouve avec un jeune médecin, le docteur Lasnet, qui devait devenir, dans la guerre aux endémo-épidémies, un insigne « organisateur de la victoire ». A l'école du général Galliéni — l'admirable « École de Madagascar» — ces hommes apprenaient l'énergie, la vertu du travail persévérant, le maniement des foules primitives et, surtout, le plus clair du génie français, qui tient dans une conception *humaine* des rapports sociaux comme des rapports de peuple à peuple.

Après neuf ans de séjour dans la Grande Ile, M. Carde occupe des postes de plus en plus élevés : à la Martinique, à la Côte d'Ivoire, en Afrique équatoriale, en Afrique occidentale, au Cameroun, de nouveau en Afrique occidentale où il est nommé, en 1923, gouverneur général.

Enfin, un décret du 3 octobre 1930 l'appelle au gouvernement général de l'Algérie. Grand-officier de la Légion d'honneur, M. Jules Carde est en outre haut dignitaire de nombreux ordres étrangers. Belges et Anglais, notamment, l'ont vu de près à l'ouvrage.

M. Carde, disions-nous, représente au plus haut degré le Français d'outre-mer. Nous savons son horreur

de la flatterie. Mais il nous sera bien permis de louer sa « race ». C'est une race nouvelle, celle qui est née des premiers défenseurs — soldats, colons, médecins, fonctionnaires — de l'ordre français en terre nord-africaine. Dès que l'on prend contact avec elle, l'on est frappé de sa force, de sa verdeur, de son ardente jeunesse. Les premiers occupants ont transfusé à leurs fils l'amour de l'action, la passion de bâtir, l'énergie et, dans la mesure variable où ce sentiment peut être conscient selon les individus, l'orgueil de succéder à Rome, après des siècles remplis de néant, dans une gigantesque entreprise de civilisation. M. Carde, en son enfance et sa jeunesse, a connu l'Algérie encore peu sûre, lorsque les bonnes dispositions du sol étaient aussi douteuses que celles des habitants. Il est né lutteur, à l'époque, ne l'oublions pas, où la France, se pansant et se pensant, bandait de nouveau ses muscles et cherchait au delà des mers — l'on peut dire, en toute vérité, *in res nullius* — la réparation d'un déni de justice qui avait laissé l'Europe parfaitement indifférente.

Les dons de l'esprit ont fait le reste chez M. Carde, Algérien authentique, Algérien supérieur.

■

Lorsque, en cent ans, les devanciers ont construit un édifice si grandiose qu'à le contempler on n'en croit pas ses yeux, le premier devoir d'un nouveau chef est de préserver ce qui est, en se défiant à l'extrême des improvisations hâtives, des audaces mal calculées, des gestes plus propres à détruire qu'à créer.

« J'avais quitté l'Algérie depuis trente-trois ans, dit M. Carde, lorsque je l'ai revue. Mes yeux, alors, ont été émerveillés par ce que les habitants de la terre algérienne ont réussi à faire germer du sol, offrant à mes regards d'immenses plaines cultivées là où, enfant, je n'avais connu que d'arides étendues... »

Il trouve l'Algérie en plein essor. Depuis la conquête, le chiffre de la population a triplé, des villes splendides, comme Alger, ou prodigieusement actives, comme Oran, ont été édifiées, les écoles et les hôpitaux se multiplient, le chiffre du commerce spécial oscille autour de 8 milliards, et, par exemple, l'on compte une automobile pour 7 habitants européens, alors qu'en France cette proportion est de 1 pour 40.

Cependant, il n'est pas sur le globe un seul pays qui ne souffre de la crise économique. L'Algérie reste une région privilégiée, mais il est fatal qu'elle éprouve les effets du marasme universel. Le nouveau chef, devant le péril qui s'annonce, montre la modestie des forts. Comme tous les gouverneurs de territoires d'outre-mer, il doit être financier, commerçant, fermier, éleveur, industriel, diplomate, éducateur, mainteneur de la paix et de la santé publiques. Mais il se sent de robustes épaules, il a acquis progressivement, en courant le monde, une vaste expérience des hommes et des choses et, surtout, lorsqu'il fait appel aux dévouements — nous en savons qui sont à son égard bien profonds — il peut avoir l'accent d'un homme qui vient de retrouver sa famille, l'accent d'un chef de famille. Si son passé, fertile en œuvres fécondes, témoigne des plus rares mérites, il n'accepte cependant de se définir que par cette simple déclaration : « J'apporte à ma tâche une très grande bonne volonté, je suis tenace, et j'aime l'Algérie. »

C'est apparemment dans ces dispositions d'esprit, de caractère et de sentiment, que M. Carde met de l'ordre dans l'œuvre des habitations à bon marché et qu'il poursuit avec une grande largeur de vues l'entreprise qui consiste à remplacer la tente et le gourbi par de saines maisons groupées en villages ; qu'il donne une vigoureuse impulsion à la « politique de l'eau » comme à la « politique forestière » ; qu'il développe l'artisanat indigène ; qu'il recommande énergiquement des moyens *pratiques* de parer aux dangers de la crise économique : par l'amélioration constante des produits, des conditions de leur transport et des méthodes commerciales ; qu'il veille à ce que le grandissant besoin de savoir reçoive les plus complètes satisfactions ; qu'il fait adopter par les assemblées algériennes, en 1932, un programme de grands travaux se montant à 6 milliards 500 millions...

Bonne volonté, ténacité, amour de l'Algérie !... Oui !... Il convient pourtant d'insister, ici, sur ce qu'il y a d'immuable dans l'art de gouverner de M. Carde : la volonté de faire aller de pair la mise en valeur et la protection sanitaire des pays qu'il administre. S'il eut, en A. O. F., ce mot resté célèbre : « La politique indigène est d'abord celle du ventre plein », s'il appliqua cette politique en multipliant les cultures vivrières et les produits d'élevage, en obligeant tous les villages à constituer une réserve permanente de grain, c'est qu'il savait bien que le puissant et ingénieux développement qu'il donnait à l'Assistance médicale ne pouvait avoir son plein effet sur des populations sans résistance, en proie à des famines périodiques.

Enfin, il est de notoriété publique que le gouverneur général Carde, sans peur et sans reproche, ne connaît que le devoir et ne recule devant rien pour l'accomplir. Son mépris du danger est proverbial et les coloniaux de l'A. O. F. n'ont pas oublié la crânerie avec laquelle, en septembre 1927, il quitta la France pour aller au Sénégal diriger lui-même la lutte contre la fièvre jaune qui décimait alors la population.

■

Le médecin-inspecteur général Lasnet, son collaborateur et ami fidèle de Madagascar et de l'Afrique Occidentale, est venu auprès de lui pour consolider et développer l'instrument sanitaire dont a besoin l'Algérie. De ces deux hommes d'action — le grand Gouverneur géral qui continue si brillamment la tradition des Bugeaud, des Lamoricière, des Jonnart et le grand hygiéniste colonial de la lignée des Treille, des Kermorgant, des Calmette, des Marchoux, dont le talent d'organisateur s'est si nettement affirmé pendant la guerre — on peut attendre pour les services sanitaires de l'Algérie le plus bel essor, et déjà les résultats se font sentir.

Qui, en France, n'en serait heureux ! L'on n'ose espérer, cependant, que tous les métropolitains sachent bien tout ce qui est en jeu en Algérie, qu'il s'agisse de santé publique ou d'économie. Naguère, à propos du très important problème vinicole, la réglementation décidée à Paris n'eût-elle pas gagné à s'inspirer d'une opinion publique mieux informée ?...

Nous nous associerons donc, pour conclure, au vœu que formula M. Carde à la fin de l'audience qu'il nous avait fait l'honneur de nous accorder. Notre éminent interlocuteur reconnaissait que l'Algérie était un peu mieux connue depuis les fêtes du Centenaire et l'Exposition, mais il souhaitait qu'elle le fût bien davantage et que la mère-patrie entretînt avec la plus belle de ses filles des rapports de voisinage de plus en plus fréquents, nombreux, étroits et empreints de chaleureuse affection.

Puisse ce vœu être entendu par tous les médecins de France, dont l'influence peut être si forte sur l'opinion. Ils ne refuseront pas, en tout cas, de saluer avec nous les grands coloniaux qui mettent au premier rang de leurs préoccupations la garde de millions d'existences : cœurs généreux, ils sont l'honneur de notre pays.

René de Laromiguière.

L'ALGÉRIE

DEVANT L'HISTOIRE

PAR GABRIEL HANOTAUX

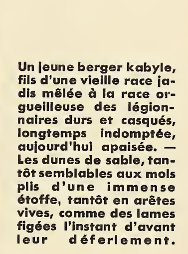
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Photo Zuber.





Photo J. Azéma.



Un jeune berger kabyle, fils d'une vieille race jadis mêlée à la race orgueilleuse des légionnaires durs et casqués, longtemps indomptée, aujourd'hui apaisée. — Les dunes de sable, tantôt semblables aux mols plis d'une immense étoffe, tantôt en arêtes vives, comme des lames figées l'instant d'avant leur déferlement.

L'ALGÉRIE ! l'une des plus belles œuvres de civilisation accomplies par l'humanité ; l'Algérie reflet de la France, penchée sur l'autre rivage et se mirant dans les mêmes eaux ; l'Algérie qui, s'étant attardée dans la barbarie pendant des siècles, a inauguré soudain la transformation totale de la planète et a pris la tête du mouvement qui, en un siècle, a nettoyé le monde de la barbarie ; l'Algérie qui, seule, a su apaiser la querelle millénaire désolant la mer intérieure, et rapprocher, en une confiance loyale, les deux religions filles du livre ; l'Algérie qui a projeté une arche de fertilité de l'Europe en Afrique et une autre, plus hardie encore, entre les deux rivages, chaque jour rapprochés, du Sahara ; l'Algérie qui a arraché au bled le blé, au désert la vigne et dont les palmiers, selon le mot si amusant de Maurice Donnay, n'ont pas perdu « la mémoire des dattes », l'Algérie qui est entrée ainsi, toutes voiles dehors, dans la chronologie et dans la splendeur ; l'Algérie fille de la France, mère de l'*Empire colonial*, aïeule de tant de jolies filles de France éparses dans le monde, — c'est de cette France africaine que je dois retracer, ici, les traits, exprimer l'âme dans sa « fraîche nouvelleté » ; comment m'y prendre et, dans le jardin florissant, par quelle fleur commencer ?

Mais voyons, d'abord, le jardin lui-même. Quelle est sa forme, sa grandeur, son exposition ; quel sol, quelles eaux, quels abris, quel voisinage, quel climat ?

L'Algérie, terre africaine, présentait, depuis des siècles, ce double caractère, contrasté : terre d'Afrique, elle était à peu près inaccessible, et, côte méditerranéenne, elle voyait circuler le long de son rivage le mouvement du monde et de toute la civilisation sans y prendre part. L'Afrique arabe et berbère s'était claquemurée dans un isolement farouche tandis qu'en face d'elle l'humanité s'envolait vers un avenir illimité.

Terre, climat, nature, peuples, tout était hostile. Les soldats de Caton dans Lucain se font, de cette affreuse Afrique, un effrayant tableau !... « Tu n'es bonne à rien et il n'y a rien de bon en toi, Afrique ! Tu ne portes que des monstres, tes serpents s'acharnent contre la vie ; ton sol hait la culture et rouille la semence. Tu es maudite, terre



Photo J. Azéma.

Jeune indigène d'Aïn-Ouarka (sud-oranais). Métis d'Arabe et de Soudanais?... En tout cas rieur, nullement "opprimé"...

d'où l'homme est chassé par tous les venins...» Cependant, Rome qui avait un pont vers l'Algérie par la péninsule, la Sicile et les îles méditerranéennes, Rome qui avait à régler le compte des Phéniciens ses rivaux sur la mer, Rome avait, par un magnifique déploiement de vaillance, de persévérance, de labeur et d'autorité, fait du rivage barbaresque une autre Egypte, un second « grenier ». Elle semblait avoii conjuré le sort. Mais, dès que la barrière de l'Empire eut fléchi sur le Rhin, le barbare avait, du premier coup, importé sa victoire jusqu'en Afrique; les Vandales s'étaient assuré là la gloire singulière de la destruction. Une ruine absolue, inconcevable, avait marqué un retour décisif à la stérilité, alors qu'en Europe le vaincu avait dompté le vainqueur et que l'homme de la toge avait imposé à l'homme des bois la règle romaine, celle du droit.

Le cas paraissait désespéré; car, outre la misère inhérente au sol et au climat, qui avait fait hésiter le soldat des légions, une religion sortie des sables d'Arabie et qui avait pour loi la résignation dans l'abandon à la volonté divine convertissait les races blanches du rivage, et rejetait les nomades à l'attraction du sable et à l'errance des solitudes où soufflait sous un ciel implacable la volonté de l'Unique.

Dix siècles s'écoulèrent; les villes étaient tombées en poussière, les canaux s'étaient desséchés, la plaine était retournée au désert. Pour vivre, la race des destructeurs n'avait plus qu'une ressource, la piraterie. Non satisfaits d'ignorer la civilisation, ils la traquaient; des Cervantès et des Vincent de Paul étaient soumis à l'esclavage. A la fin, irritée de ces violences misérables, la civilisation, c'est-à-dire la France, se leva, et son armée traversant la mer, reprit la tâche où avaient échoué les Portugais et les Espagnols. Cette Afrique rebelle allait trouver un maître. La campagne d'Algérie fut une seconde campagne d'Egypte, mais plus persévérante et plus féconde.

Cent ans se sont écoulés. Voyons la nouvelle création ; parcourons le jardin dans sa fleur renaissante et telle que le travail, la volonté, l'affection d'une métropole qui est aussi une mère nous la présente aujourd'hui.

Entre l'eau salée et le sable aride, l'Algérie, étroite bande de territoire, opposait à l'entreprise européenne deux obstacles géographiques tenant à la conformation même de son territoire : l'Algérie est un escalier de montagnes s'élevant de la mer au désert par gradins entrelacés, entrecoupés, formant un lacis de barrières et d'obstacles ; c'est le pays des embuscades, des défilés et des « portes de fer ». En outre l'Algérie est démunie par sa

constitution même de ces larges et beaux fleuves aux embouchures accueillantes, aux eaux profondes et pénétrantes qui, dans les pays plus favorisés, prennent l'arrivant sur leurs épaules humides et marchent pour lui parmi la fertilité des plaines. Car le Chélif, si étendu que soit son cours, n'a pas ce caractère. Pour voir l'Algérie et pour la conquérir, il faut marcher, marcher à pied, marcher à cheval, à dos de bourriquets ou de chameaux, monter et descendre, grimper et dévaler, contourner les obstacles, sonder le terrain qui sombre ou qui s'effrite, marcher le jour, marcher la nuit, marcher toujours, sans savoir où on arrivera et si l'on arrivera ; car, au bout, on peut tomber soit dans un immense marécage aux eaux saumâtres, soit dans un enlisement de sables ou une embûche de nomades. Monter, descendre, surveiller au loin et se méfier tout près : telle devait être la loi de la conquête si elle voulait se transformer en possession durable et en culture. Il ne s'agissait pas seulement de vaincre et de venir à bout d'une lutte sans cesse resurgissante ; il s'agissait, à travers plaines, monts et périls, de progresser et de tenir...

■

A l'un de mes voyages, j'ai voulu voir la pointe extrême de la colonisation, connaître l'homme hardi qui avait été le plus loin, s'était détaché le plus hardiment de l'appui social pour aller seul enfoncer sa bêche dans un sol vierge, planter sa demeure là où personne ne s'était fixé avant lui. Je me munis des renseignements et des autorisations nécessaires et l'on m'indiqua, au sud de Tiaret, vers les Hauts-Plateaux, approximativement dans la direction où s'élevait la pyramide où Solomon, général de Justinien, avait inscrit la limite du monde en même temps que la frontière de l'Empire, la ferme d'un colon où je pourrais accéder avec l'aide des officiers du haras de Tiaret. J'arrivai non sans peine au haras, et je n'oublierai jamais la nuit amicale que nous passâmes en un bavardage infini avec ces hôtes perdus dans leur solitude laborieuse qui accueillirent avec tant de gentille camaraderie un Parisien tombé du ciel.

Le lendemain, à la première heure, quatre chevaux choisis de main d'écuyer furent attelés à une prolonge d'artillerie où un vague siège était disposé, et nous franchîmes le col, descendîmes la côte à bride abattue, aperçûmes de loin la pyramide byzantine, ct discernâmes enfin, dans la plaine, la modeste ferme cachée derrière des gourbis noirs d'Arabes et quelques arbres rabougris. Un soleil brûlant dardait ses derniers rayons. Nous pénétrâmes dans une cour de ferme où la paille étincelait en gerbes d'or. La porte de la maison était close. Nous frappâmes. Elle s'ouvrit ; une femme en pleurs nous apparut et dans l'obscurité profonde de la pièce, sur un lit auprès duquel des enfants agenouillés priaient en pleurant, un mort gisait étendu. C'était le colon que nous venions voir. Dans l'émotion d'un tel spectacle nous nous consultâmes avec les deux officiers qui m'accompagnaient sur le sort de la femme française et des enfants : l'un de nous l'aborda et lui demanda si nous pouvions lui venir en aide, si elle pensait à rentrer en France. Cette femme se redressa soudain et, sur sa figure irritée, les larmes séchèrent : « Moi, quitter cette terre, cette maison où mon homme s'est épuisé, où il est mort à la peine, la terre de ses enfants, la terre où il va se reposer après avoir tant travaillé, tant souffert ; moi, partir ? Pour qui me prenez-vous ? » Et de nouveau elle fondit en larmes. Nous n'étions pas fiers. Cette femme, j'ai oublié son nom ; mais je sais qui elle est ; elle a tenu ; elle s'appelle l'Algérie française.

■

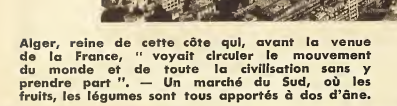
Dans l'impossibilité où je suis d'évoquer, dans le court espace qui m'est réservé (maudites soient les nécessités de la mise en page !), toutes les grandeurs de l'Algérie, je m'en tiendrai à quelques tableaux qui donneront, je le voudrais, l'envie d'y aller voir. N'est-ce pas la forme initiale de toute colonisation, que le tourisme de la curiosité ?

L'Afrique du Nord est le paradis des archéologues. Je crois bien que le premier des hommes qui ait laissé des traces sur la terre, c'est l'homme africain, *homo africanus ;* son squelette ayant disparu, usé par le temps, ses outils ont révélé son existence, c'est « l'outillage de Gafsa » : *homo faber.* Il y a cent mille ans au moins, cet homme primitif habitait un Sahara humide, bien arrosé et sylvestre. Il découvrait le Nil et fondait sur ses bords la civilisation saisonnière.

A regarder avec attention le désert actuel, il apparaît comme une vaste écriture. Sur combien de pierres affleurantes, sur combien de roches debout apparaissent des signes mystérieux qui se réfèrent à une faune et une flore disparues ! Il y a un Sahara préhistorique, un Sahara humide qui abritait dans ses eaux le crocodile et l'hippopotame en même temps que le mammouth et des bovidés géants. L'homme n'avait pas encore quitté l'abri des cavernes. Passionnants mystères !

Franchissons les siècles : Carthage et Rome ont colonisé l'ourlet cultivable de « l'assiette renversée » aux bords étroits et au large plateau central qu'est, par sa construction actuelle, le continent africain. Laissons Carthage que nous retrouverons quand nous mettrons le pied en Tunisie. Voici Rome.

Rome a marqué l'Algérie entière d'une empreinte indestructible : si l'on creusait à quelques mètres de profondeur le sol de l'Algérie, c'est par centaines, par milliers peut-être que l'on retrouverait les villes, les centres d'habitation, les fermes qui, ruinées, ensevelies dans la poussière des siècles, témoignent de la prospérité antique. Une preuve parmi tant d'autres : des villes dont on ignorait même le nom, Timgad, Djemila, Lambessa, l'antique Tiaret, apparaissent, une fois découvertes et étudiées, comme ayant été de superbes métropoles. Si importantes qu'elles nous apparaissent d'après leurs ruines, elles étaient quelconques et négligeables en leur temps, puisque l'histoire ne nous a rien appris d'elles et a recueilli à peine leurs noms. Autre témoignage : les restes nombreux qui subsistent soit sur le sol, soit au-dessous, de l'irrigation romaine prouvent que l'Afrique du Nord, depuis si profondément désertique, était largement arrosée, superbement cultivée, et justifiait ainsi son nom légendaire de « grenier de Rome ». Autre témoignage, autre preuve : tous les peuples de l'Afrique noire, jusqu'au lac Tchad et peut-être au delà, ont subi l'influence romaine et, au dire de M. Candace, en gardent dans leurs mœurs quelque chose. De tout cela il résulte que le développement de notre vaste eolonie d'Afrique, munie de tels précédents et lancée comme elle est,



Alger, reine de cette côte qui, avant la venue de la France, " voyait circuler le mouvement du monde et de toute la civilisation sans y prendre part ". — Un marché du Sud, où les fruits, les légumes sont tous apportés à dos d'âne.



Photo Zuber.

Les gorges justement célèbres de la Chiffa, près d'Alger. " L'Algérie est un escalier de montagnes s'élevant de la mer au désert par gradins entrelacés, entrecoupés, formant un lacis de barrières et d'obstacles ; c'est le pays... des portes de fer. "



Photo Moreau.

pourrait atteindre, maintenant, un essor extraordinaire et qu'elle apporterait à la France un concours sans prix de labeur et de sécurité si elle était reprise en mains dans l'esprit antique avec les puissants moyens de l'industrie et de la science modernes.

■

De cette antiquité qui prolongea sa maîtrise durant plus de mille ans, l'Algérie nous présente, rien qu'à gratter son sol, des figures sans nombre et d'une incomparable beauté. Arrêtons-nous devant l'une d'elles : c'est Timgad.

Timgad était une ville de garnison plantée au débouché de la montagne, sur la frontière de la domination romaine d'abord, puis byzantine ; elle faisait partie du système de défense du limes qui protégeait l'Empire contre les incursions des peuples numides et nomades de l'Aurès. On y entretenait une force militaire importante, la IIIe légion dont les soldats étaient fixés là à demeure avec femmes et enfants. Sur cette frontière et comme perdue au bout du monde, Rome avait aménagé une ville de luxe où la troupe d'élite qui y était consignée devait trouver qu'il faisait bon vivre.

Le premier aspect de Timgad quand, venant de Batna, on franchit le cercle de hauteurs qui l'environnent, est



Photo J. Azéma.

L'un des aspects de Timgad, la ville magnifique fondée par Trajan au IIe siècle de notre ère. Rien ne peut plus exalter l'âme que ce désensevelissement de la grandeur romaine. Pas de leçon plus utile que celle des ruines laissées par les invasions...

éblouissant : ce sont, à l'infini, des enfilades de colonnes, de marbres, qui font comme un parterre de troncs inégaux et nus, chauffés et comme recuits par le soleil africain. Pompéi n'est qu'un modeste séjour de bons bourgeois sédentaires à la comparer avec cette sauvageonne d'Afrique qui se para de toutes les préférences de la métropole. Sur une hauteur, comme une triple porte s'ouvrant dans le ciel, l'Arc de Triomphe de Trajan se découpe, digne hommage rendu au plus grand des empereurs par la cité militaire qu'il fonda ; et la ville entière, étalée dans la plaine, présente un quadrillé serré de rues sans nombre tirées au cordeau et s'entre-croisant géométriquement comme une ville américaine; toute pavée de marbres, jalonnée de marbres, fleurie de marbres, l'œil ne sait où se prendre et se fatigue à tout admirer. Que dirai-je du temple de Jupiter ou Capitole, avec ses 22 colonnes de 16 mètres de hauteur, mesurant à la base 1 m. 44 de diamètre, élevé sur un perron de 40 marches et enfermant, en son luxe pieux, un espace de 6.000 mètres carrés ? Que dirai-je du grand forum avec son Temple de la Victoire et dans sa perspective, encore l'Arc de Triomphe ? Que dirai-je des marchés, des théâtres, des odéons, de l'immense amphithéâtre où s'assiéraient les foules d'une province, des thermes où, pour la joie des garnisaires on avait prodigué tout ce que la profusion de l'art gréco-romain avait pu ramasser de confortable et de voluptueux : salles de 40 mètres de long, dallées de mosaïques, sous-sols immenses, vomitoires où la foule dégorgeait des étuves variées où l'eau coulait à toutes les températures, piscines, cuisines, retraites, chambres où des *graffiti* que vingt siècles n'ont pas effacés, prouvent que le but était atteint et que les soldats de la légion ne s'ennuyaient pas : *Venari, lavari, ludere, hoc est vivere.* « Chasser, se baigner, jouer, ça, c'est la vie ! » Cette ville magnifique, et si bien munie, pourtant devait mourir; et elle mourut sans que l'on sache les circonstances de sa mort. Son nom même *(Thumugadi)* ne serait pas parvenu jusqu'à nous si ce n'eût été le hasard de la présence d'un de ses évêques dans un concile après que, de païenne, elle fut devenue chrétienne.

Mais les lieux parlent et rien n'est plus émouvant que le drame de la mort écrit sur son propre sol par le langage des ruines. Une première fois, elle fut détruite, sans doute par l'invasion des Vandales. L'orage ne fit que passer. Avec les débris de la splendeur antique, dalles, troncs de statue, fûts de colonne, pierres funéraires, etc., on bâtit à la hâte une nouvelle ville ou plutôt un fort byzantin, de forme rectangulaire, enfermant un vaste terrain cultivable et une chapelle chrétienne. Ainsi abrités par de formidables murailles, les survivants se crurent sauvés. Et leurs successeurs durèrent plusieurs siècles, encore, à ce qu'il semble. Puis sonna l'heure de la ruine définitive. La conquête arabe débordait sur l'Afrique ; son flot battit le pied de la haute muraille. Les habitants tinrent bon, comptant sur la vaillance de leur reine, l'héroïque Kahena. Mais la reine fut vaincue. Que se passa-t-il alors ? Cet autre drame se lit aussi sur le sol. Les canalisations qui amenaient dans le fort les eaux de la montagne furent coupées; l'eau fut détournée, dérivée sur la plaine où elle stagne encore. La soif eut raison de la dernière résistance, et l'Afrique du Nord ayant perdu ses mœurs en même temps que ses défenseurs, fut vouée à une lente descente vers la sécheresse et la stérilité.

■

Cette décadence ne s'est pas, tant s'en faut, accomplie d'un seul coup : l'art notamment ne périt pas dans la catastrophe : il y eut, sur les lieux, de puissantes survivances byzantines, c'est-à-dire à la fois romaines et grecques; les invasions arabes étaient imprégnées d'influences orientales, asiatiques, égyptiennes, etc... et, d'autre part, des influences européennes, c'est-à-dire romaines, se réintroduisirent par l'Espagne où le mahométisme s'était implanté. De telle sorte que l'Afrique du moyen âge se trouve comme le point de jonction des trois écoles architecturales qui avaient recueilli en le modifiant l'héritage de l'antiquité. A ce point de vue, le voyage dans l'Afrique du Nord, de Marrakech à Kairouan et à Tunis en passant par Fez et Tlemcen, est assurément le plus varié, le plus surprenant, le plus évocateur que l'on puisse accomplir. Se renseigner au départ, recueillir quelques dates et quelques faits sur les architectes andalous qui, la plupart, furent les constructeurs; voir comment, par la souplesse de leur génie, l'ogive se maria au plein cintre, comment la coupole gagna de la Perse l'Égypte et de l'Égypte l'Espagne pour rejoindre, par-dessus les Pyrénées, l'architecture née d'un autre voyage, celle de notre Saint-Front de Périgueux, constater que les mosquées sont par leur mère commune, Byzance, les sœurs de nos cathédrales et que les minarets sont les frères de nos campaniles, de nos miradors et de nos tours d'église; observer que le chapiteau antique s'est affouillé sous le ciseau oriental pour reparaître dans notre art occidental au retour des croisades; voilà le précieux enseignement que l'Afrique du Nord seule peut nous offrir, avec la plus forte de toutes les leçons, à savoir l'unité de l'esprit humain.

Si, pour couronner cette longue promenade archéologique, je voulais concentrer en moi l'impression de l'art musulman dans son caractère spécialement algérien, c'est à Tlemcen que je m'arrêterais.

Tlemcen, quel ravissement! La Tlemcen antique s'appelait *Pomaria* (les vergers) comme sa voisine romaine s'appelait *Volubilis* (les liserons). Toute la poésie de la colonisation virgilienne n'est-elle pas dans ces deux noms ? Tlemcen, ancienne capitale de la dynastie des Mérinides, fleurit en plein moyen âge; ses plus beaux monuments furent construits dans les temps où Paris bâtissait ses plus belles églises depuis Notre-Dame jusqu'à Saint-Germain-l'Auxerrois. Tlemcen, découronnée de son rang de capitale, n'en est pas moins la plus belle et la plus riante des villes, couchée dans la verdure de ses citronniers, de ses pommiers, adoucie par l'ombre légère des oliviers. La fontaine de Lourit qui la baigne de sa fraîcheur est chantée par les poètes arabes avec un accent passionné : « Si tu as oublié, Lourit, pour moi, je ne t'oublierai pas; je me promènerai sur les bords délicieux de l'étang qu'alimente la source; et la surface tranquille et transparente viendra se mirer dans la prunelle de mon œil. »

Tlemcen fut la favorite et l'inspiratrice d'Abd-el-Kader. Il l'aimait comme on aime une maîtresse, et le jour où il la perdit, il perdit sa foi en lui-même. Voici ses vers cités par l'abbé Bargès : « En me voyant, Tlemcen m'a donné sa main à baiser. Je l'aime comme l'enfant aime le cœur de sa mère. J'enlevai le voile qui couvrait son long visage et je palpitai de bonheur : ses joues étaient rouges comme un charbon ardent. Tlemcen a eu des maîtres, mais ne leur a montré que de l'indifférence. A moi seul elle a souri et m'a fait le plus heureux des sultans. Je l'ai tenue par le grain de beauté qu'elle a sur sa joue, et elle m'a dit : « Donne-moi un baiser et ferme-moi la bouche avec la tienne. »

Tlemcen était dite la ville aux trente mosquées ; elle est construite au pied d'une montagne creusée par les cavernes des plus anciens troglodytes. Des civilisations super-

posées se disputèrent son site incomparable. Du VIIIe au Xe siècle de notre ère, la dynastie des Idrissides régnait à Tlemcen et y déployait le faste oriental. Les Almoravides leur succédèrent, puis les Almohaves conquérants de l'Espagne. Enrichis par une expansion sans précédent, par le pillage, par le commerce du désert, ses populations multiplièrent dans leur ville les monuments et, chose curieuse, selon l'observation de M. Fernand Benoît, « leur formule d'art vint tout droit d'Andalousie». L'apogée est sous les Mérinides, qui, dans leur courte durée à la fin du XIIIe et au début du XIVe siècle, élevèrent ces mosquées admirables : Sidi-Bel-Hassan, Mansourah (la Victoire) dont le minaret est fendu comme par un coup de sabre, Sidi-Bou-Médine, Sidi-Haloui. La Medersa, un des chefs-d'œuvre les plus exquis de l'art musulman, est du XIVe siècle.

Entrez dans Sidi-Bou-Médine et imprégnez-vous dans le sanctuaire où tant de pèlerins se sont succédé et se succéderont encore, de la pensée du Dieu Unique. 250 millions d'âmes ont recueilli la parole du Prophète et obéissent à sa loi. Tous à cette heure sont tournés vers le tombeau qui a orienté la foi de tant de sociétés humaines : « Le muezzin a chanté l'heure de la prière. Dans la cour aux dalles sonores, les enfants de la Medersa jouent gravement ; des musulmans pieux procèdent à leurs ablutions ; à l'intérieur, tout est respect, calme, silence ; les fidèles glissent comme des ombres parmi les colonnes et les piliers massifs, sur les tapis d'alfa, et ils s'avancent vers le « mihrab », qui reçoit d'en haut la lumière mystérieuse, tamisée par le travail délicat des plâtres ouvragés ». Le reste est silence.

Porteuses d'eau à El Oued. — Ghardaïa, ville capitale du Mzab, l'une des plus remarquables de l'Algérie par son architecture en ruche pyramidale, son minaret, son quartier juif, ses jardins aux 60.000 palmiers, sa population de Berbères commerçants qui, après fortune faite dans le Nord, reviennent tous au lieu de leur naissance.



Photos J. Azéma.

D'autres diront les beautés de l'Algérie française, non inégales à tant de magnifiques souvenirs : la fertilité reconquise par ces plaines arrachées au marécage et au désert, ces champs de Sidi-Bel-Abbès avec leur richesse «terrible », les orangers de Saint-Denis-du-Sig, les champs fleuris de la Mitidja, les vignobles qui de la vallée médiane s'élèvent, d'un seul bond ininterrompu, jusqu'au penchant des montagnes ; d'autres diront les villes créées ou transformées, ils dénombreront les 40.000 navires qui visitent maintenant avec leur 50 millions de tonnes de jauge ces ports algériens qui il y a cent ans servaient de refuges aux quelques galères et barcasses des pirates; ils diront les villes, Alger avec 260.000 habitants, dont 141.000 Français d'origine, Oran avec 164.000 habitants dont 92.000 Français d'origine, Constantine avec 105.000 habitants dont 42.000 Français d'origine ; ils calculeront le commerce général qui a fait, de l'Afrique du Nord, le premier client de la France, avant l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne, la Suisse, atteignant un chiffre d'achats de 5 milliards 652 millions et un chiffre de ventes de 4 milliards 407 millions, et qui en ont fait ainsi le deuxième fournisseur après l'Allemagne, avant l'Angleterre, les États-Unis, la Belgique.

Mieux vaut entendre la voix d'un indigène sur cette transformation prodigieuse qu'un siècle, un seul siècle et combien mouvementé, a su accomplir.

C'est l'agha de Bou-Médine s'adressant en ces termes au président de la République, M. Gaston Doumergue : « La population musulmane tout entière est heureuse de participer au couronnement d'un siècle qui a consacré une résurrection à une vie meilleure, au progrès, à la civilisation... Sa destinée est faite désormais: pour la France, avec la France toujours ! Son désir est de devenir de plus en plus française, *de voir son pays glisser tous les jours de quelques lieues de plus sur ce mince bras méditerranéen pour aller rejoindre la France et se confondre avec elle*, cette France qui nous est chère et que nous voulons la plus grande, la plus belle, la plus forte des nations. »

Ce n'est pas seulement un pays qui se transforme, ce sont des âmes qui s'ébranlent, des cœurs qui s'émeuvent. Quelle plus belle récompense pour tant d'efforts et de sacrifices ! Quel plus noble enfantement ! Quelle plus belle histoire !

G. Hanotaux

LE RIVAGE ALGÉRIEN

Alger : le nouveau Palais, en construction, du Gouvernement général. Place du Gouvernement, la mosquée de la Pécherie, son minaret carré et sa coupole centrale : véritable église byzantine, construite par les Turcs au XVII[e] siècle et qui évoque exactement Constantinople. — Page 25, Alger, vue de la Kasbah.

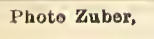


Photo Zuber,



Photo Zuber

PAR JÉROME ET JEAN THARAUD

Que préférer en Algérie? La côte, le Sahel, ou bien l'arrière-pays, les hauts plateaux, les palmeraies, le désert ? Longtemps je me suis imaginé que rien n'était plus beau que le Sud. Et voici qu'aujourd'hui j'hésite, ayant fait, il y a quelques mois, un voyage le long de la côte, de la Tunisie à l'Oranie.

Des montagnes couvertes de leur sombre verdure éternelle, la mer qui pénètre dans les terres par des golfes profonds, de la solitude, du silence, de la primitivité encore, le plus beau ciel, et ce qui ajoute à tout cela, un grand passé visible encore, tout concourt à l'enchantement. Pendant des heures, en Kabylie, j'ai roulé entre la mer



et la forêt sans rencontrer âme qui vive, sauf de loin en loin la maison forestière, le campement des bûcherons qui fagotent le liège sous la surveillance du contremaître français, espagnol, italien, ou la petite tache jaune que fait sur un sommet le village kabyle tout pareil à un nid dans cette masse de verdure. Tels on voit aujourd'hui les gens de ces villages nichés dans ces endroits qui ont l'air inaccessible, tels ils étaient jadis au temps de Jugurtha ou des invasions arabes. Mêmes gestes, mêmes habitudes, et toujours les mêmes pensées. On s'étonne qu'un clan dévalant un jour ces pentes ait pu fonder, au bord du Nil, une des dynasties musulmanes les plus brillantes qui aient gouverné l'Egypte...

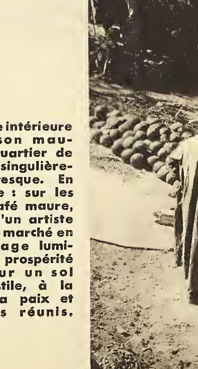
Alger et Oran mis à part, rien que des petites villes sur cette côte, mais toujours pleines d'agrément. Bône se réveille aujourd'hui d'un long sommeil de médiocrité et d'ennui. Dans ce beau paysage de verdure et de fleurs j'ai vu avec plaisir qu'une municipalité intelligente et active essayait de réaliser quelque chose de comparable à ce que nous avons si parfaitement réussi çà et là au Maroc, des jardins, des villas dans un ensemble composé avec art. Une forme nouvelle de la vie algérienne serait-elle en train de naître ici ? Après le travail de plusieurs générations, commencerait-on d'avoir du goût ? C'est ce qui a le plus manqué jusque là à l'Algérie.

Un peu à l'écart de la ville, les ruines de l'antique Hippone, la ville de Saint Augustin. Les fouilles n'ont jamais été très vivement poussées ; mais quel délice d'errer dans ces espaces emplis de roses, au milieu de petits murs qui encadrent quelque mosaïque romaine. Sous la poussière grise qui couvre tout, à peine en voit-on les couleurs. Heureusement, tout près, voici une vasque, un arrosoir : il n'est pas là pour rien, il asperge d'eau le parterre poussiéreux, et la mosaïque renaît avec ses couleurs de jeunesse, miraculeusement, comme ces décalcomanies brillantes qui naissaient sous nos doigts d'enfants, quand avec un peu de salive nous en avions décollé le papier...

Bougie. Le bras le plus tendre qui s'arrondit autour d'une tête chérie, n'a pas plus de grâce que le rivage qui s'incurve et enveloppe cette toute petite chose, Bougie. Elle est là, doucement posée autour de la courbe charmante ; et devant elle, la mer semble un lac fermé, perdu au milieu des forêts de la montagneuse Kabylie. Ah ! ils étaient bien à l'abri, les vieux pirates barbaresques, dans leur romanesque repaire où le danger et la surprise se cachent sous la poésie marine !

Alger, c'est pour moi un regret. Le regret de ce qu'on

Photos Zuber.



A gauche, vue intérieure d'une maison mauresque du quartier de la Kasbah, si singulièrement pittoresque. En double page : sur les murs d'un café maure, les dessins d'un artiste indigène. Ici, marché en Kabylie, image lumineuse de la prospérité conquise sur un sol d'abord hostile, à la faveur de la paix et des efforts réunis.

En bas de page, vue d'un village indigène, au pied du Djurdjura : région où la terre est fertile et le Berbère laborieux. En double page, l'un des sites splendides de la chaîne du Djurdjura où le Lala Khedidja (page 29), porteur de cèdres magnifiques, s'élève à 2.308 mètres.

eût pu faire dans cet endroit unique et qu'on n'y a pas fait. La fantaisie arabe et la turque s'étaient mêlées ici d'une façon si heureuse ! La richesse produite par la razzia et la course avait multiplié les palais, les mosquées, les petits jardins mystérieux. Hélas ! ce qu'on n'a pas détruit, nous l'avons lamentablement laissé à une plèbe indigène, qui a installé sa misère dans ces demeures ravissantes faites pour un luxe d'autrefois. Quant à ce que nous avons construit nous-mêmes, il vaut mieux n'en pas parler.

Un chef-lieu de canton : Cherchell. C'était jadis la capitale de la Mauritanie césarienne. Des princes indigènes civilisés par Rome avaient créé là, à leur tour, une ville romaine. On la devine partout sur le sol. Nous campons dans ses ruines, parmi les statues, les colonnes, les chapiteaux, les élégants débris d'une civilisation étrangère à ce pays et qui pourtant l'a si fortement marqué que, nulle part mieux qu'en Algérie, on ne peut se faire une idée de la vie provinciale à la fin de la République et sous les premiers Césars. Tout est musée ici, le champ, la colline, le ravin ; mais il y a aussi un musée ! Un musée tout peuplé d'empe-





Photos Zuber.

reurs, d'impératrices, de princes indigènes de la famille des Juba par qui la ville fut embellie, et dont les visages se confondent tout à fait dans ma mémoire. Mais ce que je n'ai pas oublié, c'est une sorte de Tanagra de bronze, un petit Clodion, si vous voulez, qui représente une Vénus rattachant sa sandale d'un mouvement un peu précieux. Et ce superbe Apollon à la colombe ! Un endroit où se trouvent deux choses aussi belles, ce n'est plus un chef-lieu de canton, c'est une chapelle où l'esprit revient comme en pèlerinage.

A quelques lieues de là (vous y arrivez par une route en corniche au-dessus d'une mer éblouissante), Tipaza n'est plus qu'une ruine tristement ou joyeusement, je ne sais comment dire, abandonnée au pâtre et à la chèvre. Un promontoire dans la mer couvert par la broussaille, les sentiers où l'on avance avec peine en écartant les branches, des criques divines, des clairières où les blocs de cailloux saisis dans le ciment vous avertissent qu'il y avait là jadis de la vie, un nymphée qui donnait l'eau à la ville, où l'on pouvait se baigner, où les bêtes venaient boire, et qui émeut encore comme un asile de nymphes au milieu d'un bois sacré... Ah ! il n'est pas besoin de beaucoup d'images, ni de grandiloquentes, pour évoquer d'un coup toute une civilisation ! En somme il n'y a rien, ou presque rien, d'intact à Tipaza, que ce nymphée, cette sorte d'aire arrondie, cette margelle usée, ce cercle de colonnes ; mais cela suffit pour donner au passant le sentiment de l'âme antique. Sur ce promontoire de Tipaza, sans faire appel à un souvenir classique, il me semble que je saisis avec simplicité comment les hommes ont mêlé ici un moment, et d'une façon particulière, les dieux, les nymphes, le mystère et la vie...

Je renonce à décrire le paysage sublime de mer et de montagne qu'on aperçoit du haut de ce promontoire embroussaillé, tout chargé de temples autrefois. Devant vous, à droite, à gauche, des caps forestiers s'avancent lentement dans une mer très calme comme des animaux antédiluviens qui se rendent à l'eau. Marine digne d'inspirer Claude Gellée ou Turner, et sur laquelle on peut s'exercer avec des mots. quand on est loin, mais qui n'invite qu'au silence lorsqu'on l'a sous les yeux. De promontoire en promontoire, de cap en cap, de pointe en pointe, vous arrivez à Oran, mais là, déjà, c'est une autre nature. Vous approchez du Maroc. La prestigieuse Tlemcen qui n'est qu'à deux heures d'auto ne doit plus rien à Rome. C'est une âme toute orientale qui hante ses méchouars et ses mosquées.




Ph. Cie Aérienne française.

SUR UN QUAI D'ORAN

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Je me trouvais un matin sur le port d'Oran, attendant le départ d'un bateau déjà prisonnier entre les hangars. Des gamins indéfinissables, les uns frisés, les autres portant une loque enroulée autour de leur crâne tondu, jouaient parmi les caisses et les chaînes, sur un pavé taché de goudron. Un douanier goguenard se promenait là comme par plaisir. L'oisiveté de ce fonctionnaire, importé, je pense, de Port-Vendres ou de Bastia, donnait à ce moment l'impression de l'éternel, du définitif, tandis que des faquins indigènes, à pied, à bicyclette, criant, gesticulant, se bousculant sur le quai, faisaient un très bon emblème de l'agitation qu'on appelle d'habitude européenne...

Je dois dire que dans un coin il y avait un groupe de femmes voilées ; de loin, sans oser avancer, elles disaient adieu à quelques manœuvres qui s'allaient embarquer pour Billancourt, et qui avaient un fez sur la tête, mais déjà une casquette en poche. Les abandonnées n'imitaient pas du tout l'attitude d'Ariane ni de Calypso ; encore moins les gestes d'une Française du peuple qui accompagne son homme à la gare. Elles tenaient exactement la pose du sous-diacre pendant une grand'messe, élevant leurs poings croisés sous leur voile ; cette espèce de propitiation avait une noblesse et une décence admirables.

Mais c'était le seul détail que l'Orient eût laissé traîner sur ce rivage. D'ailleurs, il pleuvotait ; un ciel gris roulait sur les collines, les vieux forts, les chapelles chrétiennes qui les couronnent, et les larmes de la nature faisaient déjà des flaques noires au pied des tas de charbon.

L'ami qui m'escortait me dit alors (il était de la ville) :

— Nous sommes ici en plein pittoresque. Le vrai, j'entends, pas celui qui ne parle qu'aux yeux et qui peut figurer sur cartes postales. J'aime Oran par-dessus tout, parce que je suis un vieil Algérien, et parce que je suis un Européen d'Afrique, ou bien un Africain d'Europe, comme vous voudrez. Ne fût-ce que pour les raisons que je vais dire, je souhaiterais que le Transsaharien partît bientôt d'Oran et non pas de Nemours, qui n'a pas d'histoire, ni de je ne sais quel port de l'Ouest dont on m'a parlé. Il faut en effet que les gens de là-haut arrivent d'abord ici pour se convaincre qu'ils n'ont pas quitté l'Europe. Ça leur ferait beaucoup d'effet.

— La France, rectifiai-je, la France, voulez-vous dire.

— L'Europe, reprit-il. Est-ce que vous vous imaginez que ce pays-ci ne dépend pas de tous les chrétiens à la fois ? Les ennemis de la colonisation représentent les conquêtes comme une fable en action, une fable de La Fontaine : *Le Loup et l'Agneau*, par exemple. Ils ne connaissent rien à l'histoire. Prenez Oran ; depuis quatre siècles et demi, il n'a pas été beaucoup plus de cent vingt années sous le signe du Croissant. Encore était-ce au pouvoir des Turcs, qui n'avaient rien à y faire. Les troupes qui y ont tenu garnison, il y a cent ans, ont compris des Allemands, des Polonais en forte proportion, des Italiens, et naturellement des Espagnols. Les civils qui y habitent aujourd'hui sont venus d'un peu partout, dam ! et citoyens de la République. J'ai fait mon service aux Zouaves : il y avait un tiers de Juifs au bataillon ; et cinq sixièmes de noms andalous, aragonais, castillans, que sais-je ? Il n'y a que le Maltais et le Grec que nous avons ici moins communément qu'à Bône ou qu'à Tunis.

« Mais ça n'empêche que vous ne voyiez sur ce quai, gardé par ce douanier et sa pipe, la seule vraie figure de l'Europe que je connaisse. Et j'ai le plaisir, moi, quand je vais prendre mon café sur une des terrasses à orchestre où nous étions hier soir, en écoutant grincer les tramways plus fort que les violons, j'ai le plaisir, dis-je, de sentir ce qu'est un empire. C'est pourquoi, soit dit par parenthèse, je ne vais jamais plus loin que Marseille, vers le Nord. Au delà, ce n'est plus que la province, du petit pays, quoi !

— Diantre ! lui dis-je. Et Paris ?...

— Paris, reprit-il avec indulgence, ça peut encore aller. C'est une succursale de chez nous.

A ce moment le bateau poussa un hurlement guttural qui semblait retentir dans notre ventre ; des gens commencèrent de grimper sur la passerelle. Un gosse à pieds nus qui portait un plateau sur la tête et sifflait un air de phonographe, passa devant nous.

Et, je le jure, il cligna un œil de voyou en passant devant notre groupe, et il cria en propres termes : « Salut et fraternité ! » comme les galopins de Montmartre, ou comme les hommes libres. *Civis romanus*, est-il dit dans les dictionnaires, qui retardent généralement.

André Thérive

LES TERRITOIRES
DU SUD ALGÉRIEN

PAR JEAN-LOUIS FAURE
DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

C'était jadis l'inconnu, le désert, le Sahara mystérieux, le Sahara tragique même, la grande tache nue sur les atlas de ma jeunesse! C'est aujourd'hui un pays immense, et sillonné dans tous les sens. Peu à peu les soldats français, souvent conduits par des héros, ont parcouru ces solitudes. La pacification s'est faite. Elle sera bientôt complète et des flots de la Méditerranée aux eaux bourbeuses du Niger, nous verrons, d'ici peu de temps, régner la grande paix française.

C'est un voyage passionnant que cette tournée dans les Territoires du Sud, surtout quand on a le bonheur de pouvoir l'accomplir dans les conditions où il m'a été donné de le faire, côte à côte avec un homme comme le médecin inspecteur général Lasnet, le grand organisateur de la lutte contre les maladies tropicales dans toutes nos colonies. M. Carde, gouverneur général de l'Algérie, homme énergique et clairvoyant, qui l'avait vu à l'œuvre dans l'Afrique occidentale, l'a



A gauche, El Oued "aux mille coupoles", ville principale du Souf qui est le pays des dattes les plus exquises, dans ses jardins aux quelque 300.000 palmiers.— En haut, Ghardaïa, ses terrasses et ses arcades. — A droite, un minaret à Berriane (Mzab), dans une vaste palmeraie, sur la piste de Laghouat à Ghardaïa.

Photos J. Azéma



Photos J. Azéma.



En haut, Ouargla, chef-lieu du territoire des oasis sahariennes, lui même oasis où l'eau d'une nappe artésienne très abondante entretient un million de dattiers. A droite, le lac d'Aïn Ouarka, sur la piste d'Aïn Sefra à Géryville : site très pittoresque par la variété de ses couleurs.

chargé de mettre au point l'organisation sanitaire de toute l'Algérie. Lasnet m'a fait l'honneur de me demander de l'accompagner. pour lui donner quelques conseils au point de vue des installations chirurgicales. Et c'est ainsi que j'ai parcouru avec lui ces Territoires du Sud, et l'Algérie du Nord, avec Léon Bernard, qui, lui non plus, n'a pas peur de se déplacer et qui est venu nous rejoindre à Constantine.

Quelle variété, quelle diversité dans ces grands espaces du Sud, où l'on roule parfois pendant des heures et des heures sans rencontrer un seul être vivant, mais où parfois aussi un oiseau solitaire, une outarde ou l'une de ces adorables gazelles aux grands yeux de velours vient apparaître en bondissant à cent mètres de la voiture. Enfin, de temps en temps, souvent même, quand on n'est pas trop loin, perdu dans les solitudes du Sud, on aperçoit, tranchant sur le ciel bleu, l'extraordinaire silhouette de ces chameaux, conduits par quelques hommes en haillons, qui, de leur pas égal et lent, font encore aux automobiles une concurrence sérieuse à cause du bas prix des transports. En vérité ce spectacle vaut le voyage. On n'en voit pas un plus nouveau, plus pittoresque et plus frappant en faisant le tour de la Terre par l'Amérique et le Transsibérien. Et nous sommes ici à soixante heures de Paris !

La plaine, l'immense plaine désolée, pareille à la mer sans limite, et que nous voyons si souvent dans les photographies du Tanezrouft, ne se retrouve pas ici. Presque partout on voit des collines abruptes, dont les sommets horizontaux, restes déchiquetés d'un immense plateau, témoignent d'érosions anciennes ; des plaines ondulées, coupées de torrents desséchés ; des rochers calcinés par l'impitoyable soleil ; des espaces de pierres brûlées qui brillent parfois sous les reflets de la lumière et paraissent mouillées par une pluie récente. Presque partout le sol est recouvert d'une végétation misérable, genêts, touffes arrondies d'une plante grisâtre qui recouvre d'immenses espaces, et dont s'accommode la sobriété des chameaux. Ces plantes ont d'énormes racines qui vont chercher l'eau dans les profondeurs. Car il y a beaucoup d'eau sous ce sol embrasé.

Seul le grand Erg occidental ne présente pas un brin d'herbe. Il étend sur 400 kilomètres ses splendides dunes dorées, océan magnifique dont les dernières vagues viennent mourir devant El Goléa. Et le vent du désert qui souffle sur leurs crêtes emporte au loin des nuages de sable, fin comme une poussière impalpable pareille aux embruns de la mer.

Et puis, après la plaine, les rochers et le sable, on trouve, chaque soir, l'oasis ! lieu de repos, de délices parfois, dans ces terres de désolation ! Les palmiers verdoyants, tache noire dans le lointain, et qui, lorsqu'on approche, montrent leur tronc rougeâtre et leur panache vert !... Et l'eau ! l'eau divine et sacrée, source éternelle de la vie, trouble et saumâtre quelquefois, quand elle vient de puits superficiels, mais magnifique aussi, et claire et bouillonnante, quand elle ruisselle au soleil, jaillissant des puits artésiens qui vont la chercher dans les profondeurs, ou des sources puissantes apportant dans la plaine, par des rivières souterraines, l'eau qui s'écoule en cataractes de la neige qui fond sur les montagnes éloignées.

Laghouat, Ghardaïa, sur sa colline que surmonte un haut minaret, et les villes du Mzab, monde à part dans le grand désert ! El Goléa, El Goléa surtout, poste extrême du Sud, inaccessible encore il y a quelques années, aujourd'hui porte du désert et de l'immense pays noir. Gao, 2.000 kilomètres, dit une borne, au coin d'une place d'où part la route pour le Sud. El Goléa ! Oasis merveilleuse, où l'eau abonde, où l'on voit même un lac entouré de roseaux, et des arbres, des arbres véritables à côté des palmiers, de grands eucalyptus, des pins et des cyprès, et des jardins fleuris, des orangers, des lilas et des roses ! El Goléa, et son charmant Hôtel Transatlantique, où l'on rêve au milieu des fleurs, sous le ciel bleu du Sahara, à cinq jours de Paris, quand nous sommes ici parmi les brumes de l'hiver.

El Goléa ! Pourquoi nous arrêter ici ? Voici les pistes du désert : l'une va vers Tamanrasset et le Hoggar mystérieux, et le lac Tchad, plein de mystère aussi, aux jours de ma jeunesse ; l'autre vers In Salah, et Timmimoun, et Reggan et Gao, le Niger, le pays des nègres, l'Afrique véritable ! Pourquoi nous arrêter ici ?

Et cependant, nous remontons au nord : Ouargla, Touggourt, oasis magnifiques où les palmiers se comptent par millions. El Oued, qu'on gagne en traversant le grand Erg oriental, mer de sable aux dunes sans fin ! El Oued, ville aux mille coupoles, aux frontières de la Tunisie. Et puis enfin, à travers des terres basses, où paissent des centaines de chameaux, voici Biskra ! Biskra, au pied du grand Atlas et de l'Aurès, qui connaît maintenant la grande paix française.

Oui, la grande paix française ! A El Goléa, chef-lieu d'un territoire

Photos J. Azéma.

Page 36, en bas, la salle des prières, dans la mosquée de Ghardaïa. En double page, coupoles d'El Oued. Ci-dessous, une rue à Beni Isguen, ville sainte du Mzab.

immense, où sont dispersés vingt mille indigènes, nous avons été reçus par la garnison tout entière, présentant les armes : un sergent et huit soldats indigènes ! Et puis, un lieutenant français, et un médecin. Le lieutenant, un homme comme il y en a quelques-uns là-bas, en même temps administrateur, colonisateur, agriculteur, juge, architecte ! un chef, enfin, homme admirable, et qui, avec le médecin, travaille pour le bien de tous.

Et voilà l'œuvre de la France dans les territoires du Sud !

Que dirai-je de plus, dans cette revue merveilleuse, monument élevé à la gloire de l'Art — et plus encore à la gloire de la Nature !... *Art et Médecine !*

Oui, la médecine, elle aussi, accomplit ici une révolution profonde. Il y a, dans ces pays sans cesse inondés de soleil, où, l'été, souffle un siroco brûlant, et où, l'hiver, dans les nuits étoilées, descendent du ciel noir des effluves glacés, il y a des médecins, de jeunes hommes dévoués, *médecins militaires, qui vivent là,* souvent avec leurs jeunes femmes, courageuses comme eux, compagnes merveilleuses de leurs joies et de leurs fatigues, — il y a des médecins qui font une œuvre magnifique.

Dans des villes anciennes, comme Laghouat, comme Biskra, on trouve de véritables hôpitaux. Un peu partout on a créé des infirmeries indigènes, souvent un peu rudimentaires, magnifiques parfois, comme celle de Touggourt, *qui vient à peine de s'ouvrir.* Ce sont des œuvres qui rendent d'inappréciables services. Chaque jour s'y donnent des consultations où se pressent 100, 150, 200 malades quelquefois, qui presque tous souffrent des yeux, dans ce pays où le trachome fait de si terribles ravages, qui maintenant diminuent chaque jour.

Livrés à eux-mêmes, face à face avec leurs responsabilités, ces *jeunes médecins* se trouvent souvent dans des situations difficiles, devant des interventions graves, surtout chez les femmes qui, dans ces pays encore fermés par l'Islam, sont invisibles, cloîtrées, et qu'on ne laisse secourir dans leurs maternités incessantes que deux, trois, quatre jours après le début du travail, quand elles sont souvent mourantes, avec des enfants morts. Oui, je le dis, dans ces situations souvent *tragiques,* ces jeunes médecins accomplissent de grands devoirs. Ils sont ici les grands civilisateurs,



aidés avec une fraternité souvent touchante par les officiers qui vivent à côté d'eux, et savent tous, depuis que le grand Lyautey le leur a renseigné, que, dans les pays de l'Islam, un bon médecin vaut un régiment !

Ils sont aidés dans leur dure besogne par des infirmiers indigènes qui ont une formation sérieuse, et qui, dans ces consultations si pénibles, rendent d'inappréciables services.

Ils sont aidés aussi par les Pères Blancs, infatigables et souvent héroïques pionniers

Deux aspects des dunes du Sud algérien. Indigènes des deux tribus - l'une sédentaire, l'autre nomade - d'El Oued, un jour de marché.



des missions, et surtout par les Sœurs Blanches, femmes admirables, qui ne connaissent que la bonté, la charité, le dévouement, la tolérance, toutes les nobles vertus du cœur ! qui soignent, elles aussi, de leurs mains, des centaines et des centaines de malades, enfants surtout, mais aussi des femmes, qui commencent à venir à elles, et qui, par elles, pénètrent peu à peu dans une existence nouvelle !

Ce n'est pas seulement dans le Sud algérien que les médecins vivent cette belle et noble existence, c'est dans l'Algérie du Nord et dans le Maroc tout entier. Les pouvoirs publics, non seulement pour le bien de l'hygiène générale et la santé de tous, mais aussi pour l'assimilation des indigènes, ont compris tout leur devoir. Les médecins qui sont là-bas travaillent. Mais ils ont la vie large, des habitations souvent charmantes, les possibilités d'une belle existence, virile, intéressante, et les perspectives d'un repos dans une aisance noblement acquise, alors que l'âge permet encore d'en jouir.

Combien de médecins de nos campagnes et surtout de nos grandes villes mènent à côté d'eux la morne existence de l'homme pour lequel le jour qui se lève est semblable au jour qui finit ? Pour les jeunes médecins, pour leurs jeunes femmes qui connaissent le courage et le dévouement, il y a de beaux jours à passer, et de belles choses à accomplir sous le ciel éclatant de la France africaine.

J. L. Faure

Photos J. Azéma.





LA LEÇON DU PASSÉ

PAR LE MÉDECIN INSPECTEUR GÉNÉRAL LASNET

M le professeur Léon Bernard a fait il y a quelques mois, sous la présidence de l'ambassadeur d'Italie, une magnifique conférence sur « Ce que la médecine doit à l'Italie ».

Cette conférence a montré dans son ensemble l'ampleur et la portée de la contribution de l'Italie dans le progrès des sciences médicales. Si la Renaissance, avec les écoles de Bologne, de Padoue et de Pavie, a donné à la médecine un rayonnement incomparable; si dans l'antiquité les travaux de Celse et de Galien ont eu un éclat que le temps ne saurait ternir, il n'en est pas moins vrai que c'est surtout en matière d'hygiène et d'urbanisme que les Romains ont apporté les plus grands perfectionnements. Là ils ont été des maîtres incontestés : leurs travaux d'adduction d'eau, leurs égouts,

A gauche, vue des ruines de Lambèse, village situé à l'est et à peu de distance de Batna, et malheureusement bâti en grande partie sur l'emplacement de l'ancienne ville romaine. — Et, ci-dessous, les colonnes de marbre de l'impériale Timgad, témoignage de la magnificence de Rome.

leurs thermes, etc..., sont autant de monuments splendides à la gloire de l'hygiène.

L'Algérie, que les Romains ont occupée pendant quatre siècles, est remplie de ces souvenirs; aussi je livre bien volontiers aux lecteurs d'*Art et Médecine* quelques-unes des impressions enthousiastes que nous avons ressenties, Léon Bernard, Jean Louis Faure et moi, dans le cours d'une excursion que nous avons faite cet hiver à Timgad et à Djemila.

D'abord il ne faut pas se figurer des ruines éparses avec quelques tronçons de colonnes, d'informes amas de briques et quelques pierres pour musée, écrites ou sculptées. Ce sont de véritables villes qu'un travail patient et minutieux a, en partie, dépouillées de leur gangue de terre ; on les retrouve entières avec leurs rues dallées à peu près intactes où les roues des chars ont tracé un sillon, leurs temples encore debout, leurs portes triomphales, leurs forums, leurs marchés, les autels des dieux et les socles qui portaient leurs statues. On est écrasé par tant de grandeur, de puissance et d'art, on évoque ce passé glorieux auquel nous devons la plus belle part de notre formation, et on a l'impression d'être encore tout près de ce temps, où, avec des moyens réduits, ont été faites de si grandes choses. Les deux villes de Timgad et de Djemila étaient fort différentes.

Timgad, cité impériale, a été créée au IIe siècle, sur l'ordre de l'Empereur Trajan avec la fameuse 3e légion auguste, pour surveiller les confins du désert sur la route stratégique de Lambèse à Tébessa ; ville symétriquement tracée en damier avec ses deux grandes voies perpendiculaires (*decumanus* et *cardo*) aux dalles usées par les roues



Ph. J. Azéma.

A droite, les gradins du théâtre de Timgad, construit vers le milieu du IIe siècle pour quelque 3.500 spectateurs. L'acoustique y est encore excellente, malgré la disparition du mur de résonance qui formait le fond de la scène. — Ci-dessous, une partie des ruines de Djemila, antique cité encore non entièrement dégagée.

des chars, ses arcs de triomphe et ses portes monumentales, ville de vétérans et de colons dont la population n'était pas inférieure à 20.000 habitants, construite par les légionnaires selon un plan fidèlement reproduit, avec une solidité, une perfection et une recherche artistique qui donnent une idée de la science et du goût de ces devanciers du génie militaire.

Djemila, l'antique Cuicul, a été bâtie dans les dernières années du premier siècle de notre ère pour servir de lieu de villégiature aux riches colons de Sétifis (Sétif), capitale de la Mauritanie Sétifienne. Plus ramassée que Timgad, la ville, qui était aussi beaucoup moins peuplée, est posée sur un éperon dominant deux vallées et abrité lui-même par un plateau qui l'encercle. Toute la région était boisée, des villas couvraient les coteaux, et cet endroit qu'animait le bruit de la ville et où passaient les convois de litières des riches commerçants sétificns devait être charmant.

Dans les deux villes on retrouve, dans tous les détails, le même souci de l'hygiène : choix judicieux du terrain suffisamment déclive, bien abrité et à sol perméable ; abondance du ravitaillement en eau, amenée parfois de très loin avec des canalisations en maçonnerie, recueillie dans des réservoirs, distribuée largement en des fontaines publiques et conduite dans les maisons par des tuyaux de plomb ; écoulement des eaux usées et pluviales au moyen d'un réseau d'égouts que bien des villes modernes pourraient envier ; latrines publiques avec sièges assis, tout à l'égout et bassins de nettoyage ; abondance de thermes, organisés avec un luxe et un confort qui n'ont pas été dépassés, avec piscines à thermalité progressive, chauffage central à air chaud, salles d'exercices et de réunion plaquées de marbre et ornées de splendides mosaïques.

Et partout de l'art à profusion : des temples avec péristyles ou portiques aux colonnades grandioses de marbre, des places publiques où l'on retrouve encore les emplacements et parfois les socles des statues, des théâtres où la perfection de l'acoustique n'est pas une des moindres surprises, à Timgad une bibliothèque offerte à sa ville natale par l'un de ses citoyens, etc... C'est pendant des heures qu'il faudrait écrire si on voulait dire tout ce que révèlent ces villes et tout ce qu'elles apprennent ; pour nous médecins, ce sont de magnifiques leçons d'hygiène et d'urbanisme qui sont à y prendre.

Vraiment la vie devait être douce pour les Romains d'alors et le reflet en paraît bien donné par la devise *Venari, lavari, ludere, ridere, hoc est vivere*, que l'un d'eux a gravée de son stylet sur une pierre du forum.

Photo Rap.





Photo J. Azéma.

Il n'est pas jusqu'aux cimetières si bien placés en dehors de la ville, loin des points d'eau et des quartiers habités, qui ne décèlent le même souci de la salubrité publique et de l'hygiène. Ces pierres tombales ou ces stèles, avec leurs épitaphes si nettement gravées et parfois accompagnées de l'effigie du défunt, nous rapprochent encore davantage de ces magistrats, de ces légionnaires, de ces vétérans qui ont été de splendides constructeurs et, tout bas, on se met à penser ce que, à son retour d'Algérie, en un article vibrant de lyrisme, J.-L. Faure exprimait si bien :

« Où sont-ils, ceux qui, il y a deux millénaires, vêtus de la toge romaine, descendaient entre les colonnes de cette rue dont les dalles sonores supportent aujourd'hui nos pas ? Où sont-ils ceux qui franchissaient cet arc aux lignes pure et montaient au temple encore intact dont nous gravissons maintenant les marches séculaires ? Les ombres sont là qui flottent dans nos rêves et semblent peupler encore la ville magnifique endormie, depuis deux mille ans, dans la vallée déserte et solitaire. »

Lœrnes

L'ORGANISATION SANITAIRE DE

Dans l'ombre de la géniale, de l'étonnante création du Maroc de Lyautey, l'Algérie semble avoir quelque peu perdu de son rayonnement; cependant l'œuvre lente, patiente et continue des colons qui ont, un siècle durant, défriché, fertilisé et assaini ce sol, jusque-là livré à la barbarie, si différente de la haute valeur éthique de l'Islam moghrebien, cette œuvre, pour jeter moins d'éclat, n'en mérite pas moins l'admiration et la reconnaissance de la Patrie.

Parmi les activités de paix qui s'imposaient aux conquérants, aucune ne paraissait plus urgente, ni plus conforme à leur dessein civilisateur, que le souci de la santé publique. En proie à tous les maux susceptibles d'accabler une population fanatiquement enfermée dans son ignorance des règles les plus élémentaires de l'hygiène, et de se développer sur des terres laissées à l'abandon sous un climat torride, l'Algérie, dans ces temps héroïques, se refusait aux pionniers de la colonisation, militaires et civils, en les décimant par les maladies les plus meurtrières : paludisme, typhus, variole, toutes les pestilences s'y étaient installées de temps immémorial.

Depuis le débarquement des premières troupes françaises à Sidi-Ferruch, les médecins militaires n'ont jamais cessé de s'efforcer de soulager les maux de la population et de s'attirer ainsi la confiance des indigènes. Plus tard, vinrent les médecins de colonisation qui, sans compter leur peine, ont répandu leurs bienfaits jusqu'aux confins du désert, et continuent toujours. Enfin, lorsque le régime administratif, inspiré de celui de la Métropole, fut instauré dans les trois Départements, la loi de 1902 devint la charte de l'organisation sanitaire de l'Algérie. Est-il besoin de dire que les inconvénients de son statut, si graves déjà pour la Métropole, les défauts de ses clauses techniques, liés à l'évolution de nos connaissances dans ces trente dernières années, apparaissent plus flagrants dans son application à la grande colonie africaine, où ils se heurtent à des conditions administratives, sanitaires, démographiques, géographiques tout à fait spéciales ?

Il serait cependant injuste, impardonnable, de ne pas marquer qu'en dépit de tous les obstacles, dus aux choses, aux gens et aux lois, d'immenses progrès ont pu être accomplis. Et ce m'est un devoir d'équité autant que d'amitié de rappeler la part agissante et obstinée qu'a prise dans cet effort, où il n'eut pas à lutter seulement contre la maladie, le regretté docteur Lucien Raynaud.

Toutefois, l'objet de cet article est de dessiner brièvement la situation actuelle de l'organisation sanitaire de notre grande colonie africaine. Cette situation en effet a été renouvelée sous l'impulsion d'un administrateur hors de pair, à la volonté réalisatrice, au caractère inflexible, doué de l'ascendant des chefs, M. le gouverneur général Carde. Frappé du manque de cohésion, de coordination, de direction des services ; imbu de cette idée, aussi juste qu'oubliée dans nos administrations, que, en pareille matière, l'action technique doit dominer la paperasserie de bureau, M. Carde fit appel à la collaboration hautement qualifiée de M. le médecin inspecteur général Lasnet, qui avait déjà fait ses preuves. A la faveur de la coopération de ces deux chefs d'élite, un programme d'organisation, véritable plan de bataille, a été dressé, et, dès maintenant, se trouve en pleine voie d'exécution.

La réforme s'inspire de quelques principes excellents : d'abord la centralisation robuste de l'autorité substituée à la dispersion de pouvoirs précaires ; en second lieu le rassemblement sous une même direction des organes d'assistance et des organes d'hygiène ; ensuite la prépondérance de l'esprit technique sur l'esprit bureaucratique ; enfin l'entente et la collaboration entre la puissance publique et les compétences privées, ainsi que celles des initiatives privées avec l'administration publique.

C'est sur ces bases essentielles que repose l'édifice qui a été construit. Au faîte, le directeur de la Santé publique, délégué permanent du Gouverneur général pour la protection sanitaire, ayant la haute main à la fois sur les hôpitaux, les organes d'hygiène publique, les institutions d'hygiène sociale et de médecine préventive, et répartissant son action suivant deux ordres de cadres : les services techniques et les services administratifs.

A côté de lui, des organes consultatifs : le Conseil supérieur de la santé publique, des conseillers techniques, et enfin des Commissions consultatives techniques composées de professeurs de la Faculté, de savants de l'Institut Pasteur, de praticiens, d'administrateurs et de représentants des corps élus, ceux-ci apportant le concours de leur science, de leur expérience, ou de leur pouvoir, aidant singulièrement à la réalisation des idées par l'accord de l'opinion.

Ces commissions consultatives, au nombre de huit, se partagent le travail de préparation des mesures et des dispositions à prendre : elles sont respectivement consacrées à l'étude de la lutte contre la tuberculose, les maladies vénériennes, le cancer, le trachome, les maladies mentales ; à la protection maternelle et infantile ; ajoutons enfin la Commission consultative des hôpitaux, et la Commission consultative de l'Assistance médicale indigène.

Les conditions locales soulèvent un problème ardu et impérieux, le problème indigène, pour toute l'œuvre d'assistance et d'hygiène.

Par ailleurs, la coordination des œuvres privées avec les institutions publiques est abordée en Algérie avec plus de détermination méthodique que dans la Métropole.

Le régime départemental est issu de la loi, avec ses trois inspecteurs départementaux d'hygiène placés auprès des préfets et les directeurs de bureaux d'hygiène près des maires des villes de 20.000 habitants. De même, les hôpitaux et leur régime administratif sont subordonnés aux mêmes stipulations légales que dans la Métropole. Le seul point particulier — mais il est capital — réside dans le fait que, placés sous la même haute direction générale, ils font bien partie, à côté des services d'hygiène, d'un même système concerté d'action sanitaire.

Mais, à côté de ces institutions qui fonctionnent suivant les dispositifs et des règles analogues aux nôtres, il était nécessaire d'envisager une organisation adaptée aux besoins de la population indigène.

PAR LE PROFESSEUR LEON BERNARD

DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

L'ALGÉRIE

On sait combien les mœurs musulmanes dressent d'obstacles à la pénétration de l'action médicale ; de vénérables traditions morales mêlées à de déplorables coutumes d'existence s'opposent, surtout en ce qui concerne les femmes, à l'introduction de pratiques et de préceptes indispensables à la défense de la santé. Certes, les Arabes malades consultent volontiers les médecins, voire même pour leurs femmes, et reconnaissent leurs services. Mais ce consentement est tout à fait insuffisant à la réforme des habitudes et à la protection de la santé, lesquelles impliquent forcément la pénétration de nos idées au sein même des familles.

A cet égard de grands progrès ont été réalisés grâce à nos médecins de colonisation, dont on ne louera jamais assez le dévouement, l'ardeur et l'intelligence. Ils ont su non seulement gagner la confiance des indigènes et les attirer dans leurs petites formations spéciales, petits hôpitaux, postes et infirmeries auxiliaires, mais ils vont porter leur parole et leur action jusque dans les douars ; au moindre signal d'alarme, ils s'y transportent, au besoin avec les groupes sanitaires mobiles, et évitent ainsi les épidémies. D'autres automobiles sanitaires sont également destinées à la chirurgie, à la radiologie, à la transfusion sanguine.

Ces médecins sont aidés dans leur tâche par des infirmières visiteuses.

Toutefois, pour parvenir à un résultat vraiment efficace, ce personnel sera doublé d'un contingent indigène. Déjà, pour l'élément masculin, des « auxiliaires » rendent d'incontestables services ; bientôt seront instruites des femmes indigènes pour remplir le même emploi auprès des épouses musulmanes.

Enfin, il n'est que juste de faire une large mention de la magnifique besogne remplie dans les Territoires du Sud, à côté des médecins de colonisation, par les Sœurs Blanches.

L'action de médecine préventive et d'hygiène sociale — action dont l'urgence s'impose autant pour la population européenne que pour la population indigène, action d'éducation autant que de sanitation, action jusqu'ici abandonnée en grande partie à des œuvres privées sans lien entre elles, sans programme d'ensemble, sans connexion organique avec les services publics, — cette action appelait une refonte complète de ses moyens et de ses perspectives. C'est encore à ce problème difficile que s'est attaquée d'emblée la Direction de la Santé publique. La coordination des œuvres existantes, la création des organismes manquants, la coaptation des divers rouages dans un dispositif méthodique seront confiés à des Offices départementaux d'hygiène sociale, qui s'appuieront sur l'Office algérien de médecine préventive actuellement existant.

Prenons maintenant et brièvement quelques exemples concrets de fonctionnement choisis dans cette organisation générale.

La lutte contre les épidémies, fondée sur les services permanents de défense sanitaire, outillée avec les équipes sanitaires mobiles, a obtenu des résultats éclatants dans son application au typhus, à la peste, à la variole, à la fièvre typhoïde.

La lutte contre le paludisme est menée par un service spécial, avec, comme conseiller technique, l'éminent directeur de l'Institut Pasteur, le Dr Edmond Sergent ; sous la direction de médecins paludologues, répartis dans les départements sous l'autorité du centre d'Alger, — avec le concours du personnel supérieur du génie rural, les travaux sont conduits en conformité avec les données actuelles de la science, comportant l'action antilarvaire, la quinisation, les grands travaux d'assainissement, toutes activités orientées par les enquêtes épidémiologiques fondées sur la recherche des index splénique et splénométrique.

La lutte contre la tuberculose avait donné lieu jusqu'ici à des discordances d'opinion entravant toute action réalisatrice. J'ai eu le flatteur privilège d'être appelé par M. le gouverneur général Carde à étudier sur place la situation en vue de donner mon opinion sur le programme à formuler. Avec la collaboration éclairée et résolue des membres de la Commission consultative technique de la tuberculose, j'ai eu la bonne fortune de tracer un plan complet adéquat à nos connaissances et approprié aux conditions locales, ethniques et géographiques, qui, ayant été adopté, est déjà entré en voie d'exécution.

Je dois m'arrêter là. Comment, cependant, ne pas mentionner que le plan de réorganisation hospitalière élaboré par l'Administration avec l'appui des Délégations financières, plan pour lequel il a été voté 64 millions, va porter le nombre de lits à 10.000 pour les malades et 3.000 pour les vieillards ? Les crédits consacrés aux services sanitaires par l'ensemble des budgets (colonie, départements, communes) passent de 10 millions en 1914 à 20 millions en 1920, à 118 millions en 1930. Aussi le nombre des hospitalisations, le nombre des consultants dans les diverses formations ne cessent de s'accroître, et, comme l'écrit M. Lasnet : « Le résultat le plus net de cet effort se trouve dans la disparition des épidémies, la diminution de la mortalité, et l'accroissement régulier de la population qui se traduit chaque année par un gain de 50.000 unités. » C'est à bon escient que de ce bon ouvrier de travail français qu'est M. Lasnet, J.-L. Faure dit qu'*il* est le « réorganisateur de la santé publique dans notre Algérie centenaire ». Mais lui-même conviendrait qu'en dépit de sa vaste expérience des choses coloniales, que malgré son caractère fait d'énergique fermeté, de bienveillance attachante, de dons de réalisation, il n'aurait pu réussir sans l'appui déterminé et soutenu de M. le gouverneur général Carde, comme sans l'adhésion compréhensive et généreuse des Délégations financières, dont on pourrait donner en exemple à bien des Assemblées délibérantes la largeur des idées et la largesse des actes.

En Algérie tout le monde a compris qu'après la prodigieuse mise en valeur des territoires acquis à la civilisation française, l'obligation la plus rigoureuse, la plus sacrée des colonisateurs est d'améliorer la santé des populations confiées à leurs soins tutélaires et associées à leur fécond labeur.

Léon Bernard

VOYAGE
DE THÈSE

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON

En janvier 1909, j'avais vingt-huit ans, tout juste. Une thèse sans éclat venait de couronner des études sans gloire. Toutefois j'avais « fait ma médecine » et le vœu le plus cher de ma famille était réalisé. Ce fut d'enthousiasme, donc, qu'elle me vota les crédits d'un voyage. Je l'eusse souhaité au long cours. Mais de père en fils on eut toujours chez moi plus de cœur quc d'argent.

Je résolus, du moins, de ne pas le borner dès le départ et, serrant dans mon portefeuille d'étudiant quelques vagues coupures, j'achetai avec le reste un billet de troisième classe.

Les choses, dit-on, n'ont de valeur que celle qu'on leur accorde. Jamais titre de circulation ne fut plus honoré. Vingt fois pendant le trajet (que, par zèle, je fis debout dans le couloir), vingt fois je tirai de ma poche le petit rectangle de carton triste. C'est qu'un nom prodigieux signait sa bure : *Marseille.* Quelles possibilités allait offrir un tel lieu à la folle de mon logis !

Or, celle-ci ne fut pas déçue.

A tous égards la ville de Monticelli me parut magnifique. Que d'heures j'ai vécues sur les môles et la digue, en vue de cet Estaque vert et violet que jadis, avant son industrialisation, Cézanne a tant aimé !

Posté à l'un des plus grands seuils du monde, je ne me lassais d'arraisonner les passants. Ils s'appelaient Amazone, Far-West ou Bengale, et pour que je les entendisse, point ne leur était nécessaire de déployer leur grosse voix poignante qui soulève le ciel et recule l'horizon.

Je m'apprêtais assez mélancoliquement à prendre le chemin du retour, quand un supplément de subsides, fort inespéré, me permit de m'embarquer. Il ne pouvait s'agir que d'aller au plus près et, seules, s'offraient la Corse et l'Algérie. J'optai pour celle-ci.

Si donc vous voulez bien me suivre, ne fût-ce que des yeux, reconnaissez-moi, ce 2 février 1909, sur tel petit bateau qui, roulant et tanguant plus que de raison, défile devant la Corniche. Distinguez, adossé à la cheminée qui crache de la suie, votre serviteur. Il a formé le dessein byronien de passer la nuit sur le pont, en tête à tête avec les étoiles. Mais le ciel est bouché et la mer est méchante (vous connaissez l'humeur brusque de celle-ci quand le mistral la taquine). A peine le *Touareg* a-t-il doublé le Pharo qu'elle l'empoigne de toutes ses mains liquides. Et voilà que, déjà, le stewart monte jusqu'au passager. Sa mine l'inquiète, paraît-il. « Monsieur devrait se coucher », dit sur le ton de la sollicitude cet homme d'expérience. Le passager n'a pas d'entêtement, mais le respect humain lui défend d'accepter la main qu'on lui tend et, pour descendre le petit escalier de fer, dix fois — car il y a dix marches — il pense se rompre le cou.

Maintenant, le voilà couché dans la pénombre d'un des deux dortoirs qui constituent essentiellement la seconde classe. Huit couchettes y sont superposées en double équerre, quatre par étage. Il est seul et s'en réjouit, parmi son malaise. Il n'a pour voisin immédiat, accroché au bat-flanc de sa couchette, comme dans une cage d'oiseaux la mangeoire, qu'un petit vomitoire bien propre. De toute la traversée, par bonheur, il n'aura à s'en servir, donc à le salir ! Dans l'autre chambre, le second passager de la seconde classe abuse déjà du sien. C'est, paraît-il, un maréchal des logis de cuirassiers qui change d'arme et rejoint un détachement de spahis dans le Sud algérien. Quoi qu'il cn soit, l'antipéristaltisme de cc militaire a des moyens d'expression d'une richesse incomparable. Pendant les trente-neuf heures que durera la traversée ce ne seront qu'onomatopées lamentables, hoquets douloureux et caverneux borborygmes.

Il y a quantité d'autres bruits représentatifs : le gémissement de la membrure dans l'étau de la mer, les coups sourds de la grosse lame sur la coque, et là-haut, sur le pont, les cataractes consécutives.

Il y a la reptation, presque continue, de la chaîne du gouvernail qui râcle le fer de sa glissière.

Il y a le labeur obscur de l'hélice. De trépidation régulière, il devient vrombissement affolé quand, chargeant sur ses reins verts l'arrière du bateau, la houle le met à sec jusqu'à la quille. Alors le moulin de fer tourne à vide et s'emballe.

Il y a l'invitation ironique de la sonnette. Aux mains du domestique elle annonce les repas. « Le déjeuner est servi », ajoute cet homme impassible dans la tempête. Éructée par mon compagnon d'infortune, une formidable nausée lui répond.

Il y a, enfin, dans la demi-obscurité de mon petit domaine, une vie étrange, factice, un peu redoutable, que le mouvement prête aux objets. Depuis le second étage mon honnête valise vient de se laisser choir et je ne la reconnais plus. Une puissance dangereuse l'habite. Sont-ce bien le roulis et le tangage qui lui font mesurer de long en large, avec une telle frénésie, le plancher de la chambre? Elle se ramassc avant de foncer, part, s'arrête net dans son élan, prend du champ, repart comme un bolide. C'est une bête mauvaise. C'est, tel que dans *Quatre-vingt treize*, le père Hugo l'a chanté, le canon déchaîné qui ravage la batterie du bateau chouan.

En m'apportant un sandwich à la moutarde (beaucoup de moutarde, avais-je prudemment spécifié, et encore fût-ce l'unique festin que je me sois toléré dans cette nacelle agitée), l'obligeant stewart déplorait l'état de la mer qui me condamnait sans recours au decubitus dorsal. « Nous sommes, disait-il, à la hauteur de la Sardaigne. Vous n'en verrez pas les côtes. » C'était bien le moindre de mes soucis.

L'homme parti, je retourne à mes petites observations. Dans le déséquilibre universel la dignité des rideaux des couchettes me paraît particulièrement respectable. Leur application à garder dans la titubation ivre du bateau une verticale de fil à plomb me semble très touchante. Ils sont l'ordre dans le désordre et, comme un singe effrayé, mon esprit s'y accroche et s'y réfugie.

Parfois des réminiscences musicales m'obsèdent. Tel un serin qui s'égosille quand dans la poêle chante la friture, ma mémoire accompagne d'harmonies dramatiques le tumulte de cette navigation. Elle me fredonne *Le Vaisseau fantôme* et *La Course à l'abîme*.

Tout a une fin, même les plus mauvaises traversées. Le sortilège cessa, soudain. Nous glissâmes sur des eaux huilées. Les machines ralentirent puis stoppèrent. Merveilleux silence qui n'est pas sans inquiéter toutefois le passager craintif.

Sur le pont, d'ailleurs, des pas se pressent. On court. Il y a tout un branle-bas. Ce n'est que le port, pourtant. C'est Philippeville. Ma montre, que j'avais soigneusement remontée, marque trois heures — trois heures du matin. Nous n'avions, en somme, que dix heures de retard.

J'eus l'ambition d'achever cette nuit mouvementée dans un lit immobile. Mais j'avais compté sans la rancune de mon grand sympathique. A mon intention, elle transforma l'*Hôtel d'Abd-el-Kader et des Voyageurs* en une vaste escarpolette. Le reste de la nuit mes pieds montèrent sans cesse dans les draps humides. Pour comble d'infortune, ce vague en rumeur avait des complices: le tonnerre, les éclairs, la pluie. Car jusqu'au matin d'exotiques giboulées, larges et tièdes, du genre, pour tout dire, de celles qui m'avaient pris en chasse depuis la douane, criblèrent mes vitres et à la cadence d'un par minute, précédés d'autant de coups d'un tonnerre africain, de térébrants éclairs ne cessèrent de me révéler les rochers romantiques de la Stora. Je ne pus fermer l'œil.

Avant l'aube j'étais à la fenêtre. La plus émue des curiosités m'agitait. Il pleuvait toujours. Le jour se leva enfin, maussade et sale. Dans un petit square étique je distinguai, digne en tous points de la plus banale sous-préfecture métropolitaine, un petit kiosque à musique. Au trot de deux chevaux boueux un camion descendait vers la gare maritime. Mais quatre Arabes survinrent et mon cœur battit. Sans doute avaient-ils sous leur burnous crotté assez basse mine. Mais je les trouvais beaux, tout de même : ils étaient chargés de mon rêve. Je les vis se diriger vers le kiosque. De son soubassement ils tirèrent deux paires de balais. Et pendant qu'ils attaquaient mollement le ruisseau, je songeais, douloureux : « Alors, c'est ça, l'Algérie ? »

L'instant d'après j'étais à la gare. Ne me cherchez pas sur le quai ! Je suis dans ce train qui diminue, là-bas, au bout des voies. Où il va ? A Constantine, paraît-il, et rien ne saurait mieux m'apaiser puisque c'est une étape sur le chemin de la légende, vers ce Sud dont le voyageur fut unanime à me vanter les prestiges et je m'attends à tout, aux méharis, à leurs cavaliers hermétiques, au simoun et aux mirages, aux oasis, vivants et verts écrins du cristal des fontaines. J'ai hâte de les entendre s'épancher interminablement sous la palmeraie silencieuse et sonore. J'ai hâte de relire au vif, dans le grand Livre d'Allah, cet épisode de l'antique combat de l'eau et du feu.

Ici, dans ce Nord tellien, l'eau triomphe. Elle tombe administrativement et c'est terrible pour les gens qui, sur la foi du guide, ont cru à l'ardeur du soleil d'Afrique.

J'ai deux voisins, deux petits zouaves en grand costume d'avant-guerre, guêtres et chéchia, falzar à la janissaire et les arabesques rouges et jaunes brodant la veste bleue. Ils s'en reviennent de France, comme dans la chanson, et pour se venger des hommes et des éléments, du mal de mer, de la pluie, des retours de permission, de tous les adjudants Flick nés ou à naître, ils arborent une gaieté magnifique, débordante, un peu encombrante.

J'en suis à me demander si, par erreur, je n'ai pas pris le train — immortel — de 8 h. 47...

Le baise-main du salut est un geste sacré qu'en aucune circonstance le bon musulman ne saurait éluder, mais, comme ceux de ses frères que je vois s'aborder aux stations, il a pour l'accomplir devant le roumi une charmante pudeur.

Le burnous noir de ces deux caïds a grande allure. Ils sont, ces chefs, un peu gras, très majestueux. Dans leur bouche charnue, l'arabe se fait de velours. Ils sont sages, puissants, décorés, rassurants.

Comme le train démarre, un burnous de moindre qualité — banalement blanc, celui-là — se jette dans mon compartiment. Ça sent la cuisine et je rêve couscous et méchoui.

Il va pleuvoir, une heure encore, et puis, sans transition, ce sera la neige. Toute blanche la campagne est lugubre. Mes zouaves sont descendus à la station précédente, je les regrette presque. J'ai froid. Au sud donc, au sud !

. . . .

Le crime est commis : j'ai brûlé Constantine.

Rencoigné maintenant dans mon compartiment glacé, je tourne le dos à l'Atlas.

J'ai dormi et je m'en veux quand me réveillent en sursaut des cahots, un effroyable tumulte de freins. Nous descendons à grands lacets une pente blonde où je reconnais du sable, enfin. Le ciel est plus clair. Miracle ! le soleil apparaît et, tout à coup, à un tournant de la voie, ma musique intérieure joue ses plus beaux airs. Car c'est, là-bas, dans l'hiatus de cette haute falaise, l'ébouriffement de la palmeraie, le feu d'artifice végétal au bout des stipes élancés. C'est l'oasis et sa verte explosion. C'est El-Kantara.

Et voici Biskra, tête de ligne. Après il y avait le chameau. A cette époque reculée le désert était fabuleux et redoutable. Pierre Benoît n'avait pas encore peuplé le Hoggar, l'auto-chenille n'existait pas, Blériot n'avait pas traversé la Manche et Wilbur Wright s'envolait d'un pylône, avec un grand bruit de contrepoids...

C'était une ville, déjà, où, tout blancs, montaient des palaces. Dans la cour de l'Hôtel des Zibans il y avait deux gazelles apprivoisées et un peu partout, dans le hall et les couloirs, « l'Interprète ». Pour guider ses clients dans la rue des Ouled-Naïl, cet entremetteur, très vaguement polyglotte, avait les lunettes et la dignité d'un maître d'école coranique. De telle Juive blafarde et molle, patiemment assise au seuil de sa maison sous la lumière crue d'une ampoule électrique, son effronterie faisait une Arabe et son lyrisme une houri.

Ses offres de service me poursuivaient jusqu'à la porte du caravansérail. Là, un autre péril m'attendait. Mes pieds, soudain, devenaient l'objectif de toute une armée de petits moricauds : « Cirrrrer? » hurlaient-ils, gutturaux et impérieux comme si Allah l'avait voulu. C'était une levée de consonnes, de fez et de brosses à reluire.

Il y avait « l'ancien combattant de 70 », personnage magnifique, dont, respectant la mémoire, l'âge avait aiguisé l'imagination .Drapé dans un burnous militaire, cet arrière-petit-neveu de Schéhérazade contait à qui voulait l'entendre *sa* charge de Reichshoffen. On ne pouvait vraiment pas donner moins de dix sous pour une si belle histoire et ce cuirassier fictif faillit me ruiner.

Il se tenait, à l'ordinaire, sur les bords de l'oued. Là, toute une canaille enturbannée se livrait à des industries diverses. Une des plus lucratives était, m'a-t-on dit, le bonneteau. C'était un bonneteau indigène, très savoureux. Le matériel de ce jeu de filou — trois coques de noix et la petite boule — était d'une simplicité pastorale. Parfois, quand boudait le public, le ton s'élevait jusqu'à la dispute... Trop lent, trop doux, le sabir ne suffisait plus.

Rocailleux comme le lit du ruisseau, l'arabe roulait dans les gosiers farouches. Les ailes blanches des burnous voltigeaient. Des médiateurs s'interposaient et il arrivait que, s'étant fait expliquer la querelle et le jeu, un naïf alléché par une feinte maladresse pontât et perdît.

Il y avait aussi le chameau du photographe. Tout fier de mettre le cheval du désert dans le secret de leur jeune intimité, combien de voyageurs nuptiaux escaladèrent ses bosses résignées !

Aux lisières du vieux Biskra, des négresses rieuses pilaient dans un mortier de pierre le mil d'un couscous documentaire. Il était bien rare qu'une obole ne sonnât dans le plateau de cuivre repoussé.

Car déjà, en 1909, Biskra, c'était la foire au bord du Sahara. Mais je ne veux m'en souvenir car je suis monté sur le toit...

En effet, comme, le soir de mon arrivée, nous sortions ensemble de la salle à manger, un vieux monsieur qui m'avait passé le sel, à table, m'offrit un cigare. « Vous le fumerez, dit-il avec bienveillance, sur les terrasses de l'hôtel. » Et il me montra le chemin. Là-haut il s'installa, le ventre au ciel, dans un vaste rocking-chair. Je l'imitai, ravi, car, parmi des myriades de constellations d'une taille et d'un éclat inconnus, la Voie lactée poudrait à blanc le velours bleu sombre d'un ciel sans fond et tout cela palpitait éperdument. Je naviguais dans l'infini, j'allais d'Orion au Taureau quand, vrillant l'immense silence, une aigre musique m'arrachant de Bételgeuse me fit choir sur la Terre. C'était, joué par la nouba des *tirailleurs* voisins, l'appel du soir. « Est-ce beau ! » m'écriais-je, et je crois bien que je pleurais un peu. Mais mon enthousiasme n'eut pas d'écho. Car, un sourire de lait sur ses lèvres roses, le monsieur au cigare dormait.

Le lendemain soir, je partais à l'aventure. Pataugeant dans des prairies de légendes, gorgées d'une eau précieuse, émaillées de fleurs, je gagnais le vieux Biskra. Dans une poussière de sable et de mouches, halo jaune, une caravane revenait du désert. A chaque pas des chameaux chargés, leur pied s'épanouissait sur la piste. La proximité du gîte et l'odeur des fontaines excitaient les bêtes patientes. Elles gémissaient. Etrange concert auquel les chameliers en gandoura blanche mêlaient leurs cris rauques. Courant sans cesse, leurs jambes de bronze s'inscrivaient parmi l'articulation lente et compliquée de tant de pattes velues et sur les thorax maigres, comme sur des coffres, le bâton sonnait.

Il faisait presque noir quand je m'engageai dans le village ; au bout d'une ruelle sinueuse un murmure d'oraison m'attira. Pendant que je m'avançais vers une porte grande ouverte d'où il semblait partir, une voix s'envola. Je levais la tête. C'était, juste au-dessus d'elle, sur la plate-forme d'un petit minaret que je n'avais pas aperçu, le muezzin qui clamait aux quatre vents la gloire d'Allah. J'étais seul de mon espèce et de ma couleur. C'était très impressionnant.

A ce moment, deux fidèles sortaient de la mosquée. En enfilant leurs babouches ils me considéraient et parlaient bas. Or, le couteau n'avait pas encore perdu tous ses droits à Biskra. M'excuserez-vous d'avoir très romanesquement pensé que je courais quelque péril ? Ce fut dans ce sentiment que je continuais ma route. « Ne pas hâter le pas, ne pas se retourner », telles étaient les directives que me dictait ma dignité et je n'y faillis pas. A l'instant même où, désespérant de sortir de ce dédale, je me voyais gisant, décousu, dans la boue d'un fossé, je retrouvais l'oued et ses bords familiers. De ses dents de haridelle le chameau du photographe arrachait une touffe d'une herbe jaunie pendant que son maître achevait de plier bagage. Deux pas plus loin, mon ami, le cuirassier, m'aborda. Avec son affabilité coutumière, il me demanda une cigarette et comme je la lui tendais, dans le paquet, il eut pour mettre le tout dans sa poche une grâce indicible.

Ce soir-là, le salmis de gazelle, plat régional (pardon ! le mot n'était pas encore à la mode), me parut délectable et plus merveilleuse encore la féerie stellaire sur le toit.

Je me souviens avec indulgence de la machine à coudre du marché. Sous son aiguille rapide un grand diable tout noir et très actif guidait la cotonnade dont il faisait les gandouras. Je me rappelle avec attendrissement le petit bourricot de ce vieil Arabe à qui le trachome faisait de si sanglantes lunettes. Il était si triste, si résigné, le petit âne gris, parmi les couffins de dattes qu'il avait portés, depuis la lointaine oasis, avec son maître sur son échine pelée. Il était si triste, si chétif sous le soleil de plomb, dans l'essaim des insectes qui butinaient les paupières éversées du marchand, les dattes poussiéreuses et ses yeux si doux qu'il fermait de temps en temps en secouant ses oreilles chauves. Les cochons groinaient, les grands moutons maigres bêlaient, et, pattes liées, les poules couchées sur le sable gloussaient d'effroi. Autour de tout cela il y avait de si laborieux et méfiants calculs, et de si véhémentes palabres !

J'ai voulu revenir par Alger — onéreuse fantaisie car mon billet ne m'y autorisait pas. Dès El Guerrah il cessa d'intervenir, en effet, et je dus payer. Mais que n'eussè-je fait pour éviter Philippeville ? Et puis comme si c'eût été de leur faute que j'aie eu le mal de mer, je tenais sottement rigueur au *Touareg* et à la Touache. Je voulais tâter de la « Transat », au beau nom.

C'est à ce moment qu'au large des Baléares un de ses bateaux, le *Général-Chanzy*, se perdit corps et biens. Parmi ces derniers il y avait une lettre. Cachetée aux initiales d'un père excellent, elle contenait, avec quelques affectueuses remontrances, le prix de mon rapatriement.

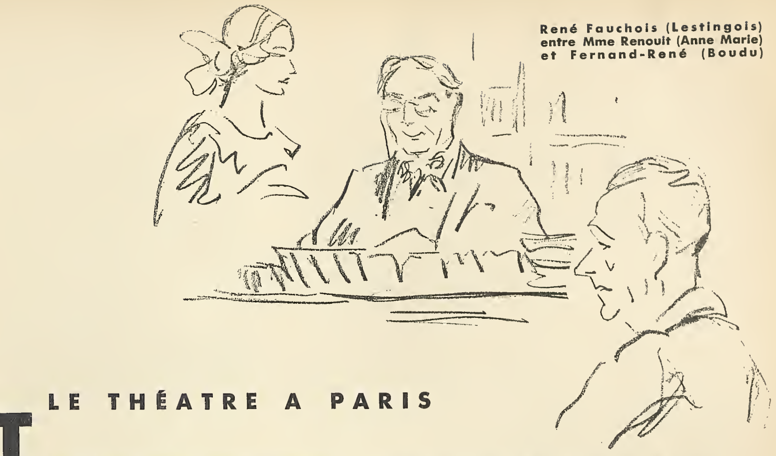
Le temps d'avoir la certitude du naufrage, d'écrire, de recevoir un autre viatique, tout cela demanda six grands jours où j'errai, désemparé, et autant de nuits pendant lesquelles je dormis mal. Je faisais, comme disent ces messieurs les aliénistes, de l'inquiétude. C'est en vain que les bougainvillées empourpraient les murs si blancs de la ville étagée ; en vain qu'un vent inconnu soufflant soudain du Sud m'emplissait de sable la bouche et les yeux — et de fièvre l'entendement (car je sus son nom : c'était le siroco) ; en vain que le Jardin d'Essai et le beau port m'offraient, l'un la synthèse végétale des tropiques, l'autre sa vie joyeuse et hardie, si colorée — tous deux invitations au plus grand voyage... je me morfondais !

Enfin l'argent arriva. Je payai mes dettes et, rassemblant mon mince bagage, je courus au bateau.

Je vous ferai grâce de la traversée : la mer était lacustre. A Marseille, j'allai du port à la gare sans me retourner. Je ne pensais qu'à Paris, ma grand'ville. Jamais l'affreuse horloge de la gare de Lyon ne m'avait paru si belle et nul enfant prodigue n'eut pour rentrer dans le sein de sa famille éplorée autant d'allégresse et moins de remords...

Si j'avais pu prévoir, en 1909, qu'en 1933, vingt-quatre ans après c'est-à-dire, j'aurais à vous conter mon petit voyage, je n'aurais pas brûlé Constantine, j'aurais visité Tlemcen, Timgad, Lambessa, Touggourt... que sais-je ? J'aurais été plus attentif, plus consciencieux, plus économe ! J'aurais pris des notes. J'aurais, surtout, mieux regardé. Au fait, aurais-je mieux vu ? J'en doute. Voir est une science et elle ne s'acquiert qu'à l'école de la vie.





René Fauchois (Lestingois) entre Mme Renouit (Anne Marie) et Fernand-René (Boudu)

LE THÉATRE A PARIS

THÉATRE DES MATHURINS : *Boudu sauvé des eaux*, par René Fauchois. — M. Lestingois est un honnête libraire, de cette espèce, devenue rare, de libraires qui, lisant leurs livres et y distinguant très expertement le bon grain, savent aimer la chose littéraire, au point d'oublier à son profit, parfois, le point de vue commercial. Bien sympathique, ce Lestingois qui fait assaut de désintéressement et de citations poétiques avec un étudiant peu fortuné mais lui-même épris de beaux rythmes et d'étincelantes images ! Par ailleurs, c'est un cynique, une manière de faune à cheveux gris, qui se console d'une épouse un peu obèse, un peu obtuse et assez tyrannique, par l'admiration et la tendresse sensuelle de sa petite bonne Anne-Marie.

Tout près de sa boutique sise sur le quai, Boudu se jette à l'eau. Lestingois se précipite, plonge et sauve le désespéré. Il sera désormais le prisonnier de sa bonne action, la victime de cet inénarrable clochard qui, par lui recueilli, le trompe avec Mme Lestingois, lui vole un billet de loterie gagnant et lui lutine sa petite amie, en brute primitive.

Les époux Lestingois découvrent qu'ils ont été également infidèles. Boudu épousera l'accorte servante, et ce jeune ménage restera dans la maison Lestingois. Car le bon libraire a tout pardonné. Mais ce n'est encore rien ! Boudu a rendu mère Anne-Marie, ce qui était son droit, mais il a mis dans le même cas, abus manifeste, Mme Lestingois.

Qu'à cela ne tienne ! M. Lestingois pardonnera encore et, même, il partagera entre les futurs enfants les 100.000 francs du billet de loterie volé par Boudu.

Car Boudu a avoué son larcin. Il est enfin pris de remords, il est vaincu par la générosité de Lestingois, il est touché de la grâce. Et tout cela pourrait bien avoir quelque chose de tolstoïen, encore que M. Lestingois dise avoir le culte de Voltaire, mais il paraît, en définitive, s'inspirer plutôt de la philosophie de M. Bergeret.

Et voilà une comédie gaie qui pourrait bien provoquer de mélancoliques réflexions chez la génération de M. René Fauchois. Est-ce une erreur de croire que M. Bergeret a laissé sur elle une forte empreinte ?

L'on considérait, en 1914, dans un certain milieu, quand on avait quelque trente ans, les mœurs, la société, les institutions, avec un mélange de mépris et de bienveillance. L'on souhaitait volontiers l'avènement de la justice sociale, pourvu toutefois que l'on n'en dût pas être personnellement affecté dans ses aises. L'on n'était pas enthousiasmé du régime politique, mais on le jugeait le moins mauvais de tous. L'on était dilettante, mais avec cette élégance de prendre également peu au sérieux sa propre personne et la personne d'autrui. Et la guerre venue, l'on se battit bravement, l'on accepta pleinement le devoir que c'était de défendre un sol et un ciel exquis, une grande Histoire et une fleur rare de civilisation, fût-elle un peu décadente — mais parfois sans pouvoir détordre l'amer rictus que l'on avait aux lèvres, ni s'empêcher de juger la guerre par ces mots : « Que c'est stupide ! »

Que l'on ne croie pas, d'après ces quelques réflexions, que la pièce de M. Fauchois, qui est une « reprise », paraisse avoir vieilli. Elle démontre avant tout, et bien joliment, cette éternelle vérité, que c'est l'obligé qui s'arroge des droits sur son bienfaiteur. Mais à écouter le langage fleuri, indulgent, empreint de bonté et de mesure du brave Lestingois, l'on est tenté de lui comparer le langage dur, énorme, inhumain à force de se prétendre vertueux, qui retentit à quelque 300 lieues de Paris (à vol d'avion), et de se demander si, dans l'ordre spirituel, ceci ne va pas tuer cela, par l'effet des réflexes presque inévitables...

La comédie est jouée dans un mouvement excellent, auquel on ne résiste pas, par Mmes Renoult et Darvigny, par M. René Fauchois qui, à notre avis, a trouvé là jusqu'à présent son meilleur rôle, et surtout, dans Boudu, par Fernand-René qui, d'un seul coup, atteint presque — et ce n'est pas peu dire — à la classe d'un Raimu. Le music-hall et le café-concert sont décidément de bonnes écoles.

HENRI DELORIÈRE.

LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

CARCO

MAC ORLAN

EHRENBOURG

Le monde est petit, les écrivains tournent autour pour nous rapporter du neuf. Francis Carco va en Égypte, Mac Orlan en Tunisie, ce n'est pas bien loin. Il y a Ehrenbourg — il est vrai qu'Ehrenbourg est Russe — qui pousse jusqu'en Sibérie. Il y a aussi Alfred Döblin qui revient de Berlin ou mieux de l'Alexander Platz qui est la Place Clichy de Berlin, et puis Marcel Aymé qui n'a fait qu'un tour au village, mais le village français, s'il est tout près de nous dans l'espace, est très loin dans le temps, si bien que voilà, au fond, cinq grands voyages.

■

Des cinq hommes, celui qui a couru le moins loin c'est peut-être encore Carco. Alexandrie, Le Caire, c'est tout à côté. Il a rapporté de là-bas un roman qui est bâti de telle sorte autour de lui, Carco, que j'ai cru tout bonnement d'abord à un récit de voyage. Carco dit pourtant que c'est un roman. Je ne le raconterai pas. Quelques inquiétudes de femmes, de ces inquiétudes qui longent le désespoir, qui n'ont pas de sens au fond, qui traduisent tout simplement le désaxement de la plupart des âmes contemporaines. Il s'agit d'Égyptiennes riches sans doute, mais les Parisiennes pauvres en sont au même point. Nous en sommes tous au même point, en ce tournant que la civilisation prend tout de même un peu vite. Donc, d'abord, *Palace-Égypte*, de Francis Carco dont le récit se déroule avec cette aisance un peu sournoise qui fait songer aux allures souples des héros habituels de Carco, ces êtres d'amour et de sang. (Albin Michel).

■

Ensuite *Le Bataillon de la mauvaise chance*. (Éditions de France), de Pierre Mac-Orlan. Mac Orlan — c'est connu — a toujours eu un faible pour les irréguliers, et les pires des irréguliers ce sont les Joyeux. Il est donc allé dans l'Extrême-Sud tunisien voir et revoir les Joyeux. Je dirai très simplement qu'en faisant ce voyage, il a remonté bien plus haut qu'on ne le pense, car dans ce désert, il s'est penché sur deux civilisations mortes : la romaine et la carthaginoise. Voilà trois fois que l'on fait en Tunisie le même travail, trois fois en trois mille ans. Les mercenaires de Carthage, les légions de Rome, nos hommes à nous et parmi eux les Joyeux. C'est à désespérer. Il est vrai qu'en Égypte les Anglais, après les Pharaons et après les Arabes, n'ont fait, eux aussi, que mettre leurs pas dans les pas de leurs prédécesseurs. Mac Orlan fait ainsi de la philosophie, mais en passant et il n'insiste pas.

Deux bonnes lectures déjà. Voici la troisième, plus difficile. Non pas que le sujet : *Berlin Alexanderplatz* (Gallimard), puisse beaucoup nous étonner. Encore une fois, une place Clichy berlinoise. Mais c'est la manière qui surprend. Döblin est le Céline germanique, dit Mac-Orlan, qui justement le présente. C'est, en effet, quelque chose comme cela. Döblin saute à pieds joints dans la place, et près de là nous montre les rues, les hommes, les femmes, entre dans une brasserie, dans un corridor, monte un escalier. C'est confus au possible, mais cela grouille terriblement. Il est difficile de donner une impression plus vigoureuse d'humanité. Spectacle tragique. Presque tous les écrivains d'ailleurs insistent sur la tragédie de notre temps. Il faut croire qu'elle crève les yeux.

■

J'entends bien que Döblin me montre un pays vaincu, déséquilibré, halluciné par la défaite et par la faim, mais elle n'est pas moins terrible — malgré l'air d'optimisme qui circule dans tout le livre — la tragédie que nous conte Ilya Ehrenbourg. C'est, au cœur de la Sibérie, la construction d'une ville de deux cent cinquante mille âmes, jaillie de la steppe en trois ans. *Le Deuxième jour de la création*. Malgré le froid, la faim, le manque de toutes choses, dans un désordre d'où l'héroïsme jaillit comme une flamme, des masses d'hommes tirés de toutes les provinces de la Russie construisent furieusement. Là encore, c'est un roman. Moi qui ai vu ces villes l'année dernière, qui me suis penché sur ce pandémonium, j'aurais préféré un récit direct. On ne voit pas ce que la fiction peut ajouter à tout cela (Gallimard).

■

Reste *La Jument verte* (Gallimard). Avec Marcel Aymé, nous retournons donc au village, plus loin que la Sibérie, au plus profond des cœurs des hommes. Un village comme un autre avec ses partis d'abord, les noirs et les rouges, et puis ses familles qui ont chacune leurs habitudes, leurs rites, leurs petites vérités. Tout cela examiné non pas de très haut, mais du point de vue le plus terre à terre qui soit, je veux dire que l'auteur, au lieu de s'embrouiller dans la psychologie, ne lâche pas les deux leviers essentiels : instinct de la conservation de l'individu, instinct de la conservation de l'espèce. Moyennant quoi, Marcel Aymé fait du village de Claquebue une peinture non pas sommaire, ni schématique, mais terriblement synthétique et qui d'ailleurs n'est pas autrement gaie.

PIERRE DOMINIQUE.

VIENT DE PARAÎTRE

Pour *l'Empire colonial français*, par M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française. (Plon, éditeur). — M. G. Hanotaux, faisant par larges touches solides un tableau du passé, nous rappelle d'abord la vocation civilisatrice de la France et l'action mystérieuse de sa culture (ce phénomène d'influence latine qui apparaît, l'on s'en souvient, dans le beau livre de Luc Durtain : *Vers la ville kilomètre 3*).

Le maître écrivain rend ensuite un émouvant hommage aux grands coloniaux qui ont fondé l'Empire.

Mais *Pour l'Empire colonial français* a un sujet précis, celui qu'annonce son titre. L'on n'y trouve pas une étude détaillée de l'effort civilisateur français (cela, c'est le propos de la magnifique *Histoire des Colonies françaises* que publient MM. G. Hanotaux et A. Martineau), mais des aspects de « l'Afrique du Nord, mère et racine de toutes les colonies modernes françaises », et notamment de l'Algérie. Car « la première œuvre des Algériens, c'est l'Algérie ; l'œuvre seconde, c'est l'Empire colonial ».

C'est de *l'unité* de l'Empire qu'il s'agit essentiellement dans cet ouvrage. Et lorsque M. Gabriel Hanotaux réclame la création de cette unité, il ne s'exprime pas seulement en historien qui sait ce que notre pays se doit, il a mieux que l'éloquence d'un grand citoyen qu'émeut l'idée impériale, il parle en homme d'État qui a eu en mains « le devenir colonial de la France en son caractère diplomatique pendant dix années... » Dix années pendant lesquelles, en effet, il a signé traités et conventions qui, liant nos destinées à celles de populations immenses, furent appliqués dans cet esprit qui veut que le colonisateur soit vis-à-vis du colonisé, simplement, un aîné. Ainsi est faite sa part à l'idéalisme.

Et M. Gabriel Hanotaux ne craint pas de parler de « politique sentimentale ». Mais c'est un réaliste : « Ce qu'il s'agit de créer, c'est l'unité : l'unité dans les vues, dans l'organisation, dans la direction, dans les objectifs, dans l'effort... Je demande un ministère d'Empire ! » Et de tracer un plan de ce ministère, avec une exigence de perfection, une foi, une énergie profondément communicatives.

La conclusion est celle-ci : « Le monde entier profitera de notre œuvre ». Dans ces quelques mots tient la plus féconde, la plus vraie des vérités françaises.

Bugeaud, par André Lichtenberger. (Plon, éditeur). — La splendide figure ! Bugeaud a l'horreur de la guerre et toutes les vertus du guerrier ; homme de foyer, il a l'amour passionné de la chose publique ; il est rude et bon, on le craint et on l'aime ; il est conquérant, diplomate et organisateur... Il est le père de l'Algérie ! M. Lichtenberger, en faisant revivre ce grand colonial, ce soldat « indomptable, enragé de vertu, de devoir, de bon sens », a, d'un grand geste, comme M. Hanotaux, ranimé une flamme. L'on songe à toute une génération éperdue d'incertitude, comme vidée de croyances et d'admiration... et l'on voudrait que *Bugeaud* fût dans toutes les mains.

Le Vrai Visage du Combattant, par le professeur Raoul Mercier. Préface du général Serrigny. (Ch. Lavauzelle) (1). — Par la précision des détails puisés aux sources indiscutables, c'est un livre d'histoire militaire. Sur les effets des bombardements, comme sur la capacité de marche et de portage du fantassin, sur « le prix d'une victoire », sur cent points particuliers et jusque sur les signes avertisseurs d'une période de relâchement moral... l'auteur donne des statistiques. Mais les chiffres, ici, ne lassent jamais. Je garantis que pas un ancien soldat n'en sautera un seul, lisant ce livre. Ces chiffres émeuvent, et pour cause. Si d'ailleurs ils vivent en quelque sorte, c'est qu'ils sont constamment précédés et suivis d'anecdotes et de traits psychologiques. Le fait réellement vu, vécu, ce qu'en déduit un observateur infiniment soucieux de stricte vérité et, manifestement, plein de pitié et d'admiration sous sa mâle froideur d'expression, voilà ce qui nous restitue le vrai visage du combattant. L'ouvrage du professeur Mercier est à la fois un document de haute valeur et un beau livre. Voire poignant !

Les Bâtards d'Esculape, par Paul Moinet. (Le François, éditeur). — M. Paul Moinet est de ceux qui s'indignent. Par le temps qui court, l'on voudrait que beaucoup de nos contemporains eussent comme lui gardé intacte leur faculté d'indignation et de colère.

Tout en faisant souvent preuve d'esprit dans ses *Bâtards d'Esculape*, il secoue rudement les guérisseurs qu'il baptisa ainsi. Défendez-vous, que diable, médecins, sus à ces concurrents sans vergogne, et appelez le guet... voilà le ton, sinon exactement la forme de sa philippique. Il pousse d'ailleurs fort loin le souci d'être juste : « S'il se rencontre exceptionnellement... parmi eux (les guérisseurs) quelques sujets doués d'une authentique influence psychique sur des nerveux... triés, ils seront aux côtés des hommes de science contre les escrocs». Et il rappelle que Coué fut un très brave homme. Par contre, que de faits révoltants ! Le chapitre intitulé : « Les exploiteurs de honte » est tout spécialement à recommander. Je voudrais pourtant faire une réserve. L'auteur attribue le succès des guérisseurs à « l'insondable bêtise humaine ». Hélas ! il faudrait plutôt écrire : l'insondable misère...

Au total, le livre du Dr Paul Moinet est fort intéressant par l'anecdote, aussi utile par le fond que par la vigueur de l'expression.

La Gazette des Beaux-Arts. — Bien que notre rubrique n'ait trait qu'aux livres, nous avons plaisir à signaler l'intérêt de cette revue. *La Gazette des Beaux-Arts*, fondée en 1859 par Charles Blanc, est aujourd'hui, malgré son grand âge — ou peut-être grâce à lui et à l'expérience qu'il comporte — d'un modernisme plein de goût, sous la direction de M. Georges Wildenstein. Par ses textes excellents comme par ses reproductions photographiques, elle démontre dans chacun de ses numéros qu'en art l'on n'a jamais tout dit.

Le Trésor gastronomique de la France, par Curnonsky et A. de Croze. (Delagrave, éditeur). — A mon regret, je n'ai pu signaler avant les vacances, période d'agréable prurit ambulatoire et d'expériences culinaires, cet ouvrage où sont énumérés tous les vins de France et les innombrables chefs-d'œuvre locaux que produit chez nous l'art du bien-manger. Mais c'est un monument d'une éternelle actualité. Il durera, en tout cas, au moins autant que la civilisation dont il est l'un des signes. A cette réserve près, il est si complet, et si solide étant si nourri, qu'on peut le dire définitif.

R. de Laromiguière.

(1) Livre couronné tout récemment par l'Académie Française.

ANDRÉ THÉRIVE

PAR OCTAVE BÉLIARD

Il y a peut-être plusieurs André Thérive. Je crois qu'il y en a au moins deux juxtaposés et que son relief personnel lui vient de cette surimpression anaglyptique. C'est le gain ou la rançon de toute culture de soi-même ; on n'est plus d'une seule pièce, on est une composition, autant dire une œuvre. Si l'on en croit les chirologistes, les deux mains d'un homme, en tout symétriques lorsqu'il reste en l'état de naïveté, sont d'autant plus dissemblables que son intelligence est plus tyrannique et ses actes plus étudiés. En effet, tandis que les lignes de la gauche traduisent les dons naturels et les décrets du sort, celles de la droite, main active, expriment les qualités acquises, les corrections apportées aux destinées par l'énergie réfléchie, les habitudes que l'homme a adoptées en se guindant pour atteindre ce qu'il admire. Je ne suis pas un chirologiste et je n'ai jamais songé à examiner de près les mains qu'André Thérive m'a souvent tendues en bonne amitié. Je n'en suis pas moins persuadé que l'une est très loin d'être l'exacte copie de l'autre, qu'entre elles il est des variantes et mêmes des contradictions, car la discipline a fait un Thérive différent du Thérive de la nature, celui-ci jalousement recouvert par celui-là, pas assez pourtant pour que leur dualité ne puisse être trahie. Je serais curieux de voir l'homme quand il est seul, sans même un miroir, et qu'il s'abandonne ; à de nombreux indices je le sens frileux, obsédé, bourrelé, hypersensible. Mais il se montre plus volontiers un causeur très enjoué, un observateur quiet et lucide qui raisonne son goût, un styliste tendu vers la perfection académique ; bref, un Français d'un époque plus sereine que la nôtre, avec une réserve élégante, une ambition durement trempée mais enrubannée de coquetterie.

Parlons donc de ce produit de culture, ou mieux, de civilisation. Thérive se définit par le style. Il est — même au physique — *de style*, comme disent les commissaires-priseurs. Ce visage frais, voire un peu poupin, qui appelle la cravate à trois tours, cette tête mobile, oscillant avec des regards très vite détournés et de petits bruits de déglutition déconcertants comme un rire qui s'étrangle, sont d'un 1830 antérieur à l'encanaillement et au romantisme des Glorieuses. Je vois très bien André Thérive, intellectuel raffiné et frotté de dandysme, conquérant sa place dans les salons fermés où le vieux goût français, sauvé des révolutions, était alors conservé ainsi que toutes les finesses d'une langue que le siècle de Voltaire avait portée à la dernière perfection. L'atmosphère oubliée de ces belles compagnies, il semble que Thérive la recrée partout où il va, apportant les bruits du monde et de la ville avec cent anecdotes plaisantes, possédant assez de lumières sur tous sujets pour s'en jouer avec autant de bonheur que de certitude, et une telle virtuosité verbale que le discours qu'il improvise pécherait quasiment par excès de manière, à tout le moins semble aussi composé qu'un écrit fait à loisir et dont tous les termes ont passé au trébuchet. Rien, au reste, n'accuse mieux la dualité d'André Thérive qu'une langue acquise dont il ne se sert pas toujours rigoureusement, mais seulement, comme les prêtres se servent du latin, dans l'exercice du culte ; je veux dire quand il officie comme clerc et spécialiste diplômé des Lettres. Cette langue a pour caractère d'être morte et embaumée. C'est le beau français désormais archaïque légué par le XVIII[e] siècle au XIX[e] qui peu à peu cessa de croire en sa puissance expressive et, sur la fin, inventa de nouvelles sonorités pour forcer les effets ; le français classique et rituel dont la noble sécheresse, la stricte discipline, mais aussi les nuances délicates qu'elle fait naître, expliquent le goût de mesure et de clarté qui fut longtemps le nôtre, ou sont expliquées par lui. Peu d'hommes en ont aujourd'hui la religion, encore moins l'usage, et Thérive est de ces rares qui sont comme les membres d'un ordre de chevalerie pour la défense de ce saint sépulcre en des temps infidèles. Du Thérive que je vise en ce moment, délectablement artificieux et qui a fait vœu de style, l'œuvre publié, pour ne pas parler de ce qui s'envole, me procure les mêmes délices et la même paix pleine de certitude que ces anciennes partitions musicales qui ne prétendaient à rendre aucune passion mais seulement à atteindre la beauté mathématique d'un jeu d'adresse. C'est une œuvre d'intellectuelle fantaisie dont les échantillons significatifs sont : un roman, *Le Voyage de M. Renan*, et une histoire des Lettres françaises, imitation avouée de Voltaire, *Le Retour d'Amazan*. Nombre d'études de linguistique, *Le Français, langue morte*, *Querelles de langage*, *Les Soirées du Grammaire-Club* (avec la collaboration de Jacques Boulenger), ainsi que des articles semés à tout vent et une multitude de pages dans des livres de critique dont la pile monte toujours, invitent à un culte de la forme, duquel il donne le plus bel exemple.

Mais les jugements d'André Thérive ne sont pas strictement dictés par les règles d'une langue qui, même pour lui, professeur ou ancien professeur de Belles-Lettres, a désormais une valeur de pure esthétique et ne revêt la pensée qu'à la façon d'un frac de cérémonie. C'est avec la plus tranquille curiosité, voire souvent avec un intérêt très vif, qu'il regarde les mots vivre, se déformer, prendre des sens nouveaux, se corrompre. Cet aristocrate est trop intelligent pour ne pas comprendre que la vie a toujours raison ; il tient les invasions des Barbares pour une nécessité, même pour un bonheur à venir, et le désordre pour un ordre nouveau qui va naître. Même il observe les vicissitudes du langage comme des symptômes particulièrement remarquables entre tous ceux qui signalent actuellement, en politique, des genèses obscures ; et dans son dernier livre, *Chantiers d'Europe*, il en fait le fondement, ou l'un des fondements de sa sociologie. Il a plaisir à écrire une étude sur M. Abel Hermant à qui il ressemble par sa froide volonté d'élégance ; mais le jargon vaudois l'intéresse quand il exprime la sensibilité de M. Ramuz. Et sa grande admiration, dirai-je filiale, va au souvenir de Joris-Karl Huysmans, génie mystique et réaliste peut-être insuffisamment reconnu, dont la manière vigoureuse, souvent excessive et résolument incorrecte, s'accorde sans doute avec les marées de son âme intimement inquiète, dans laquelle l'équilibre de l'humaniste est compromis

André Thérive, auteur de plus de trente volumes, d'articles de journaux et de revues que lui-même ne doit plus pouvoir dénombrer, critique littéraire du Temps et l'un des plus anciens et fidèles collaborateurs d'"Art et Médecine". Un pur écrivain, au demeurant aussi probe, aussi élégant de caractère que d'esprit.



par les terreurs trop humaines du croyant. Il a les allures d'un ultra-civilisé, habitant d'un milieu artificiel, mais n'en méconnaît pas l'artifice et le dénonce sans timidité. Car, sous la forme du roman, se déclare un Thérive différent du classique et du grammairien : le fondateur et le défenseur d'une école *populiste* qui a recueilli dans la succession de celle de Médan la leçon précieuse, oubliée ou mal comprise, des *Sœurs Vatard* et de *En Rade*, le culte de l'humble vérité quotidienne, du drame quotidien des hommes du commun, bien aussi secoués par le sort que les rois de la Tragédie.

Et c'est un Thérive austère, sans joie, presque toujours sur le bord du désespoir, un Thérive aux lunettes noires qu'on est saisi de rencontrer et qui est sans doute plus selon sa nature, plus involontaire et abandonné, bien qu'il ne renonce pas à la transposition de ses confidences. Comme Huysmans, ses promenades dans le réel le conduisent au tourment surnaturel ; mais pour lui, la religion ne s'offre pas comme un abri. Sa foi est effrayée et son Dieu oscille entre la volonté cruelle de Jéhovah et l'inconsciente cruauté de la Moire antique. C'est, je pense, un catholique soumis, mais obsédé pourtant par le Christ aux bras étroits de l'hérésie. Ses romans, *Le Plus grand Péché*, *Les Souffrances perdues*, *Sans Ame*, *Le Charbon ardent*, et même *Noir et Or*, *Anna*, traduisent une amère acceptation du malheur de vivre et de l'arbitraire divin. Romans durs, où l'émotion n'est créée que par l'événement, où l'auteur ne se veut ni tendresse ni lyrisme. Le monde eût peut-être résisté, refusé longuement son oreille à cette note sourde et pessimiste, sans l'éblouissante virtuosité de l'autre Thérive, journaliste généreux, arbitre du langage vite notoire et critique littéraire à trente-huit ans du plus grave journal français. Mais l'œuvre qu'il a forgé dans ce noir métal est le plus robuste et celui qui assurera la durée de son nom.

Octave Béliard



Pâte à l'eau - non grasse

La Siliplastine est une pâte à l'eau qui combine la silice colloïdale, l'hydroxyde orthotitanique colloïdal et le talc, à l'oxyde de zinc. Par son grand pouvoir absorbant, c'est le pansement idéal des **eczémas suintants et dermites irritables**



Antipruritique non toxique

Le Sédotyol allie aux principaux composants de l'Inotyol, le para-aminobenzoate de butyle et le para-phénylsulfonate de para-aminobenzoate d'éthyle, analgésiques qui en font le spécifique des **prurits rebelles et douleurs cutanées**

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT — R. C. Seine 2.514

Imprimerie KAPP, 130, rue de Paris, Vanves.

DIRECTEUR:
DOCTEUR
FRANÇOIS
DEBAT.

ART ET MEDECINE

ANNALES de thérapie biologique

SOMMAIRE

15 Octobre 1933

Éditées par les Laboratoires du Docteur F. Debat



Photo Zuber

Nos services de Bactériologie

(Institut de Séro et Vaccinothérapie de Garches)

INSÉVA

Dans nos services de microbiologie, nous sacrifions de nombreux animaux pour nos expériences.

Photos Zuber.

Dans ce laboratoire sont rassemblées, vérifiées et sélectionnées les nombreuses souches utilisées pour la fabrication de nos antivirus et vaccins.
Nous avons actuellement plusieurs milliers de souches différentes qui proviennent des services hospitaliers de Paris. La multiplicité de ces souches confère à nos spécialités une extrême polyvalence.



Photos Zuber.

Deux salles où s'élaborent les antivirus et les vaccins.

Vastes et claires, elles sont d'une propreté aussi méticuleuse que les salles d'opération des grands services de chirurgie. Elles sont à l'abri de toutes poussières et de tous insectes, grâce aux fines toiles métalliques qui obturent les fenêtres.



Photos Zuber.

Ci-dessus, une batterie de broyeurs, destinés à incorporer les antivirus aux excipients.

A droite, une batterie d'énormes autoclaves, destinés à la stérilisation des bouillons de culture. Le corps des autoclaves est situé au delà d'une paroi isolante, pour éviter l'échauffement du local.

SOMMAIRE

NOVEMBRE 1933

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS

UN GRAND SCULPTEUR

POMPON

Alors que le Salon d'Automne ouvre ses portes, nous nous faisons un devoir de rendre hommage, par les pages que l'on va lire, à la mémoire de François Pompon qui fut l'ami d'"Art et Médecine".

L'on peut voir, en effet, au Grand-Palais, pour la première fois et pour une bonne part inédit, l'œuvre presque tout entier de Pompon, réuni par les soins pieux du peintre Demeurisse que le vieil artiste désigna comme son exécuteur testamentaire, en témoignage de profonde estime et de très ancienne affection. L'on admirera certes, dans cette " rétrospective ", l'Arche de Noé sortie des mains subtiles, fidèles, aimantes du génial animalier. Mais beaucoup de visiteurs s'étonneront, sans doute, de découvrir chez Pompon un grand sculpteur de figures humaines. Peu d'initiés savent qu'il fut un statuaire complet, un sculpteur tout court...

Après le Salon, d'ailleurs, tout l'œuvre, désormais propriété nationale, et qui ne peut plus être reproduit, formera un " Musée Pompon " dans des locaux que lui réserve le Muséum et où, par une pensée touchante de M. Demeurisse, sera reconstitué dans ses dimensions rigoureusement exactes, avec ses meubles usés, ses objets familiers, son éclairage et sa patine, le tout petit atelier où Pompon œuvra si héroïquement et fut visité par une gloire si tardive.

Il n'est que juste d'ajouter que si M. Demeurisse se trouve mis en mesure de créer un Musée Pompon, c'est grâce à la parfaite obligeance de M. Lemoine, directeur du Muséum, et c'est, à l'origine, grâce à la haute bienveillance de M. de Monzie, ministre de l'Education nationale, parangon d'esprit, de culture et de sincère dévouement aux vrais artistes. R. L.



Photo Zuber.

Masque de jeune fille, par Pompon : admirable transmutation de l'argile en chair vivante.



Photo Roseman.

VISITE A L'ATELIER DE FRANÇOIS POMPON

PAR COLETTE

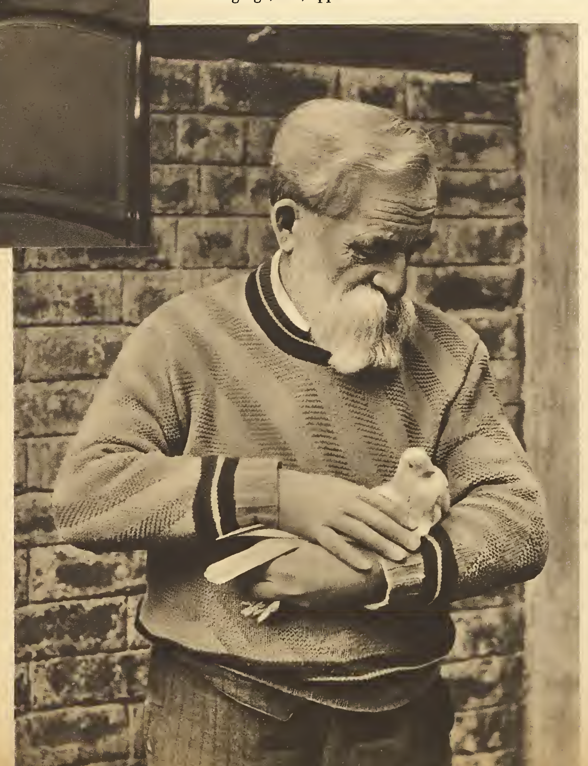
Un froid jour d'été, des orages bleu foncé traversant à la hâte un ciel bleu clair, la grêle par saccades, la pluie par rafales gorgeant les deux ruisseaux de la petite impasse, séparée de Paris par une porte et le silence ; — un mufle d'ours, en bronze, sur la porte close de l'atelier qu'il semble avoir crevée, puis l'atelier enfin, empli d'un air glacé, d'un reliquat d'hiver, l'hiver conservé par l'exposition au nord, la porte cadenassée, et la mort...

Je ne suis pas contente, d'abord, d'être venue, moi qui n'aime ni la mort ni ses traces. Traces lisibles, ici, marques vigoureuses et poignantes d'une absence sans retour... L'atelier exigu les rassemble, les serre les unes contre les autres : voici le stylographe de Pompon pendu à un clou, une boulette de glaise garde l'empreinte des vieux doigts de ce jeune sculpteur, qui débuta à l'âge de soixante ans. Sur une

chaise gît le fichu de Pompon, ce petit châle qui ne le quittait guère ; Pompon ne l'a jeté que pour aller changer de costume, à l'heure où de vivant il s'est habillé en mort. Du même coup il a laissé sa boîte, ébénisterie de sa façon qu'il s'attachait sur le ventre, emplie d'une mitraille de boulettes humides. Ainsi sanglé il s'en allait droit devant lui, et au hasard de ses promenades pétrissait, asseyait sur le couvercle de la boîte l'esquisse du percheron, celle des deux cochets, les deux colombes, le faisan prolongé par sa queue, la chèvre, un coq, le hibou cloué, la truie au-dessus d'un chapelet de petits porcelets qui la tettent debout...

Le butin de ses dernières promenades, il est là, autour de nous, et c'est à lui que je me réchauffe. Il couvre l'établi de Pompon le père, qui fut menuisier, le fourneau-jouet, la rustique étagère, une table. La main de Demeurisse, ses bras de pieux et solide ami me tendent sans cesse, comme un cordial, des portraits d'animaux, maquettes singulièrement achevées, minutieuses jusqu'à traduire la plumule, l'épi de poils coiffant un doux front de bête : de ces ébauches travaillées sortaient peu à peu, dénudées, polies par la grande lumière, ses jeux et ses accusations, les œuvres de Pompon, essentielles et comme lissées par une épreuve lustrale...

Force rassurante d'une paisible vie, consacrée à la vivante forme ! Maintenant il fait bon, ici, à l'étroit. Mes trois compagnons sont debout, faute de place. J'ai trouvé un siège à l'ombre des bois du grand cerf, ce prodige de virilité pacifique qui, rengorgé, fier, appuie son menton fin sur son beau col. Nous ne bougeons pas. Seuls



L'atelier de Pompon, tel qu'il était lorsque le génial artiste, cessant d'y concentrer son grand rêve créateur, dut dire adieu aux objets familiers, rudes aux doigts, doux à son cœur et saintement pauvres, se séparer à jamais de son peuple des champs et des bois, qu'il avait tant aimé. Sa caresse de brave homme, tant de fois promenée sur quelque petit corps chaud, est restée sur tout son œuvre d'animalier.

La mère de François Pompon, «maman au prie-Dieu» qui sans doute fit bien souvent, abandonnée à sa foi confiante, des vœux fervents pour son fils. Puis la femme de l'artiste, l'épouse qui envers et contre tout le soutint d'un dévouement sans bornes. (Et voyez! toutes les femmes dévouées ont au visage ce même pur rayonnement.) Ni la mère ni l'épouse ne connurent son triomphe. — Une tête d'enfant.





Photos Zuber.

POMPON, SCULPTEUR ANIMALIER ?
POURQUOI CETTE RESTRICTION ?

les bras de Demeurisse vont et viennent, brandissent les cinquante kilos de la « grue couronnée », coquette de bronze empanachée, ou le « coq de combat », meurtrier à crête rasée, sans queue, sans plumes, tout en pieds, en éperons, en cuisses d'écorché, ou ces délicats porcelets pleins d'esprit, gros comme une noix; ou le rossignol qui a une mouche dans le bec, ou la tourterelle endormie, nuage-oiseau qui flotte sur son propre rêve, ou l'un de ces canards dont le col ressemble à la longue gorge du phoque... Si je bouge, je risque d'effondrer le hibou aux yeux caves, le lièvre assis sur son train de derrière et qui palpite de peur, le petit étalon tout jeune, court, gai, qui rit des naseaux, une panthère en marche sur ses pattes épaisses et muettes... Du plus petit atelier de Paris sont donc sorties des œuvres comme l'*Ours blanc* du Luxembourg, comme le *Cerf*. Autour de cette selle, chargée d'un bloc énorme, Pompon tournait, modclait en se heurtant aux murs, privé du recul qu'on dit néces-





La tête d'enfant reproduite à la page précédente est le dernier portrait sculpté par Pompon. Voici, maintenant, si fragile, sa dernière esquisse, sauvée de la destruction au prix de mille soins : un perroquet portant encore la trace du pouce de l'artiste, incroyablement scrupuleux, sensible, fidèle, animateur.

Photo Zuber.

Un faisan doré, avec tout le poli, tout l'achevé, l'extrême exactitude dans la stylisation, qui sont le propre de François Pompon. Il n'est pas une de ces surfaces brillantes, si petite soit-elle, qui ne recouvre une construction infailliblement vraie. Puis, quatre attitudes d'une panthère.



Photo Zuber.

saire, guidé par des repères mystérieux. Encore que novice, ce sexagénaire qui progressait, — ses dernières esquisses en témoignent — à soixante-dix-sept ans, s'appuyait sur une certitude qui ne s'acquiert pas : l'amitié, la connaissance de l'animal. Il connaissait le don d'extension et de résorption à l'aide duquel la bête nous étonne. Il mesurait la longueur facultative des membres du fauve, le soudain exhaussement du pigeon pattu, l'allure dégagée du cochon belliqueux qui, tout à coup, ravale son ventre... Une certaine pénétration de l'artiste ne se fait que d'accord avec l'animal. A la faveur de cet accord, le sculpteur note chez l'ours polaire la petitesse étrange de la tête, l'effilement pisciforme du museau destiné à percer des eaux couvertes, encombrées de glace, insiste sur l'importance du menton chez la panthère ; — autant de révélations que nous devons à Pompon, animalier...

— Animalier ? répète Demeurisse. Pourquoi cette restriction ? Et ceci ?

Il apporte entre ses mains, comme un fruit, la tête en marbre d'une jeune femme, Madame Pompon en 1894, belle de sa jeunesse et de l'amour de Pompon, belle d'un sourire hésitant qui part des lèvres, creuse à peine la joue en relevant la pommette, se perd entre le coin de l'œil et une mèche de cheveux...

— Et cette tête d'enfant ?... Et ce petit masque un peu asiatique de jeune fille aux yeux fermés, qui entr'ouvre la bouche ? Et l'ébauche de *La Femme qui met son pantalon*, statuette déshabillée dont la grâce n'admet aucun libertinage ? Rendez à Pompon ce qui est bien à lui : son amour voluptueux et respectueux de la femme...

Le regard de Demeurisse remonte jusqu'à une étroite galerie suspendue à mi-hauteur de l'atelier. C'est vrai, j'oubliais... Pompon édifia de ses mains, colla à la muraille cette rudimentaire logette, comme font les hirondelles sous les auvents, et il y hissa un lit... Là haut, intacte, sous un profond velours de poussière, subsiste ce qui fut la chambre conjugale de Pompon.

Tout, ici, appartient à Pompon, date de lui, finit à lui. Tout, sauf quelques volumes religieux, épars, et des carnets vierges, — il ne dessinait jamais... Tout sauf la momie effrayante d'un chat muré vif, trouvé dans les fondations d'une maison démolie, — sauf un singulier bibelot de bois dur, poli par l'âge...

— C'est, m'explique Demeurisse, un travail de Pompon le père. Pompon le fils tenait beaucoup à ce petit escalier en spirale, rompu dès sa troisième spire, et qui ne va nulle part...

Combien de fois les regards, les mains filiales de Pompon ont-ils gravi les degrés de l'escalier en miniature, rêvé sur le palier hardi, au bord du vide ? Ne dites pas, cher Demeurisse, que le petit escalier ne menait nulle part...

Colette

INTRODUCTION A LA MÉTHODE

DE FRANÇOIS **POMPON**

PAR GASTON POULAIN



FERMONS les yeux, maintenant que Colette a capté, de l'étroit hypogée, plein d'animaux immaculés, l'heure qui n'est déjà plus celle de l'atelier et qui n'est pas tout à fait encore celle du musée. Qu'en son logis revienne, sans bruit — comme s'il vivait encore — trottant menu et vêtu depuis longtemps en quelque rayon de confection d'un grand magasin, que revienne, avec son bon regard et sa grosse moustache qui couvre à demi sa barbe, blanche comme elle, le petit Pompon.

En même temps que son image, presque peureuse à cause de la célébrité trop tardive, et malgré cette célébrité, voici que se rapproche l'écho rustique de sa voix.

Par le miracle du souvenir, il se remet à travailler. Tout d'abord, très vite et sur le vif, de ses doigts habiles qui sont, tant par hérédité que par habitude, ceux d'un artisan, il imprime à des boulettes de glaise la silhouette sommaire d'une attitude instantanée : sans cesse il recommence. Il sélectionne en quelque sorte instinctivement les aspects innombrables de la forme en mouvement.

Tandis qu'il les compare entre elles, à ces minuscules ébauches répond, en sa mémoire, la constante vision du modèle animé, de sa structure précise et libre.

De successives discriminations, clarifiées à chaque instant, entre la créature et les volumes qui en rappellent l'essentiel, l'amènent à cette mutuelle mesure qui prépare son art à tourner au profit du complément de la copie par l'impression.

Il reprend de la terre : il s'applique alors à lui assigner, en même temps que l'apparence, une allure idéale, à la fois saisie et déterminée, tandis que son cœur simple bat à l'approche de la faune des fermes ou bien des fauves enfermés.

Sans prétentions et sans autre lyrisme que celui, si secret, du labeur accompli, de ses mains respectueuses, il affirme le galbe et répartit la lumière, sans jamais sacrifier l'une à l'autre.

Avec la sûreté tranquille dont le menuisier Pompon, que, tout jeune, il aida, témoignait en faisant de l'ébénisterie, le sculpteur, grâce à des apports d'argile de plus en plus légers, circonscrit son ébauche dont il parfait le caractère initial.

Il ne s'en tient pas là : le plâtre et la terre n'ayant, ni le même ton, ni le même grain, ni la même résistance, il trouve dans ces différences, lorsque le mouleur lui remet la première épreuve de son œuvre, le moyen de la rectifier encore.

De la blancheur de la matière émergent à ses yeux d'invisibles imperfections ; il va, non les détruire, mais les effacer. Sans les accuser, il polit, et ses certitudes, et son dessin.

Il ajoute ici, parce que la valeur de la teinte de l'ombre ne lui semble pas assez lumineuse, un peu de plâtre frais ; il modère là, parce qu'au contraire elle lui paraît excessive, en taillant directement, d'une lame acérée, nette autant que subtile.

L'œuvre est au point : de l'ébauche expressive, Pompon l'a haussée jusqu'à la synthèse plastique, et parce qu'il a pieusement, au cours de son interprétation, toujours tenu compte de l'atmosphère, cette synthèse a gardé l'esprit du naturel.

Pelage et plumage n'ont pas été servilement copiés par lui, ni rasés, mais unifiés au bénéfice de l'harmonie.

Nul angle, aucune droite, ni arête : une gamme innombrable de courbes, tantôt contrariées et tantôt étirées, ajoute à l'eurythmie. Son style est pur, non point nu.

Le sage Pompon, connaissant ses dangers, économise l'effet, mais il dirige cette économie, et, de la sorte, stabilise la vie sans la figer. L'abstraction lui a semblé vaine, et vain aussi le réalisme, cet ersatz.

L'œuvre sortie de chez le fondeur, on voit combien le dur métal convient à cette écriture qui ne fléchit jamais, à cette forme pleine que ses reflets nuancent, ne luisant qu'au degré fixé, s'accorde avec la densité qui reste à l'échelle de la ligne.

L'arbitraire de l'art de Pompon s'arrête aux limites de l'obéissance. A force de persévérance, d'intégrité, d'amour, il a pu déifier jusqu'à l'animal domestique. La paix et la foi sont en lui, et aussi la connaissance de la sculpture en laquelle il révère, autant que sa durée, la fonction d'une vérité nécessaire à l'architecture.

Par elles, il décèle et maintient la mélodie de l'invulnérable.

Gaston Poulain

L'ART
MODERNE

ses erreurs, ses étapes,
et où nous en sommes,
à quel juste point.

PAR EUGÈNE MARSAN

ENVIRON la moitié du siècle dernier, les Français — et avec eux tous les Européens, y compris ceux qui avaient traversé les mers et qui étaient devenus des Américains — cessèrent mystérieusement d'avoir besoin d'un style. Dans leurs monuments comme dans les demeures particulières, dans leurs meubles comme dans leurs bijoux, ils se bornent désormais à reproduire les formes anciennes, non sans les abâtardir ni sans les mélanger fâcheusement.

Un dernier style créé avait bien vu le jour, après l'Empire, et jusqu'en 1840 ou 50 ; et ce style, s'il n'avait pas toujours excellé, avait en somme répondu, dans son principe comme dans ses créations les plus accomplies, à ce qu'allaient être les mœurs et les habitudes quotidiennes, commandées — pour des raisons multiples — par une croissante simplification. Mais il avait disparu comme par enchantement. On l'avait bien vite relégué. En tous lieux, on s'en était dépris. En faveur, vous le savez, des faux styles anciens, du Louis XV à roulettes et du gothique de bazar, quand ce n'était pas en faveur de l'informe obésité tapissière, poufs et crapauds. Il est difficile d'expliquer un pareil phénomène. D'autant plus difficile que tous ces mélanges cossus, et vieillots en naissant, contredisaient d'une manière de plus en plus criante un costume de plus en plus modeste. L'on n'avait jamais vu rien de semblable. A la fois seigneuriaux et populaires, les grands styles qui s'étaient succédé antérieurement avaient duré plus ou moins, selon les circonstances. Ils n'avaient jamais cédé la place qu'à un autre style organisé et non pas à des reproductions simiesques ou à des amalgames saugrenus. Dans les dernières années de la période, les gens de goût n'avaient plus de recours que dans l'objet authentique ou dans les copies fidèles de quelques ateliers. Les arts contemporains étaient stériles. Plus d'invention. A peine un métier. Une entière impuissance.

Quelles qu'aient pu être, depuis quarante ans, les fautes des novateurs, — et elles ont été considérables, — il faut donc admettre et saluer l'ambition qui les a mus. Ils ont tort, au début, de se tromper sur la direction et sur les moyens, et de se tromper si gravement, et avec tant d'arrogance. Ils avaient pourtant raison dans leurs aspirations, dans leurs fins. Ils étaient louables de vouloir doter leur époque d'un style qui fût sien. Et s'ils se trompent, au début, — dans ces dernières années du dernier siècle et dans les premières du nôtre, — s'ils se trompent quant aux moyens, il est temps de s'apercevoir aujourd'hui que leurs erreurs ont été assez rapidement corrigées.

Sans doute les voit-on qui se fient, pour commencer, avec une passion exclusive, à un naturisme ingénu et deux ou trois fois en défaut. En premier lieu, parce que ce naturisme traduisait dans la pierre et dans le bois, et même dans le fer, des formes molles, des tiges ou des lianes, les spirales de la fumée ou l'ondulation des vagues, uniquement des formes molles ; ensuite, parce que ces formes données par la nature étaient rendues servilement, platement, sans style, ou plutôt dans un style manqué ; dans un style où il entrait une extrême et grêle préciosité et qui avait, pour tout dire, un accent — et quelquefois une volonté — de décadence. Mais après tout, comme cette ère de l'enchevêtrement et de la contorsion a été brève ! Quelques années.

Avec la même passion exclusive, d'autres novateurs — ou quelquefois les mêmes, par revirement, — ont plus tard abouti (dans les années qui ont suivi la guerre) à un art qui était aux antipodes de cet extrémisme végétal ou serpentin. A un art tout d'abstraction, dont tous les angles étaient droits, toutes les surfaces nues comme un mur d'hôpital, et dont toute courbe était bannie, comme une trahison. Que dis-je toute courbe ? C'était toute espèce de grâce, quelles qu'en fussent l'innocence et l'efficacité, qui se trouvait exclue *a priori*, par préjugé, par définition arbitraire, par une sorte de mystique ou de jansénisme du rationnel. Ce qui inspire à ce moment les arts de la demeure, c'est l'idée d'une société tout envahie par les machines, toute soumise à l'industrie mécanique, à l'usine, au laboratoire. Et ces besoins nouveaux de l'homme existent en effet. L'industrie avait droit à des formes à elle. Ni un ascenseur, ni un garage, ni une machine parlante, ni une station de télégraphie sans fil, ni un atelier de montage, ni les parois d'une salle de conseil dans une fabrique de produits chimiques, ne pouvaient indéfiniment demeurer sous le masque d'un pastiche sans charme comme sans commodité. L'erreur était seulement de confondre la demeure avec la fabrique, la chambre avec le bureau, le meuble ou la statuette avec la machine et avec l'engin... Mais cette erreur — et qui était la dernière — n'a pas duré non plus. Nous lui échappons déjà. Dans la demeure nous lui échappons ; et ailleurs elle n'a pas été une erreur mais un bienfait ; et dans la demeure elle-même, elle n'a pas laissé de servir, telle quelle ou par influence ; au lieu de nuire, elle a servi.

Comment cela ? Par nettoiement. Par une épuration à coup sûr excessive, mais dont il allait bientôt suffire de corriger l'excès. L'art décoratif moderne avait péché,



Photo Martial.

Ci-dessus, une magnifique salle à manger de Ruhlmann, chef-d'œuvre de majesté et de raison. — A gauche, ce coin d'un ensemble de René Prou, pour un salon-vivoir d'Antibes, et à droite cette salle à manger d'André Arbus, montrent comment, celle-là dans le métal, celle-ci dans le bois, l'art moderne a fini par retrouver même une grâce légère et jusqu'à l'ornement.- Dans les trois cas, pureté, convenance et harmonie du décor.



Photo Schall.

depuis ses premiers pas, par son affectation, — par son parti pris d'étonner plutôt que de plaire, ou de ne plaire qu'en étonnant. La gaucherie admise comme la preuve de l'authenticité dans l'inspiration, et en conséquence exploitée par l'ignorance roublarde. L'étrangeté conçue comme la marque indéniable et fatale du génie, et dès lors systématiquement forgée, et poussée jusqu'à la provocation.

Cet esprit d'affectation et de manière a si bien régné sur les arts de la maison que les novateurs rationalistes eux-mêmes n'en ont pas été quittes. Eux aussi ont voulu surprendre. Non pas seulement résoudre et simplifier mais ébahir : arracher au Français moyen des cris d'indignation... Par bonheur, la donnée était trop belle, magnifique. La donnée, c'était ce nouvel univers, de la vitesse et de la précision, de l'hygiène et de la chimie, du métal et de la clarté, de l'onde et du rayon. Les novateurs rationalistes avaient beau *exagérer* et ne plus voir au monde que cela, et prétendre tout changer en géométrie sommaire et agressive, ils n'en ont pas moins logé et meublé la science et l'industrie. Comme il convenait. Comme il fallait. Enfin chez elles.

Les arts de la maison se transforment de plusieurs manières, que le XIXe siècle, dans son avidité de pastiches, a pareillement ignorées. Ils se transforment par invention. Soit par l'invention gratuite du génie. Soit par l'invention des formes nouvelles qui répondront à d'autres besoins, à un nouvel usage. Aucune époque n'a révélé, ni en aussi peu de temps, un aussi grand nombre de nécessités entièrement nouvelles, et c'est le mérite des novateurs rationalistes de l'avoir compris. Ces formes qui vous heurtent dans une exposition — fauteuils parallélépipédiques balourds ou luminaire abrégé jusqu'au schéma — et qui vous heurtent parce qu'elles usurpent, parce qu'elles vous sont proposées pour l'intimité de votre salon ou de votre chambre, situez-les par la pensée à leur vraie place, dans une clinique, dans une agence, dans une gare, dans un paquebot : à l'instant vous comprenez que de la sorte elles sont les bienvenues. Et les arts de la maison se transforment aussi par adaptation, par dérivation,

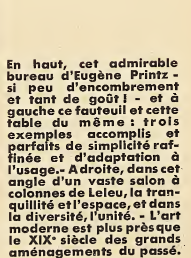
par l'heureuse modification de la forme antérieure, sous l'empire d'un nouvel usage, ou même et sans plus de difficultés, d'un nouvel esprit. Or l'invention du génie demeurant par force rare et exceptionnelle, celles qui ont à traduire des besoins nouveaux sont limitées par nature. La voie normale et aisée reste la modification, dans un nouveau climat moral, de la forme ancienne. C'est ce que le XIXe siècle avait particulièrement oublié. C'est ce que l'art moderne a très bien perçu — avec la plus exquise intelligence à la fois de la tradition et des réalités ou des penchants d'un âge nouveau — lorsqu'il a décidé de *repartir*, vers 1910 ou 1912, tantôt des formes de nos trois siècles classiques, tantôt de ce dernier style créé, le Louis-Philippe, où il semble, en dépit d'une certaine lourdeur ou à travers elle, que tout le proche avenir était en germe, en pressentiment.

Après trois ou quatre dizaines d'années, — mais qu'est-ce que trente ou quarante ans dans la perspective d'une civilisation ? — nous sommes dorénavant munis. Nous sommes munis d'un art de dérivation et d'un art d'invention, qui nous manquaient l'un et l'autre, et qui tous deux, subtilement apparentés, pourvus comme d'instinct des signes communs de notre époque, sont pour ainsi dire les deux faces ou les deux versants d'un même style. Notre art dérivé garde dans ses inflexions plus simples quelque chose de l'élégance des anciens styles, et vous pourrez les marier, si vous êtes ingénieux et sagace. Notre art inventé a sa justification dans les besoins nouveaux. Et si notre art de dérivation doit à notre art d'invention cette plus grande sûreté, ou cette plus grande délicatesse, dans l'union des surfaces et des couleurs et dans l'équilibre des volumes, qui est aussi un apport des novateurs rationalistes, rien n'empêche notre art d'invention — cet art trop abstrait qui trop souvent nous offense — de s'assouplir, de se déraidir, de s'humaniser, voire de s'orner. Dans cette revanche de la grâce, que j'ai pour ma part tant de fois souhaitée et qui me paraît imminente, il lui est même loisible de reprendre et de transmettre quelques-unes de ces formes 1900, de ces formes molles, qui ne furent pas toutes mort-nées : nous le vérifions tous les jours. L'un des moyens de

Photo J. Leleu.



Photos Sougez.



En haut, cet admirable bureau d'Eugène Printz - si peu d'encombrement et tant de goût ! - et à gauche ce fauteuil et cette table du même : trois exemples accomplis et parfaits de simplicité raffinée et d'adaptation à l'usage.- A droite, dans cet angle d'un vaste salon à colonnes de Leleu, la tranquillité et l'espace, et dans la diversité, l'unité. - L'art moderne est plus près que le XIXe siècle des grands aménagements du passé.



En bas, la pratique sobriété de cette salle à manger de Prou. — A droite, considérez ce vaste ensemble de Dominique : ces surfaces bien composées, cette baie qui fait songer à une villa des Romains, en regard de la mer. Cette maison est tout entière comme un hommage au monde sensible. — L'art de notre temps aura porté plus de soin qu'aucun autre à la destination des édifices et de chaque objet.



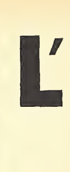
Cette porte de conte de fées dépend d'un ensemble de Louis Sue. Dans toute cette décoration de glace, de verre, de stuc et de faïence, vous remarquerez cet accent qui est propre à Louis Sue. — L'art moderne atteint ici à une splendeur insoupçonnée depuis longtemps, à un luxe royal.



joindre à sa sévérité, de joindre à sa gravité, de joindre à cette rectitude qui définit si bien notre temps, un galbe nouveau et tout aussi caractéristique.

Il ne faut pas craindre de l'affirmer. Toute la vie de nos ateliers et toute l'autorité de la France en matière d'architecture et de décoration sont suspendues au sentiment que nous saurons acquérir de ce nouveau style. Ses créateurs se sont mis en règle avec la raison, — avec la destination, avec l'atmosphère, avec l'usage. Après quoi, ils ont retrouvé la grâce, le bonheur, et ils ont obtenu, dans tous les arts de la maison, ce sourire ou ce chant des choses dont nous voulons être occupés. Au public à présent de permettre, en les accueillant, que ces formes si expressives et si dignes ne soient pas vouées aux limbes, à la méconnaissance, à l'oubli, et que notre époque, si menacée il est vrai, si anxieuse ou si perplexe, mais si grande dans l'action et par la puissance scientifiques, lègue à la postérité non seulement la tradition d'un savoir chaque jour accru, mais cette fleur, cette rose impérissable : un style constitué.

Eugène Marsan



Photos Schall.

PAR

ANDRÉ

THÉRIVE



AMATEUR



DE SALONS

Je suis un vieil amateur de Salons. Depuis combien d'années ? Je ne l'avouerai pas; car cela marquerait trop bien mon âge. Qu'il vous suffise de savoir que j'y ai eu du mérite et que j'y ai risqué bien des maux. Il n'est rien de plus froid que le Grand-Palais en hiver, maintenant que les Indépendants y siègent. Il n'est rien de plus ténébreux en automne quand le Salon de ce nom s'y installe, entre chien et loup. Il n'est rien de plus torride que les baraquements où vous attiraient naguère les « Tuileries », sous des toits surchauffés, dans une épaisse poussière, ou bien sur les gradins de cette espèce de garage où les voilà installées depuis deux ans. Et je ne parle pas du printemps, où il faut une grande force d'âme pour quitter un ciel léger et une atmosphère juvénile au bénéfice de la toile peinte, des verrières, des plantes en pot, des tapis en solde et de la lecture des catalogues. On risque donc, quand on a le même vice que moi, des bronchites, des ophtalmies, des épuisements d'explorateur. On s'obstine néanmoins. Le seul péril qu'on ne coure pas, c'est de se ruiner. Car il n'est pas d'exemple qu'on achète sur place, dans le cagibi réservé au commerce; le peintre préférerait tant qu'on allât visiter son atelier et qu'on ne cédât de pourcentage à aucun intermédiaire, pas même à la Société qui l'expose! Ah! race individualiste...

C'est dans les Salons que j'ai vu naître les grands mouvements littéraires et artistiques de ce temps, les modes qui allaient conquérir le monde. J'ai accompagné Canudo, en gilet vert, avec sa feuille de lierre au collet, dans les salles où pétaradait pour la première fois la peinture orphique, pardon ! orphiste... C'est d'elle que le cubisme naquit. Apollinaire, qui ressemblait à un César devenu charcutier, tonitruait son admiration pour épouvanter les familles. Metzinger avec ses yeux si pâles, qu'on aurait pu le croire supplicié avec Bélisaire, lui servait alors d'acolyte. Favory était doué d'une tignasse abondante et frisée. Il était si convaincu qu'il écrivait ses lettres en caractères carrés. Lhote venait à peine de Bordeaux et Gernez devait encore sommeiller à Valenciennes. Mon grand ami Vallotton ne dédaignait pas de venir inspecter ses successeurs. Il admettait la sincérité sous toutes ses formes, mais une faute de dessin le mettait dans des rages froides. Et Dieu sait si à cette époque le dessin en voyait de dures! On venait de découvrir l'intellectualité. Et quand on demandait pourquoi une main avait six doigts, pourquoi un œil se trouvait au coude, l'artiste vous parlait aussitôt de Pythagore comme s'il l'avait lu, et de la quatrième dimension comme s'il y était allé.

En même temps Dorgelès et quelques autres farceurs avaient exposé la fameuse toile de Boronali, peinte devant huissier par l'âne du *Lapin agile*, et une terreur se répandait à Montparnasse, dans ces bistrots exigus qu'étaient alors le Dôme et la Rotonde, lorsque apparaissait feu Robert Vallin. On eût dit un Lloyd George boursouflé ; il traînait des espadrilles et portait un petit chapeau de plage pour enfant. Il obviait à une ptose de la paupière (cela se dit ainsi, j'espère ?) par un monocle d'écaille sans verre, derrière lequel luisait un œil courroucé. Il exposait, lui aussi, des paysages, très honorables ; mais il hurlait surtout après les *gniafs*, les modernes, les intellectuels. Il était le réactionnaire de Montparnasse comme les clients de Frédé étaient les rétrogrades de la Butte. Ah! l'esprit nouveau a eu du mal à triompher !

Rappellerai-je des souvenirs plus graves et plus touchants ? Celui de Bourdelle que je vis traîner de salle en salle, je ne dirai pas où, serrant des mains, se faisant présenter tout le monde, même les bourgeois en promenade, et les entraînant dans un coin où, sur une table de bambou, on signait une pétition pour que l'État français se payât une réplique de l'*Alvear ?...* Celui de Modigliani que je rencontrai peu de temps avant sa dernière crise et sa mort, au bras de la débile et incolore compagne qu'il avait choisie pour vivre et mourir avec lui, toussotant dans son foulard rouge et jaune et se soutenant à peine? Il m'aperçut derrière un des panneaux qui séparent les salles, essayant de déchiffrer la liste affichée des exposants. Il me cita le vers ultime du chant XXI de l'*Enfer* où est mentionnée une façon si singulière d'emboucher les trompettes. Ce sont les dernières paroles que j'ai entendues de sa voix d'alcoolique. Il faut dire que nous avions dîné ensemble peu de temps avant. La soirée s'était terminée sous l'arche du Pont-Neuf, afin d'admirer les reflets de la lune dans l'eau de la Seine. Modigliani avait parlé de Dante, très scandalisé qu'on osât, à Paris, lire dans le texte le Florentin. Et il avait bien failli jeter dans le fleuve obscur le poète C... qui nous accompagnait.

Voilà pourquoi tant d'ombres m'escortent dans les Salons où je continue de fréquenter, comme s'il n'y avait pas assez d'encombrement les jours de vernissage. Les familles distinguées y coudoient les petits modèles, et on se montre M. le sous-secrétaire d'État avec sa rosette, Aïcha, la mulâtresse la plus peinte de France, avec son madras. Il y a des rendez-vous galants, des présentations, des fiançailles, des enfants égarés dans la foule, des échanges de salut comme dans une sous-préfecture, des commentaires naïfs et doctes. Depuis les bonnes gens loyaux qui déclarent que « c'est affreux! » et que « ça ne veut rien dire! » jusqu'aux demoiselles qui gloussent devant les toiles inconvenantes, et à la dame polie qui susurre : « C'est charmant! » devant les natures mortes bien vernies, les nus putrides et même les Crucifixions...

ORLAMONDE

PAR SÉLYSETTE

Prends la clef d'or, et, les marches gravies,
Ouvre la porte aux pas de ton amour.

Stuart Merrill.

D'ABORD, la clef trouvée dans les fouilles. Lourde, énorme, ébréchée par la rouille, c'est la clef enchantée qui, dans une façade sans nulle promesse, une façade muette et sans visage, ouvre la petite porte silencieuse sur les longs couloirs de marbre, les arcades, les colonnades inattendues, les salles prolongées jusqu'aux grilles de fer forgé derrière lesquelles éblouissent les cyprès, les orangers et les fleurs inondées d'azur et de soleil, préparant l'horizon qui conduit au fond du ciel. C'est la clef-fée. La clef de Barbe-Bleue. La clef d'Orlamonde.

L'Océan ? Le ciel ? Une clef ?

Rien n'est plus beau qu'une clef tant qu'on ne sait pas ce qu'elle ouvre.

Encore faut-il que l'enchantement ne soit point dû au seul mystère ! Mais qu'il persiste ou, mieux, qu'il se précise devant la vérité de la porte entr'ouverte, au seuil de la maison où nous vivons heureux !

Comment quelqu'un a-t-il pu appeler « machine à habiter » les lieux qui nous abritent quand phonétiquement « maison » chante à l'oreille comme le nom d'une princesse de légende ?

Tout être porte en lui les cadres dans lesquels il évoluera toute sa vie et qui créent immédiatement, partout où il se trouve, son « climat », pour employer une expression devenue familière depuis le beau livre d'André Maurois. Et les moyens sont aujourd'hui faciles et nombreux pour que toutes les demeures soient attachantes : aussi bien celles où vit la fantaisie instable de la jeunesse que celle où, dans le soir qui tombe, vient s'endormir le merveilleux malheur d'un grand amour unique.

Toute la gloire de la maison est dans ses horizons, enfilades, perspectives, colonnades, arcades, chemin de marbre et chemin d'eau qui s'en vont vers le ciel, la mer, les verdures et les fleurs en se rétrécissant, en s'effilant dans la lumière qui les dévore. Il n'en faut pas davantage pour meubler, animer et peupler une demeure où les dieux de l'Olympe se sentiraient chez eux devant l'azur qui les vit naître.

A l'intérieur c'est tous les jours dimanche. Et dans toutes les maisons quand on ouvre les yeux. Et si les murs sont blancs. Un mur blanc... beau comme la page blanche d'un écrivain. Un mur blanc... où le nuage qui passe inscrit mille arabesques en une teinte à peine perceptible. Un mur blanc... où le soleil joue dans le miroitement des vagues... Un mur blanc... où le reflet des fleurs se découpe gigantesque, irréel comme ces petites filles de la Loïe Fuller dansant en ombres chinoises. Un mur blanc... l'Escurial dans un vieux film de Marcel L'Herbier... l'ombre d'une femme cheminant. Un mur blanc... Un rêve libre.

Sur les murs blancs il y a les tapisseries, oui, mais trop souvent lambeaux délavés, sans couleur ni dessin, où seule la chaîne a résisté au grignotement du temps. Ceux au bonheur desquels le mot « tapisserie » suffit, ah ! ceux-là, les envoyer à Malte voir ces merveilles conservées par les Chevaliers, paysages tropicaux, dattiers, bananiers, lianes et fruits du ciel, melons, ananas et raisins fabuleux, toujours mûrs et toujours en fleurs, perroquets d'émeraudes et de rubis, singes et jaguars, zèbres et dromadaires, serpents de paradis terrestre sous des parasols d'ambre et de corail. Toute la joie de vivre sans souffrir dans un bonheur plus magnifique, plus noble, plus profond et plus éclatant, surtout plus sûr et plus stable que celui que nous cherchons en vain sur notre planète perfide et dangereuse ! Visions que l'admirable effort et la volonté tenace d'un Jean Ajalbert, secouant la routine de Beauvais, ressuscitent pour nous dans l'éclatant bouquet des cartons de Dufy, Gaudissart, Anquetin, Karbowsky, Cappiello, Jean Weber et tant d'autres.

Et les tableaux aussi, à condition, bien sûr, d'avoir une pinacothèque à soi et de ne voir qu'une toile par jour. Jamais la même. La vision quotidienne des beautés devient fastidieuse. On dit : « Je ne me lasse pas de ce que j'aime. » Voire ! On ne se lasse pas, mais on ne regarde plus où est la différence ! Habitude ? Des foyers, déesse vêtue de cendres.

Animons ensuite la maison. Les plus grands chefs-d'œuvre immobiles, immuables, ne valent pas le plus humble décor vivant, plantes, fleurs, animaux. Les animaux surtout sont trop souvent absents des couloirs et des salles d'une bonne demeure. Alors, voici la faune familière ou lointaine, secrète ou turbulente qui peuple de mille catastrophes, innocemment, les heures de la vie. Petites perruches bleues, sauvages et fragiles, qu'on ne peut pas apprivoiser, qui « changent de couleur, qui meurent ou qui s'échappent lorsqu'on veut les saisir ».

Dans leur aquarium aux reflets d'aigue-marine, les hippocampes, ces vivants chevaux du Parthénon, gisent par cinquante centimètres de fond sous l'arbre de corail. C'est qu'un domestique simpliste a remplacé la salure marine par du sel de cuisine. Les petites tortues d'eau aux écailles précieuses — chrysoprase ou topaze — telles des bijoux de chez Fouquet, servent au déjeuner des alligators bébés. Et, justice immanente, la chatte siamoise croquera ces derniers. Loin de cette ennemie tolérée mais si profondément haïe, le lévrier héraldique, tout comme son frère envié, le chien du jardinier, vient ronger sur le tapis persan ou le divan moelleux l'os furti-



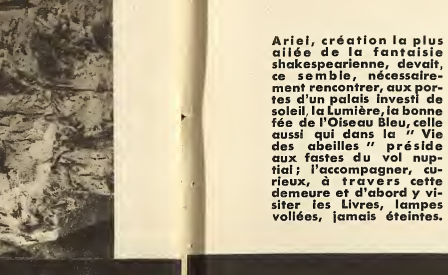
Sous le nom d'une des plus touchantes héroïnes de l'art dramatique, Mme Maeterlinck a bien voulu décrire Oriamonde, ce palais niçois qu'elle contribua pour une large part à créer. Depuis la clef qui décore un mur d'Oriamonde, jusqu'aux bêtes qui en animent les aîtres grandioses, un rêve réalisé est par elle retraduit en un poème délicat et profond.

Photo Kertesz.

vement volé dans la cuisine. En attendant le jour où, secouant enfin la contrainte qui durant tant d'années l'a fait doux et docile, il arrache sans raison apparente le nez de la cuisinière, ce qui complique un peu la vie dans la maison.

Enfin, symbole de paix, d'amour et de douceur, les pigeons paons et les colombes qui entre eux se révèlent plus méchants que les loups et les tigres. Une colombe blanche, naïve, innocente et confiante, semblable aux colombes des bois sculptés de nos plus vieilles églises, aimait les pigeons paons aux queues d'argent frémissantes, rigidement et orgueilleusement étalées. Ils représentaient pour elle l'idéal qu'il fallait approcher. Elle est reçue à coups de bec impitoyables, elle fuit, elle revient, elle insiste, ne veut pas, ne peut pas renoncer, puis, un soir, on trouve son petit corps au bord d'un chemin d'eau, trépané, le crâne vide, le cerveau férocement arraché par ses sœurs d'une race plus fière et plus puissante. Mort d'un vieux symbole, pieux mensonge d'autrefois, que remplace le signe plus cruel sous lequel nous vivons aujourd'hui.

Sélysette.



CHEZ

MAURICE MAETERLINCK EN ORLAMONDE

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

Ariel, mon poussin, charge-toi de tout cela. Puis, dans les éléments, sois libre ! Adieu !»

Depuis qu'en ces termes Prospero l'avait délié, Ariel avait beaucoup voyagé, au gré de sa fantaisie, ici jouant de mauvais tours aux calibans de rencontre, là berçant quelque tourment : par lui, une amoureuse craintive reprenait confiance en sa grâce, un travailleur lassé retrouvait soudain un gai courage, les pleurs d'un enfant se changeaient en rire, telle mère navrée par l'ingratitude d'un fils voyait ce fils tout à coup repentant la serrer sur son cœur d'une mâle et protectrice étreinte... Et Ariel buvait sa liberté comme un breuvage inépuisable.

Ce jour-là, jour d'été, le hasard, ou son caprice, ou l'attrait exercé par un pays souriant, l'avait porté au-dessus de la mer latine, parmi les vapeurs irisées que l'aurore fait se lever des flots. Vapeur lui-même, il s'était plu à prendre forme humaine, mais forme parfaite, forme d'un dieu grec dont la chair, rose et dorée comme un rai de soleil levant, serait transparente. Ainsi fait, il baignait dans l'eau tiède ce corps merveilleux et plus qu'elle fluide et léger, lorsque son regard, parcourant le rivage, rencontra un édifice étonnant de grandeur : un long et trapu palais, puissamment implanté dans le roc comme une forteresse, percé de baies et de fenêtres innombrables, et qui avait l'air de méditer. Pour mieux voir, Ariel s'allongea à plat ventre, accoudé sur la mer plate. Puis, prenant vite son parti, il suscita, d'un mot magique, une vague colossale qui, de sa crête fleurie des mille aubépines de l'écume, l'enleva dans les

Ariel, création la plus ailée de la fantaisie shakespearienne, devait, ce semble, nécessairement rencontrer, aux portes d'un palais investi de soleil, la Lumière, la bonne fée de l'Oiseau Bleu, celle aussi qui dans la " Vie des abeilles " préside aux fastes du vol nuptial ; l'accompagner, curieux, à travers cette demeure et d'abord y visiter les Livres, lampes voilées, jamais éteintes.

airs et le déposa, avec une douceur digne d'un rêve heureux, au seuil de l'étrange palais.

Ariel rit, de contentement.

« Merci, fit-il, vieux Charme qui me permit jadis de soulever la Tempête. Je ne t'ai demandé cette fois qu'un bien minime effort.

— Ariel, sois le bienvenu, interrompit une voix exquise comme, au septième ciel, la musique des psaltérions.

Il s'inclina poliment devant une forme éblouissante :

— Madame...

Mais tout aussitôt, la reconnaissant :

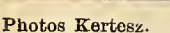
— Ah! sœur adorable, Fée Lumière, c'est toi qui m'accueilles ici ? Tous les esprits de l'air te saluent par ma bouche.

— Merci, mon Ariel, grand frère bien aimé. Oui, je suis à cette porte pour te recevoir.

Photos Kertesz.

Salles pour la réception d'un roi, galeries comme des vaisseaux d'églises. Au sein de cette grandeur réside une pensée bien plus grande encore, celle qui sut séparer en mille éléments désormais plus accessibles plusieurs mystères de la Nature, et qui ne cesse de prier et d'interroger au seuil du grand Mystère qui contient tous les autres.





Photos Kertesz.

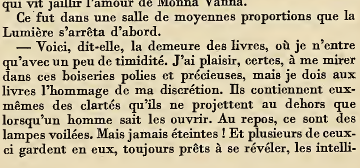
— Par ordre du maître de ces lieux ?

— Non. Ce maître ne me donne pas plus d'ordres qu'à l'Oiseau Bleu, à la Princesse Maleine, à Arkel ou à Sœur Béatrice... Le Poète qui nous a chargés, tous et toutes, d'ouvrir les yeux aux pauvres hommes, celui qui a dit que « c'est l'amour qui doit être le vase dans lequel on cultive la sagesse véritable », celui-là nous anima une fois pour toutes de son souffle, sachant bien que nous parlerions et agirions toujours, lui présent ou absent, selon son âme, puisque nous sommes son âme même. Avec sa blonde compagne terrestre, il a momentanément quitté cette demeure si vaste...

— Cette demeure illimitée... Je la vois s'ouvrir au ciel et à la mer...

— Il la fallait grande, et non pour l'apparat, car seuls y entrent des amis choisis avec dilection. Rien n'est plus étranger au maître que le désir d'apparat. Mais il aime pouvoir aller librement à travers de larges espaces : sa vigueur demande de constants déploiements et son instinct repousse, le plus loin possible, les parois opaques ; enfin, il a besoin d'une solitude bien défendue, pour la peupler des créatures de son génie, d'âmes de fleurs et de vols d'abeilles. Partout où il passe, son peuple lui fait escorte, et ce peuple, sache-le, ne cesse plus de hanter les aîtres où les pas du poète devinrent un bruit familier. »

Ariel et la Lumière — lui nu et beau comme un élément, elle vêtue de sa robe « d'or pâle à reflets d'argent » — s'en furent à travers le Palais. Il ressemblait, par endroits, avec ses colonnes de marbre clair, ses escaliers, ses portiques, ses balustrades, au palais de la fée Bérylune, que traversa Tyltyl à la recherche de l'Oiseau Bleu, ou encore, avec ses terrasses, ses salles de réception, ses hautes fenêtres, ses tentures, ses grands vases fleuris, au palais qui vit jaillir l'amour de Monna Vanna.



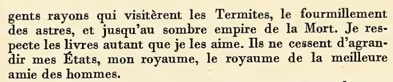
Ce fut dans une salle de moyennes proportions que la Lumière s'arrêta d'abord.

— Voici, dit-elle, la demeure des livres, où je n'entre qu'avec un peu de timidité. J'ai plaisir, certes, à me mirer dans ces boiseries polies et précieuses, mais je dois aux livres l'hommage de ma discrétion. Ils contiennent eux-mêmes des clartés qu'ils ne projettent au dehors que lorsqu'un homme sait les ouvrir. Au repos, ce sont des lampes voilées. Mais jamais éteintes ! Et plusieurs de ceux-ci gardent en eux, toujours prêts à se révéler, les intelli-



Il est dit, dans l'Oiseau Bleu, des humains disparus : "Aussitôt qu'on y pense, aussitôt qu'on en parle, ils sont là". Les héros et les héroïnes de Maurice Maeterlinck, âmes de ces salles, et les idées qu'essaiment la Sagesse et la Destinée, le Temple Enseveli, le Grand Secret, la Grande Féerie... sont tous plus heureux que bien des humains : ils ne passeront pas de la mémoire universelle.

Photos Kertesz.



gents rayons qui visitèrent les Termites, le fourmillement des astres, et jusqu'au sombre empire de la Mort. Je respecte les livres autant que je les aime. Ils ne cessent d'agrandir mes États, mon royaume, le royaume de la meilleure amie des hommes.

Comme la Lumière disait ces mots, un personnage haut et fort, au front grave et pourtant serein, passa dans le lointain d'un jardin aperçu par delà plusieurs portes.

— Regarde, reprit-elle. C'est Golaud. Il promène son âme qui fut cruelle. Lorsqu'il eut fait mourir Pelléas par l'épée et Mélisande par la douleur, je l'ennoblis de repentir. Maintenant, comme Guido, comme Prinzivalle ou comme Barbe-Bleue, fort de ma clarté et de l'immortalité des destins achevés, il ne cessera plus d'enseigner aux Hommes que lorsqu'ils cèdent à la violence, ils ne savent pas ce qu'ils font.

» Mais allons plus loin. Voici des chambres de repos, de délassement, de rêverie.

— Qui donc les orna pour le bonheur des yeux et le contentement de l'Harmonie ?

— C'est, de ses gestes aimants, la compagne du Poète, une sœur que j'ai, une petite sœur au clair visage...

Devisant ainsi, Ariel et la Lumière parvinrent dans un jar-

din couvert. C'était un jardin qui, venu du dehors, de sous le toit du ciel, et passant entre les colonnes de marbre avec des flots d'air et de jour, s'avançait loin dans l'humaine demeure.

— Vois, dit la Lumière, ces massifs d'anthémis, qui s'épanouissent en amples bouquets arrondis. Chacun est une assemblée dont chaque membre, attaché au sol, cherche assidûment, de sa tête, sa part de lumière, sa part de mes dons. Les fleurs, elles, ont beau s'assembler, elles ne perdent rien de leur intelligence qui leur apprend sans jamais faillir leur destin, leur devoir, le chemin de leur bonheur.

» Et vois encore ces miroirs d'eau, où tournent mes clartés au rythme immuable du soleil, où l'ombre des colonnes, peu à peu déplacée, compte les heures. Ici se complaisent la Princesse Maleine, dont la faiblesse désarmée chérit la fragilité des fleurs; et Mélisande qui, le premier jour qu'elle voulut contempler l'éclat de sa chevelure dans la profondeur de cette eau, retrouva son anneau nuptial; et Sélysette au cœur d'enfant, qui goûte une joie infinie à la pensée qu'autrefois, au lieu de pousser Aglavaine endormie dans l'eau mortelle, elle la préserva du froid nocturne en la couvrant de son manteau.

» Ici, surtout, jouent Tyltyl et Mytil et Tintagille, tous les enfants du Poète, et leurs éclats de rire, auxquels Maleine mêle souvent les siens à peine moins jeunes, leurs éclats de rire, je le sens bien, font frémir d'allégresse et scintiller davantage les plis de ma robe d'or.

— Eh quoi! fit Ariel, Tintagille lui-même ?

— Tintagille plus que tous les hôtes de ce palais, répondit la Lumière. Il est joyeux, joueur, bondissant, ivre comme un lutin qui a bu trop de rosée au calice des roses et qu'éblouit la splendeur du matin. Il habite désormais une maison où nulle porte n'est tragique. Toutes les portes, au contraire, s'ouvrent sur des salles parées comme pour une fête, où moi-même je joue à faire briller les dalles de marbre, les boiseries rares, les tables polies, les cristaux transparents, les vases, les ferronneries et jusqu'aux cuirs et aux étoffes, non sans tirer de doux feux d'artifice de toutes couleurs de la trame des tapis d'Orient.

» Non, Tintagille ne trouvera pas ici, derrière un battant de bronze, les hideuses servantes d'un destin atroce, ni ce noir, inexprimable et terrifiant désordre qu'est l'iniquité, mais l'ordre et la beauté, le luxe et le calme. »

Puis, sous les voûtes romanes d'une galerie longue comme une nef, la Lumière poursuivit :

— Ici aiment à errer les femmes de Barbe-Bleue. Elles ne sont plus inquiètes, elles n'ont plus peur ni de leur époux devenu humain, ni de la liberté si pareille à l'Espace sans limites qui est mon champ, et si pareille à moi-même. Cette galerie débouche parmi des arbres. A son orée, je suis présente, je fais ruisseler mes joyaux, j'appelle ces anciennes captives. Elles n'hésitent plus comme autrefois, à l'appel d'Ariane. Elles viennent, elles sortent. Elles emplissent leurs seins des effluves de la terre et de l'eau, elles aspirent par tous les pores les rayons dont je les crible tendrement, et parfois, pour me venger et les consoler d'une nuée pluvieuse, je tends d'un bord à l'autre de l'horizon quelque immense arc-en-ciel le long duquel je fais pleuvoir des millions de rubis, d'améthystes et de perles.

— Et Barbe-Bleue ?

— Il m'a trouvée aussi, et c'est pourquoi il n'a plus pour elles et pour Ariane que des regards de tendresse. Et même pour les paysans qui le blessèrent et le chargèrent de liens, ces paysans qui levèrent en l'honneur d'Ariane, trop belle pour périr, l'étendard de la révolte et qui, ici, ont pris je ne sais quel accent où les syllabes roulent comme le cri des cigales et résonnent comme des coups de cymbales, l'accent de cette ville qu'ils appellent Nice.

— Tu es bien la meilleure amie des hommes !

— Je les aime à travers le Poète. Et comment ne l'aimerais-je pas, lui, le père de ces créatures dont la mission est d'aider à mon triomphe ? Le maître de cette demeure me cherche, il m'appelle infatigablement, il s'efforce de me construire dans le cœur des hommes de petits temples qu'il me conjure de venir illuminer. Comment ne l'aimerais-je pas, lui qui s'est institué le négociateur de la sublime alliance que je souhaite ?

— Tes vœux sont-ils comblés, Lumière chérie ?

— Je ne suis pas encore Souveraine, mon Ariel, je ne suis moi-même qu'une servante aux ordres d'un Ordre inconnu...

— Est-il possible ?

— La preuve, c'est que chaque jour, quand l'heure est venue, inéluctablement, je dois céder la place à la nuit.

— Qu'importe à ceux dont les cœurs sont devenus ces temples dont tu parlais! Et d'ailleurs, ceux qui ne te possèdent pas encore intérieurement ne te rendent-ils pas, à leur insu, un hommage de plus en plus éclatant, à mesure qu'ils apprennent à refouler l'ombre matérielle, par le moyen de lampes de plus en plus irrésistibles? Certaines, déjà, pour guider les navigateurs de l'air et de l'eau, sont gigantesques.

— Il est vrai, mais je ne suis pas encore Souveraine. J'ai besoin du Temps, sans doute, pour le devenir.

A ce moment de leur entretien, Ariel et la Lumière, ayant gravi des degrés de bois miroitant, se trouvaient dans une salle supérieure. Ils firent silence. C'était l'apothéose de la journée. Le ciel flamboyait. Du milieu de la salle, ils ne voyaient que lui et la mer laiteuse.

— Je crois, quant à moi, reprit Ariel, que l'alliance sera conclue un jour, et que les paroles définitives seront prononcées ici, au bord de ces flots qui enfantèrent Vénus Anadyomène et maintes paroles de sagesse. Ce jour-là, tu mettras ta plus belle robe, tiens, celle que tu portes en cet instant. Plus d'une fois, d'ici là, je te reverrai, ô Resplendissante. Je pars, il y a beaucoup de calibans à punir.

— A bientôt, Ariel. Ne les navre pas trop. Emprunte-moi plutôt de mes rayons, pour les leur donner.

— Je veux bien essayer, répondit Ariel.

Puis, comme un enfant qui va sauter un faible obstacle, il prit son élan... Mais ce fut d'un bond prodigieux, par une baie large ouverte, qu'il s'élança dans l'air, son élément.

La Lumière, à la vue de cet envol plein de grâce et de puissance, frissonna d'aise dans sa robe. Toutes choses vibrèrent autour d'elle, avec un son de clochettes d'or, et l'on entendit un chœur qui était comme sa voix :

Les cinq filles d'Orlamonde
(La fée noire est morte),
Les cinq filles d'Orlamonde
Ont trouvé les portes.

Dans le ciel, Ariel n'était plus qu'une flèche éclatante, bientôt disparue au zénith enflammé.

R. de Laronnguière

PEINTRES DÉCORATEURS

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON

Décorateurs, à les entendre, les peintres le sont tous. Cependant on ne va pas si aisément du chevalet à la muraille. Mettre au carré ne suffit pas. Il y a, si j'ose dire, une mentalité décorative et comme une doctrine de la décoration.

La peinture décorative doit bannir le fait particulier et repousser l'anecdote. Elle doit généraliser, embrassant pour l'émouvoir le plus d'humanité possible. Ses lignes doivent s'accorder à celles du monument, ses couleurs doivent être sobres, un peu sourdes. Les anciens qui l'avaient bien compris ont inventé la fresque dont l'ingrate et lente technique rebute le moderne hâtif. Celui-ci maroufle, généralement. Mais que ce soit directement ou par l'intermédiaire d'une toile collée, il faut autant de renoncement pour mettre de la couleur sur un mur. La décoration est un sacrifice. Elle exige, comme on a dit, l'entière « soumission à l'objet».

Elle doit collaborer et non pas conquérir.

Elle doit vivre de la vie patiente de la pierre, rêver avec elle en attendant les siècles. Du talent (mais beaucoup !), c'est la condition nécessaire et suffisante pour être un bon peintre décorateur.

Le génie, lui, s'empare du monument. C'est sa chose, le vaste châssis où il jette en visions impérieuses son inquiétude, son orgueil solitaire et désespéré.

Voyez Michel-Ange à la Sixtine, Delacroix à la Bibliothèque de la Chambre. La Chapelle du Vatican n'est plus à Dieu, mais à l'un de ses concurrents. Mi-dieu, mi-démon, comme son Moïse, homme toujours par la tristesse — et c'est bien plus poignant — celui-ci recrée le monde selon son cœur. C'est à l'étincelle dérobée que ce Prométhée semble avoir allumé sur les murs et le berceau des voûtes tant de sombres soleils. Autre Grand Ouvrier, il y règne à jamais — aussi longtemps, du moins, que tiendront ses fresques sublimes, déjà, hélas ! si cruellement lézardées, aussi longtemps que Michelangelo écrasera l'édifice et ses visiteurs.

Quant à Delacroix, lui aussi violente les murailles. De porter à bout de pilier sa brusque puissance la maison chancelle. A la balance du génie, *L'Education d'Achille*, *La Mort d'Archimède*, *Les Mages* pèsent tellement lourd !

Par bonheur pour la Bibliothèque de la Chambre l'archange est là-haut, tout là-haut, trop près du ciel pour que, s'évadant par les verrières, il n'y soit retourné, d'un élan. Si l'on veut voir les pendentifs où, d'un pinceau flamboyant comme un glaive, il évoqua le drame humain, il faut demander au bibliothécaire de vous permettre l'accès de la galerie supérieure. Alors, soudain, on est en présence du génie et cette confrontation est accablante. Monsieur Saint Georges n'est pas plus radieux ni plus redoutable.

Michel-Ange, Delacroix... quand de tels hommes se mêlent de décorer un monument, celui-ci est leur proie.

Pour moi, le parangon des décorateurs c'est Puvis de Chavannes. Ce généreux Bourguignon a su mettre de l'eau dans son vin et c'est celle, distillée, limpide, si pure, de l'intelligence. Il s'est élevé à une philosophie plastique inconnue jusqu'alors dont la symbolique et la couleur — esprit et matière — ont la sérénité de la pierre. Il laisse à l'édifice sa personnalité et sa destination. Il ajoute à son prestige, il rachète au besoin sa laideur. Ne suffit-il pas à notre médiocre Sorbonne de porter au front, comme un bandeau royal, une fresque de Puvis pour qu'elle en soit ennoblie, tout entière ? Me parle-t-on d'elle ou bien y songé-je, je vois d'abord la large, calme et lente peinture qui se déroule dans le demi-jour de la pensée, selon son rythme et sa couleur. Quelles leçons portent en elles les fresques de ce peintre ! Une sorte de ferveur m'anime devant celle de la Sorbonne. Elle invite au travail. Elle encourage, elle exalte. Le temps qu'on la regarde, on se sent meilleur. Elle ferait aimer les magisters et leurs bouquins glacés.

Et je ne sais de beauté plus discrètement souveraine que *Geneviève veillant sur les murs de Paris*. Cette douce sainte est au Panthéon plus redoutable que l'Attila dont elle sauva Paris. Elle massacre tout, la froide anecdote mérovingienne de M. Jean-Paul Laurens et la creuse déclamation de M. Bonnat... Sa seule méditation suffirait à couvrir la clique de M. Detaille si, essayant tour à tour ses clairons et ses tambours, le Temps, ce vieil enfant terrible, n'avait, depuis longtemps, rendu aphones les premiers et crevé les seconds.

Avec d'autres moyens, un principe différent, Bourdelle, un intellectuel, lui aussi, fut un très beau décorateur. Puvis était statique, Bourdelle est dynamique. Les héros du premier vivaient à petit bruit parmi les cyprès, les lauriers et les lacs. Dans un grand mouvement de chevelures et de péplos les déesses du second bondissent et volent aux frises du Théâtre des Champs-Élyssée. Mais à leur silence

merveilleux on reconnaît ces fougueuses abeilles : ce sont celles du rucher spirituel. Ce sont des idées.

Parmi les peintres cérébraux il en est un autre qui peut prétendre à la meilleure décoration. J'ai nommé Matisse. A voir les mises en page de cet artiste, ses harmonies si délicates de couleurs et de lignes, à *entendre* ses accords si suaves — car il émane de cette peinture une musique émouvante — on prévoit quel décorateur il eût été s'il eût voulu. Or, il a voulu. Il vient de brosser pour un monument de Pittsburg, aux États-Unis, une vaste fresque qui m'a ravi. Dans trois panneaux semi-lunaires dont les couleurs — gris perle, rose et noir — sont, sans doute, à la dilection de l'âme, il a évoqué *La Danse* ou plutôt *l'idée* de la danse, car malgré leur lyrique frénésie ses danseuses sont désincarnées. Ce sont des arabesques musicales dont le thème est la forme féminine. A vrai dire, je ne connais ces belles abstractions plastiques que par *Beaux-Arts* (saviez-vous que le rédacteur en chef de cette excellente publication fait partie de la famille médicale ? G. Brunon-Guardia est le fils du regretté professeur Raoul Brunon, ancien directeur de l'École de Médecine de Rouen), mais la reproduction qu'en a donnée récemment (1) la revue de M. G. Wildenstein me semble témoigner suffisamment. Cette quintessence de la danse est aussi, je crois, celle du grand talent d'Henri Matisse, une de ses plus pures expressions.

Pour d'aucuns la subtilité qu'ils découvrent sous la candeur de Raoul Dufy les offense comme une impertinence. Ils accusent le peintre de « se moquer du monde ». Moins susceptibles, d'autres se contentent de hausser les épaules : « Il n'est de jour, disent-ils, que les sept ans de mon petit garçon n'en fassent autant ». Quant au reste, plus fin, il proteste : « Ça, de la peinture ? Allons donc ! Du papier peint, tout au plus ».

Peut-être ! Mais je n'en connais qui me plaise mieux. Dufy est un charmant décorateur dont, parés par sa fraîche palette, les paysages titubants sont une spirituelle transposition de la nature. Certes, il y a bien de l'art dans ces pimpants graffiti, un art qui pour épeler les êtres et les choses a de très savantes inflexions...

Qui n'adore Albert Besnard ? Qui n'a rêvé, l'œil perdu et souriant à demi, à la large fenêtre que, dans le mur, il nous ouvre sur le monde ? Ses fresques sont à la Faculté de Pharmacie la plus belle des préfaces. Nul n'aurait mieux donné le *la* du studieux monument, ni mieux exposé ses fins avec ses moyens. Nulle brosse n'aurait animé de si caduques allégories d'une vie si jaillissante. *Le Laboratoire*, *La Cueillette des simples* et ce dyptique délicieux : *Maladie* et *Convalescence* sont des poèmes ensoleillés. Pour les écrire il fallait à ce peintre toute sa belle intelligence qui sait concrétiser l'abstrait avec tant de puissance dans la sensibilité. L'âge ni les honneurs n'ont gâté ce talent magnifique.

Bonnard est le décorateur-né. En les éclairant, ce lumineux efface les coins sombres. Il enveloppe, rassure et console. Emplies par lui, les cimaises débordent comme des coupes. Son allégresse est capiteuse, elle grise. Si l'ivresse est soudaine, elle persiste. Bonnard nous prend et nous garde et dussé-je regarder vingt ans l'un de ses grands panneaux, si spontanément décoratifs, que je ne m'en lasserais, tant chacun d'eux porte, infus, de jeunesse, de bonheur et de bonté.

Vuillard, lui, a moins de chaleur communicative. Au mur il demeure l'intimiste délicat qu'il est au chevalet. Son jardin n'est pas à tous ouvert, comme les paradous de Bonnard. Closes, ses fleurs n'éclosent qu'au rayon de notre amour. J'aime la pudeur de ce repliement... Soucieux, d'ailleurs, des disciplines décoratives, il calme l'éclat et la vibration de sa couleur. Il renonce à son beau chatoiement. Je retrouve dans ses notations (mais moins tendre peut-être et moins ingénu) l'humour charmant de Bonnard, ce goût d'une innocente et cordiale caricature qui, chez le beau peintre de Vernon, s'étend aux animaux mêmes. Quand Vuillard évoque une place publique c'est son cœur sur la place... Il est dans cet omnibus pataud et bonasse qui passe, dans le cerceau de ce bébé, sur le tablier de ces trois nourrices blotties pour quelque savoureux ragot, dans un coin de l'une des trois grandes toiles à la détrempe qui sont au Luxembourg.

Enfin, après les *intellectuels* et les *sensibles* (excusez vous la fragilité de telles classifications ?) voilà les peintres sacrés.

Quelle différence existe-t-il entre Maurice Denis et Georges Desvallières ? En 1928, déjà, je me posais la question et par le truchement de l'imaginaire Maxime Lanvol, je me répondais :

« Toutes proportions gardées, la même qu'entre Raphaël et Michel-Ange — la religion sereine et la foi orageuse.

» Raphaël, accoudé au balcon de la maison humaine, regarde passer la vie et la traduit par des formes calmes, savantes et pures. Sa petite sensibilité lui vaut sa grande tranquillité.

» Michel-Ange s'agite désespérément entre les bornes de sa vie trop étroite. Il scrute sans cesse le gouffre de son âme. Il sanglote sans cesse ses ardentes *Pieta*.

» Je n'offenserai pas M. Maurice Denis en le comparant à Raphaël et j'opposerai sa virtuosité paisible et brillante à la rugueuse sincérité de Desvallières.

» Maurice Denis, c'est le bienfait de la religion. C'est sur le velours du prie-Dieu l'acte qui rassure et absout. Desvallières, c'est la foi inquiète, secouée d'élans et tressaillante d'angoisses, qui tend les bras vers le Dieu lointain et s'écorche les genoux sur les chemins de la prière. »

Depuis lors, je n'ai pas changé d'avis. Fils de Gustave Moreau, au même titre que Georges Rouault, cet autre inspiré, dont le génie perce parfois les scories d'une grande flamme sombre, Desvallières est un et indivisible comme la foi. Il est vigoureusement original. Il ne vient, lui, ni de Giotto, ni des Quattrocentistes. Et je suis sûr de préférer le malaise de ses couleurs, troubles, tourmentées, étranges, reflet de son « orage intérieur », à la claire sécurité de celles de M. Maurice Denis.

Il y en a d'autres, beaucoup d'autres. Je regrette de ne pouvoir même les citer : ils sont trop. N'ai-je pas dit que tous les peintres prétendent à la décoration ? Ils ont raison, d'ailleurs : le mur, c'est l'avenir. Mais pour réaliser leur ambition, il faudra que la plupart s'assouplissent, acceptent de collaborer loyalement à l'œuvre commune. Alors la symphonie se substituera à la cacophonie...

Qui sera le chef d'orchestre ? me demandez-vous, sceptiques, car vous connaissez la jalouse indépendance de l'artiste. *L'architecte*, parbleu, l'architecte jusqu'ici abhorré ! C'est à lui que nous nous en prendrons si la fresque, le plafond, le parquet, la tenture, le mobilier ne sont pas au diapason. Age d'or où tout sera harmonie...

Alors, dans cet avenir auquel nous évitons de penser parce qu'il nous effraie et que, d'ailleurs, notre égoïsme s'en désintéresse (nous savons bien que nous ne devons pas le vivre), alors, dis-je, l'artiste cessera de se claquemurer dans sa tour d'ivoire. Il ne sera plus une sorte de quinteux aristocrate ni l'art l'expression orgueilleusement hermétique d'une sensibilité particulière. L'esprit individuel aura fait place au collectif. Le monument, la maison seront la fin, la peinture de chevalet le moyen et, si vous voulez, comme le coup d'archet préliminaire dont avant celui de la baguette magistrale le musicien cherche isolément l'accord.



(1) Numéro du 26 mai 1933.



Photo Giraudon.

Fragment de « La Sorbonne dans le bois sacré cher aux Arts et aux Muses » (grand amphithéâtre de la Sorbonne) : l'une des magnifiques décorations murales où Puvis de Chavannes « s'est élevé à une philosophie plastique inconnue jusqu'alors ».

LA GRANDE

Nous sommes heureux de publier cette magnifique page inédite du prochain livre de Maurice Maeterlinck (1)

RÉSUMONS en quelques lignes, non point les certitudes, — il n'y en a guère, — mais les principales remarques que ce voyage à travers les ténèbres de *La Grande Loi* nous a permis de faire.

Tous les corps s'attirent mutuellement en raison directe de leur masse. Pourquoi ? Ni Newtoniens ni Relativistes n'ont apporté à cette question un commencement de réponse qui s'impose. C'est une constatation, un fait et rien de plus.

Et en raison inverse du carré des distances. Pourquoi un carré, partout et toujours, sans aucune exception, car nous avons vu que celle du périhélie de Mercure ne peut plus être défendue ? Pourquoi, quel que soit l'astre, soleil, planète, comète, nébuleuse ou Naine Blanche, quelle que soit sa composition chimique, sa température, sa densité, son éloignement, jamais le double, le triple ou le cube ? Pourquoi un nombre multiplié par lui-même devient-il la loi capitale et la formule magique de l'Univers ? Même réponse ; c'est une observation, une constatation, un fait qu'on n'est pas libre d'accepter ou de refuser ; il faut s'incliner, il s'impose de tout le poids que font peser sur lui la terre et les étoilcs, bien qu'aucun calcul, aucune investigation n'ait jeté sur ses origines, ses causes et ses fins, la moindre lueur.

La physique et la mécanique newtoniennes avouent qu'elles ignorent complètement ce qu'est en soi la force gravitationnelle et comment elle s'exerce à l'instant à travers les espaces les plus fantastiques. Elles en constatent simplement les effets et mettent le reste au rang des mystères insondables, comme la vie, l'être, l'infini, l'éternité, le temps, l'espace et, en général, quand on va au fond des choses, à peu près tout ce qui existe.

De leur côté, les Einsténiens n'avouent rien et prétendent que « la notion de force est une création de notre esprit qui ne correspond à aucune réalité dans la nature où il n'y a pas de forces mais des déformations et des mouvements. C'est l'accélération de ces mouvements qui cause les phénomènes de gravitation. »

« Si nous abandonnons, disent-ils, à son poids une masse d'un gramme, la seule réalité que nous constations, c'est que cette masse se met en mouvement accéléré suivant la verticale, et ce que nous appelons son poids est précisément cette accélération : la cause du poids est donc dans le corps qui tombe, et il paraît vain d'aller le chercher au centre de la terre (2). »

En d'autres termes, le poids tombe parce qu'il est lourd ; et il est lourd parce qu'il tombe. Je persiste humblement à croire que son poids c'est la force qui l'attire, et ne peux m'empêcher de remarquer que ce même gramme ne pèsera que quelques décigrammes sur la lune dont la masse est quatre-vingts fois moindre que celle de la terre ; et environ vingt-huit fois plus sur le soleil dont la masse est 324.439 fois celle de notre globe. La cause du poids est-elle donc dans le corps qui tombe ou dans la masse ou au centre de l'astre qui l'attire ?

Et quel avantage y a-t-il à appeler déformation, mouvement, accélération, ce qui se nommait forces ? Ces mots ne cachent-ils pas, sous des masques inutiles qui ne rendent aucun service sérieux et ne trompent personne, la même énergie inconnue ?

Mais on ne peut contester que la notion de l'Espace-Temps, qu'on n'avait jamais mise en lumière, et qui équivaut somme toute au mouvement, était devenue indispensable, parce que le Temps et l'Espace sont réellement inséparables et que l'un ne peut exister sans l'autre.

On constate, par exemple, qu'un homme de 90 kilos pèse 300 grammes de moins à l'Équateur qu'au Pôle. Cette diminution de poids est due à la position de l'homme dans l'*espace*, c'est-à-dire sur l'Équateur, et au *temps* que met la terre à accomplir sa rotation

(1) *La Grande Loi*, à paraître chez Fasquelle.
(2) L. Houllevigue : *L'Espace et le Temps*, dans *La Science et la Vie*, nº 194.

Loi

PAR MAURICE MAETERLINCK

sur elle-même. Voilà, dans sa plus grande simplicité, l'une des origines de l'Espace-Temps.

Après quoi, il s'agirait de savoir ce qu'est le Temps, c'est-à-dire un bout d'éternité coupé en rondelles humaines ; et si, plutôt que d'être une forme de notre esprit, notre esprit n'est pas une forme du Temps. Il s'agirait, surtout, de savoir si le Temps absolu, celui qui, selon Newton, doit couler partout et toujours de la même manière, existe réellement ou n'est que l'Éternité qui ne coule point.

Du reste, la notion du Temps vient d'appeler plus récemment encore que la Gravitation qui date déjà de trois ou quatre siècles, l'attention des savants et des métaphysiciens. Les poètes seuls s'en étaient fugitivement occupés jusqu'à ce jour pour déplorer sa fuite et ses cruautés, sans regarder plus avant ou plus haut. Mais ceci exigerait un autre livre.

En fin de compte, la Gravitation est-elle une propriété de la matière ou de l'éther, la vie même de la matière, de l'espace ou de l'univers ? Si l'une ou l'autre de ces hypothèses devenait une certitude, elle ne nous apprendrait rien. Bien qu'elle soit notre propre substance, la matière nous est encore plus inconnue que la gravitation parce qu'elle est infiniment plus complexe. D'après les dernières théories, la matière serait faite de trous dans l'éther. Pour Lord Kalvin, elle serait le lieu, c'est-à-dire l'ensemble des points où l'éther est animé de mouvements tourbillonnaires. Pour d'autres c'est le lieu et les points où l'éther subit une torsion d'une nature toute particulière ; pour Riemann, l'endroit où l'éther est constamment détruit (mais peut-on détruire l'éther ?) Plus récemment encore on a soutenu que l'éther est une matière non atomique tandis que la matière que nous connaissons est atomique, c'est-à-dire faite d'atomes en mouvement, etc...

Toutes ces suppositions dont quelques-unes sont effarantes et dont il serait facile d'allonger la liste, montrent le désarroi des nouvelles théories. Mais presque toutes se ramènent à l'éther ; or, nous avons vu qu'il n'est pas prouvé qu'il existe, qu'il est désirable, voire indispensable, mais n'est possiblement qu'une création de notre pensée et non point une substance solide. C'est donc expliquer un inconnu qui existe par un inconnu aussi impénétrable mais qui, peut-être, n'existe pas.

Arrivés au bout de notre tâche, une fois de plus, comme chaque fois que l'on touche aux énigmes les plus simples de l'Univers, nous constatons qu'au lieu de faire le tableau de ce qu'on sait, la vérité nous contraint d'ébaucher l'esquisse de ce qu'on ne sait pas. Ne nous décourageons point. De ces négatifs accumulés, sortira peut-être un jour une magnifique épreuve positive où tout ce qui était obscur deviendra lumineux. S'il est encore défendu de le promettre, qu'il soit du moins permis de l'espérer.

En attendant, après avoir étudié et scruté ces problèmes avec une méthode, une logique, une patience, une intelligence qu'ils n'avaient pas encore déployées, et avec l'aide d'un outillage dont on n'avait eu jusqu'ici aucune idée, voilà où en sont les hommes. Jamais ils n'ont plongé plus avant dans la nuit, parce qu'ils n'ont jamais plus avidement cherché la lumière. A force de creuser, ils n'ont approfondi que leur ignorance. Ne le regrettons point. Il en est de la gravitation comme de toutes les grandes questions de ce monde ; plus on les étudie, plus elles se couvrent de ténèbres ; mais un instinct que rien ne décourage nous murmure que ces ténèbres seront plus fécondes que les petites clartés qui bercent le sommeil de l'ignorance satisfaite.

En marchant à tâtons dans cette loi qui est la plus grande loi de la Terre et des Cieux, nous avons une fois de plus cherché la volonté et les desseins de l'Univers, c'est-à-dire la volonté et les desseins de Dieu. Si ce Dieu n'a pas encore entr'ouvert l'infini qui masque son visage, à proportion qu'il se cache, nous découvrons qu'il est plus grand. Je crois que c'est en le cherchant que nous le prions et l'honorons comme il veut être prié et honoré ; et que loin de le blasphémer, nous l'exaltons en disant humblement que nous ne le connaissons pas encore.

Maeterlinck



Photo Martinie.

JACQUES DE LACRETELLE

PAR O. BÉLIARD

Il est des noms qui ne se laissent point oublier. Celui de MM. de Lacretelle fait, depuis bien près de cent cinquante ans, un murmure continu dans l'Histoire politique et littéraire de la France. Je ne dis pas qu'il claironne, ni qu'il soit populaire ; sa célébrité est de bonne compagnie et littéralement académique. Mais un homme de moyenne culture ne peut l'entendre sans qu'aussitôt s'évoquent en son cerveau des figures représentatives de personnages apparemment austères et surtout méthodiques, bastionnés de hauts cols rigides comme d'une muraille de Chine. Il y eut Lacretelle l'Aîné, juriste, philosophe, membre de la Législative, qui sut s'effacer quand tomba la constitution monarchique et ne reparut qu'après Thermidor, membre de la Haute-Cour, puis du Corps législatif. Entré à l'Institut en 1803, il bouda l'Empire et fit du journalisme libéral, sous la Restauration, aux côtés de Benjamin Constant. Il y eut aussi son frère, Lacretelle le Jeune, conspirateur à collet noir et à perruque blonde que le Directoire déporta, que l'Empire connut professeur d'histoire et académicien, que Charles X trouva trop osé et Louis-Philippe trop traditionaliste et qui, écarté des places pour ne s'être jamais engagé à fond dans un parti, se revancha en devenant l'auteur illustre d'œuvres historiques très élégantes, très méditées, froides comme l'hiver. Ce Lacretelle Jeune — relativement jeune — engendra Pierre-Henri, poète, romancier, membre de l'Assemblée nationale de 1871, que son Mâconnais natal réélut constamment jusqu'en 1893 et qui, au Palais-Bourbon, votait souvent avec les Rouges.

Jacques de Lacretelle est l'arrière-petit-fils de l'historien et le petit-fils du poète-député à qui son adolescence fut confiée quand mourut prématurément le père, consul de France à Alexandrie. Né en 1888, il ne vint d'Orient en France qu'à l'âge de dix ans. Cette arrivée lui a laissé le souvenir d'un étonnement mélancolique : Paris fris-

sonnait sous la neige et deux révélations étaient données simultanément à l'enfant grandi sous le soleil d'Égypte, celle de l'hiver et celle de l'activité occidentale. A dater de là, il faut que l'on sache lire dans les marges de ses livres une vie assez peu tributaire des mouvements extérieurs pour ne leur devoir que les éléments d'une analyse continue et les prétextes d'une création patiente. Tout au plus convient-il de noter, comme repères, des études à Versailles et à Janson-de-Sailly et un court épisode guerrier : Lacretelle, exempté à la conscription, s'engagea pour la guerre, parut sur le front de l'Argonne et rentra presque immédiatement dans la vie civile pour réparer les trahisons de sa santé. On le voit aujourd'hui bien moins à Paris que dans sa petite maison de Montfort-l'Amaury dont il ne s'éloigne que pour des voyages ou pour cantonner une saison dans tel lieu dont l'atmosphère convient à l'œuvre qu'il médite. Il a la taille belle, un visage calme et avenant resté juvénile bien que la quarantaine passée ait semé quelques grains de poudre sur ses tempes. C'est l'homme que son œuvre annonçait, qui aurait horreur des attitudes conventionnelles mais tout autant des mouvements irréfléchis et ne lâchera point une phrase sans avoir pris une seconde de silence pour en éprouver la justesse.

Jacques de Lacretelle est intimement averti de ce que tant d'autres ne sauront jamais, à savoir que la sincérité fait le génie et qu'il suffit, pour exceller, de connaître et de cultiver les aptitudes que l'on a, sans en vouloir artificiellement acquérir d'étrangères. S'il est actuellement, à mon opinion, l'un des grands écrivains vivants, c'est qu'il est en pleine possession de lui-même et de ses moyens, que son œuvre fait paraître ce qu'il est et rien d'autre. Comme en ses écrits tout est médité et symbolique, comme on n'y trouverait pas un trait qui ne le peigne, j'évoque à son sujet l'une de ses créatures, cette châtelaine des Hauts-Ponts qui connaissait ses terres jusqu'à les distinguer au goût et n'eût pas semé du blé dans un sol bon pour de la luzerne.

Il écrivit d'abord par jeu, ou plutôt parce que cette forme de l'activité convenait à son application d'esprit, mais sans l'intention de s'offrir au jugement du public. Son premier roman, *La Vie inquiète de Jean Hermelin*, est du genre de ce que j'appelais en ma jeunesse les manuscrits de Pénélope, ceux qui témoignent de la conquête progressive de soi et qu'on remet constamment sur le métier sans se résoudre à les croire achevés. Ce ne sont pas ordinairement ceux qui accrochent la gloire, mais ce sont les plus émouvants, souvent les mieux aimés parce que l'on a longuement vécu avec eux ; et j'ai peu de confiance dans les talents qui ne se sont pas patiemment éprouvés ainsi. Lacretelle avait déjà vingt-sept ans quand il osa tracer la première ligne de ce livre qu'il refit au moins trois fois de bout en bout et n'estima complet qu'en 1920. Il apprit, en y travaillant, à construire un personnage ; son Jean Hermelin hésite encore au bord de la sincérité ; ses confidences timides ne le dessinent point fermement ; il a pudeur de ressembler tout à fait à l'auteur et scrupule de se distinguer nettement de lui. Mais l'instrument d'analyse était forgé et les grandes œuvres suivirent immédiatement. Je ne pense pas qu'il y ait dans notre littérature contemporaine rien qui surpasse *Silbermann*, ce portrait si complet, si juste, si aiguisé, en même temps si sympathique d'un Juif et de toute la race juive. Rien si ce n'est celui de *La Bonifas*, type de dure vierge dont la charité et l'héroïsme viril sourdent d'une homosexualité candide. Lacretelle a le talent de découvrir, point par divination, mais par une recherche minutieuse du détail significatif — et, si l'on peut dire, en décomposant — les déterminantes d'une physionomie, qui la font immuablement semblable à elle-même et qui épousent les événements les plus divers sans cesser de jouer. La persistance du caractère est d'ailleurs le dogme fondamental promulgué par cet auteur qui ne construit jamais l'unité de ses livres sur une action dramatique mais soumet le drame aux personnages et à leur milieu, ayant bien observé que si une vie ébauche cent trames romanesques elle n'en conduit pas une jusqu'au bout, tandis qu'elle dessine le visage du héros avec une imperturbable et singulière logique. Les plus beaux exemples de cette orientation d'esprit sont donnés par le roman *Amour nuptial* et surtout par une suite de romans, *Les Hauts Ponts*, l'œuvre maîtresse qui comprendra cinq volumes dont deux sont déjà publiés ; étude lucide et sensible d'une série d'êtres humains modelés individuellement par l'attachement au sol qui est leur commun substrat. Et l'on voit bien que la forme romanesque n'est pas, pour Lacretelle, une prison mais un filet à mailles larges qui retient des captures faites sur l'extérieur mais laisse circuler ce *moi* de l'auteur toujours en mouvement et imprégnant toutes les figures. « L'œuvre du romancier, dit-il, doit rester en communication constante avec sa vie. » Il dit cela dans *Aparté*, ce curieux recueil de trois morceaux dont le second révèle le mécanisme de la germination du premier dans l'âme qui lui a servi de milieu nutritif et dont le troisième, sous couleur de suivre Jean-Jacques dans ses rêveries d'Ermenonville, guide à travers les allées où la pensée de Lacretelle élabore son expression. Il lui arrive, dans *Histoire de Paola Ferrani*, de donner les honneurs du titre à un épisode fort secondaire et de montrer tout autre chose qu'une histoire : des impressions napolitaines, de quoi même il est prompt à s'évader ; disons surtout les *valeurs* qu'un certain décor confère à l'enchaînement de ses pensées. De même, malgré des paysages scrupuleusement objectifs, c'est, avec le souvenir d'une coquetterie amoureuse, son individualisme qu'il pavoise aux couleurs de l'Espagne dans *Lettres espagnoles* et c'est encore sa propre définition, trouvée sur l'Acropole, qu'il donne dans *Le Demi-Dieu*.

Un *moi* qui n'est pas haïssable, qui est de la sincérité, de la bonne foi, de la réflexion, du témoignage, de l'expertise. Un *moi* qui apporte son document : « J'éprouve, dit Lacretelle, une véritable impuissance à m'exprimer sans ordre ni clarté. » On dirait en effet qu'il ne sent d'abord que par l'intelligence ; et il en fait bravement l'aveu. L'enthousiasme spontané lui est interdit ; il a une défiance insurmontable de l'élan, parce qu'il sent qu'il n'y serait pas vrai. C'est exactement à force de combiner des équilibres et de chercher l'harmonie de l'expression qu'il a pu comprendre l'harmonie de la nature. Il ne doit de surprises qu'à sa raison ; il lui a demandé, du moins, d'enseigner sa sensibilité. Mais aussi son art en a-t-il acquis une force certaine, presque inconnue en ce temps où les écrivains s'improvisent. Et l'on ne méconnaîtra pas, en cet art robuste et méthodique, la marque du temps où les anciens Messieurs de Lacretelle, calvinistes et rationalistes, qui avaient reçu des livres de J.-J. Rousseau l'initiation à la nature, amis de l'auteur d'*Adolphe*, fixaient la physionomie de leur lignage en même temps qu'ils immortalisaient leur nom. « Il n'est rien qui ne soit inclus en nous dès l'origine », dit Jacques de Lacretelle, au génie de qui aboutit le privilège de cette famille et qui doit nécessairement trancher sur cette génération-ci, parce que ses pères l'ont mis à l'école du Promeneur solitaire, de Benjamin Constant, de Stendhal, d'Ernest Renan et qu'il porte en lui l'héritage de toute cette raison, de toute cette clarté, de tout ce sang-froid dans l'émotion même.

Octave Béliard

DISCOPHILIE

POUR tenir à jour la discothèque de nos lecteurs, il est nécessaire de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les enregistrements de valeur qui sont sortis des presses pendant la période des vacances et au début de cette saison. La moisson est intéressante. Dans le répertoire symphonique, nous trouvons une excellente « cire » de la *Symphonie en sol majeur, op. 66* de Haydn (Gr) par le London Symphony Orchestra, sous la direction de Hans Weisbach. Le bon père Haydn est décidément en train de devenir le plus phonogénique des auteurs. Son orchestration si fine et si claire est captée par le microphone avec une rare perfection. Cette symphonie, si limpide et si fraîche, devient ici transparente comme du cristal.

De ce disque, je n'hésite pas à rapprocher celui qui contient la suite d'orchestre de *Pulcinella* de Strawinsky (C). Ce voisinage peut vous paraître inattendu. Il se justifie, tant l'écriture de l'auteur de *Petrouchka* se trouve ici clarifiée, aérée et simplifiée. On trouve ici à l'état pur des sonorités extrêmement classiques et la gravure a fixé dans le sillon le timbre de la flûte, de la clarinette, de la trompette et du basson de la façon la plus savoureuse. Voilà un des cas où l'édition mécanique est nettement supérieure à l'exécution directe. Ce disque est un excellent document d'archives.

Aux wagnériens, je signale une très belle ouverture des *Maîtres Chanteurs* (U) par l'Orchestre Philharmonique de Berlin, sous la direction de Selmar Meyrowitz. Parmi toutes les éditions que nous possédons de cette page illustre, celle-ci se recommande par son équilibre, sa netteté, sa belle architecture sonore, ses plans très lisibles et ses thèmes parfaitement mis en valeur. La lutte des motifs et des symboles est conduite avec une maîtrise exceptionnelle. Voilà encore une pièce de collection.

Les enregistrements d'orchestre de Léopold Stokowsky ont toujours fait la joie des discophiles et l'habileté avec laquelle il a exécuté des transcriptions de Bach est légendaire. On a donc été heureux de retrouver au studio ce virtuose éclairé qui nous donne aujourd'hui, dans des conditions parfaites, le *Choral-Prélude* (Gr) de la *Cantate 131* de Bach, *Aus der Tiefe rufe ich*. Cette page si noble et si poignante trouve sous cette forme une éloquence nouvelle. Et il faudrait ne pas aimer Bach pour ne pas se réjouir de l'efficace diffusion que cette transcription va assurer à sa pensée.

Erich Kleiber, le remarquable chef de l'Orchestre Philharmonique de Berlin, vient de réussir un tour de force en enregistrant le scherzo de la *Huitième Symphonie* de Beethoven (U) dans des conditions acoustiques remarquables. Je n'apprendrai rien à personne en affirmant que l'orchestration est l'élément qui a le plus vieilli dans les symphonies beethovéniennes. Notre oreille, habituée à des sonorités plus moelleuses et plus riches, souffre parfois de la pauvreté et de la platitude de l'instrumentation de cette époque. On a souvent proposé de réorchestrer certains chefs-d'œuvre de ce temps pour en prolonger la durée. Mais les Viollet-le-Duc qui voulaient restaurer ces cathédrales sonores ont été immédiatement traités d'iconoclastes et n'ont pas osé insister.

Eh bien, par une disposition de pupitre que j'ignore, par une mise au point d'une remarquable minutie et sans changer une note à la partition originale, Erich Kleiber nous donne un *Scherzo* dont l'équilibre sonore est parfait. Si Beethoven était exécuté ainsi au concert, personne ne songerait à modifier son orchestration. Cet enregistrement est complété par la charmante *Danse allemande n° 12* (U) où l'auteur de *Fidelio* montre une allégresse, une cordialité et une bonne humeur affectueuse qui ne lui sont pas habituelles.

Voici maintenant les exploits de quelques solistes de valeur. Alfred Dubois et Marcel Maas dont on connaît la science solide et le style élevé, ont pris l'heureuse initiative de nous donner une des six *Sonates* pour clavecin et violon de Bach (C). Ces œuvres injustement négligées ont une très haute valeur. Leur écriture a une souplesse et un charme qui auraient dû, depuis longtemps, les faire adopter par nos grands violonistes. Félicitons ces deux remarquables musiciens d'avoir mis fin à cette injustice en nous donnant ce très bel enregistrement qui sera fort apprécié par tous les fervents de l'archet.

Ils ne seront pas moins intéressés par le disque de Yehudi Menuhin qui contient le *Scherzo-Tarentelle* de Wiemawsk (Gr) qui est un véritable éblouissement technique et qui est complété par l'*Ave Maria* de Schubert, détaillé avec beaucoup de pathétique.

Signalons encore, dans le domaine du violon, un disque où Henri Merckel a interprété de prestigieuse façon les *Airs bohémiens* de Sarasate (P). Mais n'oublions pas de recommander aux amateurs de belles sonorités chaudes et poignantes et de grands élans irrésistibles, les *Chansons populaires hongroises* (Par), interprétées avec sa maîtrise

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

inégalable par le roi des tziganes de Budapest, Magyari Imre, en qui revit la grande tradition du genre.

Les disques de diction nous ont ramené enfin Victor Boucher qui, après son éclatant succès dans la scène de l' « Ivresse » des *Vignes du Seigneur*, avait gardé trop longtemps le silence. Cet admirable comédien nous donne aujourd'hui un parodique *Récit de Théramène* (C) dont le texte n'est pas très original mais qu'il rend irrésistible par la finesse et l'adresse de ses inflexions. Il rajeunit tous les effets de ce monologue qui serait insupportable dans la bouche d'un amateur. Ce disque sera mis en bonne place par tous les admirateurs de cet étonnant artiste.

Le succès actuel des histoires juives se prolonge dans le disque grâce à l'enregistrement de quelques scènes de *La Fille à Lévy* (Gr) qui tint si longtemps l'affiche au Théâtre Sarah-Bernhardt. Nous trouvons ici Max Dearly, Henry Monteux et Marguerite Dupeyron faisant assaut de voix nasillardes et d'accent germanique pour nous détailler la psychologie d'Abraham et de Jacob. Vous retrouverez sous cette forme la scène fameuse de la proposition de mariage, de la leçon d'économie et des conseils d'Abraham. Et comme avec son *Bloch de Chicago*, Tristan Bernard a pris à son tour la direction de ce joyeux folklore spécial, il est probable que les facéties israélites vont continuer à jouir, cet hiver, d'une vogue inépuisable. Ces disques conserveront donc longtemps leur actualité.

Le disque aborde maintenant un domaine dans lequel il n'avait pas encore osé pénétrer. Je ne sais d'ailleurs s'il a raison car son utilisation familiale aurait dû le détourner d'une telle entreprise. Mais, en nous plaçant au point de vue purement technique, nous devons signaler l'effort nouveau qu'il vient d'accomplir.

Nos studios font accueil au répertoire du Grand-Guignol. Ils abordent les sketches de terreur. Et, naturellement, on s'est adressé au grand spécialiste du genre, le cruel Paulais qui a déjà commis, rue Chaptal, tant de crimes horrifiants et conduit tant d'innocents au Jardin des Supplices. Déjà avec *L'Œil* (Gr) et *Allo Police-Secours* (Gr) cet excellent comédien, à la voix caverneuse, avait tenté une expérience prudente. Ces deux pages donnent d'abord la chair de poule mais se terminent par un éclat de rire. Maintenant, Paulais joue franc jeu. Il aborde le disque de terreur intégrale avec *Au téléphone* (Gr), de Charles Foley et André de Lorde, cette scène poignante qui est bien le chef-d'œuvre du genre.

Paulais interprète cette page selon les meilleures traditions de la maison à laquelle il appartient. Dans *La Peur qui tue* (Gr), il a trouvé des effets ingénieux, mais le texte est d'une qualité moins relevée. Enfin, dans *La Nuit rouge* (Gr), il perfectionne encore sa formule avec des décors de bruits qui créent une atmosphère très prenante autour de ce drame d'un aiguilleur rivé par le devoir à ses leviers de manœuvre pendant qu'à quelques pas de là des rôdeurs assassinent sa femme dont il entend les appels désespérés.

Si vous êtes loin de Paris et si vous désirez reprendre contact avec quelques étoiles populaires de nos théâtres et de nos music-halls, écoutez le *Sketch Imitation* (P) que René Dorin a composé pour Claire Franconay. L'initiative est assez hardie. Les jeux de physionomie et quelques accessoires caractéristiques ne sont pas inutiles aux imitateurs professionnels pour évoquer les personnages qu'ils parodient. Le disque rend la partie beaucoup plus difficile à jouer. Cependant, Claire Franconay n'a pas hésité à tenter cette difficile entreprise et, avec les seules ressources de sa voix, elle arrive fort bien à nous silhouetter d'abord son auteur René Dorin, puis, tour à tour, Marie Dubas, Michel Simon, Maud Loty, Damia, Maurice Chevalier et Mistinguett. Ces petites caricatures vocales sont dessinées avec bonne humeur et sans méchanceté. Elles vous permettront de renouer connaissance en un seul disque avec des vedettes sympathiques pittoresquement rassemblées dans cette collaboration inattendue.

Signalons enfin un disque d'atmosphère très émouvant pour les imaginatifs, celui où les Bénédictins du Monastère de Beuron ont gravé non seulement deux échantillons significatifs du Chant grégorien, empruntés à l'Office des Morts : *Lux Aeterna* (Gr) et *In Paradisum* (Gr), interprétés dans la plus pure tradition, mais aussi le carillon de leur couvent, une magnifique polyphonie de cloches qui s'est gravée dans la cire avec une perfection étonnante et qui irradiera autour de vous une atmosphère d'une poésie évocatrice absolument hallucinante.

ÉMILE VUILLERMOZ.

(Gr.) Gramophone ; (C) Columbia ; (U) Ultraphone ; (P) Pathé ; (Par.) Parlophone.

VIENT DE PARAÎTRE

La *Chatte*, par COLETTE (Bernard Grasset, éditeur). — L'on a déjà tant célébré, à propos de ce livre, le talent d'un grand écrivain, qu'il est devenu bien difficile d'en parler sans redite. Proposons une manière de jeu !

On lira d'un trait, c'est entendu, cette histoire singulière d'un jeune mari, Alain, qui préfère Saha, sa chatte, à Camille, sa jeune femme pourtant jolie, amoureuse, capable de tendresse ; et ainsi assouvi, l'on gardera *La Chatte* à portée de la main, pour en goûter, cette fois en gourmet, le trésor d'intelligence, la rareté joaillière des détails. Mais auparavant, une rapide expérience ! Rouvrons le livre au hasard.

Tiens ! une précision sur les sentiments d'Alain à l'égard de Camille, alors qu'ils ne sont que fiancés. Il regarde l'ombre de la jeune fille :

« Camille, les bras levés et noués en anses derrière sa nuque, l'appelait du regard. Mais il n'avait d'yeux que pour l'ombre. «Qu'elle est belle sur le mur ! Juste assez étirée, juste comme je l'aimerais...»

Ce conditionnel !... Nous sommes fixés.

Allons plus loin : « Le soir de juin, gorgé de lumière, tardait à pencher du côté de la nuit.» Un moment de la nature pleinement rendu en quelques mots, à la Colette !

Au hasard encore, ce tableau d'intimité conjugale, sur fond d'orage : « Aux bras d'Alain, Camille lui faisait comprendre qu'elle eût voulu... que de nouveau il oubliât, avec elle, sa peur de l'orage. Mais il comptait, nerveux, les vastes éclairs en nappes, et les grands arbres éblouissants dressés contre les nuées, et il s'écartait de Camille. Elle se résigna... »

Et ceci : « Le soleil, qu'il avait laissé en mai sur le rebord de la fenêtre, était devenu un soleil d'août, et ne dépassait plus le tronc satiné du tulipier, en face de la maison. « Comme l'été a vieilli !» se dit Alain».

L'on peut poursuivre le jeu. L'on ne trouvera pas une phrase qui, tout en concourant à l'avancement de l'action romanesque ou à l'affirmation du caractère des personnages, ne soit à elle seule comme une œuvre autonome, parfaite en sa simplicité et dégageant l'essence même, la vérité d'un paysage, d'un être, d'un sentiment.

Le petit jeu proposé peut, je crois, en dire long sur l'art, le grand art de Colette, qui lui est, au demeurant, naturel comme la sève aux arbres.

Compte rendu du Congrès international de l'Enfance (chez Nathan). — Entre autres médecins, le Dr Molinéry, directeur de l'Établissement thermal de Luchon, et le Dr Grosset, médecin-inspecteur des Écoles, nous ont demandé de signaler ici le *Compte rendu du Congrès international de l'Enfance.* En donnant satisfaction à nos très distingués correspondants, nous remplissons le plus agréable de nos devoirs d'informateur.

Nous aussi nous aimons l'Enfance. Puis, ce *Compte rendu* est un monument digne d'admiration, et l'on doit à Mme Herbinière-Lebert, présidente du Comité d'organisation du Congrès, qui l'édita, la plus durable gratitude. C'est, en 500 pages de grand format, fort bien imprimées, présentées, ornées d'illustrations en héliogravure, le témoignage éloquent d'un très considérable effort d'humanité. Que tous les pays civilisés aient participé au Congrès de l'Enfance, qu'ils aient mis en commun à Paris, par la voix de leurs délégués, tout ce que la pitié, le respect, l'amour ont pu inventer ou organiser en faveur des petits, voilà qui peut empêcher, par les temps les plus sombres, de désespérer des hommes. (Les femmes, au fond, personne n'en a jamais désespéré.)

Il fallait qu'il restât une trace écrite de cet effort. Mais c'est bien mieux qu'une trace, c'est une relation *in extenso* de tout le Congrès, de ses travaux, de ses discours, de ses vœux. Et c'est du pain sur la planche, du bon pain nourrissant, tant pour les pédiatres que pour les éducateurs, les sociologues et les hommes d'État.

Le Naturisme et la Vie, par le Dr J. POUCEL (J.-B. Baillière, éditeur). — Un livre bien documenté, sérieusement raisonné, et *sain.* J'ai souligné ce dernier mot. C'est celui qui caractérise le mieux le livre du Dr Poucel, celui aussi qui résume les buts mêmes de l'auteur : la santé physique et la santé morale. Les belles héliogravures dont le volume est orné, ces photos de nudistes, qui n'ont absolument rien de trouble et au contraire donnent une impression de pureté, seraient à elles seules le plus joli plaidoyer pour le naturisme. Mais c'est le texte qui démontre et qui prouve. Voilà l'ouvrage d'un médecin qui a longtemps et scrupuleusement étudié son sujet, sur lui-même comme sur autrui, et qui, assuré de le bien posséder, le traite suivant un plan méthodique d'homme de science et avec l'accent d'un homme de bonne volonté ardemment désireux d'être utile à ses semblables. Il y a tant de mesure, de sagesse, dans *Le Naturisme et la Vie*, que l'on serait en peine d'y découvrir une seule proposition à laquelle on puisse refuser son adhésion.

Enfin, la longue liste d'« ouvrages à consulter» qui suit chaque chapitre, constitue une bibliographie extrêmement précieuse, en un domaine encore neuf et qui intéresse au plus haut chef tout individu et, dans l'individu, sa race.

Bêtes et gens devant l'amour, par le Dr Fernand MÉRY (Flammarion, éditeur). — Comment se comportent les bêtes sous l'action de l'instinct génésique ? Tel est l'immense sujet. Le profane n'y pensait guère. Aussi va-t-il d'étonnement en étonnement, tandis qu'il passe d'une espèce à une autre.

Les faits d'observation, presque toujours relatés en quelques mots, sont très nombreux dans ce volume de 260 pages et chacun fait désirer une longue étude.

Quant au parallèle, constamment maintenu, entre l'instinct génésique de l'animal et celui de l'homme, il ne suscite pas, on s'en doute, un moindre intérêt. Même si l'on se refuse à approuver l'auteur dans toutes ses déductions, l'on apprend, grâce à lui, à se mieux connaître en connaissant mieux l'animal. L'on ne s'en trouve d'ailleurs pas toujours très flatté. Que d'animalité en nous ! Il y a cependant un fossé entre l'homme et la bête et, conclusion qui nous plaît infiniment, c'est dans l'amour maternel que nous découvrons la plus éclatante manifestation de la supériorité humaine. En résumé, ce livre, écrit par quelqu'un qui sait à fond ce dont il parle, mérite amplement la vogue dont, dit-on, il bénéficie déjà.

R. DE LAROMIGUIÈRE.

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE

Bouffes-Parisiens : *O mon bel inconnu...*, comédie de Sacha Guitry, musique de Reynaldo Hahn. — Ni l'auteur du *Veilleur de nuit* et de *La Prise de Berg-op-Zoom*, ni le compositeur de *La Fête chez Thérèse*, des *Etudes latines*, de *Ciboulette*, de *Mozart*, du *Concerto pour piano et orchestre*, etc., ne pouvaient écrire, séparément, rien de banal. Ils ont, ensemble, réalisé une œuvre délicieusement fine, gaie, touchante, et même profonde.

Le chapelier Aubertin s'imagine que sa femme Antoinette, sa fille Marie-Anne et sa bonne Félicie conspirent à lui rendre son foyer intenable. Il demande une âme-sœur par la voie des annonces et reçoit plus de cent réponses et celles, entre autres, d'Antoinette, de Marie-Anne et de Félicie ! Colère bien légitime du brave homme ! Mais, à la réflexion... sa femme et sa fille n'étaient donc pas heureuses ? (Question posée à la fin du premier acte et qui donne lieu à un « air » fort émouvant chanté par l'excellent artiste Aquistapace.) Il veut cependant voir jusqu'où elles iront et poursuit incognito une correspondance où il met, pour sa femme et sa fille, tout cc que peut contenir de poésie inemployée le cœur d'un commerçant jusque-là uniquement occupé de se saffaires. Quant à Félicie, il lui fait entrevoir un avenir doré.

C'est le cas de dire que la folle du logis fait des siennes. O mon bel inconnu !... Antoinette et Marie-Anne, en l'honneur de l'épistolier anonyme, deviennent coquettes, elles lui attribuent toutes les séductions, elles le parent de tout ce brillant des rêves, dont un être réel n'est jamais, jamais revêtu. Là est la vérité profonde de l'historiette, que le musicien a traduite en un duo des deux femmes, d'un charme indicible dans sa délicatesse, sa nostalgie adoucie de timide espoir et aussi son humour discret : un duo qui est parfaitement sûr de faire le tour du monde. A la fin, tout s'arrange, naturellement, mais non sans un grain de mélancolie. La sagesse ne va jamais sans cela, prît-elle la forme de la débonnaireté chez un modeste chapelier.

Le dialogue de la comédie est ce que l'on pouvait prévoir. De Sacha Guitry, l'on attend toujours, sans déception possible, de l'inattendu : de ces trouvailles verbales, en virevoltes étonnamment aisées et variées, par quoi, exprimant tout uniment la vie aux mille facettes, il « module » comme elle. Quelle n'est donc pas notre chance, lorsque Reynaldo Hahn collabore avec Sacha Guitry !

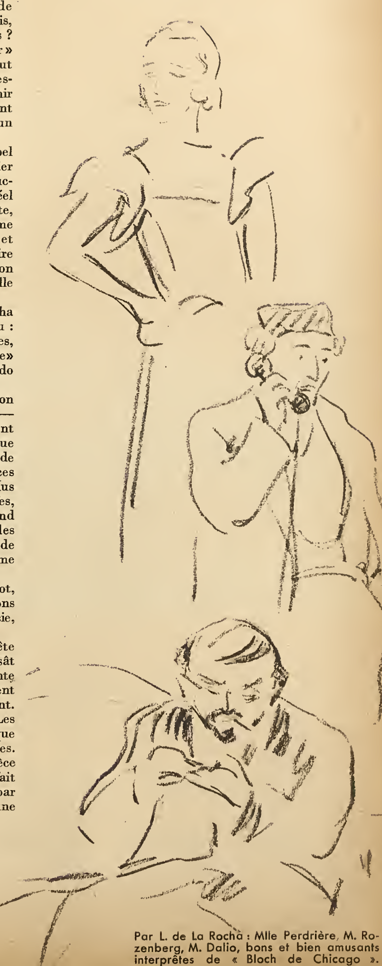
Avec la même maîtrise, le musicien gouverne ici sa fantaisie, son inspiration. Et — que la Littérature pardonne à ma musicolâtrie — peut-être y a-t-il, dans le langage musical, bien plus d' « infiniment petits » que dans le langage parlé, à peser aux balances de la technique professionnelle, à tâter, surtout, avec les mystérieuses antennes de l'oreille et du goût, avant de les fondre et de les accorder, ces minuscules génies sonores, jusque dans leurs vibrations les plus originales, qu'il faut cependant laisser intactes. Écoutons, aux Bouffes, comment module une mélodie de Reynaldo Hahn, comment ce grand scrupuleux, ce Goût personnifié fait faire amitié aux bois et aux cordes et avec quelle exquise allégresse le piano fait couler des ruisseaux de perles dans les interstices, soigneusement calculés, de la trame orchestrale... Et admirons.

Aquistapace, Abel Tarride, Koval, Guy Ferrant, Pierre Vyot, Numès fils, Mlles Suzanne Dantès, Simone Simon, sont les bons ouvriers de l'éclatant succès de la pièce. Et Mlle Arletty, dans Félicie, montre une espèce de génie.

Théatre de la Madeleine : *Bloch de Chicago*. — Bloch, honnête israélite, ne voudrait pour rien au monde que son fils Samy épousât une chrétienne. Johnston, chrétien fortuné et père d'une charmante Rose, ne saurait accepter un juif pour gendre. Samy et Rose s'épousent en secret et chacun trompe son père sur la religion de son conjoint. Tout se découvre, mais trop tard : après un double mariage. Les amoureux sont chassés, avec malédiction. Mais tout s'arrange, dès que Rose a mis au monde deux jumeaux, ravissement de deux grands-pères.

C'est l'adaptation à l'air de Paris, par Tristan Bernard, d'une pièce de Mme Anne Nichols, qui a fait le bonheur de l'Amérique. Elle fait présentement l'honnête joie d'un très nombreux public parisien, par l'inimitable humour qu'y introduisit l'auteur de *Triplepatte*, avec une tendresse qui se trouve être une fameuse leçon de tolérance.

Henri Delorière.



Par L. de La Rocha : Mlle Perdrière, M. Rozenberg, M. Dalio, bons et bien amusants interprètes de « Bloch de Chicago ».



Ampoules buvables d'extraits thymique et orchitique

Croissance tardive — Infantilisme
Vieillesse prématurée — Asthénie génitale



Photos Régis-Lebrun.

Extrait injectable de Foie, désalbuminé et délipoïdé

Traitement héroïque de l'anémie pernicieuse et des anémies graves

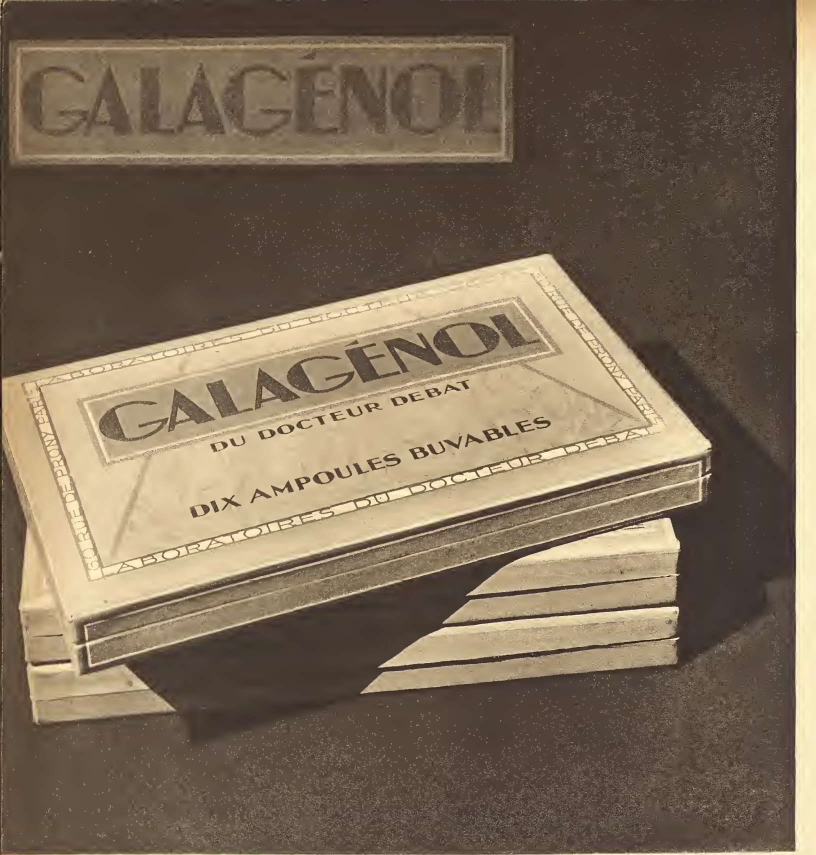


Photo Régis-Lebrun.

Ampoules buvables d'extraits placentaire et mammaire

Augmente rapidement et notablement la sécrétion lactée.

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT — R. C. Seine 2.514

Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves

DIRECTEUR:
DOCTEUR
FRANÇOIS
DEBAT.

ART ET MEDECINE

ANNALES de thérapie biologique

SOMMAIRE

15 Novembre 1933

Éditées par les Laboratoires du Docteur F. Debat

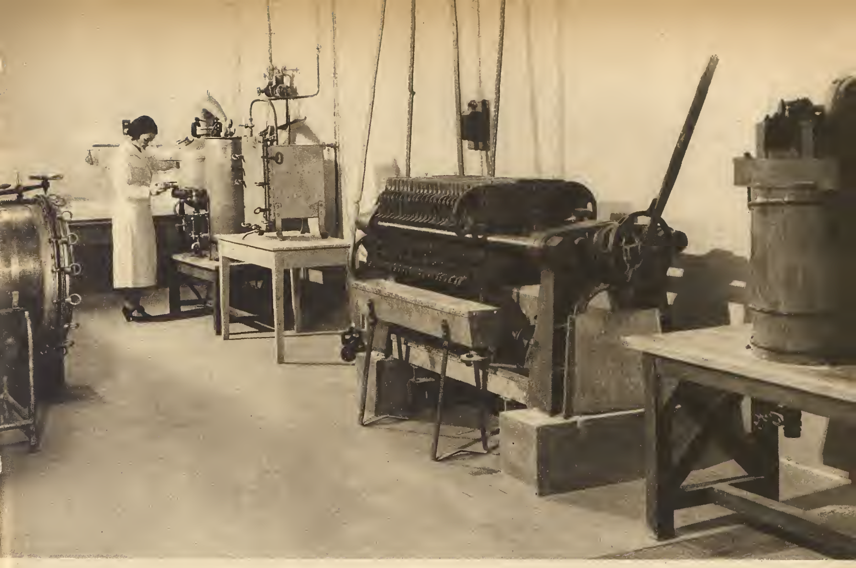


Photo Zuber.

A côté du hall de fabrication industrielle, l'usine en miniature dotée du même outillage en réduction et où sont préparés les extraits opothérapiques à l'étude.

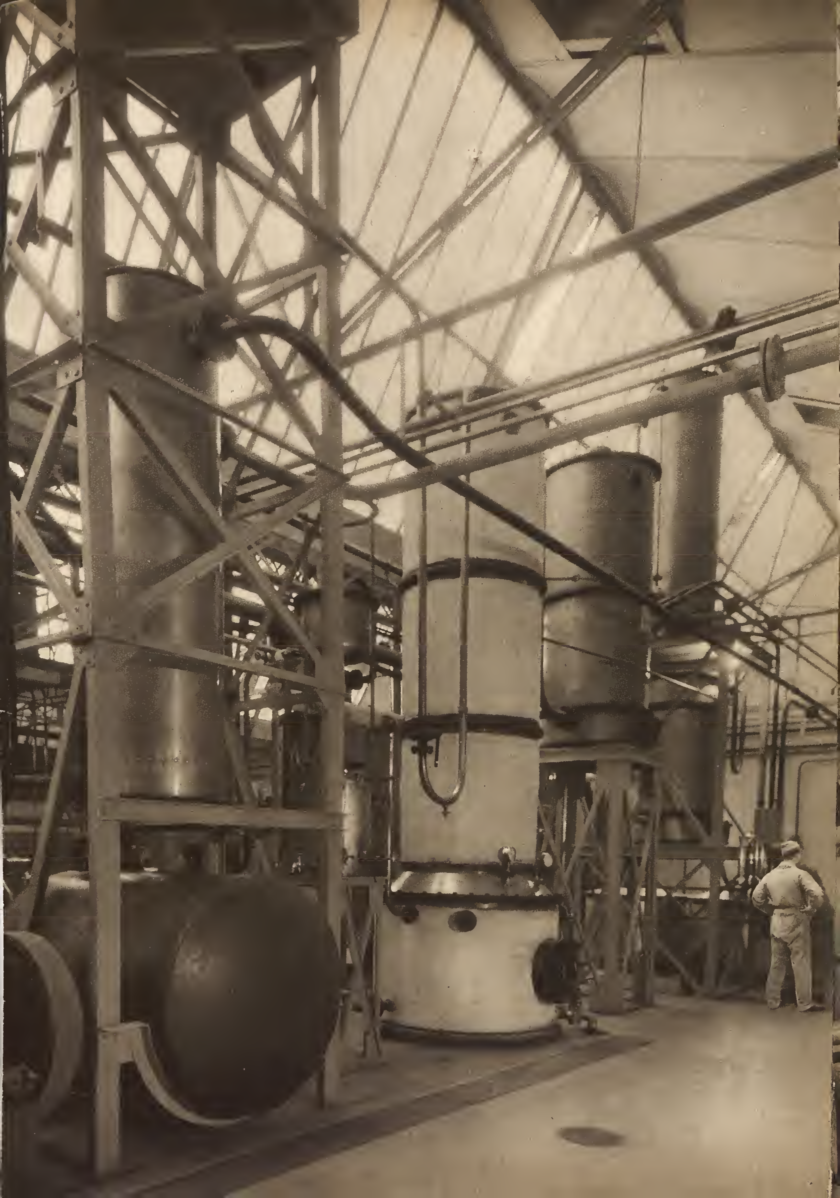
La fabrication de nos produits opothérapiques

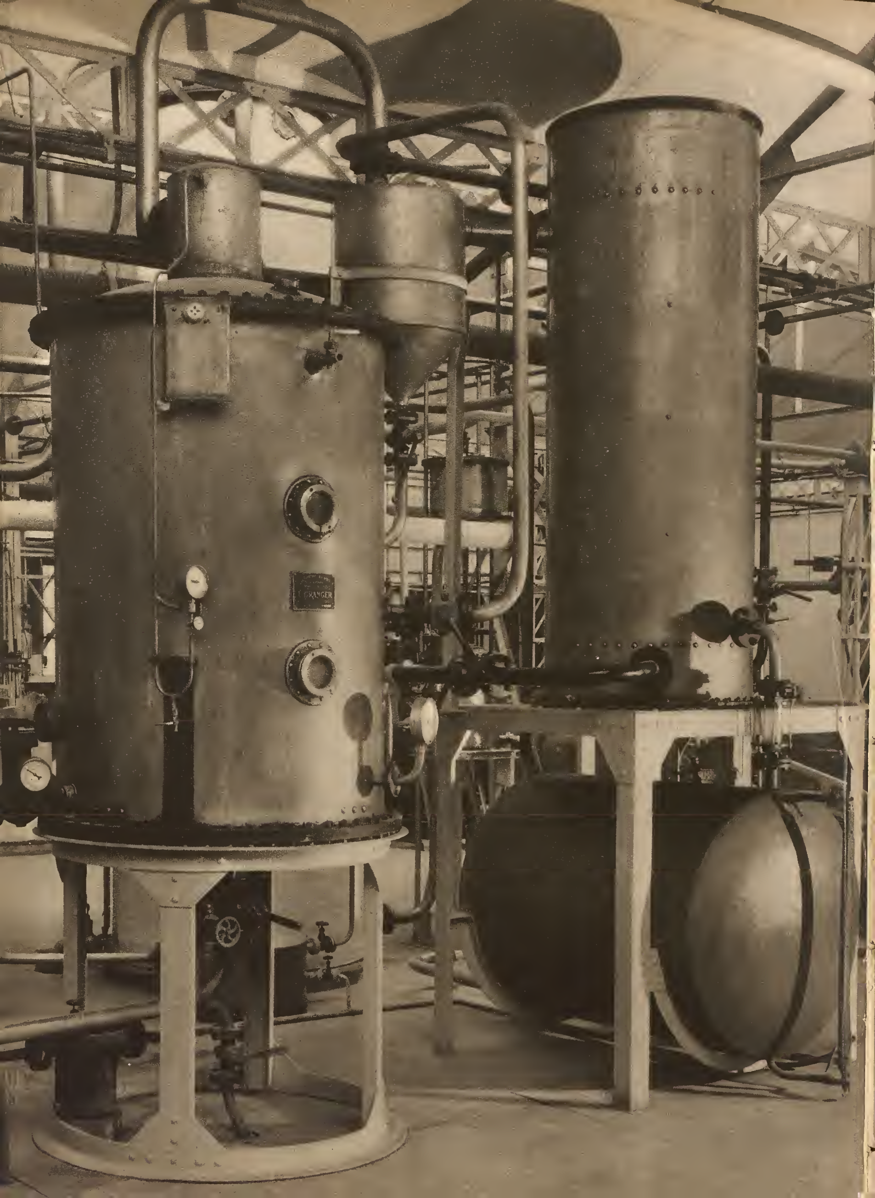
(Pancrinol - Hépacrine - etc...)

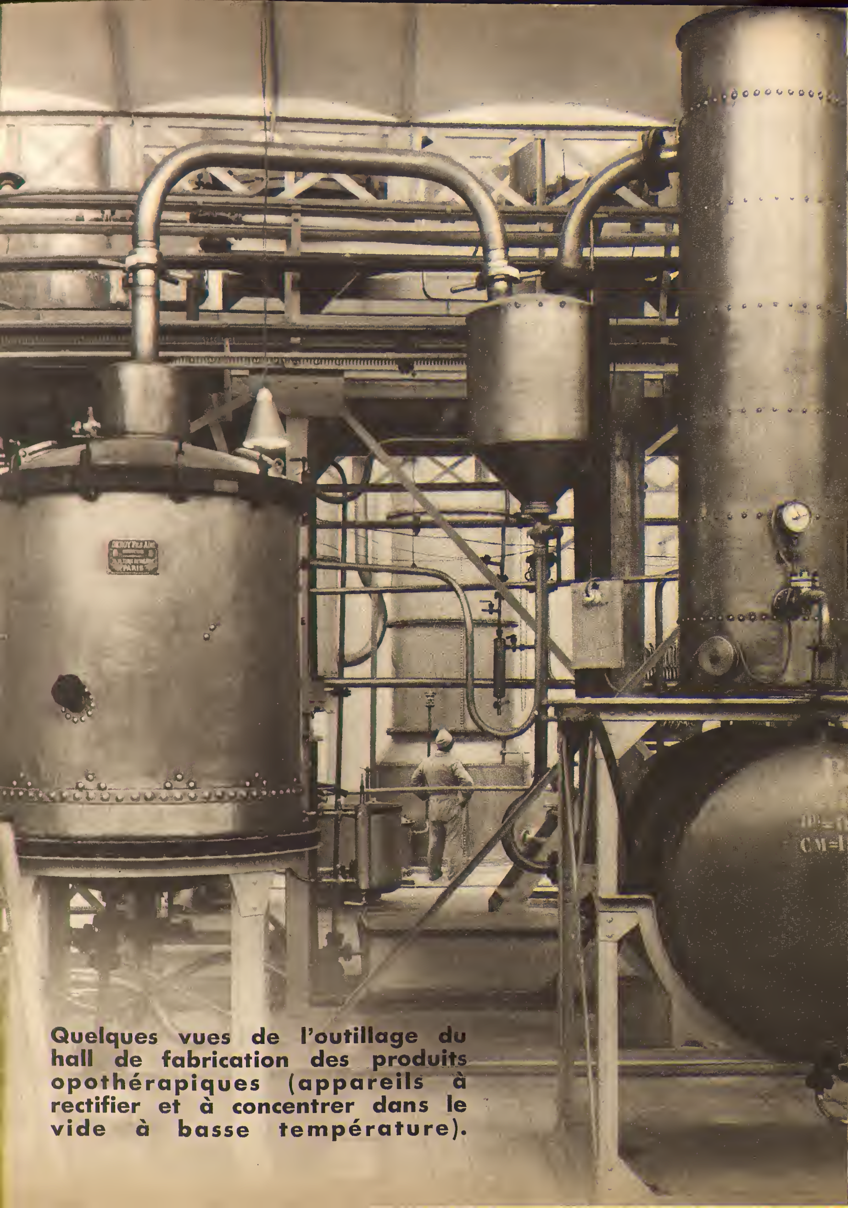
à Garches



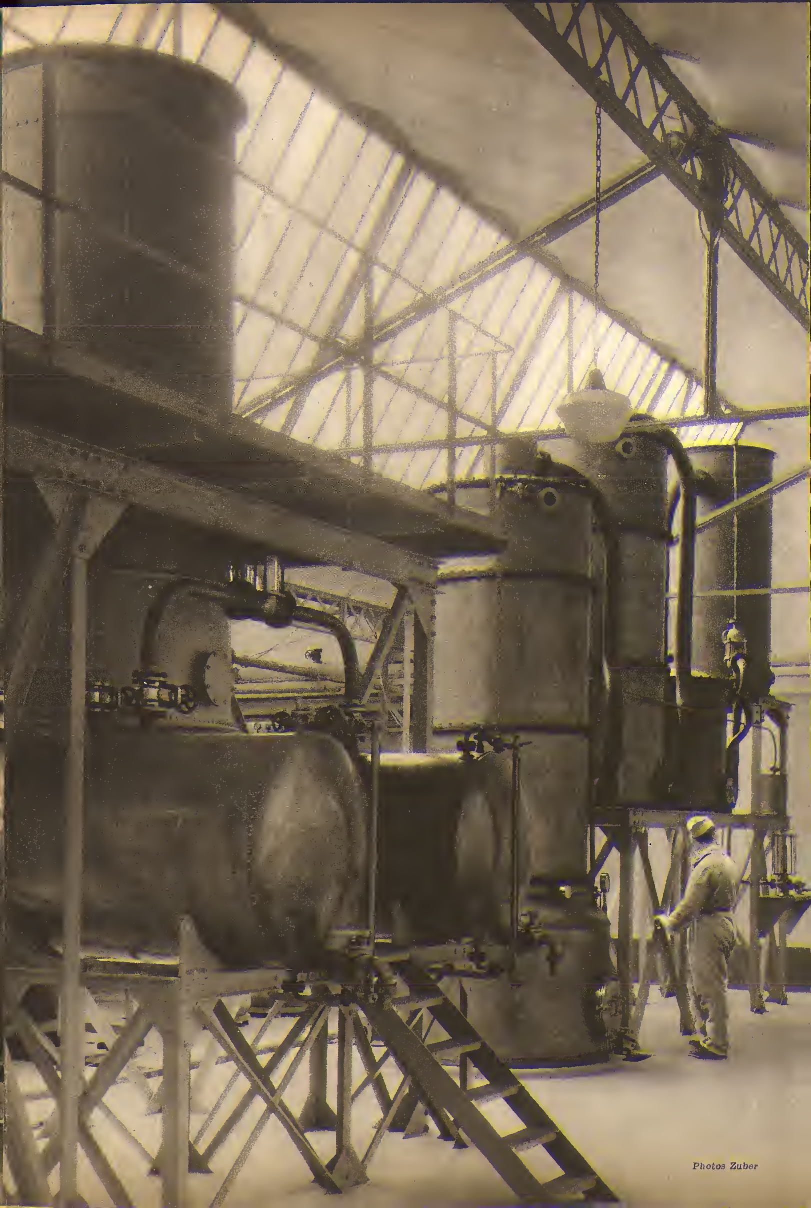
Deux appareils à distiller, récemment installés dans nos nouveaux agrandissements.

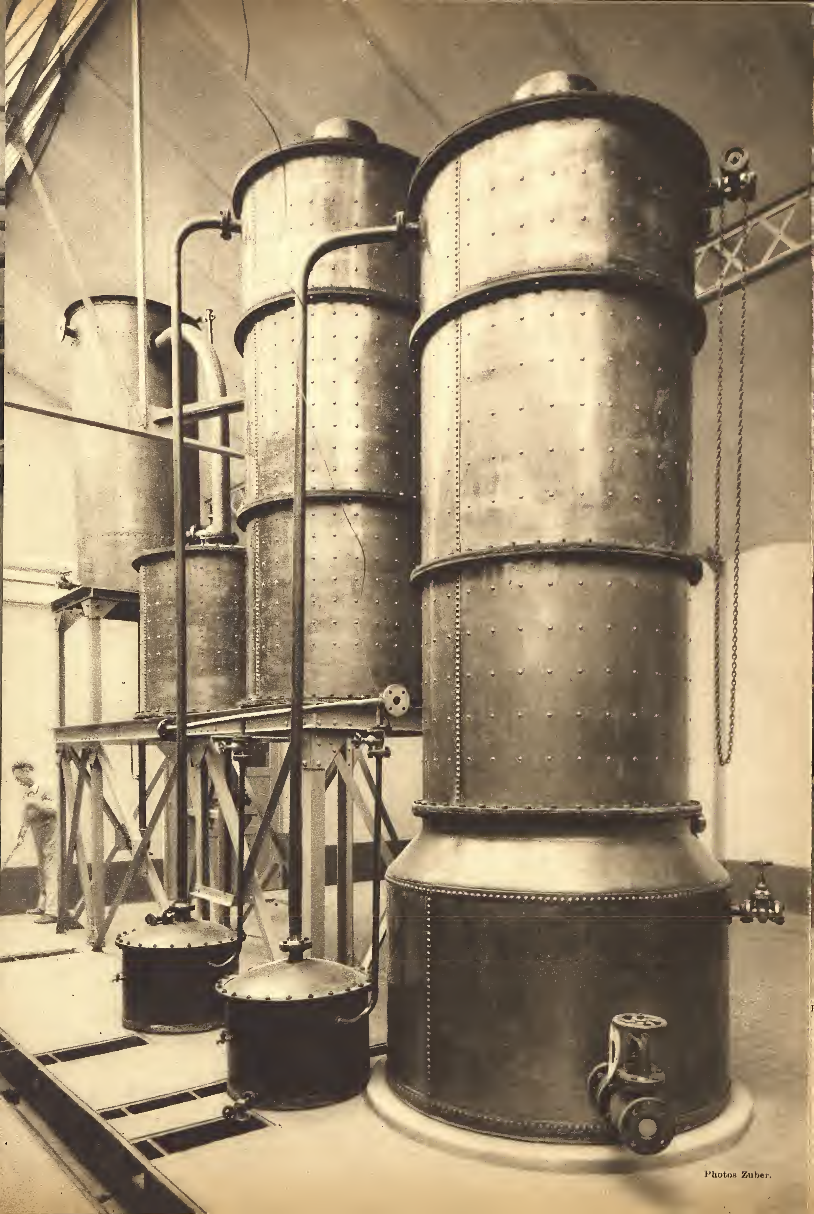






Quelques vues de l'outillage du hall de fabrication des produits opothérapiques (appareils à rectifier et à concentrer dans le vide à basse température).


Photos Zuber



Photos Zuber.

SOMMAIRE

DÉCEMBRE 1933

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS



Photo Kertesz

A l'ombre de l'église de Piana, la flânerie endimanchée d'après la messe, toute pareille à celle où se complaisent les hommes dans nos bourgades, tandis que les femmes soignent le repas dominical.



A gauche, les roches granitiques d'une des belles calanques de Piana, rongées par la mer aux parages de Porto, sur la côte ouest, tourmentée, dure et magnifique. A droite, la région de Belgodère — à proximité du golfe de Calvi — où le ver à soie tisse dans le silence les fils d'or du soleil. Au-dessous, l'homme du pays corse, le vrai, celui de la terre, avec ses moutons, ses béliers et ses chèvres.



Photos Kertesz.

LA CORSE

PAR ABEL BONNARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Ayant visité presque toutes les îles de la Méditerranée, il me semble que la Corse n'est comparable à nulle autre; dans le concert qu'elles forment, et où les îles de l'Archipel grec jettent les notes les plus hautes, la Corse donne la plus grave ; elle rend un son de bronze. En face des côtes de Provence, dénudées, rocheuses, folles de soleil, elle, couverte encore de forêts, avec les pins et les châtaigniers qui revêtent ses montagnes, les oliviers qui bordent ses rivages, résiste suffisamment à la lumière et garde une âme qui lui est propre. Majorque est belle aussi, mais trop petite pour que le paysage y prenne une véritable profondeur. Celui de la Corse, au contraire, jouit d'assez d'étendue pour y organiser amplement des combinaisons diverses que, cependant, les limites de l'île ramènent toujours à un ensemble défini, qui n'échappe pas à l'esprit. Toutes les lignes s'y rattachent

à des montagnes dominantes, dont l'air inquiet qui monte des vagues entoure les têtes sereines. La Corse est le puissant écho des Alpes sur la mer.

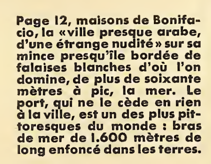
Cet aspect de grandeur primitive est celui du pays corse. La plupart des îles de la Méditerranée ont en commun certains caractères : à la fois plus pauvres et moins gâtées que les terres dont elles dépendent, elles marchent à leur suite comme, derrière une dame, une servante qui ne porte qu'un vase; elles sont moins parées d'art, mais conservent mieux l'âme des races. Il n'en est cependant aucune qui n'ait gardé quelque vestige ou quelque ornement de son passé. La Sicile tient ses temples comme une lyre. La Crète se souvient d'avoir été le berceau d'un dieu et le centre d'un monde. Corfou a son riche musée et ses souvenirs homériques. Les îles de l'Archipel, alors même qu'elles ne possèdent pas de ruine antique, sont timbrées d'une forteresse franque ou d'un palais vénitien. La Sardaigne conserve ses mystérieuses tours primitives, et, au musée de Cagliari, ces statuettes de bronze, d'un esprit si particulier qu'on ne connaît rien qui leur ressemble. Majorque a des monuments préhistoriques. La Corse seule n'a rien; elle reste à part de l'histoire; inconnue d'Ulysse, à peine touchée par les Carthaginois, les Grecs, les Romains eux-mêmes, elle s'est acquittée en une



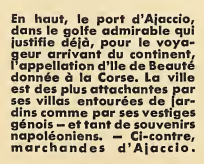
Photos Kertesz.

fois avec le reste des hommes, en donnant un maître à ce monde qu'elle ignorait.

La rudesse et la fierté du pays reparaissent dans le caractère des habitants. La faconde méditerranéenne mord à peine les bords de l'île. On trouve sans doute des Corses bavards; mais dès qu'on avance dans l'intérieur, on en rencontre surtout de taciturnes. Je revois les villages appliqués au flanc des monts, parmi les grands châtaigniers



Page 12, maisons de Bonifacio, la «ville presque arabe, d'une étrange nudité» sur sa mince presqu'île bordée de falaises blanches d'où l'on domine, de plus de soixante mètres à pic, la mer. Le port, qui ne le cède en rien à la ville, est un des plus pittoresques du monde : bras de mer de 1.600 mètres de long enfoncé dans les terres.



En haut, le port d'Ajaccio, dans le golfe admirable qui justifie déjà, pour le voyageur arrivant du continent, l'appellation d'Ile de Beauté donnée à la Corse. La ville est des plus attachantes par ses villas entourées de jardins comme par ses vestiges génois – et tant de souvenirs napoléoniens. — Ci-contre, marchandes d'Ajaccio.



dont les fruits semblent, à l'automne, se hérisser de lumière. Les paysans étaient assis là tout l'après-midi, parlant rarement, coupant à coups de ciseaux, dans le creux de leur main gauche, des feuilles de tabac afin d'en bourrer leur pipe, oisifs, incurieux comme des Musulmans, tandis qu'un soleil superbe déclinait lentement sur le calme et sauvage paysage. Je me rappelle un berger rencontré, près d'une des sources fréquentes dans ces montagnes, qui, vêtu de velours marron, le cou fourré d'une épaisse barbe, pareil à un grand ours debout, tira posément de sa poche un paquet qu'il développa sans mot dire, pour m'offrir enfin un morceau de fromage, effrité sur les bords comme une pierre tendre. Il est remarquable que les Corses qui ont donné à l'armée de terre tant d'officiers et de sous-officiers très disciplinés et très braves, ont fourni beaucoup moins de monde aux escadres. Bien plus que des riverains de la mer, les Corses sont des montagnards insulaires.

J'ai pris souvent plaisir à me faire raconter la vie de l'Ajaccio d'autrefois, capitale ignorée d'un petit royaume à la fois pauvre et comblé, où la vie était en même temps sobre et délicieuse. A deux pas de la riche France et de la riche Italie, l'art y était presque nul; pas de véritables édifices, pas de beaux tableaux; mais la ville posée entre les deux moitiés de son golfe comme entre deux conques, avait les suaves oranges de ses coteaux, et les vins excellents que donnent ses vignes et ces rougets que Napoléon regrettait à Saint-Hélène, et ces agneaux ou ces chevreaux qu'on mangeait parfumés aux herbes de la montagne, comme dans les comédies d'Aristophane, et les merles parfumés au myrte, et ce *bruccio* dont on fait des gâteaux d'un goût si fin que je n'ai jamais mangé de pâtisserie plus exquise et plus innocente. Les notables se promenaient au bord de la mer et parlaient des petits événements de la ville dans un des plus purs paysages qu'il y ait au monde. Les deux grandes fêtes de l'année étaient celle de la Vierge de la Miséricorde, patronne de la ville, et celle de Saint Erasme, patron des pêcheurs. Il y avait à la Saint-Pancrace une grande foire et des courses de chevaux. Dans les villages de l'intérieur, les mœurs étaient extrêmement pures, la moindre coquetterie pouvant amener des coups de fusil; à la ville, une vie sociale plus développée amenait ses conséquences ordinaires, c'est-à-dire des intrigues, des amours ou des amourettes. Le soir, dans les ruelles, s'élevait ce grésillement de guitare qui est un des bruits de la Méditerranée, et une voix chaude et facile célébrait l'amour dans l'ombre, tandis qu'à l'Opéra italien, les acteurs et les actrices le chantaient aussi. Parfois, sous sa haute neige de voiles, l'escadre arrivait; les ancres tombaient avec bruit dans l'eau claire; les officiers descendaient à terre : alors, donnant pour eux des fêtes, des bals, la ville leur tendait un piège de jeunes filles, et plus d'un y fut pris.

Ayant parcouru une grande partie de la Corse, je retrouve dans ma mémoire des images d'un caractère grave et fort. Je ne sais rien de plus auguste, dans l'ordre des beautés naturelles, que la lente et longue descente qui va de la Scala de Santa Regina au golfe de Porto. Tandis que nous glissions en auto, sous un ciel clair, au flanc des monts presque sombres, j'apercevais au loin, dans une buée de soleil, le golfe de porphyre où, comme une foule dans un théâtre, entrait le peuple éblouissant des flots. Je me rappelle l'accent austère de Corte, l'aspect de Bonifacio, ville presque arabe, d'une étrange nudité, qui ajoute à ses habitants sans gloire le fantôme de Charles-Quint et celui de Bonaparte. Je revois cette baie de Santa Manza, profonde et presque close, où nous passâmes des jours enchantés : le yacht s'y était réfugié pour fuir le gros temps; dehors la mer tonnait sur les plages; et nous, sur une eau calme à peine frisottée par le vent, dans une ivresse de clarté légère, nous jouissions du pays solitaire, lumineux et odorant. Car le charme suprême de la Corse est dans son parfum. Il n'a pas la voluptueuse lourdeur de ceux qu'on respire dans les jardins d'Italie, quoiqu'il verse à l'âme un ineffable délice. Ce n'est pas celui d'une courtisane, ni d'une



Non loin de Zonza et de sa châtaigneraie; la région du col de Basella et ses pins aux branches couchées dans le lit du vent comme des algues dans un fleuve.

Photo Kertesz.

dame très raffinée dans l'art de plaire, mais d'une paysanne jeune et fière, qui semble assise aux pieds des dieux. Le soleil l'extrait des buissons, des broussailles sèches et chauffées, et les plus humbles herbes de la montagne y contribuent non moins que le ciste et que l'oranger. Ce parfum excite l'âme autant qu'il l'enivre, il donne une envie intense et pure de vivre, non point particulièrement par la jouissance ni par la pensée, mais par une action simple comme celle des pêcheurs ou des paysans, qui rattache ceux qui s'y donnent à ce monde d'azur et d'or.

Tous les souvenirs que je garde de la Corse cèdent à ceux que j'ai du golfe d'Ajaccio, où je passais les hivers pendant mon enfance. Je revois ces lignes sans faiblesse par où les rivages finissent sur l'azur marin et les montagnes sur l'azur céleste. Je revois cet horizon volatil, où s'ouvraient les profondeurs d'un ciel vibrant. Je me rappelle le passage de ces heures dont rien ne ternissait l'éclat, car même celles de la nuit étaient d'une obscurité claire. Les tempêtes avaient des ailes d'or. La tramontane frottait, étrillait tout le paysage, irritait partout la forme des choses, soulevait une immense émeute de vagues et, le soir, jetait dans mes yeux, comme du gros sel, une poignée d'astres. Dans les beaux après-midi, jouant au fond d'une crique, j'admirais la propreté splendide du bord de la mer. Le gravier multicolore, sans cesse humecté par la petite vague qui s'y brisait, brillait comme s'il eût été fait de pierres précieuses. Des morceaux de corail, la forme précise d'une étoile de mer, que je n'étais pas loin de prendre vraiment pour un astre tombé, les rubans des algues séchées, tout me jetait dans la même extase. Je m'étonnais qu'un tel trésor me fût livré; je remuais sans fin les ruines délicates des coquillages, tours en spirale, clochers minuscules. Rien n'est petit pour les enfants, parce que les sensations qu'ils ont de tous les détails des choses bourrent et dilatent pour eux les moindres espaces. Sous mon visage penché commençait un autre monde, à la fois inaccessible et voisin. A travers la vitre claire de l'eau, j'apercevais les jardins sous-marins, le mol épanouissement des anémones de mer et, parfois, le museau d'un petit poisson entre les feuilles des algues. Mon âme tombait dans ces labyrinthes liquides. Mais quand je relevais la tête, mes yeux retrouvaient les masses sereines du paysage, l'horizon où l'azur plus pâle semblait frémir. D'habitude nos souvenirs d'enfance embellissent tellement les choses que nous avons vues que nous n'osons plus les revoir. Il en est ici tout autrement : ces souvenirs splendides sont exacts; ces souvenirs merveilleux sont fidèles.

Abel Bonnard

A LA VOILE

PAR PAUL MORAND

Après une nuit de mistral, où nous avions été durement secoués, nous arrivâmes au matin en vue de Calvi. Le vent tomba et sur la grève de sable fin qui descend en pente très douce sur la mer, nous pûmes nous livrer à la langueur d'un bain tiède, sur un fond quadrillé de soleil et admirer, tout en nageant, le panorama de Calvi. Nous étions partis de Cannes la veille au soir, en compagnie de plusieurs embarcations de faible tonnage, dont une était montée par un de nos amis, d'une rare inexpérience nautique. Nous avions décidé de naviguer de conserve, mais aussitôt doublé le cap d'Antibes, la pre-





Photos Kertesz.

Page 16, une rue de Calvi, petite ville plaisante qui fut plusieurs fois héroïque et, par exemple en 1794, détruite de fond en comble par Nelson, ne voulut pas s'avouer vaincue. En double page, Lumio, curieux village d'aspect africain comme la région qui l'entoure, plantée de cactus, d'orangers et d'oliviers. Nous sommes ici sur la route côtière de l'Ile Rousse à Ajaccio par Calvi.





Le golfe de Piana.

Photo Kertesz.

mière brise nous avait dispersés... Maintenant, notre petit voilier, amarré devant la blanche *marine* de Calvi, se balançait doucement. A bord on entendait craquer les carapaces des langoustes que l'un de nous faisait griller comme une viande (lorsque la gelée verdâtre du crustacé se fige, se durcit, et blanchit peu à peu, puis se raye de brun, il est temps de se mettre à table et personne ne l'oublie). La citadelle lézardée, flanquée de casernes génoises, le vieux fort du duczello, le chemin de ronde des remparts coriaces et brûlés de sel et de lumière, nous abritaient du mistral. et, sur ce tableau charmant, nos cordages semblaient des traits de perspective, tracés par un peintre qui mettrait son sujet en place. Enfin, avec six heures de retard, la voile que nous attendions se montra à l'horizon et, peu après, l'apprenti marin jetait l'ancre près de nous. C'était sa première navigation : la veille, il avait acheté sur le quai de Cannes un sextant et une boussole, un compas et une carte ; sur un visage tuméfié par les coups de soleil, ses traits s'élargissaient de satisfaction : « C'est inouï ! cria-t-il. J'ai trouvé la Corse ! »

Quand on a « trouvé » la Corse, on ne la quitte pas aisément. Pendant plusieurs semaines, nous longeâmes les falaises, les plages désertes, les bois odorants, les grottes pleines d'ombre lumineuse, et doublâmes les tours génoises, en sentinelle au haut des promontoires. Chaque jour, nous nous promettions d'abandonner Paris et d'acheter une anse, un coin de maquis, un bois de chênes-lièges : je ne sais comment nous sommes repartis sans être devenus Corses ! De Calvi à Bonifacio, nous vécûmes tout un mois d'août la seule vie qui mérite ce nom : celle qu'on mène l'été, à bord d'un voilier, en Méditerranée...

Ce qu'il y a de moins bien, en Corse, ce sont les villes. Vues de la mer, elles prêtent au rivage un agrément décoratif qui cesse aussitôt qu'on a mis pied à terre. A Calvi, sur le quai Kitchener, s'ouvrent avec le soir de profonds caveaux, sans doute creusés dans des citernes éventrées, où l'on danse au son du phono ou de la T. S. F. de Nice. Les hommes tournent ensemble, car les femmes ne peuvent se montrer qu'avec maris et fiancés ; et d'ailleurs elles sont à la maison ou aux champs. Le meilleur danseur était l'idiot de la ville, et il devint notre ami : il n'était pas plus idiot que les danseurs mondains qu'on rencontre dans les bals. La nuit, nous dormions sur le pont, bercés par la houle, et l'odeur aromatique des genévriers, du fenouil, des cistes et des bruyères venait jusqu'à nous. « A l'odeur seule, je reconnaîtrais la Corse les yeux fermés », disait Napoléon à Sainte-Hélène...

De Calvi à Ajaccio, rares sont les villages : pas de maisons isolées, sauf les *villas des morts*. En Corse, chacun peut se faire enterrer où bon lui plaît, dans ses terres ou chez des amis ; aussi rencontre-t-on, çà et là, des caveaux perdus, sortes de marabouts enclos de murs, maisonnettes de la banlieue des trépassés, autour desquels les petits ânes gris croisés de noir paissent en liberté, car tous les animaux vivent ici en liberté ; le cheptel corse est si rare, l'élevage si primitif, que chacun retrouve facilement son bien. Les Corses sont des sages : bénéficiant des nombreuses pensions, retraites, subventions que le Gouvernement français fait à ses fonctionnaires et cumule même sur leur tête, ils ont quelque peu abandonné la culture et vivotent aux terrasses de cafés; adjudants en retraite, gardiens de prisons, ex-douaniers, ils végètent là, en fils heureux de « l'îl-e-de-boté » ; les plus pauvres travaillent juste pour se nourrir ; quelques figues de Barbarie suffisent, ou un coup de filet. La Corse importe du blé de France ! Et aujourd'hui qu'elle est purgée de ses bandits, elle fait même venir sa maffia de Marseille ! Toutes les maisons de Calvi sont voûtées à l'intérieur, à tous les étages, et beaucoup sont peintes à fresque, en camaïeu bleu, pareilles à des cellules angéliques, aux caves profondes de Neptune...

La côte Ouest, de Calvi à Piana, permet aux navigateurs côtiers un admirable voyage sous une route en corniche, où les châtaigniers succèdent aux oliviers, jusqu'au col de Palmerella, d'où l'on redescend sur le golfe de Porto. Les montagnes décrochent sur cinq plans des promontoires de forme identique mais de couleurs différentes : granit gris, porphyre rouge, schistes bleus, couronnés d'une végétation d'un vert bronze. Dans un bois de grands eucalyptus parfumés qui se détachaient sur la mer d'argent, nous allumâmes un feu près d'une tour de guet, d'où descendent des chèvres (chèvres, seule richesse corse...). Plus loin, la nature se fait moins âpre, la terre adoucit ses contours, et se laisse dompter; l'homme, — sauf s'il est Italien — n'abuse pas ici de son pouvoir. De rares bandes de légumes autour des bicoques, des vignes entretenues à regret, et d'une main négligente... Les femmes, le fichu noir sur la tête et la cruche à eau sur l'épaule, vous regardent passer avec une indifférence orientale ; elles sont usées par la pauvreté, la mauvaise hygiène ; leur visage est ridé, leur air dur. Au milieu d'un désert bas, une masure s'intitule prétentieusement : « Station médicale antipaludéenne » : seuls l'habitent des fonctionnaires et des moustiques...

A Cargèse, église grecque, et colonie grecque isolée sur le promontoire rocheux qui prend son élan et fend la mer... Le prochain port est Ajaccio. Nous nous abritâmes deux jours derrière les îles Sanguinaires, non loin d'une église grecque, sur une plage grise qui rappelait Saintes-Maries-de-la-Mer.

Dans les cafés d'Ajaccio, on voit les plus beaux bavards de toute la Méditerranée ; des gestes doublent leurs paroles et les paroles doublent leurs idées... Est-ce ici que Napoléon prit en horreur les avocats ? Les statues d'Ajaccio

Photos Kertesz.



elles-mêmes gesticulent, et comme les carrières de marbre abondent, en même temps que les grands hommes, la ville est peuplée de simulacres. J'ai peu de goût pour Ajaccio. Si c'était une ville aussi plaisante que l'on dit, on ne rencontrerait pas tant de ses habitants émigrés sur toute la surface de la terre, depuis Saïgon jusqu'au Venezuela... en passant par les Tuileries.

La plus charmante ville de Corse est aussi la moins connue ; elle se trouve à l'extrême Sud : c'est Bonifacio. Lorsqu'on vient d'Égypte ou de Naples et qu'on passe par le détroit qui porte son nom, on n'aperçoit que quelques maisons dont la blancheur souligne les rochers d'un trait de craie. On ne soupçonne pas l'étrangeté de ce repaire de pirates, qui cache son port à l'intérieur des terres, derrière les falaises. Il faut arriver sur un petit bateau, à quelques encâblures de la côte. pour apercevoir enfin l'entrée du goulet. Les pans verticaux semblent glisser l'un derrière l'autre et s'entr'ouvrir pour permettre l'entrée de la « marine ». Les habitants de Bonifacio tournent le dos au reste de la Corse. Avec indépendance, avec hostilité, leur cité vit sa petite existence locale, communale, égoïste, comme désireuse de garder ses distances entre les deux grandes îles française et italienne. Bonifacio a soutenu des sièges célèbres et la ruse seule en a eu raison : Génois, Français, Turcs se sont usés à la conquérir et leur rage n'a jamais entamé les habitants de ce nid de pétrels.

J'ai passé à Bonifacio des heures de solitude ensoleillée. Dans le port, dont aucun autre bateau que le mien ne venait troubler les eaux de lapis, j'ai pris les bains les plus bleus de ma vie... En youyou, je partais visiter ces grottes admirables qui sont cachées dans la pierre blanche, juste à l'entrée de la haute mer, et je dérangeais dans leurs ébats de grands oiseaux de mer. Le Sdragonato, la plus profonde d'entre les grottes, offre l'image renversée des flots, et, sur sa voûte en stalactites se jouent les reflets d'azur et d'aigue-marine.

Passé le pont-levis, la porte Neuve, lorsqu'on pénètre dans Bonifacio, il faut monter par la rue principale jusqu'à la citadelle. (Lorsque je visitai la ville, il y a trois ans de cela, les dames qui m'accompagnaient étaient descendues à terre en pantalon de toile bleue : Bonifacio n'avait jamais rien vu de pareil ; la ville endormie par la sieste se réveilla soudain de sa stupeur ; des têtes se montrèrent aux fenêtres et je crois même que quelques pierres sifflèrent...) Au haut de la citadelle. quelques tirailleurs marocains sommeillaient à l'extrême Sud de la France... De l'autre côté des « bouches », on apercevait la Sardaigne, blanche et verte ; à la jumelle, on pouvait voir des équipes fascistes faire sauter le rocher à la dynamite ; afin de cacher dans la falaise de grandes citernes à essence, pour le ravitaillement des sous-marins, on creusait la Sardaigne comme un terrier. On entendait tonner le canon au large ; les grosses pièces de marine italiennes défonçaient l'azur, ébranlaient à coups de bélier cette douceur que les dieux ne nous offraient sans doute que pour mieux nous la reprendre un jour...

En haut, l'un des clairs aspects de Calvi, la petite ville quasi-provençale et d'ailleurs celle de Corse qui est la plus voisine du continent. Ci-contre, l'Eglise grecque de Cargèse, station d'hiver, entre autres, des plus agréablement situées. Les habitants de Cargèse, en majorité, descendent des Grecs du Péloponèse qui fondèrent au XVIIe siècle cette ville charmante.

L'EDEN CORSE

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Je me trouvais un soir à Calvi en train de contempler les meilleurs danseurs du monde : c'étaient deux garnements en espadrilles qui, sur la place aux platanes, devant un piano mécanique, inventaient des pas et des figures avec une souplesse et une sûreté inouïes. Autour d'eux la foule en casquettes (car les femmes étaient à part sur des bancs lointains) sifflotait des airs venus du boulevard de Clichy. Et je me souvenais de mon confrère berlinois, feu Paul Cohen-Portheim, qui me fit lire un jour l'article qu'il consacrait à l'antique Cyrnos.

Il adorait cette autre « île inconnue » à l'égal de l'Angleterre dont il a rapporté un livre si perspicace. A ses yeux, la Corse était le pays le plus *inaméricain*, le plus *infasciste*, le plus *inbolcheviste* du globe. Excusez ces néologismes allemands... Il se plaisait à y voir un des derniers refuges de la vie patriarcale, un mélange de Tyrol et d'Afrique, bref le royaume idéal du bon Théodore pour qui Rousseau rêva une Constitution. Insulaire, immobile comme ci-devant la Chine, inviolable dans son paradis austère, la Corse formerait une espèce de « réserve » où les agités du siècle pourraient aller revoir, à neuf heures de la Promenade des Anglais, Sparte à la fois et Salente...

Cette vue poétique, et en somme flatteuse, n'est guère exacte. Les Corses, si fort enracinés, voyagent beaucoup. Ils essaiment sous tous les climats. Ils ont colonisé la France, son armée, sa police, ses administrations. Certes ils forment tous une noblesse terrienne ; toutes les familles de l'île ont eu un fief, dont elles gardent, pour la plupart, le nom topographique. Ils possèdent encore dans un coin perdu deux chênes-lièges, trois châtaigniers, une vigne rocailleuse pour s'y faire enterrer jalousement, mais ils ont fourni un héros à l'Europe entière. Ils tiennent à Napoléon, qui ne leur est point national, plus encore qu'à Paoli. Et au pied de la montagne, dans les rues à pic de Bonifacio, les gamins qui mènent paître leur mouton ou qui jouent à la mourre sur la poussière, savent tous que la capitale de l'île est maintenant Marseille, à moins que ce ne soit Paris.

Heureusement; car la Corse partie à la conquête du continent, plus robuste et plus jeune que jamais, a gardé chez elle les apparences de l'abandon et de la vieillesse. Des villes jadis célèbres, des champs de bataille, des ports de mer, des forteresses ne sont plus que lieux-dits, de grands noms déserts sur la carte. C'est ce qui trompe le voyageur pressé, et le bon Cohen-Portheim. La dignité, la réserve, le sérieux de cette population un peu mystérieuse la font aisément passer pour une race indolente et engourdie. Or des trésors d'énergie et de passion y couvent et la flamme en brille souvent. Un Eden ? allons donc ! une terre âpre et sauvage où la pauvreté n'a jamais eu la laideur de la misère, où l'aisance n'a jamais eu la vulgarité de la richesse. Un sens aigu de la vie et de la mort y règne, l'horreur des sentiments empruntés. Bref tout le contraire de l'âme moderne, de cette stupide âme moderne où l'on ne prend rien au sérieux, et où l'on achète des plaisirs collectifs, des divertissements de confection parce qu'on oublie de vivre. A cet égard seul la Corse est archaïque. C'est sa bénédiction particulière.

Aussi ne suis-je pas certain que le tourisme, les relations accrues avec la côte de Provence, l'évolution des mœurs arrivent jamais à transformer l'île en une super-Riviera. Sans doute on a coutume d'y récriminer, à bon droit, contre les « pointus » du Nord, leur incurie, l'abandon où ils laissent le plus grand, le plus beau des départements français. Mais on ne voudrait pas être comme les autres provinces, une succursale, un amas de patelins et de localités, où de temps en temps il y aurait fêtes régionalistes, costumes locaux et félibres et concours agricoles... Comme on a raison !

Il y aura toujours en Corse de quoi repousser l'étranger frivole, le confiner dans ses circuits d'autocars et ses salons d'hôtels. Il y aura toujours une supériorité de l'indigène sur le passant : le goût de la simplicité et de la vie familiale, du tabac à bon marché, du vin rose, du fromage acide, du jeu de boules et de la solitude montagnarde. Le massif lui-même qui envoie vers la mer, à dix milles au large, ses effluves balsamiques, nul ne peut le visiter en détail. De près, enfoui sous ses forêts ou ses taillis, on ne peut l'explorer qu'à tâtons, on ne l'embrasse jamais de la vue. Et le vent le plus rude au monde, le terrible *libeccio* qui souffle de la côte ligure, repousse sans cesse l'île française, l'île individualiste, vers notre aire, vers notre climat, vers le seul régime où ce pays tant de fois envahi ait trouvé sa liberté en perdant son indépendance.

Quel peuple ainsi doué ne serait pas orgueilleux, de cet orgueil suprême qui dédaigne de se manifester ? Les hydravions qui ronflent au-dessus de lui, les bateaux blancs qui sillonnent la mer bleue en revenant de Grèce ou de Tunis, les Sardes pêcheurs de langoustes qui, de temps à autre, tirent un coup de feu par-dessus le détroit, les journaux incendiaires qu'on fait passer de Livourne, les dancings qu'on installe pour Anglais pervers dans des caves d'Ajaccio ou de Bastia, rien ne le fait sourciller. Et de loin, cette Thulé méridionale semble dresser sur la mer, en plein soleil, un mur inaccessible et brumeux, des falaises déchiquetées ou des caps armés de tours rondes, pour marquer non pas sa boudeuse défense, mais sa patiente éternité.

André Thérive

LES NOUVELLES TAPISSERIES DE BEAUVAIS TÉMOIGNENT POUR NOTRE TEMPS

PAR EUGENE MARSAN

DEUX amis qui s'entretiennent. Le premier s'inspire d'une tradition conçue sans étroitesse ni routine. A la passion du nouveau, le second allie un goût difficile.

Tous deux sont revenus enchantés de l'Exposition des tapisseries de Beauvais aux Galeries Lafayette. Ils louent M. Jean Ajalbert d'avoir su renouveler un art qui semblait condamné, dans les manufactures nationales, à la reproduction et au pastiche. Je rapporte impartialement la suite de leurs propos.

■

— Quelle est, selon toi, la loi profonde de toute décoration heureuse ? L'unité, n'est-ce pas ? Mais l'unité de l'œuvre suppose l'unité du choix, du commandement. Une belle demeure résultera du concours de tous les arts. Impossible d'obtenir quoi que ce soit d'accompli sans l'exacte subordination de l'architecte, du peintre, du statuaire, du tapissier, du ferronnier, à un même plan.

— Et depuis longtemps l'architecte bâtit sa maison, puis il s'en va, il s'en lave les mains. Après quoi les autres arrivent, et chacun cherche à briller à part. Il faudrait que l'architecte demeurât et conduisît les autres. Il vaudrait encore mieux que l'architecte eût pensé à tous les autres dès son premier croquis.

— Que fais-tu donc du maître de maison ? N'oublie pas le maître de maison. Louis XIV à Versailles. Jules II au Vatican. Et toi chez toi.

— Hé là ! tu es bien gentil. Mais je ne suis pas tellement sûr de moi. Il se peut que les particuliers désormais manquent trop de formation.

— En ce cas, nous serions en présence de l'un de ces maux immenses auxquels on ne peut remédier qu'en reprenant les choses de très loin. Je te trouve pourtant pessimiste. La race des gens qui savent ce qu'ils veulent, et qui ont raison de le vouloir, ne doit pas être entièrement éteinte. Quoi qu'il en soit, c'est une condition *sine qua non*. D'abord des demandeurs, des « employeurs » qui sachent leur rôle. Personne ne peut remplacer le maître de maison. Sans lui, l'architecte est acculé ou bien à une froide tyrannie ou bien à une démission piteuse. Avec lui et en lui, tout s'enchaîne.

— A moins qu'il ne jette le désordre partout.

— C'est le cas d'indignité que j'ai loyalement prévu. Tu triches par mauvais esprit. Tu ne respectes pas les définitions. Mais reprenons *da capo*. Une belle maison, disions-nous, résulte du concours de tous les arts. Il faut donc, en premier lieu, que chacun des arts appelés à concourir soit lui même conduit à un degré de perfection tel que l'idée de l'écarter ou de le traiter en parent pauvre ne puisse plus venir à personne. Je crois qu'enfin nous en sommes là.

— Je commence aussi à l'admettre. Beaucoup de nos peintres savent ou sauraient décorer un mur. Nous avons des sculpteurs admirables, des ferronniers exemplaires. Un beau tapis n'est plus l'oiseau rare. Nos faïences, notre orfèvrerie, nos meubles eux-mêmes connaissent des réussites de plus en plus nombreuses. Seules nos manufactures nationales demeuraient à l'écart de ce magnifique renouveau. La Belle au bois dormant. Mais voilà Beauvais qu'Ajalbert réveille...

— Sèvres également s'est déjà réveillée. Tu dois être content.

— Tu l'es aussi. Et puisque je sens en fonction du passe tandis que tu juges en pensant à l'avenir...

— C'est la même chose...

— Oui, mais tu me comprends. Puisque les points de départ de notre sensibilité sont aux deux pôles, et que nous nous rencontrons, excellent signe. Qu'est-ce que tu préfères, toi, dans cette exposition de Beauvais que Maurice Dufrêne a su distribuer et présenter si bien ?

— Tu attends que je te nomme en premier lieu Charles Martin, pour ces belles compositions où il a ranimé avec tant de grâce un décor archaïsant, 1830, au moyen d'un dessin tout pénétré de cubisme... Tu ne dis rien ? Tu ne cries pas un peu ?

— Mais non. Avant d'avoir vu ces panneaux de Charles Martin, avec leurs gris si savants et si charmants, je pensais déjà que le cubisme a pu être un échec, si l'on songe à la peinture proprement dite, à la peinture de chevalet, il n'en a pas moins influencé et sans doute transformé toute la décoration, et jusqu'à la typographie.

— Tiens donc ! Mais si j'ai nommé en premier lieu Charles Martin, la forme même de ma phrase t'a révélé que j'allais immédiatement citer un autre artiste, tout différent, avec un égal plaisir. Quelqu'un dont la modernité est d'inflexion classique. Quelqu'un dont les couleurs et la lumière sont plus près de la nature et chez qui l'art du tapissier égale l'art du peintre. Quelle science de la composition ! Quelles jolies figures de femmes !

— Tu parles sûrement des *Beaux Dimanches* et des *Baigneurs* de Paul Véra. Mais que penses-tu du *Pique-nique* de Maurice Taquoy ? Lui aussi compose infailliblement. Lui aussi a d'étonnantes verdures. Je n'ose t'avouer, car je l'admire beaucoup, que je trouve quelquefois à ses personnages une face ingrate, comme à certaines silhouettes de Watteau, dans *L'Embarquement* par exemple. A part cela, que je ne hasarde pas sans trouble (et ma comparaison n'est certes pas humiliante), j'adore sa probité, sa

A gauche, deux feuilles du paravent de Cappiello dans ses « Faisans », pour une salle à manger dont les bois sont de Ruhlmann. Ces bouquets de plumes et de fruits, d'une délicieuse légèreté, chatoient sur un vert audacieux à liston bleu pâle. Sur la page en regard, la « Partie de canot », de Charles Martin : exquise rêverie d'une sensibilité moderne, dans un décor où la fantaisie et le monde réel collaborent.



Photos Vizzavona.

A droite, l'un des cartons de Paul Véra pour « les Beaux Dimanches » (dont les bois sont de René Prou). Les harmonieuses figures de femmes imaginées par l'auteur sont très différentes et pourtant s'accordent entre elles par l'effet d'un vrai style, où les charmes du détail et ceux de la couleur — des roses et des verts notamment — ne le cèdent pas au prestige de la composition. — Un art achevé, complet...

maîtrise, son éclat. Et quels meubles lui sont échus en partage ! Ces majestueux bois dorés de Sue et Mare, quelle merveille !
— Que n'avons-nous un beau château à meubler en France ? En voilà le grand salon. Dans l'un des petits salons, nous pourrions mettre l'un des fastueux bouquets de Gaudissart, velours et lumière, ou ses glaïeuls ou ses orchidées. Dans la salle à manger, les scintillants, les étincelants perroquets de Cappiello, ou bien ses faisans, qui alternent avec des fleurs, et l'on reconnaît toujours, aile ou rameau, le même magicien, à cette aération, à ce souffle, à cette possession de l'espace. Cappiello devrait un jour nous donner un Ariel. Attends, je n'ai pas fini. Chez la dame de mes pensées, qui serait une belle blonde, dans son boudoir, je mettrais ces *Rubans* d'André Groult, dont le meuble clair et la franche tapisserie bleue et rose font un chef-d'œuvre de délicatesse. Et attends encore. Comme je suis très opulent, par hypothèse, nous ferions cadeau à l'hôtel de ville de notre chef-lieu, pour la salle des mariages, de tous ces fauteuils de Whidhoppf, qui trouvent moyen d'être à la fois amusants, spirituels, et parfaitement nobles.
— Tu déraisonnes, éminent ami. Tu fourres des tapisseries partout.
— Comme on faisait au XVIIe siècle, tu sais. Tu n'as qu'à lire la description de l'étage de d'Artagnan au bord de l'eau, ou de l'hôtel de Racine, rue Visconti, dans le dernier livre de Lenôtre, *Paris et ses fantômes*. Seul empêchement, en réalité : personne n'est plus assez riche. Ce n'était donc qu'un procédé de démonstration, pour traduire ce que j'ai si bien senti : à savoir que les nouvelles tapisseries de Beauvais peuvent être désirées, logées, employées. On en voudrait chez soi.
— Et si nous nous montions la tête ? Pour une demi-douzaine d'artistes que tu as pu...
— D'abord nous en avons nommé huit, et puis il y en a d'autres. Georges Leroux, dont la *Provence*, sur un meuble un peu grêle de Jallot, a beaucoup de fraîcheur. Jean-Ch. Duval, qui a du poids sans lourdeur, de la gravité sans tristesse. Jean Gadenne, dont les *Quatre Saisons*, sur des bois de René Prou, sont gentilles. Madeleine Luka...
— Et Marianne Clouzot, chacune avec son écran, le premier pour toi, en raison de sa subtile naïveté, le second pour moi, qui en aime ce bel équilibre, lequel n'ôte rien à l'expression.
— Il y a aussi Jean Weber, ardent et sombre. Et enfin Dufy, si osé, dans ce curieux Paris bleu et or. Dufy qui a voulu



A droite, le paravent de Raoul Dufy, dans son « Paris » bleu de nuit et or. A l'extrémité de l'autre page, l'une des compositions de Maurice Taquoy, pour le magnifique salon de Sue et Mare : sur un rouge lumineux les verdures de ce « Pique-Nique » s'ordonnent luxueusement. — Ci-dessous, « Rubans » d'André Groult, tapisserie et meuble également précieux.

Chacun de ces artistes représente ici, avec une entière originalité, une tendance caractéristique de l'art contemporain. Dufy : un certain « primitivisme », mais plein de grâce. Cappiello et Taquoy : un certain réalisme, mais de volonté classique. André Groult, comme Paul Véra ou Charles Martin : un parti-pris décoratif plein de traditions fécondes. — La diversité d'une époque.

rester lui-même et trouver une formule qui fût nouvelle, en tapisserie, et qui toutefois convînt. Nieras tu qu'elle convient ?

— Plus qu'absolument nouvelle la formule est peut-être médiévale, ou orientale, et primitive. Je trouve seulement que le dossier du grand fauteuil manque de proportion, il excède. Le petit fauteuil et la chaise sont bien. Mais dans le paravent de la Tour, en dépit de ce dessin linéaire, en dépit de ce trait réduit à une sorte de ponctuation, il parvient à un effet de grandeur et d'étendue dont on est saisi... Au total, une foule d'ouvrages intéressants et réellement nouveaux, et très peu d'erreurs graves, deux ou trois, sur lesquelles tu as raison de glisser : telle est la parure dont Beauvais s'est enrichi depuis dix ou quinze ans. Il faut en savoir gré au conservateur, sans omettre ce qu'il a dû déployer de finesse et de volonté, de diplomatie et de bonne administration. Grâce à lui, l'État français continuant à produire des tapisseries l'aura fait princièrement, royalement, c'est-à-dire en faisant appel à des artistes novateurs.

— Sais-tu à quoi je songe ? A l'accord qui devrait toujours exister entre toi et moi.

— Comme dans cette ronde de Paul Fort, où tous les hommes de bonne volonté doivent « se donner la main ». Quel rêve, cher ami !

Eugène Marsan

…otos Vizzavona.





Photo Braun.

ENCORE BONNARD

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON

Ayant de ses doigts fins capté quelques âmes, Bonnard les épingla, toutes vives, sur une trentaine de toiles. Nul entomologiste n'aurait su nous offrir papillons plus rares. Or, réunie, l'été dernier, par M. George Besson, cette collection unique fut exposée chez Braun.

Parallèlement, MM. Bernheim jeune avaient groupé vingt-six œuvres récentes du même peintre et, quinze jours durant, j'allai sans me lasser de la rue Louis-le-Grand au Faubourg Saint-Honoré.

A 5 h. 30, le 30 juin, les expositions Bonnard n'avaient plus qu'une demi-heure à vivre et je me hâtais vers l'avenue Matignon quand j'aperçus, animé d'une vitesse égale mais de sens contraire, notre ami Maxime Lanvol qui venait à ma rencontre.

« Tu as vu, dit-il, abrégeant les formules, tu as vu et, comme moi, tu reviens voir, vieux camarade, car c'est insigne ! Quel peintre ! Le seul qui nous reste depuis la mort de Renoir ! »

J'étais de son avis, assurément, mais ne s'agissait-il pas de le faire parler ?

« Et Matisse ? grognai-je en haussant les épaules, serait-ce une fleur ?

— C'en est une, n'en doute pas, mais une fleur cérébrale, donc un peu artificielle, une fleur de serre, si tu veux. Bonnard, lui, est de pleine terre. C'est la fleur du Bon Dieu, toutes les fleurs de tous les jardins du monde avec tout leur pollen et tout leur parfum. Femme, mur, ville et port, tout est fleur chez lui, jusqu'à l'adorable chaton qui, tigré de noir, enrubanné de rouge, ronronne sur les genoux de M. Ambroise Vollard, samouraï négroïde, jusqu'au basset affectueux et résigné dont, avançant un petit doigt sournois (c'est long une pose quand on a cinq ans!) Mlle Isabelle Lecomte du Nouy chatouille le museau humide et sombre.

» Les rosées sont de qualités différentes. Chez Bonnard c'est celle du cœur, chez Matisse c'est celle de l'esprit.

» Matisse est limpide comme une idée et les arabesques où il pose ses couleurs exquises ont la distinction et comme la sublimation de l'esprit.

» Peuplés de houris transparentes, hantés de musiques légères, les paradis de Matisse sont vraiment célestes. Or ceux de Bonnard ne sont que terrestres et voilà pourquoi je les préfère. Ils me touchent davantage. Leur doux éclat, leur tiédeur et leur joie humaines m'enivrent. Certes les Eves qui y vivent à petit bruit ont grignoté la pomme, mais ce fut d'une dent si furtive. Elles portent le sceau d'une innocente et délicate sensualité, soit que, nues, mais gainées d'un frémissant maillot de lumière, elles fassent au miroir l'hommage de leur jeune corps, soit que, rondes de tête et sereines d'âme, elles se penchent sur un ouvrage de couture ou l'assiette du goûter. *Le goûter*... C'est une toile, revois-la ! La bouche friande se recueille, les yeux se ferment, les mains attendent, en suspens, la décision centrale ? Cependant, blotti contre sa maîtresse, un basset comique guette sa part. Content et

A gauche voici l'Américaine, portrait d'une âme exquise. Le songe des yeux, la moue des lèvres disent le cœur gros. Quand on est si blonde il n'est chagrin que d'amour. A celui-ci Mme M. ne survécut : elle se tua et le docteur G. Viau très pieusement recueillit sa frêle apparence terrestre. C'est un admirable tableau. Voici enfin un nu de Bonnard, un nu dont le divin soleil a modelé la chair heureuse.

Photo Bernheim Jeune.





Photo Bernheim Jeune.

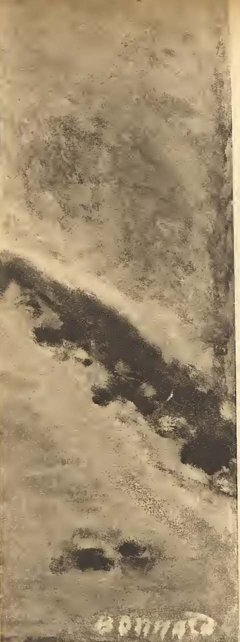
câlin, le dos rond et la queue verticale, arrive un petit chat. La nature, elle-même, est invitée. Par la fenêtre grande ouverte elle entre à torrents, avec ses bruits et ses parfums. On entend le frisson des feuilles, le bourdonnement des insectes, le chant des oiseaux, le ronron du chat et, de temps en temps, le jappement quêteur du chien qui s'enroue de gourmandise...

» Magnifique chant d'amour! Le miracle, sais-tu, c'est que Bonnard ait, pour en écrire la partition, une ferveur sans cesse croissante.

» Parfois, ce n'est qu'une arabesque musicale, un léger arpège, tel *le Départ pour l'Ecole* où les dix petits pieds bottés des cinq petits bonshommes encapuchonnés sont autant de croches alertes sur la portée grise d'un matin d'hiver.

» Mais, ici, dans cette salle où nous entrons c'est une vaste symphonie et je n'en sais de plus belle. Jamais les accords ne furent plus parfaits, plus lyriques les violons, ni plus touchant l'unisson. Elle est en blanc majeur, car voici de retour la couleur de la candeur. Ce n'était pas, la pauvrette, une enfant-prodigue : les modernes l'avaient chassée. Recueillie par Bonnard, elle ajoute à ses édens sa gloire immaculée. « Un bienfait est toujours récompensé », comme il me disait, hier, avec son discret sourire.

» Comment l'imagines-tu, au fait ? Grand, large, ouvert, n'est-ce pas ? Fermé, mon cher, et à triple tour. Petit et mince, il est sobre de gestes et de paroles. Si de son soleil intérieur il ne laisse filtrer aucun rayon, ce n'est pas économie mais pudeur, évidemment. Une humilité délicieuse l'incline à des aveux très touchants chez un si grand peintre. Lui vante-t-on sa veine féconde et sa verve généreuse : « — Que de travail inquiet cache cette prétendue facilité ! » gémit-il. L'instant d'après, il reproche à sa couleur sa vibration magnifique car avec une sainte mauvaise foi il veut synonymiser profusion et confusion. Il dit encore : « — Le Japon m'obsède, je mourrai en kimono ! » Peut-être, mais c'est un si beau vêtement ! Et quelles épaules il fallait pour le porter ! Il eût écrasé tout autre que lui. Inspirant ses mises en page qui nous ravissent, le génie du Matin-Calme préside à sa merveilleuse féerie impressionniste, si foncièrement française et chez lui si puissante et si nombreuse ! C'est une exquise collaboration. Cette *Femme au Lapin* qui, dès 1891, annonçait l'amenuisement et le tourment de l'art de 1900, vient de nous en rappeler les origines. A cette époque le Japon était presque seul à signer la belle arabesque. Bonnard découvrait Hokusaï, Outamaro, les mousmés... Il était dans l'extase. C'était la lune de miel. Or, aujourd'hui, trente



Miraculeuse simplicité ! Bonnard a beau connaître le succès voire la gloire, il a beau, dès maintenant, savourer les prémisses de l'immortalité, il est resté pareil à lui-même. C'est toujours le canotier de 1911 qui, la veste bas, ramant de tous ses bras, allait sur sa belle Seine vernonnaise faire moisson de soleil et d'allégresse. De ses chères navigations il rapporte des visions radieuses où les fleurs et les femmes sont sœurs.

Photo Georges Besson.



ans plus tard, le génie nippon flotte encore sur l'œuvre du maître français, léger et tenace comme le souvenir du premier amour, et j'adore cette réminiscence que le temps a quintessenciée.

— En 1930, dis-je, elle lui inspirait son portrait par lui-même qui est chez Braun. Quelle chose étonnante ! Serré dans un peignoir spongieux, rayé d'un gris et d'un jaune si fins, le peintre a silhouetté sur le brouillard d'or du fond sa forme stricte. Le contre-jour achève de la dépouiller de sa réalité. Ce devient une abstraction.

— Et c'est Bonnard, continua Lanvol, c'est Bonnard avec son renoncement et sa noble inquiétude, tel qu'il m'est apparu dans son atelier de la rue Tourlaque, Crésus de la peinture, à qui ses richesses d'œil et de cœur sont un remords, qui voudrait contenir ce flot d'allégresse qui s'échappe de lui, ce lyrisme radieux qui vibre sur ses toiles comme par un beau jour une buée de chaleur sur les fleurs d'un parterre et, débordant les cadres, inonde les cimaises.

» Voici le Japon qui, en 1920, allonge les yeux songeurs de Mme M..., l'Américaine. Déjà la bouche de la femme-enfant fait la moue à la vie. Demain la petite âme exclusive ne pourra survivre à l'amour et bientôt le Dr Georges Viau recueillera son apparence terrestre — fugitive et blonde.

» Le voici toujours, en 1928, qui bride l'œil bougeur de Mlle Isabelle Leconte du Nouy et pose sur sa petite tête ronde le casque noir des poupées de Yedo.

» Charmante psychologie de Bonnard ! Il n'existe pas de toile de ce beau peintre qui ne témoigne de cette pénétration. Elle a, d'ailleurs, une délicieuse saveur d'ingénuité. Il peint ses modèles jusqu'au cœur et, tels ceux de MM. Vollard et Bernheim jeune, nombre de ses portraits sont des charges ailées, d'innocentes et fines caricatures.»

Ainsi devisions-nous devant le *Jardin au Pommier*, la *Femme au gant*, la *Nature morte jaune* et cette *Ferme*, sans doute vernonnaise, qu'il aime tant à peindre et dont la barrière fait au bas des vieilles maisons comme une accolade d'amour.

Six heures sonnaient que nous parlions encore; on fermait, il fallut partir.

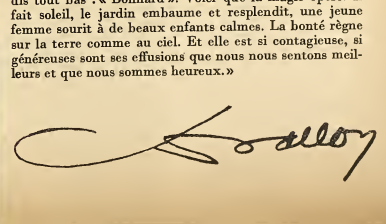
En gagnant les Champs-Élysées un soupçon de mélancolie nous assombrissait. Au Rond-Point le verre des fontaines brillait et le soleil brodait la vapeur des eaux d'un tremblant arc-en-ciel.

« Vois ! s'écria tout à coup mon ami. Vois Smynthée qui envie sa palette à Bonnard...

» Confus, a-t-il dit. Confus ? On ne peut être plus injuste avec soi-même ! Certes il n'est pas un des tableaux de Bonnard qui ne soit une corne d'abondance. A peine l'aperçoit-on qu'il se vide à vos pieds de toutes ses richesses, femmes et fleurs ; c'est un éblouissement. Mais, le moment d'après, on voit clair. Tout s'organise. Tout vibre, chante et prie, chaud, limpide et pur.

» Si ses deux bras suffisent à ce peintre pour prendre toute la nature et la poser, émue et consentante, sur un 60 paysage, c'est qu'il a, tel Pan, l'innombrable amant, douceur et puissance. Il éprouve à l'égard d'une si belle Dame trop de tendre respect pour la meurtrir ou même la chiffonner. S'il la transpose un peu, c'est dans son ordre divin.

» Faisons une expérience, maintenant : ferme les yeux, dis tout bas : « Bonnard ». Voici que la magie opère. Il fait soleil, le jardin embaume et resplendit, une jeune femme sourit à de beaux enfants calmes. La bonté règne sur la terre comme au ciel. Et elle est si contagieuse, si généreuses sont ses effusions que nous nous sentons meilleurs et que nous sommes heureux.»




Photos Zuber.

LES SURPRISES DES CHAMPS

PAR MAURICE COURTOIS-SUFFIT

Photos Zuber

Conciliabules tenus avec le Chien contre les libres bêtes ; visée d'un gibier posé ; rencontre des choses dures, résistantes, fauves, de la campagne — écorce des arbres, fange des bords d'étang, pelages vidés de vie, encore chauds du dernier bond... — autant de scènes saisonnières bien connues des nombreux médecins qui chassent. C'est un fils de médecin, le jeune auteur de "La Savatière" et du "Jardin d'Essai", qui en évoque ici quelques-unes.



MON compagnon déclare : « Nous ne chasserons pas ». Mais il emporte son fusil. Il me dit en souriant : «On ne sait jamais... »

Un bonhomme nous accompagne, qui doit poser, le long du grillage d'une sapinière naissante, des pieux de remplacement. Le bonhomme porte une cognée sur son épaule.

C'est entendu, nous ne chasserons pas. Un fusil pour deux personnes, c'est bien assez.

Un rayon de soleil succède à une averse. La campagne se réjouit, s'égoutte, étincelle. Tout ce qui vit, et pense, j'imagine, s'estime soulagé. Même les bêtes. Au point de se donner le mouvement qui décèle la gaîté et correspond aux aptitudes. Les bêtes en s'exposant à notre vue, en picorant dans les chaumes ; en s'asseyant le long des haies (je parle des lapins, petits propriétaires, au seuil de leurs « passées »). Nous : en accompagnant un rafistoleur de grillage. Nous ne sommes bons, aujourd'hui, qu'à siffler la chienne en duo ; mon ami : à porter le fusil unique, — j'allais dire mitoyen ; — moi : à respirer l'air, mais en conscience, l'air qui sent la fougère consumée et trempée.

Pour gagner le grand clos d'un hectare où trois mille petits pins risquent une tête timide, nous côtoyons un sarrasin fané. (L'odeur du sarrasin, beau symbole, me restitue, elle seule, si je ferme les yeux, toute la chasse du passé, toutes les trêves d'automne au bord des journées studieuses.) Le sarrasin, lui-même voisin d'un arpent de *moa*. Nous ignorions le nom de cette sorte d'orge, ne savions pas à quoi elle servait,



hotos Zuber

d'où elle venait. Le porteur de cognée nous dit :

— Ça vient d'une autre puissance.

(Comme si nous ne vivions pas dans un pays, mais dans une puissance.) Et nous nous regardons, amusés, mon compagnon et moi.

La chienne navigue dans ces deux sortes de couverts, pleins d'odeurs, de cachettes, et on l'y voit fouiller en longs sillons qui tremblent.

Un lapin déboule. Mon camarade n'était pas prêt. Mais, brusquement, avec la hâte brutale, claquante, du fantassin en tirailleur, il tire et le lapin roule.

Nous sommes contents, saisis : nous rions.

Au coup de fusil, une buse se lève à l'autre bout du sarrasin, hors de portée.

Je ne peux m'empêcher de crier :

— Quel dommage !

Et mon ami :

— Voilà le vrai beau coup de fusil. Et utile !

La chienne apporte le lapin. Je l'achève avec un zèle non dégoûté.

Mon complice me vante les pins dont il a fait lui-même, partiellement, le repiquage, et dont la vue — sinon le futur profit — réjouit ses appétits d'agriculteur intermittent mais appliqué et assez artiste. Il sait que j'aime ces sortes de plaisirs, un peu mystérieux pour quelques-uns ; un peu obscurs peut-être ; où entrent des éléments divers, en doses variables : un peu de misanthropie, un peu de foi dans l'avenir, un peu de goût pour la chose possédée, un peu de besoin d'air pur...

— Je les ai vus avant-hier, me dit-il. C'est là que je me suis aperçu que le grillage était tombé sous la poussée d'une vache. Beaucoup de piquets étaient pourris. Ce n'est pas en trois jours que les lapins, la nuit, peuvent couper les pins. Ils ont beaucoup de nourriture ailleurs. Ah ! si nous avions eu de la gelée, ils en auraient fait un dégât !

Nous arrivons sur le lieu du spectacle. Voici notre plantation reconnaissable de loin (la plantation, mais pas les plants perdus dans l'herbe), au bleu métallique du grillage encore neuf. La chienne nous a précédés à l'intérieur du bois futur. Elle tombe en arrêt. Un bel arrêt durable. Attendons. Nous l'exhortons plusieurs fois : « Allons... Allons, va donc ! » Enfin elle se décide. Deux coqs s'envolent ensemble. Mon ami réussit le doublé. Cela ne va pas mal. Je croyais que nous ne chassions pas. Content de nous, je me délivre d'un poids :

— Pour des chasseurs qui ne chassent pas...

Mon ami n'a pas l'air d'apprécier ce langage champêtre. Il n'a pas l'air, non plus, de se réjouir beaucoup d'avoir tué deux faisans. L'air soucieux, étonné, il regarde autour de lui dans le champ fleuri de chardons et rempli de grandes herbes. On ne peut pas apercevoir très facilement les petites pousses promises. Il faut se baisser, se fatiguer les yeux pour isoler une plante frêle qui

a l'air d'un sapin, mais peut n'en pas être un, tigelle verte sauvée d'une touffe de palaises, et croissant auprès d'un brin de saule. Mon ami se résout à chercher. Il pose son fusil par terre. Il s'accroupit. Je l'imite.

Cependant, le bonhomme commence d'enfoncer des piquets et d'y accrocher les mailles du grillage. Il est joyeux. La bonne averse a facilité son travail. Il nous dit :

— La pluie, elle a *enfondu* au moins vingt centimètres.

Nous cherchons. Eh bien non ! La tigelle visée n'était pas un sapin. A quelques mètres de là, en voici un. Horreur ! Il est décapité. Coupé par un lapin. Aucun remède. Un autre : coupé aussi. Un troisième : même sort. Nous allons en tous sens. Mon ami est bouleversé. Je balbutie quelques paroles de circonstance. Par exemple :

— Cherchons un peu plus loin...

Mais, un peu plus loin, les pins sont coupés aussi, et irrémédiablement. Les petits arbres bien portants, aux chevelures abondantes, sont devenus de malheureux petits bouts d'allumettes.

Le bonhomme aux piquets nous a suivis des yeux. Il nous crie :

— Ne cherchez pas, allez. Ça n'a pas été long, rien que deux nuits sans grillage, mais c'est suffisant...

Mon ami semble ne pas entendre.

Je risque :

— Je crois que les lapins les ont tous coupés.

Devant une clairvoyance aussi désarmante et aussi désarmée, mon compagnon qui allait parler, se tait. Visiblement, il a le cœur gros. Enfin, il m'entraîne avec nervosité. Il veut rentrer tout de suite. Soit. Rentrons.

Pour dire quelque parole apaisante, je hasarde des généralités, d'une voix modeste.

— Nous ne venions pas pour chasser, nous avons chassé... Nous venions pour voir des pins, nous...

Mais je m'arrête. Je songe tout à coup que nous avons oublié dans l'herbe le fusil mitoyen. J'en avise mon muet camarade. Je lui fais rebrousser chemin. Absorbé, désolé du ravage de ses plants, il se laisse maintenant conduire. Nous voilà repartis, coupant par un sentier de traverse que jalonnent quelques châtaigniers. (Nous étions à cent mètres du seuil de la maison.)

— Ah ! pas de veine !

J'ai crié malgré moi.

A vingt mètres, l'oiseau aux longues ailes, la buse aperçue tout à l'heure au bout du sarrasin, s'envole avec sang-froid, sans hâte, du faîte dénudé d'un des arbres.

La buse à vingt mètres ! La buse à portée !

A portée ! Cet oiseau de proie si difficile à détruire, si vigilant, si rarement approchable !

La parole coupée, impuissants, désarmés — c'est le cas de le dire — nous avons le visage du désespoir.

Maurice Martin du Gard






Photo Intran

Les joueurs « se bousculent violemment, se plaquent sans pitié, se groupent en mêlées qui se heurtent des épaules et parfois de la tête, s'embrouillent en des cafouillages où l'on attrape parfois un mauvais coup... » Le « demi dit de mêlée, petit, rageur, dur aux chocs, sorte de fox humain, doit ramasser habilement le ballon dans le désordre, glisser à travers les avants brouillés, éclaircir ... une situation confuse... »

LE RUGBY

PAR PAUL VOIVENEL

J'AIME ce rude jeu et j'y trouve, après de longues années, le même plaisir de qualité.

J'ai porté le maillot du Stade Toulousain qui fut si souvent champion de France, et le spectateur d'aujourd'hui s'émeut en moi différemment, mais aussi vivement que l'athlète d'autrefois.

On ne découvre pas tout de suite le Rugby.

Trente joueurs divisés en deux équipes de quinze luttent pour porter un ballon ovale derrière une ligne dite de but, ou le faire passer au-dessus d'une barre transversale entre deux poteaux verticaux. Ils se bousculent violemment, se plaquent sans pitié, se groupent en « mêlées » qui se heurtent des épaules et parfois de la tête, s'embrouillent en des « cafouillages » où l'on attrape facilement un mauvais coup, et l'impression de celui qui assiste à une partie pour la première fois, est plutôt choquante. La vigueur physique et la brutalité lui paraissent les qualités essentielles ; il s'étonne que des esprits distingués puissent s'emballer pour ce sport. Mais, si l'ami qui l'a mené le ramène, s'il sait choisir les matches convenablement ; si, après avoir patiemment expliqué, il termine l'initiation par une rencontre internationale à Colombes (1), il y a neuf chances sur dix pour qu'il ait fait un adepte nouveau.

Cependant, cet adepte, quelle que soit sa faculté d'observation et sa subtilité, mettra longtemps avant d'apprécier les finesses du spectacle auquel il assiste.

La force des muscles et la vitesse des jambes ne suffisent pas. Il faut plusieurs années pour que s'acquière l'immédiatisme indispensable à l'exécutant. Qui regarde attentivement une équipe devine vite, devant la variété des types physiques correspondant à des fonctions spéciales, la richesse des possibilités complexes d'un tel organisme. L' « avant », plus lourd et plus résistant, se charge en quelque sorte de défricher ; son rôle essentiel est de procurer le ballon aux « demis » qui doivent le transmettre aux « trois quarts », désignés par leur place et leur structure de lévriers pour « marquer l'essai ». L' « arrière», assez souvent de taille médiocre, mais râblé, au coup de pied adroit, à la détente sèche, figure le dernier défenseur, courageux et surtout calme, qui doit prestement recevoir et renvoyer dans le camp ennemi un ballon lancé vers les buts, et aussi ne pas manquer, et « plaquer » l'adversaire qui, ayant franchi les diverses lignes de son camp, « s'étant démarqué », n'a plus que lui comme obstacle. Dans chacun de ces rouages existent des différenciations encore plus précises. Le bloc des huit avants est composé d'un talonneur, de taille moindre, des deux piliers qui l'encadrent, à l'encolure de taureaux et surtout irrenversables, de deux « secondes lignes », grands et puissants, de trois « troisièmes lignes », moins massifs, rapides, destinés à coopérer avec les demis à la défense déployée, et aussi à participer à une attaque où, pour « déborder », il faut arriver deux sur un. Des demis, celui dit de mêlée, petit, rageur, dur aux chocs, sorte de fox humain, doit ramasser habilement le ballon dans le désordre, glisser à travers les avants brouillés, éclaircir par son échappée inattendue une situation confuse et, en dehors des rares circonstances où il peut lui-même cueillir le fruit de son à-propos, « servir » le demi dit d'ouverture, plus élancé, plus « sprinter », surtout intelligent et « feinteur », qu'on baptise volontiers « la clef de l'offensive », parce que de lui dépend essentiellement la façon dont les trois quarts sont utilisés et démarqués.

(1) Actuellement impossible à cause de l'intransigeance des Britanniques.

Les « amateurs » à qui le privilège peu enviable de l'âge permet de parcourir d'une mémoire enregistrée l'histoire du rugby français, voient défiler devant leurs yeux des silhouettes extrêmement racées de jeunes gens dont la seule énumération suffit à prouver l'aristocratisme nerveux de ce sport où seul le génie des réflexes fait les très grands joueurs. Ceux d'entre mes lecteurs qui les ont connus éprouveront le même frémissement attendri que moi au rappel des noms de Giaccardy, Branlat, Duffour, Communeau, Boyau, Chateau, Dufau, Hedembaigt, Inghoué, Cassayet, Forgues, Mouniq, Amand, Reichel, Gondouin, Mayssonnié, Bioussa, Campourcy, Peyroutou, Lacassagne, Moulines, Lanes, Burgun, Poydebasque, Ramis, Giral, Du Manoir, Bordes, Crabos, Jauréguy, André, Failliot, Clément, Isaac, Caujolle, Dutour, Vareilles. J'évoque, et ma plume s'arrête respectueuse, car la grande majorité de ces fleurs de notre race a été fauchée pendant la guerre.

Chacun d'eux s'est épanoui au moment splendide — et mélancolique parce qu'il précède la descente — où il a « possédé la forme » ; chacun d'eux a pu s'enorgueillir de ce que nous nommons « la classe ».

Quand je pense beaucoup de bien du caractère d'un homme, je dis de lui : « il a de la classe », « il est sportif ».

Le jeu a appris aux mieux doués la valeur du désintéressement. Belle leçon. Il faut « jouer pour l'équipe » et non pour soi. L'athlète « personnel » est redoutable et sa vanité — qui n'est pas de l'orgueil — fait « louper les occasions ».

Ce sport a donné un esprit de camaraderie qui est le meilleur démocratisme. Comme au régiment, dans la lutte pour un signe sacré, qui est le symbole, pour le « Club », pour le « maillot », tous se valent. L'ouvrier tutoie l'étudiant et l'employé est l'égal du fils du patron.

J'ai suffisamment fréquenté les rugbymen pour affirmer la qualité de leur sensibilité. Il faut avoir suivi de nombreux matches, avoir vibré aux demi-finales et aux finales, pour apprécier l'importance dans la victoire des « impondérables ». Président de la Commission de Rugby, président d'un Comité qu'on put considérer comme le premier de province, et à qui j'avais donné comme devise — une devise terriblement ennoblie, de 1914 à 1918 — « Pour la grande patrie par la petite », j'ai souvent noté sur mes hommes l'influence inouïe avant l'ultime bataille de quelques paroles jaillies du cœur, et qui agissaient à la façon d'une « piqûre grammaticale ». Et si j'ai conservé de Mayssonnié tué à Osches, à la bataille de la Marne, et sauvé de la fosse commune par son capitaine de club, Mouniq, un souvenir qui se traduit par ce splendide monument au Sport, de Toulouse, dû au ciseau de Bourdelle, où le médaillon de mon ami monte la garde sur une stèle, c'est qu'en lui se résumaient toutes les qualités du sportif.

J'aime le rugby encore pour le goût passionné des choses étrangères à l'égoïsme qu'il impose aux foules. Les explosions les plus violentes de ce que j'ai appelé le « campanilisme » m'ont toujours enchanté, et quiconque a assisté à un match international, à Colombes, sait avec quelle force l'individualisme est absorbé par l'âme collective.

J'ai pour mon compte, en dehors de ces joies réconfortantes et simples, éprouvé des sensations d'une grande finesse. Le déroulement des frises d'une partie correctement disputée, les inventions de tel joueur subtil et décidé, les retournements subits de situation, la contre-attaque inspirée ridiculisant soudain une attaque prête à conclure, l'influence de la volonté d'une âme-chef sur l'esprit combatif des camarades, tout cela trouvait en ma sensibilité et ma culture artiste des capteurs et des résonateurs ravis...

Et puisque le monde est représentation, on comprend que la littérature et les arts cherchent dans le rugby des expressions nouvelles au dynamisme évocateur. Montherlant, Giraudoux, Jean de Pierrefeu, Marcel Berger d'un côté ; Bourdelle, Constant Roux, Guiraud Rivière, Malcrewski, Lauth, François Cogné, Benon, Paul Marié, Renée Vauthier, Mitty et Tillio, de l'autre ; enfin Arthur Honegger et sa polytonie, turbulente, brutale et colorée, montrent que les relations du sport et de l'imagination créatrice seront de plus en plus intimes. Quand on a représenté son œuvre intitulée *Rugby*, le musicien du *Roi David* et de *Pacific 231*, ex-joueur du Havre, spectateur régulier, a dit : « J'ai choisi le rugby comme thème parce qu'il est un jeu plus simple, moins artificiel que d'autres sports. Il frappe droit comme la musique même doit le faire. Quand j'assiste à un match, je suis, comme tout le monde, passionné. Plus tard la fièvre se calme et dans le silence l'aventure vécue se recrée... les formes, les couleurs, le mouvement, la ligne ont des parallèles musicaux. Une belle descente de trois quarts a son parallèle musical. Voilà ! »

Quelles visions ! La courbe d'un athlète lançant le ballon au camarade mieux placé, les jaillissements vers le ciel des musculatures dans les « touches », les arrêts secs de l'arrière, la trouée soudaine d'un avant échappé à la meute ! Je vois et je sens cela comme les plus purs bas-reliefs de l'antiquité grecque.

Chaque année, le 11 novembre, devant le monument que j'ai voulu à la gloire du sport et que domine le geste libérateur de l'Héraklès visant les oiseaux du mal, nous faisons l'appel de nos morts. Pas de discours ; les phrases se terrent devant les noms étincelants des héros. Chaque club, représenté par son capitaine et plusieurs équipiers, dépose une gerbe sur le gazon. La liste est longue. Nous nous souvenons et nous nous recueillons. Le nom d'Antoine Bourdelle est le premier appelé. L'international Lubin, grand mutilé de guerre, répond : « Présent » pour chacun. Cérémonie simple, pure comme un poème, et qui, dans une religion commune unit le sport, l'art, l'amitié et le culte de la patrie.

Le rugby exige des qualités physiques telles qu'une sélection s'impose comme pour tous les sports de compétition. L'effort est si intense et si prolongé (80 minutes) que les poumons et le cœur doivent être en parfait état chez un jeune homme complètement formé et déjà racé de musculature. Sinon toutes les conséquences de l'épuisement sont à prévoir. Les accidents présentent parfois une gravité exceptionnelle. Notre région méridionale où ce sport règne, a été violemment secouée par les morts de Rivière, le talonneur de l'Union Sportive Quillannaise, et de Pradié, trois-quarts-aile du Sporting Agenais. Presque toujours dans ces cas tragiques, fracture de la colonne vertébrale. La clavicule, le péroné, le tibia, les côtes sont fréquemment touchés. Il est enfin une lésion quasi pathognomonique du rugby : la luxation des ménisques du genou, due aux contractions puissantes de muscles hypertrophiés, aux écarts brusques en pleine course et à certains plaquages de biais.

Sauf la part maudite du destin, tout cela n'est pas grave et contribue à forger la résistance d'un homme.

UNE SOLENNITÉ
DEUX COMÉDIES

PAR HENRI DELORIERE

A LA SORBONNE. — Dans cette vieille Sorbonne à flanc de colline, que l'on brocarde parfois, et qui est cependant un haut lieu, l'U M F I A rendait hommage au Dr Clemenceau. Elle fêtait, aussi, ce récent résultat de sa propre bienfaisance : une Fondation « Clemenceau-Union Médicale Latine », réservée dans la Cité Universitaire à un étudiant en médecine.

C'était le soir du 11 novembre. Le Président de la République avait autour de lui les présidents du Sénat et de la Chambre, le maréchal Pétain, M. Michel Clemenceau, Mmes Jacquemaire-Clemenceau et Young-Clemenceau, et toute une élite diplomatique et médicale.

Le Dr Dartigues fut le sobre et ardent interprète de l'hommage, par un discours plein de force et de finesse, un discours de Latin, digne de son sujet. Puis, la poésie et surtout la musique eurent leur large part dans cette fête grave, sereine, élevée, à laquelle l'impeccable musique de la Garde républicaine, l'orchestre Colonne, Mme Devoyod et M. Thill avaient apporté leur concours. Magie puissante ou exquise de Bach, de Berlioz, de Fauré, de Debussy, de Beethoven !... Le beau buste de Clemenceau — dû au ciseau du Dr Villandre — parut un moment frémir dans les ondes harmonieuses et dans la lumière.

THÉATRE DE PARIS. — *Tovaritch*, par M. Jacques Deval. — Le prince Ouratief et la grande-duchesse Tatiana, sa femme, ont été chassés de Russie par la tourmente révolutionnaire. Plus un sou dans leur minable chambre meublée ; même plus un morceau de pain, après que Tatiana a fait don à plus pauvre qu'elle de son filet bourré de provisions. Mais un tsar régnera de nouveau sur toutes les Russies. En attendant, nitchevo ! L'on s'aime, passionnément, fidèlement.

Ces Russes-là sont bien sympathiques ! Et, de plus, héroïques ! Car le prince possède, déposée à son propre nom à la Banque de France, une énorme fortune que lui confia le dernier tsar. Quatre milliards ! Le nom d'Ouratief au bas d'un chèque, et c'est, soudain, l'extrême opulence. Mais les époux sont d'accord pour ne pas toucher à ce dépôt sacré. Plutôt entrer en condition ! Ils se dessaisiront pourtant de leurs milliards, et entre les mains d'un abhorré représentant des Soviets, qui aura su faire vibrer en eux la fibre patriotique.

Des héros, décidément ! Oui... et voilà qui nous gêne un peu. Car ils restent avant tout des personnages de comédie, dressés sur les tréteaux pour faire rire. Ils y réussissent, d'ailleurs, par des moyens de bon aloi. L'on sait que M. Jacques Deval, « théâtre » jusqu'au bout des ongles, l'est avec beaucoup d'esprit. Mais il faut bien constater qu'Ouratief, donnant d'un trait de plume quatre milliards, devient, en fait, un personnage cornélien ou, tout au moins, romantique. Comme l'on a bien ri pendant les trois premiers actes, l'on hésite à devenir grave.

André Lefaur et Elvire Popesco sont de parfaits artistes ! Ils se garderaient, en la circonstance, de camper une espèce de Ruy Blas, de Cid ou de Cornélie, mais ne pourraient-ils marquer, un instant, par plus de grandeur d'attitude, qu'ils accomplissent une grande action ? Ils n'en conduiraient pas moins, avec M. Marcel Simon, Mlle Praince et tous leurs dignes partenaires, la jolie pièce de M. Jacques Deval à la 200e ou 300e !

THÉATRE MARIGNY. — *Un Homme du Nord*, par M. Charles Méré. — Toucas, armateur marseillais de peu de scrupule, trouve un jour son maître en la personne d'un homme du Nord, le chevalier de Voisy, gentilhomme dévoyé. Un forban, ce Toucas, mais si cordial, si sonore, qu'il peut presque tout commettre sans décourager la sympathie. L'on n'en peut dire autant de Gaëtan de Voisy. Ce chevalier nous déroute un peu. Il a certainement le fond meilleur que Toucas, mais, devenu son associé et essayant de le ramener dans les voies honnêtes, il n'en perpétre pas moins, en quatre actes — d'ailleurs mouvementés et romanesques à souhait — deux chantages et deux enlèvements. Peut-être, après tout, ne lui manque-t-il, pour nous séduire tout à fait, que l'*assent* et l'art de donner aux grands ou petits forfaits un air de galéjade. Mais alors, ce ne serait plus un homme du Nord, en contraste avec un malin du Midi. Et le contraste est savoureux, entre André Brulé, froid aventurier, séducteur qui épouse finalement la fille de son associé, et Charpin-Toucas, l'inoubliable Charpin de *Marius* et de *Fanny*. Ils forment avec Mlles Daussmond, Dolly Davis, Mathis et Diana, avec d'adorables jeunes femmes en maillots de bain, une troupe de premier choix, aux attraits divers, mais certains.



De haut en bas, Marcel Simon et Elvire Popesco dans « Tovaritch » ; André Brulé dans « Un Homme du Nord ».

(Dessins de La Rocha.)

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

LA production de ce mois est dominée par quelques très belles pièces de collection. C'est, tout d'abord, le remarquable album que la Compagnie du Gramophone a consacré à quelques enregistrements caractéristiques de la célèbre Maîtrise de la Cathédrale de Dijon. Avec une discrétion qu'explique seule la redoutable ignorance musicale de nos compatriotes, cette incomparable phalange de cent-vingt chanteurs, formée par un prélat musicien, Mgr. Moissenet, accomplit dans la cathédrale Saint-Bénigne une œuvre artistique d'une splendeur et d'une perfection inimaginables. Si cette Maîtrise était italienne, tchèque, allemande, russe ou espagnole, elle serait célèbre dans l'univers entier et Paris l'aurait déjà applaudie dans une de ses salles de concert. Mais Dijon, on le sait, est, pour un Français, une ville plus inaccessible que Prague ou Nijni-Novgorod. On ignore chez nous l'existence d'un tel trésor artistique.

Grâce au disque, cette ignorance va cesser. On saura qu'à la suite d'une éducation vocale extrêmement poussée et d'une formation de style d'une minutie extraordinaire, la Maîtrise de Dijon donne des grands polyphonistes classiques et, surtout, des maîtres de la Renaissance, des traductions d'une pureté et d'une noblesse inimitables. Les voix d'enfants, en particulier, ont une limpidité, une transparence et une justesse vraiment exceptionnelles. L'impression produite est réellement séraphique.

Sous la baguette de M. Joseph Samson, maître de chapelle de la Cathédrale, vous entendrez de véritables chefs-d'œuvre comme l'*Ave Caelorum Domine* et l'*Ave Verum*, de Josquin des Prés (Gr.) ; le Kyrie *Orbis Factor*, de Victoria (Gr.) ; le Psaume *En son Temple Sacré*, de Mauduit (Gr.), rythmé à l'antique sur un poème d'Antoine de Baïf ; le *Crux Fidelis*, de Jean IV (Gr.) ; l'*Ubi est Abel*, d'Aischinger (Gr.) et d'importants fragments de la Messe *Assumpta est*, de Palestrina (Gr.), dont il est impossible d'entendre une exécution plus parfaite.

A un auditoire médical, je me dois de signaler un nouveau disque du Dr Fauvel qui utilise, on le sait, la machine parlante comme instrument d'auto-suggestion. Mettant au service des théories de Coué, le diaphragme et le pick-up, le Dr Fauvel a gravé lui-même dans la cire, d'une voix grave, lente et persuasive, quelques maximes de sagesse qu'il appelle *Le bonheur par l'optimisme*. Ce disque est dédié aux nerveux, aux inquiets, aux surmenés, aux anxieux, aux découragés de toute espèce. Il contient une série de formules consolantes et réconfortantes et de bons conseils d'éducation morale. Cette douce berceuse verbale, éditée par l'Institut d'Auto-suggestion de Paris, peut assurément rendre des services, en ce temps de crise morale, où tant d'humains de bonne volonté, désemparés par les événements, ont besoin d'étayer leurs forces affaiblies sur une volonté plus solide que la leur.

Autre disque « hors série », le *Disque-souvenir* du 21 mars 1933, gravé par la Société Radiophonique du Reich allemand pour fixer dans l'ébonite cette journée historique. Cet enregistrement documentaire est fort bien présenté et devrait nous servir d'exemple. Il serait intéressant de cristalliser sous cette forme une minute saisissante de notre vie publique, un discours, une manifestation ou la rumeur d'une assemblée. Ici, nous entendons les cloches de la vieille église de la garnison de Potsdam, les longs murmures de la foule au passage des députés du peuple. De l'église s'échappent des bouffées d'orgue, des acclamations saluent le maréchal Hindenbourg qui prononce un discours et dépose une couronne sur la tombe de Frédéric-le-Grand. Le canon répond à l'orgue. Puis, Adolf Hitler parle à son tour. Une parade militaire, un nouveau discours du président du Reichstag et une retraite aux flambeaux complètent cette évocation dont l'atmosphère est saisissante. Il y a là une technique dont nos éditeurs de disques pourraient s'inspirer utilement.

La production musicale ne nous donne pas des réalisations aussi curieuses. Signalons cependant une très belle interprétation de la *Symphonie en ut mineur*, de Beethoven (C.), par l'Orchestre Philharmonique de Londres, sous la direction de Félix Veingartner. L'œuvre est vraiment présentée ici dans tout son éclat, avec un équilibre admirable. Il faut également signaler le deuxième et le cinquième *Impromptu* de Fauré (C.) et la *Barcarolle* de Chopin (C.), gravés par Mme Marguerite Long avec cette sonorité si phonogénique dont nous possédons déjà quelques exemples précieux.

Et n'oublions pas de mettre en lumière la merveilleuse réalisation du *Concerto en la mineur*, de Schuman (C.), par Yves Nat qui nous donne une gravure impeccable où l'on retrouve toutes ses qualités de sonorité et de style, sa délicatesse et sa fougue, sa grâce et sa puissance. Et l'enregistrement de l'orchestre d'accompagnement, dirigé par Bigot, est également d'une rare qualité.

EMILE VUILLERMOZ.

(Gr.) Gramophone ; (C.) Columbia.

VIENT DE PARAÎTRE

Causses et Cévennes, par le Dr Jean GIROU (Éditions Arthaud, Grenoble). — L'on croyait connaître son pays, l'on s'aperçoit que l'on n'en a vu que les grands traits, les sites rendus « classiques » par la publicité ferroviaire... Le livre du Dr Jean Girou, abondamment illustré de belles héliogravures, nous dévoile mille aspects nouveaux des Causses, des Cévennes, des gorges du Tarn : de quoi occuper un an de voyage ininterrompu — et encore le voyageur qu'auraient tenté ces images et un texte excellent, nourri d'histoire, de géologie, et d'un art profond de la description, n'aurait-il guère le temps de rêver devant les villages charmants et les ruines féodales, sur les crêtes dominatrices et dans les cavernes creusées par les eaux... Reste la ressource de rêver devant ce remarquable livre qui mérite de courir, lui, la France et l'Étranger.

Magnétisme et spiritisme, par le Dr Octave BÉLIARD (Éditions Hachette). — Le Dr O. Béliard, ce bel écrivain qui sait si clairement, fortement, justement analyser les talents littéraires, vient de publier un livre du plus puissant intérêt. Livre de savant et d'érudit, témoignage d'une haute conscience, ouvrage d'entière bonne foi ! Il fallait cette conjonction pour éclairer aux yeux des profanes le plus mystérieux des sujets. Éclairer... Entendons-nous : le Dr Béliard se défend de donner une explication définitive du magnétisme, du spiritisme, de ces phénomènes plus ou moins contestés que sont la transmission de pensée, la lévitation, les manifestations de l'*aura* ou de l'*ectoplasme*... Il sauvegarde à ce point les droits de la science, qu'ayant lui-même procédé à de sévères expériences, il *veut* douter du témoignage de ses sens. Mais il considère cette science *dans son état actuel* et l'on sent bien qu'il croit que, dans l'ordre de recherches qui l'occupe, elle ira infiniment plus loin que cet état. Il réalise, en un mot, une scrupuleuse mise au point de ce qui est, de nos jours, ou prouvé, ou douteux, ou inexplicable, ou même impensable.

Paysages et cités de Provence. Préface de Charles Maurras. Eaux-fortes et dessins de Joanny Drevet (Éditions Didier et Richard, Grenoble). — Si la critique d'art était du domaine de la présente rubrique, que pourrions-nous dire des eaux-fortes et des dessins de M. Joanny Drevet, alors qu'ils ont déjà inspiré à M. Charles Maurras une longue et magnifique préface, et que, restituant à l'auteur d'*Antinéa*, avec une « clarté d'intelligence et d'amour singulièrement pure et haute », les aspects les plus significatifs de sa chère Provence, ils l'ont, visiblement, ému de gratitude ?

Descendant, — par la pensée aidée du dessin —, vers la mer, il contemple la plante, il aspire les parfums, il analyse la lumière, les vents, la terre et le roc, le paysan et le marin et enfin, il raconte comment, certain soir, « la vieille montagne provençale » lui « tint le langage de la vérité ordonnée », comment « la forme, la structure, les pans coupés, les bords supérieurs de ces strophes de roche et d'air se mirent à réciter leurs fastes sacrés ».

Longue préface ? Non, pages trop courtes ! Leur sens, la profondeur de pensée que recouvre leur beauté formelle, la musique splendide de tant de leurs cadences, nous tiennent émerveillés jusqu'aux derniers mots qui nous font dire : déjà ! Mais aussitôt, dessins et eaux-fortes viennent continuer notre joie.

Chemins au soleil. 40 dessins et texte de M. Jacques TRAVERSIER. Préface de M. Georges Grappe (Éditions Didier et Richard, Grenoble). — Littérairement, un autre mets de qualité, par la préface de Georges Grappe, conservateur du Musée Rodin, écrivain d'une grande élégance, et par le texte de M. Jacques Traversier

Chez le Dr Traversier, le talent littéraire rivalise avec son art, très haut, de dessinateur. Quelle chose étonnante de découvrir qu'un style nous a paru rare, uniquement parce qu'il était sobre, clair, direct, bref, classique ! C'est de ce style que sont faites les descriptions du Bas-Dauphiné et de la vallée du Rhône. Mais le gros de l'ouvrage est formé de la traduction plastique de ces paysages où l'artiste a cherché, selon sa propre expression, « la beauté en profondeur ». C'est avec le crayon et l'encre de Chine que le Dr Traversier est allé le plus loin dans l'âme de la Provence. Là, son art est des plus grands.

Paysages et cités de Provence et *Chemins au soleil* ne sont pas seulement des ouvrages pour bibliophiles, que l'on garde précieusement pour la rareté de l'édition. Ces volumes sont de ceux que l'on rouvrira souvent, pour s'en ravir les yeux et l'esprit.

Journal d'un musicien, par Reynaldo HAHN (Plon, éditeur). — Quelque chose d'unique ! Pour approcher et, dans bien des cas, rencontrer couramment de grands écrivains, compositeurs, artistes, des salonniers de haute classe et quelques têtes couronnées (le roi et la reine d'Angleterre, la reine de Roumanie, Anatole France, Meredith, Saint-Saëns, Pauline Viardot, Mounet-Sully, Alphonse Daudet, Chabrier, Hélène Vacaresco, Mallarmé, Arthur Meyer, Sarah Bernhardt, Feydeau, le duc et la duchesse de Mecklembourg, le général Dodds, Paul Doumer, et combien d'autres illustrations !...), il fallait être Reynaldo Hahn, c'est-à-dire, pour commencer, un enfant privilégié quant à l'entourage familial et, quant à lui même, extraordinairement précoce, doué pour tous les arts et pour plaire ; il fallait être par la suite, et encore très tôt, un musicien chez qui la façon de chanter ses propres œuvres révélait un créateur-interprète, une personnalité musicale de tout premier plan. Reynaldo Hahn avait enfin reçu en partage le don d'observation et d'ironie, et l'esprit acéré dont on guette et redoute les reparties. On l'eût recherché à moins !

L'on sait sa carrière. L'on sait moins qu'il la doit à la rare puissance de travail qu'il appliqua simultanément, d'un air nonchalant, à la conquête du « métier » de musicien et à d'innombrables lectures. Ainsi cultivé, il est, chaque fois qu'il lui plait et tout en restant par-dessus tout musicien, un conférencier ou un chroniqueur supérieur.

Et il n'a eu qu'à choisir, dans ses carnets, quelques notes et à les réunir en volume, pour apparaître comme un écrivain de premier ordre, dans l'anecdote comme dans les jugements sur la Musique, les Lettres, la Peinture et les grands de ce monde.

R. DE LAROMIGUIÈRE.

LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

CHANTIERS AMÉRICAINS

André Maurois — je n'apprends rien à personne en disant cela, je l'espère — est une des plus fortes têtes du monde littéraire contemporain. Il est probablement avec Lucien Fabre le meilleur romancier de sa génération; mais, surtout, quelle intelligence qui s'étoffe d'ailleurs d'une immense curiosité et nous a valu de merveilleux livres d'essais ! Je ne mets peut-être pas pour ma part ses essais au-dessus de ses vies romancées et de ses romans, mais du moins, plaçons-les sur le même plan. Car enfin, quand on a lu *Chantiers américains*, ce petit livre qui n'a pas de poids dans la main, on connaît l'Amérique.

Aucun romantisme chez André Maurois ; jamais vous ne le verrez sacrifier à la couleur, à la forme, à l'effet. Ce n'est pas un homme à recherches de style. Il écrit d'ailleurs parfaitement, mais l'essentiel pour lui comme pour Voltaire et quelques autres, c'est l'idée. Si nous parvenons un jour à retrouver le grand art classique, André Maurois aura été un de nos initiateurs.

A travers les articles de journaux nous prenons bien chaque jour une vue de la Révolution américaine, mais c'est une vue fragmentaire et les auteurs de livres sur l'Amérique ou bien sont légers et superficiels et donnent dans le pittoresque, ou bien sont pédants et vous assomment de chiffres. André Maurois aussi utilise les chiffres, mais il résume les statistiques en formules heureuses. Il est clair, il nous donne une vue d'ensemble de la situation, il pénètre au delà des apparences, nous fait toucher la réalité ; il est le guide, et un maître en chaire n'est pas autre chose après tout : c'est pourquoi il faut nous joindre à son cortège et nous mettre à son école, si toutefois nous voulons comprendre ce qui se passe là-bas...

ÉDOUARD VII ET SON TEMPS

Voilà pour l'Amérique. Presqu'en même temps qu'il nous donne *Chantiers américains*, André Maurois publie *Edouard VII et son temps.* Selon la bonne tradition, il remonte un peu pour bien nous faire saisir ce qui va mourir quand Edouard VII prend sinon le commandement, au moins la présidence de l'Empire : l'esprit victorien, incarné dans la reine Victoria. Portrait étonnant de la reine, cette petite femme courte et ronde qui n'est qu'une Anglaise moyenne et dont les plus intelligents de ses ministres, quand ils connaissent son opinion, savent qu'elle est celle de l'Angleterre. Quand Edouard VII monte sur le trône, l'Angleterre vit une grande épreuve, mais qu'est-ce que la guerre des Boërs, à côté de ce qui l'attend et que ne verra pas le roi, car son règne sera assez court... ? Il ne verra pas, dis-je, la grande guerre, mais il la prévoit et prépare tout pour qu'elle soit victorieuse. Premier point : s'entendre avec la France. Et le meilleur moyen, n'est-ce pas de faire visite à Paris ? Visite difficile, qui se heurte à la froideur parisienne et même aux sifflets, et puis le charme personnel de cet étonnant commis-voyageur de l'Empire agit sur le peuple français et le retourne. Je souligne cette admirable réussite du roi, mais il faut lire le livre pour comprendre à la fois d'une part la richesse et l'originalité du personnage, d'autre part toute la complication de la manœuvre, pour jouir aussi d'un temps que nous avons mal connu et qui fut le dernier sourire de la vieille Europe avant l'accident qui devait la laisser infirme, le fameux accident du 2 août.

MON AMBASSADE EN RUSSIE SOVIÉTIQUE

La figure d'Édouard VII nous ramène assez loin, à cette époque heureuse d'avant-guerre dont nous pouvons dire ce que Talleyrand disait de la période d'avant 1789 : « Ceux qui ne l'ont pas connue ne connaissent pas la douceur de vivre. » Depuis, nous avons eu quelques malheurs. Trois hommes vont nous en parler. C'est d'abord M. Noulens qui ne vise d'ailleurs qu'à nous instruire en nous donnant tous les détails possibles sur son ambassade en Russie soviétique de 1917 à 1919 ; c'est ensuite M. Xavier de Hautecloque qui nous expose l'état de l'Allemagne hitlérienne et nous explique Hitler ; c'est enfin MM. Jérôme et Jean Tharaud qui se placent de l'autre côté de la barricade pour étudier les victimes : les Juifs.

M. Noulens a été nommé ambassadeur à Pétrograd en 1917. Mauvais moment. Au surplus on ne se figurait pas, ni à Paris, ni ailleurs, que les choses tourneraient si mal. M. Noulens expose fort bien comment la Révolution qui paraissait d'abord vouloir ressembler à la nôtre s'effondra très vite dans le désordre et puis tourna au bolchevisme. Quant à savoir pourquoi, c'est une autre affaire. Il faut pour cela faire intervenir le caractère russe. Au fond, le Russe est libertaire jusqu'à l'anarchie, et son mysticisme aidant, et aussi peut-être un certain sadisme qui n'est pas sans charme, de temps en temps il se livre à une sarabande et fait un feu de joie avec ce que, jusqu'à ce jour, il considérait comme sacré. C'est pourquoi les maîtres de la Russie se ressemblent, d'Ivan le Terrible à Pierre le Grand et de Pierre le Grand à Lénine.

Quoi qu'il en soit. voilà deux volumes dont se passeront difficilement ceux qui voudront écrire sur la Russie d'après 1917 ou qui, simplement. chercheront à la comprendre. J'ajoute que l'ouvrage constitue non seulement un témoignage profondément honnête sur la Russie révolutionnaire, mais un témoignage curieux sur l'état d'esprit des cercles dirigeants français à l'égard du mouvement bolcheviste, de son importance et de sa durée.

A L'OMBRE DE LA CROIX GAMMÉE

M. Noulens était peut-être gêné, en Russie, pour tout observer, par sa qualité d'ambassadeur. M. Xavier de Hautecloque s'est trouvé parfaitement libre en Allemagne pour le faire. Mieux encore. Ancien officier de cavalerie, comte avec cela, voilà deux titres qui lui ont permis d'obtenir certaines confidences que peut-être on n'aurait point faites au journaliste. Il en a profité, cherchant à voir le dessous des choses et, le voyant, précisant à la fois cette force et cette barbarie, montrant une Allemagne neuve créée sous le coup de la défaite et de la faim, et dont les longs et lourds cortèges ont l'air de venir à la fois du plus profond des siècles et du plus sombre des forêts germaniques. Une explosion de romantisme, voilà Hitler, ou mieux encore une exaltation de l'instinct, mais enfin tout cela se ramène au germanisme pur comme la Révolution soviétique à une grande flambée de l'âme russe, et la Révolution italienne à un mouvement du génie italien. Réserve faite pour certaines idées que nous n'osons d'ailleurs pas contredire, il est rare de trouver livre plus riche et plus intelligent.

QUAND ISRAEL N'EST PLUS ROI

Les frères Tharaud dans la même bagarre allemande ont surtout étudié les juifs. Leur thèse, c'est que les juifs ont été bousculés, persécutés, ruinés, que certains ont dû s'exiler, mais que, dans l'ensemble, il n'y a pas eu les massacres qu'on a dit. Or, il est arrivé aux Tharaud que l'exaltation pro-juive étant, quand ils écrivaient ce livre, très puissante en France, leurs articles d'abord donnés à un journal ont dû, devant la réaction juive, être interrompus. Ils le racontent en souriant et consacrent tranquillement de nombreuses pages aux polémiques qui ont suivi leur enquête. Le moyen de faire autrement ? Ils ont voulu donner une réplique à leur fameux *Quand Israël est roi*... voilà tout. Ils sont bien obligés de dire que le Juif et l'Allemand ne s'accordent pas, que ce sont là, en tous cas, deux peuples différents. Même un homme comme Rathenau, juif allemand et qui rendit de si grands services à l'Allemagne, sentait qu'il était double et souffrait de cette dualité. Il n'arriva jamais à l'équilibre heureux de l'Allemand. C'est la grande tragédie d'Israël ; elle est peut-être moins sensible aux Français et aux juifs français ; question de discrétion et de délicatesse.

LE VATICAN ET LE MONDE MODERNE

Autre livre qui, lui aussi, nous enseigne. C'est celui que viennent d'écrire sur *Le Vatican et le monde moderne*, deux journalistes : MM. Géo London et Charles Pichon. Là encore, le minimum de pittoresque. Il ne s'agit pas de faire joli, léger, facile, il s'agit d'étudier une des puissances les plus formidables et certainement la plus vieille puissance du Monde : le Vatican.

Le livre est gros et s'il est d'une lecture aisée, on mettra tout de même du temps à le lire. J'ajouterai qu'on sera fatalement amené à y revenir, car il est bourré de renseignements, et de renseignements que l'on ne trouve ni dans les livres d'histoire, ni dans les journaux, encore qu'au long de ces 400 pages, on trouve beaucoup d'histoire et que la vie journalistique, servie par un style sobre, y éclate à tout bout de champ.

En résumé, la plus magnifique promenade qu'on puisse faire, d'une part sur deux mille ans, d'autre part sur toute la surface de la terre, puisque le Vatican, en tenant 300 millions d'êtres humains, n'est nulle part un étranger. Promenade qui se trouve être, je le signale en conclusion, la plus grande leçon de diplomatie qu'on puisse imaginer.

LE COLONEL DURAND

Ici, intercalons un roman, le plus rapide et le plus amusant au fond, des romans, malgré son tragique : *Le colonel Durand*, de Jean Martet. C'est l'histoire d'un colonel du premier Empire, bretteur et buveur comme on ne l'est pas, qui, naturellement, quand il n'a pas à se battre, fait des sottises, manque de tuer un homme dont il a pris la maîtresse, brise à peu près tout autour de lui, les poitrines et les cœurs, et, bien entendu, les vies, se trouve pris, lui aussi — car il faut se méfier des retours du Destin — par l'amour, et, un instant, prêt à lui sacrifier son honneur et son métier. De quoi d'ailleurs un de ses officiers le punit assez rudement. A la fin, tout s'arrange, on s'en doute, mais ça n'a pas été sans peine et, le livre fini, comme dit l'autre, on en redemande. Il est difficile de mieux louer un romancier.

Et puisque cette histoire est celle d'un de ces hommes qui portèrent Napoléon à travers le monde, on trouvera tout naturel que nous terminions ces lectures par les *Vues sur Napoléon* que nous donne M. André Suarès.

VUES SUR NAPOLÉON

M. André Suarès est un des plus grands essayistes — sinon le plus grand — d'une époque qui n'a point laissé de cultiver l'essai, genre franco-anglais si l'on peut dire. Il s'est attaqué à un magnifique sujet que la plupart des écrivains qui l'ont abordé ont traité d'un cœur méprisant, ou l'échine pliée au contraire. Or, tout de même, nous n'en sommes plus à l'époque où il fallait être pour ou contre. Napoléon est assez loin dans l'histoire — encore que son ombre s'étende toujours sur nous — pour que nous puissions le juger librement.

M. André Suarès le considère comme le plus grand des hommes sans Dieu, comme le plus grand des « Puniques » dit-il, mais il pourrait dire des Romains. Romains et Puniques, c'est tout un. Napoléon est le premier des légistes, des juristes, des constructeurs, des perceurs de routes et des bâtisseurs de ponts, des ordonnateurs de troupeaux, des arpenteurs internationaux qui ont traité la terre comme le revers d'un coteau, pris ceci, perdu cela, mais toujours borné leur ambition à la face visible des choses. Après cela on comprend la dédicace de M. André Suarès placée comme une explication en tête de ce monde d'aperçus neufs, ingénieux, profonds : « A la vraie grandeur, à Dieu dans l'homme ».

Pierre Dominique

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT

PAR OCTAVE BÉLIARD

C'est un gentilhomme étrange et romantique, qui s'appelle Alphonse, comme Lamartine, et Châteaubriant... pas tout à fait comme René. Sa vie, en quelque sorte légendaire, n'a de continuité qu'aux regards de ses intimes ; à tout le reste des hommes il se manifeste, un livre à la main, à peu près tous les dix ans, avec la troublante soudaineté d'un messager d'un autre monde. Et puis, il rentre dans son mystère ; mais le livre qu'il apporta est toujours accueilli avec un privilège que le mérite, si haut qu'il soit, ne suffit pas à garantir si quelque magie ne s'en mêle. Tout semble paradoxe dans la réussite d'un écrivain aussi peu adapté aux mœurs et aux goûts de ce temps, qui pourtant compte autant de victoires que d'œuvres et a cueilli successivement sans brigue deux palmes des plus disputées qu'on ne reverra sans doute plus jamais réunies dans la même main. En une époque commerciale où la littérature est un méchant métier, où la concurrence est âpre et sans courtoisie, où l'ambitieux croit nécessaire de se montrer partout, de flatter, de mendier, de remuer de l'air, où l'œuvre la plus probe a quelque chose de fiévreux, de hâté, d'improvisé, parce qu'il faut produire à tout prix et à la course sous peine d'être immédiatement oublié et irrémissiblement submergé par un flot toujours montant ; dans une telle époque, dis-je, celui-ci ne quémande rien, ne marche sur les pieds de personne, s'écarte de la dispute, ignore tout le monde, bat les records de la lenteur et de la flânerie, risque l'oubli avec un indifférent et solitaire dédain. Sa notoriété est quasiment involontaire, sûrement incalculée. D'instinct, il trouve ses prétextes de romans dans des vies écartées, et les situe en des paysages où le public contemporain n'entre pas. En somme, il gère sa fortune littéraire comme un enfant. Et avec tout cela il porte un nom qu'*a priori* j'eusse cru désastreux pour un candidat à la gloire des lettres; ce nom lourd que n'allège vraiment pas une particularité orthographique. Qu'importe ! tout ce qui semblait obstacle a servi ce pur et beau poète que ses jaloux n'ont pas même moyen de mordre, car, ni vaniteux ni cupide, il n'a rien désiré que de communiquer la vie discrète de son cœur, et — depuis la *Réponse du Seigneur* — la recette de ses élévations spirituelles.

Ses relations avec le milieu contemporain sont empreintes de cette politesse nuancée qui appartient en exclusivité aux vieilles familles encavées dans leurs gentilhommières, tout comme le bouquet appartient à la vieillesse des vins ; une politesse qui est générosité et qui est aussi une sincère modestie proche de l'affacement, mais qui laisse voir en celui qui la cultive le gardien d'un Montsalvat inaccessible au vulgaire. Alphonse de Châteaubriant a-t-il répandu une partie de sa jeunesse en prodigalités et en folies comme le fils de M. des Lourdines et fut-il ramené comme lui par un coup de caveçon du destin dans l'ombre fraîche, à odeur de terres et d'eaux, où ses pères, Vendéens de l'ancien temps, trouvèrent un refuge contre le vain bruit du temps présent ? Je l'ignore, bien que toutes les ardeurs enfermées en ce cœur comme le feu philosophique dans l'athanor rendent plausible une préface passionnelle à cet accomplissement mystique. Mais je sais qu'il a construit ses demeures définitives dans les lieux qui vivent comme intérieurement ou qui se sont fermés sur un souvenir : quelque logis sous les feuilles ou au bord d'un marais et encore Versailles silencieux, démesuré comme un temple désaffecté ; surtout peut-être l'un des rares coins inviolés de la côte bretonne, ce petit port gris de Piriac que, Dieu merci ! rien ne signale au snobisme de La Baule voisine et où cet homme un peu hagard, le poil rebroussé par le norois, rôde tout l'hiver entre des rochers de romance dont l'un, qui est oblong et funèbre sous un drap de goëmons noirs, porte le nom inespéré de « Tombeau d'Almanzor ».

La douce mais souveraine obsession que son œuvre verse non seulement aux esprits délicats mais même à un bien plus large public inhabitué à ces surprises s'explique sans doute par cette fuite dans un monde inactuel, abandonné ou ignoré. Inactuel, ce monde, mais émouvant parce que dans la marge de l'existence banale, il vit, pourtant, de la vie magique des choses dont le surnaturel ne s'est pas envolé. Supposez, immédiatement derrière le décor moderne et tout près des villes étouffantes, un hinterland que l'on n'a point exploré, où l'homme et la nature sont encore unis dans une sorte d'enfance poétique. Il y a heureusement sur la terre bien des coins où l'étrange commence ainsi aux banlieues mêmes de Métropolis ; c'est l'immensité du vierge Brésil à quelques enjambées de Rio bruyant et nouveau-riche ; c'est le cercle, encore blanc sur les cartes, à quoi les ports australiens font une circonférence de docks, de banques, de cinémas et de stades ; c'est la solitude du grand Nord que l'on découvre après la traversée d'une muraille de ciment et d'acier, au bout d'un effrayant désert de blé cultivé par des mécaniciens pour le compte de spéculateurs. Il est remarquable que plusieurs écrivains de ce temps ont gagné leur renom en ouvrant à leurs lecteurs la porte de ces précieuses Réserves et leur réussite est bien le signe que c'est souvent en n'acceptant pas les automatismes, les entraînements, le goût superficiel de son époque, que l'on en pénètre les secrets besoins. Ce fut sans doute le sortilège de celui-ci.

La Brière s'offre dans l'œuvre d'Alphonse de Châteaubriant comme un pareil symbole géographique de la retirance. Et si j'ai quelque moyen personnel de communier avec l'auteur, c'est que je suis né sous le même ciel que lui, sur la lèvre vendéenne de la Loire et que la grande tourbière invisible de l'autre côté de l'eau servit de lieu vague à ma légende d'enfant. De là nous venaient chaque année, sur leurs bateaux plats, des sauvages barbouillés comme des ramoneurs, vêtus d'une laine rêche et couleur de tourbe, parlant un patois incompréhensible ; Briérons marchands de mottes qui cédèrent définitivement leur physionomie au peuple fantastique de mes nuits, Hurons de Cooper, faux-sauniers, chouans, naufrageurs, Barbares de l'histoire et Nains de la féerie. La Brière était donc, à mon idée, l'envers du connu, la coulisse où les songes se préparent. Quand je fus homme, je la vis distinctement sans

« Un gentilhomme étrange et romantique, qui s'appelle Alphonse, comme Lamartine, et Chateaubriant... pas tout à fait comme René... Il se manifeste, un livre à la main, à peu près tous les dix ans, avec la troublante soudaineté d'un messager d'un autre monde. Et puis, il rentre dans son mystère... Ni vaniteux, ni cupide, il n'a rien désiré que de communiquer la vie discrète de son cœur et la recette de ses élévations spirituelles. »

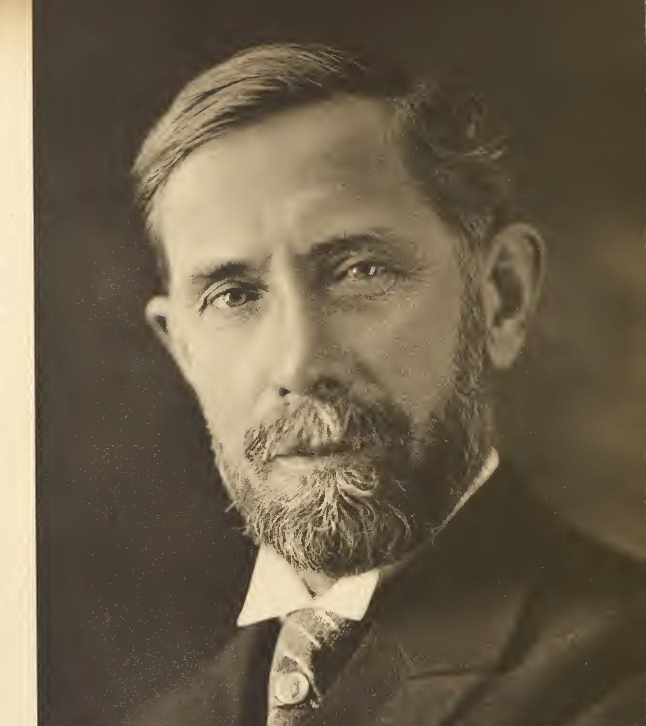


Photo Taponier.

qu'elle perdît son étrangeté et même j'aidai, au long de plusieurs semaines, sous ses chaumes, parmi des odeurs de fumée, d'herbe et d'anguille, de petits Aoustins à naître et de vieux Aoustins à mourir. C'est à peu près exactement à l'époque où la fille d'un de mes vieux maîtres en médecine épousa en ma présence un jeune homme qui était, je crois, un peu mon aîné, qui s'appelait Alphonse de Brédenbec de Châteaubriant, et qui ne laissait pas encore soupçonner qu'il dresserait un jour sur le ciel briéron venteux et strié d'eau la silhouette rustique et cornélienne du Garde-à-la-main-de-bois et la douloureuse passion d'une Mireille de la tourbe. La Brière était le pays le plus ignoré de France, tout préparé pour le poème ; et un pays privilégié, car il a pu sans dommage être révélé par la gloire du romancier ; son visage fermé tient en respect les vaines curiosités. La beauté de la Brière est dans les yeux qui la contemplent, dans le cœur qui la sent. Et que tant de personnes aient suivi Alphonse de Châteaubriant au seuil de cet « état d'âme », cela fait belle mesure à sa sensibilité, tout autant à son magnétisme personnel ; cela montre en outre que tout ici-bas n'est point gâté, que le goût du rêve n'est pas parti avec l'enfance des hommes.

Mais on n'ose pas croire que sa suite l'accompagnera jusqu'en un paysage que j'appellerais — si j'osais une définition après celle d'Amiel — *un état de grâce*. Le chemin par quoi l'on est conduit au cœur du nouveau livre, *La Réponse du Seigneur*, traverse une campagne pleine de charmes comme celle où le « Grand Meaulnes » marchait vers sa féerie. Mais ici, au bout du sentier, on rencontre l'abîme mystique. Il m'apparaît que l'ouvrage n'a pas été lu sans déroute et les grandes louanges qu'on a faites de lui ne sont pas plus définitives que les blâmes amers et les railleries qui ne lui ont pas été épargnés. C'est qu'il ne relève pas tout à fait de la critique littéraire. A qui sait avec quelle lenteur et quel scrupule l'écrivain bâtit ses œuvres, l'architecture tâtonnante et tremblée de celle-ci, ses beautés et ses inachèvements apportent l'impression d'un phénomène morbide ou surnaturel. On prend le livre pour un symptôme et c'est l'auteur qu'on voudrait observer. Porte-t-il un Jacob Boehme ou un Thomas a-Kempis ? Est-il l'Homme de Désir, instruit par son cœur, sur la voie qui mène au Château Aventureux ?

Octave Béliard



Ampoules buvables d'extraits thymique et orchitique

Croissance tardive — Infantilisme
Vieillesse prématurée — Asthénie génitale



Photos Régis-Lebrun.

Extrait injectable de Foie, désalbuminé et délipoïdé

Traitement héroïque de l'anémie pernicieuse et des anémies graves

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT — R. C. Seine 2.514

Imprimerie KAPP, 130, rue de Paris, Vanves


ART ET
MEDECINE

ANNALES de thérapie biologique

Chaque année, les " Annales de thérapie biologique " publieront un numéro consacré à une revue générale des travaux endocrinologiques.

Le premier de ces numéros spéciaux paraîtra le 15 janvier prochain. Au moins triple dans son volume, il présentera l'état actuel des questions relevant de l'endocrinologie.

Il sera adressé gracieusement aux médecins qui voudront bien nous en faire la demande par lettre.

Éditées par les Laboratoires du Docteur F. Debat

Salle d'élevage de cobayes et lapins.
Au fond, la table de préparation des régimes.

Photo Zuber

Nos laboratoires de physiologie

(Laboratoire de Recherches Organothérapiques de Garches).



A côté des laboratoires de Chimie et des laboratoires de Bactériologie, à côté des installations industrielles dont les précédents numéros ont donné quelques vues, nous avons



Une salle d'expérimentation, avec ses cages à rats et ses casiers à lapins.

Photos Zuber.

créé, à Garches, un centre d'études physiologiques fort important, que dirige le Docteur A. Arthus, assisté de nombreux collaborateurs.

Ce Laboratoire a un triple objet :

1° - Les recherches scientifiques pures.

2° - Les recherches physiologiques et pharmacodynamiques appliquées à l'organothérapie.

3° - Le contrôle de l'innocuité et de l'activité de nos diverses préparations.

L'opothérapie est une médication dont l'éloge n'est plus à faire. Les bons résultats qu'elle a fournis à son origine, fort ancienne du reste, étaient surtout constatés cliniquement. Aujourd'hui la physiologie permet de définir parfaitement ses effets.

De même qu'à côté de toute industrie mécanique existent un laboratoire de recherche et un " banc d'essai " pour le contrôle, il est indispensable à un établissement préparant des produits opothérapiques, d'être muni d'un laboratoire d'études et de vérifications physiologiques.

C'est pourquoi nous avons créé le Laboratoire de Recherches Organothérapiques de Garches.

Ce service se compose de 10 vastes salles, largement éclairées et pourvues du plus récent outillage de laboratoire, ainsi réparties ; deux salles principales, la salle de recherches physiologiques et la salle des animaux en expérience, grou-

Dans le laboratoire de chimie physiologique, la table des dosages avec ses écrans lumineux.





pant autour d'elles leurs annexes, - la première, un laboratoire isolé pour recherches spécialisées, une salle de chimie physiologique et le bureau du directeur, - la deuxième, qui est munie de toutes les installations pour recevoir les animaux d'expérience les plus divers, et d'un vaste aquarium pour les poissons et les grenouilles, une salle d'élevage, une pièce destinée à la préparation des régimes et aux pesées des animaux, et une cuisine.

Une chambre noire complète cet ensemble ; elle permet l'obtention des documents photo-

Dans la salle d'opération, une laparotomie.

Les boîtes à souris dans une salle d'expérimentation.

Une prise de sang pour numération globulaire.

Photo Kertesz.

Photos Zuber.

graphiques si utiles pour la conservation des résultats expérimentaux.

L'installation, brièvement expliquée ici, était nécessaire pour répondre aux exigences de ce Laboratoire. De nombreux assistants et assistantes, tous rompus aux techniques physiologiques, hématologiques, chimiques, travaillant chacun dans le domaine scientifique qui lui est le plus familier, permettent d'entreprendre à la fois des travaux très divers, mais tous orientés dans un sens commun : l'organologie et l'organothérapie. Les travaux actuels de ce Laboratoire portent surtout sur les **anémies,** leur production expérimentale, leurs modalités, leur thérapeutique par les extraits d'organes (Pancrinol - Hépacrine - Hépa-peptine, etc...), sur l'organothérapie **thymique et testiculaire** (Androsthénol), sur les multiples propriétés des **extraits placentaires** (Inogyl - Galagénol).

Cette énumération pourrait être prolongée, car les recherches



Photo Kertesz.

Respiration artificielle d'entretien au cours d'une expérience.



Prise de tracé manométrique de la pression artérielle d'un lapin.

Photo Zuber.

sont très nombreuses, mais elle suffit à faire sentir l'intérêt primordial du test physiologique.

Et nous pouvons affirmer que, grâce au Laboratoire de Recherches Organothérapiques de Garches, avec l'aide de qui nous avons pu mettre au point toute la série de nos spécialités opothérapiques qu'apprécie le Corps Médical, nos produits présentent une sécurité absolue d'emploi, condition essentielle pour mériter la confiance du praticien.

S O M M A I R E

JANVIER 1934

A R T E T M É D E C I N E
REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL
DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT
Rédaction-Administration : 60, rue de Prony
PRIX : 8 FRS
ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS FRAIS DE PORT EN PLUS



Photo Zuber.

EN CHARENTE

Un vigneron et sa vigneronne coiffée de la « quichenotte » (de l'anglais kiss not, n'embrassez pas) : robuste paysanne qui sans y songer symbolise assez bien l'instinct de la « légitime propriété ».





Sur le littoral du pays charentais, deux vues de l'Océan : par beau temps, lorsqu'il vient paisiblement caresser les plages « tendres aux pieds nus comme un velours de soie », et par vent violent, lorsqu' « un gros flot gris-vert bat la côte ». — Ci-dessous, quelques pins de l'île d'Oléron qui porte à son extrémité sud une vaste forêt tiède, bienfaisante aux lassitudes.



Photos Zuber.

LE PAYS DE CHARENTE

PAR FRANÇOIS PORCHÉ

Pour les paquebots qui ont mis le cap sur La Pallice, et pour les dernières voiles ocre-rouge qui croisent encore au large, tirant sur la houle atlantique les filets des pêcheurs de sardines, le pays de Charente s'annonce par de grandes îles : Oléron, Ré, qui sont les débris sablonneux de son ancien rivage.

Un gros flot gris-vert bat la côte, assez dangereuse aux navigateurs, avec ses bancs qui se déplacent et ses pertuis (celui de Maumusson principalement) grondeurs à la



marée montante. Les vagues pressées, en déferlant, étalent leurs franges sur des plages presque sans galets, qui sont tendres aux pieds nus comme un velours de soie. Depuis l'anse d'Aiguillon jusqu'à la pointe de la Coubre, ensuite contournant celle-ci, longeant, sur la rive droite, l'estuaire girondin jusqu'à Saint-Georges-de-Didonne, et au delà, presque jusqu'aux abords de Meschers, la dune déroule à perte de vue sa ceinture d'argent. Sur les pentes, croissent le chardon bleu, l'ajonc d'un vert malade, et l'immortelle jaune, qui marie son parfum brûlant à la fraîche odeur du varech. Ce renflement léger du sable se confond, au ras de l'horizon, avec la vibration lumineuse des jours chauds, avec l'écharpe des pluies. De loin en loin la dune s'effaee, une ville paraît dans l'échancrure : La Rochelle, ses bassins, ses tours, ses vieilles arcades rechignées, où les lampes en hiver s'allument dès trois heures, ses églises, où le marteau des réformés a brisé mainte image ; ou bien Fouras, Ronce-les-Bains, et leurs villas ; Pontaillac, Royan, ses tramways, ses hôtels et ses deux casinos.

En arrière de la dune désertique, verdoie et murmure, aux souffles de l'ouest, une zone forestière. Seuls les pins

Page 12, deux vues du phare de la Coubre sur un même cliché. Troublant effet d'une erreur photographique, l'on croit voir le fantôme de l'ancien phare qui s'effondra en 1907 lorsque sous lui l'Océan eut achevé de dévorer le sol. Du haut de la tour actuelle qui darde, la nuit, un feu électrique de grande puissance, on embrasse, par un jour clair, un splendide panorama de mer et de forêt. Ci-dessous, l'église de Moëze et son clocher dentelé, du XV[e] siècle.

Photos Zuber.



réussissent, en plus d'un endroit, à fixer ce rivage mouvant. Du moins le défendent-ils longtemps contre les assauts des marées. Parfois, la mer est la plus forte. Ce fut le cas à la pointe de la Coubre, où l'on dut reporter à l'intérieur des terres le grand phare à éclipses construit au siècle dernier. Mais, ailleurs, les sables et les boues de la Charente ont de lentes poussées qui gagnent constamment sur le flot.

Ainsi Brouage, qui était un port au temps de Richelieu, de Mazarin encore, est aujourd'hui une cité morte, abandonnée aux oiseaux de passage, dressant, à plus d'une lieue de la côte, ses murailles moussues et croulantes.

Cependant, le sol se relève imperceptiblement, et voici, au nord, devers le Marais poitevin, au sud, au bord de la Seudre, les plats miroirs symétriques des salines ; voici les parcs à huîtres, réfléchissant les rapides nuées grises, autour du clocher pointu de Marennes ; et dans les prairies d'un vert noir, où frissonne une herbe amère, les chevaux au pâturage, bourrus et la crinière au vent.

La Charente maritime fut pour moi, durant toute ma jeunesse, le pays de l'été, des bains de mer. A Châtelaillon, tout marmot, j'ai glissé mon filet d'enfant sous la volute de la vague, dans l'espoir toujours déçu de capturer une de ces crevettes claires, transparentes comme des gouttes d'eau et plus fuyantes qu'elles encore. A l'Hôtel de Ville de La Rochelle, écolier en vacances, j'ai caressé du doigt l'éraflure que fit, d'après la légende, dans une table de marbre blanc, le poignard furieux du maire Jean Guiton, le farouche huguenot, lorsqu'il menaça de frapper ainsi au cœur quiconque, parmi la population assiégée, parlerait de se rendre aux papistes. Adolescent un peu hagard, j'ai, sur les rochers de Vallières, entre Saint-Georges-de-Didonne et Royan, confié à la brise mes premiers vers, suspendu mes rêves au vol des goélands, ou guetté, tout là-bas, par delà le panache de fumée que le bateau du Verdon laissait traîner derrière lui sur les ciels roses des beaux soirs, plus loin que la tour de Cordouan, quelque signe annonciateur de l'avenir inconnu.

Mais, déjà, rampant sur le sable, à l'abri des pins, presque en bordure de l'Océan, la vigne est apparue. Dès que le terroir se hausse encore un peu, sur les *varennes* d'Aunis, sur les pentes caillouteuses des *goix*, la voilà qui foisonne. Dans les plaines calcaires de Saintonge, elle se sent vraiment chez elle.

Cognac, où je suis né, est la capitale de l'eau-de-vie. Elle est située en plein centre de la région sacrée, la région vinicole, qui comprend, par ordre de grandeur : la *Grande Champagne*, la *Petite Champagne*, les *Borderies*, les *Fins Bois*, les *Bons Bois* et les *Bois ordinaires* — auprès desquels ordinaires, la « fine » qu'on boit à Paris, en maint lieu réputé, n'est qu'un breuvage infâme.

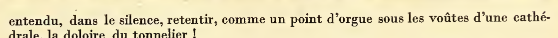
La vieille ville, sur la rive gauche de la Charente, agrippe le lacis de ses ruelles sinueuses au flanc d'un coteau, que domine le clocher de l'église paroissiale de Saint-Léger, et dont le pied baigne dans l'eau profonde du petit fleuve, où sont amarrés les chalands qu'on nomme, chez nous, les *gabares*. Les émanations des eaux-de-vie communiquent aux murailles des chais une teinte noire, qui serait due à la croissance d'un microscopique champignon. Que de fois, aux jours de mon enfance, la main dans celle de mon père, employé aux écritures dans la fameuse Maison Hennessy, et l'accompagnant jusqu'à son bureau qu'il appelait le *comptoir*, ai-je descendu ou grimpé ces venelles aux larges pavés blancs, déchaussés par les pluies. Que de fois, un portail entr'ouvert m'a-t-il soufflé, quand je passais, la puissante haleine des bacs et des foudres que j'apercevais alignés dans l'ombre ! Que de fois ai-je



Photos Zuber.

La rue de village, aux maisons modestes et contentes sous le grand ciel clément. La ferme, mère gigogne des meules en forme d'œuf. La cueillette méticuleuse du raisin charentais qui sécrétera le cognac, cet élixir si plein de personnalité, si parfaitement original. (En France, les fruits de la terre, eux-mêmes, sont individualistes). Et puis, le blanc moulin, vaillant à peu de frais, à petit bruit.





entendu, dans le silence, retentir, comme un point d'orgue sous les voûtes d'une cathédrale, la doloire du tonnelier !

Je puis dire que j'ai été élevé tout ensemble dans l'horreur de l'alcoolisme et la vénération du cognac. En même temps que l'on me dépeignait tous les désordres auxquels l'abus de l'alcool peut conduire, on célébrait sans cesse devant moi les vertus du cognac, représenté comme une liqueur bénie et quasi divine. Cette religion familiale poussait même si loin son idéalisme que, en fait, on ne buvait de cognac chez mes parents que dans les grandes occasions : mais alors c'était comme une messe.

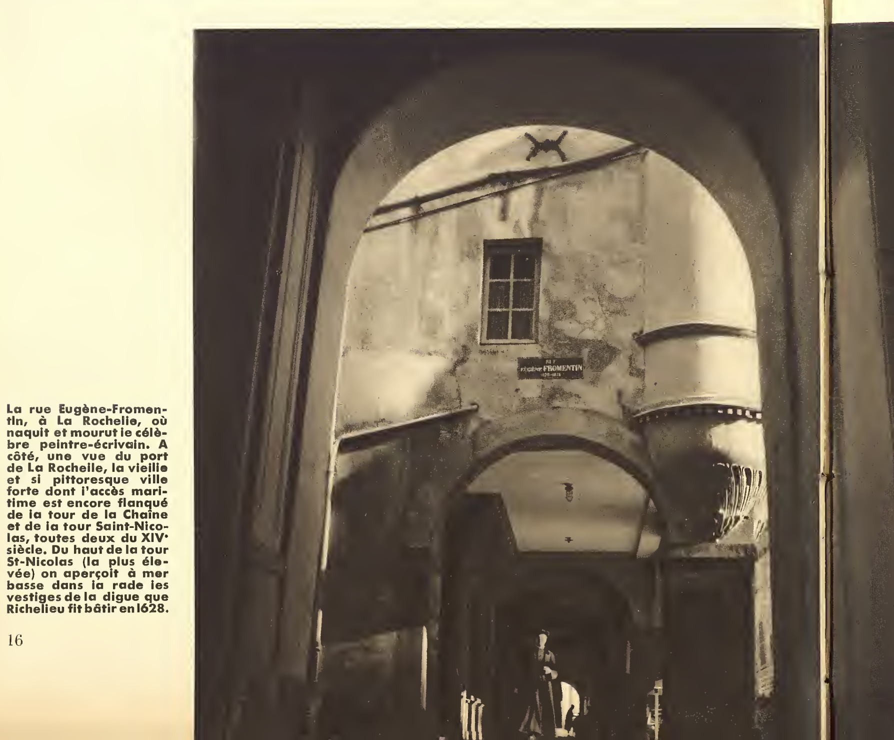
Les environs de ma ville natale, de même que tous les paysages des Charentes, n'offrent point de ces spectacles naturels qui ressemblent à des décors de théâtre, et que les guides des contrées renommées pour leur pittoresque recommandent lyriquement à l'admiration du touriste. Ma province est une terre toute en nuances, qui compose avec l'azur délicat une mélodie aux variations presque insensibles. Les aunes, sur le ruisseau, inclinant leurs têtes rondes ; les peupliers au bord du chemin ; les ceps tors qui partout déploient leurs longues files, partout ondulent en rangs serrés ; les taches bleues du sulfate sur le pampre ; les petits murs de pierres sèches ; les haies vives, froufroutantes d'oisillons ; les moulins à vent sans ailes, dont la tour blanche tombe en ruine ; les façades des anciens logis, avec leur porte charretière et leur porte piétonne ; les toits plats, couverts de vieilles tuiles ; voilà les notes de cette musique fine, telle qu'elle échappe aux gens pressés, aux automobilistes, par exemple, qui, partis de Poitiers après leur déjeuner, n'ont souci que d'arriver à Bordeaux, à l'heure de l'apéritif du soir.

Cependant, rien de plus divers que les aspects de la Charente. Au nord-est, les terres froides du Confolennais, où les châtaigniers enchevêtrent leurs épaisses ramures, où les bruyères, les genêts alternent avec les champs de seigle et de sarrasin, montrent des couleurs déjà nettement limousines, alors que les terres chaudes et crayeuses de la région de Cognac ont une physionomie purement saintongeaise, et que l'arrondissement de Barbezieux (patrie de Jacques Chardonne), avec ses chênaies, son sol noir et ses truffes, sent les approches du Périgord.

D'autre part, bien que l'Angoumois soit d'une altitude moyenne peu élevée, les« hauts lieux» n'y manquent pas, d'où l'œil découvre un vaste horizon. Le rocher d'Angoulême est célèbre, et la vue qu'on a, du haut de ses remparts, sur la vallée de la Charente, est une des plus belles de France. Je citerai encore, au nord-ouest de Jarnac, la région de Garde-Épée, où Jacques Delamain a écrit *Pourquoi les oiseaux chantent.* Là, souffle entre les pins, à l'équinoxe d'automne, un vent d'une telle ampleur qu'on croirait la mer toute proche. L'endroit est sauvage et comme environné encore de mystères sacrés. On n'est pas surpris d'y trouver un dolmen.

Mais l'Angoumois n'a point seulement des beautés sévères : aux chaumes pierreux des environs d'Angoulême, aux pinèdes venteuses de Garde-Épée il oppose une multitude de paysages riants. Car, en Charente, il y a la Charente elle-même, qui est pure, verte et profonde, et son escorte d'affluents : la Boutonne, l'Antenne, la Touvre, la Seugne, le Né, ruisseaux clairs dont les noms évoquent le tic-tac des moulins, la jacasserie des lavandières, le chapeau de paille immobile du pêcheur embusqué. En Charente, même lorsqu'elle est tamisée par les vapeurs venues de l'Océan, la lumière du ciel possède un éclat qu'elle n'a point aux rives de Loire et qui annonce déjà le Sud. Néanmoins, le Charentais ne se considère pas lui-même comme un méridional. Pays d'entre Nord et Midi, pays de transition, les Charentes sont à la frontière de la langue d'oc et de la langue d'oïl. Ainsi, nous sommes placés au point de soudure des deux traditions qui ont formé l'âme française.

François Porché



La rue Eugène-Fromentin, à La Rochelle, où naquit et mourut le célèbre peintre-écrivain. A côté, une vue du port de La Rochelle, la vieille et si pittoresque ville forte dont l'accès maritime est encore flanqué de la tour de la Chaîne et de la tour Saint-Nicolas, toutes deux du XIVe siècle. Du haut de la tour St-Nicolas (la plus élevée) on aperçoit à mer basse dans la rade les vestiges de la digue que Richelieu fit bâtir en 1628.



Photos Zuber.



Photo Hug. Block.

ANGOULÊME

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Dès mon enfance j'ai pu sentir ce que sont les axes de communication de la France : ils rayonnent de Paris, mais les transversales, les pauvres transversales, sont remises aux bons soins du Diable. A Limoges, il y avait deux gares, l'une célèbre, qui menait à la capitale ou à Toulouse, l'autre méconnue, qui s'appelait la gare des Charentes et qui avait la folle ambition de conduire vers la mer les habitants du Massif Central, irréductibles continentaux. En ces temps reculés, c'était un voyage compliqué que d'atteindre l'Océan, on changeait deux ou trois fois de train afin d'obliger les explorateurs à visiter Angoulême, Saintes et Rochefort, ce port d'où personne n'a jamais vu les plis d'Amphitrite. Mais cette servitude avait l'avantage de vous imprégner par force de l'atmosphère charentaise. Et tous les enfants qui jouèrent, il y a trente ans, sur l'immense plage (un peu vaseuse) de Chatelaillon et sous les pins de Fouras, ont gardé de ce pays l'enchantement des terriens qui découvrent enfin le rivage : Thalassa ! Thalassa !

A la réflexion l'illusion est drôle, vu que le large y est caché par des îles, que d'ailleurs des pédoncules rattachent servilement à la côte. Mais la traversée pour atteindre Ré ou Oléron, sur des rafiots crasseux et enfumés, servait d'initiation au voyage. J'ai eu mon premier mal de mer en vue de Saint-Martin-de-Ré ; j'ai eu mon premier vertige d'ascensionniste au sommet du Phare des Baleines. Ce sont là des choses que le plus ingrat n'oublie point.

Cependant je ne puis oublier que l'étape la plus frappante avant de parvenir aux délices maritimes, c'était Angoulême. Ville qui m'a longtemps intrigué, car le chemin de fer la traverse par un tunnel et semble faire exprès de la cacher au voyageur. Quand j'ai pu enfin la visiter, avec, il m'en souvient, un filet à crevettes sur l'épaule, et dans la poche ce chef-d'œuvre de Paul Féval qui s'appelle *La Première Aventure de Corentin Quimper*, j'ai ressenti la première impression de ce que les adultes appellent majestueusement une cité d'art.

De fait, si elle appartenait à l'Allemagne, elle serait entretenue, astiquée, désherbée, passée au papier de verre, et elle serait plus angoumoisine que nature. Française, elle montre cette aimable négligence que nous mettons à présenter nos richesses. Le tour des remparts, d'où on domine une plaine si gracieuse, est plus beau que celui de Langres ou de Laon, mais il est occupé par des allées tristes, des tas de feuilles sèches, de vieux tonneaux, et un lycée morose. Pis encore, on a érigé sur la plus belle plate-forme un monument à Carnot, avec dames allégoriques, palmes découpées et piédouche de brasserie, qui est le plus laid de la terrible époque 1900. Cela a du moins l'avantage de ménager les contrastes et de vous ménager un coup au cœur quand on fait ensuite le circuit des remparts de l'Est : on arrive soudain devant la cathédrale et on découvre, de guingois, la façade sublime...

Le climat d'Angoulême est un de ceux que l'on croirait faits pour l'homme, ni pour aider sa paresse, ni pour fomenter son supplice. Il y a des palmiers en terre devant la tour ronde de l'ancien château. Les cafés sont agréables et les femmes y ont presque toutes ce type charentais, brun et mince que l'on appelle bordelais à Paris, et qui est déjà si méridional. Quand on vient du Limousin, de chez les brachycéphales issus du granit, on est surpris de voir cette race plus fine, sur une terre plus aisée, et que Charles-Martel a dû préserver un peu trop tard d'un afflux de sang sarrasin. Ce qui est moins fantaisiste à l'égard de l'histoire, c'est que l'Aquitaine, le pays d'oc, s'étend moralement jusque-là. Une certaine douceur de vivre, une certaine finesse d'esprit et je ne sais quoi de distingué dans la complexion du moindre rustre, marquent cette région. Il y vient déjà des truffes, il s'y pêche les meilleures anguilles qu'ait jamais expédiées vers l'Europe la mer des Sargasses, un miel virgilien s'y récolte, et quant à la recette du civet d'Angoulême, je ne la connais pas théoriquement, mais je puis certifier qu'elle est en pratique la plus noble de toutes.

Cela n'empêche point qu'Angoulême ne présente des dissensions en quelque sorte foncières : les calvinistes d'en bas, les catholiques d'en haut ; les ouvriers et industriels étendus dans la plaine, les bourgeois tassés dans la citadelle. Jadis on les distinguait sous le nom de « crapauds » et de « lézards», ceux-ci habitants du rocher, ceux-là du marais. Il subsiste des souvenirs de cette rivalité ancestrale, et les gens qui ont une villa rue des Bézines n'émigreraient pas volontiers au faubourg de l'Houmeau, dans ces quartiers vils qui sentent la gare et la papeterie. Pour fraterniser, les deux partis faisaient jadis le même tour de ville, le dimanche, avant le règne des sports. Ils allaient contempler au loin la plaine, recensant les détails de l'horizon : la forêt d'Hiersac, les saules qui bordent la sinueuse Charente, et cette espèce de ruisseau là-bas, luisant, la Touvre, que Ronsard a chantée :

La Touvre enfin, toute blanche de cygnes,

mais où je n'ai vu que des poules d'eau et des têtards, parce que je suis venu après l'époque mythologique.

André Thérive.



Photo Zuber.

Page 18 : à Angoulême, la cathédrale Saint-Pierre, construite au XII[e] siècle, restaurée et en partie reconstruite par la suite. Notamment, la tour carrée à six étages a été refaite au XIX[e] par Abadie. La magnifique façade comprend 75 statues ou bas-reliefs qui représentent le Jugement dernier. — Ci-contre : au musée de Saintes, chapiteau roman provenant de l'Église Saint-Eutrope.

LE
COGNAC

PAR LE DOCTEUR PIERRE-LOUIS REHM

TENTER un panégyrique du cognac ? L'hygiéniste y rechigne mais le gourmand l'emporte. Et puis, qui sait ?... Vérité d'aujourd'hui, erreur de demain. Les marchands de thé nous ont assez bernés avec leurs attaques massives contre le vin que de récents travaux (ceux de Loeper notamment) ont réhabilité.

Que l'on condamne le « tord-boyaux», le« fil en quatre» ou autre « saute-parapet », rien de mieux. Mais le cognac, le *vrai* cognac ? Halte-là ! D'abord son prix est suffisant à en interdire l'abus, car c'est un grand seigneur, un roi, l'empereur incontesté des eaux-de-vie.

Cognac, complément obligatoire d'un bon repas, harmonie indispensable de la vieille cuisine française, que ce soit le « canard » d'un bout de sucre que tu imprègnes, ou le « doigt », la « larme » au fond d'un grand verre ballon tenu amoureusement au creux de mes mains, humée longuement, contemplée à travers le cristal, savourée en gourmet, tu n'as jamais nui à l'honnête homme.

Et mon « moi », gourmand, enthousiaste, reléguant le grincheux hygiéniste, s'enflamme à l'évocation du plus sublime nectar que l'ingéniosité humaine ait su réaliser.

Et dire que l'on ignore l'inventeur de cette sublime alchimie !

Il n'existe au monde aucune liqueur comparable.

Sans publicité tapageuse, le cognac a conquis la Terre. Son nom est universellement célèbre. Suprême gloire ! Il appartient au langage international.

Comme l'a écrit l'érudit gastronome, le fin lettré Gaston Derys, le nom de Cognac, de cette ville antique où naquit François Ier, a plus fait pour la réputation de la France que celui d'une illustre victoire, d'un grand savant, d'un poète de génie. Un banquier chinois ou un planteur nicaraguayen peuvent ignorer Valmy, Pasteur, Hugo : le mot cognac ne leur est pas étranger.

Naturellement, les fraudeurs, les imitateurs, tous ceux qui trouvent profit à la contrefaçon se sont abattus sur cet illustre produit charentais.

Anathème sur eux !

J'ai vu, en de lointaines Amériques, des « Kognaks». Au loin, les pauvres humains trouvent, en des bouteilles aux étiquettes dorées et mensongères, ces « ersatz » indéfinissables. Telle est la rançon de la gloire.

Foin des malfaiteurs qui vendent un alcool frelaté, coloré d'ignobles « sauces » à base de cachou, de caramel et de piment rouge.

Il n'est cognac que des Charentes.

Par un miracle de la nature, les vins charentais, assez ordinaires, sont les seuls à produire cette eau-de-vie suprême.

On a essayé les procédés de distillation du cognac sur des vins de première grandeur : du Château-Yquem, par exemple. Le résultat s'est révélé sans intérêt.

Le cognac est exactement obtenu par la distillation du jus de raisin, sitôt vendangé, récolté dans le département de la Charente (à l'exception de l'arrondissement de Confolens et de quelques communes), dans le département de Charente-Inférieure (sauf les cantons de Courçon et de Marrans, en partie) et dans quelques communes du canton de Saint-Aulaye en Dordogne, des cantons de Mauzé, de Beauvoir-sur-Niort, de Brioux-sous-Boutonne dans les Deux-Sèvres.

C'est à peu près la totalité des anciennes provinces de l'Aunis, de la Saintonge et de l'Angoumois.

Il est produit sur ces territoires environ deux millions et demi d'hectolitres de vin par année moyenne, dont on tire deux cent mille hectolitres de cognac.

Les eaux-de-vie les plus réputées sont obtenues, par des procédés fort délicats, au sud de Cognac.

Elles sont classées sous le nom de « fine champagne » (de *campana* — campagne — aucun rapport avec le célèbre vin mousseux champenois).

Un peu moins délicats, mais excellents tout de même, sont les produits de la « petite champagne » qu'on distille à l'est vers Châteauneuf-sur-Charente, au sud vers Archiac, Jonzac, Barbezieux, à l'ouest vers Pons.

Les techniciens ont subdivisé les alcools de la région cognacaise en sept catégories.

En plus des deux précédentes, on considère les « borderies », les « fins bois », les « bons bois », les « bois ordinaires » et enfin les « bois communs ».

Au sortir de l'alambic le cognac est clair, incolore, comme de l'eau de roche.

Il acquiert sa couleur de soleil liquide en vieillissant dans des fûts de chêne du Limousin où on l'abandonne quinze, vingt ans, ou plus.

Les Charentais s'amusent bien quand un ignorant leur vante les charmes d'une vieille bouteille de cognac, car ils savent que cet élixir ne s'améliore qu'en vaisseau de bois. Dans le verre, il est stabilisé. Tout ce qu'il peut y gagner, c'est un fâcheux goût de bouchon, pour peu que le liège soit de mauvaise qualité.

Je sais encore des familles charentaises où l'on mure dans le chai certains fûts remplis la bonne année. Et si l'enfouissement de ce trésor liquide coïncide avec la naissance d'un enfant, on attendra le jour du mariage de celui-ci pour abattre la maçonnerie et planter le vilebrequin. Et alors !... Souhaitez d'être invité à pareille solennité.

Le bois aura absorbé une bonne partie de l'alcool, il lui aura enlevé de la force mais lui aura communiqué des parfums inimaginables, une couleur précieuse de topaze et un arome auquel je défie qui que ce soit, s'il n'est anosmique, de rester insensible.

D[r] P. L. Rehm

Photo Zuber.

MALAGAR

PAR FRANÇOIS MAURIAC

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



J'ÉCRIVAIS sur Malagar tout ce qui me venait à l'esprit et au cœur. Autour de Malagar, *cristallisaient* mes souvenirs innombrables. La pensée ne me venait pas que mes



La vigne de Malagar, objet des soins attentifs de François Mauriac. — Le Médecin, l'Écrivain, le Prêtre : trois frères Mauriac, trois missions noblement remplies. — La maison familiale.

Photos Zuber.





dires pussent être, un jour, contrôlés. La chaleur des étés de mon enfance s'accumulait sur cette terrasse. Cette immense plaine muette, je ne la voyais pas directement, mais reflétée par des regards aujourd'hui éteints. Au vrai, Malagar vivait au dedans de moi sans que j'eusse jamais songé à le confronter avec ce vignoble à trois kilomètres de Langon, avec cette maison, ces communs, ces quelques arbres malades.

Tel est l'inconvénient de la notoriété auquel je ne m'attendais guère : on veut connaître ce Malagar où tant de mes héros ont vécu, ont souffert. Pour la première fois, je m'efforce de le contempler avec les yeux d'un visiteur étranger. Je m'applique à me rendre compte de ce qu'il en reste, lorsque je le dépouille de tout ce dont ma poésie l'avait revêtu, et que j'en retire tout le sang dont je l'avais gonflé. J'oblige les vivants, les morts, les êtres inventés, ce peuple nombreux de fantômes que j'avais lâché dans ces allées, sous ces charmilles, à se replier, à disparaître.

Que dira-t-on, devant ce Malagar réduit à n'être plus que ce qu'il est réellement ? Déjà, les airs déçus de certains visiteurs me reviennent en mémoire : « Ça, la terrasse de Malagar ?... Où sont les charmilles ?... Quoi ? ces buissons ? »

Oui, qu'est-ce en somme que Malagar ? On monte une côte, dans le soleil. On traverse une maigre garenne, devant les communs. La terre ici n'aime pas les arbres ; et les hommes, eux non plus, ne les aiment pas. La terre, sèche et dure, les nourrit mal. Centenaires, les miens sont petits et rabougris. Comme partout en France, beaucoup d'ormes meurent. (Les grand'routes sont bordées de ces cadavres qui ne pourrissent pas et dont l'anéantissement s'accomplit sans odeur.) Souvent une seule branche est

atteinte ; j'ordonne qu'on la coupe ; l'arbre reprend ; son agonie se prolonge. Mais parfois, l'orme le plus vigoureux est frappé d'apoplexie. D'un seul coup, il se dessèche comme le figuier maudit.

La garenne traversée, s'étendent les vastes hangars agricoles sous lesquels ouvrent l'étable, l'écurie, les logements des charretiers. Pourquoi mon grand-père a-t-il fait construire ce ridicule chalet de l'homme d'affaires, tout en hauteur, que l'on voit de dix lieues à la ronde, qui domine et écrase ma propre maison, et qui faisait dire à un paysan, autrefois, que Malagar ressemblait à une « baque escornade » ? (à une vache n'ayant plus qu'une corne).

Nous débouchons devant l'habitation, côté nord. Pas de perron. Dans la plupart de mes romans, je n'ai pas hésité à en construire un. Réparations imaginaires et qui ne coûtent rien. Je me contente d'un tertre bordé de sauges. Façade plate, sans autre ornement que la « génoise » au long des toits, qui orne toutes les maisons de maîtres, dans le Midi (mais qui n'est pas, ici, connue sous le nom de génoise). Mon grand-père a coiffé le pavillon central d'un lourd chapeau d'ardoises. Dieu merci, les deux ailes, les chais, le cuvier ont gardé leurs vieilles tuiles rondes. Édouard Bourdet m'a dit : « La première chose que je ferais serait d'enlever ces ardoises ». Je ne causerai pas ce chagrin aux mânes de mon grand-père qui s'est donné tant de peine pour déguiser sa maison en château (et jusqu'à le flanquer d'une tourelle supplémentaire). Enlever les ardoises ? Je n'ai pas envie que mes paysans me prennent pour un fou !

De ce côté-là, une grande prairie descend en pente douce vers les coteaux de Benauge, derniers vallonnements de ce pays perdu, appelé l'entre-deux-mers ; — paysage que j'aimerais, me semble-t-il, même si ma grand'mère et ma mère ne l'avaient tant chéri, même s'il n'eût pas enchanté André Lafon et si mon ami n'en eût pas rêvé en 1914, grelottant sous une tente du camp de Souges : « La prairie où le foin est peut-être en meules ; les routes endormies sur lesquelles, tous ces soirs-ci, la lune a dû veiller... » écrit-il dans une des dernières lettres que j'aie reçues de lui.

A gauche, vers l'ouest, s'étend la vigne, dans le sommeil de la sieste, ou dans l'approche du crépuscule ; la vigne, pour moi vivante, heureuse, souffrante, pressant contre elle ses grappes ; mille fois menacée : les orages, la grêle, la canicule, la pluie ; sans compter les maladies aussi nombreuses que celles qui atteignent les créatures humaines. Impossible à son maître de la voir du même œil que le visiteur indifférent.

Traversons le vestibule où, comme tous les enfants de toutes les grandes vacances, les miens, vautrés sur le divan, attendent que la chaleur soit tombée. Au sud, la cour brûle, entre les chais longs et bas. Deux piliers délimitent le panorama qui est la gloire de Malagar; les vieilles charmilles descendent vers la terrasse et le point de vue : Saint-Macaire, Langon, les landes, le pays de Sauternes. Que de fois ai-je décrit cette plaine « où l'été fait peser son délire » ! Ce brasillement sur les tuiles et sur les vignes, ce silence de stupeur, tout cela existe-t-il « en soi » ? A force d'avoir été contemplé par les êtres que j'ai aimés et par ceux que j'ai inventés, ce paysage est devenu pour moi humain, trop humain ; divin aussi. A travers lui, je vois les ossements des miens qu'il recèle et dans chacune de ces pauvres églises dont les clochers jalonnent le fleuve invisible, la petite hostie vivante.

Tant pis ! J'oserai dire ce que je pense : paysage le plus beau du monde, à mes yeux, palpitant, fraternel, seul à connaître ce que je sais, seul à se souvenir des visages détruits dont je ne parle plus à personne, et dont le vent, au crépuscule, après un jour torride, est le souffle vivant, chaud, d'une créature de Dieu (comme si ma mère m'embrassait). O terre qui respire !

A droite des charmilles, quelques bosquets : buis antiques, lauriers, les séparent de la vigne embrasée. A gauche, un verger, une allée de tilleuls qui longe la vue. Remontons vers la maison. Ouvrant sur le vestibule, une grande pièce que je me suis réservée, où les mouches bourdonnent dans l'odeur des murs salpêtrés. J'ai souvent décrit (*Le Nœud de Vipères*) cet acajou, ce palissandre, ces bibelots laissés là par les générations, comme les coquillages des marées successives... Lieu excitant pour le travail; véritable « forcerie » à l'usage du romancier où les livres mûrissent en trois semaines, où, bousculé par mon démon, j'écris si vite que je ne puis même plus me relire si je néglige de dicter, le soir même, mon travail de l'après-midi. Pièce où je vivrai seul lorsque la rentrée aura ramené à Paris mes enfants, où je demeurerai enfermé, au long de ces soirées pluvieuses d'automne qui sentent le pressoir, le vin nouveau, la brume.

Tel est Malagar. Et ces pages témoignent de mon impuissance à en réussir une description objective ; d'ailleurs ai-je jamais rien pu décrire sans fermer les yeux ? Il me reste d'espérer que les amis inconnus qui gravironl un jour cette colline, n'auront aucune peine à passer par moi pour atteindre le vieux domaine. Puisque leur puissance imaginative leur permet de se plaire à mes pauvres inventions, ils sauront aussi ne pas en croire le témoignage de leurs yeux, et substituer au décor trop réel de la vie campagnarde, le monde sombrement enchanté où mes héros aiment, souffrent et meurent seuls. Pas plus qu'à moi-même, Malagar ne saurait apparaître à mes lecteurs tel qu'il est. Ils verront ici ce que les autres ne voient pas. Même après ma mort, tant qu'il restera sur la terre un ami de mes livres, Malagar palpitera d'une sourde vie... Jusqu'à ce que ce dernier admirateur soit, lui aussi, endormi. Alors Malagar redeviendra une propriété de vingt hectares plantés en vignes de plein rapport, située sur la commune de Saint-Maixant, à quarante kilomètres de Bordeaux, et où l'on récolte un bon vin, genre Sauternes, bien qu'il n'ait pas droit à l'appellation. Point de vue magnifique sur la vallée de la Garonne ; maison de maîtres; vastes communs... Que de fois ai-je imaginé, dans une étude de campagne, l'affiche rose, la mise à prix que déchiffre un maquignon enrichi !

Mme François Mauriac. — L'auteur du « Baiser au lépreux », du « Désert de l'amour », du « Nœud de vipères », du « Mystère Frontenac », naguère appelé, par l'Académie française unanime, à siéger sous la coupole. Il regarde ici sa terre : « Paysage le plus beau du monde à mes yeux, palpitant, fraternel, seul à connaître ce que je sais, seul à se souvenir des visages détruits dont je ne parle plus à personne... »

Photos Zuber.



Photo Zuber

JOSEPH BERNARD

LA VICTOIRE ET LA VILLE NATALE

PAR LE Dr F. VALLON



Photo Zuber

Au Luxembourg et chez l'artiste telle est la Fille à la cruche. Lisse et pure, filée, modulée, elle se mire ici dans son plâtre, premier état qui garde la fleur de la plus tendre des sensibilités et du plus délicat des ciseaux.

Pour aller rêver dans le grand atelier de Joseph Bernard, au seuil du Bois, j'ai choisi un jour d'automne, voisin de celui des Morts. Dans le jardin mouillé, la feuille tombait. L'une d'elles hésitait à l'épaule de la *Fille à la cruche* dont, au milieu du parterre, le bronze luisait sous la pluie fine. Hanché par sa charge, le charmant fantôme gagnait la grille, de son pas fléchissant. En le voyant si lisse, tourné comme un vase, sensible et pur comme un Pompon, je me rappelais l'enthousiasme du vieil animalier devant ce jeune animal. « Dans la sculpture de plein air, déclarait-il avec énergie, je ne connais de morceau qui vaille cela ! » J'approuvais. Comment, en effet, ne pas aimer cette vie discrète, ce que la petite statue contient à la fois d'innocence et de certitude, de candeur et de rigueur, ce qu'il y a de filé dans sa plénitude, de délié dans son harmonieuse gaucherie ?

Mais, au seuil de ce novembre frileux, à l'orée du bois dont sous la pluie fine les arbres pleuraient leurs printemps défunts, il me semblait que je la comprenais mieux encore.

Le souvenir de Pompon ajoutait à l'ambiance et j'admirais que les deux sculpteurs, s'étant connus, se fussent aimés. Leurs communes affinités m'apparaissaient plus clairement, la sobriété de leur expression, leur pudeur égale, leur magnifique sûreté d'œil et de main. Elle permettait à Pompon de saisir le prodrome de l'élan et de l'essor, les plus nobles et secrets moments, c'est-à-dire,



Toute l'allégresse du paganisme hellène sous un ciel défini, peuplé de dieux amis, chante dans le rire de ce faune hilare. Or, ivre de soleil, l'agreste petit dieu danse, érigé sur la pointe des orteils.

de la vie animale. Elle donnait à Bernard sa maîtrise, soit qu'à grands éclats volât la pierre sous sa main robuste, soit qu'il fît naître à petits coups amoureux le visage étonné d'une vierge ou d'un éphèbe. Alors, je ne sais quelle sensibilité tactile s'éveillait au tranchant de son ciseau. C'était comme si, soudain, l'acier avait eu un derme.

Longtemps, pauvres tous deux, ils furent obscurs. Quelque trente ans, Pompon sculptait dans l'ombre de Saint-Marceaux, puis de Rodin. Quant à Bernard, le jour il taillait patiemment le plâtre ou la pierre ; la nuit, puisque avant de songer à dormir il faut manger, il dessinait pour des lithographes.

Ils travaillaient, tous deux, de leurs mains. C'était, selon la définition du dictionnaire, des *artisans*, modestes gens qui apportent à leurs besognes une probité, un amour inconnus de ceux dont le fracas conquiert le public et que la mode sacre, d'emblée, grands artistes.

Bernard naquit à Vienne, dans l'Isère, le 17 janvier 1866. Il y apprit le rudiment du métier. Ses premiers coups de masse furent pour les monuments gallo-romains que restaurait M. Bernard père, tailleur de pierres, et ce furent celles, très vénérables, du Temple d'Auguste et de Livie que touchèrent, d'abord, les mains enfantines. De ces premiers contacts date, j'imagine, le goût du moderne pour l'antique.

A douze ans, son désir d'œuvrer lui inspire un buste de la République. Il n'en a pas quinze qu'en plein bloc il sculpte un lion. La ferme exécution du morceau lève les hésitations familiales. Il sera sculpteur. La Ville, qui l'entend ainsi, lui décerne une bourse. Le voici à Lyon à l'École des Beaux-Arts. Mais Vienne ne s'en tient pas là. Maternelle aux jeunes talents, elle envoie celui-ci à Paris, et, à dix-neuf ans, Joseph Bernard fait, rue Bonaparte, une entrée triomphale. Courte ivresse ! Comme tant d'autres jeunes artistes il va supporter, très impatiemment, les disciplines, les routines, les théories périmées de l'École... Mais il est exact, plein de conscience et de scrupules — n'est-il pas boursier, d'ailleurs ? Six mois il se fait violence. Après quoi, n'en pouvant plus, il prend congé et la lutte commence, acharnée.

D'œuvre en œuvre, de pierre en pierre, et s'écorchant les mains, Bernard remonte le cours des âges. Il atteint les sources enfin. A force de fervent labeur, ce moderne retrouve enfin la pureté première. Docile, elle pose devant sa selle et le Dr Gallavardin, l'éminent cardiologue lyonnais, vient d'acheter à la vente Vautheret le portrait de la petite déesse, en marbre rose. J'avais admiré, déjà, chez cet

amateur délicat qui fut l'ami du sculpteur et qui commandite l'édition d'un Evangile entier, œuvre de Jean Bernard, son fils, le premier état de la *Femme à l'enfant*, épreuve en bronze, et la *Femme et l'enfant*, pièce unique dont Joseph Bernard aimait tant la matière, ce marbre d'Asie translucide. C'est la pureté retrouvée qui, désormais, inspire au sculpteur la *Bacchante* et cet ineffable groupe de la *Jeunesse.* Vous connaissez celui-ci : surplombés par l'inhumaine Raison, comme, par Polyphème Acis et Galatée, les deux enfants ont le visage du monde à son éveil et la fillette, au bord de l'amour, écoute la voix rigoureuse qui mit au bûcher le médecin-théologue. Ce groupe admirable brille comme une lampe dans le sombre drame du monument de Michel Servet. Celui-ci s'élève à Vienne. Car dès 1908 la ville natale l'avait commandé à Bernard.

Mieux que tout autre, il nous raconte le labeur et l'effort de l'artiste et nous ne sommes pas surpris d'apprendre qu'à le tailler en plein bloc l'artiste a usé quatre ans de sa vie. Il y a mis sa chair et son sang. En ce héros qui se tord au faîte du monument, tel sous la dent du lion le *Milon* de Puget, je salue Joseph Bernard.

Exposés au Salon d'Automne de 1912, parmi trente autres œuvres, les moulages du monument forcent l'attention et j'ai encore dans les oreilles la rumeur du public en présence de cet ensemble imposant.

Dès lors, il pense à la *Fille à la cruche* et au *Faune.* Il les poursuit, le pinceau, le crayon ou la plume à la main. Car c'est un merveilleux dessinateur, un coloriste chaud et pur. Il a dans le papier un précieux exutoire. Que deviendrait-il s'il ne pouvait y jeter les visions plastiques qui le hantent ? Des pastels, des lavis ont d'abord été ses confidents. Car les fameuses aquarelles sur chine ne datent que de 1917. A tous, à toutes il ne cesse de chuchoter le poème qui chante en lui et dont sa probe et lente technique, la taille directe des vieux maîtres ne lui permet d'écrire que si peu de strophes. Quand de 1913 à 1915 la maladie lui retire des mains brutalement la masse et le ciseau, du moins sa plume, ses pinceaux, ses pastels lui resteront. Leur œuvre est là, dans la maison basse qui fut la sienne, et que gardent pieusement les siens, sa femme et son fils inconsolés. J'admire les volumes puissants, les beaux volumes sculpturaux, les couleurs suaves, fraîches comme l'âme de celui qui les posait.

Je retrouve la *Chanteuse*, cette femme, dont, pour l'avoir entendue au hasard d'un voyage, Bernard a rêvé toute sa vie. Avec sa fidélité d'inspiration et la profondeur de sa



Qui pourrait mieux célébrer la jeunesse éternelle du monde que ce groupe dansant, d'une si fraîche et si suave musicalité ? L'amour maternel a pour y sourire tant de ferveur et l'arabesque d'innocence ;



Photo Zuber

L'arabesque se noue et se dénoue, les gestes lents se superposent, les bras souples sont des cygnes, les mains des colombes captives. De ces corps idéaux se dégage un merveilleux parfum d'innocence, c'est encore, chantée par un poète, la divine jeunesse de l'humanité.

sensibilité, il a répété cette tête symbolique sur le papier, dans le plâtre et la pierre. Il a fini par la poser sur les épaules de sa *Victoire.* Quand il lui a donné son dernier souffle comme à celle de Marathon le coureur légendaire, il la cherchait depuis vingt-deux ans. Il y travaillait encore le 7 janvier 1931, quelques instants avant d'être la proie de l'œdème pulmonaire. Il n'avait pas 65 ans.

Or c'est cette œuvre ultime que la piété des « Amis de Joseph Bernard » se propose d'élever sur une place de Vienne, non loin du *Michel Servet.* Placé sous le haut patronage du président Herriot qui fut un des premiers admirateurs du sculpteur, le Comité groupe, outre la municipalité de la ville dont le maire est M. le député Hussel, la « Société des Amis de Vienne », sous la présidence de M. Maurice Faure, et celle des « Amis des Arts et des Lettres », sous la présidence de M. Picaud. Enfin notre confrère, le Dr Trénel, est le président actif du Comité dont le Dr H. Chaumartin est le trésorier. C'est à lui qu'incombe la tâche ingrate de rallier les bonnes volontés et de délier les bourses. Car si la statue est un don de la femme et du fils de l'artiste, il faut beaucoup d'argent pour la transporter de Paris à Vienne, pour lui donner un socle digne d'elle et l'ériger. D'ores et déjà, les prévisions des organisateurs sont largement dépassées. Vienne, assurément, a fait de son mieux, mais c'est une toute petite ville, et d'avoir été la capitale des Allobroges, une importante métropole de l'empire romain et, sous le pontificat de Clément V, le siège d'un Concile œcuménique, ne donne à l'antique cité un habitant de plus. Les plus récentes statistiques n'en dénombrent que 25.000...

Sans doute, pour faire sur la route étroite et rebattue les merveilleuses embardées, Joseph Bernard n'avait pas le volant de Rodin. Mais celui-ci n'a-t-il pas été le seul qui, découvrant soudain la désolante signification de la vieille fable humaine, ait pu conclure et épiloguer en deux mots saisissants ? Ne fut-il pas le seul capable de ces brusques plongées, d'où l'on revient, serrant sur son cœur les symboles éternels ? On les aligne au bord de la grève et ce sont *les Mains*, celles de *la Création*, celles de *Mane, Thecel, Pharès*, celles du *Secret*, c'est *Icare* et c'est *l'Eternelle Idole...*

Comme je préfère Bernard au brillant, à l'ingénieux Bourdelle ! Il est pur, il est calme, son inquiétude n'est déterminée que par son intransigeante probité et sa charmante pudeur fait tant de touchants efforts pour nous la cacher ! Ce noble artiste a dispensé à la matière une innocence digne des plus authentiques et des meilleurs parmi les anciens. Ce n'est pas un archaïsant, c'est un ancien. Nul n'eut plus de fraîcheur, ni de candeur, si ce n'est, précisément, ceux qui sont de sa famille, le statuaire grec et l'imagier du moyen âge, ses grands aînés.



Photo Zuber

Enfin voici la Victoire à qui, tel le coureur fabuleux, Bernard donna sa vie. Par un matin gris d'hiver, il est mort à ses pieds et c'est pourquoi elle est aptère. Mais qu'a-t-elle besoin d'ailes pour s'envoler là-haut, très haut, avec une tragique simplicité ?

SOUVENIRS DE L'HOTEL DE VILLE

CATTIAUX CONTRE PASTEUR

PAR PAUL STRAUSS

Rien n'aura manqué à l'existence glorieuse de Pasteur, ni les difficultés des débuts, ni l'apothéose du soir de sa vie.

Même en pleine gloire, le grand savant a subi des critiques véhémentes, il a même reçu des injures et l'épisode qui l'a mis aux prises avec deux de mes collègues du Conseil municipal de Paris, l'officier de santé Cattiaux et l'excellent docteur Navarre, ne l'avait pas laissé indifférent.

Vers la fin de l'année 1885, Grancher, qui avait prêté, avec Vulpian, le concours de sa jeune autorité à Pasteur pour l'application du vaccin antirabique, me fit l'amitié de me conduire au laboratoire de la rue d'Ulm. Je sortis émerveillé des résultats obtenus par la guérison de la rage et rempli d'admiration pour Pasteur, dont l'accueil bienveillant m'avait charmé.

A la séance du 5 mars 1886 du Conseil municipal, je déposai, avec l'appui de quelques-uns de mes collègues, une proposition dont le considérant rendait hommage à la méthode de M. Pasteur et dont le dispositif tendait à ouvrir des négociations en vue de la création d'un établissement vaccinal contre la rage. La discussion de mon rapport à la séance du 19 mars fut ample et approfondie. D'ores et déjà, le conseiller du 19e arrondissement, officier de santé, le prenait de haut avec Pasteur. Une phrase seulement suffit à donner une idée de cette argumentation déconcertante : « Pourquoi faire tant de bruit autour d'une soi-disant découverte qui est, en somme, de si peu d'importance ?»

A une grande majorité, 63 voix contre 6, 55 voix contre 7, le Conseil municipal voulut bien adopter les conclusions de mon rapport invitant la Commission de l'Assistance publique à se mettre en rapport avec M. Pasteur et avec la Commission spéciale de l'Académie des Sciences, pour étudier la part qui pourrait être prise par la Ville de Paris dans la création de l'établissement vaccinal contre la rage.

Nous avions gagné la première manche et notre Commission était habilitée à entrer en conversation avec l'illustre M. Pasteur.

La minorité, alors représentée par Cattiaux et par le docteur Navarre depuis lors revenu d'une erreur passagère, participa, comme c'était son droit, à notre visite au célèbre et modeste laboratoire de l'École normale supérieure.

L'accueil que nous fit M. Pasteur, assisté du professeur Grancher, fut cordial et les opposants eux-mêmes n'étaient pas en droit de se plaindre de cette réception. Tout allait bien, j'en ai conservé le souvenir très précis ; nous venions de quitter les malades avec mon ami Grancher, lorsque nous entendîmes les éclats de voix de M. Pasteur. Celui-ci avait remarqué que deux des commissaires, Cattiaux et Navarre, étaient restés en conversation avec des mordus et il avait eu connaissance d'un doute manifesté par Cattiaux sur l'authenticité de la morsure et sur la réalité de la guérison. M. Pasteur admonesta mes deux collègues avec une vivacité et une indignation facilement compréhensibles.

Le Conseil municipal fut saisi de cet incident si fâcheux à sa séance du 31 mars et, malgré ma motion primitive, il s'abstint de manifester son sentiment, à la fois par indulgence et pour ne pas compromettre la solution projetée d'accord de la Ville de Paris avec le glorieux savant de la rue d'Ulm, mais l'opposition antipastorienne, qui aurait dû s'amoindrir, par suite du manque de tact et de politesse de deux de ses enquêteurs, redoubla de violence et d'habileté. Le terrain et le bâtiment dépendant de l'ancien collège Rollin devaient être mis à la disposition de M. Pasteur, avec un bail emphytéotique ; je dus résigner les fonctions de rapporteur, la majorité de la Commission s'étant prononcée, contrairement à ma proposition, pour une durée restreinte de trente années. Le conseiller des Carrières d'Amérique, dont le chapeau mou à larges bords et le phaéton qu'il conduisait lui-même avec un chasseur nègre faisaient sensation, parlait ainsi : « Non, messieurs, M. Pasteur ne s'expose qu'à se faire mordre. Il ne s'inocule pas lui-même... M. Pasteur vend des médicaments et il n'en a pas le droit. »

Et non seulement la majorité du Conseil municipal adopta le délai précaire et inacceptable d'un bail de trente années, mais encore elle se prononça pour une concession de 2.500 mètres, au lieu de 5.000 mètres envisagés.

C'était la rupture des négociations et ce fut, M. René Vallery-Radot et le docteur Émile Roux l'ont plus d'une fois déclaré, le salut pour l'Institut Pasteur dont la magnifique installation, rue Dutot, n'aurait pu se produire, si l'hostilité de Cattiaux contre Pasteur n'avait pas eu gain de cause à l'Hôtel de Ville.

Cet épisode de la visite au laboratoire de la rue d'Ulm avait profondément ulcéré M. Pasteur, qui répétait encore, lorsque j'avais le grand honneur de converser avec lui : « Ah ! ce Cattiaux !»

Aussi, en 1895, au lendemain de la communication retentissante du docteur Roux au Congrès international d'hygiène de Budapest auquel j'avais assisté, aux côtés de mon ami Chantemesse, ce fut une joie pour moi de constater l'adhésion unanime du Conseil municipal à diverses propositions et à mon rapport sur la part contributive de la Ville de Paris dans les dépenses de préparation du vaccin antidiphtérique.

Et, par un juste retour des choses d'ici-bas, par une démarche de haute et respectueuse admiration, la Ve Commission du Conseil municipal, dont j'étais alors le président et le rapporteur, a tenu séance et a délibéré le 18 octobre 1894, sous la présidence vénérée de M. Pasteur.

Cattiaux n'était plus là ; le Conseil municipal fut unanime, le 7 novembre 1894, comme l'avait été sa commission. La Ville de Paris et le département de la Seine n'ont cessé depuis lors de manifester leur admiration reconnaissante pour Pasteur, dont le centenaire a été célébré en 1922 avec autant d'éclat que d'émotion. La mort des deux grands pastoriens, Émile Roux et Albert Calmette, ravive ces souvenirs dans une atmosphère de deuil national et de reconnaissance humanitaire.

Paul Strauss

4 FOIS 20 ANS

Récemment, notre très éminent collaborateur M. Gabriel Hanotaux a eu, paraît-il, 80 ans.

Qui s'en serait douté ? Pas même lui. Il ignore tellement la rouille des années... Son vif esprit a gardé toute la vigueur de la jeunesse; loin de s'émousser, sa curiosité n'a jamais été plus aiguë, une égale allégresse anime son travail. Chaque jour, sa conquête du monde s'élargit et il peut dire comme le simple Guy de Moroges, seigneur de Médan : « Plus on monte à ma maison et plus on a belle vue ».

Les hommes de son activité intellectuelle ne se sentent ni ne se regardent vieillir et le dictionnaire, était, je crois bien, le seul à savoir et publier son âge.

Mais nous sommes renseignés désormais, puisque, le 18 novembre 1933, au sein du Comité France-Amérique dont il est le fondateur, nous étions plus de trois cents à l'acclamer.

Ce fut, assisté de M. Paul Valéry et du duc de La Force, ses confrères de l'Académie, M. Louis Madelin qui s'était chargé d'annoncer la chose au dessert du banquet. Il l'a fait avec bonheur : « Vous avez, monsieur, a-t-il dit, vingt ans quatre fois », et pour nous faire accepter cette notion surprenante la périphrase n'était pas superflue.

Le but de la réunion était de remettre à l'homme d'État, à l'historien, une médaille d'or qu'a modelée M. P. Turin et frappée la Monnaie. Avouerons-nous que l'effort et le tourment de cette figure nous paraissent loin de la calme clarté du modèle ? Nous n'avons pas trouvé dans le métal la flamme qui éclaire les yeux si pénétrants, ni la vie fine de cette bouche au pur dessin, toujours prête à l'une de ces conversations inoubliables où, s'amusant lui-même, en amusant les autres, son esprit affranchi survole l'univers. Comme le disait une femme charmante : « En or, il a 80 ans ».

Le pape s'était fait représenter par son nonce Mgr Maglione, et retenu à Genève, le ministre des Affaires étrangères, M. Paul-Boncour, par son sous-secrétaire d'État, M. de Tessan. Après M. de La Barra, ancien président de la République du Mexique, parlant au nom de l'Amérique latine, ce dernier prit la parole au nom du gouvernement et de cette maison du quai d'Orsay où M. Hanotaux a laissé tant de souvenirs, au nom de *la Carrière*, enfin !

Dans l'assemblée nous avons salué les maréchaux Lyautey et Pétain, le général Gouraud, l'amiral Lacaze, nombre d'académiciens dont MM. Abel Bonnard, Henry Bordeaux, François Mauriac, Marcel Prévost, Bédier, le duc de La Force, etc..., l'élite de la colonie américaine, des ambassadeurs dont celui de Belgique, M. de Gaiffier d'Hestroye, et le ministre du Canada, notre aimable confrère, S. E. *le docteur* Philippe Roy, d'autres médecins enfin qui, pour n'être pas des diplomates, n'en sont pas moins illustres, les professeurs Jean-Louis Faure et Sergent, par exemple.

Fête intime que présidait la grâce souveraine de Mme Gabriel Hanotaux; car le Comité avait voulu que l'épouse soit enveloppée dans le même amour et le même respect que le mari, fête qui toucha jusqu'aux larmes son héros et dont il sortit, disant : « Au travail, maintenant ! », comme si, dédiant au pays sa vie entière, il ne lui avait pas consacré le plus acharné et le plus fécond des labeurs !



Photos Kitrosser

Ci-dessus, le hanneton foulon, dont le costume s'orne de taches de velours blanc sur fond noir ou marron : sobre dandy qui a par ailleurs cette demi-élégance de musiquer en frôlant ses élytres — organes poétiques — du bout de son ventre. — Ci-contre, la sauterelle tueuse de cigales, elle-même mets préféré des oiseaux. — Page 35, la libellule, ailée de gaze.



INSECTES

PAR MAURICE BEDEL

QUAND le brouillard d'hiver enveloppe la masse pierreuse de Paris, mêle ses jaunes vapeurs aux flots jaunes de la Seine, quand, assis à ma table de travail, je ne crois plus au soleil, au chant de l'alouette, à l'amer parfum du réséda sauvage, alors j'ouvre mes cartons de chasses entomologiques.

Fixés à leurs fines et invisibles épingles, hiératiques, intacts, seuls entre tous les êtres à se parer noblement dans la mort, mes beaux carabes de cuivre rouge, mes cétoines de bronze, mes staphylins aux mâchoires de fer me transportent, comme l'enfant des contes de fées, sur les ailes de l'escarbot aux lieux forestiers et champêtres où je les ai capturés.

Le paysage de pierre taillée, de volets et de balcons que la ville propose à mes regards, disparaît dans la brume magiquement épaissie ; les bruits de la rue s'assourdissent : plus de timbres de tramways, plus d'appels de marchands ambulants. Semblable à Mme Roland botanisant dans sa prison et retrouvant les parfums du libre espace sur les plantes que, de Montmorency, son ami Bosc lui apportait toutes fraîches, je me penche sur mes coccinelles, mes scarabées, mes charançons, et, sans échelle de corde, sans draps noués à l'appui-main de ma fenêtre, je m'évade au fil du souvenir.

Vous voici donc, Hoplie farineuse, étiquetée du lieu où je vous saisis entre les deux branches de ma pince d'acier bleu, un matin de juin que vous étiez attablée à l'ombelle d'une carotte sauvage. Que de convives étaient là réunis pour ce festin dont le seul pollen composait l'aliment, et le seul nectar, la boisson !



Le scarabée sacré, fabricant de pilules sphériques géométriquement parfaites et dont la matière première n'est d'habitude, révérence parler, que crottes de mouton. Ce personnage a le génie de la sphère. Il le fallait. Elle est la meilleure machine roulante, ce qui importe quand il s'agit de vivres convoités. — Plus loin : un scarabée doré ; un lépidoptère sur une rose.

Je me souviens... C'était dans une vallée de Savoie, au bord d'un *nant* roulant des eaux glaciaires. La matinée était belle, parée de campanules et de lépidoptères. De littérature, point. Pas une page de Michelet dans ce ciel net de toute typographie, pas le moindre sonnet de Pétrarque « entre cette herbe verte et ce beau mont voisin». Mais la biologie partout en liesse : des nymphes de chrysomèles toutes frémissantes d'être arrivées au jour, à l'heure, à la minute de la métamorphose ; des chenilles de bombyx se chrysalidant par impatience d'être papillons, et sur les eaux du torrent des libellules en grand nombre.

C'est autour de mon hoplie farineuse, sur l'ombelle de cette carotte sauvage, que la vie était vraiment quelque chose qui valût d'être vécu. Ils étaient là, deux ou trois taupins de livrée assez grise, et goulus à l'avenant, un longicorne si satisfait de son repas que ses antennes se balançaient à la cadence de ses mâchoires, plusieurs abeilles et quelque menu fretin de punaises, sans compter de furtifs papillons ; un vrai rendez-vous de fins mangeurs. Et là, chacun à son affaire, sans dispute, sans combat, en bonne société des nations où l'on n'est point occupé d'autre chose que de chère et de boisson, tout en célébrant la bonne entente des peuples. Les peuples sont comme les taupins, comme les punaises : ils ne demandent qu'à manger bien tranquillement, les Italiens leurs spaghetti, les Suisses leur fondue, les Lettons leur putra, les Hongrois leur goulasch, chacun à sa place au banquet de la vie.

Cette ombelle de carotte sauvage, quel microcosme de la paix ! Les insectes, dans leur ensemble, sont de paisibles bourgeois, bien doux, bien casaniers, vivant dans un monde de champignons, de feuilles et de fleurs, où les carabes, grands dévoreurs de chenilles et d'escargots, font figure de monstres, où les mantes, les araignées, les scorpions sont d'affreux ogres honnis et redoutés. Ils attaquent, ceux-là, ils poursuivent, ils piègent, ils traquent ; c'est leur fonction de dévorer les autres. Dans la société des mouches et des pucerons, ils sont les empêcheurs de voler en rond, ils gâtent tout. Naguère, il y avait, dans la société des hommes, des peuples qui ressemblaient aux guerroyeurs de cette sorte : on était là bien tranquille à manger son quart de brie arrosé d'un verre de reginglard, on jouissait d'un petit bonheur moyen qui ne faisait de tort à personne ; et voilà qu'ils se jetaient sur vous, qu'ils interrompaient vos paisibles liesses. On n'était jamais sûr du lendemain. Aujourd'hui, dit-on, tout est arrangé : les hommes se sont réunis en conférences, ils ont décidé que c'était vraiment trop bête de s'entre-tuer quand il était si agréable de vivre, ils ont mis la guerre hors la loi, ils ont signé de l'un à l'autre des pactes de non-agression, de non-recours à la force.

Il faut donc croire que la terre ressemble maintenant à cette ombelle de carotte sauvage ; les hommes s'y entendent comme taupins et punaises ; on peut y manger son quart de brie en paix comme mon hoplie goûtait les sucs amers d'une ombellifère ; on peut faire des projets d'avenir, planter pour ses petits-neveux des arbres qu'aucun obus ne viendra déchiqueter ; on peut aussi parler d'autre chose que de bombes, de gaz, de masques à gaz, d'abris blindés, de croiseurs cuirassés, de croiseurs de poche.

C'est bien heureux.

Vous voilà, vous aussi, grand Capricorne, *Cerambyx cerdo.* Étiqueté de Loches... Oui, je me rappelle. Je me rappelle ce soir de juillet-là. Entre les fûts des hautes chênaies de la forêt, le crépuscule se glissait d'arbre en arbre, annonçant aux faibles et aux timides le sommeil des hommes. La hulotte ouvrait ses yeux que n'aveuglait plus le grossier soleil ; le lapin, au seuil de son terrier, dressait l'oreille aux derniers coups de klaxon de la route de Montrichard, au dernier coup de sifflet du train de Tours.

Les premiers à s'élancer dans l'ombre protectrice étaient les *Cerambyx.* Après trois années de vie larvaire au cœur des chênes, rassasiés d'aubier, abreuvés de sève, ils s'élevaient au feuillage de cet arbre qu'ils avaient miné, sucé, ravagé. Ils n'avaient plus faim ; c'est à peine s'ils grignotaient quelque marge de feuille.

En costume de parade, les antennes glorieuses, c'est d'amour qu'ils étaient occupés, les grands capricornes crépusculaires. Ils menaient dans les dernières lueurs de l'occident leurs noces silencieuses. De temps à autre, un sombre et lourd lucane à la poursuite d'une femelle heurtait une branche et tombait sur la mousse à mes pieds. Et puis c'était l'heure des noctuelles et des belles catocales venues des peupliers des bords de l'Indre. Pour qui les vives couleurs rouges ou bleues de leurs ailes, sinon pour tout ce monde voletant et dansant des nuits d'été ? Sinon aussi pour moi, seul avec quelques autres entre tant de millions d'hommes, à les avoir soustraites aux injures de la mort ? O soirée de juillet sous les chênes de Loches !

Parce qu'il faisait jaune sur Paris, parce que j'ai ouvert, après celui des scarabéides, le carton des cérambycides, chaude soirée, vous m'enveloppez de vos parfums et de vos silences et des cercles d'amour des grands longicornes...

Quelle minute dans les vingt-quatre heures de ma journée !

Photos Kitrosser



Photos Kertesz

A LA RECHERCHE DE L'EAU

PAR HENRI HÉRAULT

Devin, divin, deux mots dont il serait habile de jouer lorsque, vêtu de la robe sacerdotale, on se consacre à découvrir de l'eau là où la vue ou le toucher n'en trouvent pas trace. M. l'abbé Lambert n'use pas, bien entendu, de cette ruse. Dans *Le Mystère du Sourcier*, qu'il a publié naguère avec Joseph Gaillard, il s'attache à expliquer scientifiquement le pouvoir singulier qu'il possède de faire jaillir l'eau des entrailles du sol en apparence le plus aride. Pas si singulier, d'ailleurs, ce pouvoir, et c'est l'abbé Lambert lui-même qui affirme, dans la première partie du volume, que la nature a communiqué le don de la rhabdomancie à beaucoup de sourciers qui s'ignorent.

Ce don se manifeste très simplement. Vous vous promenez à pas lents sur un terrain, tenant dans vos deux mains les extrémités d'une baguette fourchue. Si vous passez au-dessus d'une eau souterraine, la baguette tourne d'elle-même, parfois violemment, dans vos poignets, et vous pouvez désormais vous déclarer sourcier.

Troublant phénomène ! Nous devons à la vérité de dire que, pour notre part, nous n'avons pas eu l'occasion de le constater de nos yeux. Mais les nombreux faits cités par l'abbé Lambert et Joseph Gaillard sont précis, circonstanciés, datés, situés. et permettent aux plus incrédules un facile contrôle. De plus, la méthode raisonnable avec laquelle les auteurs du livre examinent le phénomène, le souci manifeste qu'ils ont de l'expliquer simplement, sont de nature à convaincre les sceptiques.

Pourquoi la baguette tourne-t-elle ? Voilà le mystère. Il nous plaît que les deux collaborateurs cherchent à l'éclaircir au moyen d'une démarche intellectuelle qui prend « de l'incontestable » pour point de départ.

Lorsqu'ils font la critique de la « théorie physique » (qui attribue à l'eau un fluide électrique dégageant des champs de force), ou de la « théorie des rayons solaires » (du genre des infra-violets et que l'eau, comme un *miroir*, renverrait au sourcier), nous ne saurions prendre parti pour eux ni contre eux. La matière est vraiment trop spéciale.

Mais, écrivent-ils, c'est un fait que certaines personnes (notamment les arthritiques) sont influencées par l'humidité de l'atmosphère. Là, il faut bien tomber d'accord avec eux : cette idiosyncrasie n'est pas niable. Dès lors, l'on est assez séduit par la clarté de ce raisonnement :

Pourquoi l'homme — sans aucun doute capable de sentir qu'il y a, comme on dit familièrement, de l'orage dans l'air, ou de la pluie, ou de la neige — ne serait-il pas affecté dans ses centres récepteurs par le voisinage d'une eau souterraine ?

Pourquoi ces centres récepteurs ne réagiraient-ils pas sur les centres moteurs qui à leur tour mettraient en mouvement la baguette ?...

Mais on se demandera comment le sourcier parvient à déterminer la profondeur de terre à laquelle *doit* se trouver l'eau qu'ils ont découverte. Là encore, l'explication est claire. Elle se réclame du subconscient, mais en partant d'exemples que chacun connaît par expérience personnelle. De même que l'on peut s'obliger sans réveille-matin à un réveil matinal, rien qu'en se disant, au moment du coucher : « Je veux m'éveiller à telle heure » (comme si l'on contraignait son subconscient à compter les heures), de même le sourcier peut convenir avec lui-même que la baguette s'arrêtera lorsqu'il aura compté un nombre de mètres correspondant à la profondeur où existe la nappe liquide (comme s'il obligeait son subconscient à mesurer l'espace au lieu de mesurer le temps).

Les auteurs du livre déclarent que leur explication n'exclut pas la possibilité de radiations magnétiques, ni même la possibilité de faire enregistrer celles-ci par un appareil électrique. Mais ils concluent — à bon droit, semble-t-il — que leur théorie psycho-physiologique peut fort bien coexister avec ces hypothèses-là. Elle fait de la rhabdomancie, ajoutent-ils avec un mélange de fierté et de modestie, un art infiniment délicat qui nécessite un don, beaucoup d'expérience et une longue éducation du subconscient.

Nous voyons, quant à nous, dans leur recherche, un épisode fort intéressant de l'éternelle lutte de l'homme pour maîtriser à son profit les éléments primordiaux de la nature indifférente, quand elle n'est pas hostile.

HENRI HÉRAULT.



Une sourcière. — Deux attitudes de l'abbé Lambert. Dans *la première, il attend qu'une* rotation de sa baguette fourchue lui révèle la présence souterraine de l'eau. Dans la seconde, usant d'un pendule, il compte, en frappant du pied, ses oscillations, dont le nombre doit indiquer à quelle profondeur se trouve l'eau.



Studio Lorelle.

FRANCIS CARCO

PAR O. BÉLIARD

Des hommes que la guerre a laissés vivants mais truffés de ferraille, nous en voyons après quinze ans qui sont encore et quasi périodiquement pris d'une fièvre ardente. En quelque point de leur chair, une vieille morsure se réveille. Les artères battent, une tumeur grossit sous la peau bleue, un cratère s'ouvre au bout de jours ou de semaines, par où passe un éclat d'acier avec un peu de pus, un peu de sang, un peu de vie. L'abcès vidé, le calme revient. A chaque fois un souvenir empoisonneur s'élimine ainsi.

Je pense à ces hommes-là quand je vois Francis Carco écrire un livre. Écrire, c'est se délivrer, mettre dehors avec effort ce qui, dedans, était lourd. Tout souvenir peut être lourd, d'ailleurs, et pas surtout ceux des mauvaises heures ; tout le passé émotionnel nous charge. Les grands écrivains, qui sont les plus chargés parce qu'ils sont les plus émus, cherchent dans l'œuvre un soulagement. Hors cette nécessité, la littérature est chose bien vaine. « Je n'imagine rien, dit Carco, je sors de moi ce que la vie y a mis. » Oui, il élimine des projectiles de toute nature et cela ne va pas sans mal. Carco prétend avoir le travail difficile ; il a surtout une endurance magnifique. Durant chacune de ces périodes d'élimination, il peine des quatorze heures d'affilée. Il s'assied vers la minuit à sa table de travail où le grand jour le surprend, la bouche amère, nu dans sa robe de chambre. Quand le soleil est haut dans le ciel, il picore une heure de mauvais sommeil. Et si la fièvre baisse le soir, il se vêt, nouc lâchement un foulard à son cou, accepte peut-être un dîner, une promenade ; mais la nuit s'avançant, l'inquiétude le titille et il s'enfuit comme Cendrillon. Au bout du mois, il a mis le point final à un gros cahier bleu.

Sa cervelle enflée lui semble toucher la voûte du crâne, s'écraser contre la boîte d'os. Il entre en convalescence, va retrouver la passion de la vie et ne reprendra le stylographe que lorsqu'il pourra derechef regarder sans nausée les feuillets bleus de son papier et que la maladie du souvenir se rappellera par un nouvel accès.

Je lui ai demandé les raisons qui l'ont spécialisé dans la peinture d'un milieu qui est celui de la mauvaise compagnie et dont il a été, en somme, le révélateur (car Dieu sait avec quelle fantaisie le feuilleton, le mélodrame et la chanson de beuglant représentaient cette terre inconnue !). Dès sa naissance, Francis Carco sembla avoir reçu cette mission de la destinée ; il est Néo-Calédonien et les premières gorgées d'air qui gonflèrent sa poitrine avaient passé sur le bagne de Nouméa. Il n'a sans doute de ce temps que des souvenirs flottants et vagues. Mais son père, inspecteur des Domaines dans la colonie, qui termina sa carrière administrative à Châtillon-sur-Seine, éveilla sa jeune sensibilité par des histoires de forçats. Ce père, né Corse, montrait pour les damnés une miséricordieuse et farouche pitié (car il ne paraît pas que les Corses puissent garder la neutralité : ceux qui n'entrent pas dans la chiourme nourrissent les bandits au maquis). Ses récits dépeignaient la vie douloureuse de hors-la-loi que la loi ne protégeait plus, expiant par une souffrance continue de bêtes un forfait lointain et refroidi ; et si l'on pouvait accepter la rigueur du châtiment, la conscience était révoltée par l'iniquité des tourmenteurs provoquant délibérément des colères désespérées chez ces hommes à terre et désarmés, pour légitimer une féroce répression. Le chapitre des exécutions, au petit matin, dans la cour du bagne, de malheureux qui n'avaient pu maîtriser leurs réflexes, est long et sinistre. De ces scènes tragiques le père avait été témoin et il en transmettait au fils l'inoubliable effroi.

A l'âge d'homme, Francis Carco connut, toute vivante, intimement, cette faune dont les pénitenciers ne conservent que des échantillons défigurés et à demi crevés comme les tristes lions des ménageries. Je ne me suis pas fait expliquer quel jeu du sort jeta sur l'asphalte parisien, quasiment tout nu, en tout cas « sans un », ce fils de fonctionnaire. La jeunesse de Carco commença sous le signe de la détresse et de l'abandon, avec des nuits sans toit et des jours affamés. Il a lui-même confessé comment, lorsque son estomac criait trop, à l'heure matinale où les maisons sont sans défense, il montait des escaliers à pas menus pour boire le lait et manger les croissants déposés sur les paillassons à la garde de Dieu. Et le timbre de sa voix s'altère quand il rappelle tel soir où, prostré sur un banc, il dut de ne pas mourir à l'aumône d'une vieille rôdeuse, probablement chargée de toutes les souillures du monde, qui courut à la lucarne d'un fournil lui acheter pour six sous de pain. Je n'ose dire que ces six sous-là décidèrent à eux seuls de l'orientation de l'écrivain, mais ils lui ouvrirent les yeux sur une beauté imperdable et que même l'effacement des conventions morales fait mieux saillir. Ce jeune et impécunieux poète, avant que sa vigueur et son âpre talent, avant qu'une sorte de coopération d'autres poètes frères de misère l'eussent ramené victorieusement en surface, dut s'adapter à la vie des grands fonds où une même insécurité uniformise toutes les catégories d'irréguliers. Son apparence ne le distingua plus des mauvais garçons avec lesquels il voisinait, dont il prit insensiblement la langue et la physionomie, par cette règle de mimétisme qui identifie l'animal avec son substrat. Et grâce à cela, le monde inquiet des nuits montmartroises, mis en confiance, l'accueillit dans son drame quotidien, l'admit au secret de ses douleurs, de ses instincts, de ses ruses, de ses violences. Il sut comprendre l'aubaine qui échéait à sa misère ; le spectacle, souvent poignant et toujours de puissant relief. d'une humanité rebelle aux disciplines, défendant contre l'organisme social la sauvage vérité de la bête de chasse, de la bête d'amour, de la bête de sang. Ce que l'homme serait sans les contraintes acceptées ; ce qu'il était non seulement aux temps primitifs mais même aux périodes barbares et chevaleresques de l'Histoire ; car, le ton seul et la couleur du temps distinguent les épopées et les tragédies de jadis du roman vécu aujourd'hui par ces derniers-nés de l'aventure, chevaliers des brumes n'admettant pour digue à leurs passions qu'un singulier et paradoxal code de l'honneur des« poisses».

Des livres comme : *Jésus-la-Caille*, *L'Homme traqué*, *Rue Pigalle*, *Les Innocents*, *Perversité*, font jouer les mêmes ressorts de l'émotion que les œuvres les plus significatives du roman russe. J'en dirai tout autant de *L'Ombre*, de *La Rue*, de *Rien qu'une femme*, etc. Carco excelle dans l'exploration de l'âme féminine dont il sent la simplicité en même temps qu'il en sent les sinueux détours pleins de défenses, de choses frissonnantes, de terreurs superstitieuses, de réduits pour la faiblesse. La qualité de son émotion lui donne raison contre les nombreux lecteurs qui sans doute n'ont été attirés vers lui que par un certain pittoresque cherché par les gens superficiels dans les bals-musette de la rue de Lappe, et dont un écrivain moins râblé eût été la dupe. Il a même senti à temps qu'on allait définitivement l'emprisonner dans un genre, et il a réagi.

Un livre médité, qui portera le titre de *Morsure*, sera son adieu à un milieu qu'il a cessé de voir et que, d'ailleurs, il ne reconnaît plus depuis que les affranchis de naguère sont enregimentés en masse par la « secrète », contrairement à la règle pointilleuse de l'honneur marlou, et depuis qu'ils sont « planqués », « pleins aux as » avec un compte en banque.

Palace-Egypte marque son émigration dans une atmosphère où les souplesses féminines, au moral comme au physique, ont plus d'élégance. Mais surtout sa grande autorité lui a assuré le privilège et le droit de se raconter lui-même à un lecteur attentif et c'est à cela que le pousse son humeur présente. *De Montmartre au Quartier Latin* a déjà ouvert la série des livres mémoriaux par l'histoire de sa jeunesse difficile, de ce temps perdu qui ne l'était point, de cette période pauvre et qui fut si riche où, du *Lapin-Agile* et d'autres abris montmartrois favorables aux petits-neveux de Villon qui rêvaient leur vie, sortit réellement une génération d'écrivains et d'artistes. Les mauvais chemins mènent aussi aux routes bitumées.

Francis Carco achève à l'instant d'écrire : *Mémoires d'une autre vie* (celle qu'il mena en marge de ses romans) et médite de confesser ses refoulements dans un livre qu'il intitulera *A voix basse.* Ses traits un peu lourds gardent le pli des mauvais rêves, mais il a les yeux rieurs d'un homme qui a vaincu le destin. Dans son appartement du quai d'Orsay où de larges baies font entrer la lumière, le fleuve et tout Paris, celui qui vous accueille, c'est le poète sensible et raffiné qui vient de nouer son âge mûr à sa jeunesse en recueillant pour lui-même et pour ses amis la suite de ses premiers poèmes, *La Bohème et mon cœur*, et qui vit parmi les plus belles toiles de Derain, de Vlaminck, d'Utrillo, de Dunoyer de Segonzac, en caressant du regard des céramiques chinoises, un précieux torse grec d'Aphrodite accroupie et la fragile relique d'une statuette d'Égypte, contemporaine et sœur de la Porteuse d'Offrandes.

Octave Béliard

LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

Tous les ans, on attend avec impatience — chez quelques-uns c'est une angoisse — que soient lancés ces noms qui d'abord furent deux et qui depuis quelques années sont quatre : Prix Goncourt, Prix Fémina, Prix Renaudot, Prix Interallié, le troisième décerné par les journalistes qui attendent que les Goncourt aient décerné le leur et prétendent sinon réparer une injustice, au moins compléter judicieusement un palmarès. Notez que ce fut le cas l'année dernière avec Céline — un médecin, entre parenthèses — car il est bien rare que, dans ces compétitions littéraires, Hippocrate et Galien ne soient pas à l'honneur.

Ils n'y furent pas pourtant cette année : ni M. Malraux, ni M. Charles Braibant, ni Mme Fauconnier, ni M. Bourget-Pailleron ne sont des nôtres. Tant pis ! Ce sera pour l'année prochaine.

LES QUATRE PRIX DE L'ANNÉE

Je ne vais pas présenter M. Malraux aux lecteurs d'*Art et Médecine*. M. Malraux est un homme encore jeune — trente-deux ans — ancien élève de l'école des langues orientales, qui connaît la Chine, l'Indo-Chine, la Mongolie, le Tonkin, toute l'Asie profonde et l'Extrême-Orient, qui s'y est mêlé au mouvement révolutionnaire, en même temps qu'il en étudiait les vieilles civilisations et qui a rapporté de là-bas trois excellents livres — j'avoue d'ailleurs que je préfère le premier — *Les Conquérants*, *La Voie royale*, *la Condition humaine*.

On lira *La Condition humaine*, et non pas à cause du prix, mais parce que le livre est vraiment — bien que M. Malraux ne sacrifie jamais au souci d'être agréable au lecteur — un livre plein d'idées, gonflé d'une psychologie un peu rude, écrit dans une langue un peu rude aussi, parfois moins obscure qu'hermétique, car il arrive que l'auteur soit volontairement secret. De plus M. Malraux s'appuie — et ceci plaira beaucoup aux médecins — sur l'histoire, la géographie, l'ethnologie, sur mille observations précises, mêlant l'affabulation romanesque au récit purement historique et par là entrant dans la vie d'un geste plus ferme, d'un pied plus sûr.

Son principal adversaire était M. Charles Braibant, que justement les journalistes ont repêché en lui donnant le prix Théophraste Renaudot. On a accusé M. Charles Braibant d'être grossier, et comme *Le roi dort* est un roman-fleuve de 420 pages, on voit quelle inondation cela nous promettait si les critiques en question n'avaient pas exagéré. De fait, le livre, qui est l'histoire de trois générations campagnardes dominées par un beau caractère de femme, est hérissé de mots singulièrement durs et qu'on m'excusera de ne pas reproduire ici, mais nous sommes à la campagne, dans un monde un peu rustaud, et, après tout, Zola, dans *La Terre*, a mis, lui aussi, pas mal de ces propos capables non de faire rougir mais de satisfaire un corps de garde.

Et puis enfin il faut négliger tout cela pour se plonger dans le fleuve lui-même. Si l'on y rencontre quelques débris végétaux et animaux, c'est le cas de tous les fleuves ; l'essentiel c'est que le flot soit ample et puissant, et il l'est.

Le Prix *Fémina* maintenant. Mme Geneviève Fauconnier l'a décroché par un roman qui est plutôt un cahier, un très charmant cahier de souvenirs : *Claude*, souvenirs qui sont ceux de l'auteur lui-même et où passe, paraît-il, l'auteur de *L'Epithalame*, M. Jacques Chardonne. Les femmes sont nées pour nous donner ces sortes d'écrits ; elles ont le goût du cahier secret dans lequel elles jettent d'abord tout ce que leur pudeur les empêche de dire même à la meilleure des amies, et puis, à la fin, elles finissent par y mettre absolument tout, par se raconter de bout en bout, et cela fait une vie de femme et quelquefois la vie des autres. Toutefois il est bien rare qu'elles n'enroulent pas toutes leurs observations autour d'elles-mêmes ; dans ces cahiers il y a surtout des confessions, fines, émouvantes, parfois profondes comme celle-ci. Et l'on voit très bien les vingt dames — je suppose qu'elles sont vingt — qui donnent le prix *Fémina*, songeant à leurs cahiers respectifs dont certains sont devenus des livres, et couronnant Mme Fauconnier en se disant avec une pointe d'émotion : « Oh ! quand j'ai commencé le mien, il y a vingt, trente, quarante ans... »

Reste le prix *Interallié*. C'est M. Robert Bourget-Pailleron qui l'a obtenu avec *L'Homme du Brésil*. *L'Homme du Brésil* n'est pas un cahier de souvenirs, ni une étude sur l'âme asiatique, pas même un roman-fleuve, c'est tout bonnement un récit très bien fait, très bien mené, un peu lent peut-être au début, mais dont l'intérêt ne languit pas un instant, l'auteur nous menant à sa conclusion, qui est d'ailleurs profondément humaine, sans jamais nous permettre de le lâcher. Nous étions un peu privés, depuis quelque temps, de ces sortes de récits ; c'est pourquoi il faut grandement remercier M. Bourget-Pailleron d'en avoir fait revivre le genre ; notez qu'il y a dans l'*Homme du Brésil*, à défaut de caractères, deux ou trois types extrêmement vivants, et que l'auteur y fait montre d'une belle connaissance des milieux de presse, de politique et de banque, mais j'avoue que c'est surtout la rapidité et l'aisance du récit qui m'enchantent.

Et en voici pour un an.

Pierre Dominique

VIENT
DE PARAÎTRE

Justine, par le Dr Roger Couderc (Gallimard.) — L'on sait que l'histoire de cette Justine est intimement mêlée à l'histoire du Prix Goncourt de 1933. L'œuvre de Roger Couderc méritait *au moins* cela. Il est certain pour nous que le livre qui nous est venu à l'improviste du Quercy, avec son soleil éblouissant, son odeur estivale de terre « cramée » (comme dirait Léon Lafage, autre Quercynois, merveilleusement savoureux) et aussi sa neige hivernale — « exception, amusante surprise » dans l'adorable Cahors — avec son atmosphère de petite ville, rendue à miracle, avec surtout ses héros simples, vrais, humains, ce livre est celui d'un grand écrivain.

Deux personnages : Justine, jeune et jolie veuve; René, fonctionnaire colonial en congé. Et c'est tout, si l'on excepte deux comparses cependant dessinés aussi avec maîtrise. René passe souvent devant la fenêtre de la jeune femme. L'amour naît. Ils deviennent amants. René rejoint son poste en Indochine. De faible santé, il meurt, à 3.000 lieues de son amie. Rien d'autre ! Mais, outre l'évocation du décor de ces amours, l'analyse d'un grand sentiment est, dans Justine, digne de toute admiration. L'action ne compte pas, ou plutôt, si l'action est mouvement, tout le mouvement est celui d'un être intérieur qui se donne peu à peu à un autre être et, simultanément, le prend, sans trop savoir lui-même, quand il s'interroge, jusqu'où le don réciproque est complet, jusqu'où la blessure d'amour est profonde. Pour avoir décrit cette progression passionnelle uniquement par des touches qui ne sont que des nuances, mais aussi précises que délicates, pour avoir recherché et obtenu la parfaite sobriété classique, Roger Couderc est entré en maître dans la Littérature. Le médecin de campagne qu'à bon droit il s'enorgueillit d'être — fier de son éternel et dévoué cheminement — a conquis d'un seul coup, au prix de quelles veilles ?... l'une des premières places parmi les romanciers d'aujourd'hui.

La *Revue française de Phoniatrie* (Éditions Maloine). — Cette revue est l'organe d'un groupement fondé par le Dr Tarneaud, la *Société française de Phoniatrie*, qui a pour but « l'étude scientifique et pratique des questions se rapportant à la physiologie et à la pathologie de la voix et de la parole ». Jeune groupement, puisqu'il n'a pris officiellement naissance qu'au mois de mai 1932. Mais il suffira de citer, parmi ses membres fondateurs, les professeurs Moure, Lemaître, Brémond, Canuyt, Jacques, Portmann, Sébileau, Terracol, Worms, les docteurs Hautant, Baldenweck, Halphen, Claoué, de Parrel, Ramadier... pour faire apprécier la valeur de l'initiative prise par le Dr Tarneaud. Quant à la *Revue*, elle tient largement les promesses incluses dans le parrainage d'aussi éminents « O. R. L. ». Ses articles sont solidement fondés sur la science éprouvée des rédacteurs, spécialistes de la phonation qui énoncent clairement ce qu'ils conçoivent au mieux. Ce n'est donc pas seulement le monde médical et scientifique qui peut prendre intérêt à la lecture de cette publication, c'est un nombreux public d'orateurs, d'avocats, d'artistes, pour lequel la voix est un instrument d'action, un filon, ou un simple gagne-pain.

Comptez 444, par le Dr Charles Rey. (Les Œuvres représentatives.) — Et voici de l'ironie, voici peut-être le refuge où celui qui s'appelle lui-même « le petit médecin », — sans doute par trop de modestie — s'encourage à porter vaillamment le faix des lassitudes, des déceptions, des amertumes... *Comptez 444* est un recueil d'anecdotes, de pensées, de saynètes, où tous les confrères de l'auteur, d'abord séduits par sa spirituelle fantaisie, reconnaîtront l'ordinaire de la vie médicale avec ses incidents tragi-comiques, la culture commune à tous les médecins (particulièrement en évidence dans un très curieux dialogue entre Hippocrate et Socrate), et par-dessus tout, la philosophie qui figure obligatoirement dans l'arsenal professionnel et se résout, finalement, en abnégation.

Pluie d'étoiles, par M. Matila Ghyka. (Gallimard). — M. Matila Ghyka, connu comme un mathématicien de haute valeur et comme l'auteur de ces livres savants, aux profondes résonances : *L'Esthétique des Proportions dans la Nature et dans les Arts* et *Le Nombre d'or*, vient de publier *Pluie d'étoiles* qui est... une délicieuse histoire d'amour, un grand roman romanesque — où cette « pluie » figure la soudaine félicité tombée comme du ciel sur un amoureux.

Une jeune fille, au début, apparaît mystérieuse. Sa grâce est exquise, sa beauté digne d'inspirer l'unique passion d'une vie. Elle a des façons indépendantes, sa condition semble modeste, mais l'on comprend que ce ne sont là qu'apparences et que l'héroïne, sûre d'elle, sûre de ne trouver partout que respect, domine, tant elle est " racée ", tout son entourage, y compris les hommes qui, pourtant, sont de classe et d'esprit supérieurs. Par elle, et par quelques autres types féminins de l'Europe centrale, grâce à la mesure et au goût parfaits de l'auteur, nous voici saisis de ce trouble que suscitaient chez le lecteur certains romanciers... mettons d'avant le réalisme : trouble qui affectait d'abord le cœur et l'esprit, restait toujours, quand il atteignait les sens, empreint d'idéalisme et de respect de la Femme, et n'en était que plus profond...

Il s'agit d'ailleurs, dans *Pluie d'étoiles*, de femmes des plus modernes, et qui évoluent dans les milieux, encore trop peu connus de nous, de l'Autriche et de la Bohême d'après-guerre, et plus spécialement dans le milieu diplomatique. Jolies silhouettes croquées à Vienne et à Prague, à Londres aussi qui nous est représenté avec une vraie tendresse. aspects grandioses ou charmants des contrées que les Traités rebaptisèrent, mœurs de vieux peuples politiquement nouveau-nés, aux élites élégantes, vaillantes, largement cultivées, insignes fêtes musicales, tels sont quelques-uns des éléments de ce livre extraordinairement riche d'observation, de savoir, de sens européen — et sans doute d'imagination, encore qu'il donne souvent l'impression de la chose vécue. En tout cas, l'affabulation nous conduit, subjugué, au sein d'une humanité en pleine gésine, à travers de l'Histoire on ne peut plus réelle. Et la plupart des personnages dégagent une puissance de sympathie qui pour beaucoup de lecteurs, pensons-nous, sera une émouvante révélation. En résumé, un roman de la plus rare séduction et, peut-être, une très opportune leçon d'histoire contemporaine.

R. de Laromiguière.

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

L'APPROCHE de Noël et du Jour de l'An oriente nos éditeurs de cires gravées vers un idéal commercial respectable, celui du disque d'étrennes. Idéal commercial, disons-nous, car aucune pensée directrice d'ordre un peu élevé ne guide les maîtres de la musique mécanique. Le livre d'étrennes est parfois un beau et bon livre. Son frère cadet, le disque enfantin, n'en est pas encore là.

On pourrait cependant donner aux enfants, pour Noël ou le Jour de l'An, des enregistrements à la fois amusants et instructifs qui pourraient retenir leur attention en les divertissant. Hélas ! les auteurs que l'on place devant le microphone à cette occasion font uniquement du nivellement par le bas. Les textes choisis pour la circonstance sont généralement d'une puérilité lamentable. En tout cas, il en est bien peu qui puissent amuser les enfants sans exaspérer les parents.

Signalons, pourtant, une tentative curieuse qu'a réalisée André Villebœuf dans un album intituté *Baizu raconte l'Histoire de France* (C). C'est une fantaisie extraordinaire, à la fois cocasse et finaude, moitié charge d'atelier et moitié sérieuse, dans laquelle un paysan, tour à tour naïf et madré, raconte à sa façon les grands événements historiques. Vous connaissez la verve amusante et débridée du dessinateur-écrivain qui nous avait déjà donné, dans un volume savoureux, un échantillon de son talent d'historien. Ici, vous entendez sa voix qui prend un accent plaisamment rustique pour conter aux petits et aux grands enfants le *Déluge* et *Vercingétorix*, *Clovis* et les *Rois-Feignants*, les *Croisades* et la *Saint-Barthélémy*, le *Règne de Louis XIV*, la *Prise de la Bastille*, le *Soleil d'Austerlitz*, la *Marne* et *Jeanne d'Arc.* Sans irrévérence mais avec une ironie qui va souvent fort loin, ce rusé campagnard nous offre des raccourcis saisissants de certains événements ou de certaines périodes historiques. Voilà des disques qui, sans être dans la tradition universitaire officielle, sauront tout de même instruire en amusant.

Pour les très jeunes discophiles, voici une autre réalisation, un *Robinson Crusoé* (Gr.) de Camille Ducray mis en musique par Christiné et chanté par Urban. C'est un beau livre d'images enfantines qui se feuillette, si l'on peut dire, avec l'oreille. Le départ de Robinson, son naufrage, son séjour dans l'île déserte, sa rencontre avec Vendredi, son évasion et son retour en Europe en compagnie de son nègre, de son chien, de son chat et de son perroquet, nous sont contés et chantés avec une paternelle bonhomie.

Voici encore une série fort intéressante : celle des *Chansons d'hier*, d'Yvette Guilbert (Gr.). On sait que la grande artiste a consacré toute une partie de son activité à la chanson ancienne. Les Noëls et les Passions du moyen âge, les légendes féodales, les satires amères ou goguenardes ont été ressuscitées par ses soins avec un relief extraordinaire. Sa voix mordante et sa diction vigoureuse que son timbre métallique rend encore plus efficace, lui ont permis de graver comme des médailles des disques qui contiennent le *Voyage à Bethléem*, le *Miracle de Sainte Berthe*, la *Passion du Fils de Dieu* (xve siècle), la *Ballade de Jésus-Christ*, la *Fille du Roi Loys*, les *Anneaux de Marianson*, l'*Eloge des Vieux*, par l'Abbé de Lattaignant, *Verligodin* et deux poésies de Francis Jammes mises en musique par Ferrari, *l'Enfance* et *Ecoute dans le Jardin.* Voilà une collection d'une réelle valeur dont l'enregistrement, par surcroît, est fort réussi.

Autres disques de qualité, les *Variations symphoniques* de Franck (C), exécutées par Walther Gieseking accompagné par l'Orchestre symphonique de Londres, dirigé par Sir Henry G. Wood, la Suite d'orchestre de *Ma Mère l'Oye* (Gr.) gravée avec de charmantes nuances et comprenant la *Pavane de la Belle-au-Bois-Dormant, le Jardin féerique, le Petit Poucet, Laideronnette Impératrice des Pagodes* et *les Entretiens de la Belle et de la Bête.*

A collectionner encore deux nouveaux enregistrements de Bach par l'Orchestre symphonique de Philadelphie sous la direction de Léopold Stokowsky ; *Choral et Prélude n° 4* (Gr.) et la *Fugue en sol mineur* (Gr.) ; *l'Enchantement du Vendredi Saint*, par le B. B. C. Symphony Orchestra sous la direction de M. Adrian Boult (Gr.) et l'Ouverture de la *Chauve-Souris* (Gr.) conservée dans la plus pure tradition puisqu'elle est exécutée par l'Orchestre Philarmonique de Vienne, sous la direction de Clémens Krauss qui est vraiment le chef d'orchestre qui donne à Johan Strauss le plus de vie ardente, de fringance et d'élégance.

Enfin, pour les amateurs de disques de diction, un enregistrement des *Frères Karamazow* (C.) par Louis Jouvet qui pourra rejoindre les enregistrements de *Knock* (C.) chez ceux de nos lecteurs qui n'auront pas gardé rancune à Jules Romains de ses croquis irrévérencieux.

(C.) Columbia; (Gr.) Gramophone.

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE

THÉATRE DU GYMNASE. — *Le Messager*, de M. Henry Bernstein. — La femme, le mari et l'amant ! Nous n'avons pas une vive prédilection pour cette éternelle trilogie qui finit, ma parole, par avoir l'air d'une spécialité française, alors que, au dire des voyageurs, — et pour autant qu'ils aient pu dans chaque pays chiffrer exactement le cocuage autochtone — les infidèles sont au moins aussi nombreux à l'étranger que chez nous. Mais, devant *Le Messager*, il faut s'incliner. D'abord, parce que cette pièce ne nous présente que des personnages qui n'ont absolument rien de vil.

Nicolas, dans l'Oubanghi, redresse une affaire coloniale en péril. Il héberge le jeune ingénieur Gilbert, et tout le premier acte nous fait assister à la naissance d'une amitié. Dès ces prodromes, nous sommes avertis, par une rude parole de Nicolas, qu'il va s'agir, non point d'un amour qui n'ose pas dire son nom (l'avertissement n'est pas, de nos jours, une précaution inutile), mais du sentiment le plus beau, le plus pur, le plus rare, qui puisse emplir un cœur viril. Le drame, à notre avis, est bien plus un drame de l'amitié que de l'adultère, et voilà la seconde raison pour laquelle nous admirons dans *Le Messager* une œuvre toute belle.

Nicolas, entraîné par cette intimité que favorise la Colonie, formidable forcerie où grandissent, à l'exemple des herbes utiles ou fatales, aussi bien les mâles vertus que les vices, ne cache rien de sa passion pour sa femme Marie. Quadragénaire, plutôt que de la tenir en France dans une condition médiocre, il l'a quittée, il s'est expatrié, pour lui faire, de ses mains énergiques, une fortune. Marie est son idée fixe. Il en dit tant à Gilbert que celui-ci, sous l'emprise d'un compagnon de brousse dont la puissante personnalité le domine, s'éprend de la femme lointaine qu'il ne connaît que par une photographie et par les hardies, trop hardies confidences de Nicolas.

Le climat redoutable abat Gilbert. Convalescent, il part pour la France. L'idée fixe de Nicolas, il l'emporte en lui, violente, dévorante, et il l'apporte à Marie, il est l'inconscient messager de l'amour, exaspéré par l'absence, de son ami. Marie, peut-être au début prise au piège d'un sentiment un peu maternel pour cet enfant encore à demi malade, puis brûlée au contact de sa passion, Marie devient sa maîtresse. Mais elle se reprend aussitôt, elle sent qu'elle n'a jamais cessé d'aimer son mari. Nicolas rentre à son tour ; il comprend ; il écrase de son mépris les deux amants. Il va sans délai regagner l'Afrique. Marie, désespérée, humble, poignante, le supplie de l'emmener. Il est inflexible. Alors, elle joue sa dernière carte : Gilbert s'est tué. Gilbert est mort, de sentir qu'il n'était pas aimé, et d'avoir trahi l'amitié. A cette nouvelle, Nicolas frémit comme un arbre sous la cognée. La faute de sa femme est chassée de sa pensée, d'un coup de l'aile sombre de la Mort. Reste un deuil indiciblement douloureux, le deuil d'avoir perdu l'ami, le frère cadet qu'il soigna sur un fiévreux lit de camp.

Drame de trois destinées, qui s'élabore, couve et éclate sur un sommet !

Mmes Gaby Morlay et Camille Fournier y atteignent la perfection ; M. Francen, que l'on discute parfois, y est indiscutablement, à nos yeux, un grand artiste ; M. Claude Dauphin se montre, dans le rôle difficile de Gilbert, supérieurement intelligent, fin et vrai, et M. Jean Worms, autre ami de Nicolas, mais impeccable celui-là, joue avec une autorité qui pourrait peut-être bien s'appeler grandeur.

THÉATRE PIGALLE. — *La Chauve-Souris.* — Le théâtre le plus perfectionné, probablement, de toute l'Europe, justifie enfin pleinement les espoirs que son fondateur avait placés dans une architecture de haut goût (celle de Siclis) et une machinerie quasi féerique. Doit-on regretter que ce soit M. Max Reinhardt qui, venu d'Allemagne, ait su et pu utiliser à fond toutes les ressources de cette salle et de cette scène ? Toujours est-il qu'il a « monté » l'opérette de Johan Strauss avec une admirable ingéniosité et qu'il a fait venir Paris en foule dans l'hémicycle rouge-sombre du théâtre Pigalle. La moralité à tirer de cet incontestable succès, dû aussi à l'excellence des interprètes, est sans doute que nos grands metteurs en scène français — nous en possédons, nous aussi, d'éminents — doivent avant tout employer leur talent à élever leurs « moyens » financiers à la hauteur de leurs conceptions artistiques.

HENRI DELORIÈRE.



Mme Novotna dans « La Chauve-Souris » Mme Gaby Morlay, M. Dauphin, M. Francen dans le « Messager ».

La Rocha.

La gamme de nos préparations dermatothérapiques

La diversité même des dermatoses nous a entraînés à créer une série de pommades ayant chacune une action spécifique et des indications précises.

1° INOTYOL	pommade adoucissante, cicatrisante.	**dermatoses non infectées — eczéma sec — ulcère — érythèmes — toutes irritations des téguments**
2° INOSEPTA	pommade vaccin antipyogène aux antivirus.	**dermatoses suppurées — furoncles — anthrax — lymphangites — plaies et ulcères infectés**
3° SÉDOTYOL	pommade analgésique non toxique.	**tous prurits (prurit anal — prurit vulvaire) prurigo — piqûres d'insectes — lésions cutanées douloureuses**
4° SILIPLASTINE	pâte a l'eau.	**dermatoses suintantes — eczéma aigu — intertrigo — dermites irritables**
5° INOXÉMOL	pommade réductrice	**dermatoses kératoplastiques, eczéma lichénifié — psoriasis, parakératose psoriasiforme**

La gamme de nos préparations anti-anémiques

En raison de l'étiologie multiple des anémies, il ne semble pas possible de limiter à une seule les médications anti-anémiques. Nos divers produits permettent d'agir électivement, dans chaque cas, sur la cause déterminante essentielle.

1° PANCRINOL	extrait de foie, rate, rein et surrénale.	**anémies banales — asthénie convalescence — surmenage**
2° HÉPACRINE	extrait de foie buvable.	**anémies insuffisances hépatiques**
3° HÉPACRINE injectable	extrait de foie injectable.	**anémies graves hémorragies**
4° HÉPA-PEPTINE	extrait de foie digéré par de la muqueuse gastrique.	**anémies d'origine digestive**

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT — R. C. Seine 2.514

Imprimerie KAPP, 130, rue de Paris, Vanves


DIRECTEUR:
DOCTEUR
FRANÇOIS
DEBAT.
ART ET
MEDECINE

ANNALES de thérapie biologique

15 JANVIER 1934

NUMÉRO SPÉCIAL

de 216 pages

Notions récentes d'endocrinologie

avec la collaboration

de MM. E. Azérad, H. Bénard, Ch. Champy, H. Dausset, H. Dejust, M. Ferrier, L. Girard, A. Lambling, A. Laporte, G. Laroche, M. Lelong, J. A. Lièvre, M. Garnier, J. Odinet, R. Rivoire, P. Sainton, H. Welti.

Éditées par les Laboratoires du Docteur F. Debat



Photo Zuber.

La physiologie et la clinique montrent la grande efficacité de nos spécialités anti-anémiques

La salle où sont préparés les régimes des animaux en expérience.

Une de nos physiologistes pratique une ponction cardiaque pour obtenir l'anémie d'un lapin qui sera traité ultérieurement par le Pancrinol.



Photos Zuber.

Pour étudier, avec toute la rigueur scientifique désirable, la régénération sanguine d'animaux anémiés, il importe d'obtenir des états anémiques stables, " en plateau ". Les anémies artificielles, par simples saignées, sont insuffisantes car, même après une baisse, parfois impor-

tante, du nombre des globules rouges, la régénération se fait souvent spontanément. Trop d'observations sont sans valeur à cause de cela. Mais une anémie stable est difficile à réaliser. Whipple y est arrivé chez des chiens en les mettant à un régime spécial pendant quatre ans.

Nous obtenons des résultats bien plus rapides en employant, soit simultanément, soit successivement diverses méthodes : les ponctions cardiaques répétées à courts intervalles, l'injection de substances sclérosantes dans la moelle osseuse, l'intoxication par des corps radioactifs ou la radiothérapie, la production d'états cachectiques, par divers moyens, notamment la séro-anaphylaxie.

Les animaux maintenus quelque temps en " plateau d'anémie " sont alors traités.

On leur fait ingérer le **PANCRINOL,** l'**HÉPACRINE** ou l'**HÉPA-PEPTINE,** ou on leur administre l'**HÉPACRINE** injectable.

Périodiquement alors, sont pratiqués des examens hématologiques complets, numération des hématies, des réticulocytes, dosage de l'hémoglobine, etc.

■

Dans le domaine pratique, la clinique a confirmé la physiologie.

Plus de 1.200 observations corroborent les résultats expérimentaux sur l'animal et prouvent la grande efficacité de nos spécialités anti-anémiques :

Le **PANCRINOL,** contre les anémies banales avec asthénie.

L'**HÉPACRINE,** contre les anémies graves et insuffisances hépatiques.

L'**HÉPACRINE** injectable, contre les états très graves et d'urgence, et enfin notre nouvelle et originale préparation de foie lysé par la muqueuse gastrique : l'**HÉPA-PEPTINE,** contre les anémies d'origine digestive.

■

Les graphiques et observations ci-contre sont extraits de notre documentation.

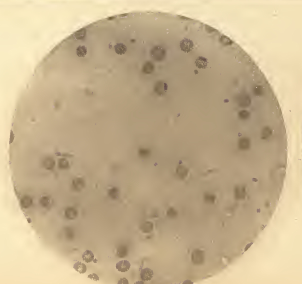


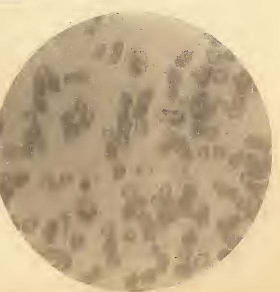
Photo Zuber.

Notre chef de service de physiologie procède à une injection sclérosante dans la moelle osseuse pour obtenir l'anémie d'un lapin. Cet animal sera traité ultérieurement à l'Hépacrine.

Examen hématologique permettant de vérifier l'augmentation du nombre des globules rouges. — En bas, deux microphotographies ; un sang anémié (à gauche) régénéré après une cure de 45 jours au Pancrinol.

Photo Kertesz.

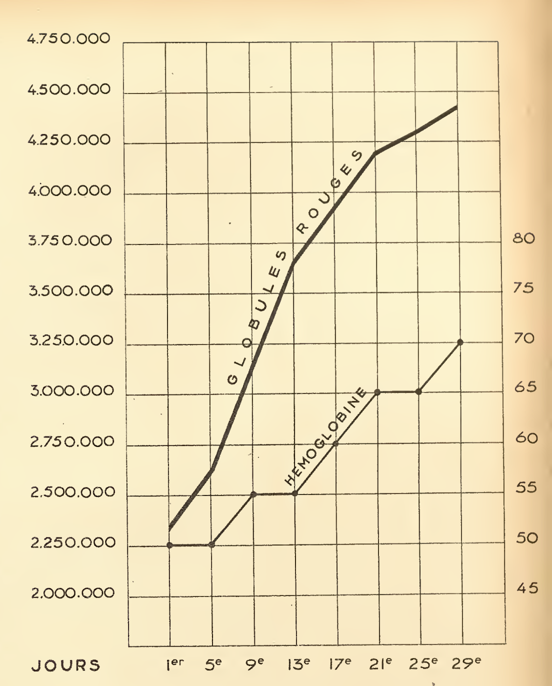




OBSERVATIONS

Hépacrine injectable

Femme 32 ans, extrêmement faible et pâle, très maigre, souffre depuis le mois de mars de métrorragie.
A cette date, on trouve et on enlève un polype utérin, les hémorragies cessent, mais bientôt recommencent avec la formation d'un nouveau polype.
La faiblesse s'aggrave, la malade souffre d'étourdissements.
Le 6 Novembre, la malade entre à la clinique à la suite d'une forte hémorragie utérine.
On lui enlève le nouveau polype, les hémorragies cessent, mais, très faible, la malade est soumise au traitement par l'**hépacrine injectable,** à la dose de 2 piqûres par jour.
L'amélioration de son état est enregistrée par les examens sanguins successivement pratiqués.
La rapidité de la réparation sanguine montre l'action particulièrement favorable du produit employé.



	Globules rouges	Hémoglobine
1er Jour	2.340.000	50
5e Jour	2.620.000	50
9e Jour	3.150.000	55
13e Jour	3.680.000	55
17e Jour	3.900.000	60
21e Jour	4.200.000	65
25e Jour	4.300.000	65
29e Jour	4.450.000	70

PANCRINOL

Anémie après accouchement

Mme B..., 20 ans, primipare, présente, trois semaines après son accouchement, de l'amaigrissement progressif qui s'accompagne de déficience de l'état général avec anorexie. La malade se plaint d'un accablement absolu.
Le retour de couches ne s'effectue pas normalement.
La numération globulaire, pratiquée à ce moment, montre **2.400.000 hématies.**
Un traitement au **Pancrinol,** à raison de 3 ampoules par jour, est institué et est continué pendant un mois.
Une nouvelle numération dénote **4.100.000 hématies.**
La reprise des forces est très sensible, l'appétit éveillé. Les règles ont fait leur réapparition; la malade qui va tout à fait bien, et ne ressent plus aucune fatigue, mène désormais une existence active.

HÉPACRINE

Anémie grave

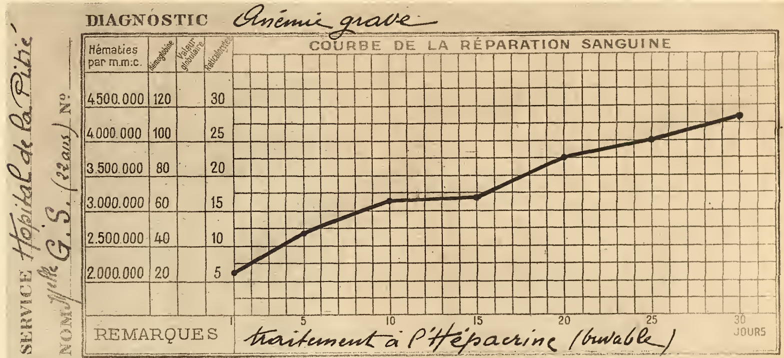
M. B..., 35 ans, entre dans le service pour anémie grave consécutive à un ulcus gastrique.
Une première numération globulaire pratiquée à ce moment montre **2.200.000 hématies.**
Le malade absorbe 2 ampoules par jour d'**Hépacrine.**
Au bout d'un mois, une deuxième numération est faite qui donne **4.300.000 hématies.**
On décide alors de pratiquer une gastro-intervention, rendue possible par le traitement opothérapique.

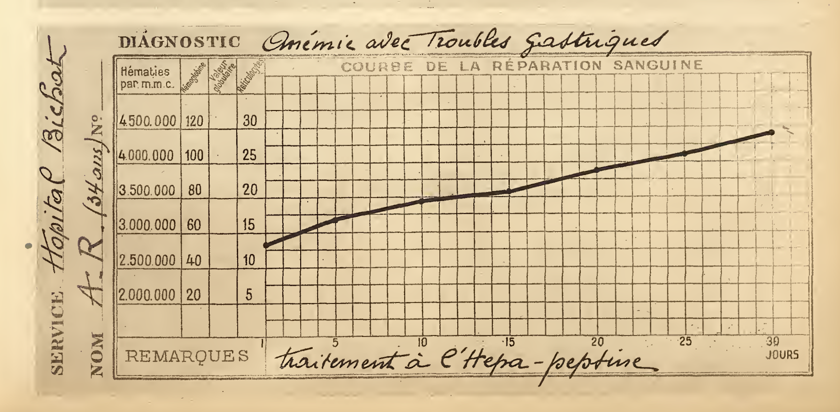
HÉPA-PEPTINE

Anémie avec troubles digestifs

M. L..., 38 ans, vient à la consultation parce qu'il se sent très fatigué. Fait de l'amaigrissement qui se traduit par une perte de poids progressive.
Ce malade présente des digestions lentes, douloureuses, avec stase et aérophagie.
Antécédents : séjour aux colonies.
A l'examen, un foie un peu gros et douloureux.
Une numération pratiquée montre **2.800.000 hématies.**
Le malade est soumis à l'**Hépa-peptine** à raison d'une ampoule au milieu du repas du midi et du soir.
Après un mois de traitement une nouvelle numération globulaire montre une augmentation rapide du nombre des hématies : **4.400.000.** Les phénomènes gastriques se sont également amendés, la digestion est devenue plus aisée, les lourdeurs ont disparu en même temps que l'appétit s'éveillait.


DIAGNOSTIC Anémie après accouchement
SERVICE Clinique Tarnier
NOM Mme F. M. (27 ans) N°
Hématies par m.m.c.
Hémoglobine
Valeur globulaire
Réticulocytes
COURBE DE LA RÉPARATION SANGUINE
4.500.000 120 30
4.000.000 100 25
3.500.000 80 20
3.000.000 60 15
2.500.000 40 10
2.000.000 20 5
1 5 10 15 20 25 30 JOURS
REMARQUES traitement au Pancrinol


DIAGNOSTIC Anémie grave
SERVICE Hôpital de la Pitié
NOM Mlle G. S. (22 ans) N°
Hématies par m.m.c.
Hémoglobine
Valeur globulaire
Réticulocytes
COURBE DE LA RÉPARATION SANGUINE
4.500.000 120 30
4.000.000 100 25
3.500.000 80 20
3.000.000 60 15
2.500.000 40 10
2.000.000 20 5
1 5 10 15 20 25 30 JOURS
REMARQUES traitement à l'Hépacrine (buvable)


DIAGNOSTIC Anémie avec Troubles gastriques
SERVICE Hôpital Bichat
NOM A. R. (34 ans) N°
Hématies par m.m.c.
Hémoglobine
Valeur globulaire
Réticulocytes
COURBE DE LA RÉPARATION SANGUINE
4.500.000 120 30
4.000.000 100 25
3.500.000 80 20
3.000.000 60 15
2.500.000 40 10
2.000.000 20 5
1 5 10 15 20 25 30 JOURS
REMARQUES traitement à l'Hepa-peptine

SOMMAIRE

FÉVRIER 1934

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RESERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS FRAIS DE PORT EN PLUS

Photo Boissonnas.

LA PROPORTION DIVINE

Les colonnes du Parthénon. D'après l'architecte Vitruve, la colonne dorique évoquait les proportions du corps masculin, de même que la colonne ionique symbolisait le corps de la femme, et la colonne corinthienne celui de la vierge adolescente.



Le Sphinx. Au fond, la Pyramide de Chéops, véritable traité de géométrie, fondé sur le nombre d'or.

AVANT PROPOS

Mystère du Nombre !





Photo Paul Reifenberg.

Et si c'était vrai ! Si le Nombre Pur régissait « tout ordre, toute beauté, depuis le soupir de la flûte jusqu'à l'harmonie des sphères » !... (1)

Pour entrer de plain-pied dans le sujet le plus passionnant, mais non le moins ardu qui soit, usons d'un dialogue à dessein familier, où, l'un des interlocuteurs étant un « profane », l'autre n'est qu'un modeste néophyte.

Le profane. — J'ai plaisir à regarder ces représentations d'œuvres d'art qui proviennent d'époques réputées grandes. Qu'est-ce donc qui me donne ce plaisir ?

Le néophyte. — La cause de votre plaisir, c'est évidemment l'harmonie, née d'un ordre géométrique, que vous discernez plus ou moins dans l'objet considéré.

Le profane.— Soit ! Mais suis-je maintenant plus avancé?

Le néophyte. — Attendez ! Je crois, quant à moi, avoir été initié à un bien précieux secret, le jour que l'on m'a fait voir, justement dans de telles œuvres reconnues belles d'un consentement unanime, la Loi à laquelle cet ordre géométrique, lui-même, obéit. C'est une loi rigoureuse et qui pourtant permet une entière liberté de création. Elle ne saurait, naturellement, tenir lieu de génie, mais elle peut puissamment aider le talent à atteindre la perfection, elle peut le faire tendre au génie.

Je m'explique. Depuis bien des siècles, les mathématiciens, partageant d'une certaine façon une longueur en deux parties inégales, ont déterminé une proportion très singulière, dont la valeur algébrique s'exprime par le nombre 1.618. *Proportion Divine*, *Proportion Dorée*, *Règle d'Or*, *Nombre d'Or*, tels furent les noms qui désignèrent cette abstraction extraordinairement riche de vertus.

Le profane. — Qu'y a-t-il donc sous ces beaux noms ?

Le néophyte. — Il y a, je crois bien, le plus sûr canon de beauté. De plus qualifiés que moi vous en expliqueront aisément l'emploi, à l'aide de quelques chiffres et d'un compas spécial. Voici cependant en quels termes simples l'Allemand Zeysing énonça, en 1855, sa « Loi des proportions » qui n'était rien d'autre que la Règle d'Or des Égyptiens, des Grecs et de Léonard de Vinci : *Pour qu'un tout, partagé en deux parties inégales, paraisse beau au point de vue de la forme, l'on doit avoir entre la petite partie et la grande le même rapport qu'entre la grande et le tout.*

Le profane. — Eh quoi ! Est-ce là le secret merveilleux ?... En vérité, je ne demande qu'à m'enthousiasmer avec vous, mais... quelques exemples concrets feraient bien mon affaire.

Le néophyte. — Des exemples ?... Bien volontiers ! Prenons la Pyramide de Chéops, le Parthénon et le Dôme de Milan ; les Noces de Cana, le Sommeil de l'Enfant-Jésus et la Transfiguration. Et, loin de nous borner aux Beaux-Arts, citons encore, dans le monde végétal, la fleur de tournesol et la pomme de pin ; puis, dans le monde animal, la coquille en spirale du *Nautilus Pompilius.* Enfin, pour l'espèce humaine, ajoutons le charmant visage de Miss Helen Wills, puis, un nu masculin. (1)

(1) Matila C. Ghyka : *L'Esthétique des proportions.*

Eh bien, ces créations de la nature ou de l'art, qui toutes dégagent de la beauté ou de l'harmonie, sont toutes construites sur une charpente dont les éléments (droites, triangles, rectangles, pentagones, etc...) se soumettent ou tout au moins s'apparentent à la proportion dorée. Dans chacune d'elles, le nombre d'or — M. Ghyka dit : le nombre φ — est présent comme une espèce de dieu qui gouverne, ordonne, équilibre l'ensemble de l'œuvre et ses détails : un dieu qui engendre des figures géométriques auxquelles il communique son essence qui est une proportion constante. Ce nu qui vous paraît beau, l'ombilic divise sa hauteur totale en deux parties dont le rapport est « doré». Ce Nautile que vous jugez élégant a développé sa spire suivant un rythme qui est le rythme de croissance géométrique du nombre d'or. Et la même loi se retrouverait, selon Zeysing, jusque dans la musique.

Le profane. — Mais alors, quand j'éprouve un plaisir esthétique, c'est donc que le *besoin* d'une certaine proportion, déposé en moi par la Nature, se trouve satisfait ?

Le néophyte. — Je crois que nous portons tous en nous ce besoin, cet instinct profond qui fait que les formats les plus usuels de livres, de papiers à écrire, de cartes postales sont des rectangles « dorés », sans que personne, apparemment, ait jamais décrété ou demandé qu'il en soit ainsi. De même, quantité de meubles : tables, armoires, commodes, etc... ont des proportions issues du nombre d'or. L'on dit bien que les ébénistes, en général, usent de ce nombre très consciemment, mais, à n'en pas douter, les cas sont nombreux où c'est l'instinct seul qui, avec une incroyable précision, donne pour guide à l'artisan ou à l'artiste ce mystérieux « rapport »...

Le profane. — Cette clef d'harmonie universelle ?...

Le néophyte.— Ici encore, laissons à d'autres le soin de redonner la vie à ces splendides hypothèses. Et si nous possédons, vous et moi, quelque sens de la beauté, résignons-nous à ce qu'il soit simplement, humblement réceptif. Quand il est actif, il fait les grands créateurs d'harmonies, qu'ils s'appellent musiciens, peintres, sculpteurs — ou poètes , comme celui dont nous allons lire ensemble quelques pensées, celui qui fit prononcer à l'architecte antique cette exquise, cette tendre confidence sur l'art grec : « Où le passant ne voit qu'une élégante chapelle..., j'ai le souvenir d'un clair jour de ma vie. O douce métamorphose ! Ce temple délicat, nul ne le sait, est l'image mathématique d'une fille de Corinthe... Il en reproduit fidèlement les proportions particulières » (1).

R. de Laromiguière

(1) Les exemples picturaux sont tirés du livre remarquable du Dr Funck-Hellet sur *les Œuvres peintes de la Renaissance italienne et le Nombre d'Or.* Tous les autres exemples appartiennent aux ouvrages de M. Matila C. Ghyka, dans lesquels on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, du talent de l'écrivain d'art, de la profondeur de pensée du philosophe ou de la haute valeur du mathématicien.

(1) Paul Valéry : *Eupalinos.*

L'INFINI ESTHÉTIQUE





Dans cette statue illustre comme dans le Parthénon, « le dixième de millimètre compte ». Les mesures et les calculs de M. Wiener, dessinateur et mathématicien, décèlent dans la figure et le corps de la Vénus de Milo une symphonie basée sur le nombre d'or et les rapports « dynamiques » apparentés.

Photo Giraudon.

La plupart de nos perceptions excitent en nous, quand elles excitent quelque chose, ce qu'il faut pour les annuler ou tenter de les annuler. Tantôt par un acte, réflexe ou non, — tantôt par une sorte d'indifférence, acquise ou non, nous les abolissons ou tentons de les abolir. Il existe en nous à leur égard une tendance constante à revenir au plus tôt à l'état où nous étions avant qu'elles se soient imposées ou proposées à nous : il semble que la grande affaire de notre vie soit de remettre au *zéro* je ne sais quel index de notre sensibilité, et de nous rendre par le plus court un certain *maximum* de liberté ou de disponibilité de notre sens.

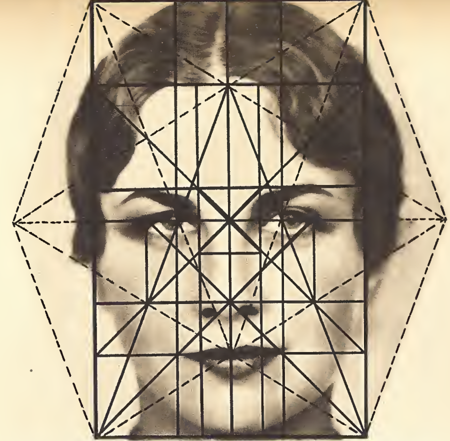
Ces effets de nos modifications perceptibles qui tendent à en finir avec elles sont aussi divers qu'elles-mêmes sont diverses. On peut toutefois les assembler sous un nom commun, et dire : l'ensemble des effets à *tendance finie* constitue *l'ordre des choses pratiques.*

Mais il est d'autres effets de nos perceptions qui sont tout opposés à ceux-ci : ils excitent en nous le désir, le besoin, les changements d'état qui tendent à conserver, ou à retrouver, ou à reproduire les perceptions initiales.

Si un homme a faim, cette faim lui fera faire ce qu'il faut pour être au plus tôt annulée ; mais si l'aliment lui est délicieux, ce délice *voudra en lui* durer, se perpétuer ou renaître. La faim nous presse d'abréger une sensation ; le délice, d'en développer une autre ; et ces deux tendances se feront assez indépendantes pour que l'homme apprenne bientôt à raffiner sur sa nourriture et à manger sans avoir faim.

Ce que j'ai dit de la faim s'étend aisément au besoin de l'amour ; et d'ailleurs à toutes les espèces de sensation, à tous les modes de la sensibilité dans lesquels l'action consciente peut intervenir pour restituer, prolonger ou accroître ce que l'action réflexe toute seule semble faite pour abolir.

La vue, le toucher, l'odorat, l'ouïe, le mouvoir, le parler



Miss Wills : thème « harmonique » rigoureusement fondé sur le nombre d'or. Le rectangle d'encadrement est un " rectangle doré " (à module Φ = 1,618...) et le schéma géométrique du visage livre le diagramme idéal des deux polyèdres platoniciens (dodécaèdre et icosaèdre) jaillis l'un de l'autre (voir p. 19).

nous induisent de temps à autre à nous attarder dans les impressions qu'ils nous causent, à les conserver ou à les renouveler.

L'ensemble de ces effets à *tendance infinie* que je viens d'isoler, pourrait constituer l'*ordre des choses esthétiques.*

Pour justifier ce mot d'*infini* et lui donner un sens précis, il suffit de rappeler que, dans cet ordre, la *satisfaction* fait renaître le *besoin*, la *réponse* régénère *la demande*, la *présence* engendre l'*absence*, et la *possession* le *désir*.

Tandis que dans l'ordre que j'ai appelé *pratique*, le but atteint fait évanouir toutes les conditions sensibles de l'acte (dont la durée elle-même est comme résorbée, ou ne laisse guère qu'un souvenir abstrait et sans force), il en est tout autrement dans l'ordre *esthétique.*

Dans cet « univers de sensibilité », la sensation et son attente sont en quelque manière réciproques, et se recherchent l'une l'autre indéfiniment, comme dans « l'univers des couleurs », des complémentaires se succèdent et s'échangent l'une contre l'autre, à partir d'une forte impression de la rétine.

CETTE sorte d'oscillation ne cesse point d'elle-même : elle ne s'épuise ou n'est interrompue que par quelque circonstance étrangère — comme la *fatigue* — qui l'extermine, abolissant ou différant la reprise.

La fatigue (par exemple) s'accompagne d'une diminution de sensibilité à l'égard de la chose qui fut d'abord un délice ou un désir : il faut changer d'objet.

Le changement se fait souhaitable en soi : la *variété* se fait demander comme complémentaire de la durée de notre sensation, et comme remède à une satiété qui résulte de l'épuisement des ressources finies de notre organisme, sollicité par une tendance infinie.

Pour pouvoir désirer encore, il faut désirer autre chose ; et le besoin de changement s'introduit comme indice du *désir de désir*, ou désir de quoi que ce soit qui se fasse convoiter.

Mais si l'événement ne se produit pas, si le milieu où nous vivons ne nous offre pas assez promptement un objet digne d'un développement infini, notre sensibilité s'excite à produire soi-même des images de ce qu'elle souhaite, comme la soif engendre des idées de boissons merveilleusement fraîches...

CES considérations très simples permettent de séparer ou de définir assez nettement ce domaine issu de nos perceptions et entièrement constitué par les relations internes et les variations propres de notre sensibilité que j'ai nommé l'ordre des choses esthétiques. Mais l'ordre des tendances finies, l'ordre pratique, qui est l'ordre de l'action, se combine de bien des manières avec celui-ci. En particulier, ce que nous appelons une « Œuvre d'art » est le résultat d'une action dont le but *fini* est de provoquer chez quelqu'un des développements *infinis*. D'où l'on peut déduire que l'artiste est un être *double*, car il compose les lois et les moyens du monde de l'action en vue d'un effet à produire dans l'univers de la résonance sensible. Quantité de tentatives ont été faites pour réduire les deux tendances à l'une d'entre elles : l'Esthétique n'a point d'autre objet. Mais le problème demeure entier.

Paul Valéry



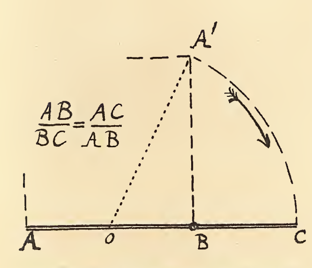
Photo Alinari.

Les travaux récents de l'américain Hambidge et du Pr. Moessel (de Münich) montrent que le canon du nombre d'or gouverne tous les tracés régulateurs, ensemble et détails, du Parthénon.

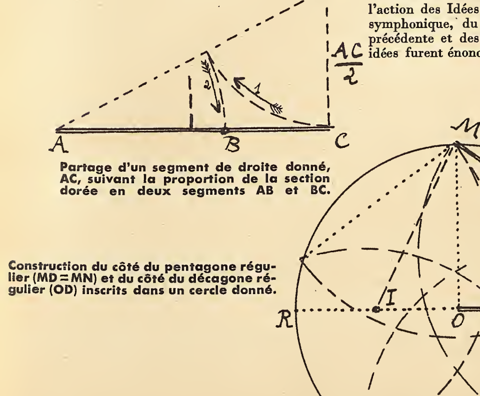
LE NOMBRE D'OR

ET LA MYSTIQUE PYTHAGORICIENNE DES NOMBRES

PAR MATILA C. GHYKA



Construction d'un segment de droite BC qui soit dans le rapport de la section dorée avec un segment donné AB.

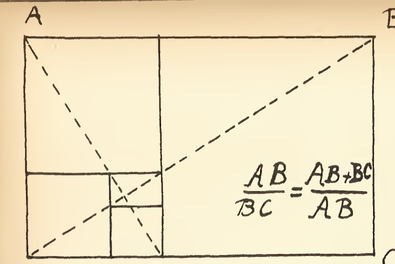


Partage d'un segment de droite donné, AC, suivant la proportion de la section dorée en deux segments AB et BC.

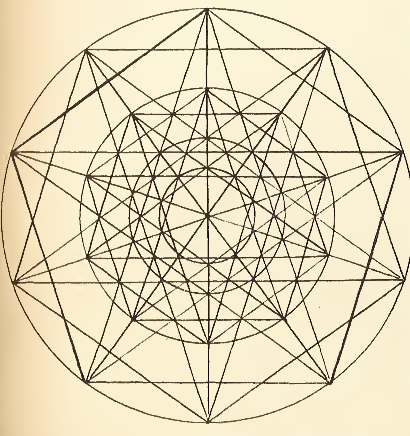
Construction du côté du pentagone régulier (MD = MN) et du côté du décagone régulier (OD) inscrits dans un cercle donné.

On sait par certains ouvrages parus au début de la Renaissance (le *Divina Proportione* de Luca Pacioli, illustré par Léonard de Vinci, le *De Re Aedificatoria* d'Alberti, etc.) que les conceptions platoniciennes au sujet de l'harmonie et de la proportion, développées surtout dans le *Timée*, ont été reprises et commentées au début de la Renaissance, et ont eu sur l'architecture de cette époque « humaniste » une influence dont les traces se retrouvent jusque chez Palladio. Les idées de Platon sur la proportion et l'harmonie sont inspirées et dérivées des théories grecques sur l'harmonie musicale, dans lesquelles les accords pouvaient se représenter par les rapports entre les longueurs des cordes sonores correspondant aux notes ; il en résulta que parallèlement à cette théorie arithmétique, voire géométrique, des rythmes sonores, se développa une théorie « symphonique» des rythmes dans l'espace, des compositions architecturales ; ce parallélisme est très clairement expliqué chez Vitruve, dans les passages où il définit le lien entre la proportion (ou « analogie »), la « symétrie » (qu'il emploie comme Platon et les architectes de la Renaissance dans le sens de « commensurabilité entre le tout et les parties, correspondance déterminée par une commune mesure entre les différentes parties de l'ensemble, et entre ces parties et le tout »), et l' « eurythmie » architecturale qui paraît lorsque cette « symétrie », cette correspondance métrique, cette *commodulatio*, est obtenue par l'enchaînement continu de proportions, par l'analogie récurrente, et qu'en plus l'analogie se manifeste d'heureuse façon aussi bien dans les formes des parties maîtresses que dans les relations entre ces parties et l'ensemble architectonique.

Les travaux parus depuis une quinzaine d'années sur le pythagorisme et sur Platon ont montré non seulement que la théorie géométrico-numérique de l'harmonie et la théorie de la proportion développées par Platon avaient été élaborées dans les cercles pythagoriciens, en particulier par celui d'Archytas de Tarente, mais aussi (comme il ressort de la VII[e] lettre de Platon dont l'authenticité n'est plus aujourd'hui mise en doute) que l'ensemble de la philosophie mathématique pythagoricienne, arrangé en système cohérent du monde, avait été adopté par Platon ; en particulier les deux idées maîtresses du pythagorisme, le fameux « Tout est arrangé d'après le Nombre » (Platon dira dans le *Timée* : « Et lorsque le Tout eut commencé à s'ordonner... tous ces éléments ont reçu du Dieu leurs figures par l'action des Idées et des Nombres »), et la conception harmonique, symphonique, du Cosmos, qui découlera naturellement de l'idée précédente et des théories musicales évoquées plus haut. Ces deux idées furent énoncées de nouveau au premier siècle de notre ère par



Rectangle de la section dorée, fréquemment rencontré parmi les rectangles générateurs de formes.



Séries de pentagones et de pentagrammes (pentagones réguliers et étoilés) inscrits dans un cercle.

le néo-pythagoricien Nicomaque de Gérase dans une phrase qui mérite d'être citée en entier :

« Tout ce que la nature a arrangé systématiquement dans l'Univers paraît dans ses parties comme dans l'ensemble avoir été déterminé par le Nombre et mis en accord avec lui, par la prévoyance et la pensée de Celui qui créa toutes choses ; car le modèle était fixé, comme une esquisse préliminaire dans l'esprit du Dieu créateur du monde, Nombre-Idée purement immatériel sous tous rapports, mais en même temps la vraie et l'éternelle essence, de sorte que d'accord avec le Nombre, comme d'après un plan artistique, furent créées toutes ces choses, et le Temps, le mouvement, les cieux, les astres et tous les cycles de toutes choses. »

Cette phrase permet de comprendre les conceptions qui sont à la base du seul traité d'architecture que l'antiquité nous ait légué, celui de Vitruve, déjà cité plus haut, dans lequel on retrouve d'abord la théorie pythagorico-platonicienne de la proportion développée en cette théorie de la « symétrie » qui permet d'appliquer à l'architecture la conception symphonique du Cosmos, en comparant l'architecte élaborant son plan au « Grand Ordonnateur » arrangeant l'Univers harmoniquement à l'aide des Nombres. On y voit aussi (dans Vitruve) cette théorie de la proportion géométrique (« analogia » en grec) s'élargir en un concept général d'analogie, une théorie de la correspondance entre l'ensemble et les parties, transposant dans le domaine des plans géométriques une autre idée, métaphysico-musicale, chère à Platon, celle de la corrélation entre le Rythme de l'Ame du Monde et celui de l'âme de l'homme (*Timée*).

En faisant cette transposition, les architectes grecs, ainsi qu'il ressort du texte de Vitruve, ont admis que le corps humain représentait non seulement un exemple, mais un modèle parfait d'un jeu d'analogies et de « symétries » aboutissant à une eurythmie idéale pouvant directement inspirer les plans des édifices sacrés. C'est l'idée de la correspondance entre le Macrocosme (Univers) et le Microcosme (Homme), analogie ou proportion *lato sensu* à laquelle on ajoute un troisième terme (le Temple), situé entre les deux autres, et en correspondance harmonique avec l'un et l'autre, comme les termes moyens ou « médiétés » dans les proportions étudiées par Platon.

Mais dans la mathématique grecque, et spécialement dans la mathématique pythagoricienne qui en fut la source et l'inspiration, le nombre et la forme géométrique n'étaient que les reflets d'une même entité mathématique ; cette conception, qui ne fut réintroduite dans les mathématiques modernes que par la géométrie analytique de Descartes, était familière aux mathématiciens grecs grâce à la théorie des « nombres figurés », plans et solides, établie par les pythagoriciens de Sicile, qui permet de considérer les figures régulières planes et solides comme les représentations géométriques des croissances successives, homothétiques, de ces nombres figurés.

Platon s'occupe des nombres figurés dans le *Timée* et le *Théétète ;* c'est cette correspondance entre les nombres et les formes qui permit aux Grecs d'envisager le concept de la proportion aussi bien du point de vue numérique que du point de vue géométrique, et à Platon d'établir son fameux théorème sur les proportions entre les solides, dont le sens ne fut retrouvé que de nos jours.

La fameuse « tétractys » des pythagoriciens, sur laquelle ceux-ci prêtaient serment de ne pas divulguer les secrets de la confrérie, et en qui, d'après la formule même de ce serment, transmise par Jamblique, « se trouvent la source et la racine de l'éternelle nature », est à la fois la « Décade » (le nombre Dix) en tant que suite des 4 premiers nombres (1 + 2 + 3 + 4) et le quatrième nombre triangulaire

```
   1
  1 1
 1 1 1
1 1 1 1
```

, illustrant la façon dont la décade est « jaillie de la monade » (suivant l'expression pythagoricienne), par flux progressif ou croissance « gnomonique » (c'est-à-dire *homothétique*, la

figure croissante, ici un triangle, restant toujours semblable à elle-même) (1).

L'importance de la Décade en tant que « nombre pur » ou archétype numérique est énoncée dans les principaux traités pythagoriciens sur les nombres ; un distique de l'*Iéros Logos* de Pythagore, recueil versifié de préceptes pythagoriciens rédigé en Sicile au commencement du Ve siècle avant J. C. (c'est-à-dire dans la génération qui succéda à Pythagore) mentionne déjà la Décade comme « clef de l'Univers ».

Le traité sur les Nombres de Nicomaque de Gérase mentionné plus haut explique clairement cette idée :

« Mais comme le Tout était une multitude illimitée... il fallait un Ordre... or c'est dans la Décade que préexistait un équilibre naturel entre l'ensemble et les éléments... C'est pourquoi de par sa Raison le Dieu Ordonnateur (littéralement « arrangeant avec art ») se servit de la Décade comme d'un canon pour le Tout... et c'est pourquoi les choses du ciel et de la terre ont pour les ensembles et les parties leurs rapports de concordance basés sur elle et ordonnés d'après elle. »

Nous retrouvons les expressions dont Vitruve se sert dans ses définitions de la symétrie et de l'eurythmie architecturales.

Plus loin, Nicomaque écrit :

« C'est le nombre Dix qui, d'après la doctrine pythagoricienne, est le plus parfait des nombres possibles. »

Et Vitruve (dans un chapitre où il reprend pour la dernière fois, et avec insistance, l'éloge de la « symétrie » du corps humain) :

« Les anciens tenaient pour parfait le nombre Dix... jailli de la monade ».

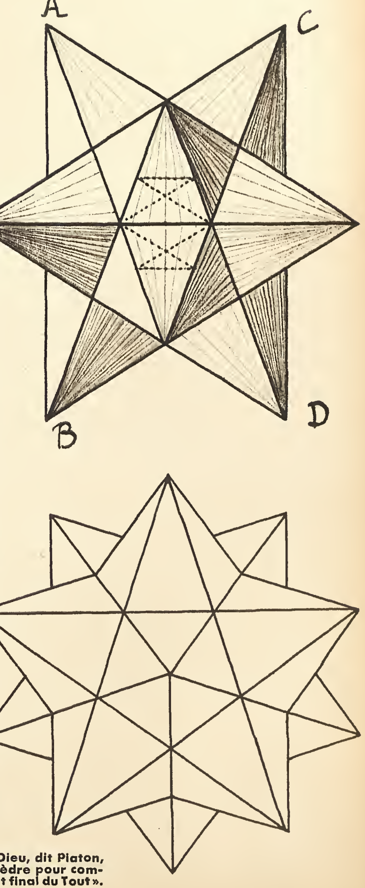
Dans un autre ouvrage de Nicomaque (*Theologumena*), dont des fragments seuls nous sont parvenus, il appelle directement la Décade *le Tout...* « car elle servit de mesure pour le Tout comme une équerre et un cordeau dans la main de l'Ordonnateur. »

Nous voyons incidemment que la conception symbolique du Dieu « Ordonnateur » comme un architecte maniant l'équerre et le cordeau, est d'origine pythagoricienne.

Pour ce qui est des rapports et proportions issus de la décade qui d'après l'un des passages de Nicomaque cités plus haut jouaient un rôle si important dans les canons de concordance de l'Univers, nous avons déjà vu en passant (note 1), comment on pouvait tirer de la décade-tétractys les principaux accords musicaux ; mais il existe d'autres correspondances géométriques encore plus importantes. Le polygone régulier correspondant à la décade est en effet le décagone, et les deux solides réguliers, les deux « corps platoniciens » apparentés au décagone — et au pentagone, qui a la même symétrie — sont le dodécaèdre et l'icosaèdre. Platon, du reste, dans le célèbre chapitre où dans le *Timée* il étudie les cinq corps réguliers (depuis appelés « platoniciens ») et leurs corrélations morphologiques avec les éléments constitutifs de l'Univers, met à part le dodécaèdre en spécifiant que Dieu s'en inspira non plus pour les détails mais pour l'ensemble, le plan harmonique du Cosmos. Rappelons aussi que le pentagramme ou pentagone étoilé, était en même temps le signe de ralliement secret des Pythagoriciens, et leur symbole pour la santé, l'harmonie et l'amour (Lucien) ; que la théorie des correspondances harmoniques entre le Macrocosme et le Microcosme resta en faveur pendant tout le moyen âge, aussi bien parmi les néo-platonisants scolastiques que dans les milieux à tendances ésotériques où se commentaient les doctrines de la Kabbale. La mystique pythagoricienne des nombres est du reste intégralement incorporée à la Kabbale et est la base de cette « magie mathématique » qui joue un rôle si important dans les spéculations cabalistiques et qui fut adoptée en bloc par les alchimistes et les magiciens du moyen âge et de la Renaissance.

(1) Notons aussi que la tétractys participait des qualités « harmoniques » de la progression 1-2-3-4. En effet le rapport de 4 à 2 ou de 2 à 1 donne l'octave (διὰ πασῶν), celui de 3 à 2 la quinte (διὰ πέντε), celui de 4 à 3 la quarte ; on peut donc dire avec Delatte : « La *tétractys* est l'ensemble des quatre nombres dont les rapports représentent les accords musicaux essentiels ».

Dodécaèdre étoilé obtenu en prolongeant les côtés d'un icosaèdre central, puis les côtés du dodécaèdre intermédiaire qui résulte de la première opération. Sur cette projection, les différents segments sont dans le rapport de la section dorée, et le rectangle ABDC est " doré ".



Autre projection. « Dieu, dit Platon, se servit du dodécaèdre pour composer l'arrangement final du Tout ».



Photo Alinari.

Vase grec corinthien (au Musée du Louvre) représentant les funérailles d'Achille. Le rectangle d'encadrement est un carré; le thème des proportions à l'intérieur est rigoureusement fondé sur la section dorée. L'analyse harmonique de ce vase a été effectuée par M. Wiener.

Dodécaèdre étoilé, le même que sur les projections de la page 19. Ce montage montre aussi l'armature de l'icosaèdre enveloppe dont les sommets sont obtenus en prolongeant les côtés du dodécaèdre intermédiaire issu d'un icosaèdre central (Montage et photo Wiener.)

Dans le traité *De Occulta Philosophia* d'Agrippa de Nettesheim (1486-1535), le très érudit magicien dont Descartes ne dédaigna pas d'étudier les œuvres, se trouvent, à peine déformées, les idées de Nicomaque :

« Déjà, comme composée du premier nombre pair-femelle et du premier nombre impair-mâle, la *Pentade* (le nombre 5) possède une perfection et une puissance remarquable ; en plus, elle est la moitié du *Nombre-Tout*, de la Décade... Elle (la Pentade) fut chez les Pythagoriciens le nombre du mariage... elle est aussi le nombre du bonheur et de la grâce, le sceau du Saint-Esprit, le lien qui enlace tout. »

C'est dans le même ouvrage que se trouve la figure célèbre qui assimile l'Homme-Microcosme au Pentagramme ; cette figure, et la mention de la Pentade comme moitié et reflet du *Nombre-Tout* (décade), rappellent les « correspondances » de Vitruve entre les proportions de l'Univers, de l'Homme et du Temple harmonieusement conçu.

Or, les rapports et proportions qui paraissent dans les diagrammes ou plans géométriques basés sur le pentagramme ou le décagone, et qui se retrouvent dans les proportions des deux solides réguliers basés sur la même symétrie pentagonale (dodécaèdre et icosaèdre), sont tous dérivés du rapport, de la proportion qui a reçu le nom de « section dorée » ou « Divine Proportion », et qui correspond au partage le plus logique et le plus simple d'une grandeur en deux parties inégales, partage tel que le rapport entre la grandeur initiale et la plus grande des parties obtenues par la segmentation soit égal au rapport entre cette partie (la plus grande) et la plus petite (1).

Cette section dorée (dont la formule algébrique, résultant de la définition

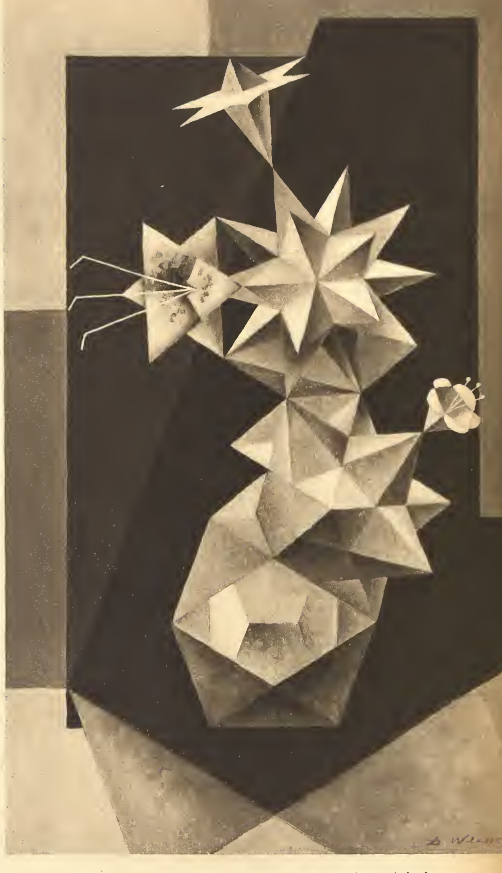
$$\frac{a+b}{a} = \frac{a}{b}, \text{ est } \left(\frac{a}{b}\right) = \sqrt{\frac{5+1}{2}} = 1{,}618...)$$

joue non seulement, comme l'a d'abord expliqué Zeysing vers 1850, un rôle capital dans les proportions du corps humain (2), mais aussi dans les diagrammes de croissance homothétique des être vivants en général, spécialement en botanique.

Par contre, cette proportion ne se rencontre jamais dans les sytèmes cristallins inanimés ;

(1) Le côté du pentagone étoilé (ou pentagramme) et celui du pentagone ordinaire convexe (régulier) inscrits dans un même cercle sont entre eux dans le rapport de la section dorée ; de même le côté du décagone étoilé et le rayon du cercle circonscrit, le rayon du cercle circonscrit et le côté du décagone ordinaire convexe régulier.

(2) Zeysing montra par exemple que si l'on prend la moyenne des mesures d'un certain nombre de corps humains, on trouve que le nombril partage le corps en deux parties inégales qui sont dans le rapport de la section dorée. Vitruve déclare déjà que le nombril est le centre de symétrie du corps humain.



Ces polyèdres platoniciens (ainsi appelés à cause de leur rôle important dans la cosmogonie de Platon) et ces formes florales sont un développement harmonique composé sur le thème de la section dorée à l'intérieur d'un rectangle. (D'après un tableau de M. Wiener).



Le Ramséïon à Karnak. Les architectes égyptiens savaient déjà partager le cercle d'orientation en 5 ou 10 parties égales, ce qui leur fournissait par l'intermédiaire du pentagone et du décagone des tracés régulateurs gouvernés par le nombre d'or. — Fleur de tournesol. La disposition des graines dans la fleur de tournesol montre des séries de courbes sécantes dont les caractéristiques numériques sont des approximations du nombre d'or.

Photo Paul Reifenberg.

Photo Globe.

tous ceux-ci, basés sur des lois d'équi-partition de l'espace, ont des symétries orthogonales (dérivant du carré), triangulaires, ou hexagonales, et la symétrie pentagonale, et les configurations qui en dérivent : pentagone, pentagramme, décagone, dodécaèdre, icosaèdre, ne s'y rencontrent pas (1).

La symétrie pentagonale, et la « section dorée » qui en découle en tant que proportion, sont donc bien des caractéristiques mathématiques des organismes vivants et de leur croissance, et c'est une intuition extraordinairement juste qui avait fait choisir aux pythagoriciens le pentagramme comme symbole de l'harmonie et de l'amour, aux cabalistes et aux magiciens du moyen âge et de la Renaissance comme symbole du Microcosme.

Les recherches comparatives sur les plans des temples égyptiens et grecs, et ceux des églises gothiques, spécialement au point de vue de leurs canons de proportions et de leurs tracés régulateurs probables (citons ici les ouvrages capitaux de l'Américain Jay Hambidge, du Norvégien F. Macody Lund, et de l'architecte allemand E. Moessel), ont confirmé que d'accord avec les considérations théoriques que je viens d'exposer, les architectes grecs et gothiques se sont très souvent, presque toujours même, en tout cas pour toutes celles de leurs constructions qui nous frappent encore par la perfection de leurs formes, servis de tracés régulateurs basés sur cette « section dorée », ou « nombre d'or », dont l'emploi, qui dérive naturellement de l'importance accordée par la mystique pythagoricienne des Nombres aux nombres 5 et 10 (Pentade et Décade), permet d'obtenir des jeux infiniment variés de

(1) L'explication est très simple : c'est que le plan peut être rempli sans interstices par des triangles équilatéraux, des carrés, ou des hexagones, mais non par des pentagones, car l'angle au sommet du pentagone, 108°, n'cst pas un diviseur entier de 360°, tandis que 60°, 90°, et 120°, anglcs au sommet du triangle équilatéral, du carré et de l'hexagone, le sont.



La cathédrale de Milan. « Les Grecs, écrit M. Ghyka dans ses « Rythmes », développèrent à l'extrême une conception métaphysique du Nombre et de ses émanations... La transmission aux gothiques de cette conception ésotérique de l'architecture se fit par les corporations de bâtisseurs et la philosophie néo-platonicienne. »

surfaces et de volumes reliés par des rapports simples obéissant à la loi de l'analogie, de la répétition de la forme fondamentale, de l'identité dans la variété, et conformes au desideratum de « symétrie » de Vitruve : correspondances de proportions entre les parties et entre les parties et le tout. Car tout en n'étant qu'un cas entre beaucoup d'autres d'un procédé général permettant d'amener le retour de la même proportion dans les détails d'un ensemble, l'emploi de la section dorée obtient ce résultat de la manière la plus élégante, en satisfaisant d'une façon à la fois directe et subtile aux exigences de la loi de l'analogie, en procurant, suivant l'expression de Timerding, « l'impression rassurante donnée par ce qui reste semblable à soi-même dans la diversité de l'évolution ».

Au point de vue pratique, la construction du « Nombre d'Or » ou « section dorée », c'est-à-dire la construction d'un segment dont la longueur soit dans ce rapport

$$\sqrt{\frac{5+1}{2}} = 1{,}618...$$

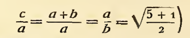
par rapport à un segment donné, ou encore la division d'une longueur donnée c en deux segments a et b dont les longueurs soient entre elles dans ce rapport de la section dorée (on aura alors, si a est le plus grand des deux segments,

Photo Anderson.



La cathédrale de Reims, ses tours ajourées, son triple porche, son peuple de statues, l'inouïe splendeur de son ornementation sous laquelle l'architecture est fille de la proportion dorée. « L'esprit celto-nordique féconda et renouvela la théorie classique de la proportion en y incorporant le rêve, la forêt gothique... »

Photo Giraudon



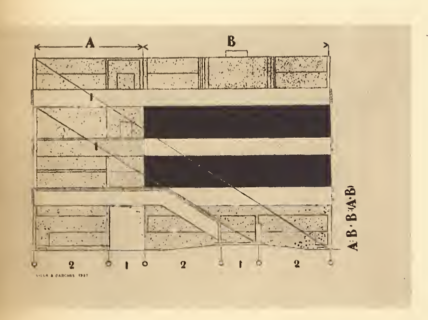
$$\frac{c}{a} = \frac{a+b}{a} = \frac{a}{b} = \sqrt{\frac{5+1}{2}})$$

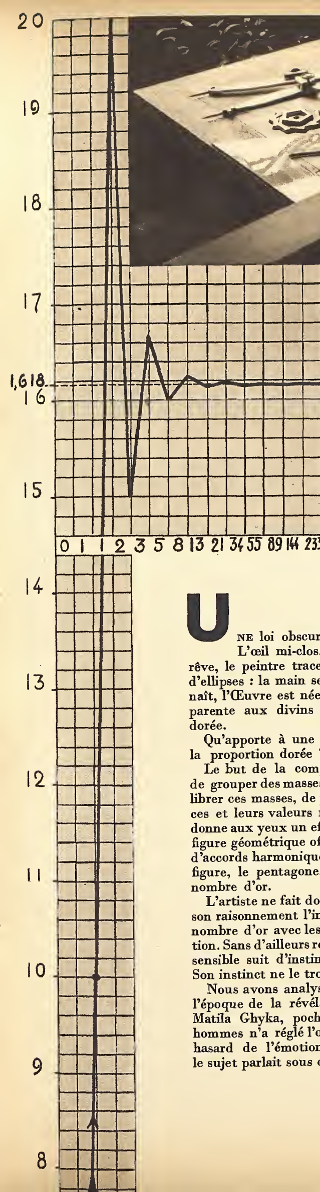
se fait par une manipulation graphique très simple, équivalente du reste à celle qui consiste à trouver les côtés du pentagone et du décagone réguliers inscrits dans un cercle donné. Car encore une fois, de la propriété que dans un même cercle le rapport entre le côté du pentagone étoilé et celui du pentagone régulier convexe, et le rapport entre le rayon et le côté du décagone régulier convexe, sont tous deux égaux au rapport de la section dorée, découle le fait que cette « section dorée » domine les relations de proportion dans toute figure, tout diagramme, tout corps à symétrie pentagonale ou décagonale.

Matila C. Ghyka

LE CORBUSIER ET P. JEANNERET.

Villa à Garches, construite en 1926 et 1927, et tracé régulateur de la façade sur jardin. Le plan de cette villa ainsi que les façades obéissent à des lois numériques et géométriques.





L'OPTIQUE DU PEINTRE

ET LE NOMBRE D'OR

PAR LE DOCTEUR FUNCK-HELLET

Une loi obscure guide l'artiste qui crée. L'œil mi-clos, la pensée prise par son rêve, le peintre trace dans l'air des semblants d'ellipses : la main se pose sur la toile, l'Œuvre naît, l'Œuvre est née. Miracle ! L'Œuvre s'apparente aux divins accords de la proportion dorée.

Qu'apporte à une composition la présence de la proportion dorée ?

Le but de la composition, en peinture, est de grouper des masses claires et obscures, d'équilibrer ces masses, de proportionner leurs distances et leurs valeurs réciproques afin que le tout donne aux yeux un effet harmonieux. Une seule figure géométrique offre à l'artiste un maximum d'accords harmoniques interdépendants et cette figure, le pentagone, est construite d'après le nombre d'or.

L'artiste ne fait donc pas fausse route lorsque son raisonnement l'incite à unir les données du nombre d'or avec les exigences de la composition. Sans d'ailleurs recourir à la logique, l'artiste sensible suit d'instinct la loi du nombre d'or. Son instinct ne le trompe pas.

Nous avons analysé une pochade, née avant l'époque de la révélation du nombre d'or par Matila Ghyka, pochade dont aucune loi des hommes n'a réglé l'ordonnance, pochade née au hasard de l'émotion parce que, précisément, le sujet parlait sous cette forme et sous cet éclairage à l'âme, à la sensibilité de l'artiste. Avec une rare précision, le schéma du nombre d'or couvre la structure générale du sujet, sépare les masses claires et obscures, les équilibre en majeures et mineures.

Essayons d'une courbe pour rendre tangible cet effort de l'artiste vers la perfection, partons de ses premiers balbutiements pour en arriver à l'expression de sa plus exquise sensibilité ; cette courbe est extraite de la fameuse série dite de Fibonacci. Dans cette série de chiffres, — 0 : 1 : 1 : 2 : 3 : 5 : 8 : 13 : 21 : 34 : 55 : 89 : 144..., — deux chiffres consécutifs forment un rapport qui tend vers le nombre d'or.

Le premier rapport, 0 : 1, figure le premier geste de l'artiste en herbe, de l'cnfant qui trace un simple trait sans lui opposer une contre-masse pour faire équilibre. Le second rapport, 1 : 1, suggère les premiers éléments de l'art. L'artiste oppose masses claires et obscures par égalité. Les carrés blancs et foncés des décors de cuisine représentent bien ce deuxième stade. A un degré plus raffiné où la sensibilité a plus de part, on trouve le rapport 1 : 2. Une masse plus grande équilibre une masse plus petite. Déjà intervient la proportion inégale des masses, déjà s'ajoute, à l'opposition des tons du degré précédent, la notion de l'intensité des tons et de leur valeur réciproque. Le conseil, encore actuel, de placer l'horizon d'un tableau au tiers de la hauteur du

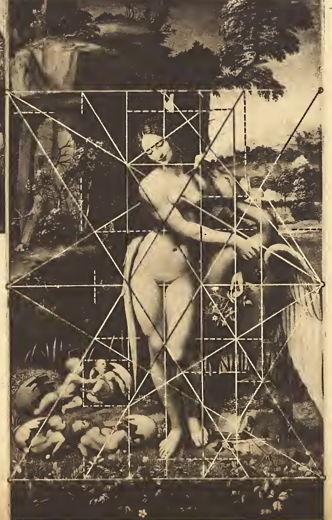
cadre appartient à ce troisième degré. A partir des rapports 2 : 3 et 3 : 5 on approche le niveau de stabilisation de la courbe et quand l'horizon est aux deux tiers ou aux trois cinquièmes de la hauteur, il est sensiblement au niveau que donnerait la proportion dorée. L'artiste, en adoptant ces rapports, se sent plus près du point d'équilibre, sa composition s'en ressent. Encore plus proche du nombre d'or est le rapport 5 : 8. Titien le représente dans un tableau par un escalier à deux paliers de 5 et 8 marches. Arrivé au point de sensibilité de l'ordre des rapports 8 : 13 et au delà, l'artiste est maître de son travail ; il est moins hésitant à mesure que les rappels de la proportion dorée se font plus nombreux.

La courbe donnée par les chiffres de Fibonacci exprime la courbe de la fièvre créatrice de l'artiste. Les grandes oscillations correspondent bien à la fièvre qui tourmente l'artiste insatisfait des proportions simples qui ne se répondent pas et qui ne s'accordent pas avec son rêve. Dès que l'esquisse offre des proportions qui approchent le nombre d'or, l'âme de l'artiste trouve son équilibre, la fièvre s'apaise, la composition marche, les belles proportions se répondent indéfiniment.

La courbe montre aussi que le degré extrême de la sensibilité de l'artiste est l'adoption inconsciente du nombre d'or lui-même, comme dans l'exemple de la pochade. L'application en sera consciente si l'esprit de l'artiste, enclin aux mathématiques, s'y complaît.

Vers 1500, époque où artistes et géomètres

Photos Anderson.



Léda et le cygne, par Léonard de Vinci. A la vérité, ce n'est là qu'une copie du tableau fameux aujourd'hui disparu. Le sujet est inscrit dans deux rectangles dorés superposés. Le tracé délimite le corps de Léda. Une diagonale est parallèle à l'axe des deux yeux, suivant le précepte de Léonard de Vinci.

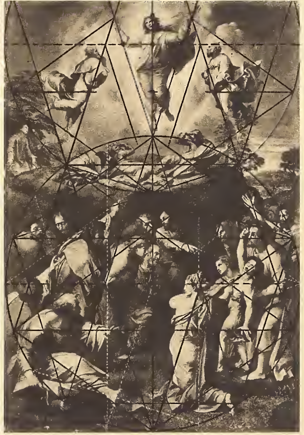
(Léonard de Vinci et Pacioli) lancèrent la « proportion divine », les peintres, aussi savants que curieux, devaient avoir vite constaté l'accord extraordinaire de leurs meilleures esquisses avec la proportion dorée. Les maîtres de la Renaissance italienne semblent avoir adopté d'enthousiasme cette étrange proportion, en l'élevant à la hauteur d'un dogme, d'ailleurs tenu secret. Ils devaient avoir mesuré l'immense avantage, pour leurs compositions, des schémas aux recoupements infinis de proportions harmonieuses ; les géomètres les découvraient aussi bien dans les carrés que dans les rectangles et surtout dans le pentagone.

Il fallait que cette découverte restât un secret d'atelier. Ne reprochait-on pas à Pacioli, au moine ivre de beauté, de divulguer les procédés appris chez son maître Piero

Photos Anderson.

La Vierge à la chaise, par Raphaël (musée Pitti). Un quadruple pentagone avec le lacis de ses diagonales caractérise la construction de l'œuvre. Un seul axe de symétrie, oblique. Grâce à cet axe, on peut voir que le montant de la chaise a son pendant optique dans la figure et le bras de St-Jean.

Raphaël : La Transfiguration. Le tracé géométrique, à lui seul, suggère le thème biblique. L'on voit en effet les personnages terrestres groupés dans le cercle inférieur, tandis que le cercle d'en haut contient le Christ et les Prophètes. Entre les deux groupes, étendus, les trois apôtres.



Photos Anderson.

della Francesca ? Pacioli n'a-t-il pas été particulièrement discret devant Dürer qui alla de Venise à Bologne tout exprès pour s'initier à la « Perspective secrète », car, semble-t-il, aucune des gravures du maître, postérieures à ce voyage, ne porte la marque du nombre d'or ? Soixante ans plus tard, Philibert Delorme ne cherche-t-il pas une excuse préalable à la divulgation du secret en affirmant que la proportion divine lui a été révélée par les textes sacrés ?

Voici quelques présomptions en faveur de l'application raisonnée du nombre d'or par les artistes de la Renaissance italienne.

Le cadre somptueux de la *Sainte Famille* de Michel-Ange présente cinq têtes disposées suivant les angles d'un pentagone. Le cadre rectangulaire du tableau rond de la *Vierge à la chaise* de Raphaël montre entre grands et petits côtés du cadre intérieur le rapport 1,272 ou racine carrée du nombre d'or 1,618. Le dessin 5.399 du Louvre, attribué à San Giovanni, porte une division du nombre 12.890. Le diviseur

est mis en bas, à gauche du dessin (80), le quotient écrit est 161, le nombre d'or. La signification de ces chiffres n'a jamais été signalée. Or, 12,89 : 8 s'apparente à 13 : 8 de la série Fibonacci. Les 5 et 8 marches de la *Présentation de la Vierge au Temple* marquent le rappel du nombre d'or. *Les Noces de Cana* de Véronèse, au Louvre, laissent apparaître un tracé creusé dans la préparation de la toile. Le dispositif classique de détection du nombre d'or par diagonales et perpendiculaires définit ce tracé.

En dehors de ces constatations faciles à vérifier, d'autres preuves plus subtiles sont données par le procédé de « l'analyse harmonique » des tableaux. Le *Sommeil de l'Enfant Jésus* de Luini, au Louvre, décèle en bas, dans les plis du linge, une véritable clé permettant la reconstitution du seul pentagone qui a servi à équilibrer la composition. Le thème de la *Transfiguration* de Raphaël est traduit par deux pentagones imbriqués ; les personnages célestes sont encadrés par le tracé. La *Sainte Famille* de Michel-Ange se définit par une succession de pentagones concentriques, s'apparentant à la projection d'un dodécaèdre. La *Vierge à la Chaise* est inscrite dans le réseau d'un quadruple pentagone. L'axe de symétrie est oblique et suggère l'idée de bercement.

La *Présentation de la Vierge* de Titien est définie par deux rectangles dorés emboîtés formant le rectangle dit racine carrée cinq.

Les points de croisement des diagonales de chaque rectangle indiquent la place exacte qu'occupent la Vierge à droite et la mère de la Vierge à gauche.

La preuve écrite la plus décisive de l'application consciente du nombre d'or pendant la Renaissance est dans une proposition de Léonard de Vinci. Au para-

Michel-Ange : La Sainte-Famille. Le thème et les dimensions du schéma sont fournis par le cadre aux cinq têtes. Le schéma présente une succession de doubles pentagones dépendant les uns des autres : schéma qui a une étrange ressemblance avec la projection d'un dodécaèdre.





Photos Alinari.



Luini : Le sommeil de l'Enfant Jésus. Il y a lieu de remarquer ici le parallélisme des axes des membres avec les lignes directrices du pentagone. Le linge, au bas du tableau, recèle la clef permettant de construire le schéma.

graphe 130 de son *Traité de la Peinture* (traduction Péladan), Vinci demande que les axes des yeux et des membres soient parallèles à... une autre parallèle. La phrase devient incompréhensible de par la volonté du maître. Elle devient claire dès qu'on recherche le parallélisme des axes des yeux et des membres sur un tableau de l'époque avec un tracé conforme au nombre d'or. Ces axes sont parallèles à l'une ou l'autre des lignes directrices du tracé. Ce fut une des plus saisissantes révélations de l'analyse du *Sommeil de l'Enfant Jésus.*

Dans le tableau particulièrement harmonieux de la *Léda* de l'ancienne collection Spiridon, le sujet est moulé dans deux rectangles dorés, l'axe des yeux de Léda est rigoureusement parallèle à une des diagonales du schéma.

L'harmonieuse conformité du schéma avec le tableau — qu'on ne croit plus devoir attribuer à Léonard — semble témoigner que Léonard n'a pas été étranger à sa mise en harmonie.

Il est intéressant de noter que toutes les lois de la composition, lois trouvées peu à peu de nos jours, lois des contrastes, de l'équilibre des masses, de l'opposition des tons, de la symétrie trouvent une démonstration lumineuse sur les tableaux munis du schéma de la proportion dorée.

La mise en harmonie des plus grands chefs-d'œuvre de l'art, à cette époque, semble réelle. Peut-être sont-ils chefs-d'œuvre grâce au nombre d'or. Pourquoi le peintre moderne n'essayerait-il pas la mise en harmonie ? A regarder un schéma aux proportions dorées infiniment répétées, l'œil trouve comme un reflet de son propre comportement. L'artiste qui désire impressionner profondément le spectateur ajoute un élément de réussite à son travail en harmonisant l'ensemble au moyen du nombre d'or.

Telle fut l'opinion intime de Léonard quand il dit : « Ne sais-tu pas que notre âme est faite d'harmonie et que l'harmonie ne s'engendre que de la simultanéité où la proportion des objets se fait voir ? »

L'OMNIVORE

PAR

ANDRÉ THÉRIVE

On peut assurer que si l'homme a étendu son empire sur la nature entière, c'est parce que son cerveau est apte à tout comprendre, mais aussi parce que son estomac est propre à tout absorber. Vous me direz que bien d'autres animaux sont omnivores, du moins en principe ; car la routine de leur espèce a vite fait de sélectionner, si j'ose dire, et de spécialiser leurs appétits. Les chats et les chiens savent choisir des herbes médicinales, et même un vieux poète bénédictin assure (c'est Walafrid Strabus) que la plante *cataire* a été ainsi baptisée parce que, sitôt qu'un serpent les a piqués, les chats cherchent un contre-poison dans ses feuilles. Mon propre père, qui était homme de cheval, m'a toujours dit qu'il avait fait manger de la viande à son coursier, pendant le siège de Metz, où il était plus facile d'abattre des bœufs que d'aller au fourrage.

Mais l'exception, causée par la nécessité, ne prouve rien. C'est nous, sans nous vanter, qui cherchons sans cesse à étendre le cercle de nos recherches comestibles. Il faut admirer que dans la suite des âges, on ait découvert tant de substances thérapeutiques dans des coins où elles étaient bien cachées, depuis le foie des morues jusqu'à la pulpe des marrons d'Inde. Il ne faut pas moins admirer que l'on ait pensé à se nourrir avec les loirs, les crêtes de rossignol comme Apicius ou les holothuries, comme les Chinois. Plus exactement l'étonnant est qu'après avoir tout essayé, sans doute on n'ait gardé qu'une liste choisie, un palmarès de recettes. Que d'expériences cela suppose, que de tâtonnements ! que de famines ! que de délicatesses ! que de pénurie ! que de luxe ! Toute l'histoire des hommes, anges et bêtes à la fois, tient entre ces deux pôles. Rien n'est impossible à leur curiosité, forcée ou gratuite.

Il est à noter que l'enfant est infiniment plus omnivore que l'adulte. Les dégoûts imposés par la tradition n'existent pas pour lui, et comme la bouche lui sert autant que les doigts à éprouver les objets, il risque à tout moment de faire des essais coupables. Disons aussi que sa sensualité vierge le porte à plus d'éclectisme que nous autres, blasés. Vous avez tous connu le gosse à qui on doit arracher les allumettes dont il suce voluptueusement le phosphore, et l'écolier qui trouve à l'encre une saveur exquise. Un médecin que je connais et qui est peintre à ses heures, possède un petit garçon (trois ans) qui dévore voluptueusement les peaux de chamois et lèche goulument les sinapismes ! Il l'a surpris le mois dernier qui buvait à longs traits une burette de térébenthine où les pinceaux sales avaient trempé depuis deux jours. Ce fut une affaire que de faire vomir promptement le jeune dilettante.

A cet égard les femmes sont les plus proches de l'enfance et cela ne vous étonnera pas trop. Notre grande Colette sourira si j'évoque ce souvenir. J'étais avec elle à Berlin dans une boîte de nuit où, sur le coup de deux heures, on nous servit — j'allais dire : administra — un dessert particulièrement immonde. C'étaient des boulettes de chocolat granulé, fourrées d'une espèce de roquefort. Tous les hommes présents se récrièrent d'horreur, la romancière, seule, avala cette friandise, et elle nous raconta sur son libéralisme de bouche des anecdotes fort amusantes. Elle est restée petite fille, et point petite fille modèle ! Mais j'y songe, c'est bien la Sophie de Mme de Ségur qui pensa à découper des poissons rouges et à les servir avec des fraises à la crème...

Un de mes amis assure avoir battu un record en ce genre quand il avait quatre ans. Ses parents l'avaient laissé seul un dimanche. Il fouillait dans les tiroirs. Il finit par découvrir dans une boîte, au sein d'un lit de coton blanc, des espèces de bâtons d'une réglisse singulière. Il essaya de les croquer tant bien que mal. Ils étaient secs, friables, vaguement aromatisés. Comme il attaquait le second morceau, la servante arriva et poussa des cris d'horreur. Il avait déniché les débris d'une main de momie que le grand-oncle avait jadis rapportée d'Égypte.

C'est le seul cannibale que je connaisse, et, dans cet ordre assez rare en notre siècle, le seul qui ait mangé du Pharaon. Il ne s'en est pas porté plus mal. Après un tel exemple, je n'oserai plus me vanter de mon oncle à moi qui a goûté du boa à Madagascar et qui ne lui a trouvé aucun mérite. Ni de moi-même qui mangeai un jour près de Verdun un hérisson. Cet animal m'a paru exécrable. Mais sitôt le repas fini, le cuisinier me dit que seule l'espèce à museau rond était excellente, et que nous étions tombés sur un museau pointu.

Cette discrimination a accru le respect que j'ai pour mes ancêtres, qui tâtaient des deux ; ils nous ont laissé des snobismes, des dégoûts, des traditions en un mot, et changé les omnivores que nous étions en multivores que nous sommes, pauvres civilisés.

Thérive

MON MÉDECIN

PAR J.-H. ROSNY AINÉ

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

J'ai vécu jusqu'à quarante-cinq ans sans recourir aux services des médecins. Cas assez fréquent dans ma famille. Un de mes oncles est mort à quatre-vingt-quinze ans sans jamais se mettre au lit pour cause de maladie. Ma mère, qui devint presque centenaire, fut à peu près dans le même cas. Je n'ai pas eu tout à fait la même chance. Il m'a fallu recourir à mon cher docteur, surtout depuis ma soixantième année. Auparavant, mes maux n'étaient guère de ceux qu'on soigne ; tout au plus recevais-je des conseils d'hygiène et de régime.

Mais avant qu'il me donnât ses soins, mon docteur s'occupait activement de ma smala.

Il était jeune, presque débutant, quand il fit son apparition dans notre logis, où il venait combattre des maux variés.

C'est un de ces hommes qui, d'emblée, inspirent confiance. Petits et grands ne tardent pas à l'aimer. Sa bienveillance est continue; il respire la loyauté, le désintéressement et c'est, sous des formes modestes, un très savant homme. L'exercice de sa rude profession, tant de souffrances, tant de morts, n'ont pas altéré sa sensibilité. Il a toujours pitié de la douleur humaine, et s'il palpe quelque région sensible, c'est avec une étonnante délicatesse de toucher.

Nul moins que lui ne s'impose : dès qu'il juge ses soins superflus, il se borne à quelques directives et ne revient que sur appel. Mais que son malade soit en danger, si peu que ce soit, il montrera une sollicitude extrême et la plus admirable patience.

Il convient que je vous esquisse son portrait physique. Ce sera simple, sans littérature, comme il convient à un tel homme.

Sa taille dépasse légèrement la moyenne ; il est bien « corporé », comme disent les Berrichons, assez trapu, quoique point bâti en force. Le visage est régulier, sans aucun trait saillant, les yeux gris doré, la barbe longtemps pleine, guère abondante, maintenant raccourcie, et la chevelure foisonnante, solide au poste, qui, je crois, durera complète jusqu'à la fin, encore noire, avec une légère argenture, de-ci de-là.

Avant qu'il ait dit un mot, on a, je ne sais pourquoi, l'impression qu'il est Français de vieille souche. Il l'est. Son arbre de famille ne porte aucun fruit étranger. Ses gestes, sa voix, sa courtoisie, continue mais jamais voyante, confirment ce diagnostic, comme aussi la clarté de son esprit, la précision de son langage. Ni le terme français « homme bien élevé », ni le terme anglais « gentleman » ne suffisent à le caractériser. On peut être l'homme bien élevé (l'honnête homme du dix-huitième siècle) ou le gentleman sans cette délicatesse, ce sentiment des nuances et, enfin, cette charmante bienveillance qui sont naturelles à notre médecin.

De sa mentalité, il montre tout juste ce que sa profession exige à ceux qui ne sont pas de sa lignée spirituelle et sentimentale.

Cependant, l'observateur verra jaillir des traits, saisira quelque bout de phrase qui révèlent le penseur et l'observateur affiné — mais c'est si peu de chose que, pendant sept ou huit ans, j'ai estimé que c'était un homme intelligent, sans plus.

Je n'ai commencé à le connaître qu'un matin, sous les galeries de l'Odéon. Il tenait à la main un volume que je venais de faire paraître : *Le Pluralisme*, essai sur la discontinuité universelle.

— Docteur, dis-je, j'aurais été heureux de vous l'offrir...

Nous pérambulâmes un quart d'heure sous les galeries — je revois le ciel gris de fer et d'étain, la petite pluie fine qui s'abattait sur le Luxembourg. Et je découvris alors que mon médecin était un homme d'élite.

Dès lors, il commença d'être mon ami. A chaque visite, nous causions, et la conversation me révélait ses dons multiples, si bien cachés à la masse.

Je lui envoyais mes livres, il m'envoyait quelques-uns de ses essais : philosophie, histoire de la médecine, poésies et même peinture. En toute chose, il déploie une intelligence avertie et sans banalité.

Ses petits poèmes sont charmants, ses réflexions sur les grands médecins du passé pleines d'aperçus ingénieux et originaux, sa philosophie, pluraliste comme la mienne, est planante. J'aime ses paysages, brossés avec amour, pendant les vacances.

Combien d'hommes font du bruit dans le monde, qui ne le valent point ! Je ne pense pas sans mélancolie que le soir est proche et qu'il aura, en tant que personnalité supérieure, fait incognito le voyage de la vie.

Mais j'ai idée que, sur ce point, sa philosophie diffère singulièrement de la mienne. Si je travaille passionnément à mon œuvre, toutefois je serais désolé de n'avoir ni lectrices, ni lecteurs : j'ai la faiblesse de tenir, sinon au suffrage de tous, du moins au suffrage d'un nombre raisonnable de mes contemporains, et quoique je m'en défende vis-à-vis de moi-même, peut-être souhaitai-je de laisser une trace de mon éphémère passage.

Notre docteur semble s'en désintéresser complètement. Il a le sens profond du néant de la renommée. Il accomplit sans fléchir son âpre mission parmi l'humanité souffrante, et n'est poète, philosophe, peintre, que pour satisfaire des tendances qui ne consentent pas à s'endormir.

Puis, il est modeste, non comme les « m'as-tu lu » que nous sommes, dont la modestie est le plus souvent une attitude et un mensonge, mais avec une sincérité intégrale.

— Je sais, en toute certitude, que je ne suis pas un homme de premier ordre, que je ne suis pas un créateur, me disait-il un jour que nous parlions de la course à la gloire... Et cela se voit bien ! Pourquoi essayerais-je d'usurper une notoriété que je ne mérite point ! Il n'y a déjà que trop de faux grands, demi-grands ou quarts de grands hommes !

Cette modestie, il la montre aussi dans l'exercice de sa profession. Il ne prend pas les airs de l'homme qui sait tout ; il s'incline devant les confrères qu'il estime mieux informés sur tels points de leur art. Et il ne « bluffe » jamais devant le mal quand sa science est en défaut.

Il me serait impossible de faire une histoire des miens et de moi-même, depuis près d'un tiers de siècle, sans qu'il y joue son rôle. Il a été là pendant toutes les phases de nos douleurs physiques et un peu aussi de nos souffrances morales.

Il est mieux qu'un médecin dans ces moments-là, il est un consolateur. Que de fois il nous a rassurés ! Comme il a compati à nos peines et avec quel désintéressement !...

J'ai une imagination grossissante et je prends vite au tragique les maux de la famille et les miens. Plusieurs fois je me suis cru atteint de maux graves : j'entends son bon rire lorsqu'il me démontre que ce sont des bobos sans conséquence.

Qu'il est joyeux quand je lui annonce que son traitement a réussi, que la guérison est complète !

Une fois pourtant, l'alerte a été vive : une redoutable broncho-pneumonie me ravageait la poitrine. C'était durant la guerre, alors que l'ennemi bombardait Paris : notre docteur trottait sous les obus ; rien n'aurait pu l'empêcher de venir deux fois par jour pendant la période aiguë du mal... Et ce qu'il faisait pour moi, il était prêt à le faire pour tous ses malades...

Il est dans sa nature d'agir toujours avec générosité, avec dévouement et avec une honnêteté scrupuleuse...

Aussi quelle confiance n'ai-je pas en lui ! Et comme je souhaite qu'à l'heure du grand départ, il soit là pour me fermer les yeux — les yeux qui ne verront jamais plus !

J.H. Rosny aîné

J. H. ROSNY

PAR OCTAVE BÉLIARD

Celui que les hommes de lecture et de pensée appellent J.-H. Rosny aîné, ou même familièrement et affectueusement *l'Aîné*, est dans mon intimité depuis le début de ma jeunesse. Les créateurs de son rang sont environnés d'une famille invisible. Une vie mystérieuse est projetée en dehors d'eux, une vie qui est le plus profond et le plus précieux d'eux-mêmes, mais qu'ils ne dirigent plus. Cette vie de J.-H. Rosny vint s'installer en moi en 1894, l'année où parut *Vamireh*. J'étais un bachelier de dix-huit ans avec des passions littéraires, mais aussi des curiosités scientifiques; et, prisant médiocrement l'imagination que le savoir n'a pas nourrie, je venais de m'inscrire à la Faculté des Sciences de ma province. Or, le roman paléontologique de Rosny s'offrit comme le fruit inattendu de la double culture que je souhaitais. Rosny, utilisant les documents mis à nu sur les terrasses fluviales du Quaternaire, rendait une vie plausible à l'Ancêtre préhistorique et le dressait, inquiet et robuste, au centre de la vierge nature, devant la férocité d'une faune abolie. *Vamireh* inaugura un nouveau merveilleux, de résurrections et d'anticipations, que Rosny devait cultiver avec un inimitable sens poétique et que d'autres écrivains de France et de l'étranger ont pu diversement illustrer depuis, selon leur tempérament, sans rien dérober du mérite de l'initiateur. Car enfin, en 1894, si je ne me trompe, Kipling n'avait guère publié que les *Contes des Collines* et il s'en fallait au moins d'un an que Wells débutât dans les Lettres.

J'ignore si le livre dont je parle fut aux yeux de tout le monde le grand événement qu'il fut aux miens. Mais j'avais la fraîcheur d'âme de mes dix-huit ans et j'en reçus une impression si vive, que je recherchai immédiatement les œuvres de Rosny qui lui étaient antérieures. Et, dépassant les *Xipéhuz* pour découvrir *Nell Horn* et le *Bilatéral*, j'appris avec étonnement que l'écrivain n'excellait pas seulement dans un lyrisme de naturaliste visionnaire, mais aussi dans l'analyse des mouvements humains et de la vie moderne. Une observation minutieuse tenait l'auteur au contact des réalités ; il soumettait les individus, les groupes sociaux, les ambiances à un contrôle pour ainsi dire clinique ; et, par une sorte de juxtaposition d'éléments regardés de près, il recomposait une vision foisonnante, aux couleurs troubles mais au dessin robuste et telle qu'il n'y a pas apparence que je perde jamais l'image que font les personnages de *Nell Horn*, si spécifiquement anglais, sur le camaïeu gris pauvre du brouillard londonien. On ne le peut méconnaître, cette manière touchait encore à celle de Médan, mais pour s'en éloigner de plus en plus ; et déjà des dissemblances fondamentales indiquaient que le climat intellectuel et les tendances générales de l'époque n'avaient fait qu'imposer une même mode à des hommes qui n'avaient point du tout le même type. Dans la conception de Rosny, il n'y a pas trace de l'esprit de système par quoi Zola s'écarte de la docilité de l'homme de science devant le fait. Mais surtout l'observation de Zola n'est pas sans cruauté, au moins dans le temps qu'il n'entreprend pas encore de prêcher l'Évangile ; ce grand maître ne paraît pas aimer les personnages qu'il dissèque tout vifs dans un but exclusivement diagnostique. Ils sont pour lui des *cas*. Les personnages de Rosny sont des êtres humains, dont les imperfections et les tribulations l'émeuvent d'une pitié fraternelle et il sent bien que leur histoire est son histoire, que l'averse des fatalités dont ils sont les victimes tombe aussi sur lui. Il les voit se battre avec la vie, mais pas comme un naturaliste voit l'inquiétude d'une république d'abeilles; il est lui-même au centre du drame et incliné à appliquer aux maux des hommes le vieux remède empirique que l'on nomme la morale, en tout cas le baume analgésique que l'on nomme l'amour.

Les écrivains sincères sont les détecteurs des courants spirituels et l'œuvre de celui-ci commençait à se manifester dans le moment même où le courant scientifique allait changer de sens, où la Médecine allait sortir d'une période de froide curiosité anatomo-pathologique.

Parce que la Faculté des Sciences était pour moi, apprenti de Lettres, le vestibule de la Faculté de Médecine, n'abordais-je pas le point précis où la rencontre de J.-H. Rosny était inévitable ? J'ai dit qu'il s'installa en moi. Je ne l'avais pourtant jamais vu et même ne m'en formais qu'une image assez brouillée. Car, à cette époque, le nom de J.-H. Rosny était celui d'une raison sociale, quelque chose comme la coque indivise qui enveloppe une philippine. Ce n'est que plus tard que les deux éléments de l'association s'écartèrent, chacun emportant son capital, et que je pus reconnaître mon guide secret dans celui des deux frères qui fit succéder à *Nell Horn* *Marthe Baraquin* et à *Vamireh* *La Guerre du Feu*.

Dès lors, je fis encore mieux que de le lire, je l'espionnai. Il n'y a pas de plus grandes délices que de se faire l'espion des écrivains que l'on aime. Cela consiste à désirer tout connaître d'eux tandis que l'on reste inconnu d'eux. Cela consiste encore à ne point tant lire dans leurs ouvrages ce qu'ils ont pensé écrire que ce qu'ils ont écrit sans y penser ; à considérer que, quel que soit l'objet d'un livre, c'est toujours l'auteur qui en est, même à son insu, le sujet.

C'est Rosny aîné que je cherche et que je trouve dans ses livres nombreux et qui m'est aussi lisible et m'émeut autant dans ceux qui témoignent de sa peine que dans ceux qui accomplirent ses plus chers desseins. Les tâches obligatoires qui tiennent encore enchaîné et courbé sous la lampe, à soixante-dix-sept ans, cet homme illustre, tandis que son choix annuel impose à la fortune des Lettres des noms inconnus; ces besognes, dis-je, ne font que mieux paraître la robustesse d'un génie qui n'eut besoin ni de loisir ni de sécurité pour créer tant de monuments solides et durables, ceux que j'ai déjà cités et d'autres. *Rachel et l'Amour. Dans la nuit des cœurs. L'Appel du Bonheur, Le Cœur tendre et cruel*: ou bien *Dans les rues*, ou encore *Helgvor du Fleuve Bleu, Les Navigateurs de l'Infini. L'Amoureuse Aventure, Les Autres Vies et les Autres Mondes, L'Assassin surnaturel. Les Pécheresses. Les Sciences et le Pluralisme*; les derniers de la même veine et peut-être plus étonnants encore que les

J.-H. Rosny aîné.— Poète, psychologue, sociologue, philosophe, aussi riche d'érudition que d'imagination, en outre causeur étincelant, tel est l'auteur illustre de la « Guerre du Feu », des « Sciences et le Pluralisme » de « La Fille des Rocs »... Et voici « ses yeux qui ont tout compris et qui gardent une bonhomie mélancolique avec une éternelle et ironique jeunesse ».



Photo G.-L. Manuel.

premiers. Carco me disait naguère sa gratitude pour cet initiateur à la vie brutale, qui l'aida puissamment à comprendre la faune des brousses parisiennes. Mais n'enseigna-t-il pas tout aussi bien à d'autres, tantôt à interroger le passé d'une terre qui boit depuis des millénaires la peine des hommes, tantôt à imaginer les étapes futures de l'humaine victoire, tantôt à observer cliniquement les misères sociales, à faire l'analyse des troubles profonds du cœur humain? Tout cela, en effet, notre maître Rosny l'a exploré et n'a jamais voulu dire, en somme, que l'imperdable identité de l'homme à tous les âges et son cheminement torturé vers la conquête du monde et de soi-même. Sous le modelé que façonnèrent les disciplines, le contenu d'inquiétudes, d'instincts, de passions rappelle toujours l'être originel. Marthe Baraquin poursuivie par l'appétit des mâles est un cauchemar déjà vu ; Jacques Lérande, qui s'affranchit de la « morale des flics », n'est qu'un revenant. Et puis ailleurs, les appels du sexe, la cruauté des désirs, les trahisons, les luttes, les jeux douloureux de l'amour, viennent montrer de combien de peines raffinées les appareils de contention de la morale nous ont fait payer la correction des instincts et la libération de l'esprit.

L'œuvre de Rosny est la traduction orchestrée de la lutte et, pour mieux en affirmer la pérennité, il ne manque pas de faire entendre, autour des mouvements humains, le thème obsédant de la nature animée, le grand frémissement végétal, tout au moins d'indiquer que les constellations dessinent autour de notre petit monde douloureux les mêmes figures qu'au temps de la Guerre du Feu, parce que le roman de la préhistoire, le roman contemporain et le roman merveilleux du futur n'occupent pas une heure du temps éternel. La vision de notre maître Rosny est à la fois humaine et cosmique. Autour de l'observation du philosophe, le poète évoque la vie innombrable de l'univers. Son âme est une vaste fresque où paissent des mammouths dont les yeux ressemblent aux siens, à ses yeux qui ont tout compris et qui gardent une bonhomie mélancolique avec une éternelle et ironique jeunesse.

Et c'est pour tout cela, pour cette science et pour cette création, pour cette raison et pour cette émotion, pour ce réalisme et pour ce rêve, que j'aime et que je salue ce voyant, ce penseur, ce grand Bonhomme.

Octave Béliard

COULEURS SUR FOND TRÈS BLANC

PAR HERVÉ LAUWICK



Photo Boucher, Studio Zuber.



Photo Guy Letouzé.

Je vous dirai que j'étais aux sports d'hiver il y a peu de temps, avec trois jeunes filles. Je ne sais comment vous les nommer. Disons, si vous voulez, comme Fortunio, qu'elles s'appelaient Irène, Dame-en-Longueur et Coco Nabot. La première avait reçu de moi ce prénom qui lui va, bien que le sien en fût à peine différent. La seconde s'excusait trois fois par soir sur la dimension de ses jambes, car elle est très heureusement bâtie, comme toutes les filles qui sont à la mode, sur le type des femmes d'Albert Dürer qui sont au Musée du Prado (en entrant et à gauche, au bout de la salle des grands primitifs !) Poitrine mince, taille infiniment souple, large comme une petite assiette sur laquelle seraient posés deux beaux fruits, longues hanches enfin et jambes plus longues encore,— ce qui donne à la démarche de ces beautés le *je ne sais quoi* d'alangui, de noble et d'orgueilleux, qui caractérise le pur sang à Auteuil, au moment où l'on joue sur lui...

— Tu ne tiendrais jamais dans un sleeping-car, disait Irène en se moquant d'elle. Il y a des wagons sur les réseaux français qui sont faits pour les hommes et les chevaux « en long » ! Il te faudrait, quand tu vas à Megève, un wagon spécial pour les dames en long...

Et voilà comment le beau nom de Dame-en-Longueur lui était resté, qu'elle subissait avec nonchalance, insolence — et un air de souci triste sous ces faux sourcils que portent toutes les vierges de bois construites en 1565, toutes les vierges de chair rencontrées en 1934 !...

— Pourquoi fait-on des sports d'hiver ? dit Coco Nabot qui s'était affalée, à la Pâtisserie des Alpes, devant un des petits Mont-Blancs plus blancs que bruns, mêlés de crème et de marrons sucrés, qui sont la spécialité de la vieille maison chamoniarde.

— Je ne sais pas, dit Irène. Pour échapper à ses parents.

— Oh ! dit Dame-en-Longueur, il n'y a pas que cela. Il y a là dedans quelque snobisme aussi. Car beaucoup de femmes dans ce décor sont mariées, et assez mal. Et leur époux est là, derrière, les suivant comme un bulletin jaune suit une lettre recommandée.

— Combien, dit Coco Nabot, avec une lugubre tristesse, et en se grattant de travers tel un nain de Velasquez parce que son maillot trop neuf la gênait, combien connaissez-vous de gens, même jeunes, qui viennent véritablement sous ces latitudes pour faire du sport ? Combien

Photo Boucher Studio Zuber.



Craignons de verser dans le truisme et le poncif, à propos de montagne et de neige. Il est pourtant vrai et utile de dire que l'altitude est en général bonne conseillère, qu'il y a moins de laideurs dans un hameau alpestre qu'à la ville, qu'une immensité de blancheur a comme un reflet moral... et que le ski permet un sport merveilleusement salubre, où l'effort physique est généreusement récompensé.



traînent ici tout le jour, aussi inutiles qu'une anse de tasse, sans tasse ?

Irène ne répliquait pas directement. Elle avait passé son doigt sur un de ses gros godillots graissés à la molle vaseline jaune, et à présent enduit de vaseline autant que le godillot. Et elle regardait son doigt avec dégoût, avant de l'essuyer subrepticement sur le napperon.

— Sagouine ! dit la Dame-en-Longuenr, avec des yeux chargés de reproches.

— Je constate, dit Coco Nabot, que personne parmi l'honorable assistance ne m'a répondu...

— Si je voulais ! dit Irène.

— Si je voulais !

— On vient aux sports d'hiver, dit la Dame-en-Longueur, parce que cela se fait. Et pis voilà ! Ne me dites pas le contraire...

— S'il était à la mode d'aller se faire flanquer des gifles le 17 septembre et à Zanzibar, dit Coco Nabot, tout le monde, mes chères, s'y précipiterait. Vous le savez bien ! Tout le monde se ruinerait pour prendre le paquebot et être là-bas à la date voulue, et se faire délivrer un certificat notarié qu'il a reçu le nombre de gifles réglementaire... Croyez-vous que, dans cinq ans, quand le bain de soleil sera complètement démodé, il y aura encore dix personnes pour aller se faire griller, et que tout le monde ne se précipitera pas à Hossegor ou au cap d'Antibes, mais cette fois avec des ombrelles et des lunettes vertes et des crèmes blanches pour adoucir la peau ? Le grand chic sera de

revenir — à Paris en octobre — pâle comme un navet femelle...

— Qu'en penses-tu, Irène ? Dis quelque chose ? Irène fumait doucement.

— Je vous laisse parler, mes petites ! Moi, j'ai mon opinion...

— On vient ici, reprit Coco Nabot avec ardeur, parce que cela se fait, et pour que tricoter ait servi à quelque chose.

Sur cette phrase peu poétique, nous ouvrîmes nos six yeux. Depuis un instant, la Dame-en-Longueur renouait un de ses souliers en regardant un fox-terrier situé sur le sol, et j'observais une fille espagnole, située à un mètre cinquante au sud-ouest de ma glace à l'ananas.

— Oui, dit Coco Nabot en s'animant, il n'y a pas de doute ! Les jeunes filles vertueuses et sans or ont tricoté pendant des jours et des nuits aux sons de Radio-Toulouse (A-chetez vos pa-rapluies dans la rue de l'Arsenal, vos escarpins chez Dupin, Dupin est le bo-ttier qui sait bo-tter !) elles ont tricoté des trucs et des housses rayées et des choses sans nom dont elles vont se ceindre les reins comme on maintient une barrique par des cercles concentriques. Quant aux jeunes filles de l'aristocratie parisienne, cet aimable bouquet, comme disent les journaux de modes, a été se payer ou se faire payer par des mères à limousines des séries de chandails et de « poulots verts » auprès desquels le kiosque à aiguillages de la gare Saint-Lazare manque de couleur et de variété. Où les montreraient-elles ? A Molitor ? Je le veux bien ! Mais elles ont ici l'occasion de les porter toute la journée... Pensez à leur joie ! Et c'est principalement ce qui a fait payer le sleeping à Monsieur leur pauvre papa !

La Dame-en-Longueur émit un avis bref :

— Il y a aussi le kodak, dit-elle. Si Eastman n'avait jamais existé, jamais les appareils photographiques n'eussent été si bon marché et jamais un jeune homme blondasse, maigre et niais, n'eût photographié en 6 1/2×11 cette sotte pécore que je vois là-bas et qui ne me salue plus depuis que je l'ai battue au billard russe !

— A ce propos, dit Coco Nabot, on ne vient pas aux sports d'hiver pour se marier. J'ai connu beaucoup de jeunes filles, je puis en citer onze ou douze au moins, qui, étant fiancées, ont emmené leur cher et tendre aux sports d'hiver pour voir s'il aimait ces jeux ou s'il serait aussi ennuyeux que leur père. Mais aucune n'a ramassé le susdit fiancé sur le terrain même des sports. Ce n'est pas comme au tennis, où les balles échangées ont presque toujours un résultat. Ici, quand on gratte la neige comme les ours, on trouve quelquefois un vieux pneu, parfois un bout de traîneau, jamais un monsieur sorti de Polytechnique...

La Dame-en-Longueur avait réussi à renouer son soulier, avec ses pendeloques de laine verte et bleue :

— Si j'avais un nez pointu comme cette petite fille construite en forme de torpilleur, dit-elle, j'essaierais de m'en servir, et de composer avec les numéros du téléphone automatique, sans me servir de mes mains...

Irène n'y tint plus. Elle bondit :

— Il y a un élément que vous oubliez, dit-elle. A Deauville, à la sortie des nuits de jeu, on est parfois obligé d'expliquer aux gens que ce bruit lointain et continu n'est pas celui des trains rapides...



Photo Boucher
Studio Zuber

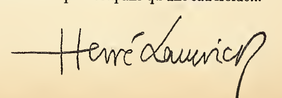
Vous m'indignez, tenez, vous me faites songer à eux !... Avez-vous vu qu'il y a ici de la neige, de la neige en abondance, la moitié environ de ce qu'annonce le bulletin officiel, mais assez pour la boire, pour la manger, pour la goûter de tous ses yeux ? Pour sentir le bain glacé qu'on y prend lorsqu'on tombe, pour glisser sur elle comme une petite chose emportée par un vent fou dont on n'est plus maîtresse ?

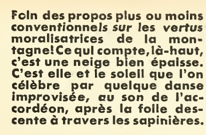
— Oh ! toi... dirent les autres.

— Venez ! me dit-elle.

Elle me prit par sa main gauche, qui était brûlante, et nous sortîmes.

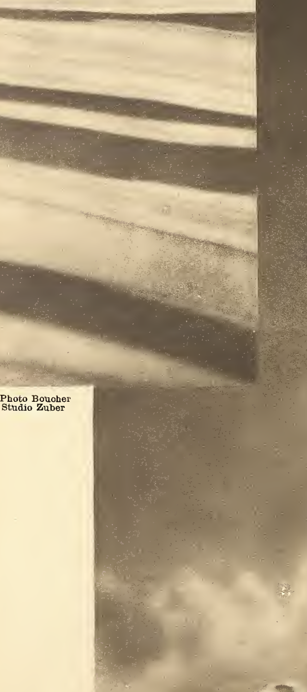
Sur sa peau de blonde, brunie au vent, ses joues se couvrirent aussitôt d'un feu sombre, couleur d'abricot. Et nous fûmes vite partis, elle m'entraînant, comme une petite et folle et fière déesse du Nord dans les poèmes des nations à hors-d'œuvre. Elle me poussait, vers la nuit, destinée obscure et admirable, tous deux filant en silence et tous deux entrant, de cœur engourdi et de corps prompt et animé, dans le beau vent d'hiver plus coupant qu'une eau froide...





Foin des propos plus ou moins conventionnels *sur* les *vertus* moralisatrices de la montagne! Ce qui compte, là-haut, c'est une neige bien épaisse. C'est elle et le soleil que l'on célèbre par quelque danse improvisée, *au* son de l'accordéon, après la folle descente à travers les sapinières.

Photo Jean Moral.



LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE



M. et Mme Pitoëff dans la Polka des chaises. Mmes Marthe Mellot et Annie Cariel et M. Dullin dans Richard III.

L. de La Rocha.

AMBASSADEURS : *Pranzini*, de MM. André Pascal et Henri-Robert. — Par l'habile emploi d'un plateau tournant, cette pièce est un bon film. Pour plusieurs raisons qui ne doivent rien à la machinerie, ce film est une bonne pièce.

Le dialogue de *Pranzini* est sobre, concis, solide. Les tableaux courts, variés, bien bâtis, concourent tous à concentrer l'intérêt sur l'unique question : cette tête tombera-t-elle ? Et l'on a beau connaître d'avance le sort de l'assassin, l'on n'en est pas moins affecté par le déroulement du drame, depuis l'instant où Pranzini est arrêté jusqu'au moment terrible où la Cour d'assises rend son verdict.

Bref, MM. André Pascal et Henri-Robert ont reconstitué en excellents dramaturges la tragédie qui passionna l'opinion en 1887. Et n'omettons pas de dire qu'ils ont introduit dans leur pièce quelques agréables scènes de comédie ; l'interrogatoire, notamment, de trois filles publiques dans un commissariat de Marseille, est fort savoureux.

Mais, surtout, ils ont magistralement tiré parti du rôle joué jadis dans le procès réel par Mme Sabatier, maîtresse quinquagénaire de Pranzini. Ils en ont fait pour Mme Marcelle Géniat un rôle où elle est purement admirable de dévouement maladroit, de tendresse éperdue pour l'homme qu'elle perd en voulant le sauver, de foi en son innocence et de douleur pathétique.

Le personnage de Pranzini, par contre, est assez ingrat à tenir. M. Philippe Heriat a néanmoins dessiné avec beaucoup d'intelligence cette silhouette de beau mâle peu intelligent et qui se bute à tout nier, même l'évidence. Les autres personnages sont bien joués par Mmes Andrée Ducret et Marcelle Chantal, MM. Mauloy et Toulout. Enfin, M. Harry-Baur est, dans l'avocat Demange, comme à son ordinaire, un émouvant, un puissant, un grand artiste.

ATELIER : *Richard III*, de Shakespeare. Adaptation par André Obey. — Curieux homme, ce Richard III ! Prince courageux et loyal, il est, tout soudain, comme saoulé d'ambition, il veut régner coûte que coûte et, pour obtenir et garder la couronne, tous les moyens lui seront bons, surtout les pires. Il abat des têtes comme un joueur « coupe » les cartes adverses et il triche, à l'occasion, en payant de la plus cynique ingratitude le dévouement de ses meilleurs amis. Ce fou meurtrier paraît d'abord dater d'une époque inhumaine jusqu'à l'invraisemblance. Et puis, nous nous apercevons qu'il reste un personnage... actuel ! L'on voit, de nos jours, par tous pays, sous tous les régimes, trop de « politiques » empoisonnés de ce machiavélisme qui fut, un temps, et dès avant Machiavel, comme un secret génial et une conduite peut-être nécessaire, mais qui, tombé dans le domaine public, ne peut plus engendrer que désordres, chocs mortels, catastrophes...

Mais ne nous égarons pas. Exprimons seulement la profonde reconnaissance due à M. André Obey, à M. Charles Dullin, à la troupe valeureuse de l'Atelier. M. Obey, « adaptant » *Richard III*, M. Dullin, montant cette grande œuvre, ont travaillé pour l'amour des lettres et du théâtre. Ils cherchaient le succès ? Oui, sans doute, mais dans le respect de soi et du public. Voilà qui est noble. Un plein succès les a favorisés. Voilà qui est réconfortant.

VIEUX-COLOMBIER : *La Polka des chaises*, de R. Mackenzie. Traduction de MM. B. Crémieux et Pitoëff. — C'est grand dommage que Ronald Mackenzie soit mort à trente-deux ans. *Musical chairs* venait de triompher. Grâce à M. Crémieux, à M. Pitoëff et à sa compagnie, nous savons que ce triomphe était mérité. Mais que n'eût pas écrit, par la suite, l'auteur d'une œuvre de début aussi marquante !

Quand la musique s'arrête, les danseurs se précipitent sur les chaises. Il manque une chaise pour que tous puissent s'asseoir. Le danseur maladroit ou malchanceux n'est pas placé : il est hors de jeu. C'est cela, « Musical chairs », la polka des chaises — et c'est la vie.

Mackenzie, mettant en scène une famille anglaise moderne, a fait de notre époque, de son tournis, de sa cupidité, de son mépris des vraies valeurs, une satire légère et profonde, âpre et spirituelle. Au dénouement, le personnage le plus intelligent, le plus cultivé, se noie en sauvant une jeune fille. Il est ainsi mis hors de jeu. Son père, concessionnaire d'un puits de pétrole, le cède à un Américain : autre façon de rester sans chaise, « faillite de l'Occident » !

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

Saluons une nouvelle forme d'édition réclamée depuis longtemps par les discophiles éclairés : celle du disque par souscription. Lorsque nous réclamons à nos fabricants de pastilles sonores une œuvre de qualité, indispensable à notre culture générale, ils nous font observer que les disques d'art n'ont pas encore une clientèle assez nombreuse. Une belle sonate, un quatuor, un album de mélodies ou une symphonie peuvent, dans ces conditions, représenter une opération commerciale déficitaire. L'édition par souscription répond victorieusement à une pareille objection. Un éditeur, en recrutant ainsi ses acheteurs avant de fabriquer sa marchandise, n'a plus aucune incertitude sur le résultat matériel de l'opération. Lorsque le *quorum* est atteint, il peut donner l'hospitalité à un chef-d'œuvre en toute tranquillité d'esprit.

L'expérience vient d'être tentée avec une œuvre très significative : les trente *Variations Goldberg*, de Bach (Gr.), interprétées au clavecin par Wanda Landowska. Voilà un ouvrage considérable dont l'importance historique et artistique n'est pas discutée. C'est une des compositions les plus géniales et les plus prophétiques du grand Cantor. On y rencontre des accents qui sont de véritables miracles de prescience. Le romantisme de Schumann et de Chopin se trouve ici, en puissance, dans la vingt-cinquième variation dont l'atmosphère est indescriptible.

Ces *Variations*, dont la difficulté technique est paradoxale, avaient, jusqu'ici, découragé tous les interprètes et la transcription que Busoni en fit pour le piano ne donne pas une idée exacte du chef-d'œuvre. Wanda Landowska s'est imposé la tâche redoutable d'exécuter au clavecin dans leur forme originale ces pages sublimes. Il est excellent que le disque nous les conserve sous une forme aussi parfaite. Voilà un des cas où l'édition par souscription aura rendu à l'histoire de l'art un service inappréciable.

Parmi les réussites techniques et artistiques, signalons quelques disques de piano : l'*Etude en forme de valse* de Saint-Saëns (Gr.) et la *Leggerezza* de Liszt (Gr.), exécutées par Cortot, avec une articulation et une vélocité parfaites, dans un esprit très musical.

Voici également l'*Impromptu en la majeur* (U.) et la *Valse nº* 5 de Chopin (U.), par Magda Tagliafero. Le tempérament si personnel et si séduisant de la brillante pianiste s'y affirme de la façon la plus heureuse. Il y a là un mélange d'élégance et de force, d'élévation de pensée et de sensibilité qui font de ces interprétations des modèles du genre.

Voici encore une très belle exécution de la *Triana* d'Albeniz (P.), par Jacques Dupont, dont les enregistrements présentent toujours un vif intérêt. Voilà, en effet, un virtuose que la technique du micro semble intéresser vivement et qui cherche sans cesse des procédés nouveaux pour obtenir de belles gravures sur cire. Cette nouvelle réalisation nous le prouve.

Les disques d'orchestre, de plus en plus rares, ne nous offrent pas de belles pièces de collection. Tout au plus peut-on mentionner une assez belle ouverture d'*Egmont* (Gr.) par le B. B. C. Symphony Orchestra de Londres, sous la direction d'Adrian Boult.

Les disques de diction n'ont pas été beaucoup plus favorisés. Il faut cependant faire une place de choix au poète berrichon Jacques Martel, ce régionaliste convaincu, prompt à défendre avec un vigoureux accent de terroir sa province natale.

Ces poèmes familiers qu'il interprète avec tant d'intelligence et de relief, sont écrits dans une langue drue et pittoresque, avec quelques emprunts au dialecte local. Vous auriez plaisir à entendre ses *Vieux moulins* (Pol.), et cette philosophique fantaisie intitulée *Et pis, pas pus* (Pol.) où la narquoise résignation paysanne s'exprime avec tant de profonde saveur.

Enfin, tous ceux qui ont connu Jehan Rictus entendront avec émotion sa voix qui nous vient désormais d'outre-tombe. Le poète des gueux montmartrois a pu, en effet, avant de disparaître, graver dans le sillon d'ébonite quelques-uns de ses *Soliloques du Pauvre*.

Voici les *Impressions de Promenade* (Pol.) et *Crève-cœur* (Pol.) où se trouvent fixées, dans un vocabulaire violemment coloré, des notations d'une sensibilité amère et ironique. Et l'on croit voir le bohème à figure de Christ qui promena si longtemps dans les rues de la Butte son sourire gouailleur et désabusé.

(Gr.) Gramophone ; (U.) Ultraphone ; (P.) Pathé ; (Pol.) Polydor.

Vuillermoz

LECTURES

UN AMOUR DE RABELAIS

PAR PIERRE DOMINIQUE

Si nous ne parlions pas ici de ce livre, nous ne serions pas dignes d'être ce que nous sommes, des médecins. Trois bonnes raisons que nous avons d'en dire un mot : Rabelais fut médecin, Léon Daudet le fut aussi, et puis le livre est mieux que bon, il est très exactement à la taille du siècle — je ne parle pas du xxe, mais du xvie, bien que, d'ailleurs, par certains côtés, ce malheureux xxe ait quelque chose du siècle de François Ier.

Comme alors nous sommes aujourd'hui en période de mue, la Terre est grosse à nouveau d'êtres qui seront peut-être après tout d'immondes animaux, de systèmes qui seront peut-être infernaux, mais qui peut-être aussi seront les piliers d'une civilisation nouvelle. Il faut grandement espérer qu'après l'espèce de décadence assez brillante dans ses deux premiers tiers et même éclatante par endroits que fut le siècle de Victor Hugo, quelque rajeunissement viendra — il éclate déjà — qui sera barbare d'abord, puis fleurira en un classicisme nouveau.

Léon Daudet était fait pour l'annoncer et très précisément dans cette langue drue et bien nourrie qui est celle des siècles d'annonce et de renouvellement. On s'est aperçu de cela voici bien longtemps, du temps de ce fameux *Voyage de Shakespeare* qui ne sera jamais assez fameux et qui est une idée de génie traduite avec une étonnante magnificence, une richesse de pensée et de syntaxe qui n'a pas sa pareille dans la littérature contemporaine. *Un amour de Rabelais*, c'est le pendant du *Voyage de Shakespeare.* Je crois — Dieu me pardonne — que trente ans bien sonnés se sont placés et logés entre les deux livres, trente ans chargés de cinquante volumes au moins, mais ce n'est pas cette abondance qui m'occupe et m'impressionne, c'est que les trente ans sur les épaules de Léon Daudet n'ont rien réduit du mouvement de cet esprit, de la joie de ce compagnon. Force, équilibre, légèreté de la démarche, tout y est. On eût trouvé tout naturel que la culture se fût accrue, mais aussi que le trait fût moins précis, plus sec et plus dur, la vie moins gigantesquement pantagruélique, que du scepticisme sinon de la tristesse s'y mêlât et le goût de l'horreur de la mort. Or je n'y vois rien de semblable, rien de vieux, rien de pesant, rien de penchant vers l'universelle décadence.

Le livre — un amour, un voyage de Rabelais, des aventures où passent François Ier, le Vinci, Ronsard, des histoires de prêtres et de théologiens — est d'ailleurs plein (et pourquoi ne le serait-il pas ?) d'allusions à notre temps, à nos disputes et querelles, ou plutôt Léon Daudet, racontant celles de l'époque, leur donne un air que les livres d'histoire ne savent leur donner et qui les font sœurs des nôtres, si bien que nous entrons d'un saut dans le cercle des Ronsard et des Rabelais, grand honneur pour les pauvres modernes que nous sommes, d'ailleurs pas plus mais pas moins molestés par la Destinée que nos pères de la Renaissance française.

Ce n'est pas la première fois que ce médecin de Léon Daudet s'intéresse et s'accroche à ce grand anatomiste et clinicien de Rabelais. Peut-être parce que, comme je le disais plus haut, les deux époques ont une parenté, mais aussi parce que les deux hommes sont parents, bien que l'un soit de Loire et l'autre de Rhône. Même goût, qui, au surplus, est bien médical, pour la chair et pour l'esprit tout à la fois, car la chair sans l'esprit c'est bon pour les charcutiers et l'esprit sans la chair pour les cagots. Daudet comme Rabelais tient pour l'équilibre. Chopine et livre sur la table, l'un fait passer l'autre.

Pour en revenir à cet *Amour de Rabelais*, un mauvais esprit parlera peut-être de roman avec un air dégoûté (or, c'est une résurrection); il dira ainsi que le style est tant soit peu imité du style rabelaisien et qu'on y trouve force termes d'époque... Mais tant mieux. La saveur du récit n'en est que plus haute, sans compter qu'il ne s'agit pas ici d'imitation, mais de l'effort tout naturel que fait un libre, joyeux et puissant esprit pour se placer dans la ligne précise de celui qui fut un des plus grands écrivains de notre littérature, laquelle, comme les coteaux de Chinon, est terriblement riche en crus royaux.

Pierre Dominique

VIENT DE PARAÎTRE

Les Coulisses de l'Epopée, par le Dr Émile Poiteau. Ouvrage couronné par l'Académie Montaigne (Éditions Figuière). — Si, dans l'œuvre important (1) du Dr Poiteau, je crois devoir choisir, pour en parler, *Les Coulisses de l'Epopée*, c'est parce que ce livre me paraît représenter avec une particulière éloquence le beau tempérament de l'écrivain. En outre, il est celui qui m'a le plus ému, parmi des ouvrages tous chaleureux, manifestement sortis du cœur.

Les Coulisses de l'Epopée, c'est une succession de tableaux du temps de guerre, qui ont pour personnages des soldats et des chefs, des femmes endeuillées, des mercantis, des embusqués et des héros. Le livre, plein d'anecdotes tragiques — parfois jusqu'à l'atroce — est souvent violent, amer, et certains commentaires y prennent un ton de réquisitoire. Mais il y est parlé avec respect, admiration, des chefs dignes de ce nom, il y est surtout parlé avec tendresse des soldats, des sans-grade de l'énorme hécatombe. Et c'est à propos de ceux-ci que l'émotion de l'auteur est le plus communicative.

Les Coulisses de l'Epopée démontrent avec puissance qu'il peut exister deux sortes de patriotisme: celui qui aime la guerre et celui qui la hait. C'est ce dernier que nourrit le cœur sincère, passionné, du Dr Poiteau, prosateur et poète tout aussi passionné dans l'amour, lorsqu'il chante son Artois natal. A juste titre, en cette région aussi magnifiquement énergique dans les travaux de la paix que dans la défense du sol, on a surnommé le Dr Poiteau « le barde de l'Artois ». L'on voudrait que chaque province ait un tel célébrant, tour à tour farouche et tendre, réaliste et lyrique, mâle et sensible : un homme... une force !

Scènes de la vie animale, par le Pr Léon Binet (Éditions Gallimard). — Un parti pris de rigoureuse concision ; rien que des faits! Voici comment *dansent* des animaux marins (chez les hippocampes, « c'est un menuet d'accordailles »), des oiseaux, des insectes; voici le *cadeau de noces* que fait un arthropode mâle à sa femelle ; et, parmi les animaux lumineux, un poisson « pourvu d'une telle provision de lampes qu'il rappelle en tout petit un paquebot nageant la nuit avec une fête à bord » ; et le triton alpestre, dont le dos devient bleu de ciel à l'époque des amours; et, en passant, les vertus aphrodisiaques de l'huître-aliment... Voici, enfin, une quantité d'observations toutes plus étonnantes les unes que les autres, dues à l'infinie patience de l'auteur et de maints autres savants (une importante bibliographie ajoute du prix à l'ouvrage), présentées, clarifiées et réduites à l'essentiel, de main de maître.

Arpèges de cristal, par René de Vauvilliers (Éditions du Penseur). — A propos de *Scintillements*, j'admirais, chez le Dr de Vauvilliers, cette souplesse qui lui permettait de briller sur les sujets les plus divers. Au fait, ce n'est pas souplesse qu'il faut dire, c'est don véritable de poésie, fidélité constante de la muse. Qui n'envierait au poète des *Arpèges de cristal* (encore un titre délicieux) cette compagne qui l'inspire si heureusement dans des sonnets d'une délicat idéalisme, voire teintés de mysticisme, et dans des pièces où elle semble jouer, ma foi, des thyrses... modernisés, du paganisme! De plus, les « Esquisses japonaises » qui succèdent dans le recueil aux chants « Sur le mode mineur » et « Sur le mode majeur », sont d'un exotisme très joliment évocateur. Que voilà donc une muse complaisante, celle qui, tour à tour, nous fait rêver à de pures blandices, sentir le rythme de la vie moderne et soupirer... de loin, après les jeunes femmes du pays du Matin-Calme!...

Dans le sillage d'Ulysse, par Victor Bérard (Librairie Armand Colin). — Ce magnifique album, publié par M. Jean Bérard, complète la série des études odysséennes de Victor Bérard. Ainsi s'achève l'œuvre et se réalise le dernier désir du grand helléniste.

Pour apporter, à l'appui de ses thèses, l'irrécusable témoignage de la photographie, Victor Bérard, accompagné de Frédéric Boissonnas, refit, on s'en souvient, le voyage d'Ulysse. Grâce à la profonde érudition qui lui permit de retrouver très exactement les sites et les paysages décrits dans l'œuvre homérique, nous pouvons aujourd'hui, nous aussi, refaire le périple fameux. *Dans le sillage d'Ulysse* nous permet de voir de nos yeux Ithaque et les Ports Jumeaux, la Montée chez Eumée, la Source Aréthuse, les Colonnes du Ciel, la Grotte de Calypso, l'île de Circé, l'antre de Polyphème... et combien d'autres lieux !...

L'art du photographe acquiert ici, vraiment, des lettres de noblesse. Ces lumineuses images, soulignées de menus fragments d'*Odyssée* et de leur traduction, donnent au merveilleux poème une vie réelle, pour notre enchantement ! Le mot n'est pas trop fort. Qui n'a pas un peu aimé Nausicaa ? Qui regardera sans émoi « le fleuve aux belles eaux courantes » où la fille d'Alcinoüs lavait ses robes de vierge ?...

Dans le rythme du monde, par le Dr Dartigues (Éditions Doin). — Malgré certaine réserve de l'auteur, formulée dans sa préface, jamais beau titre ne fut mieux adapté à un livre. *Dans le rythme du monde* est un très important recueil de notations accumulées par le Dr Dartigues pendant plus de trente années. Or, si quelqu'un a scruté le monde visible et le monde de l'âme, non point à la façon d'un dilettante qui reste sur la rive, mais en se jetant corps et âme dans la vie et dans son mouvement, c'est bien le président fondateur de l'Umfia, homme de pensée et d'action à la fois ! Sur les aspects de l'Univers, sur l'Homme, sur la Guerre et la Paix, sur la douleur, l'amitié, l'amour, la mort, les religions, la beauté des femmes, les Beaux-Arts, les Sciences... foisonnent les images et les pensées, presque toutes frappées en très peu de mots. Le lien, entre ces maximes ou entre ces brèves descriptions, c'est, partout apparente, une espèce d'ardeur à contempler la vie et c'est, très émouvante, la générosité de cœur avec laquelle l'écrivain fait confiance à l'Homme emporté au « rythme du monde », *dans le sens d'une élévation*. Ce livre, à chaque page, vous enrichit et vous élève.

R. L.

(1) *Adrien Demont et Virginie Demont-Breton*, ouvrage couronné par l'Académie française; *Dans la clarté des âmes; La Lyre ardente; Le Calvaire de Niobé; Pèlerinages en Artois*, etc...

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT — R. C. Seine 2.514

Imprimerie KAPP, 130, rue de Paris, Vanves


DIRECTEUR:
DOCTEUR
FRANÇOIS
DEBAT.
ART ET
MEDECINE

ANNALES de thérapie biologique

SOMMAIRE

15 Février 1934

Éditées par les Laboratoires du Docteur F. Debat

Coupes histologiques au microtome.



Photo Zuber

La physiologie montre la parfaite innocuité de nos spécialités anti-anémiques

Pancrinol - Hépacrine - Hépa-peptine - Hépacrine injectable

A gauche, coupe de rate de cobaye témoin. A droite, coupe du même organe d'un animal ayant absorbé du Pancrinol; l'examen microscopique ne révèle aucune altération.

Photo Zuber.



Photo Kertesz.

Injection sous-cutanée d'un produit à l'étude pour en déterminer la dose toxique.

La physiologie a formellement prouvé le pouvoir anti-anémique du Pancrinol, de l'Hépacrine et de l'Hépa-peptine.

Tout produit nouvellement fabriqué fait l'objet d'une recherche de toxicité. S'il s'agit de Pancrinol, d'Hépacrine buvable ou d'Hépa-peptine, on recherchera la dose maxima qui peut être ingérée sans produire d'accidents. Pour cela, après administration de quantités diverses de ces produits dans des temps différents, on sacrifie les animaux.

On vérifie alors, par les méthodes histologiques, qu'aucun organe n'a été lésé. On trouve ainsi les doses

qui permettent de respecter l'intégrité organique. S'il s'agit d'Hépacrine injectable (ou tout autre produit injectable) on recherche la dose maxima supportée par l'animal en injections sous-cutanées, intramusculaires et intraveineuses.
On procède ensuite à des examens histologiques et l'on complète cette étude par la prise de multiples tracés de pression carotidienne qui renseignent d'une façon tout à fait précise sur l'éventuelle toxicité cardiaque et vasculaire du produit expérimenté.

Coupes comparatives de deux foies ; à gauche, celui de l'animal témoin, à droite, celui du lapin mis en expérience qui ne montre aucune modification microscopique après traitement au Pancrinol.





Photo Zuber.

Vue des laboratoires d'histologie.

La coupe de droite (animal soumis au Pancrinol) montre, par rapport à celle de gauche (animal témoin), que le produit administré a respecté la parfaite intégrité des différentes zones rénales.

Photo Zuber.

Prise de pression sanguine chez le lapin, après injection intraveineuse d'Hépacrine (recherche de toxicité).

Les résultats des essais, dont nous donnons quelques illustrations dans ces pages, permettent d'affirmer que nos spécialités anti-anémiques sont dénuées de toute toxicité. Elles sont, de ce fait, sans contre-indication, et demeurent, quels que soient l'état et l'âge du malade,

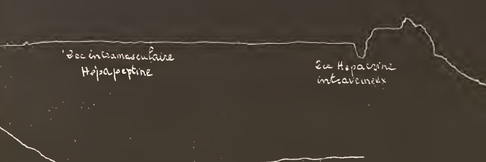
LE PANCRINOL,
le spécifique des anémies avec asthénie.

L'HÉPACRINE buvable,
indiquée dans les anémies graves et les insuffisances hépatiques.

L'HÉPACRINE injectable,
destinée au traitement d'urgence des anémies graves.

L'HÉPA-PEPTINE,
spéciale contre les anémies d'origine digestive.

Tracés manométriques comparatifs de la pression sanguine après injection intramusculaire et intraveineuse d'Hépacrine, d'Hépa-peptine et de Pancrinol. L'injection intramusculaire n'entraîne aucune chute de pression.



SOMMAIRE

MARS 1934

Sommaire

ARDENNES

La Meuse aux environs de Flize. C'est la partie de son cours qui, depuis Verdun jusqu'au delà de Mézières, s'élargit paisiblement dans une vallée fertile et d'aspect heureux, bien qu'on ne puisse oublier que ce fleuve est, par son histoire, au même titre que la Marne, des plus dramatiques de France. Après Mézières, la Meuse creuse dans le plateau d'Ardenne des gorges profondes et tortueuses, d'un très grand attrait pittoresque et animées en outre d'une intense industrie.

ART ET MÉDECINE
REVUE MENSUELLE RESERVÉE AU CORPS MÉDICAL
DIRECTEUR: FRANÇOIS DEBAT
Rédaction-Administration : 60, rue de Prony
PRIX : 8 FRS
ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS FRAIS DE PORT EN PLUS



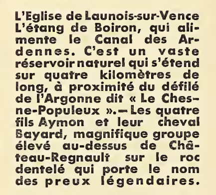
ARDENNES

PAR ANDRÉ THÉRIVE



La géographie est décidément plus puissante que la politique. A preuve que les Ardennes qui n'ont jamais constitué une nation ou une province, sont en train de se former en un corps spirituel. Vous me direz

Photos Schall.



L'Eglise de Launois-sur-Vence L'étang de Boiron, qui alimente le Canal des Ardennes. C'est un vaste réservoir naturel qui s'étend sur quatre kilomètres de long, à proximité du défilé de l'Argonne dit « Le Chesne-Populeux ». — Les quatre fils Aymon et leur cheval Bayard, magnifique groupe élevé au-dessus de Château-Regnault sur le roc dentelé qui porte le nom des preux légendaires.



que ce ne peut être sans impérialisme. Mais pourquoi appeler impérialisme ce sentiment de communauté qui unit les Ardennais de France à ceux de Belgique et du Luxembourg ? Depuis le plateau de Langres jusqu'à l'Eifel, en passant par les côtes lorraines, il existe un même massif boisé qui peut être appelé l'épine dorsale de l'Austrasie. Ne vous étonnez pas si les gens qui l'habitent sont fiers de leur unité idéale, et s'ils ont constitué un patriotisme ardennais, avec visées d'expansion...

J'en sais quelque chose, car je fus nommé « sanglier d'honneur » il y a quelques années, pour services rendus à leur cause. J'ai le droit de porter l'insigne qui me fut alors conféré ; c'est une hure encadrée dans un fer à cheval, sans doute volé au destrier Bayard. J'ai un peu honte de ne pouvoir l'arborer sur un habit de chasse, car je ne chasse point. L'Ardenne est éminemment pays de gibier. Virgile l'eût qualifiée de *Venatrix* par une métonymie audacieuse qu'il emploie pour je ne sais quelle montagne. Saint Hubert est un de ses patrons. Et, ma foi, le nom d'Hubert est un des plus répandus là-bas, bien que les cerfs, miraculeux ou non, y abondent moins que les verrats et les grives... ces grives qu'on mange sans les vider et qui gardent dans leurs entrailles le goût amer des fougères et des genévriers.

Depuis Shakespeare qui l'a chantée sans la connaître (la meilleure façon), la forêt d'Ardenne est célèbre comme celle de Brocéliande ou de Paimpont. Il y a en effet une atmosphère de légende dans ces coteaux inextricables,

couverts de taillis, non de futaies, qui par en haut offrent des clairières brûlées, des marais solitaires, par en bas des falaises de lias ou d'ardoise, des fourrés à pic engloutis dans des rivières limpides. Je me souviens (c'est encore un de mes titres au sanglier d'honneur) d'avoir comparé ce pays-là à mon Limousin : c'est vrai qu'il en a parfois le relief et la tristesse. Mais, tout au rebours du Massif Central, c'est un lieu de passage. Ses cours d'eau sont en général navigables, non torrentueux, et dans tous les sens la forêt s'ouvre vers des terres fertiles.

Pour explorer l'Ardenne, je conseille trois voies d'accès : soit celle de Rethel, qui vient de Reims, et traverse avant Mézières des espèces de terres froides analogues à celles du Dauphiné — soit celle de Carignan en suivant la Meuse qui, peu à peu, plonge sous les collines ; Sivry, Dun, où les troupes du Kronprinz teignirent le fleuve de leur sang en franchissant cette barrière qui aurait dû être infranchissable; Stenay enfin ; les forêts se rapprochent à mesure de l'eau, les boucles deviennent de plus en plus serrées comme si la terre française voulait retenir la nymphe d'aller épouser trop vite le père Rhin.

La troisième route, la plus pathétique, est, je crois, celle de Vouziers, quand on arrive des monts de Champagne. On traverse ces effroyables collines calcaires, à jamais déchirées, où végètent de maigres pinèdes et des réseaux de fils rouillés ; on descend soudain à la riante vallée de l'Aisne, notre ancienne terre promise. Les tout jeunes gens ne comprendront pas... Que d'offensives, que d'assauts, que







Paysans des Ardennes, de ce peuple des régions frontières qui, ici, fournit à la terre comme aux usines des travailleurs également forts et énergiques — au demeurant dévôts de St-Hubert en ces contrées giboyeuses. Peuple bien trempé, solidement attaché au sol, après tant de siècles de guerres, d'invasions, de flux et de reflux. — En double page, vue de Montigny-sur-Vence.

Photos Schall.

A Rethel : l'Eglise Saint-Nicolas, curieux édifice à deux nefs dont l'une fut construite à la fin du XIII[e] siècle et l'autre au XV[e] et au XVI[e]. Chaque nef est flanquée d'un collatéral. Le portail sud, entre deux tourelles, est un beau spécimen d'art gothique. La façade porte des traces de la guerre, en cette ville qui fut presque entièrement détruite par les bombardements.

de coups de main, que de patrouilles sur les lignes champenoises furent lancés avec l'idée de délivrer Vouziers ! Ce Vouziers paraissait alors une capitale, une ville immense et paradisiaque : c'est une sous-préfecture aimable, douée d'une ravissante église, et dont l'envahisseur a enlevé pour le bronze les bustes de Taine et du maire, M. G... Pareille aventure est arrivée au Rimbaud de Charleville.

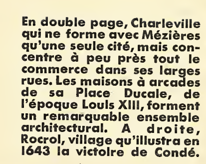
L'Ardenne heureusement a plus de grands hommes qu'elle n'en pourra célébrer et de statues qu'elle n'en pourra ériger. Elle est le seul pays qui ait élevé un monument à ses héros légendaires : le magnifique groupe des Quatre Fils Aymon que mon ami Albert Poncin a placé sur le roc de Château-Regnault, au-dessus d'un tournant de la Meuse. Grâce à cette pièce, la région de Monthermé a définitivement



Ci-contre, vue de Sedan, l'ancienne ville forte tristement fameuse par la capitulation du 2 septembre 1870. Sedan, joliment située sur la Meuse, dans une belle vallée, a moins souffert de la grande guerre que Rethel et tant d'autres cités martyres. On lui voit ici son visage souriant de probe travailleuse.

pris rang de chef-lieu des Ardennes. On discute bien encore un peu si les paladins, dont Renaud est le plus fameux, ont illustré davantage la région de Liége ou de Malmédy : en fait, leur château de Montfort ou Montesson était bien là, au confluent de la Semois toute claire, dont les eaux sont visibles pendant une demi-lieue au milieu de celles de la Meuse. C'est là d'ailleurs que se dressent les quatre ou cinq pics (qui a jamais pu compter exactement les Mousquetaires ?) qu'on appelle Fils Aymon et qui mirent dans la rivière leurs vagues hérissées ; c'est au-dessus d'un pont de voie ferrée qui sert de gare et de quai aux trains, tant la vallée est étroite ! Il faut monter sur une montagne d'en face, jusqu'à la Roche des Sept-Villages, belvédère romantique ménagé dans les buissons, et d'où on découvre à l'infini le moutonnement des forêts.

Photos Schall.



En double page, Charleville qui ne forme avec Mézières qu'une seule cité, mais concentre à peu près tout le commerce dans ses larges rues. Les maisons à arcades de sa Place Ducale, de l'époque Louis XIII, forment un remarquable ensemble architectural. A droite, Rocroi, village qu'illustra en 1643 la victoire de Condé.



Les lapins s'ébattent autour de vous, les écureuils mangent les faînes en vous regardant d'un œil amical. Tout le décor est prêt pour une féerie où Titania ne sera pas dépaysée. Où Shakespeare a-t-il puisé ce don de deviner l'âme d'une province dont il ne connaissait que le nom ? Au fait, la place ducale de Charleville est exactement sa contemporaine, et si l'on enlevait quelques réverbères, elle offrirait un cadre admirable pour jouer *Comme il vous plaira*, ou encore présenter *Timon d'Athènes*, ce vrai type de sanglier misanthrope. Et connaissez-vous le village de Buzency, ancienne baronnie où un croisé a construit une chapelle en style oriental qu'on a appelée longtemps la Mosquée de Mahom ? Ce charmant mélange de tons, ce romantisme naïf, sied admirablement aux Ardennes. Les gens qui ont le goût plus sourcilleux n'ont qu'à s'évader vers les plateaux où ils n'auront plus à contempler que les tourbières désertes, les fagnes où danse le brouillard en forme de lavandières, les huttes de bûcherons. Ils y entendront cependant souffler un vent qui vient d'Allemagne et qui apporte tantôt l'alerte, tantôt la poésie. On dit dans le pays que le cheval-fée, le cheval Bayard, vole le soir au-dessus des fourrés, avec des naseaux en feu et une crinière phosphorescente.

Excellent symbole de cette inquiétude qui plane sur ce pays austère, sur cette race dure. Elle condamne ses femmes coupables à se changer en rochers comme les Dames de Meuse et ses poètes à fuir outre-mer, comme Rimbaud, mais les visions que d'autres y ont apportées la hantent éternellement ; et je ne serais pas étonné de rencontrer quelque jour dans une allée ardennaise la licorne de Boecklin (mieux peinte), ou le spectre du Dormeur du Val, du petit fantassin mort sur un des glacis de la France.

DANS MA MAISON

PAR PIERRE MAC ORLAN

Cette petite maison, que j'habite toute l'année, est tellement bien ajustée à mon corps qu'elle me complète comme un vêtement de chasse ou de golf, un vêtement où l'on se trouve à l'aise sans le remarquer et peut-être même sans savoir pourquoi. Une maison qui n'est pas soumise aux disciplines urbaines appartient aux réalisations instinctives d'un individu. Elle ne peut devenir une valeur commerciale, un objet de vente avantageux, quand la personnalité de celui qui l'a bâtie à son image ne répond pas elle-même aux désirs sentimentaux de la majorité des hommes.

Il faut d'abord vivre et puis mourir dans sa maison. Elle est faite pour abriter et ne saurait se transformer en d'autres valeurs tout aussi nécessaires. On ne revend pas, en principe et dans des conditions normales d'existence, sa maison. C'est tout aussi exceptionnel que d'être obligé de revendre un complet veston. On ne gagne rien dans ce genre d'opération, si ce n'est la déconsidération générale et l'animosité des gens de bonne éducation. Un escargot qui vend sa coquille devient, par ce fait, moins que rien, un misérable d'une espèce que la méchanceté des hommes ne sait pas encore cataloguer clairement. Tout cela rentre dans les diverses formes de la débilité sociale. Ceux qui croient en Dieu, lui demandent quotidiennement de protéger le toit et les murs qui les abritent.

Si tous les hommes possédaient leur maison, il n'y aurait jamais de guerre. Car l'idée de guerre ne peut s'associer à la présence d'une demeure qui représente plus d'années de travail qu'il n'en reste à vivre. Les gens qui reconstruisent deux fois leur demeure sont assez rares. Après une catastrophe qui peut permettre ce genre de résurrection, la maison nouvelle ne retrouve plus son pouvoir sentimental. Elle appartient à son maître sur le papier, mais en fait elle devient une étrangère despotique et sans importance.

Je vis donc dans une petite maison dont j'ai en quelque sorte drapé les murs anciens autour de moi, comme un manteau. Elle est peuplée d'êtres vivants qui s'incorporent dans ces murs, qui font partie de son empire et dont il m'est difficile d'imaginer le départ pour des raisons déprimantes. Nous sommes tous unis derrière les portes fermées. Nous nous comprenons tous encore mieux quand les portes et les fenêtres sont closes, à la tombée de la nuit et quand rien du dehors ne peut pénétrer entre nos quatre murs. Alors la maison tout entière plonge dans le silence de la nuit comme un scaphandre dans la mer. Autour d'elle des bêtes nocturnes se font des signaux. Elles apportent des messages incompréhensibles. Autrefois, il y a cinq ans, quand l'œil de bœuf du grenier, celui qui donne sur le pignon à l'ouest, n'était pas fermé, les chats-



Photos Zuber.

En double page, la pièce dite « studio » où Pierre Mac Orlan range ses livres et un matériel de photographie dont il se plait souvent à faire usage.—Page 17, trois fermiers de Saint-Cyr-sur-Morin, amis de l'écrivain, de ceux qui ne risquent pas d'attendre longtemps « sur un pied » que l'hôte vienne leur ouvrir la porte.

huants entraient là comme chez eux et traînaient leurs ailes en marchant lourdement sur le plancher de bois blanc. Aujourd'hui, cette ouverture du mur est bien close et les oiseaux de nuit viennent effleurer de l'aile les contrevents de bois dur. Dans la grange, en face, il y a un grand-duc que je connais depuis quinze ans. Il est décoloré par l'âge. Les soirs d'été quand nous dînons dehors devant le clos, il passe au-dessus de la table, en volant très bas, familier et lent. Tout le monde chez nous est assez content de constater que ce vieil oiseau se porte bien. Nana, la Bull-Caille, lève sa tête de grelot pour le regarder passer, le braque bleu d'Auvergne l'estime comme un voisin. Il y a aussi trois poules d'eau qui viennent picorer dans le clos en hiver. D'autres compagnons s'occupent aux champs. Ils viennent quelquefois me serrer la main dans la grande salle à côté de la cuisine. Dans cette grande salle carrelée, meublée d'une longue table de ferme,



Photos Zuber.

chacun peut placer son mot. Il y a là : le facteur, le cidrier et ses hommes, le garde champêtre, des voisins et des voisines de la ferme. A travers les petits carreaux de la porte vitrée on aperçoit un vol d'étourneaux qui passent en rafales et les silhouettes tordues des pommiers sans feuille, et sur la colline la petite gare derrière une haie de peupliers.

Ce tableau familier appartient à la maison. Si l'on pouvait la vendre, on vendrait également ce tableau qui change avec les saisons.

■

Mais la littérature n'est pas un art qui consiste à décrire ce que l'on voit sur la terre, sur l'eau et dans le ciel. Nous savons tous de quoi se composent ces spectacles familiers. Il s'agit pour celui qui demande sa vie à l'exercice de sa plume de connaître et de décrire ce qui existe entre la terre et le ciel, entre le ciel et l'eau.

Dans ma maison, il existe une collection d'apparences dont les mœurs et l'activité m'intéressent prodigieusement parce qu'elles me font vivre, à mon avis, d'une manière qui me surprend toujours.

J'ai placé sur la cheminée de ma salle de travail un pantin de laine, une sorte de fou, citron pâle, dont la tête ronde est éclairée par deux yeux morts couleur de myo-

sotis. Tel qu'il est, paresseusement acagnardé, il m'apparaît comme un voyou romantique créé par une étudiante allemande. Il fut, en effet, fabriqué par une jeune artiste de Düsseldorf et vendu à Wiesbaden au moment des premiers jours de l'occupation française. J'ai souvent parlé de ce petit monstre que je considère un peu comme un golem, car il faut bien être dupe de quelque chose. Quand je l'ai acheté, il occupait une place saisissante dans une boutique de jouets mondains et littéraires. J'ai souvent décrit cette boutique lumineuse non loin de l'Hôtel de Nassau. Devant la vitrine, des spahis et des tirailleurs s'arrêtaient à la nuit. Cela se combinait si bien qu'on ne savait plus si c'était ces pantins trop intelligents qui contemplaient les spahis, ou le contraire.

Bref, ce pantin vit parmi mes livres, dans une vallée briarde. J'ai écrit son histoire, en souvenir de Mayence, à une époque où tous les signes qui devaient empoisonner notre avenir se révélaient par des excentricités de ce genre.

Les choses qui m'entourent me sont devenues tellement familières que je ne saurais les décrire, pas plus que je ne saurais décrire exactement la forme de mon nez. Je sais que tout cela m'appartient. Dès que je touche du doigt un de mes meubles je sais que ce meuble m'appartient. Mais quelqu'un — il y a toujours de ces gens... — viendrait me dire



A gauche, le cabinet de travail, spacieux, doucement lumineux, net et verni comme une cabine de bateau. A droite, un coin du « studio »-bibliothèque où s'amoncellent les exemplaires des ouvrages de Mac Orlan, sous la garde de deux fétiches. Celui du bas est le « golem », le voyou romantique de Düsseldorf.

que cet objet ne m'appartient pas, que je n'en serais pas surpris. A mon âge, la propriété n'est qu'un mot usé jusqu'à la trame comme tous les mots que je suis bien obligé d'employer pour gagner ma vie. Ce que je possède sûrement, sans malentendu, c'est ce que j'imagine, ce que j'écris, ce que je raconte selon mon humeur du jour. C'est un bien insaisissable. A côté de cette certitude, un mur en pierres de taille n'est qu'une apparition fantomatique.

Quand, sur la route, on passe devant ma maison, elle fait songer à un presbytère de petit village. Quelquefois, dissimulé derrière un rideau, j'entends les réflexions des promeneurs. Elles sont souvent saugrenues ; en général, peu conformes à l'opinion que j'ai de ma demeure.

Les uns disent : « Quelle drôle de petite maison! Comme elle est basse! Comme elle est enterrée!...»

Ceux-là peuvent toujours attendre sur un pied que je vienne leur ouvrir la porte.

Pierre Mac Orlan

Photos Zuber.

Ci-dessus, la cheminée de la salle commune (sous-sol ou rez-de-chausssée selon qu'on y pénètre par la rue ou par le jardin). — A gauche, Mac Orlan s'entretenant avec le cinéaste Tomy Bourdelle d'un projet de film à tirer de « La Bandera ». — A droite, petit salon au sous-sol, bleu, jaune et gris, orné d'une très curieuse collection de portraits de soldats.



Photo Ilse Bing.

CONTAGION DE LA DANSE

PAR FERNAND DIVOIRE

C'EST par la danse que la face du monde sera changée. Comment certains danseurs ne le comprennent-ils pas ? Comment osent-ils résister à la danse, et s'attarder dans les afféteries et les acrobaties ?

Il y a un état d'âme où l'homme reste assis, occupé à compter des pièces, ou veule. Il y a un état où l'homme écoute un chant, et, restant assis encore, il chante ; le rythme l'a seulement traversé. Il y a un état où le chant, le rythme, emportent l'homme ; tout son corps est *animé*, ce qui veut dire possédé par l'âme et le souffle, par le couple divin *Anima-Animus*.

Alors l'homme danse.

La danse est un feu qui est en lui. Qui n'est pas habité par quelque danse est un être sans feu.

Partout où l'être humain se sent joie et liberté, il danse. Et encore : partout où l'être humain est en accord avec la vérité qui l'entoure de toutes parts, il danse.

Liberté, vérité, deux synonymes pour le danseur. Car la vérité qui entoure l'homme, c'est la vie.

Voilà pourquoi nous pouvons dire : partout où l'homme a été libre et partout



Trois attitudes de danseurs réputés. Page 22, Willem Gérard, athlétique, élancé, affranchi du sol. Ci-contre, Rosi Baroni, qui se rit des lois de l'équilibre. Odic Kinzel, corps donsant et âme dansante...

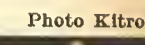

Photo Kitro


Photo Munkacsi.

où il a été attaché à la mer et au ciel, aux arbres, aux dieux qui sont en toute pierre, en tout astre et en toute fleur, partout où l'homme a vraiment été un être vivant, il a dansé.

Il a dansé pour les divinités qu'il adorait. Il a dansé pour l'amour. Il a dansé pour les moissons et pour la pluie et pour le soleil. Il a dansé pour exalter la danse en lui-même.

Nous sortons d'une époque inanimée. Que savions-nous de l'exaltation par le mouvement ? Rien. Les ballets d'opéra n'étaient qu'acrobatie morte et le corps n'avait depuis bien longtemps exprimé la joie de vivre que par les gambillages des Mabille.

Nous avons enfin vu naître, renaître, la danse, nous qui avons connu Isadora Duncan, l'Isadorable. D'un seul coup de génie, elle a rendu à l'Occident entier toute la joie, toute la jeunesse, tout l'enthousiasme de la danse.

Point d'autre leçon, en elle, que celle-ci : jeunesse, liberté, vérité du corps humain, joie de l'exaltation, noblesse de rejeter tous les mensonges, tous les accessoires, tous les décors de toile peinte, espoir de *créer une humanité dansante.*

Photo Munkacsi.

A gauche, valse dansée par le corps de ballet de l'Opéra de Vienne. A droite, une danseuse étoile de la même troupe charmante, dans le ballet « Pain d'épice ». L'art du photographe rend ici avec un singulier bonheur l'impression de mouvement.



Photo Munkacsi.

Après elle, tandis que, de plus en plus nombreux partout où règne la race blanche, les danseurs et les danseuses revivaient et bondissaient et comprenaient que la danse est la vérité (vérité du corps humain et de l'âme humaine), nous apprenions à regarder.

Les danses populaires avec leurs rondes d'exorcisme se révélaient à nos yeux les mêmes tout autour du monde : Amérique rouge, Afrique noire, Malaisie, Europe avec le cercle celtique de Bretagne et les cercles dansants de Suisse, de Hongrie, de Roumanie. Partout, partout la même incantation par le geste.

Les expositions coloniales, les voyages des preneurs de films, les déplacements de troupes chorégraphiques nous ont montré la terre entière en proie à la même sage, profonde, folie de la danse. Et peu à peu, ainsi, la danse est entrée dans notre vie.

Dans toutes les villes d'Europe — d'Amérique aussi — c'est par milliers aujourd'hui que les jeunes filles vont dans des écoles de danse qui, toutes, ont pour but de rendre l'être humain plus beau, plus vivant, plus noble ; meilleur aussi, car le corps dansant crée l'âme dansante.

De Pologne, d'Autriche, de Tchécoslovaquie, de Hon-

Photo Ylla.



AU PAYS BASQUE

EN HONGRIE



Photo Claire.

Photo Globe.



DANSES POPULAIRES

EN MACÉDOINE

grie, de Suisse, d'Esthonie, d'Amérique, d'Angleterre et de France, et de Paris, des directrices d'écoles de danse m'ont écrit ces temps derniers. Pour toutes, la danse harmonieuse du corps doit former une harmonie dans l'esprit et dans l'âme.

Ceux qui veulent par la danse créer une discipline deviennent de plus en plus rares. La civilisation européenne comprend qu'il ne s'agit pas de créer une contrainte, mais *une liberté.* Nous voulons danser comme dansent les enfants, comme dansent dans les champs, les steppes, les forêts chaudes, les êtres simples qu'emplit la joie de vivre et qui par la danse rejoignent la vie.

Non, ce n'est pas par les systèmes abstraits que la face du monde sera changée. Mais par la transformation des hommes. Et qui peut mieux que la danse transformer les hommes ?

Aimons la danse ; laissons-nous pénétrer par elle, reconnaissons-la partout où elle est, dans les pas rituels et mesurés de l'Orient, dans les gestes rituels et charnels de l'Afrique, dans les rondes enfantines, dans les vieux branles des pays et des provinces, dans les libres mouvements par lesquels en Occident de beaux êtres jeunes expriment les douceurs et les orages des sentiments.

Laissons chanter et danser en nous la danse.



Photo Sougez.

RUHLMANN

PAR ALBERT LAPRADE

C'ÉTAIT vraiment un « Fils de Roi ».

Il était parmi les meilleurs de ces « trois mille à trois mille cinq cents cerveaux bien faits et cœurs bien battants (1) » qui en Europe et dans le Monde sont l'honneur d'une époque. Il faisait partie de cette haute aristocratie de l'esprit, de ces êtres privilégiés et rares, saturés de dons, irradiants d'autorité et de charme, qui émergent de notre pauvre humanité affreusement terne et souvent bien laide.

Sa formation avait été assez capricieuse et imprévue. Aussitôt les études du lycée terminées, le père, entrepreneur de peinture, homme pratique, partisan de l'ancienne manière, le met en apprentissage pendant trois ans. Jacques-Emile Ruhlmann barbouille sur les échelles et avec tous les ouvriers déjeune chez le bistrot du coin. De là ce côté « gamin de Paris », gouailleur, malin, plein d'idéal et de franchise qui toute sa vie le rend tellement sympathique.

En 1900, au régiment, il rencontre l'architecte Patout. Ce fut le point de départ d'une profonde intimité. Par l'intermédiaire de Patout, il se trouve en rapports avec les meilleurs élèves de l'Ecole des Beaux-Arts. Au contact des architectes, il adopte leur tournure d'esprit, leur goût de la clarté, leur passion du « parti », leur habitude d'étudier longuement par croquis format « timbre-poste » pour ensuite passer à 0,005, à 0,01, à 0,02, à 0,05, à 0,10 et grandeur d'exécution.

A cette époque, la peinture en bâtiment n'empêchait pas la passion de la peinture pure, pour laquelle il était très doué. Progressivement naquit l'enthousiasme pour la décoration et l'architecture d'intérieurs. Idées ingénieuses, papiers peints inédits, matières nouvelles, étoffes, meubles, grands ensembles, ce fut un engrenage. Il s'essaya d'abord en arrangeant sa chambre, en installant ses parents, ses amis.

Finalement, sur l'insistance de Plumet, séduit par les premières réussites, il expose en 1911 au Salon d'Automne. Il a 32 ans. Il crée une « agence » de dessinateurs. Jacques Doucet est son premier client.

(1) Gobineau : *Les Pléiades*.

A gauche, une salle à manger de Ruhlmann, à trois petites tables. Ci-dessous, une coiffeuse et un décor de fenêtre qui figuraient à l'Exposition des Décorateurs de 1928. C'est la « note » de Ruhlmann, « bien à lui, fine, distinguée, classique, légèrement influencée de Directoire ».



Ses rares loisirs étaient pour l'Art pur, la peinture ou le dessin. Aux heures de détente, pendant les repas, il remplissait « d'idées » ses fameux carnets de croquis, d'où furent extraits plus tard les livres qui resteront comme un jalon dans l'art décoratif français, à la suite des La Londe, des Brizeux, des Boucher, des Ranson.

En groupant toujours des « jeunes » de talent, avec l'aide de Porteneuve, son neveu, il exécutera les plus beaux meubles et les plus beaux ensembles. Il réalisera la décoration des salles de la nouvelle Chambre de Commerce de Paris, celle du salon de thé du paquebot *Ile-de-France*. Il travaillera pour l'Elysée, la Chambre des députés, le Ministère des Affaires étrangères... pour tous les privilégiés de la fortune, magnats de l'industrie ou du commerce, lords anglais, actrices ou couturières en vogue. Il sera l'âme de plusieurs expositions en France et à l'étranger.

Très vite le succès était venu et Ruhlmann bénéficiait en cela de singulières évolutions. La guerre nous avait appris que les parchemins sont bien peu de chose en face du « Réel » brutal. Des brevetés d'Etat-Major dégringolaient de leurs piédestaux et dans tous les domaines des Maîtres ou soi-disant tels étaient « limogés » par une jeunesse plus active, plus énergique, plus imaginative, plus passionnée, plus avide de créer. Ainsi Ruhlmann, en dépit de sa formation d'autodidacte, devait rapidement prendre une très grande place et une place très spéciale dans le mouvement artistique contemporain.

Bien avant la guerre, ce mouvement « moderne » était né. Après les premiers efforts du « modern style », après les essais de l'Ecole de Nancy, après les combats de de Baudot, les coups de boutoir de Frantz-Jourdain, un courant s'établissait mais difficilement. Depuis soixante ans la mode, à de rares exceptions près, était à la « copie d'ancien » que certains réussissaient d'ailleurs parfaitement. Mais la formule semblait épuisée. Vers 1911, une pléiade d'artistes groupés par Lucien Vogel, dans la *Gazette du bon ton*, Marty, Martin, Georges Barbier, Bernard Boutet de Monvel, Lepape, réagissant sur la mode, sur les Arts graphiques, avaient remis en honneur l'ingéniosité, le raffinement, l'amour du temps présent. Cet essai, en apparence sans portée, eut au contraire une très grosse influence sur ce qu'il est convenu d'appeler le Tout Paris. Un dessinateur comme Iribe, des couturiers comme André Groult, Poiret, à des degrés divers avaient à la même époque joué un rôle très important en amenant aux idées nouvelles une clientèle jusque-là passionnée exclusivement du XVIIIe siècle. Le succès dès 1912 se dessinait. Les femmes néophites avec leur absence habituelle de mesure se jetèrent éperdument dans le « moderne ». Grands magasins et journaux de mode emboîtaient le pas. Cela se traduisit d'abord par des divans profonds, d'énormes abat-jour, des pièces rouge et or, des symphonies en mauve. En général les matières étaient pauvres. Le tout donnait l'impression d'un amateurisme spirituel, charmant mais « plus haute couture » qu'architectural.

Après 1918, cette décoration « mousse de champagne», très en couleur, redevint furieusement en



Photo Sougez.

Ruhlmann «adorait les intérieurs et les meubles personnels, bien faits et qui, hélas, coûtent cher». Son goût du luxe apparaît dans l'ensemble — les murs sont capitonnés de satin — comme dans les détails tels que les petits sabots de métal doré qui chaussent les pieds des meubles.

honneur au milieu d'une société avide de plaisir et qui voulait oublier bien vite les quatre années de cauchemar. Toutes les couturières, tous les aristocrates ruinés se découvrirent des dons innés. Tout le monde s'installait « ensemblier » et se chargeait d'« ambiancer » richement tous les « nouveaux riches ».

A travers cette effervescence désordonnée, extravagante et parfois bouffonne, quelques tendances sérieuses se font jour. Celle née sous le signe de Picasso, du cubisme, brisera les idoles, reniera le passé pour viser au « fonctionnalisme » et au nudisme plus ou moins intégral. Celle de Sue et Mare avec talent et une extrême élégance, essaiera de souder l'évolution nécessaire avec les traditions des grands siècles évanouies depuis Louis-Philippe.

Parallèlement à beaucoup d'autres, Ruhlmann trouvera sa voie. Doué d'une sensibilité presque féminine, il évoluera vers une note bien à lui, fine, distinguée, classique, légèrement influencée de « Directoire ». Il remettra en honneur les très belles matières et surtout la très belle fabrication. Son goût de la mécanique, de l'automobile l'incitera à de constantes trouvailles dans l'ordre de la commodité et du confort. Ses méthodes, ses tendances on les retrouvait dans certaines conférences faites aux élèves de l'Ecole Boule (1) : « Voir grand, faire grand, n'est-ce pas pour nous une préoccupation dominante ?... Les dimensions réelles ont peu de valeur, car la loi de la relativité, qui seule compte, les modifie radicalement... Une petite chose peut être grande — une chose sombre peut s'éclairer. »

L'« impression de grandeur » était sa passion. Ne pas commettre des fautes d'échelle, maintenir la sculpture et la peinture bien à leur place, ennoblissant l'architecture sans la déformer : tout cela n'est-il pas souci d'architecte ?

Toute son œuvre illustre ses théories. Il nous souvient en 1919 au Salon d'Automne de notre étonnement devant ce grand et somptueux bahut en amboine incrusté d'ivoire, sous forme d'une fine résille.

C'était une merveilleuse pièce de musée, la pièce témoin d'une époque, la pièce démonstrative qui dans les expositions à l'étranger pouvait proclamer les exceptionnelles qualités techniques, souvent si mal employées, de notre main-d'œuvre parisienne.

A partir de 1920, chaque année, aux « Artistes décorateurs », on attendait le « Clou Ruhlmann ». Ce fut pendant douze ans une suite de présentations fastueuses de meubles non moins fastueux et qui contrastaient singulièrement avec l'engouement général pour les ameublements pauvres, pour les « caisses à savon », les tables de cuisine peintes au ripolin rouge, résultante de l'appauvrissement général et de la réaction contre l'excès des « pâtisseries » d'avant-guerre.

Nous connûmes en 1925 la « Maison du collectionneur », énorme effort où se trouvaient réunis dans une architecture de Patout, salon, salle à manger, chambre à coucher, boudoir, salle de bain, le tout noble, charmant, homogène. Les fleurs de Degalais, les fantaisies décoratives de Dupas, les sculptures de Bernard et de Janniot complétaient cette grande harmonie si parfaitement élégante.

Puis, d'année en année, nous eûmes des surprises sans cesse renouvelées. Ce fut l'intérieur pour le prince de Galles ou le jeune maharadja, ce studio immense orné de l'immense carte des Indes avec cette vaste table de travail en demi-cercle vraiment princière, hors d'échelles accentués par le voisinage d'une très aristocratique petite chambre à coucher. En 1929, ce fut une loge ronde d'actrice, d'un exquis raffinement, où l'on sentait tellement cet amour voluptueux de l'artiste pour tout ce qui touchait aux besoins de la Femme.

Et finalement en 1932, nous eûmes cet intérieur de pêcheur de truites, plein d'esprit, à la fois confortable, campagnard, élégant, vrai cadre du bonheur. Ce ne devait être que la « maquette grandeur » du bonheur car la vraie « maison du pêcheur de truites » à peine terminée, celle de Lyons-la-Forêt, Ruhlmann devait quitter cette vie tant aimée.

Sa mort coïnciderait-elle avec la disparition de ce qu'il adorait, le luxe ? Cette crise qui s'annonçait depuis 1931 n'était pas sans l'inquiéter et dans les interviews que les journalistes lui prenaient en 1932 et en 1933 on sent ses douloureuses angoisses.

Chaque génération, chaque période marquée a ses représentants marqués. Il semble que Ruhlmann se soit éteint avec cette période extraordinairement brillante des quinze dernières années où, après la grande tourmente, on sentait partout un irrésistible besoin de renouveau, un espoir fou en des temps meilleurs. Hélas ! inquiétudes politiques, crise économique, crise morale, tout nous incite maintenant à des inquiétudes et à une grande pénitence pour laquelle Ruhlmann n'était point fait. En lui tout était joie et plaisir de vivre.

Hélas ! il nous était encore nécessaire. Sa disparition est une perte immense pour la France et le prestige français. C'est un deuil ressenti par toutes les élites qui dans le Monde suivent les efforts de nos « Fils de Roi ».

« Fils de Roi », Ruhlmann l'était dans ses travaux, dans sa manière d'être, dans sa vie privée, à la chasse, à la pêche, dans son bel hôtel de la rue de Lisbonne ou dans sa maison de Lyons, dans sa voiture personnelle ou dans la tenue de ses gardes. Et toute cette naturelle élégance était affable, sans orgueil. Jamais de distance entre lui et ceux qu'il estimait. Nul n'était plus « découvreur » de nouveaux talents, plus sincèrement « gentil » avec les « jeunes ». En toutes circonstances il exaltait le talent de ses amis. Qui ne se souvient de ces magnifiques expositions en l'honneur de Degalais, l'adorable peintre de la silencieuse agonie des fleurs et des Venises de rêve ? Qui ne se souvient de celle de Janniot, prince de la sculpture architecturale ?

Ruhlmann catalysait les sympathies. A cet être fragile, tout en nerfs, un « climat » très spécial de Beauté était nécessaire. Ce fut le rôle d'une femme et quel rôle magnifiquement tenu ! De ce foyer détruit, il restera à tous comme un souvenir d'œuvre d'Art. Il fut pendant quinze ans un pôle d'attraction très utile et d'un charme unique. Réunir des amis, mettre en rapports écrivains, peintres, sculpteurs, architectes, c'était pour Ruhlmann créer du « bonheur » et embellir cette vie contemporaine où il laisse une si forte empreinte et tant de regrets.

Dans la grande famille des « Décorateurs », au milieu d'une infinité de vrais talents, il manque dorénavant le Maître et l'Animateur, celui qui ignorait l'Envie et la Médisance, celui qui était Bonté et Rayonnement, celui qui symbolisait le mieux le Goût français.

A. Laprade

(1) Conférence 6 juin 1928.



Photo Zuber.

L'un de ces enduits qui donnent aux poteries leur lumière. Pour la faïence, on l'appelle « glaçure ».

POTS DE TERRE
ET POTS DE FER

PAR LE DOCTEUR F. VALLON

Lanvol m'avait dit : « Veux-tu que nous allions voir des potiers ? — Qui ? où ? quand et comment ?» avais-je interrogé, très inquiet. Il répondit d'une haleine : « Qui ? Lenoble et Linossier. Où ? à Choisy-le-Roi et à Lyon. Quand ? aujourd'hui. Comment ? mais dans ma Rosengart ! La question ne se pose pas ! » et il avait ce regard un peu fou qui fait ma terreur et ma joie.

Bien entendu, nous n'allâmes, ce jour-là, qu'à Choisy. Je me casai tant bien que mal dans la minuscule voiture et nous partîmes. Dès les premiers tours de roue, Lanvol me redit sa vieille estime pour le Maître Hasard. « Qu'il a d'esprit ! admirait-il. Non content d'avoir donné à Lenoble un patronyme qui lui va si bien, il a fait neiger sur le chef de cet artiste si *vieux marquis* tout ce qui restait de fleurs de lys à la ville du Bien-Aimé. »

Nous n'étions pas à Vitry qu'il avait pillé sa mémoire. Amphores, cratères, hydries, canthares, kylix, lécythes et rythons avaient été évoqués.

« Entends-tu, disait-il, comme ces mots ont de mystère et de mélancolie. Ce sont des ombres. Ce sont *nos* ombres

et c'est pourquoi ils nous touchent tant. N'avons-nous pas fait le vase à notre image ? Et nous disons col, pied, épaulement, panse et flanc, car afin de mieux l'approcher de nous, nous l'avons humainement décrit.

» Nous lui avons trop donné de notre vie pour qu'il soit tout à fait mort. Il vit donc jusqu'en la nécropole du musée. Des lèvres signent les bords du rython, des empreintes de doigts fins marquent l'anse déliée du lécythe à parfums, les larmes des pleureuses n'ont pas séché au creux des lacrymatoires, le bain nuptial clapote toujours dans les grands loutrophores. En vérité, les liquides sont dans les amphores : le vin, que, par paires, portaient les esclaves hanchées, les huiles, celle de l'aryballe où, pour s'oindre avant le combat, puisait l'athlète luisant, et celle des belles amphores panathénaïques, âme des oliviers sacrés et prix des jeux d'Athéné glaukôpis.

» C'est pour l'éternité que l'aquamanile arrose le geste de Ponce Pilate et il n'y a pas moins de deux mille ans qu'élevant la patère à son poing de marbre, Hygie, la déesse de la santé, boit à celle des hommes et des dieux.

» Les vases débordent de nos cendres. L'Égyptien leur confiait ses précieux viscères, à charge de les rendre à sa momie, le jour du grand jugement. Hélas, les canopes sont toujours pleines dans l'hypogée. Pas une glande intestinale n'y manque, pas un appendice, et c'est à désespérer des résurrections. »

J'essayai de faire ma partie dans ce concert d'érudition : « Oui, dis-je, nous avons mis dans le vase tout ce que nous avons de plus précieux : nos dieux et nos morts. Pendant des siècles, les staurothèques byzantines se sont disputé les débris de la vraie croix et l'ostensoir fut à la piété médiévale « maison-Dieu ». — Peuh ! coupa Lanvol, sont-ce des vases, ces orfèvreries compliquées ? Vive le pot à oille que, ronde et tout unie comme lui, la ménagère posait, fumant, sur la table ! Vive la belle pinte où l'Anglais, exact et traditionnel, continue à mesurer l'ale national ! Cite-moi donc plutôt, pour que je les admire, les beaux sarrasins : la gargoulette, l'alcarazas et le buccaro, bourreaux qui parlent au pavé brûlant des pierres heureuses, celles dont, jour et nuit, dans la fraîcheur sonore du puits la mousse s'emperle de rosée, celles sur lesquelles à chacun de ses grinçants voyages ruisselle le trop-plein du seau.

» N'oublie pas, surtout, puisque tu es médecin, n'oublie pas d'évoquer au cœur du vieil hôpital provincial, l'assemblée des pots officinaux. Depuis leurs rayons de chêne, ils surveillent toujours le parquet blond de la pharmacie, lac de miel où, pour les traversées silencieuses des religieuses, quatre petits tapis font un archipel gris. Très doctes pots de l'apothicairerie, feuillus de vert, fleuris de rouge, filetés d'or, comme au temps de M. Guy Patin, l'âme des simples est prisonnière de votre latin noir. »

Le lyrisme de Lanvol ne va pas sans gestes. Au volant, c'est très dangereux, et, à nous voir foncer soudain sur un auto-car, je crus venue ma dernière heure. Mais, évitant la grosse voiture par une embardée qui mordit le trottoir, mon ami continua : « Tu vas voir chez Lenoble des pièces admirables, car nous avons toujours l'amour et l'orgueil et — comme dit Linossier, ce mystique — la religion du vase.

« Pourtant tout a été dit sur le chapitre *formes* et le XXe siècle n'a rien inventé. La plastique n'a pas changé d'un iota depuis tant de millénaires et nous en sommes encore à admirer, bouche bée, la statuaire grecque. Les modernes, vois-tu, n'ont guère fait qu'ajouter l'esprit — ou plutôt l'inquiétude de leur esprit — à la matière.

» Tout a été dit et grecques, byzantines, sassanides, persanes, chinoises ou japonaises, le potier, assis devant son tour, sent monter entre ses mains les formes ancestrales. Ce sont elles aussi qui s'organisent sous le marteau du dinandier... Seulement, mieux construits, les fours sont plus chauds et dans le dard bleu des chalumeaux le feu plus puissant. Enfin, renouvelant la palette des potiers, qu'ils soient de terre ou de métal, la chimie est advenue. Elle permet aux uns de merveilleuses couvertes, aux autres des couleurs inédites, d'un sombre et riche éclat. »

Ce fut sur ces paroles magistrales que stoppa la Rosengart, car nous étions chez Lenoble. « Vois-tu, me dit dans le jardin mon cicerone, vois-tu ce grand tas de bois ? C'est la Roche Tarpéienne du potier. C'est le tombeau des mal venus. » Au même moment quelque chose de rose et de rond y vint s'écraser. « Ma parole, s'écria mon ami, il défourne. Courons ! peut-être arracherons-nous quelque belle victime à son bras homicide. »

En effet, nous trouvâmes l'artiste aux prises avec son four. Dans la grande salle, comme lui poudrée à blanc, régnait une chaleur d'équateur. Car ce n'avait pas été en vain que 1.300 degrés, treize heures durant, avaient ronflé dans le donjon central, bardé de fer. « Les murs n'ont pas moins de 45 centimètres d'épaisseur ! m'avait dit Lanvol, très fier de son information, et tu sais, avait-il ajouté, quelle mémoire de la chaleur a la brique réfractaire. »

Par la porte démurée, béante, Lenoble y pénétrait, cependant. A chaque voyage il revenait, portant une forme cylindrique, en terre réfractaire, elle aussi. Il l'ouvrait sur la table voisine et dans sa hâte de savoir ce que lui avait laissé le feu, il se brûlait les doigts. Le vase comparaissait enfin. De quel œil sévère son auteur l'examinait ! Aujourd'hui encore, nous ne nous souvenons pas sans un effroi rétrospectif de l'exécution sommaire de tel pot jaune au décor noir. Au sortir de la cerce il nous avait paru si beau ! L'instant d'après, il n'était plus que tessons. Nous avions fait un pas, un geste, Lanvol s'était écrié, et comme Lenoble riait : « Viens, dit-il en m'entraînant, je ne veux en voir davantage. Ce potier a le cœur de Brutus ».

Dans l'atelier suivant la vue du tour nous consola. Max s'y installa et au ronron de son mouvement il disait, très grave : « Dire que c'est là-dessus que, depuis la nuit des temps, l'humanité cherche la forme de son âme ! »

Petite-fille de Chaplet, le grand aïeul à qui la céramique doit de si glorieuses couvertes, Mme Lenoble nous accueillit au seuil du logis. Elle nous ouvrit les vitrines où, parmi des tableaux dignes d'eux, les rescapés rêvent au péril qu'ils ont couru. Comment vous dire *le bol brun et jaune roux*, la *bouteille brune décor jaune*, le *pot brun foncé et bandes rouge corail*, le *gros pot céladon blanc craquelé* ou celui, dont le nom : *poudre de thé*, est un hommage au Japon ?

« Vois comme ils s'offrent, disait Lanvol. Ils tentent la main. Prends-les donc, soupèse-les, fais-les tourner. Caresse-les. C'est une volupté et tu les verras, aussi bien, sinon mieux, avec les mains qu'avec les yeux. »

Il avait empaumé le *pot bleu lapis à points turquoise* et le considérait à bout de bras. « Regarde ! Il a un profil humain. Il respire. Puissant et souple, il vit à la façon d'un athlète. Et sa couleur ! Ce n'est pas le glacis d'une couverte, ce n'est pas un fard, ni même la peau, c'est la chair ! Admire, continua-t-il, en prenant le *vase bleu turquoise grand feu*, admire cette simple majesté ! Matière, volume, décor ne font qu'un. La lumière sculpte les beaux cabochons du col. Elle brille et rit sur les ondes circulaires qui, souvenir des vagues marines, plissent la panse et font vibrer tout le vase. Il y a dans cette architecture élémen-



taire une sécurité, une sérénité qui évoque l'art à son origine. C'est le mur cyclopéen, c'est Mycènes et la Porte aux lionnes. — IIe millénaire avant Jésus-Christ, dis-je, dans l'espoir de conclure — Si tu veux. Mais les dates n'interviennent plus et j'ai eu tort d'essayer de situer cette chose... C'est, affranchie du temps et de l'espace, la beauté essentielle, éternelle. »

Il se tut. Je n'avais pu placer un mot et le crâne me faisait mal comme si Lanvol m'y eût brisé tous les pots du monde.

Aussi, quand *Art et Médecine* m'envoya à Lyon, l'hiver dernier, pour voir la belle Faculté de Grange-Belle et Jean Lépine, son doyen, me gardai-je bien d'en informer un ami si dangereux.

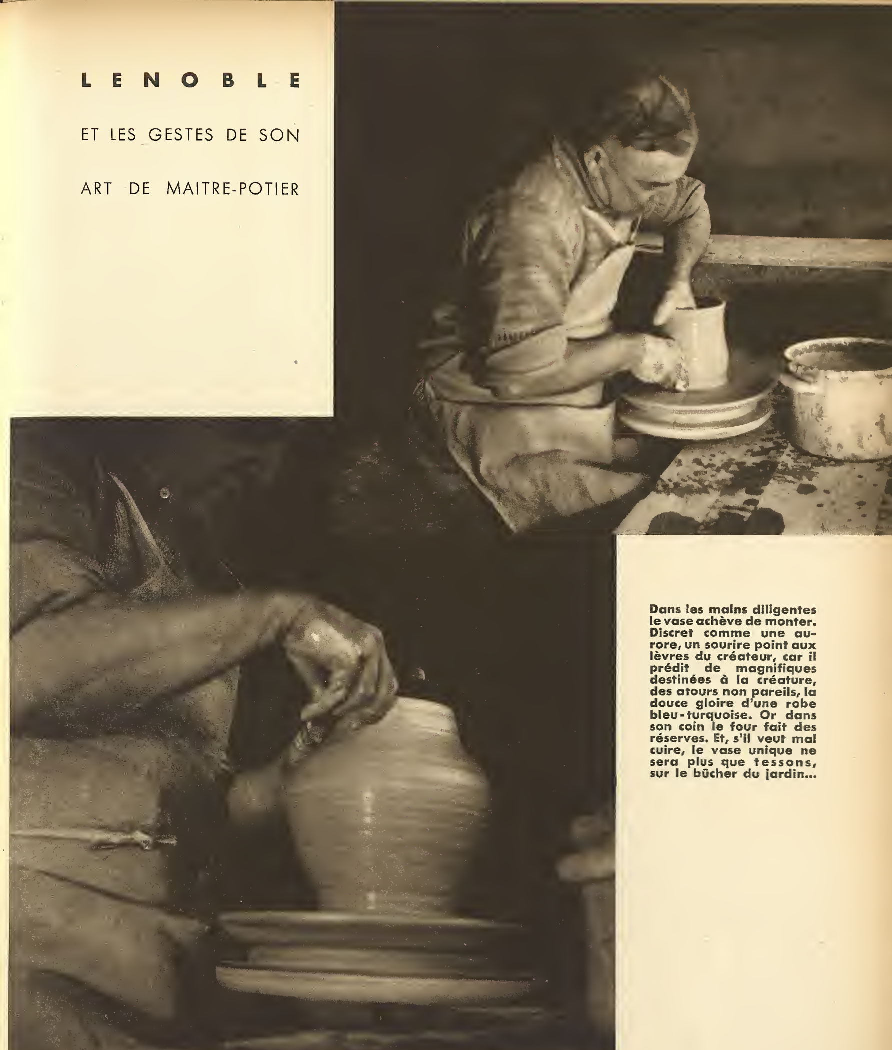
Je pris, seul, le chemin de la Croix-Rousse, où, parmi les canuts, Claudius Linossier invoque la matière. Je ne vous dirai pas la façade grecque de sa charmante maison. J'irai tout droit à la forge et ce sera le seul moment où je regretterai l'absence de Lanvol tant s'imposera la réminiscence du *Rheingold*. Deux comme les dieux voyageurs et nous enfonçant sous terre au bruit des marteaux qui nous guident, nous aurions si bien eu l'air d'aller reconquérir l'or du Rhin. Au bas de l'escalier, je heurtai une porte. Linossier parut. Maintes fois, je l'avais rencontré rue Cam-

Photos Zuber.

A chaque tour le vase naît un peu plus et les souples mains amoureuses épousent la terre humide et blonde. Au rythme du pied le tour ronfle doucement. Encouragée par l'esprit du haut de la belle tête la matière éveillée rit dans le berceau des paumes. C'est la genèse en abrégé. Et le démiurge de Platon n'eut si noble application ni si tranquille majesté que Lenoble à son tour.

L E N O B L E

ET LES GESTES DE SON ART DE MAITRE-POTIER



Dans les mains diligentes le vase achève de monter. Discret comme une aurore, un sourire point aux lèvres du créateur, car il prédit de magnifiques destinées à la créature, des atours non pareils, la douce gloire d'une robe bleu-turquoise. Or dans son coin le four fait des réserves. Et, s'il veut mal cuire, le vase unique ne sera plus que tessons, sur le bûcher du jardin...

pagne-Première, dans l'atelier patriarcal où de ses petites mains adroites Pompon recréait, en souriant, le règne animal, mais jamais il ne m'avait paru si Niebelung. Il était noir et très pâle — un peu gras. Sa calvitie prolongeait sa pâleur parmi les vestiges d'une chevelure ténébreuse et rebelle. C'était Albérich lui-même. Il souriait pourtant, il m'installait, il répondait à mes questions avec cette candeur hors du monde, qu'ont les plus purs d'entre les artistes. C'est ainsi que je vécus sa vie, l'apprentissage de 13 à 17 ans chez un maître-orfèvre, le lointain cours du soir, vers lequel, les outils rangés, le dîner avalé, on se hâte pour apprendre le dessin, la bosse, l'académie, l'ornementation. J'assistai aux premiers essais de ciselure, de gravure, d'émaillage, d'incrustation. Je traversai la chaudronnerie où, à battre le cuivre, le petit Claudius se rompait les oreilles. Car il s'agissait, n'est-ce pas, de tout savoir. Pénétré de cette nécessité, porté d'ailleurs par sa curiosité et son grand amour de l'art, le voici, enfin, qui aborde la médaille et la statuaire. « Quel solide bagage ont dû vous donner tant de techniques différentes ! » m'écrié-je. « Ai-je su m'en servir ? répond-il. Ai-je renouvelé mon métier ? Ce serait trop beau, je n'ose le croire. »

Je demande : « En somme, qu'êtes-vous, dinandier, orfèvre, potier ? — Ce qu'il vous plaira. Dinandier, peut-être, puisque je travaille le laiton au marteau, orfèvre assurément car, comme cet artisan, j'incruste l'or et l'argent. Mes matières, d'ailleurs, ne sont-elles pas les siennes ? Potier, surtout ! Ne me refusez pas ce titre : j'aime tant la céramique. Seuls les gardiens du musée savent les heures que j'y ai passées, parmi le peuple des vases. J'enviais aux Persans leur richesse de matière, aux Grecs leurs beaux décors, rouges sur fond noir, et semés de touches de blanc. Plus que tous, ces derniers m'empêchaient de dormir. Ils sont

Photos Schall



Voici deux Lenoble encore. Les vitrines de l'artiste leur donnent un avant goût du musée où sont déjà tant de leurs frères de tour... Et puis ce sont les pots « de fer », forgés, incrustés, par Linossier. Que ne puis-je vous montrer avec la pureté des galbes, le radieux et doux éclat dont il anime les métaux, à la flamme et au marteau ! Que ne puis-je vous montrer la forge de ce fils du feu, le chalumeau « son pinceau », sa face de bon Niebelung...



si près du métal ! Comment obtenir cela du cuivre ? me demandais-je. Certes, je pensais bien à l'émail, mais il est si fragile ! L'employer c'était me borner, me condamner à faire petit. J'incrustai et la difficulté fut résolue.

Il avait parlé dans le tumulte, car l'atelier voisin était le fief de compagnons-chaudronniers. A chaque coup de leur marteau un vase naissait un peu plus.

« Vous voyez d'où nous partons, reprit Linossier — d'une plaque de cuivre. Ici tout est chaudronnerie, tout est fait à la main, rien au tour. Nous ne repoussons pas, car nous ignorons la machine. Après avoir amené la forme au marteau j'y incruste des métaux et certains de leurs alliages. »

Ce disant, il prend un vase, écoute avec volupté le son de cloche qu'il rend sous son doigt et continue : « Voici deux noirs de qualité différente que déterminent l'argent et le maillechort (*Maillot* et *Chorier* qui ont donné leur nom à cet alliage étaient, vous le savez, deux ouvriers lyonnais). C'est l'argent, encore, qui allume dans la nuit du métal l'aurore de ces roses délicats, le crépuscule de ces rouges ardents. Ne craignez pas pour les couleurs. Elles défient le feu comme le marteau. » Il saisit un fragment de vase incrusté et le martyrise : « Voyez plutôt, dit-il. J'ai beau le tordre à l'étau, le battre au marteau, le chauffer au chalumeau, ses incrustations ne bougent pas. »

Le bruit de tempête qu'a fait le grand chalumeau, en éclaboussant le métal d'une fulguration livide m'a vivement impressionné. Linossier s'en aperçoit, il regarde l'instrument avec tendresse. « C'est mon pinceau, dit-il, et je n'en sais de tel puisqu'il crée les couleurs et qu'elles sont indélébiles. »

Maintenant il m'entraîne, mystérieux. « Venez *les* voir ! »

Outre les vases et les plats de Linossier, ceux qui, pièces de musée, sont au beau musée de Lyon, ceux que montre Alfred Poyet en sa galerie lyonnaise, et Rouard, ici même, dans ses magasins de l'avenue de l'Opéra (où vous pourrez, d'ailleurs, admirer des pots de Lenoble), outre les vases dont vous aimez les galbes graves et purs, il y a, sombres et riches comme Byzance, les calices, les patènes, les ostensoirs et les chandeliers. Voici un Christ qui appartient au R. P. Charles. Le fond est maillechort noir, la chair cuivre rouge, la croix laiton, le sol et le manteau, différents alliages d'argent. L'auréole, enfin, doit à l'argent pur sa splendeur nacrée.

Encore crucifié pour le remords du monde, mais exempt des clous du crucifiement, le Dieu règne, honoré par les métaux, dur, lumineux et fixe comme eux — prêt à juger ses juges. C'est le redoutable Christ de Majesté.

Je partis, enchanté de l'œuvre et de l'homme. Pendant les six heures que dura le retour (en chemin de fer, cette fois — c'était plus sûr !) j'eus loisir de rêver à mes potiers. Je les comparais, celui de céramique, hôte lumineux de je ne sais quel empyrée, celui du métal, puissance souterraine, par miracle échappée aux hécatombes du Gottdämmerung, et je partageais avec Lanvol son admiration pour le hasard. En donnant aux deux artistes le physique de leur art, le vieux dieu facétieux nous laisse croire que les matières dont se servent Lenoble et Linossier ont eu le pouvoir merveilleux de déterminer leurs apparences charnelles.





Photo Martinie.

PIERRE MAC ORLAN

PAR O. BÉLIARD

C'est par hasard qu'il naquit à Péronne, où son père, officier, tenait garnison. Mais le hasard, du moins, n'écarta pas sensiblement ce lieu du pays où la famille s'était définie. Les parents des deux côtés, riverains d'une mer couleur d'étain sous un ciel houleux, avaient essaimé vers Calais et Dunkerque. L'une des lignées égrenait des soldats de fortune, c'est-à-dire sans fortune, qui gagnaient leurs galons en marchant sur les routes et dont on veut croire que le premier vint d'Écosse deux siècles après Quentin Durward pour être garde du roi; un paysan des Highlands, brunet, trapu, la tête en boule, un vrai Celte identique à nos Bretons, de qui l'écrivain a conservé le type. L'autre souche forma des universitaires, dont le savoir émancipait les têtes mais qui ne perdaient pas contact avec la nature et emportaient l'argile collée à leurs talons. Somme toute, à l'origine de Pierre Mac Orlan se conjoignent les deux courants de l'Aventure, le musculaire et l'intellectuel. Orphelin de bonne heure, il dut émigrer à Orléans sous la tutelle d'un oncle et fut un écolier sportif, de ceux qui bondissent derrière les ballons de cuir. Après bien des années une mystérieuse impression olfactive, l'odeur des maillots neufs, se rappelle à son souvenir avec quelque mélancolie. Je le vois à cinquante ans, vigoureux, les chairs dures, d'une taille assez brève et comme ramassé sur lui-même, avec un visage qui, de profil, rappelle curieusement celui du Colleone ; un nez résistant de pugiliste, une lèvre inférieure avancée, un maxillaire massif. Mais les yeux sont d'un poète et d'un enfant. Le type de quelqu'un qui se fait tout seul, dans le réel et dans le rêve.

Et en effet, aussitôt finies ses études, Mac Orlan, qu'on appelait encore Pierre Dumarchey, rompit ses amarres. La tutelle de l'oncle était pleine de sollicitude, tout de même rigide et huguenote. Il s'en évada, renonçant à l'aide en même temps qu'il refusait la contrainte, et commença, à Rouen, une existence intrépide et angoissante où le problème du pain se posait chaque jour et n'était pas chaque jour résolu, mais où l'on beurrait de fantaisie cette problématique tartine. Douze métiers,

treize misères ; une chasse perpétuelle avec beaucoup de déceptions et quelques aubaines d'autant plus savourées ; la forte joie des équipes de rameurs et des équipes de rugby, les vers qu'on chante pour soi tout seul ; surtout l'initiation à la magie des ports, dans les estaminets battus par l'éternelle pluie, sentant l'alcool et les épices, où des marins de tout poil jurent dans toutes les langues en vidant leurs poches dans les bas des ribaudes internationales. Quand il débarqua à Montmartre, deux années après, il avait peut-être vingt ans, possédait un certain nombre de maigres trucs pour gagner son dîner, portant des fardeaux, corrigeant des épreuves d'imprimerie, vendant des chansons, dessinant, jouant de l'accordéon.

A Montmartre, il connut des poètes, des artistes. Il fit partie de cette équipe qui portait sa misère avec fantaisie et hantait la compagnie des filles surveillées et des hommes traqués, anciens bataillonnaires, chevaliers de la lune. On a, depuis, beaucoup parlé de cette équipe-là. Ceux dont Frédéric, tavernier du *Quai des Brumes*, nourrissait les fringales au « Lapin Agile » sont pour la plupart devenus notoires ; quelques-uns sont entrés dans les Académies ; quelques-uns ont imposé un goût à l'époque ; quelques-uns ont eu des caresses de la fortune et les moins favorisés ne furent pas les moins singuliers. Pourquoi citer des noms ? j'en oublierais que la renommée n'a point oubliés. Les Lettres et les Arts en sont tout sonores aujourd'hui. Pierre Mac Orlan fut, parmi eux, celui qui venait de la mer, parce qu'il apportait la chanson du port, son humour étrange et bruyant, sa sentimentalité, sa nostalgie, son odeur exotique. Quand il culottait sa pipe en terre au « Lapin Agile», Paris vu de ce promontoire, avec son bruit multitudinaire et ses grandes vagues de brouillard, prenait une signification d'Océan. D'ailleurs il était là comme un long-courrier pour qui Paris n'eût été que le centre des échanges où l'on vend son fret, où l'on en prend d'autre. Pauvre négoce. Mac Orlan exposait de la peinture, essayait de caser des vers, réussissait à glisser dans les périodiques ses premiers contes, couchait parfois sur des piles de journaux, dit-on, dans une chambre vide dont il avait vendu tous les meubles. Et puis, soudain, il disparaissait pour des mois, peut-être des ans. On apprenait, après, qu'il avait tout ce temps peiné mystérieusement en Bretagne, à Londres, sur le Rhin, en Italie, été gardien de je ne sais quoi en Hollande, marchand de je ne sais quoi en quelque coin méditerranéen.

Quelques souvenirs de ce temps d'errances, réunis, sont devenus un livre : *Villes*. Mais il faut en chercher un peu partout dans son œuvre, emmêlés de choses imaginées. On a aussi de lui ses impressions de *Hambourg*. Et tous ses romans sont, avant tout, des paysages médités, mieux que médités, reçus comme des heurts. Les curieux, les touristes ne voient que la peau des villes. Pour connaître un lieu, dit Mac Orlan, il faut y avoir gagné son pain. C'est vrai. Ce n'est pas la seule vérité ; mais ceux qui cherchent leur vie voient assurément ce qu'il y a de caché dans le fond des villes et dans le fond des gens. Aujourd'hui que Pierre Mac Orlan est un écrivain célèbre et qu'il a place au soleil, bien des visages de choses et d'hommes dont il eut la confiance se ferment devant lui ; les quartiers réservés, les ruelles noires au bout desquelles on voit la danse des mâts, le prennent pour un étranger et, s'il entre dans un cabaret, le cabaret cesse de chanter. Mais cela importe peu, son but est acquis et son initiation à l'Aventure est complète.

Au surplus, il n'a jamais joué au bohème ; il accepta les années difficiles comme un passage étroit qu'il faut bravement franchir mais où il n'est pas question de s'attarder. Il n'eut pas de goût pour une pègre dont la nécessité lui imposait la compagnie et dont le pittoresque lui sembla creux. Il a d'ailleurs une horreur bien concevable pour le pittoresque. Dans ce monde-là, il ne s'est saisi que de ce qu'il y retrouvait de lui-même, une force libre, un frisson sentimental, de l'ironie, une inclination vers l'irréalité, la sorcellerie et le rêve.

Sa dilection pour les ports est singulière et symbolique. On sait que Montmartre même fut pour lui un port au bord du brouillard parisien. Ses préférences ne vont pas aux rades éblouissantes de la Méditerranée ou de l'Orient qui sont déjà des rêves réalisés, mais aux ports du Nord, estompés par des fumées, sous des ciels lourds, avec des noirs vigoureux et de beaux gris d'eaux-fortes. Il aime que ce soient de vieilles villes où vient se perdre la légende des fleuves, avec des rues où les nuits et les superstitions s'attardent. Il n'y a que ces ports-là, vous comprenez, qui invitent aux départs, qui mettent en valeur la merveille devinée derrière l'horizon, les îles aux noms qui ont une couleur, l'Aventure qu'on ne courra qu'en songe. Un trait bien significatif, Mac Orlan a parfois traversé la mer, mais ce fut en quelque sorte à regret. Il n'aime la mer que vue du port, comme une zone symbolique, qui devrait être infranchissable, entre la réalité et ce qu'on imagine. L'Aventure, c'est partir sans jamais arriver. C'est, dit Pierre Mac Orlan, le leurre suspendu devant les naseaux de l'âne et vers lequel il court toujours, qui est une chose sublime et qui, s'il y pouvait mordre, ne serait... qu'une carotte. Il ne faudrait demander au réel qu'un cadre pour la création, une ambiance, un quai de départ.

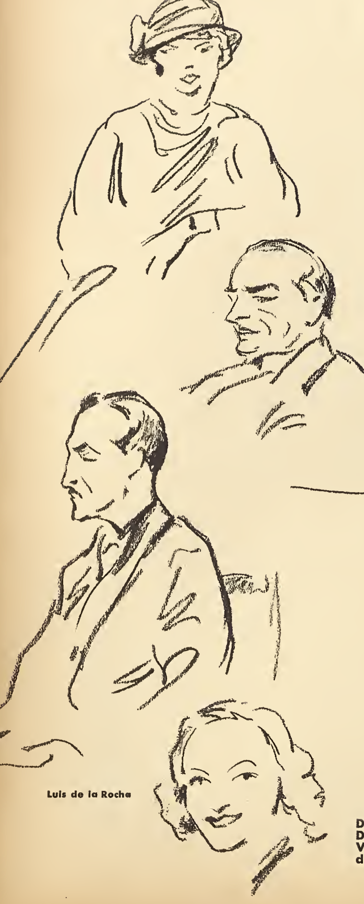
Et voici justement le caractère des romans de Mac Orlan, ceux qui se nomment *Le Chant de l'Equipage*, *Quartier réservé*, ceux que groupe le titre : *Sous la Lumière froide* et qui sont des choses les plus impressionnantes que j'aie lues. Tous sont, à leur début, solidement amarrés à la réalité, à la description émouvante d'une ambiance où l'auteur vécut, et partent de là, toutes voiles dehors, au delà de l'espace connu, voire au delà du temps. Si, dans *La Bandera*, l'aventure paraît tout au long rester en vue d'horizons explorés par le romancier, que le Maroc insoumis et l'âme obscure des mercenaires de la Légion avaient ému et qui voulut placer en cette atmosphère une tragédie de caractères, on voit en d'autres livres courir une fantaisie plus libérée au-devant de l'inquiétant avenir dont notre génération se tourmente, et se dessiner des scènes d'apocalypse. *La Cavalière Elsa*, impudique mascotte militaire au cœur trouble, apparaît portée par l'Armée rouge. La Nelly du *Quai des Brumes* elle-même ébauche aux derniers feuillets sa transformation en image révolutionnaire et *La Vénus internationale*, colporteuse d'un idéal nouveau, est rêvée entrant avec son ballot dans le petit coin même où Pierre Mac Orlan, grand constructeur de rêves et rénovateur du roman d'aventures, a définitivement jeté l'ancre, au bord de la route, à Saint-Cyr-sur-Morin. Car la vie errante peut être finie pour celui qui a conquis la sécurité, mais son aventure continue. Elle est intérieure, voilà tout.

L'abri où l'on peut voir pousser son herbe, où l'on récolte ses pommes, ne saurait faire à un homme comme celui-ci une âme de sédentaire. C'est quand on a donné à la nécessité son congé que l'esprit voyage le mieux. Pierre Mac Orlan a le travail plus paisible et fatigue ses muscles avec un luxe sportif ; mais il reçoit la confidence du paysage ému où se décida le sort de la guerre et, d'ailleurs, de tant d'autres guerres passées que nulle part on n'écouterait mieux le pas furtif de celles qui viennent. Il se recueille sur le bord de cette route comme au carrefour des temps. A l'heure du chien et loup, derrière la porte, son accordéon ravive les nostalgies...

Octave Béliard

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE


Luis de la Roche

De haut en bas, Mme Marguerite Deval, M. Jacques Baumer, M. Victor Boucher, Mlle Perdrière, dans « Les temps difficiles ».

Michodière : *Les Temps difficiles*, de M. Édouard Bourdet. — Nous voyons dans *Les Temps difficiles* deux dynasties bourgeoises qui comptent dans leur descendance de lamentables dégénérés. Admettons ! Mais ne généralisons pas. Qui ne garde le souvenir, depuis 1914, de tous ces « bourgeois » qui, soudain jetés en plein péril et en pleine vie primitive, inhumainement dure, se révélèrent magnifiquement équilibrés, vaillants, sains en un mot, au physique comme au moral ?...

Jérôme, industriel, ne connaît que la morale des affaires. Le salut de sa firme est pour lui la suprême loi. Marcel, son frère, est un tendre, un insouciant, un aboulique. La femme de Marcel, Suzy, ancienne actrice, ne rêve que respectabilité. Leur fille Anne-Marie, fort jolie, n'aime que ce qui brille. Pas méchante, mais égoïste, assez inconsistante. On lui pardonne, car elle n'a que dix-huit ans. Leur fils Jean-Pierre, garçon de vingt ans, travaille ferme, il ne mâche pas ce qu'il pense, il a quelque chose de la gouaille de Gavroche, c'est le personnage le plus sympathique de la pièce.

Mélanie Laroche, héritière d'une autre grosse affaire industrielle, est si futile qu'elle laisse s'effondrer, faute de surveillance, une énorme fortune. Son fils Bob est un monstre à demi gâteux, affligé de tics horribles et quelque peu paralytique.

Jérôme, pour sauver ses affaires, déterminera sa nièce, l'exquise et fraîche Anne-Marie, à épouser le monstre. L'attrait d'un diamant éblouissant emporte l'adhésion de cette jeune fille.

Et voilà le drame. Bob Laroche est si parfaitement hideux et Anne-Marie a tant de charme floral que le spectacle de leurs fiançailles crée, littéralement, une angoisse. Pareille union tient du forfait, de l'acte contre nature, donc de l'exceptionnel. Le grand cri de tout un peuple n'est-il pas, actuellement : « Nous ne voulons plus que tout soit à vendre » ? Ajoutons cet autre, que nous affirmons avoir entendu de nos oreilles, à la Michodière : « Oh ! j'avais envie de siffler. » Ainsi parlait, à l'entracte, une jeune fille 1934, s'adressant à ses parents.

L'on aurait tort de siffler *Les Temps difficiles*. C'est, somme toute, un conte moral, puisque Anne-Marie, une fois unie au dégénéré, est affreusement malheureuse et, pour ainsi dire, en pure perte, dès lors que les Laroche sont ruinés. Et c'est une excellente tragi-comédie, qui contient plus d'amusante satire que de drame, et dont le mouvement et le dialogue sont, comme l'on s'y attendait, supérieurement menés.

Avec Mlle Perdrière qui joue Anne-Marie en artiste aussi intelligente que gracieuse, et M. Dalio qui fait du personnage de Bob une création hallucinante, Mmes Marguerite Deval, Jeanne Provost, Jeanne Lion et Maria Fromet, MM. Victor Boucher, Jacques Baumer, Bergeron, Bonvallet, Christian-Gérard et Taillade conduiront fort loin, sans aucun doute, le succès des *Temps difficiles*.

Bouffes-Parisiens : *Le Bonheur, Mesdames*, de M. Francis de Croisset. Couplets de M. Willemetz. Airs de M. Christiné. — Le marquis des Arromanches, vieux barbon jaloux, est berné par sa femme qui a vingt ans, est fort légère et ne peut voir une femme heureuse sans avoir envie de lui chiper son bonheur. Ainsi s'attaque-t-elle, d'abord victorieusement, aux Cartier, couple modèle. Mais Paulette Cartier, épouse aimante et vertueuse, usera d'une défensive si adroite qu'elle reprendra son mari. Un benêt qui se croit Don Juan, une belle-mère classique et un jeune ménage de snobs complètent ce groupe de mondains de l'époque 1900, dont M. Francis de Croisset tire les ficelles avec esprit, sans autre but que d'amuser : à quoi il réussit pleinement.

Les alertes couplets de M. Willemetz sont chantés sur des airs de M. Christiné, tous déjà familiers à tout le public et que l'on retrouve avec plaisir. Pourtant, quelques chansons inédites n'auraient rien gâté.

Mais comment bouder, quand on a ri de tout son cœur ? Mlle Arletty, qui stylise en quelque sorte la cocasserie, possède à un degré incroyable l'art de communiquer ce qui paraît bien être son propre amusement. Michel Simon, puissant caricaturiste, pousse la bouffonnerie de son personnage jusqu'au grandiose. Et Suzanne Dantès, si finement sensible, Simone Simon, fruit vert acide et sucré, au joli talent de fantaisiste, Jeanne Veniat, joyeusement plantureuse, et Koval, Lepers, Numès fils, etc., sont tous aussi à louer et à remercier chaleureusement, pour le gai plaisir dont ils éclairent chaque soir, avec bienfaisance, la tristesse de notre temps.

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

Les curiosités les plus savoureuses du mois sont les nouveaux enregistrements de *Marius* (C.) par ses créateurs. On retrouvera ici, avec plaisir, les voix magnifiquement « fruitées » de Raimu, de Pierre Fresnay, de Charpin et de leurs camarades dans la *Leçon de bistrot*, dans le *Retour de M. Brun*, la « sortie » laborieuse de César et dans les confidences conjugales de maître Panisse. Les joyeux dialogues de Marcel Pagnol gardent, hors de la scène, tout leur relief et toute leur vivacité. La gravure sur cire semble même survolter le savoureux accent local et créer une atmosphère extrêmement évocatrice.

On nous promet la suite de ces enregistrements avec Orane Demazis, qui nous donnera également quelques fragments de *Fanny*. Ainsi s'enrichit lentement le répertoire du théâtre phonographique qui constitue un procédé de diffusion et de propagande dont l'art dramatique peut tirer le plus grand profit.

Parmi les disques d'orchestre il faut signaler une excellente exécution de la *Symphonie inachevée* de Schubert, par l'Orchestre symphonique de Londres, sous la direction de Sir Henry Wood (C.). Nous remarquons, depuis quelque temps, que les enregistrements qui nous viennent de Londres sont d'une qualité acoustique remarquable. Celui-ci confirme notre observation.

Une petite pièce rare et savoureuse, la *Pastorale* (C.) de Stravinsky, exécutée sous la direction de l'auteur et écrite pour un violon, un hautbois, un cor anglais, une clarinette et un basson. Cet ensemble de sonorités sans doublures est extrêmement phonogénique et tous ces instruments sont employés ici avec une originalité de rythme et de touche réellement extraordinaire. Il y a là une note de fraîcheur acide d'une saveur exceptionnelle.

Columbia nous offre également quelques transcriptions de fragments de ballets de Stravinsky. On y trouve l'éblouissante danse russe de *Petrouchka* (C.), le *Scherzo* et la *Berceuse* de *L'Oiseau de Feu* (C.). Ces arrangements sont évidemment un peu trop simplistes et l'auteur y tient la partie de piano sans grand éclat. Mais les violonistes seront heureux d'apprendre que ces pages entrent désormais dans leur répertoire.

Un bel enregistrement de Georges Thill, *Rêve d'amour* de Liszt (C.), quelques bons jazz du « B. B. C. Dance Orchestra » et d'amusants duos de Pills et Tabet et de Gilles et Julien complètent ce catalogue.

Chez Pathé, nous trouvons des extraits des opérettes à la mode, *Valse de Vienne*, avec André Beaugé (P.), *La Guerre des Valses* (P.), avec Germaine Féraldy ; *Florestan Ier*, avec Robert Burnier (P.), et surtout six fragments de la comédie musicale de Reynaldo Hahn et Sacha Guitry, *O mon bel inconnu...* (P.). Vous trouverez, enfin, dans cette collection, la fameuse valse enregistrée à trois voix, comme elle fut écrite, et d'autres citations de cette charmante partition interprétées par Huguette Gregory, May Muriel, Jane Morlay, Arletty, Guy Ferrant et l'auteur en personne.

Aux amateurs de *bel canto*, je signale un résumé du *Trouvère* (P.) concentré en six disques et interprété en italien par des artistes de la Scala de Milan. Vous trouverez, en particulier, dans le trio final du 1er acte, une magnificence vocale incomparable.

Enfin Maurice Rostand a interprété lui-même au micro deux de ses poèmes intitulés *A mon père* (P.) et *Quand je t'attends* (P.), qu'il détaille avec la plus juvénile ferveur.

Chez Gramophone la scène finale du *Crépuscule des Dieux* (Gr.) bénéficie de la voix splendide de Mme Marjorie Lawrence qui est en train de se classer brillamment parmi les plus beaux organes du théâtre lyrique contemporain.

Et nous serions heureux de recommander sans arrière-pensée l'enregistrement du *Premier Quatuor* de Fauré (Gr.) si sa qualité technique était plus soignée et digne de ce texte d'une incomparable séduction. Il n'en constitue pas moins un document précieux qui comble provisoirement une lacune dans notre discothèque.

Enfin, saluons un effort considérable réalisé par le chanteur érudit qu'est Yves Tynaire qui nous donne dans un premier album des disques « Lumen » un aperçu fort instructif sur *Sept siècles de musique sacrée* (L.). Il y a là des textes du plus haut intérêt, interprétés d'une façon parfaite. Ce sont des pièces d'archives de tout premier ordre.

(C.) Columbia ; (P.) Pathé ; (Gr.) Gramophone ; (L.) Lumen.

Vuillermoz

ÉLÉGIE

PAR TRISTAN DERÈME

Vous savez de ces cœurs tristes et langoureux;
Je connais leurs secrets voluptueux et sombres;
Le soleil ni l'amour ne brillent plus pour eux,
Et pour rêver encor d'un paysage heureux,
Ils évoquent des Ombres.

Un fleuve s'attardait sous les coteaux fleuris,
Et les roses riaient à leurs jeunes journées.
Ce n'est plus aujourd'hui que guirlandes fanées
Et lierre morose où leurs songes sont pris.

La mer les fait penser à d'obscures tempêtes,
Aux rêves dont l'orage arrache les lambeaux;
Et dans les tourbillons des plus brillantes fêtes,
Ils voient leurs souvenirs éteindre les flambeaux.

Le printemps qui revient n'a plus pour eux de charmes;
Ce sont de vieux avrils que couve sa chaleur;
Égarés dans le monde, ils se plaisent aux larmes,
Et dans la solitude emportent leur douleur.

Adieu, Mélancolie! et qu'une corde neuve
Bruisse en souriant sous un ballet de mots;
Qu'Amour brille en mes vers comme se mire au fleuve
La fleur qui bourdonne aux rameaux.

Tristan Derème

LECTURES
GEORGES DUHAMEL

PAR PIERRE DOMINIQUE

LA dernière fois j'ai parlé de M. Léon Daudet. Je parlerai aujourd'hui de M. Georges Duhamel. Car notre famille médicale est si riche en écrivains que nous y trouvons les pensées les plus diverses, les conceptions les plus opposées, les visions du monde les plus contradictoires. Et que c'est un plaisir pour le critique d'avoir à rendre justice aussi bien à droite qu'à gauche, de pouvoir souligner — Hippocrate et Galien étant toujours à l'honneur — le talent dans tous les coins.

M. Duhamel avait déjà à son actif une première série singulièrement retentissante : *La Vie et les Aventures de Salavin*, cinq volumes. Voici maintenant la *Chronique des Pasquier* qui en est à son deuxième volume. Pour ceux donc qui n'auraient pas encore lu *Le Notaire du Havre*, qu'ils le lisent avant *Le Jardin des bêtes sauvages*, encore que ce livre-ci ait son individualité propre. Pour moi qui ai lu *Le Notaire* avec un plaisir sans mélange et *Le Jardin* avec une espèce de passion, je veux dire les raisons de mon plaisir, ou mieux de ma volupté. C'est que M. Duhamel m'a plongé dans la vie de cette petite bourgeoisie française qui, pour se loger parfois à Paris, n'en reste pas moins toujours provinciale, avec les étroitesses et la solidité de la province. Elle mène, partout où elle se niche, une vie que les faux artistes croient mesquine et qui est singulièrement ardente, profonde, gonflée d'une multitude de rêves et d'espoirs.

Et pas seulement de rêves ou d'espoirs d'argent. L'argent, cela ne suffit pas au petit bourgeois. Il a surtout besoin de ce qu'il appelle une situation, c'est-à-dire d'une place précise dans les cadres qui lui sont familiers. Être ceci ou cela, la fourmi numéro tant ou l'abeille numéro tant, avoir un rôle particulier dans la vie de la fourmilière ou de la ruche, voilà quelle est l'ambition vraie du petit bourgeois français.

Je ne sais si je me trompe, mais je me demande si la *Chronique des Pasquier* ne nous donnera pas un très curieux pendant aux livres de M. Roger Martin du Gard, avec cette différence que M. Martin du Gard étudiait l'échelon plus élevé, les gens « *arrivés* ». Les Thibaut sont des grands bourgeois ; les Pasquier sont des petits bourgeois ; les Thibaut peuvent, comme les personnages de Paul Bourget, se permettre l'amour et l'aventure ; ils ont de quoi et même dans la pire des chutes, le nom leur reste. Les Pasquier n'ont rien. Les Thibaut sont des chefs, chefs bourgeois, mais chefs ; les Pasquier, c'est ce qui remplit la rue dans un quartier sur deux, ce qui, même dans les quartiers où la majorité est ouvrière, s'impose par la qualité.

Je les ai suivis avec passion, dis-je, tout au long du livre, car je les connais, ces Pasquier. Nous avons vécu porte à porte, comme on dit. Le père est léger, vaniteux, bavard et coureur. La femme est aimable et casanière, avec une beauté dont il ne restera bientôt plus que des restes ; elle s'épuisera toute une vie à tout faire et, par-dessus le marché, aura encore à s'habiller — car on s'habille chez les Pasquier. Des trois frères l'un s'est jeté dans le commerce, et quel raseur que ce garçon trop économe ! L'autre s'est enlisé dans un bureau. Le troisième prend déjà des allures d'intellectuel. Quant à la fille, une artiste, c'est l'étoile dans le grenier, la lumière dans la cave !

Pour ma part, je les ai reconnus, ces Pasquier devant qui les étrangers s'étonnent, s'ils ne sourient pas, ces Pasquier aussi anciens que notre sol, et dont les qualités sérieuses équilibrent si largement les petitesses et les ridicules. La plupart de nos lecteurs les reconnaîtront. Pour ceux qui connaissent mal ce monde-là, ce peuple de familles travailleuses, le livre de M. Duhamel leur sera un magnifique enseignement. Ils n'y verront d'abord peut-être que la peinture d'un milieu, et puis ils s'apercevront qu'il y a dans tout cela mieux que l'étude d'un cas, et que l'écrivain, sous couleur de raconter les souvenirs d'un enfant, s'est fait l'historiographe étonnamment lumineux d'une petite bourgeoisie qui se confond avec le pays, qui, en toute vérité, peut passer pour le cœur de la France.

Pierre Dominique

VIENT
DE PARAÎTRE

UNE REVUE DU Dr PAUCHET

Réagir, « revue mensuelle de culture humaine » (Éditions Oliven). — « Réagir contre l'improbité, la démoralisation et l'égoïsme, restaurer la dignité humaine... placer les valeurs morales et spirituelles au-dessus des valeurs matérielles », tels sont les buts principaux de la revue dirigée par le Dr Pauchet et qui a pour rédacteur en chef notre confrère Frédéric Saisset, parfait écrivain (et l'un de nos rares vrais poètes).

L'on retrouve dans *Réagir* cette volonté de progrès qui est depuis longtemps, chez l'éminent chirurgien, comme un acte de foi, admirable de conviction communicative ; l'on y retrouve ce « chemin du bonheur » sur lequel vous soutient une discipline du corps et vous guide une morale de l'optimisme et de l'enthousiasme.

La revue du Dr Pauchet, par son élévation, répond à un besoin bien profond.

LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ

La Marquise de Sévigné, docteur en médecine « honoris causa », par le Dr Ives M. Burill. Préface du Pr Laignel-Lavastine. (Éditions Amédée Legrand.) — L'illustre épistolière avait coutume de relater les maux et les remèdes dont elle voyait autour d'elle ou sur elle-même s'exercer les effets. Ses lettres à Mme de Grignan fourmillent de propos médicaux. Ces propos, le Dr Burill a eu l'ingénieuse idée de les relever et le talent d'en faire un livre de grand intérêt — succédant à bien d'autres ouvrages de valeur. Il nous donne là comme une petite Histoire de la Médecine au XVIIe siècle, dans laquelle le diagnostic et la thérapeutique apparaissent tantôt burlesques et tantôt basés sur des observations dignes d'être retenues. Livre de médecin, d'érudit et de styliste, *Madame de Sévigné docteur en médecine* est en outre l'ouvrage d'un ironiste, des plus amusants et, au fond, pas très tendre pour le confrère *honoris causa* du Dr Burill.

MENTIR

Mentir, par François Mazane (Éditions Fasquelle). — Après *l'Amarre*, M. François Mazane (pseudonyme d'un distingué médecin de Saint-Malo) vient de publier un livre qui pose hardiment un redoutable problème.

Une jeune fille, Solange de Bressieu, succombe une fois, une seule fois, à une surprise des sens. Un enfant naît. Le père, Jacques de Fernoy, lieutenant de l'armée d'Afrique, a rejoint son poste. Solange ne reçoit aucune réponse aux lettres qu'elle lui écrit. Elle tue l'enfant. Plus tard, elle épouse un jeune médecin, Jean Civray, qu'elle aime comme il l'aime : profondément. La question est de savoir si elle devra lui avouer sa faute et son crime. Non ! — dit l'auteur, par la voix d'un prêtre qu'il présente comme un saint — Solange *doit mentir !* Si l'on ajoute que ce prêtre rallie à son jugement le propre père de Jean Civray, lui-même médecin et qui accoucha Solange clandestinement, la thèse de François Mazane apparaîtra dans toute son audace. Elle est discutable, elle est contestable, mais le roman est sans cesse attachant, plein d'émotion et paraît noblement, chez l'auteur, témoigner d'une foi profonde, de celle qui n'admet que Dieu pour juge.

LE LIVRE DES PLUS DE SOIXANTE ANS

Le Livre des plus de soixante ans, par les Drs Pierre Bouloumié et Maurice Boigey (Éditions Albin Michel). — Le titre est mélancolique. Peut-être n'attirera-t-il pas les « moins de trente ans ». Quand on est encore près de son printemps, l'on n'aime guère à penser à l'hiver. Mais quiconque a atteint l'âge gris sera tenté, puis gagné et finalement rasséréné par ce livre.

Il est agréable, pour commencer, de recevoir de deux auteurs sérieux l'assurance, établie sur de sûres statistiques, que la moyenne de la longévité ne cesse d'augmenter et que, dans le cas extrême des centenaires, l'on est frappé, « chez la plupart, d'une intégrité relative des facultés au point de vue physique et intellectuel ». Puis se succèdent des chapitres, tous captivants, sur les amours tardives, les défauts et qualités du vieillard, le rajeunissement (expériences de Steinach, de Busquet et Levassort, de Serge Voronoff, du Dr Leriche), les maladies de la vieillesse, la mort, la condition du vieillard dans les sociétés humaines, le code de la longévité et l'art de vieillir. Ajoutons une bien curieuse « revue » du bien et du mal qu'on a dit des vieillards, depuis Cicéron jusqu'à nos jours.

Ce n'est point là seulement un livre de bon conseil. C'est un enseignement philosophique d'où se dégage une sérénité hautement consolante. Notamment, les pages sur la mort y sont très belles, et l'amour du vieillard pour ses petits-enfants y est évoqué de la façon la plus joliment touchante.

LE VOYAGEUR SANS BAGAGES

Le Voyageur sans bagages, par Albert Flament (Éditions Flammarion). — Sans bagages ? Mais oui ! Il suffit, pour voyager avec agrément et avec fruit, d'avoir des yeux qui, par un don de nature, savent trouver infailliblement dans la foule le visage, le costume, le comportement qui méritent d'être vus, dans la couleur du jour la nuance digne d'attention, dans le site le détail essentiel, dans la ville la forme de maison, l'humeur gaie ou triste, l'odeur suave ou offensante

qui en dénotent le caractère. M. Albert Flament a ces yeux-là, mais qui, à vrai dire, ne doivent point guetter par un acte de la volonté. Les grands observateurs ne font pas exprès, semble-t-il, d'observer. Ils font, par grâce d'état, un choix instinctif des seuls aspects de la vie et du monde qui puissent fournir un aliment insigne à leur intelligence, un matériau de qualité à leur mémoire, une étincelle à leur méditation philosophique.

Le voyageur qui nous occupe nous donne l'impression très forte qu'il était muni de cette grâce, tandis qu'il parcourait l'Angleterre, l'Europe continentale, les Baléares, un bout d'Asie, un canton de l'Afrique du Nord. Son livre est la succession d'une quantité de tableautins de primesaut, tracés avec la plus vive aisance, mais qui n'en sont pas moins précis, fermes et d'un frappant relief. En outre, spirituels et, souvent, d'un sens subtilement profond.

M. Albert Flament, en résumé, promène par le monde, avec une espèce de nonchalance, un esprit des plus alerte — et, comme on sait, des mieux meublé de savoir très divers —, puis, élégant et familier, avec un humour qui lui est très personnel, il nous rend mobiles, présents, vivants, ses souvenirs de passant international, auxquels nous prenons un plaisir extrême.

LES SAKHAROFF

Clotilde et Alexandre Sakharoff, par Émile VUILLERMOZ (chez Durand & Cie). — Alexandre, jeune bourgeois russe, est à la fois inscrit à la Faculté de Droit de Paris et à l'Académie Julian. Un soir, il va voir Sarah Bernhardt jouer *L'Aiglon*. Sa véritable vocation éclate : s'il connaît imparfaitement le français, il comprend d'autant mieux que « certains êtres d'élection peuvent parler, sans ouvrir la bouche, un langage plastique d'une bouleversante éloquence ». Il se consacrera à l'art du geste, de l'attitude, de la Danse.

Cependant, Clotilde, en petite mondaine bien élevée (elle est d'une très aristocratique lignée de l'Europe centrale), prenait à Munich des leçons de danse et de maintien. Elle trouve très tôt, pour sa part, sa voie. Elle veut être danseuse. La première fois qu'elle paraît en public, elle obtient un triomphe. Elle voit danser et admire Alexandre Sakharoff. Un jour vient où Alexandre et Clotilde figurent sur le même programme. Ils dansent ensemble. C'est en quelque sorte le public qui les unit dans une même ovation.

Après avoir conté, dans les termes les plus délicats, ce beau roman d'amour et d'art, Émile Vuillermoz analyse l'art des Sakharoff, fruit d'un travail acharné, supérieurement probe et intelligent. Il faut avoir lu cette analyse, qui est d'un musicien consommé, d'un écrivain de grande culture et d'un enthousiaste, pour comprendre à quel degré de noblesse peut se hausser la Chorégraphie. Aussi, tout en goûtant le luxe rare, le goût parfait qui ont présidé à l'édition du volume, à la présentation des photos magnifiques, peut-on regretter qu'une telle leçon de beauté ne soit accessible, à cause de son luxe même, qu'à un petit nombre d'élus.

MONSIEUR LE PREMIER

Monsieur le Premier, par Paul DE COURLANDE (Éditions Denoël et Steele). — Un jeune magistrat, Gaspard de La Hourmerie, frais nommé à Paris, est appelé à juger une très importante affaire, en qualité d'assesseur de M. de Saint-Eygurande, président de Chambre au Tribunal civil.

Pour complaire à la jolie Rachel de Castelrade, dont il est violemment épris, il prépare un jugement qui ne satisfait guère sa conscience. Il n'en aperçoit pas, cependant, toute l'iniquité, tant il est habilement manœuvré par Rachel qui spécule sur sa naïveté... et à la Bourse.

Le second assesseur, Ribal, parangon d'intégrité, ouvre les yeux au magistrat débutant.

Avec un mélange de bonne foi, de sentiment du devoir et de passion vindicative, où il est difficile d'apprécier la part de la vertu, Gaspard jugera, maintenant, selon l'équité. M. de Saint-Eygurande, lui, n'hésite pas à conformer sa sentence au bon plaisir de la même Rachel dont il attend du plaisir, sinon de l'amour.

Quant à « Monsieur le Premier », c'est le père de Gaspard, président d'une Cour de province, sorte de Joseph Prudhomme maniaque des « principes ».

La magistrature est donc assez maltraitée dans ce livre, d'ailleurs avec plus d'ironie que de sévérité. Nous croyons, quant à nous, que dans ce grand Corps, c'est l'intègre Ribal qui est la règle et Saint-Eygurande l'exception et nous aimons à penser que l'auteur n'a eu d'autre dessein que de démonter devant nous, sans généraliser, le mécanisme de certaines compromissions. Il l'a fait avec esprit, il a dessiné son La Hourmerie-Prudhomme avec une rare vigueur caricaturale et surtout il a su composer un roman attrayant de bout en bout.

LE MONT-VALÉRIEN

Le Mont-Valérien, par Jacques HÉRISSAY (Librairie académique Perrin). — Nous respirons depuis vingt ans une atmosphère dramatique. C'est pourquoi, sans doute, les événements relatés dans *Le Mont-Valérien* ont pour nous comme une chaleur d'actualité. Ce livre est pourtant bien un livre d'Histoire et s'il est excellent, c'est justement parce qu'il se distingue par les meilleures qualités du genre, dont l'une — négative si l'on veut, mais si nécessaire ! — est l'absence de passion et les autres sont le scrupule de l'information et l'attachement aux seuls *faits*.

Faits tragiques qui si souvent, sous la Terreur, constituèrent une Justice injuste ! Combien ils paraissent inoffensifs, ces six ermites du Mont Valérien (parmi lesquels se trouve une femme), un à un appréhendés, conduits au Tribunal-sans-miséricorde et guillotinés !

Mais ne nous passionnons pas, nous non plus ! Ouvrons-nous seulement à la pitié, comme n'a pu s'empêcher de le faire M. Jacques Hérissay qui, en écrivant d'une plume aussi élégante que ferme ce *Mont-Valérien*, a ajouté un chapitre de premier ordre à l'Histoire de la Révolution.

R. de Laromiguière

Gamme de nos préparations **anti-anémiques**

Anémies avec **asthénie** Asthénie - Surmenage Fatigue - Convalescences	**Pancrinol**
Anémies avec **insuffisance hépatique**	**Hépacrine**
Anémies **graves** Anémies de Biermer Hémorragies Accouchements	Hépacrine injectable
Anémies **digestives** Anorexie - Hypochlorhydrie Achylie totale	**Hépa-peptine**

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT — R. C. Seine 2.514

Imprimerie KAPP, 130, rue de Paris, Vanves


ART ET
MEDECINE

ANNALES de thérapie biologique

SOMMAIRE

15 Mars 1934

Éditées par les Laboratoires du Docteur F. Debat



Ensemencement des bouillons pour la préparation des antivirus.

Photo Zuber.

Les travaux du Professeur Besredka sur l'immunité locale ont ajouté à la thérapeutique un chapitre des plus intéressants.

Nos longues recherches expérimentales et les nombreuses observations cliniques prises dans les Hôpitaux

nous ont montré l'efficacité hors de pair des antivirus préparés pour réaliser cette immunité locale.

Mais, pour avoir des préparations de grande efficacité, il faut disposer d'une organisation puissante, d'un outillage perfectionné, de techniciens rompus à des techniques spéciales. Il faut, enfin, non seulement avoir des souches microbiennes en nombre considérable mais les renouveler fréquemment.

Une salle de fabrication des pommades Inosepta et Inséva.



Photos Zuber

Laboratoires de vérification des ampoules de vaccin après tyndalisation.

Dans notre Institut de Séro et Vaccinothérapie de Garches, nous avons constamment près de deux milliers de souches différentes. C'est cette multiplicité de souches qui assure à nos spécialités une polyvalence et une activité extrêmes.

Nous avons porté d'abord tous nos efforts sur la préparation des antivirus destinés au traitement des infections cutanées. C'est ainsi que nous avons préparé successivement : La **Pommade Inosepta,** destinée au traitement des furoncles, des anthrax, de l'acné, de l'impétigo, des ulcères et des eczémas infectés, en un mot, de toutes les pyodermites ;



En haut, pemphigus épidémique, chez un nourrisson. L'examen des nombreuses bulles a révélé la présence de staphylocoques.

Le **Filtrat Inosepta** qui présente en ampoules le bouillon antivirus filtré, est plus spécialement indiqué dans les cas graves ou pour le traitement des plaies infectées et des suppurations étendues.

L'**Inosepta auriculaire** et l'**Inosepta ophtalmique** sont, le premier un filtrat stérile en ampoules de 2 cc., l'autre une pommade, tous deux préparés avec des souches provenant d'infections auriculaires ou ophtalmiques.

Pour le traitement du coryza et des affections rhino-pharyngées, nous préparons, sous le nom d'**Inorhinyl,** un filtrat de cultures des espèces pathogènes rencontrées dans les voies respiratoires supérieures et qui sont la cause de diverses affections aiguës et chroniques;

L'**Inoxyl** est une pâte dentifrice préparée avec les antivirus spécifiques des gingivites et stomatites.

Nous inspirant des derniers travaux bactériologiques qui ont révélé le rôle prépondérant du bacille coli et de l'entérocoque dans l'affection hémorroïdaire, nous avons lancé récemment la **Pommade Inséva,** à base d'antivirus de ces deux microbes.

Cette pommade apporte un soulagement immédiat aux hémorroïdes externes et internes et guérit rapidement les lésions ano-rectales.

Les **Ovules Inséva** sont des ovules-vaccin riches en cultures de bacilles coli et des divers microbes qui entretiennent les infections des voies génitales de la femme. Ces ovules agissent admirablement dans les leucorrhées chroniques ou aiguës.

Etendant les applications de la méthode de Besredka aux infections du tube digestif et des voies urinaires, nous avons créé également deux spécialités qui s'administrent per os :

En bas, avec le traitement à la pommade Inosepta, la guérison est complète, l'éruption bulleuse a disparu sans traces.





L'**Insévaccin anticolibacillaire,** pour le traitement curatif des colibacilloses;
L'**Insévaccin antityphoïdique T. A. B.,** qui permet de réaliser la vaccination préventive des fièvres typhoïdes et para-typhoïdes.
Ces vaccins buvables présentent, sur les vaccins injectables, les trois avantages suivants :
Ils sont sans contre-indication quel que soit l'état des malades, ils ne déterminent aucune réaction locale ni générale, enfin, ils ne provo-

Ce bébé prématuré qui pesait 1500 gr. à la naissance, eut, au 20e jour, le bras gravement ébouillanté. Ses plaies s'infectèrent rapidement. On les traita par tamponnements quotidiens à l'éther suivis d'application de pommade Inosepta. Les photos représentent, en haut à gauche, l'état des bras le jour de l'institution du traitement ; en bas à gauche, les plaies en bonne voie de cicatrisation. Ci-contre après guérison complète.

quent pas de période de sensibilisation à l'infection. Nos **Insévaccins** buvables, comprenant à la fois l'antivirus et les corps microbiens tués par la chaleur, sont beaucoup plus actifs que les comprimés qui ne contiennent que les corps microbiens.

Les travaux des maîtres et des praticiens et nos propres observations démontrent surabondamment que l'antivirusthérapie est une méthode sûre, rapide, efficace, qui met à la disposition du médecin une arme des plus puissantes, dans de nombreux cas devant lesquels il se trouvait à peu près désarmé.

SOMMAIRE

AVRIL 1934

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS



Photo Schall.

La campagne entre Saint-Amand-Montrond et Fosse-Nouvelle, dans la partie méridionale du département du Cher: une région paisible, amicale au promeneur.

BERRY

PAR GASTON CHÉRAU
DE L'ACADÉMIE GONCOURT



Photos Schall.

A gauche, une vue de Bourges, ancienne capitale des Gaulois Bituriges, plus tard chef-lieu de la Première Aquitaine et successivement, ville épiscopale, siège d'un comté, d'un duché, capitale du résidu de royaume de Charles VII, lieu de naissance de Jacques Cœur, de Louis XI, de Jean Boucher... cité, entre toutes, d'art et d'histoire. - La route de Vatan à Vierzon. - Ci-dessous, le château de Meillant, du XVIᵉ siècle.

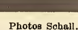


UNE vieille terre qui, à travers son humble et paisible histoire, conservait encore, il y a un demi-siècle, son air et son âme de province oubliée. Il y avait de vastes routes qui, après les moissons, drainaient les hommes du Limousin — ceux qu'on nommait les députés de la Creuse — en marche sur Paris pour les terrassements de la capitale. Ils allaient par groupes, pioche, pelle et bissac à l'épaule et l'on savait quand tel groupe devait passer à tel endroit. Alors, ceux du Berry qui rechignaient à se mettre au régime de la châtaigne bouillie et de la panade au lait, s'arrêtaient à la borne érigée sur la levée du fossé. Quand le groupe des compagnons arrivait, ils se joignaient à lui. Dans la métairie, on laissait les femmes, les vieux et les petits ; c'était bien assez pour labourer les mauvaises terres, soigner les bêtes et battre les grains au fléau. Cinq



Photos Schall.

Le canal latéral à la Loire aux environs de Bannay (route de Cosne à Bourges), région d'un charme doux et riant, aux jolies eaux tranquilles.



Un hameau sur la route de Saint-Florent à Levet. Un tambour de ville berrichon, calme gars bien planté sur ses sabots et dans sa fonction.

mois plus tard, Paris rendait les travailleurs qui redescendaient, la bourse gonflée d'écus, bien contents de retrouver les champs où le blé avait levé, où les avoines étaient déjà hautes; arrivés à la borne, on quittait les compagnons et l'on prenait les petits chemins qui conduisaient au domaine.

Ces petits chemins ! Il fallait les connaître pour se faire une idée du pays ! Des ornières, des grisons, des places gazonnées, de petites mares qui s'étaient installées au milieu ; on traversait des communaux où l'on menait pacager les moutons comme le gros bétail, où les oies se rendaient en file sans l'aide de la gardeuse — et le chemin reprenait un peu plus loin, marqué par les « bouchures » d'où sortaient de petits néfliers, des chênes magnifiques et des poiriers dont les branches restaient inclinées, chaque année un peu plus tirées vers le sol par leurs fruits d'arrière-saison.

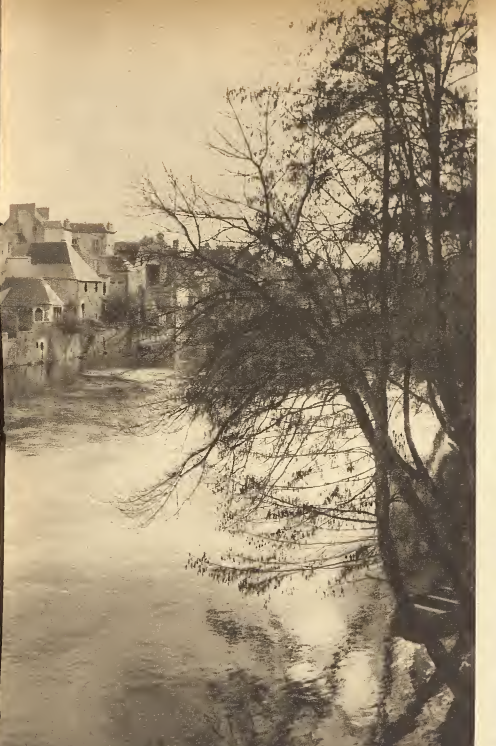
Entre deux routes nationales, il n'y avait pas à s'y retrouver. C'était un embrouillage de sentiers et de passages sur lesquels se greffaient des raccourcis. De temps en temps, on rencontrait une croix qui vous renseignait ; quelques-unes avaient des souvenirs qui portaient à la réflexion. Brusquement, une ferme surgissait : trois bâtiments sans étages, à pignons pointus, aux lourdes couvertures de tuiles plates ; des murs branlants qui défendaient la cour où pourrissait la balle d'avoine dans le purin des étables ; les soues d'où partaient les grognements

des cochons ; les meules de paille où les poules avaient étagé leurs trous de ponte.

Et dans les rayons où les fermes étaient clairsemées, où il fallait faire deux lieues pour en rencontrer une, il y avait des brandes immenses, des petits bois taillis qui avaient poussé dans les terres à marne et à pierrailles, en plaine comme au bord des coteaux quand ils n'étaient pas accrochés aux pentes abruptes qui dominent les rivières ou les ruisseaux dont les eaux limpides sont marron. Et il y avait aussi les grands bois et les belles forêts sauvages.

Alors il ne se passait pas d'hiver qu'on n'entendît le cri d'alarme qui annonçait des loups. Durant les mauvaises années où le froid persistait, ils suivaient parfois votre carriole jusqu'à la ferme. Il n'y en avait peut-être pas beaucoup, mais ils se signalaient partout — au point qu'ils avaient l'honneur de la mention dans les actes notariés : une indemnité était accordée au métayer quand il justifiait que le loup avait visité ses ouailles ou son poulailler. On les chassait comme le chevreuil aujourd'hui, mais on ne se préoccupait pas beaucoup des renards, des fouines, des putois, des loutres qui abondaient. C'était toujours le loup qu'on rendait responsable de tous les méfaits. On parlait de lui comme des sorcières et des fadets, avec qui on le confondait : on avait rencontré une sorcière quand on avait vu luire les yeux du loup au croisement de deux chemins, près de certaine croix de bois à mauvaise réputation — c'était si courant que personne n'en doutait.





Photos Schall.

A gauche, Saint-Denis près Issoudun.— En double page, vue d'Argenton-sur-Creuse, ville gracieuse bâtie sur les deux rives du cours d'eau, centre d'excursion d'un rare agrément. La vallée de la Creuse et celle voisine, de la Bouzanne, sont d'elles-mêmes attrayantes par le caprice de leurs méandres et leur végétation ; en outre, poissonneuses ; enfin, elles conduisent à des sites des plus pittoresques, à travers un pays orné de châteaux et de vieux vestiges.

Dans la Brenne aux centaines d'étangs, il y avait des oiseaux dont on ne trouve plus trace aujourd'hui, sinon dans les pays nordiques ou bien dans les marécages d'Afrique. Les routes ferrées ont fait leur œuvre ; les mauvais chemins à grisons où le tombereau chavirait, ont été aplanis ou redressés ; les patouillards ont été asséchés. Des communaux, il y en a encore quoiqu'ils ne soient plus nombreux. Les croix subsistent et celles qui avaient une histoire ou une légende l'ont gardée, mais il y a des chemins de fer d'intérêts locaux qui font tant de bruit qu'ils auraient éloigné les loups si les loups n'avaient pas disparu avant leur installation. Des chemins de fer, des pylônes d'électricité, des barrages de soixante mètres de haut qui font des lacs de dix kilomètres et qui ont noyé des maisons, des villages, des routes, des ponts, noyé la plus jolie partie de la jolie Creuse romantique... Les vieillards ont abandonné la grosse chaise paillée sur laquelle ils s'asseyaient à la porte de la maison pour recueillir la chronique de la route. Maintenant que la route est goudronnée, ce ne sont plus des gens qui y traînent ; elle est parcourue à cent à l'heure par les autos.

Progrès !

Et pourtant le Berry garde encore quelques-uns de ses prestiges ; mais où est le Berry ? Le Nivernais, la Sologne, la Touraine, le Poitou, le Limousin se disputent ses limites ; et les berriauds ne s'entendent jamais quand il est question de savoir celui d'entre eux qui est pure race. C'est la preuve qu'ils en sont tous ; tant qu'ils disputeront ainsi ils en seront. La France n'est pas près de ne plus reconnaître sa province.

Il est aussi une autre 'marque qui distinguera toujours le Berry ; c'est le bleu sombre de ses horizons. Il faut voir cela de la côte de Corlay qui domine la Vallée Noire où flotte le souvenir de la bonne dame de Nohant. L'a-t-elle aimé, son pays, malgré les désagréments qui l'y ont accueillie ! Elle avait fini par avoir raison de lui et c'est peut-être cette victoire qui l'a si bien fixée à sa terre qu'on ne peut plus concevoir le sol du Berry sans que sa mémoire s'y pose et vous le montre. L'a-t-elle dramatisé à la façon romantique de son temps ? Non, pour ceux qui ont connu le Berry par la bouche de leurs ancêtres, mais il faut en être pour croire que George Sand n'a pas inventé à plaisir ces décors dramatiques aux ruines pour chouettes et pour sorciers, ébranlées par le lierre centenaire et maintenues debout par lui. « La Vallée Noire ! » Une contrée qu'on traverse en trente-cinq minutes aujourd'hui, où il ne faisait pas bon s'égarer à la tombée du jour au temps de la petite Fadette ! En somme, c'est peut-être le cœur du Berry ! La Châtre et jusqu'à

Argenton qui est accroché à sa jolie Creuse ; en amont, Gargilesse et Crozant, et Fresselines, où Maurice Rollinat lança son dernier chant. Mais dans le nord, du côté du Nivernais, il y a aussi de grands bois, et des ruisseaux à écrevisses, et la grosse perdrix rouge qui rappelle si durement, le soir, et un peu du visage de la Vallée Noire, mais plus illuminé ; ce coin-là possède aussi son chantre, Hugues Lapaire.

Où serez-vous donc sûr d'être en Berry ?

Partout où, de ce côté, vous entendrez des gens qui se rencontrent vingt fois par jour se dire en se croisant : « Beau temps ! » ou « Fait-il froid ! » ou « Fait-il chaud ! » n'importe quoi pour déplorer, pour admirer, pour parler enfin parce qu'il est faux de dire que le Midi est le pays des bavards. Le Berrichon rendrait des points au Méridional ; il parle tellement que tant de paroles où sont vantés les plus beaux des sentiments lui font un paravent derrière lequel il se tient à l'abri sagement, soucieux de ne jamais se compromettre.

Gaucheron



A gauche, les bords de l'Indre. — En double page, l'Église de Nohant, architecture rustique des XII[e] et XIII[e] siècles et, derrière les arbres, la maison de George Sand (qui y mourut en 1876) — ou château de Nohant, aujourd'hui converti en musée et propriété de l'Académie.

A Crozant, une boucle de la Creuse, non loin de son confluent avec la Sédelle, aussi sauvage qu'elle en cette région. La vue de Crozant et de son château — l'ancienne forteresse imprenable — quand on suit la route de Cuzion à Eguzon, est celle d'un des sites les plus admirables de France.



Photos Schall.



« L'ancêtre » Xochipilli au musée de Mexico. Cette statue magistrale représente la déesse des fleurs. Le Mexique a, depuis toujours, « cette hantise de la fleur qui se traduit, sur les labyrinthes d'eau de Xochemilco, par la fête dominicale où des bateaux chargés de bouquets et de fruits circulent entre les rives fleuries ».

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE L'ART MEXICAIN D'AUJOURD'HUI

DIEGO RIVERA

PAR ÉLIE FAURE

PARLER d' « art moderne » est un

non-sens. L'art n'est jamais moderne. Il est, ou il n'est pas. Au Mexique, en particulier, l'art a toujours été moderne, ayant toujours été présent. L'Indien du Mexique est demeuré ce qu'il était avant l'arrivée de Cortez. Et on le voit dans ce qui reste de l'art dit «colonial», les églises en particulier. Conçues sans doute par des architectes italiens, puisque le dôme romain a partout remplacé la flèche française adoptée par les Castillans, elles ont été bâties, sculptées, peintes, décorées par des ouvriers aztèques. Eux seuls avaient une préparation atavique et traditionnelle suffisante pour accumuler dans la matière cette saveur de fruit qui rend si touchantes les coupoles de l'Anahuac, pour tailler à même le mur, s'il s'agit de loger un saint, et la niche et la statue, pour ciseler et peindre avec un goût si sûr les motifs de décoration qui ornent les murailles des nefs, des cloîtres, soulignent la force trapue des chapiteaux et entourent les autels de ces grosses tresses minérales pareilles à des guirlandes de fruits et de fleurs. Il y a là un amour de la couleur et de la pierre qu'on ne rencontre à ce degré que chez les peuples dont un grand art a marqué l'histoire, et qui persiste seulement dans les manifestations les plus humbles du sentiment populaire.

Toute maison qu'habite un Indien ou un métis, la plupart de celles des Blancs est peinte, en dehors et au dedans, de tons vifs et légers ensemble qui impriment à Puebla, par exemple, ou à Cuernavaca, cet accent d'harmonie aérienne, sans insistance, posée comme des ailes de papillon ou de la poussière de fleurs sur des cultures lointaines. Du haut de sa cathédrale, Puebla ressemble à la robe d'une infante de Velasquez. Il faut invoquer l'atmosphère qui semble de perle et d'argent comme en Andalousie ou en Castille. Les tons transparents qui frottent les sommets neigeux de l'Ixtécacéhuatl rappellent ces traînées brillantes qui rendent chères aux yeux du peintre les pentes du Guadarrama. A Mexico, sur les toits des terrasses d'où l'on peut, comme les vieux Nahuatls du haut de leurs pyramides, contempler l'horizon circulaire où naviguent des nuages argentés ou roses, on aperçoit des linges qui sèchent, des linges de pauvres gens. On dirait des ailes qui tremblent, des ailes translucides comme celles de ces insectes où tous les trésors des fonds sous-marins auraient déposé leur plus fine écorce. Si l'on ajoute à cela cette hantise de la fleur qui se traduit, sur les labyrinthes d'eau de Xochemilco, par la fête dominicale où des bateaux chargés de bouquets et de fruits circulent entre les rives fleuries, ces corbeilles débordantes qu'on voit à chaque coin de rue, ces gerbes écarlates ou jaune d'or que femmes et enfants agitent sur votre passage, on comprendra que tous les sentiments se traduisent ici par l'exaltation de la couleur. On comprendra la persistance de la poterie flammée ou peinte dont la fabrication nourrit — fort mal — des villages entiers, et dont les formes, les types, les décors, tout en conservant inconsciemment la tradition des ancêtres, varient selon la poétique individuelle et les rythmes collectifs d'une inépuisable imagination. On comprendra que les paysans qui décorent l'autel de la Vierge tissent encore les gerbes de maïs selon le même quadrillé qui orne de crotales entrelacés la jupe de la déesse de la mort. On comprendra cet art des fêtes populaires, ces guirlandes de coques et de calebasses peintes, ces fantoches géants, ces masques en baudruche, où se retrouve l'esprit caricatural, parfois cruel, mais tendre aussi, qui présidait à la conception de la sculpture monumentale aux temps où les symboles profonds et farouches des dieux de la nuit étoilée, de l'efflorescence printanière, du carnage, des moissons et des eaux régnaient sans conteste.

Les jeunes peintres foisonnent au Mexique, tous revenant d'instinct aux inspirations permanentes de l'art populaire, soit dans les exercices rutilants et gauches du tableau de chevalet, soit dans les recherches rythmiques et naïves de la fresque. Des décorateurs de dix-huit ans couvrent de peintures charmantes les murs des préaux d'écoles, floraison nécessaire de ces libres exercices auxquels sont conviés les enfants pauvres, Indiens la plupart du temps, et qui consiste à dessiner ou peindre leurs impressions devant la nature, les êtres, le travail, le jeu. Je veux ignorer leurs noms, comme on les ignore aux époques saintes où l'art demeure anonyme ainsi que le vin et le pain. Quand des personnalités émergent, ici, c'est pour déposer l'offrande de leur génie sur l'autel des dieux tutélaires du Mexique, qui traduisent leur pouvoir indestructible par l'obsession des mêmes formes et des mêmes couleurs. Diego Rivera, Orozco ont renoncé au petit tableautin pour mondaines et amateurs blasés. A eux les fresques géantes, entreprises souvent deux ou trois ensemble, où la sève d'un peuple opprimé depuis quatre siècles remonte avec une violence admirable, et que les besoins instinctifs de la multitude semblent leur dicter.

Comment évoquer en si peu de pages la puissance sauvage d'Orozco, l'abondance profuse, serrée pourtant, l'imagination sans cesse imprévue, émerveillée, le génie lyrique et rythmique de Rivera ? Voyez-les incliner tous deux leur foi de peintres vers la vertu renaissante de leur pays, que le premier n'a jamais quitté — du moins pour l'Europe — mais de qui le romantisme du XVIe siècle occidental tourmente le cœur à travers des réminiscences de Michel-Ange et de Greco, et dont le second retrouve la verve plastique derrière l'influence peu à peu effacée de Michel-Ange aussi, de Tintoret, surtout de Giotto, de Pietro Lorenzetti, et quelque peu du vieux Breughel, dont son long séjour en Europe l'a marqué. On s'étonne que celui qui n'a pas quitté le sol américain reste par le cœur, indépendamment même des formes expressives, le plus Espagnol, c'est-à-dire le plus chrétien des deux — je songe en ce moment surtout à ce *Prométhée* de Pomona où l'élan douloureux de l'homme vers la joie échoue dans l'effort du Titan que le dogme du péché originel a frappé d'avance, et à ces trois soldats dans la tranchée qui semblent porter sur leurs épaules la misère du monde. Tandis que l'autre, en possession d'une sérénité qui s'élargit de jour en jour, reprend la voie de la philosophie aztèque, qui acceptait héroïquement que la fatalité et la liberté s'accordent, pour une harmonie victorieuse du désespoir, dans le profond cœur humain. Tout le drame du Mexique d'aujourd'hui tient en ces deux grands peintres, où le conflit tragique de leur pays et de l'Espagne a opposé deux conceptions irréductibles l'une à l'autre, sinon par le mélange progressif, mais encore si dramatique des sangs. Les États-Unis commencent à les connaître, et apprennent à les comprendre. L'Europe pourrait leur demander des leçons de courage et de dignité.

Ces deux peintres, en effet, ont déjà conquis l'Amérique. Rivera a fait des fresques à Détroit. Tous deux en ont fait à New-York. Leur séjour en Californie est un fait bien intéressant si l'on considère les

rapports politiques et ethniques du Mexique et des Etats-Unis. Il y a là plus qu'un symbole. Un présage. C'est par la Californie que se fait la pénétration réciproque et jusqu'ici pacifique de la force vierge du Nord et de l'indéfectible sensibilité du Sud. C'est comme une France du nouveau monde, avec sa fécondité naturelle, son climat tempéré, ses rivages occidentaux baignés par l'océan, sa situation intermédiaire entre les cadences méridionales et le panthéisme confus des pays septentrionaux. Rivera y est chez lui, plus encore qu'Orozco, dont le génie furieux détonne au sein de ces paysages opulents et de cette existence heureuse. Rivera a emprunté à l'Occident moyen le sens des proportions parfaites, des arabesques spirituelles, des contrastes subtils et des belles matières qu'il introduit comme un levain dans les couleurs ardentes et l'extrême complexité d'âme empruntées aux aspects et à l'histoire de son pays. Il me semble apporter un lien plus étroit

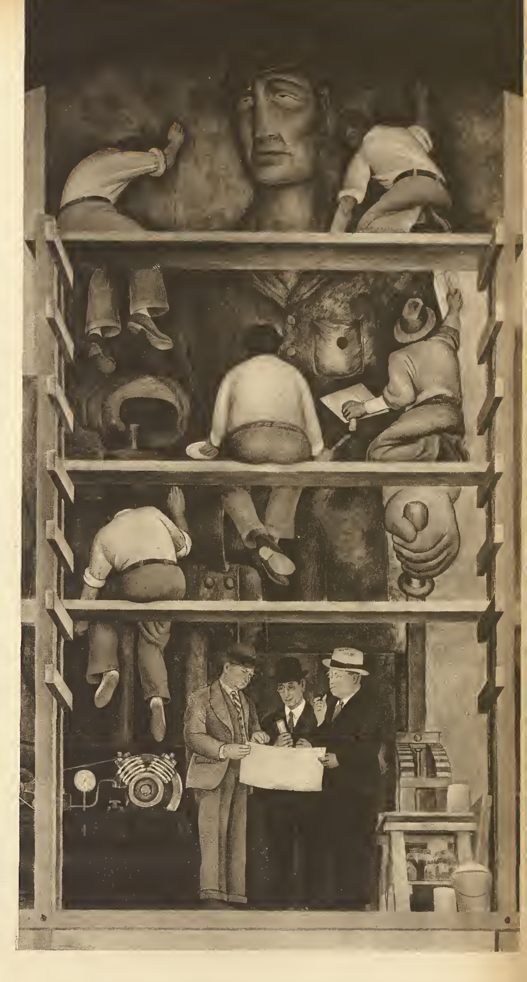
Ci-contre, « l'Esclavage », par Diego Rivera, fresque du palais public de Cuernavaca, rappel dramatique du temps où la récolte de la canne à sucre ne se faisait que sous la menace du châtiment corporel. — Page 21, autre fresque du même peintre, à l'Académie des Beaux-Arts de San-Francisco : « échafaudage peint à même le mur, comme posé sur le sol et qui divise la composition entière en rectangles... où chaque corps de métier est au travail... »



entre le génie des deux Amériques que ne le fait, au moins pour le moment, la violence mystique d'Orozco.

On a reproché à ses fresques d'enfoncer le mur, de manquer de cette pureté abstraite, antérieure aux mauvaises habitudes du tableau de chevalet, qui harmonisait la peinture avec l'impersonnalité de l'édifice et le plan de la muraille. Mais une étude attentive des décorations qu'il a faites à San-Francisco, ainsi que des grandes peintures murales de Mexico et de Cuernavaca, m'a conduit à y découvrir une conception nouvelle de la fresque. Nous devenons chaque jour davantage, par l'auto, le navire, l'avion, la radio et le cinéma, des hommes de l'espace concret, et non plus géométrique, celui que baigne l'air et que la lumière fleurit. Le hiératisme du décor disparaît avec celui du temple. Car le temple est devenu fonction, et même organe, de cet espace concret : il est usine, il est central téléphonique, ou radiophonique, salle de cinéma, transatlantique. Ce qu'il faut éviter, c'est le triomphe du tableau de chevalet, je veux dire la perspective qui ne prolonge la fresque que jusqu'aux frontières de l'espace représenté et ne substitue qu'un paysage limité, et par là même trop réel, à la noblesse spirituelle de la fresque d'autrefois. La fresque d'aujourd'hui doit appartenir tout entière à l'espace total, comme y appartiennent déjà les instruments de transport, de communication et de mesure qui nous le rendent si sensible de nos jours. Diego Rivera a partout réalisé ces vues nouvelles, et je le crois d'instinct, ce qui représente, à mon sens, la formule la plus élevée de la connaissance. On ne s'agenouille pas devant ses fresques, on ne s'y promène pas non plus, on y vit, si je puis dire, cosmiquement.

Je ne puis songer sans sourire à son délicieux décor des Beaux-Arts de San Francisco. Quelle imagination charmante que cet échafaudage peint à même le mur, et qui divise la composition en rectangles inégaux où chaque corps de métier est au travail, architecte, sculpteur, décorateur, ouvrier, ingénieur, car l'ingénieur reprend, heureusement, la place qu'il n'aurait jamais dû quitter dans le chœur des grandes œuvres. Comment ne pas goûter l'esprit du peintre qui se représente de dos, tout à sa tâche, et que ceux qui le connaissent retrouvent tout de suite, sans avoir vu son visage, rien qu'à ses gros souliers peut-être, dont on ne voit que la semelle, et jusque dans sa saveur chaude, sa générosité négligente, sa verve, sa profondeur pittoresque et sans apprêts ni pédantisme, sa vision imprévue mais logique du monde, et cette force satirique qui ne le quitte jamais ? On a parlé de caricature. Il y a de ça. Mais où commence la caricature, et où finit le caractère ? C'est impossible à dire pour les Japonais par exemple, et souvent pour les Chinois, les plus proches parents, avec les Polynésiens, où les mêmes tendances se retrouvent, des peuples du Yucatan et de l'Anahuac. Ceux-ci même, Mayas ou Nahuatls, n'ont-ils pas fréquemment oscillé entre le caractère, marque des époques de foi, et la caricature, marque des personnalités fortement intégrées dans cette foi même ? Le vieil art aztèque est plein de ces rencontres, je dirais même qu'elles marquent son énorme pouvoir plastique où l'excès du signalement moral des individus et des objets



DEUX FRESQUES DE

DIEGO RIVERA



Photo Zuley et Son.

Il n'y a pas seulement, dans l'œuvre considérable et puissant de Diego Rivera, un grand hymne au travail, une poésie de la machine. Voici son « Bal à Telmantepec », plein de force et de grâce hiératique.

entre avec une admirable aisance dans la symphonie cosmique que ses épopées de pierre ne cessent d'exprimer. Serait-ce aussi une caricature, cette étrange image d'enfant qui apparaît dans sa fresque campagnarde au milieu de personnages réels, qu'il a su recréer sous la dictée d'une petite fille dont elle hantait les rêves ? Quand on connaît ses grandes œuvres du Mexique, on est émerveillé de l'étendue de cette gamme que le génie de Diego ne cesse de parcourir. Il ne faut pas laisser subsister là-dessus la moindre équivoque. Ce génie est unité vivante. Imagination plastique, imagination chromatique, oui, et si celles-là n'étaient pas, les autres resteraient poussière. Mais aussi imagination historique, et mythique, et familière. Et si celles-ci n'étaient pas, à quoi serviraient les autres ?

Je voudrais qu'on comprît, chez nous, les abstracteurs de quintessence d'abord, mais aussi les quelques vrais peintres qui bornent leur effort à composer interminablement de charmants tableaux de chevalet, natures mortes, paysages calculés dans tous leurs éléments, femmes sans passion mais non sans grâce dans des intérieurs harmonisés à leur chapeau et à leur robe, aboutissements réussis de divers systèmes esthétiques, musique de chambre où se répète le même morceau prenant, exquis, mélancolique et bref, l'exemple donné par ce gros homme perché de l'aube au soir sur ses échafaudages qui fléchissent sous son poids. Que signifient ces passe-temps d'une élite fatiguée, en face de cette énergie spirituelle, épanouie comme une fleur quelque peu monstrueuse, qui sourd avec l'indifférence des forces naturelles de ce cœur d'un vieux peuple artiste, obéissant à son destin ? La confiance en l'homme nouveau s'y répand comme une marée. D'immenses murailles recueillent avec une rapidité qui révèle un long refoulement, les reflets de l'épopée mythique et historique tranchée par les Espagnols. Elle remonte du fonds spirituel comprimé de ces pauvres gens, pour d'autres travaux, d'autres souffrances, d'autres joies. L'influence des fresquistes italiens, si sensible encore dans les premières fresques qui symbolisent, plus qu'elles ne la racontent, la révolution mexicaine, s'efface progressivement, pour ne laisser dans les dernières, celles de Cuernavaca, celles de Californie, celles de Détroit, que la trace à peine perceptible de cette virtuosité conquise par qui tous les maîtres communient, en fin de compte, dans les grandes ondes rythmiques et harmoniques de l'inspiration. L'épopée du peuple mexicain s'empare des ressources léguées par la vieille Europe à ce métis d'Espagnol et d'Indien qui retrouve dans son cœur la cruauté et la tendresse de ses dieux. Sourde et vive harmonie de ces compositions géantes, étendue mate que la richesse des couleurs élargit encore par contraste et qui environne le tumulte polyphonique d'un silence singulier. Cette densité sourde du ton, mêlée à l'énorme abondance des personnages, leur imprime l'aspect d'une multitude qui monte du fond des temps et accourt de tous les horizons pour réclamer sa place dans le chœur universel. Foule des suppliciés et des bourreaux, foule des sacrifiés, foule des pauvres, humbles pierres ensanglantées par qui s'édifie l'Histoire, voici que vous arrachez votre secret au silence où vous fûtes si longtemps ensevelis. Les fresques de Cuernavaca, serrées comme une danse, ordonnées comme un contre-point, nous font apparaître quelque chose que semblait avoir oublié la peinture, malgré l'effort de Rubens et de Delacroix dont l'inspiration morale et sociale restait assez artificielle, parce que la foi unanime s'était retirée des masses de leur siècle pour ne vivre dans leur esprit qu'à l'état de prétexte, ou de remords. Ici, le « sujet » de la fresque se développe au dedans même de son rythme, et par lui.

J'ai cru longtemps, je l'avoue, à l'indifférence du « sujet », jusqu'au jour où j'ai compris que le sujet pouvait réintégrer le peintre dans la symphonie unanime hors de quoi il n'est que misère et dégoût. Sans doute, à partir de la Renaissance, l'artiste avait toute la matière du monde à recréer. Mais il nous l'a reconquise. Notre fonction est de l'incorporer vivante dans l'orchestre qui s'organise. Nous devons nous libérer des recherches objectives qui ont abouti dans l'œuvre de Cézanne, par un effort de titan, pour accroître notre pouvoir d'une entière obéissance aux commandements plus impérieux qui nous ordonnent d'accomplir notre tâche à notre rang — ni devant lui, ni derrière lui, ni à côté de lui. Croyez-vous donc que les cathédrales françaises seraient aussi émouvantes qu'elles le sont si la mort du Christ, ou la naissance de la Vierge, ou le chœur des anges musiciens, ou les mille métiers des villes et des campagnes s'en effaçaient pour faire place à de simples natures mortes, aussi belles qu'on le veuille, fruits du verger, légumes du marché, pampres des vignes ? Non. Une sympathie unanime, non seulement pour le passé de son pays, mais pour le présent des autres, même quand il paraît en opposition presque antinomique avec l'âme des vieux mythes qu'il ressuscite et incorpore aux mouvements des cerveaux et des cœurs — le tumulte industriel du monde moderne par exemple — anime les fresques de Rivera, parfois celles d'Orozco. J'ai parlé, à propos de celui-ci, des soldats dans la tranchée. J'ai parlé de son drame prométhéen, qui reste au seuil de toutes les avenues dont notre cœur est le centre. L'attitude d'esprit de Rivera, aussi humaine, sinon aussi tragique, embrasse des problèmes plus étendus, et semble moins pessimiste. Ou plutôt son pessimisme reste sur le terrain philosophique, et ne fait incursion sur le terrain social que pour promettre aux malheureux — le péon, le mineur, le soldat, le paysan — auxquels il tend sa large main, un avenir moins affreux. La poésie de la machine, qu'on sentait naître dans les fresques de San-Francisco, et même de Mexico, envahit celles de Détroit. Perforeuses d'où sort le feu, couronne rayonnante et crépitante des moteurs, rythme silencieux et dansant des pistons et des bielles battant la cadence d'une marche nouvelle à quoi s'essaie l'humanité encore titubante, féerie des usines, des gares, des chantiers, des arches illuminées sur l'océan, des tours babyloniennes sur les villes, torches, phares, fournaises du monde bouleversé qui flamboient dans la nuit et renvoient au ciel les éclairs qu'ils lui ont arrachés, vous faites désormais partie de notre vie intérieure, et malheur à qui ne le sent pas. La haine qu'on vous manifeste, c'est de l'amour. L'homme éprouve de nouveau le besoin de s'entendre avec l'homme au sein des forces mêmes et par les forces mêmes qu'il a déchaînées pour les reprendre et les réenchaîner. Nouveaux « sujets » — nouveaux



Fresque de « La fabrication du sucre ».

motifs, nouveaux prétextes d'émotion. Littérature ? Allons donc ! La « littérature », quand il s'agit d'images, est le moyen de relation de ceux qui ne vivent ni ne pensent en hommes, mais en esthètes, ou plus simplement en sots. Dès qu'on pense et vit en homme, le besoin de « littérature » se transpose spontanément. Il devient bon sens, raison de vivre, raison de croire, raison de haïr, raison d'aimer. Des communions nouvelles naissent. Le Mexique peut être fier de posséder des ouvriers de la peinture qui les sentent approcher.

Élie Faure

DE L'HUMILITÉ

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Un ami italien m'a conté récemment une histoire qui vaut un apologue. Il y avait, voici quelques années, dans un couvent de Calabre, un moine qui s'acquérait une réputation de saint ou au moins de thaumaturge. Il guérissait les fièvres rien qu'en touchant le front des malades, il avait prédit longtemps d'avance quelques grands événements, tels qu'un tremblement de terre, la révolution fasciste et le voyage du général Balbo. Il pouvait jeûner pendant des semaines, se recueillir pendant des journées. Même on assurait qu'il s'entourait la nuit d'une petite auréole ; et des frères l'avaient surpris en état de lévitation.

Le tribunal de la Rote apprit ses faits et adressa au monastère un chanoine particulièrement sévère. Ce prêtre fit le voyage en pleine neige et arriva botté, crotté, dans le parloir. Il demanda à voir le saint. On lui fit observer que celui-ci était en prières, en extase.

— Ça ne fait rien, dit-il, conduisez-moi à sa cellule !

On l'y mena. Il s'assit sur un escabeau devant le prie-Dieu et il dit au moine :

— Bonjour, mon frère. Retirez-moi mes bottes.

L'autre eut un petit sursaut. Le chanoine se releva, claqua la porte et repartit vers la gare.

— Ça suffit, dit-il, ce n'est pas un vrai saint.

Vous remarquerez que la plupart des belles histoires sur la vertu d'humilité sont d'origine ecclésiastique. Chose naturelle puisqu'on est porté à chercher les traits d'une abnégation et d'une mortification de l'orgueil parmi les hommes qui ont renoncé à la carrière mondaine. De même, on cherche en général des exemples de vanité chez les artistes de tout poil, à qui la modestie ne sied guère, professionnellement... C'est encore à un évêque (et je m'en excuse) qu'on attribue ce mot fameux : « Moi, pour l'humilité, je ne crains personne... » Et il va de soi qu'il ne fut jamais prononcé, mais qu'on a dû le lire sur une physionomie de prélat. Je me demande si on aurait pu le déchiffrer sur un visage d'homme de lettres.. ?

Mon expérience m'apprend toutefois qu'il y a des intellectuels fort humbles. Ce sont les savants, de préférence. Parce qu'ils ont facilement la conscience que la recherche où ils s'adonnent les dépasse infiniment. La nature est le réservoir, à eux d'y puiser. Mais ils ne créent pas quelque chose du néant. Leur cervelle n'a pas la prétention d'inventer la vérité. Tandis que les gens de lettres nourrissent, envers la vie qui leur fournit tout, une maigre reconnaissance. Ils professent que, sans eux, elle serait comme n'existant pas. Les philosophes sont volontiers idéalistes, partisans de la théorie selon laquelle le sujet est indispensable à l'objet. Le voile scintillant de Maya est une illusion qui leur doit tout. Et quand ils prêchent le renoncement, la fusion du Moi dans le sein d'un Absolu où disparaîtront les apparences, ils imaginent l'esprit de Brahma sur le modèle du leur : apte à tout concevoir, suffisant pour tout soutenir, et qui, s'il s'endormait un jour à force de plénitude, laisserait le néant se rétablir sur l'univers.

Sans rester sur les cimes de la pensée, il faut bien convenir que l'humilité est essentiellement une vertu sociale, j'entends qui a besoin de se manifester à autrui pour être reconnue. Donc elle est par définition un *habitus*, une attitude, quelque chose comme un dandysme. Je lui donnerais volontiers pour symbole Baudelaire frottant ses habits neufs au papier de verre afin qu'ils n'éclatassent pas de fraîcheur et de richesse. Car, entre nous, si on connaît ce truc, c'est qu'il l'a éventé. Il a dû donner négligemment cette petite recette. L'humilité trop humble n'aurait aucun succès.

Et puis, pour reprendre, après le *Magnificat* et mon ami Jules Romains, l'antithèse des Humbles et des Superbes, il va de soi que l'on n'est humble que si on se compare et préfère aux superbes. La vocation de la médiocrité, dorée ou non, peut avoir beaucoup de mérite, elle est évidemment consciente. Elle suppose que la personne choisit le mode d'être qui lui convient le mieux. Ce choix ne va pas sans liberté ni fierté. Prince ne daigne, roi ne puis... Rohan suis. Jusque parmi les petites gens, il y a des Rohan à cet égard. Ils affirment leur petitesse pour nier et mépriser la grandeur. Vue de Sirius, notre hiérarchie sociale et morale doit offrir, plutôt que des degrés, une différenciation. Il n'y a par le monde que des espèces hétérogènes, des fourmis qui ne regardent pas plus les lions que les lions ne contemplent les fourmis. On m'a parlé l'an dernier d'une jeune fille, à peine sortie du pensionnat, qui apprit que sa camarade Jeanne (mettons Jeanne), déjà royalement apparentée, allait épouser le fils d'un prétendant au trône de... Elle battit des mains et dit : « Chic ! je vais lui envoyer des félicitations ! »

Ses parents, bons bourgeois, lui répliquèrent :

— Laisse donc, ce n'est pas notre monde.

Je n'ai pas inscrit cette anecdote au crédit de l'esprit démocratique, mais de la sagesse tout court. Cette vertu a peu de tenants et les médecins connaissent tous la fierté des malades à qui l'on révèle, après coup, qu'ils ont présenté un cas exceptionnel, subi une crise inouïe, résisté comme ça ne s'est jamais vu. J'écoutais un jour le plus fameux poète de ce temps qui discutait sur Gœthe avec deux historiens et, plus exactement, sur les rapports de Gœthe avec le grand Sigma.

— Sachez, Monsieur, dit l'arbitre, que Gœthe ne pouvait avoir rien de petit, pas même la petite vérole.

En telle matière, on est aisément orgueilleux pour les autres et on s'accommode très bien de la parfaite humilité. Mais c'est le seul cas.

Thérive



Photo Tracol.

SERRES
DE PLANTES GRASSES

PAR JACQUES DE LACRETELLE

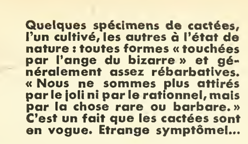
VOYAGE ou rêve ? Assurément on est transporté tout d'un coup sous la chaleur humide des tropiques, on imagine les Hauts plateaux et les lacs mexicains, la nature maîtresse de l'homme, le colon vêtu de blanc qui paraît un pygmée à côté d'un bégonia; on cherche une natte et le serviteur qui vous comprend sans qu'on le comprenne. Pourtant c'est plutôt le rêve qui vous envahit devant les formes étranges de ces cactées, le rêve avec sa fable inépuisable où la sensation plastique se mêle au raisonnement, l'évocation au pressentiment, le délicieux à l'horrible.

On me dit qu'une de ces plantes contient une substance dont l'ingestion provoque des hallucinations. C'est le *peyotl* des Indiens, la plante qui-fait-les-yeux-émerveillés. Mais pourquoi la manger, celle-là ou d'autres ? Les regarder suffit.

Dans ces serres, l'esprit se met à délirer. Impossible de suivre la leçon du réel. Ce n'est plus de la botanique, mais une visite dans un asile, une vision de Mars. On s'étonne qu'au temps des règnes en histoire naturelle on n'ait pas ajouté à l'animal, au végétal, au minéral, le règne des cactées, qui tiennent aux trois autres et ne ressemblent à aucun.



Photo Claire.



Quelques spécimens de cactées, l'un cultivé, les autres à l'état de nature : toutes formes « touchées par l'ange du bizarre » et généralement assez rébarbatives. « Nous ne sommes plus attirés par le joli ni par le rationnel, mais par la chose rare ou barbare. » C'est un fait que les cactées sont en vogue. Etrange symptôme!...

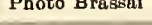


Photo Brassaï

Photo Sougoz.



Photo Brassaï

Après les turgescences, les arborescences compliquées, les « branches de chandelier », voici une plante chevelue, absalonienne, de son nom scientifique « cephalocereus senilis », et une autre, du genre « echinocactus » de ces faux oursins, qui ne sont pas moins extraordinaires.

Oursins qui rampent, chenilles velues qui s'érigent, boules de plâtre moisi, fétiches de sauvages où se sont greffées, par quel miracle ! les branches des chandeliers hébraïques ; petits dieux d'une religion primitive, qui se sont atrophiés et réduits à l'organe essentiel, poulpes, vestiges de licorne... tous les monstres de la terre et de l'imagination vous assaillent.

Même les formes les plus familières sont touchées par l'ange du bizarre. Ce gros crapaud inoffensif vient d'un conte de fées ; ce pâle cornichon sera émincé dans la sauce par une cuisinière sadique ; cette calotte bien régulière ne peut coiffer qu'un mauvais prêtre ; cette jolie dentelle blanche qui recouvre une simple pelote a été arrachée à des mains démentes dans une salle de la Salpêtrière.

Et il y a aussi la variété des maladies. La serre se change en hôpital, enferme des cas : pustules, bubons, tumeurs, goitres, moignons. Tares stylisées pour la plupart, les excroissances avec des alvéoles réguliers, les plaies avec une fleur, les taches disséminées géométriquement, comme si ces difformités qui font baisser les yeux avaient leur loi esthétique.

Toutes ces plantes portent des étiquettes... *Cephalocereus senilis*... *Mamillaria candida*... Mais on n'y croit pas ; on n'admet pas que de telles étrangetés se prêtent à une classification. Pas plus que les personnages des rêves ne portent de nom.

Pourtant on voudrait connaître leur naissance, leur développement, j'allais dire leurs coutumes. Le spécialiste qui les cultive et sait en parler, ressemble un peu à un montreur d'animaux. Chaque plante a son tour, sa rareté, sa faiblesse ; et toutes, sous leur insensibilité apparente, ont quelque chose d'humain : ainsi leur peau se ride par la sécheresse ou le froid.

La couleur de cette peau ne varie guère : verts faits à la gouache, enduits de lait, baignés sous la lune. Cette douceur uniforme fait penser à des monstres inoffensifs.

■

La vogue actuelle des cactées s'explique. Nous ne sommes plus attirés par le joli ni par le rationnel, mais par la chose rare ou barbare, qui semble due aux forces les plus obscures de la vie. « Quand, à l'intérieur d'une demeure, — me souffle M. Prudhomme — je vois une de ces plantes logée dans une niche, je pense aux dieux étrangers que Rome, aux déclins de l'Empire, admit et révéra. » Et, il est vrai, quelle différence entre ce goût et les roses de Madeleine Lemaire !

On me dira que ces plantes ne sont pas venues d'hier. L'*agave* et l'*opuntia*, importés en Espagne par Christophe Colomb, appartiennent à nos paysages de Provence. Mais là ils s'entendent avec le soleil et la chaleur. Quand on commence à les apercevoir sur les routes poudreuses autour d'Avignon, on croit reconnaître les dépouilles de Tartarin. Et plus loin, quand leur livrée verte à galons jaunes tapisse les rivages de la Méditerranée, on pense à une colonie de vieux domestiques nègres qui tendraient leurs bras vers la mère-patrie.

D'ailleurs, l'épanouissement de l'agave a quelque chose de classique ; ces lames qui pointent et retombent pourraient inspirer un art et une décoration de même que l'acanthe du chapiteau corinthien ; tandis que ce tubercule épineux ou cette patte de singe à demi enterrée dans un pot ne fourniront jamais de motif à un style.

Cependant, après une visite aux serres du Muséum, on comprend la séduction de ces plantes. On sort de ces pouponnières surchauffées et silencieuses avec la tête lourde et l'esprit ébranlé par des présences invisibles. Il y a dans cette flore exotique un degré d'âme qui trouble : au delà de la vie végétale, en deçà de la vivacité animale. On se sent, à certains moments, des correspondances immémoriales avec ces larves qui errent entre deux formes, deux mondes, deux époques. Certaines natures tout instinctives doivent approcher là autant de mystères et recevoir autant d'effluves qu'en la compagnie d'un animal muet. Lawrence, le romancier anglais, a étudié, dans *La Femme et la Bête*, une attraction d'instincts entre une femme et un cheval. Colette devrait écrire *La Femme et le Cactus*.

Jacques de Lacretelle

LA MAISON DE SANTE

DES GARDIENS DE LA PAIX

PAR LE Dr F. VALLON

En 1905, au pavillon de dissection — Farabœuf vivait encore et c'est de l'histoire, déjà, presque de la légende — j'avais connu un Desplas à barbe (voilà bien le calembour redouté). Or, je l'ai retrouvé glabre, rigoureusement rasé comme Carrel, comme l'ami Cadenat, à l'américaine, et le hasard voulut que ce fût dans un couloir de la Maison de Santé des Gardiens de la Paix.

Si je vous passe les effusions de si vieux Labadens, du moins ne vous ferai-je pas grâce de l'obligatoire inventaire du tiroir à souvenirs... « Te rappelles-tu l'ineffable Cuny, Madame Thuillier-Landry, Minerve obscure dont nous vénérions la grave sagesse, Cleisz avec ses moustaches de barde celtique... le barde a mal tourné : il est, tu le sais, accoucheur des hôpitaux. Te rappelles-tu Rieffel, le chef des travaux, et Lecène, le prosecteur ? la calotte et la royale du premier et son terrible petit carnet ? Ce Richelieu de l'Anatomie — si fortement nourri, d'ailleurs, de la science ingrate — était, au demeurant, le meilleur homme du monde, mais il avait la pudeur de sa bonté. Te souviens-tu des directs affectueux et formidables qu'athlète déjà gras, le second nous assénait au meilleur de l'épaule, d'un poing ganté de caoutchouc ? Quel homme c'était ! Nous ne nous en doutions pas encore, mais nous l'adorions, d'instinct. Plus tard, à peine avions-nous eu le temps de l'admirer qu'il partit. Il emportait avec lui sa noble intelligence, sa mâle sensibilité et ce désespoir secret qui est au fond des héros pour les punir, sans doute, de n'être que des hommes. Alors, à l'instar de Baudelaire, «nous avons tous senti quelque chose d'analogue à cette dépression d'âme, à cette sensation de solitude croissante... »

Nous nous taisions, rêveurs.

« Dangereux d'évoquer le passé ! » dis-je pour rompre les chiens. « Quand on a doublé la cinquantaine, il ne faut plus se retourner : on laisse trop de morts derrière soi. Promenons-nous, tiens ! Montre-moi ta maison. »

C'est vraiment *sa* maison. En pensant à elle, il a visité les autres, celles de France et d'Allemagne, et, de retour, il a collaboré avec les architectes. Ne s'agissait-il pas de prévoir, dès l'épure et une fois pour toutes, les besoins d'une telle formation ? En fonctionnement normal, c'est un hôpital comme les autres, en temps d'émeute, c'est un H. O. E.

Et l'émeute paraît, l'Emeute au pied rebelle,
Poussant avec la main le peuple devant elle...

Au seuil du service de réception d'urgence, je me déclame l'iambe du père Barbier et si j'y mets une blagueuse emphase, c'est pour réagir ; car, aux murs, je lis : *Déshabillage, Nettoyage, Examen, Pansement.*

« Chambre de réchauffement pour les shockés », annonce Desplas en ouvrant deux portes. Tout à l'heure, d'ailleurs, quand il m'a montré les baignoires, il m'a fait remarquer la pente de leur fond. « Pour que les grands blessés ne se noient pas », a-t-il dit simplement. Le voilà maintenant qui parle d'*évacuation* — un mot dont depuis plus de quinze ans, j'avais perdu l'usage ! En entrant dans cette maison claire, si paisible, je ne pensais pas qu'elle me rappellerait les nuits pleines de lueurs et de fracas, les hangars, les brancards et les triages hâtifs de blessés gémissants.

Je suis Desplas au dispensaire qui groupe la stomatologie, l'ophtalmologie et l'oto-rhino-laryngologie, et j'admire la vaste chambre noire, triloculaire, et celle, dite de *repos*, où le petit opéré peut se reprendre avant de regagner son domicile.

Voici l'urologie, avec ses deux déshabilloirs. Voici, flanquées de leurs salles d'anesthésie, les salles d'opérations aseptiques. Elles communiquent. Elles sont deux. Elles sont bleues. Par les larges verrières en pan coupé, le ciel les inonde. Quand il est pur, il ajoute son azur aux trois tons de bleu des murs et des plafonds et c'est toute une symphonie. Pas de mouches à craindre, même au fort de l'été, me dit-on : le bleu les éloigne. Pendant l'acte opératoire, des négatoscopes muraux offrent à l'opérateur les précieux repères de la radiographie et les ventilateurs lui soufflent à la face l'oxygène condensé des ozoniseurs. C'est le paradis des chirurgiens. C'est aussi celui des panseuses. A la Maison de Santé des



Photo Zuber,

Gardiens de la Paix, elles n'ont pas l'humeur difficile. Car, jetée comme un trait d'union entre les deux salles, une double cloison enclôt et isole les appareils de stérilisation. Plus de température de chaufferie, plus de brouillards suffocants. La vapeur s'échappe par des prises d'air aménagées dans la toiture. Et du poupinel, des deux étuves à linge, du bouilleur électrique enfin on ne voit que les commandes de cuivre. Ronds comme des boucliers, oreillés d'écrous, les couvercles des trois autoclaves sont autant de soleils dans le firmament céramique.

Plâtres et interventions septiques se partagent au sous-sol une salle vaste et claire. Les tables voisinent, celles d'opérations et celle de Judet. Près de la seconde un contrôle radiographique veille à la correction des réductions et c'est un fait, m'affirme Desplas, que « la



Photos Zuber.

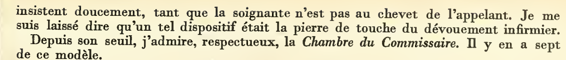
Photos Zuber.

maison » ignore les ostéo-synthèses. Suivre les fils de l'appareil me paraît une infaillible méthode pour découvrir le poste principal. En effet, toute neuve, très moderne, la radio attend dans l'ombre, de l'autre côté du mur.

L'ascenseur accoste au premier étage. Les femmes y sont à droite, les hommes à gauche. Quant aux enfants, ils occupent, au second, une gentille salle, intime et pimpante. Le Petit Poucet, Riquet à la Houppe, Barbe-Bleue, le Chaperon rouge, la Belle au Bois dormant et le Chat botté racontent, en frise, les belles histoires qui aident à prendre le bouillon de légumes et le lavement.

Dans cette maison disciplinée, nuit et jour, la T. S. F. est commandée de service. Un geste suffit pour recueillir dans le secret du casque ses confidences vaguement musicales. Comme elle au garde-à-vous, docile et toujours prête, la *potence* (de Bernard Desplas, bien entendu) permet au blessé de s'asseoir sans secours étranger. Elle fait corps avec le support ingénieux qui réunit sur une même armature l'urinal, le bocal et le crachoir.

Les principes, acoustique et optique, d'une signalisation fameuse — elle a été, je crois bien, utilisée d'abord ici — alertent les infirmières ; ses ronfleurs, sa lumière



insistent doucement, tant que la soignante n'est pas au chevet de l'appelant. Je me suis laissé dire qu'un tel dispositif était la pierre de touche du dévouement infirmier.

Depuis son seuil, j'admire, respectueux, la *Chambre du Commissaire*. Il y en a sept de ce modèle.

J'interroge mon guide : « Quelles sortes de blessés vois-tu, en somme ? » Il *voit* des coups de couteau ou de revolver, des écrasés surtout, car les passages cloutés ne sont pas sans péril — et puis, dit-il, « la clientèle d'un grand service de chirurgie ordinaire, avec cette particularité, toutefois, qu'on soigne ici toute la famille des gardiens, pères, mères, femmes, veuves, enfants — ascendants et descendants. Tous les âges de la vie y sont représentés, depuis la petite enfance jusqu'à l'extrême vieillesse.

« Quant au recrutement médical, ajoute Desplas avec une pointe de fierté, il n'est pas un de nos médecins qui ne soit M. H., OPTH. H., O. R. L. H., R. H., à tout le moins A. I. H. P. » Je gémis : « Mais je n'ai plus de place pour mettre tout cela ! — Bah ! répond-il, les annuaires ont initié les confrères aux strictes beautés du style télégraphique. Les initiales suffiront... Veux-tu m'attendre un instant ? Je signe quelques paperasses et suis à toi. »

Rêvant au faste des salles d'opérations, bleu et or, je faisais les cent pas devant le beau perron quand on m'aborda : « Seriez-vous journaliste ? » interrogea-t-on sévèrement. Je ne suis que médecin et je me hâtai de le déclarer. Car si la plume est une arme acérée, le caducée est un palladium et, à son œil vigilant, j'avais connu que mon interlocuteur était, comme on dit, « de la Préfecture ».

Ses traits se détendirent. « A la bonne heure ! s'écria-t-il. Ainsi direz-vous mieux ce que vous avez vu ici. Vous voudrez bien ajouter que Mme Chiappe est l'âme et la providence de cette maison. Certes, le Dr Desplas l'a merveilleusement aménagée, mais elle l'a créée, elle.

« L'idée première en remonte aux troubles de 1927. Le télégramme qui, un soir d'août,

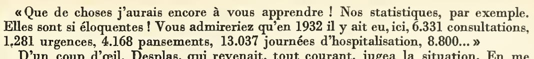
Une salle de chirurgie de la maison des gardiens de la Paix. Le docteur Desplas, avec ses assistants, procède à l'ablation d'un sein.

en rendait compte au préfet de police, alors à Deauville, spécifiait : « Nombreux agents blessés, quelques-uns grièvement ». Or ce fut au Casino que le lut Mme Chiappe. Elle fut tout émue : « Il ne faut plus qu'à l'avenir les agents blessés soient soignés à l'hôpital», se promit cette femme de cœur.

« Et, aussitôt, armée de son plus vaillant sourire, elle alla de groupe en groupe, disant : « Pour la Maison de Santé des Gardiens de la Paix, s'il vous plaît ! » Le baccara fut généreux et, dix mois après, le 7 juin 1928 exactement, la première pierre fut scellée. Inaugurée le 5 octobre de la même année par le Président de la République, la maison fonctionnait le 10. Citez-moi donc, Monsieur, un tel exemple de célérité dans la construction hospitalière !

« La quête continue, car l'œuvre ne vit que de dons et de souscriptions et, pour les réunir, Mme Chiappe a fort à faire. Savez-vous quelle somme il lui faut trouver, bon an, mal an, pour assurer le fonctionnement de l'œuvre ? Un million cinq cent mille francs, et c'est la crise !

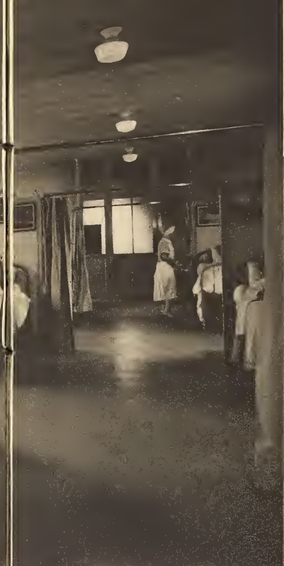
« Mais je crains qu'on ne vous ait suffisamment édifié sur les possibilités de la formation. Avez-vous bien noté le nombre de nos lits ? Il y en a 100. Et celui de nos chirurgiens ? Ils sont 9 qui se partagent les services de garde et d'urgences. Blessés en service, les agents reçoivent des soins gratuits. Quant aux autres — appendicites, hernies, etc... — le prix de leur journée d'hospitalisation n'excède pas la moitié de celui de l'Assistance publique. Le saviez-vous ? Vous a-t-on dit qu'au sortir d'ici, 21 blessés convalescents sont reçus à Servan, en Seine-et-Oise, dans notre maison de repos ?


« Que de choses j'aurais encore à vous apprendre ! Nos statistiques, par exemple. Elles sont si éloquentes ! Vous admireriez qu'en 1932 il y ait eu, ici, 6.331 consultations, 1,281 urgences, 4.168 pansements, 13.037 journées d'hospitalisation, 8.800... »

D'un coup d'œil, Desplas, qui revenait, tout courant, jugea la situation. En me poussant d'autorité dans sa voiture, cet homme charitable m'épargna d'autres chiffres.







Photos Zuber.



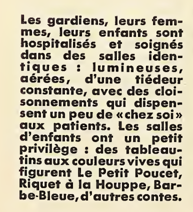

Les gardiens, leurs femmes, leurs enfants sont hospitalisés et soignés dans des salles identiques : lumineuses, aérées, d'une tiédeur constante, avec des cloisonnements qui dispensent un peu de « chez soi » aux patients. Les salles d'enfants ont un petit privilège : des tableautins aux couleurs vives qui figurent Le Petit Poucet, Riquet à la Houppe, Barbe-Bleue, d'autres contes.





Photo Martinie.

JULES ROMAINS

PAR O. BÉLIARD

A l'instant d'esquisser un portrait de Jules Romains dont je garantis la sincérité plus que la ressemblance — puisqu'en somme le modèle ne m'est connu que par les impressions qui me viennent de lui — je suis gêné par un scrupule. Il me semble que j'arrive trop tôt et qu'il faudrait ne parler de cet homme-là qu'au futur, comme de quelqu'un qui n'est pas fini, dont les traits ont un caractère provisoire. Ce n'est pas parce qu'on vient de lire le sixième volume d'un ouvrage qui en comprendra peut-être plus de vingt, auquel l'auteur accroche sa volonté de victoire et devant quoi la critique remet patiemment son verdict. C'est aussi que Jules Romains, à l'inverse de la généralité des écrivains dont la physionomie est fixée dès le premier succès et qui n'y ajoutent ensuite que des accents, paraît s'offrir des avatars successifs et toujours se remodeler, comme s'il ne voulait pas qu'on pût lui prendre mesure, comme si lui-même, conscient de l'excellence de ses ressources, se refusait à en limiter les applications. Il est quinquagénaire sauf erreur, et voilà tantôt vingt-cinq ans que je le lis ; le moindre de ses ouvrages porte un défi non dépourvu d'insolence et le soutient avec une souplesse extraordinaire ; certains, dans des genres divers, donnent le frisson du chef-d'œuvre et il n'y a pas moyen que l'attention, éveillée par les chocs, se détourne des autres. Mais après chaque effet produit, l'écrivain, ironiquement, semble dire : « Je ne suis pas défini pour si peu, vous ne me tenez pas. » Même chargé d'ans et d'œuvres, je pense qu'il mourra sans s'être résumé. Cette mobilité physionomique est elle-même pleine de signification.

Je ne connais pas un écrivain qui soit plus intelligent que Jules Romains, à une époque littéraire que la froide ivresse de l'intelligence risque d'anesthésier et qui serait dangereusement disposée à accueillir une sorte de culte scolaire. Le fait est que, sous un régime qu'on a plaisamment appelé « la République des Professeurs », le climat se montre favorable à une « littérature de Normaliens » pleine d'ingéniosités, solidement préparée, merveilleusement pourvue de moyens, mais soigneusement émondée

de l'innocence qui fait des miracles. Jules Romains, ancien professeur, type achevé d'une intelligence choisie dès la graine et progressivement enrichie par la culture, jardinée d'abord dans une famille d'instituteurs primaires et conduite par des repiquages successifs jusqu'en la serre glorieuse de la rue d'Ulm, a-t-il pu garder quelque chose d'ingénu, de frais et de sauvage ? Les écoles où l'on apprend à démonter les chefs-d'œuvre pièce à pièce et où l'on prétend en découvrir les ressorts dressent une sagesse bardée de ruses contre les divines folies créatrices et si l'on en voit sortir des intellectuels d'élite, on ne s'attend pas à ce qu'elles couvent les inventeurs de l'avenir ; la Vie est même une insurrection perpétuelle contre ces conservatoires du Style. Se pourrait-il pourtant qu'un insurgé y eût été nourri ?

Il faut voir l'effort individuel de Jules Romains aux prises avec sa formation scolaire. A l'École il est déjà un fantaisiste ; je me souviens bien d'une burlesque campagne électorale qu'il avait imaginée et qui répandait sur les pentes de la Montagne-Sainte-Geneviève des cortèges bruyants, sortis, le soir, du boyau de la rue d'Ulm. Et le premier livre que je lus de lui, en 1910, une plaquette qui ne figure plus dans la liste de ses œuvres, accolait deux poèmes agressifs, l'un en prose, l'autre en vers amorphes et sans mesure, tous deux truffés d'incorrections volontaires, sortes de blasphèmes par quoi l'insurgé reniait solennellement la Rhétorique supérieure. Insatisfait du libre esprit de « l'Abbaye » où il s'inscrivait, sans prononcer de vœux, avec Duhamel, Vildrac, Chennevière, il enviait l'anarchisme de Guillaume Apollinaire. Un transfuge ne fait rien à demi. Mais justement ces réactions excessives font soupçonner la force des obstacles qu'on voudrait lever. Disons que Jules Romains, poète, romancier, auteur dramatique, n'effaça point en lui l'empreinte universitaire. Ses constructions ne laissent place à presque rien qui soit involontaire, spontané, instinctif, et l'intelligence y commande tyranniquement. Il a son dessein, qu'aucun emballement ne fera gauchir, il se propose des difficultés pour la joie de les résoudre, ne perd pas de vue ce qui a déjà été dit, avec la préoccupation de ne pas le redire ou de le dire autrement. S'il se donne l'air de lâcher le licou à la verve et à l'ivresse verbale, comme dans les *Copains*, c'est une érudite jonglerie, une ribote d'humaniste. Son désir même d'innover le rive aux traditions ; son théâtre relève de la classique comédie de mœurs ou de la farce classique : même architecture symétrique, mêmes personnages tout d'une pièce, mêmes procédés de dialogue, même milieu fictif et sans perspective aérienne. Un super-Guignol qui a trouvé un inimitable interprète en Louis Jouvet, intelligent jouet mécanique. Oui, les *Trouhadec*, *Musse*, *Donogoo*, dessins animés, ou théâtre de pupazzi étonnants mais incomplètement habillés de vie et dont on entrevoit l'ingénieux ressort ; essais inachevés d'un auteur qui voudrait découvrir ce qu'il peut, par élimination de ce qu'il sait. Mais, parfois, par une adaptation exacte des moyens au but, naît l'œuvre de maître, la satire taillée en diamant ; *Knock* qui rejoint Molière par Daumier. Et *Cromedeyre-le-Vieil*, qu'il semble que le public du Vieux-Colombier n'ait pas écouté et qui ne ressemble à rien d'autre de Jules Romains, mais qui est peut-être la sincérité de Jules Romains.

Mon inventaire, si c'en est un, n'est pas soumis à la chronologie. Je note d'abord ce qui, dans l'œuvre examinée, ne me paraît pas composer d'ensemble, les traits qui ne se groupent pas, qui ont l'aspect de pièces détachées. Morceaux dont nous sommes invités aujourd'hui à considérer les meilleurs même comme des études, des préparations, des recherches en divers sens, des amuse-gueule en attendant le rôt. Ainsi en est-il également des trois romans groupés sous le titre de *Psyché*, où l'auteur, de sang-froid, s'est proposé le tour de force d'unir dans une dévotion charnelle deux personnages manifestement inhabiles aux égarements passionnés, et voluptueux par réflexion comme il doit l'être lui-même.

Mais, malgré tant de distractions, qui n'en sont peut-être qu'à nos yeux, Jules Romains poursuit un dessein et, après avoir forcé le public à lui prêter attention et créé son auditoire en somme, reprend une obsession de sa jeunesse : *Les Hommes de Bonne Volonté* poussaient déjà dans son esprit lorsqu'il définissait l'unanimisme et en donnait les modèles dans *Puissances de Paris*, *Mort de Quelqu'un*, œuvres qui, jusqu'ici, sont encore les plus étonnantes qu'il ait signées. Je crois que le grand public ne les connaît guère ; des succès, d'ailleurs légitimes, au théâtre, leur ont fait écran. Mais je ne saurais oublier l'impression d'aube que *Mort de Quelqu'un* me fit, en 1911, après *Le Bourg régénéré* et *La Vie unanime*. L'unanimisme de Jules Romains, système artificieux sans doute et fortement normalien, apportait déjà une forme à l'idée, flottante en l'air, d'un roman qui replongerait les aventures individuelles dans le fleuve de la vie collective et ferait voir solidaires le tout et la partie du monde vivant. Mais *Mort de Quelqu'un* n'était pourtant qu'un livre entre les livres et sa formule ne valait que pour lui. Une construction ingénieuse, une trouvaille. L'unanimisme servit à des engagements d'avant-garde, mais voici la grande offensive.

Jules Romains, qui s'est expliqué admirablement dans la préface des *Hommes de Bonne Volonté*, a le désir de rendre la physionomie d'une époque, d'un terrain, d'une humanité ; mais point en une série de romans, comme *La Comédie humaine* ou *Les Rougon-Macquart*, dont chacun peut être distrait de la collection et offrir un sens complet ; non plus en une vaste peinture de milieux divers et d'actions qui s'équilibrent autour d'un personnage ou d'un groupe central, soit une créature romanesque comme dans *Les Misérables*, soit l'auteur lui-même, masqué ou non, comme dans le roman mémorial de Marcel Proust. Jules Romains est trop expert en artifices pour vouloir de procédés connus qui laissent passer tant de bouts de fil. Il n'aura, dit-il, pas de procédés, pas de plan, pas de composition. Il juxtaposera des images, des figures, des événements que le hasard de la vie joint et disjoint sans logique apparente, que l'œil du spectateur laisse et reprend, qui se prolongent sur la rétine ou qui se perdent. Son orchestre ne sera pas musique, mais bruits si multiples que tout de même il pourra naître de cela comme un grand rythme, comme une grande voix d'océan. Et pourtant, chaque objet particulier de cet amas aura une petite vérité toute humble, toute simple, accessible à tous.

Mais aucune construction de l'esprit humain, prétendît-elle à donner l'impression d'un foisonnant pêle-mêle, ne se passe de procédé, disons de méthode. Et la méthode de Jules Romains me semble bien consister à natter ensemble plusieurs romans distincts que Balzac (par exemple) eût voulu écrire successivement et qu'un lecteur curieux aura toujours le moyen de séparer comme on choisit son itinéraire sur un plan de Paris où les lignes d'autobus sont pourtant dessinées en écheveau brouillé.

Encore une trop intelligente tour de Babel... Mais on est estimable d'avoir osé cela, dût-on courir à une défaite qui, en tout état de cause, ne serait qu'un magnifique inachèvement. Car les pages déjà lues laissent l'esprit en attente, ne lui apportent point de trouble, ni d'inquiétude, mais toujours une nourriture excellente et souvent du ravissement. Le grand livre du siècle ? qui peut le savoir ? La plus grande tentative, certainement.

Octave Béliard

2 FABLES

PAR

FRANC NOHAIN

UNE LEÇON D'ARITHMETIQUE

Apprendre à compter sur ses doigts
Est une méthode
Commode,
Et, pour s'initier aux lois
Premières de l'arithmétique,
Ce moyen, empirique à coup sûr, mais pratique,
Aura servi plus d'une fois.
Or il faut bien qu'on en convienne,
Les enfants qui, le lait d'une femme, ont sucé,
Les enfants de l'espèce humaine,
Ne sont pas sur ce point les mieux favorisés.
Dix est le chiffre fatidique,
Que, sans en être embarrassés,
Ils ne peuvent pas dépasser :
Pour eux, de dix en dix, tout doit recommencer,
Et vous pensez
Si ça complique !...
Certain petit garçon que son père poussait,
Comme tous les pères français,
Vers l'Ecole Polytechnique,
Au bout de dix, ainsi, chaque fois arrêté,
Ne savait pas plus loin que ses dix doigts compter :
Pour porter le bicorne, et l'épée au côté,
Evidemment il lui faudrait attendre...
L'enfant, sur son chemin, croise une scolopendre :
— Au lieu de mes dix doigts si, comme celle-ci,
J'avais mille pattes aussi,
Opérations délicates,
Longs calculs me seraient un jeu...
— Tu voudrais ? — Je le veux ! — On exauce son vœu :
Voici l'enfant devenu mille-pattes.
Hélas ! l'imprudent s'aperçut
Combien la scolopendre exagère et se flatte :
Mille pattes ? Non pas; quarante-deux au plus;
D'ailleurs a-t-elle jamais su
Compter seulement jusqu'à quatre ?

Que de dons inutilisés !
Que de gens on entend la nature accuser
D'être pour eux une marâtre,
Qui les a cependant pourvus abondamment,
Et quand ils devraient simplement,
Quand ils devraient, en conscience,
S'en prendre à leur paresse et à leur négligence !

Moi je dis que c'est grand'pitié
De voir ainsi le mille-pattes, ou mille-pieds,
Ne jamais compter sur ses pieds...
Ah ! l'utilisation des compétences !...

LA RHUBARBE

Il fut un temps où la rhubarbe
Pouvait dire son nom sans craindre que les gens,
Avec des airs désobligeants,
Se missent aussitôt à rire dans leur barbe ;
Elle se présentait : " La rhubarbe ! ", — et c'est tout,
Nul murmure de mauvais goût ;
On songeait à ses fleurs, et à leurs panicules,
Et l'on ne trouvait pas cela si ridicule.
Pourquoi faut-il qu'un pharmacien,
Un pharmacien ou un apothicaire,
(L'un est le mot nouveau, l'autre le mot ancien,
Mais peu importe dans l'affaire),
Savant apothicaire ou pharmacien subtil,
Pourquoi faut-il, pourquoi faut-il
Qu'il se soit avisé de parer l'humble plante
De propriétés surprenantes ?
Elle fleurissait dans son coin,
Bien tranquille ; alors, quel besoin,
Solennel comme un démiurge,
De vous confier à l'oreille
En parlant d'elle : — C'est merveille
Ce qu'elle purge !... —
Voilà bien contre quoi la rhubarbe s'insurge.

A Messieurs les savants j'en demande pardon,
Mais ce qu'ici nous constatons,
C'est le danger de la science,
Et, sans en mépriser les dons,
N'acceptons,
N'acceptons-les, ces dons, qu'avec prudence,
Et même un peu de méfiance...
Lorsqu'abandonnant ses moutons,
Lorsque cette jeune bergère
Aura passé son baccalauréat,
Je veux la saluer très bas :
Mais je sens bien aussi tout ce qu'elle y perdra
De sa fraîcheur et de sa grâce bocagères...
Je songe à la rhubarbe : est-ce qu'elle exagère,
Et sa tristesse et sa colère
Sembleront-elles sans motif,
Voyant que, désormais, chacun la considère
Non plus comme une fleur, mais comme un purgatif ?

Franc. Nohain

SUR L'EAU

PAR RENÉ DE LAROMIGUIERE

La dernière fois que j'ai tiré un peu longtemps sur un aviron, c'était en mer. Quel aviron ! Ma main ne pouvait guère plus qu'à demi l'encercler et je n'avais pas trop de mes deux bras pour le mouvoir.

« Plongez-le ben », me dit l'un de ces deux pêcheurs normands qui m'avaient emmené dans leur canot relever leurs filets.

C'est ainsi que j'appris que l'on ne rame pas dans la mer, pour peu qu'elle ait du creux, comme en rivière où l'angle de la rame avec l'eau doit être le plus aigu possible.

Mais que c'était dur ! Une fois les filets relevés — ah ! l'étonnant spectacle, ce foisonnement de vie surpris dans la glauque transparence, ce grouillement gris, blanc, ardoise, brun, que l'on voit à travers l'eau verte surgir des profondeurs ! — j'avais été assez présomptueux pour dire au patron de la barque : « Parions que je rentre le bateau ».

— Tout seul ? fit-il.

— Non, avec votre matelot.

Il m'avertit :« Y en a ben pour troës quarts d'heure à tirer ». Mais je tins bon.

Maintenant, à l'avant du canot, éperdu de fatigue, mais également d'amour-propre, je m'efforçais d'accorder mon effort et mon rythme à ceux du matelot qui me tournait le dos. J'y parvenais, d'ailleurs, épaules et bras rompus, qui retrouvaient cependant un vieil entraînement. Ce diable de patron, qui barrait et que je regardais assidûment, aurait bien pu m'adresser une parole encourageante, teintée d'admiration. Mais lui, tantôt plus haut, tantôt plus bas que moi, regardait les vagues, en vérité assez fortes : des mamelons de quelque quatre mètres, lisses, verts et lourds, qu'il fallait gravir et redescendre sans fin. J'appris encore, ce jour-là, que la mer, la plaine liquide des poètes, devient, au moindre vent, un pays très accidenté et, au reste, si inépuisablement pittoresque qu'on ne lui en veut pas d'offrir tant de résistance à l'avancement d'un bateau de pêche.

A l'arrivée sur la grève — car j'allai jusqu'au bout — le patron me dit : « Ben, vous v'là arrivé, tout d'méme » et me donna une solide poignée de main qui me rendit bien fier, non sans m'endolorir cruellement.

Je n'avais pas beaucoup plus de vingt ans.

■

A la même époque, j'acquis aussi quelques notions de la navigation à voile, mais encore à bord de barques de pèche. Notions purement théoriques d'ailleurs. Je me contentai d'admirer passivement — découvrant un art ancien — que l'on pût ruser avec le vent au point d'avancer contre lui; qu'un changement d'amures, accompli juste à l'instant le plus utilc, fût une manière de chef-d'œuvre; et que ces choses rudes : la mer, le vent, la barque courtaude avec sa voile pleine et ses hommes rugueux, droits et forts, composassent une harmonie émouvante, puissante, parfaite. J'aime un yacht de course, cette aile brillante et démesurée. Mais il est sur la mer comme un oiseau précieux des Iles, perdu dans des labours.

■

Si je remonte plus haut, comme un cours d'eau, le cours du temps, je me revois, poussant à la godille, sur le Lot, une barque de pêcheur de sable — bien curieux, cet exercice, où l'on réinvente, à menus coups de bras, l'hélice ! — je me revois surtout parcourant dans tous les sens certain bief de la Garonne, large, rapide, bordé sur sa rive droite de maisons roses qui, l'été, répondaient au « bonjour » du matin, toutes fenêtres ouvertes, par un sourire merveilleusement allègre, réverbéraient le soleil insolent d'après-midi avec une insolence pareillement dure et figée au-dessus du quai blanc et désert, et puis, sous les rayons obliques paresseusement venus des lointains occidentaux, se ranimaient, se doraient et se mordoraient, heureuses.

C'est sur cette eau, née d'hier des neiges pyrénéennes — paradis bleu et argent si souvent surgi sur les plaines du Sud — et que le printemps, cependant, suffisait à tiédir, c'est sur cette eau que je m'initiai au maniement des barquettes ventrues, toupies affolées par le remous des chaussées ; et de l'égoïste périssoire, agréable promeneuse de rêveries solitaires, ou flèche rapide dardée sans peine ; et du canoë plus confortable, plus stable, bourgeoisement sportif, joli et verni, avec un soupçon de chic anglais ; et du skiff aigu, où tout le corps, de l'astragale au poignet, est mobile sur un chariot de Lilliput ; et de l'interminable outrigger qui enseigne à huit jeunes gens les longs souffles, les mouvements bien huilés scandés par la voix grêle du barreur (c'était souvent un enfant, à cause de son poids minime), l'accord des muscles et des volontés, l'émulation désintéressée, l'esprit d'équipe, la discipline...

Délice d'errer ou de filer sur l'eau, si anciennement et si profondément connu qu'un garçonnet, une fillette, n'a qu'à se hasarder sur le plus rustique assemblage de planches flottantes, pour connaître le bonheur !...

■

D'aucuns préféraient, à tous autres esquifs, la yole légère, facile à gouverner, docile aux mains des jeunes filles.

Et souvent, aux beaux jours, l'on apercevait, dans une telle embarcation, un rameur et une ombrelle.

Quand l'ombrelle était jolie, Lucrèce lui-même n'eût pas trouvé « suave » de rester sur

Photo Boucher.
Studio Zuber.





Photo Zuber.

Photos Boucher.



Belles pagayeuses et pagayeurs musclés affrontent à l'envi, depuis quelques années, aussi bien la mer que la rivière. Sur les plages, le moment où l'on lutte contre la lame est certainement le moment le plus pur de la journée, celui où l'on recouvre une innocence de primitif, d'ailleurs relative, pas tout à fait polynésienne, sous nos ciels moins édeniques que le ciel de Tahiti.

la terre ferme. Il était doux et joyeux, commode et innocent, de s'en aller nonchalamment au fil de l'eau, à deux, sur les écailles d'or du fleuve.

Ce n'était peut-être pas sans que les passagers courussent le risque d'aventures singulières.

Presque toujours, après s'être dirigée vers l'aval bordé de quais, la yole dessinait une courbe et remontait le courant.

La fréquence de ce comportement faisait supposer un mystérieux magnétisme.

Qu'y avait-il donc à l'amont ?

L'on pouvait voir, du haut d'un pont, la rive droite inscrire sa convexité dans la Garonne concave et offrir à ses caresses des berges plates, accueillantes, couvertes de grands arbres et d'épaisses verdures.

Mais c'était tout, et un instant venait où tout à coup disparaissaient, sous les frondaisons riveraines, la yole, le rameur et l'ombrelle.

Il en doit être ainsi, encore aujourd'hui, inexplicablement.

R. de Laromiguière

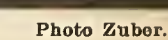


Photo Zuber.

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE

THÉATRE SAINT-GEORGES : *L'Homme*, par M. Denys Amiel. — De l'étonnement, un peu de gêne, une curiosité constamment tendue et, finalement, une forte émotion, voilà ce qui compose le sentiment des spectateurs.

Jacques et Claude forment un couple admirablement uni. Ils s'aiment, ils ne se cachent rien. Ils reçoivent chez eux, avec la plus profonde affection, Madeleine, toute jeune femme, très seule dans l'existence, nature loyale, mais assoiffée de tendresse et... sensuelle. Jacques et Madeleine se désirent. Claude n'en ignore rien. Elle voit venir l'inévitable. Plutôt que de laisser s'instaurer le mensonge dans son ménage, elle jette littéralement Jacques et Madeleine dans les bras l'un de l'autre et, déchirant tous les voiles, leur dit : « Aimez-vous ».

N'y a-t-il pas, à son insu, quelque arrière-pensée dans son généreux culte du franc-jeu ? Le fait est que, d'avoir permis la faute, de s'être haussée au-dessus des lois, d'obliger son mari à la reconnaissance, elle empoisonne des « relations » que personne du trio ne consent à appeler « coupables ». En tout cas, elle souffre, Madeleine est à la torture et Jacques goûte si peu de félicité qu'il va chercher auprès de créatures faciles une diversion à son tourment de mâle, si l'on ose dire, écartelé. En son absence, éclate entre les deux femmes une scène dont le vrai nom est tout uniment : scène de jalousie. Là, M. Denys Amiel est on ne peut plus vrai et c'est pourquoi son troisième acte, qui se termine par le suicide de Madeleine et venge la morale traditionnelle, ce troisième acte atteint à la grandeur tragique.

Le sujet, malgré l'audace qu'il y avait à le porter au théâtre, était défendable. M. Denys Amiel l'a-t-il traité avec trop de franchise ? Claude ne pouvait-elle « libérer » son mari avec des formules plus voilées, faire discrètement sentir à Jacques et à Madeleine qu'elle fermait les yeux ?.. Mais l'auteur semble bien avoir voulu précisément nous montrer une femme elle-même affranchie de toute contrainte, un échantillon d'une humanité d'où le mensonge serait banni. C'est peut-être, après tout, cette humanité-là que nous tendons à devenir (mais combien il est douteux qu'elle soit viable !) et Claude en serait alors l'une des annonciatrices.

Pour conclure, *L'Homme* est une pièce fortement conçue et courageusement exécutée. Quelques comparses apparaissent bien, tout au début, mais, une fois l'action engagée, tout se passe entre trois personnages.

Et c'est, en somme, le problème de la polygamie au grand jour qu'a posé M. Denys Amiel. Il l'a posé sans détours, et même avec une rudesse qui n'était pas sans danger de scandale. Si, par la mort de Madeleine, il ne l'a pas résolu, il a cependant terminé sa pièce en pleine vérité : l'état présent des mœurs, des âmes et des cœurs rend insoluble le grand et douloureux problème des femmes sans amour ou qui ne peuvent aimer qu'en secret et qui, depuis la guerre, se comptent par millions.

Secondé par le tact intelligent, l'art supérieur de Mme Valentine Tessier, de Mlle Renée Devillers et de M. Debucourt, M. Denys Amiel a largement triomphé.

MARIGNY : *L'École des Contribuables*, par MM. Louis Verneuil et Georges Berr. — Contentons-nous, pour aujourd'hui, faute de plaec, de signaler la très nombreuse et gaie faveur qui entoure cette pièce. Le Fisc lui-même (cette société anonyme), ne peut manquer de s'amuser à Marigny comme une personne naturelle. Mais dégrèvera-t-il, par reconnaissance, les auteurs et leurs excellents interprètes, notamment Mmes Huguette Duflos et Rysor, MM. André Luguet, Saturnin-Fabre, Stephen et J. de Féraudy ?

UN MÉDECIN COMPOSITEUR. — Je ne saurais dire avec quel plaisir j'ai trouvé, ces jours derniers, le nom d'un médecin sur le programme des Concerts Lamoureux. Jacqueline Nourrit, pianiste virtuose de douze ans, jouait en première audition une *Sonatine* du Dr Pierre Lucien. Cette artiste aux doigts délicieusement sûrs et sensibles fut la digne interprète d'une œuvre aussi remarquable par l'écriture que par la délicatesse de l'inspiration, bref, en tous points charmante. Pour elle-même et pour l'auteur, Jacqueline Nourrit remporta un beau succès. Je me suis associé de tout cœur aux applaudissements, songeant à ce médecin de l'Isère, si justement récompensé de sa foi musicale par la consécration d'une de nos admirables associations orchestrales.

HENRI DELORIÈRE.



De haut en bas, Valentine Tessler, Debucourt et Renée Devillers dans " L'Homme " ; Huguette Duflos et Saturnin Fabre dans " L'Ecole des Contribuables ".

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

La curiosité discophilique du mois est assurément l'édition d'une œuvre de Gabriel Pierné qui représente, dans l'histoire de la musique mécanique, une date assez significative. Il s'agit d'un ballet écrit spécialement pour la machine parlante et édité sur cire avant d'avoir passé par les presses des imprimeurs de partitions.

C'est pour affirmer sa foi dans l'avenir de la musique enregistrée que Gabriel Pierné a voulu apporter, sous cette forme, à cet organisme de propagande qui s'appelle les Conférences Charles Cros, une collaboration active.

Il a écrit pour le disque, sur un scénario de Bizet et Barreyre, un court ballet intitulé *Giration* (C.). Ce divertissement chorégraphique vient d'être créé avec le plus vif succès au Théâtre des Champs-Elysées par Serge Lifar, Mlles Kergrist et Dynalix.

Il est inutile de souligner l'importance d'une telle initiative qui permet désormais aux spectacles de danse de pénétrer dans des villes ne possédant pas d'orchestre. Grâce au disque, le ballet réservé, jusqu'ici, à quelques centres musicaux privilégiés, va bénéficier d'une diffusion inespérée.

La rondelle d'ébonite qui contient la partition de Pierné est, au point de vue technique, une réussite parfaite. L'auteur de *Ramuntcho* a choisi une instrumentation particulièrement phonogénique en usant de timbres purs et sans doublure. Onze virtuoses occupent les pupitres. Il en résulte une page délicieuse qui, en dehors de tout spectacle, vous procurera un plaisir musical de qualité.

Parmi les disques symphoniques du mois, il faut signaler un assez curieux enregistrement de la première suite de *Peer Gynt* (C) par l'Orchestre symphonique de Vienne sous la direction de Paul Kerby. Ces disques nous apportent une interprétation dont les nuances sont un peu différentes de celles que nous avons coutume d'entendre. Mais son atmosphère est extrêmement prenante et des effets vocaux adroitement réalisés complètent fort heureusement cette impression.

A signaler également un bon enregistrement des Interludes des premier et troisième actes de *Parsifal* (Gr.), par l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire. La noblesse évocatrice de ces magnifiques fresques orchestrales nous est conservée ici sous une forme excellente.

Les admirateurs de Chaliapine qui possèdent déjà, depuis longtemps, comme une pièce de collection, *les Adieux et la Mort de Boris* (Gr.), seront heureux d'y ajouter un nouveau disque du chef-d'œuvre de Moussorgsky, le grand monologue du deuxième acte, *J'ai le pouvoir suprême* (Gr.), et la scène du carillon, *Ah ! j'étouffais* (Gr.).

Autres disques de chants intéressants, l'air de Micaella de *Carmen* (Gr.), et la valse de *Roméo et Juliette* (Gr.), par Mme Eidé Norena, et le duo du troisième acte de *Lohengrin* (Gr.), par Mlle Mireille Berton et M. César Vezzani.

De son côté, Mlle Inès Jouglet qui, on le sait, a fait triompher nos couleurs au concours international de Vienne de l'an dernier, a gravé sa jolie voix dans l'air de *Louise* (C.) et dans l'air de Lia de *l'Enfant prodigue* (C.) dont elle donne une interprétation remarquable.

Villabella met sa voix ensoleillée au service d'œuvres anciennes.

Abandonnant le répertoire courant, il a l'intelligence de nous offrir la *Sérénade de l'amant jaloux*, de Grétry (P.), et la *Romance*, de Couperin (P.).

Et, comme si cet appétit de rétrospection était contagieux, nous entendons André Baugé interpréter la fameuse romance d'*Ariodant*, de Méhul (P.), connue sous le titre *Femme sensible* et la non moins célèbre romance de Martini : *Plaisir d'Amour* (P.).

Signalons enfin un disque d'un nouveau genre : une collection de « mots d'enfants », recueillis et présentés par Paul Reboux (P.).

A la suite d'un appel qu'il a lancé par T.S.F. à toutes les mères de famille, Paul Reboux a pu constituer un florilège de répliques et de réparties enfantines dont quelques-unes présentent la plus piquante saveur.

Il les a réunies dans un petit discours plein d'aimable bonhomie, qui provoquera de sympathiques commentaires et que le cercle de famille ne manquera pas d'applaudir à grands cris.

(C.) Columbia ; (Gr.) Gramophone ; (P.) Pathé.

Vuillermoz

LECTURES

MAURICE BEDEL, PAUL MORAND & Cie

PAR PIERRE DOMINIQUE

ENCORE un des nôtres. Après Léon Daudet, après Georges Duhamel, Maurice Bedel, médecin. Et ironiste, ce qui ne gâte rien. Maurice Bedel est un homme qui ne doit pas savoir se fâcher. Que les autres chargent l'adversaire à pied ou à cheval, lui se contente de bien le mettre en lumière, avec tous ses défauts qu'il souligne d'un trait net. Oh! il a l'air de ne pas y toucher. Mais après une opération de ce genre, — deux cent cinquante pages de *La Nouvelle Arcadie*, ça lui suffit — le dégonflage est parfait.

Un village du côté de Loches : Saint-Mord. Les habitants y sont de bons individualistes, fils d'une vieille terre bien entretenue et possesseurs — même les ignorants, — d'une culture comme il n'y en a pas deux. Ils exercent vingt métiers qu'ils connaissent à fond et il ne s'agit pas pour eux de produire à force, mais de faire, comme ils disent, du beau travail. La qualité, tout est là. Ce sont des gens de loisir; est-ce que le loisir n'est pas la suprême récompense de l'homme ?

Arrive chez eux une bande d'« *Arcadiens* » conduite par un Russe d'Arkhanghelsk et qui entend collectiviser. Elle collectivise, la bande, dans le château de Boischenu, mais elle se heurte à la vie heureuse du village — à l'ironie aussi de Maurice Bedel — et après vingt expériences plus cocasses l'une que l'autre, c'est le retour des Arcadiens à la vieille vie de France, tandis que le pilote russe s'en retourne tristement vers ses glaces et ses rêves nordiques.

Simple histoire, n'est-ce pas, qui a des allures de fable, mais qui entraîne sa moralité.

■

Une moralité qui est celle ou à peu près que l'on peut tirer du livre de Paul Morand, *France la Doulce*. Tout à l'heure une histoire de colonisation collectiviste; maintenant une histoire de cinéma. C'est d'ailleurs toujours de la colonisation. Car la France à force d'être hospitalière a fini par être envahie. Un étranger, deux, dix, cent. Finalement, ils en arrivent non plus à collaborer avec les Français, mais à ne travailler qu'entre eux — en l'espèce avec l'argent des naturels. Remarquez que Morand ne prend pas la chose au tragique. Pourquoi ? C'est peut-être parce qu'il croit à une fièvre passagère, peut-être aussi parce qu'il compte sur la résistance du corps français. Morand déclare d'ailleurs dans un avis placé en tête de son livre qu'il n'est point xénophobe ; distinguons, dit-il, la *racaille internationale*, de certains *grands noms internationaux de l'art*... Bien entendu, mais encore faut-il signaler au passage cet ironique propos : « *En défendant les Français, je revendique simplement pour eux, le droit des minorités.* »

C'est pourquoi je rapproche Paul Morand de Maurice Bedel; sachant ce que le vieux pays supporte de beauté, de grâce, de mesure, d'équilibre, de sagesse confiante et souriante, de bonheur en un mot, ils défendent le vieux pays. Rien de plus.

■

Mais Marcel Jouhandeau ne le défend-il pas, lui aussi, en l'illustrant ? Comment présenter « Chaminadour » ?

Chaminadour est un pays de France et Marcel Jouhandeau peint les gens de Chaminadour. Il y aurait trois façons de les peindre ; une, comme faisait M. René Bazin, en les ennoblissant, ce n'est pas celle de Marcel Jouhandeau ; une autre, comme faisait Zola, en les enlaidissant, et ce n'est pas non plus la sienne; une troisième, en les photographiant si je puis dire, mais Marcel Jouhandeau n'est pas un photographe; alors il reste à peindre d'après leurs apparences, les âmes de ces gens et c'est ce que fait l'auteur dans une langue simple, précise, d'une ahurissante souplesse qui fait — l'analyse aidant —, d'une soixantaine de petits tableaux, une soixantaine de courts chefs-d'œuvre.

■

Pour finir, un livre de Denise Moran : *Tchad*, livre de voyage, livre d'observations justes et tout naturellemeent de pitié. Il n'a jamais été bon d'être nègre. Le nègre a toujours été esclave; esclave des sultans arabes, puis des traitants, puis tiré de l'esclavage par les Européens mais tout de même durement mené.

Il ne peut pas l'être autrement, disent les colonisateurs qui lui trouvent tous les défauts. C'est bien possible, mais ce pauvre nègre doit bien avoir quelques qualités. Denise Moran lui en trouve. D'abord, c'est une race douée pour la danse, la musique, les arts graphiques. N'est-ce rien que tout cela ?

Et puis le nègre est fidèle, on peut, on doit se faire aimer de lui. Je parlais tout à l'heure de la France éternelle défendue par Maurice Bedel, par Paul Morand, étudiée dans sa part paysanne et provinciale par Marcel Jouhandeau; j'aime qu'une Française en porte le génie pacifique et doux au cœur de l'Afrique; la vieille France au cœur solide peut se défendre, disent les uns ; elle peut séduire, attacher, retenir, dit l'autre. Et tous disent vrai.

Pierre Dominique

VIENT
DE PARAITRE

La Paix, la Guerre, le Lieu de Genève et la Biologie, par le Dr G. Saint-Paul (Editions Vigot frères). — Pour analyser, louer et critiquer ce livre de plus de 200 pages (en petits caractères), il faudrait un volume d'égale épaisseur. Chaque page soulève une question vitale. Aucune ne peut laisser le lecteur indifférent, soit qu'elle emporte son adhésion enthousiaste, soit qu'elle heurte ses plus chères croyances.

C'est la Force qui crée la Légalité ! A l'appui de cette affirmation, le Dr Saint-Paul apporte de puissants arguments. Mais pardon ! La Force ne crée pas la légalité idéale, mais impose une certaine légalité, qui n'est pas forcément juste et qui, si elle est injuste, n'a qu'un temps. La Prusse imposa l'injuste droit du plus fort à l'Alsace-Lorraine. L'iniquité ne tint pas même un demi-siècle.

L'impérialisme est la conséquence inévitable de la croissance et de la santé d'un peuple ! Soit. Mais si l'impérialisme est conquête, ne peut-on imaginer une conquête qui ne se ferait point par le fer et par le feu, une conquête des cœurs et des esprits que ferait un pays en manifestant d'éclatantes supériorités ?

Les lois de la biologie ?... Certes, le Dr Saint-Paul est mille fois fondé à réclamer pour les hommes politiques une éducation scientifique, une initiation à la biologie. Sa science, à lui, profonde et claire, ne peut que haïr l'ignorance. Mais, dans le cas de l'impérialisme obligatoirement débordant du fait d'une loi biologique implacable, comment ne pas espérer que si les vanités nationales ne s'en mêlaient pas, cette loi, qui eut tant d'effets inhumains, pourrait perdre son pouvoir meurtrier, devenir humaine ?...

Nous ne voulons pas, pour notre part, désespérer, quels que soient le talent et l'éloquence déployés dans un livre en vérité durement, cruellement raisonné. Et en tout cas, nous sommes de plein cœur avec l'écrivain, quand, prédisant que la guerre ne peut plus être que d'extermination, il demande la création de lieux d'asile, de « lieux de Genève », pour les femmes, les enfants, tous les innocents. C'est là une pensée admirable.

Propos et loisirs d'un médecin de campagne, par le Dr Paul Durand (Éditions de l'Expansion Scientifique française). — Après 25 ans d'exercice, le Dr Paul Durand publie un choix de ses observations professionnelles. N'importe quel public lira avec grand intérêt ce texte nourri, bien pensé, mais à plus forte raison le public médical qui y retrouvera, par exemple, à propos de la « Tuberculose rurale », de « l'Éducation physique des recrues », des gaz asphyxiants, de l'Encéphalite épidémique et du Cancer, le témoignage de ce scrupule, de ce savoir solide et pratique, de cette sagesse clairvoyante qui caractérisent l'expérience praticienne. Après 25 ans d'exercice, un médecin de campagne a voulu, par la plume, encore et toujours servir. Son livre est petit, mais plein d'enseignements, utile au premier chef.

La Grande Révolution qui vient, par Jacques Duboin (Éditions nouvelles). — Le Japon vend ses bicylettes, munies de leurs pneumatiques, 90 francs pièce. Ses montres, 180 francs. La pièce ? Non. Le kilo. Où cela ? En Suisse !... Les turbines du Niagara fournissent une énergie égale à celle qui serait fournie par 9 millions d'hommes travaillant 8 heures par jour... Pendant 6.000 ans, un bon ouvrier briquetier n'a jamais pu fabriquer que 450 briques au cours d'une journée de dix heures. Aujourd'hui, en huit heures, il en fabrique 15.000.

Ces exemples sont empruntés au dernier livre de M. Jacques Duboin : *La Grande Révolution qui vient.* L'on en pourrait citer cent autres. Mais ceux-là suffisent. Surabondance de produits, qui résulte d'une profusion d'énergie, tout le drame de notre temps est là. L'on doit le regarder en face, si l'on veut l'empêcher de dégénérer en tragédie sanglante.

La machine, dit encore M. Duboin, a mis en chômage, pour ne parler que de la race blanche, 30 millions d'hommes. Si l'on ajoute à cette foule les femmes, les enfants, les ascendants âgés, voilà 100 millions d'être humains privés de tout pouvoir d'achat personnel et que les collectivités n'entretiennent qu'en diminuant, par l'impôt, le pouvoir d'achat des travailleurs, donc en aggravant la sous-consommation générale.

Pour guérir le mal universel, M. Duboin suggère des remèdes au sujet desquels nous faisons les plus expresses réserves. Mais quand il observe qu'à l'âge de la rareté, qui dura 6.000 ans (ne peut-on dire, aussi véridiquement, 6.000 siècles ?) a succédé depuis peu l'âge de l'abondance, et que cet immense fait nouveau réclame, pour un grand effort d'organisation, des façons de penser dégagées de la routine, l'on ne peut que lui donner raison. Livre bourré de faits, d'idées, livre de bonne foi et dont le titre ne paraît nullement être une menace, mais un avertissement. Et qu'il faut lire, car un homme averti en vaut deux.

Nous, mamans, par Rabette (Éditions Flammarion). — C'est un livre chaud comme un nid. Un nid plein d'oisillons, s'entend, et tout enveloppé de battements d'ailes. Car rien n'est plus froid, ni plus triste, ni plus vide, qu'un nid vide. Toutes les femmes dignes du nom de maman, c'est-à-dire toutes les mères, à de très rares exceptions près, se retrouveront dans *Nous, mamans*, ainsi que l'annonçait un titre charmant. Celles dont les enfants ont grandi éprouveront la nostalgie du temps où ils étaient des tout-petits, où elles étaient pour eux l'aliment, le doux et si ferme cercle des bras, le tiède giron, la providence, la présence visible et la puissance du bon Dieu. Celles qui vivent ce temps-là sentiront s'émouvoir en elles-mêmes, plus que de coutume, leur âme fraternelle, en se disant : Comme *nous* sommes toutes pareilles ! Comme *ils* sont tous pareils ! » Que si la lumière de leur maternité a quelque ombre d'égoïsme, elles recevront, avec de tendres conseils d'abnégation, la promesse que celle-ci sera récompensée plus tard par la gratitude, l'amour, le respect des vraies femmes et des hommes virils qu'elles auront *élevés*. (Qu'il est donc beau, le double sens de ce mot !)...

Et toutes remercieront Mme Rabette, cette maman qui sut si bien marier, dans son livre, le cœur, la raison et l'intelligence.

Erratum. — Une erreur typographique, dont nous nous excusons auprès de nos lecteurs comme de notre éminent collaborateur M. Matila Ghyka, s'est glissée dans notre numéro de février. Pages 21, 24 et 25, la formule $\frac{\sqrt{5}+1}{2}$ a eu le tort de se changer en $\sqrt{\frac{5+1}{2}}$ Cette dernière donnait $\sqrt{3}$ et ce n'est pas là ce qu'il fallait démontrer. R. L.

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT — R. C. Seine 2.514

Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves

DIRECTEUR:
DOCTEUR
FRANÇOIS
DEBAT.

ART ET MEDECINE

ANNALES de thérapie biologique

SOMMAIRE

15 Avril 1934

Éditées par les Laboratoires du Docteur F. Debat



Photo Zuber.

Vérification du pH d'un produit injectable.

nos produits opothérapiques injectables

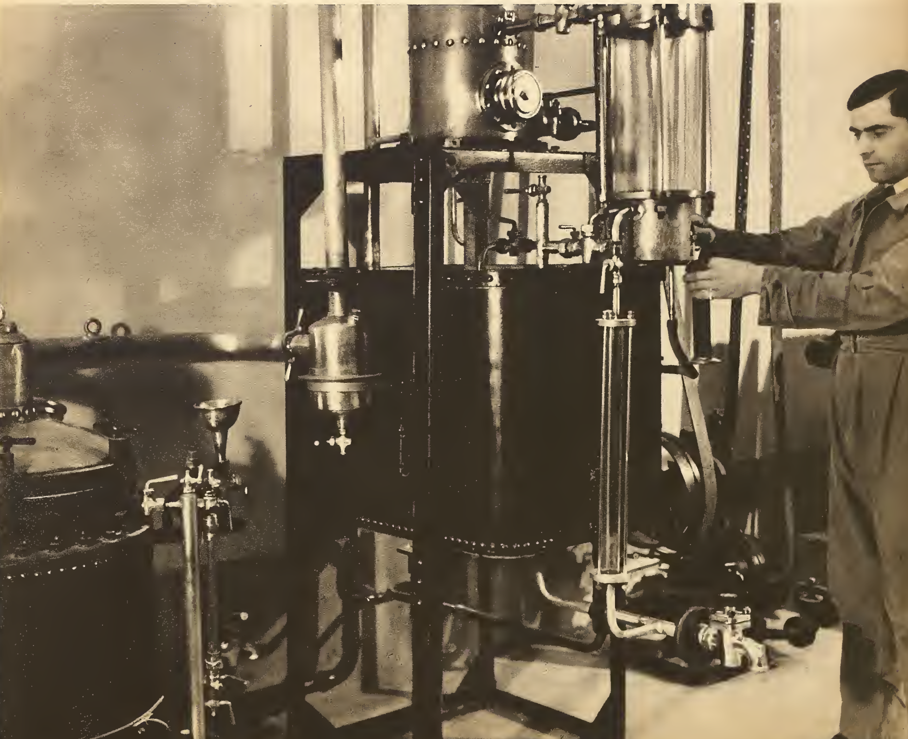
Les produits opothérapiques s'administrent, d'une façon générale, par voie buccale.

Les extraits hépatiques, en particulier, car ils sont très actifs sous la forme buvable.

Cependant les circonstances obligent parfois à avoir

recours à un mode d'administration d'action plus rapide encore. On emprunte alors la voie intramusculaire.
C'est pour répondre à cette nécessité que nous avons créé et mis au point l'**Hépacrine injectable.**
Préparé d'après une technique spéciale, concentré et purifié pour éviter toute crainte de shock, notre extrait de foie **Hépacrine injectable** est le médicament type des cas graves : les anémies de Biermer et les anémies profondes qui s'accompagnent d'anorexie totale, d'intolérance gastrique ou d'hépato-résistance.

Matériel pour la préparation des produits opothérapiques injectables. A gauche, cuves de macération ; ci-dessous, un appareil à distiller à basse température, dans le vide.



Photos Zuber.

La rapidité d'action de l'**Hépacrine injectable** se manifeste par le déclenchement, au deuxième jour du traitement, de la crise réticulocytaire.
Tous les Maîtres des hôpitaux qui ont bien voulu expérimenter ce produit s'accordent à reconnaître sa grande activité et sa grande rapidité d'action dans les anémies graves comme dans les insuffisances hépatiques.
A côté de l'**Hépacrine injectable** (extrait de foie) nous préparons également l'**Inosplénol injectable** (extrait



Photos Zuber.

Soudage des ampoules et impression de leur date de remplissage.

L'un des divers dosages pratiqués au cours de la fabrication.

de rate) pour le traitement des insuffisances spléniques, des dermatoses aiguës prurigineuses généralisées, etc... et l'**Inorénol injectable** (extrait de rein) contre les insuffisances rénales, les néphrites, l'albuminurie. Nous fabriquons en outre le **Pancrinol injectable** (extraits de foie, rate, rein et surrénale) dont les indications sont les mêmes que celles du **Pancrinol buvable :** anémie, asthénie, convalescence, surmenage, et tous les états de déficience organique.
Si l'administration d'extraits d'organes est d'action plus



Photo Zuber.

rapide par la voie injectable, ce n'est cependant qu'une méthode d'exception, réservée pour des cas d'une urgence extrême, car la thérapeutique par voie buccale fournit des résultats tels qu'ils suffisent généralement, en particulier pour les médications anti-anémiques.

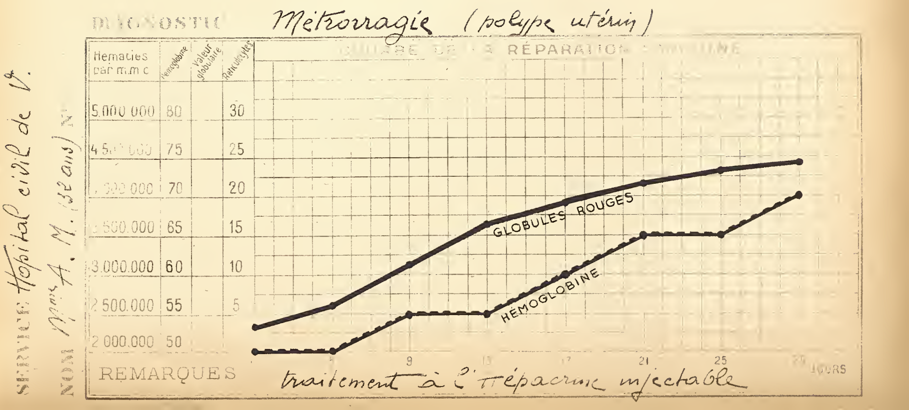
Nous rappelons à ce propos les qualités de nos préparations opothérapiques destinées au traitement des anémies de toutes natures.

Le **Pancrinol** que nous avons déjà cité et qui est, par son activité hors de pair, un reconstituant énergique incontesté.
L'**Hépacrine,** indiquée dans les anémies graves et les insuffisances hépatiques.
L'**Hépa-peptine,** extrait de foie lysé par de la muqueuse gastrique, spécifique des anémies d'origine digestive.
Cette gamme complète de produits anti-anémiques permet d'agir électivement, dans chaque cas, sur la cause déterminante essentielle de l'anémie, car, en raison de l'étiologie multiple des anémies, il serait vain de vouloir limiter à une seule les médications anti-anémiques.

OBSERVATION

Hépacrine injectable

Femme 32 ans, extrêmement faible et pâle, très maigre, souffre depuis le mois de mars de métrorragie.
A cette date, on trouve et on enlève un polype utérin, les hémorragies cessent, mais bientôt recommencent avec la formation d'un nouveau polype. La faiblesse s'accroit et s'accompagne d'étourdissements.
Le 6 novembre, on enlève le nouveau polype, les hémorragies cessent, mais, très faible, la malade est soumise au traitement par l'Hépacrine injectable, à la dose de 2 piqûres par jour.
La rapidité de la réparation sanguine révélée par les examens sanguins successivement pratiqués montre l'action particulièrement favorable du produit employé.



SOMMAIRE

MAI 1934

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS FRAIS DE PORT EN PLUS



Photo Schall.

« Surplombant à pic... la vallée bleue d'eaux vives, noire de bois, verte de pâturages..., le farouche Beynac, ramassé, dense comme un bronze, plante ses crampons de pierre brune sur le socle de son rocher ».

CHATEAUX
EN PERIGORD



PAR ELIE FAURE

Je me garderai de médire des châteaux de la Touraine. Ils sont si pénétrés d'histoire, liés à de si fastueux souvenirs, si magnifiquement couronnés de forêts, de jardins, d'eaux mortes ou vivantes qu'ils font en quelque sorte partie de notre atavisme spirituel, et même physique. Leur gloire universelle est aisément explicable, et justifiée. C'est en franchissant ce seuil que Charles VIII s'est brisé le crâne. Ici, François Ier, environné de belles femmes, courait le cerf et le sanglier. Là Henri de Guise est tombé sous les coups des Quarante-Cinq. Les gentilshommes huguenots ont été pendus à ce balcon. Dans cette pièce, François II a agonisé dans les bras de Catherine de Médicis. Léonard de Vinci a expiré dans celle-là sur l'épaule de François Ier. Ronsard s'est assis au bord de ce bassin que le lierre et les roses entourent. Voltaire, Buffon, Rousseau ont goûté la

Photos Schall

A gauche, le château de Fénelon, lieu de naissance du « Cygne de Cambrai ». De la terrasse de ce noble monument des XVe et XVIe siècles, qui domine la vallée de la Dordogne, l'on découvre un vaste et beau panorama. Puis, une vue de la Vézère et Marzac, l'un des nombreux châteaux qui s'élèvent à proximité de cette rivière aux aspects changeants.



fraîcheur et le calme de ces ombrages. Les galeries et loggias ouvragées, les escaliers géants, les cheminées monumentales, les pavillons sur pilotis de pierre, les grandes salles rehaussées d'or d'où la vue s'étend sur les plaines molles et les rivières sinueuses, tout cela garde le prestige des temps les plus savoureux de notre aventure historique, où les mœurs galantes et suspectes, la poésie, la peinture, un flot de curiosité et de lumière se dégageaient convulsivement, parmi les intrigues et les drames de cour, des sombres harmonies du moyen âge, — sang et boue, misère et famine, truculences populacières, avec le seul élan des flèches, le seul sourire des images, la seule voix des cloches au-dessus de l'anonymat des multitudes souffrantes.

Mais c'est justement ce caractère brillant, ce tumulte d'histoire, de tournois, de fêtes, qui doivent nous garder d'un abandon trop complet aux séductions qui nous attendent là. A part Saumur, Loches, Chaumont peut-être, Luynes surtout, qui sont spécifiquement français, presque tous les châteaux de Loire présentent un style bâtard, mi-gothique flamboyant, mi-italien, hésitant comme les mœurs mêmes entre deux époques antagonistes d'esprit, par suite d'une valeur d'art assez discutable quand on a l'énergie de s'arracher à l'emprise des souvenirs pour regarder et comparer. Si les châteaux du Périgord sont beaucoup moins célèbres, c'est précisément que leur style est plus pur et plus sévère, en accord plus complet avec la vraie volonté de la race, plus enraciné dans le sol, dans les mœurs, plus harmonisé au paysage même, d'un sens esthétique plus sûr. Certes, ils sont plus humbles en général, plus petits. Ils n'expriment pas les caprices de la plus brillante cour du monde, mais

Page 12, le manoir de Fayrac, des XVe et XVIe siècles, d'où le point de vue est superbe sur la Dordogne. A droite, le château de Carlux. En bas, le château de La Roque-Gageac. « Si les châteaux du Périgord sont beaucoup moins célèbres (que ceux de la Loire), c'est précisément que leur style est plus pur et plus sévère, plus enraciné... plus harmonisé au paysage même.»

Photos Schall.

« Des forteresses — observe encore le maître écrivain Elie Faure — plutôt que des châteaux. Des forteresses qui commencent à peine à respirer, non des demeures d'apparat qui obéissent à des impératifs mondains plus qu'aux rythmes sévères d'un accord à peine ébauché entre les exigences militaires et les premiers balbutiements d'une époque un peu moins farouche.»

les nécessités de défense et d'isolement d'une noblesse assez pauvre, rude batailleuse, constamment mêlée aux guerres des temps féodaux. Une ère différente, un autre esprit. Mais aussi une solidité foncière qui s'exprime par plans et profils plus simples, plus denses, plus majestueux. Des forteresses, plutôt que des châteaux. Des forteresses qui commencent à peine à respirer, non des demeures d'apparat qui obéissent à des impératifs mondains plus qu'aux rythmes sévères d'un accord à peine ébauché entre les exigences militaires et les premiers balbutiements d'une époque un peu moins farouche.

Voilà bien des raisons pour que les châteaux de la Loire soient illustres, et ceux du Périgord presque ignorés, bien qu'un digne habitant de la province en ait compté près de quatre cents — ce qui devrait donner à la Gascogne calomniée le pas non seulement sur l'Espagne imaginaire, mais aussi sur la Touraine historique dans l'ordre de la discrétion. Mais ce ne sont point les seules. Voyez la carte, ces grandes plaines, ces multiples routes conduisant droit du nord au sud, de Paris aux marches espagnoles ou aux ports méditerranéens par les affluents de droite et de gauche de la Loire, par l'Yonne et le Rhône ou même par la Loire et l'Allier qui mènent le voyageur aux eaux thermales du plateau central. Ici, rien de pareil. Région tourmentée, que contournent toutes les routes auxquelles la Dordogne, coulant seule de l'est à l'ouest, barre carrément le passage. Châteaux inconnus et, par suite, pour la plupart, gardés des convoitises trop violentes et des restaurations trop indiscrètes.

Ce n'est pas que la guerre, soit étrangère, soit civile, les ait épargnés. Elle y a sévi plusieurs siècles. Montfort a saisi le prétexte albigeois pour raser Beynac, Castelnau... et Montfort. Avant, après, des familles turbulentes aux noms rocail-



Page 14, le château de Puyguilhem, ornement Renaissance, parmi bien d'autres édifices charmants ou sévères de la vallée de la Dronne. En double page, le château de Marqueyssac, du XVIIIe siècle, sur une colline en bordure de la Dordogne. Enfin, ci-dessous, le château de Salignac-Fénelon, du XIIe siècle, plusieurs fois remanié au cours des siècles suivants.

Photos Schall.

leux, Ségur, Lastours, Malemort, Comborn, Montfort, Hautefort, Turenne, s'y disputèrent la prééminence dans le pillage des bourgs et le rançonnage des passants. Plus tard, c'est le champ de bataille entre Plantagenets et Capétiens, ducs d'Aquitaine et comtes de Toulouse, ce qui favorise dans une certaine mesure les barons périgourdins qui d'ailleurs ne s'entendent guère, le haut pays tenant pour le roi de France, le bas pour le roi d'Angleterre. Détruits, puis relevés, puis détruits encore au cours des luttes religieuses où Montluc promène partout la torche, la corde et le fer, où Henri IV recrute tant d'aventuriers et d'hommes d'armes pour les conduire à Paris, c'est grâce à l'enrichissement des compagnons du Béarnais qu'on les restaure en grand nombre. La décollation de Biron marque à la fois l'apogée et la soumission de cette bouillante noblesse qui, avec celle du Béarn et de l'Armagnac, donnera, trois siècles durant, le plus grand nombre de cadets aux armées du Roi, en attendant les cadets de charrue et d'écurie de l'épopée et de sa suite : Brune, Murat, Bessières, Daumesnil, Marbot, Bugeaud, Canrobert. J'élargis le Périgord jusqu'à ses lisières très proches du Quercy, de l'Agenais, du Limousin, comme il faut aussi l'élargir pour les châteaux qui l'entourent, collier d'étoiles détachées de la nébuleuse et gravitant sur ses bords : Duras, Lauzun, le sinistre Bonaguil, le charmant Pompadour, Bonneval, Lambertye, Rocamadour, Turenne, Noailles, Rochechouart.

C'est après que la noblesse enrichie eût émigré à la cour et reconstruit ses châteaux et gentilhommières, que la configuration du pays permit de les protéger contre la révolution et les invasions successives. On se l'explique quand on visite la contrée si malaisément accessible, — basse vallée du fleuve à part — avec ses échines osseuses, presque désertiques, boisées de chênes noirs et de châtaigniers tordus, qui séparent la Dordogne de la Vézère, la Vézère de l'Isle et de la Dronne, et qu'entrecoupent des vallons très souvent hors de toute route, où l'on découvre avec surprise un, deux, trois admirables petits châteaux presque tous féodaux encore, très purs, à peu près préservés des tares de l'italianisme, et où la Renaissance, sa grâce, son besoin de se tourner vers l'extérieur s'affirment à peine de temps en temps par la fenêtre à croisillons, l'élégance, la multiplicité, la fantaisie des poivrières, mais où les plans restent nus, silencieux, les volumes pleins et sobres, l'allure générale à la fois humble comme il convient à qui se trouve hors des chemins fréquentés, et fière comme il sied à qui défend qu'on le touche. Petits presque toujours, ou moyens, à part Biron et Hautefort, l'un amas colossal de constructions hétéroclites, l'autre comparable, par la masse et la majesté, aux plus beaux châteaux seigneuriaux ou même royaux du Nord ou du Centre, Fontainebleau, Versailles, Valençay.

C'est l'axe des vallées qu'il faut suivre, avec des pointes çà et là de droite et de gauche, pour les découvrir, Dordogne, Vézère, Isle, Dronne. Quand on se laisse guider par les méandres de la Dordogne, tantôt encaissés entre les hautes roches, tantôt s'étalant dans la plaine parmi les peupliers et les prairies, ils dominent de toute part : Montbazillac, Lanquais, l'adorable Bayac au-dessus des prés et des arbres, Bannes, éperon d'argent sur l'angle de sa crête altière, nous conduisent en aval de Domme, l'acropole du Périgord, à une vaste cuvette qu'encerclent, comme une couronne de fer, les tours de Fayrac, de Marqueyssac, de Castelnau, de cinq ou six gentilhommières plus modestes. Au centre, surplombant à pic des quelque 160 mètres où monte son donjon tranchant la vallée bleue d'eaux vives, noire de bois, verte de pâturages qui semble tourner comme en un vertige entre les mâchicoulis et les créneaux, le farouche Beynac, ramassé, dense comme un bronze, plante ses crampons de pierre brune sur le socle de son rocher. C'est là qu'on mène les touristes, et, quand ils ont vu très vite ce coin de l'ordre féodal, à la fois sinistre et riant, presque intact, avec les vieilles maisons de la Roque-Gageac qui grimpent en moutonnant sur la falaise où elles se culbutent en s'accrochant tant bien que mal, ils bouclent leur valise et prennent le train de Paris. Au delà de Domme pourtant, de ses vieux remparts dorés, de ses vieilles maisons rousses aux grands toits en pente, autour de la savoureuse Sarlat, s'ils daignaient remonter plus haut, ils découvriraient çà et là, tantôt à droite, tantôt à gauche, Montfort, imposant mais mal restauré, les poivrières massives de Fénelon où naquit un cygne, l'austère et ravissant donjon de Salignac au fond d'un vallon écarté, La Roque, Paluel avec sa famille de tours.

On ne peut plus qu'énumérer. Si nous suivons la Vézère, chaque fois que s'offre un piédestal au-dessus des roches en encorbellement où se creusent les grottes décorées par les chasseurs de rennes — paysage primitif qui sent encore la chasse à l'ours et au mammouth au fond des bois épais, la pêche dans les eaux froides et noirâtres de la rivière encaissée, je ne sais quel âcre parfum de meurtre et d'aurore humaine — chaque fois qu'un golfe de terre s'arrondit sous la falaise, voici encore des tours, des donjons, des toits granitiques, Campagne, Marzac, le sombre Commarque, Losse, Rouffignac tout couvert de lierre, Montignac, Badefols, le formidable Hautefort — l'une des quatre baronnies du Périgord avec Biron, Beynac, Brantôme plantés aux quatre coins du vieux pays comme les pions d'un échiquier dont la liberté, la misère, la servitude militaire, l'indicible existence de trente générations de serfs anonymes penchés sur d'obscures besognes et de pauvres métiers entre une naissance inconnue et une mort souvent sanglante et toujours muette sont les enjeux. Là non plus on ne compte pas les châteaux et gentilhommières, les uns en bordure des eaux — et ceux-ci plus volontiers des siècles apaisés de la monarchie militaire, les autres sur les hauteurs. Il faut laisser à la curiosité et au hasard le soin de les découvrir, surtout quand, marchant au nord-ouest, on quitte la vieille rivière pour gagner, à travers les coteaux à peu près déserts les origines de l'Isle, adorable vallée que commande Jumilhac, tout hérissé de tours, de poivrières et de flèches, et qui nous mène à Périgueux, ville romaine et byzantine, en laissant derrière nous les ruines d'Excideuil, fief des Talleyrand. De là, soit en redescendant vers la Dordogne par la même tranchée d'eaux vives, soit en remontant au nord vers la délicieuse Dronne où le paysage est de moins en moins dur, où les prairies sont de plus en plus vertes, les peupliers de plus en plus pressés, les eaux de plus en plus claires, vous trouverez encore Neuvic, Château-l'Évêque, Bourdeilles — sans compter l'admirable clocher et les sculptures rupestres de Brantôme — Maroite, La Chapelle-Faucher, Laxion, Puyguilhem. Arrêtez-vous, la plaine devient trop aimable. Le tapis ininterrompu des vignobles, de velours vert ponctué d'outremer en été, de brocart pourpre et or en automne, vous conduirait jusqu'à Bordeaux. Vous y rencontreriez bien encore quelques ruines majestueuses, Rozan, Curzon, mais vous risqueriez de croiser, au sortir de sa grosse tour ronde aménagée en librairie, le seigneur de Montaigne descendant à cheval vers la vallée verdoyante, et vous oublieriez vite la recherche des sensations esthétiques que vous étiez venu chercher, pour explorer en sa compagnie le domaine intérieur de l'intelligence humaine, tout aussi passionnant — il est le même au fond — que celui qu'elle s'efforçait là de projeter au dehors.

Élie Faure

PETIT MANUEL DE
FÉODALITÉ

PAR ANDRÉ THÉRIVE

D'après Mérimée, il n'y avait pas de châteaux en Écosse qui fussent dignes de ce nom s'ils n'avaient au moins un revenant avec chaînes, armure de préférence, et même promesse de trésor caché, ce qui est bien venu dans les familles les plus aristocratiques. Pour moi, à cause de souvenirs d'enfance, un vrai château doit être en ruines, ou tout au moins brûlé.

Ce n'est pas que j'aie assisté à des révolutions, mais dans les coins de Limousin où je passais mes premières vacances, il y avait toujours fatalement un donjon du moyen âge, que les vipères défendaient mieux encore que des fantômes, et même une bâtisse du second Empire, à poivrières d'ardoise, que l'incendie avait saccagée, évidée quelques années auparavant. A l'état neuf, elle ne devait pas être belle, mais réduite au squelette, avec ses fenêtres sans regard et ses toits crevés, derrière un parc en friche, elle avait atteint la suprême mélancolie, nécessaire à la suprême noblesse.

On ne saurait nier que, par tradition, chaque villageois français ait besoin de sentir près de sa chaumière ou de sa grasse métairie, une résidence seigneuriale. Dans un triste hameau lorrain où demeurait ma grand'mère, on appelait *château* la seule maison qui eût un étage, une grille et, ma parole, un balcon. C'était la sienne. Je n'en suis pas peu fier. J'ai vu le même cas dans une autre commune de la Meuse où un épicier retraité avait orné sa porte de deux lampadaires en faux bronze. Et il me souvient de ce faubourg de Verdun, au bas de la côte Saint-Michel, où un mur portait cette plaque en marbre superbe, comme un ex-voto : « *Cette demeure appartient à M. X..., propriétaire* ». Le mur fut ébréché, mais l'inscription resta ; je pense qu'elle a survécu à la guerre.

Quand on s'approche de l'Italie, dès la région niçoise par exemple, on n'est pas peu surpris de voir qualifier de *palais* de beaux immeubles de rapport à destination bourgeoise. C'est que l'emphase transalpine jure un peu avec notre modestie française qui, avouons-le, est une forme de la prudence, sinon de l'avarice. Le grand chic, vous le savez, est aujourd'hui de parler de sa maison des champs, de sa bicoque, de sa cabane... même quand on a une orgueilleuse propriété, et pignon sur des forêts. En Bretagne, dès qu'une demeure possède quelque indépendance, quelque individualité, on a tendance à la qualifier de *manoir*. La vogue du *chalet*, qui est venue de Suisse, a conquis peu à peu toutes les provinces, et jusqu'aux plus plates banlieues. Pour qu'il y ait chalet, il faut un épi faîtier, et, si possible, une balustrade en bois découpé. Le reste peut être en plâtre, en meulière, en brique ou en papier mâché, peu importe : un reste de romantisme alpestre colore l'humble villa.

Quant à ce dernier mot, vous savez qu'il était hors d'usage avant le dix-neuvième siècle. Il a perdu peu à peu toute sa noblesse et tout son caractère spécifique. A preuve qu'il y a fort loin de la villa Serbelloni ou de la villa d'Hadrien à la villa des Glycines, à la villa Carmen, à la villa *Sam'suffi*... Les passants font des gorges chaudes quand ils lisent des plaques de ce dernier style. Je n'en défends pas l'épigraphie, mais l'inspiration m'attendrit. Tout ce que les philosophes ont prêché en fait de modération épicurienne ou de sagesse bourgeoise, réside dans ce fameux *Sam'suffi*. La niche à droite du portail, qui n'a plus de chien, le garage qui avoisine au fond à gauche la buanderie, et qui contient une cinq-chevaux d'occasion, les rideaux de guipure et les tournesols jaunes qui cachent les plants de carottes, tout cela c'est le gage d'une civilisation bien estimable. Je vous prie, si vous en doutez, d'aller camper sous la tente dans le désert de Gobi ou de chercher une bonne petite caverne sans ours.

Le mot le plus à la mode, qui menace celui de château, est évidemment celui de *domaine*. A bien réfléchir, il fait un peu cossu, hypocritement ostentatoire, il évoque la seigneurie d'une époque matérialiste... Le gendre de M. Poirier tenait un château de ses pères, le beau-père avait un domaine pour ses descendants. Mais, d'autre part, quel joli scrupule de refuser le terme ancien, militaire, féodal, poliorcétique, pour une maison même flanquée de tours, même ceinte de douves, où doit régner la paix ! Le domaine suppose d'ailleurs qu'on a des terres, que des serfs ne grattent pas nécessairement, et même une pièce d'eau où les grenouilles n'ont rien à craindre des vassaux en corvée...

A l'étage suprême on trouve aujourd'hui la *résidence*. D'abord parce que ce terme est venu de l'anglais, tout au moins dans sa fortune actuelle, et qu'on l'applique volontiers aux demeures de gouverneurs et de souverains.

Je pourrais parier que dans un demi-siècle il aura remplacé dans le jargon de l'hôtellerie, les palaces. A moins qu'il n'arrive d'une colonie quelconque, Maroc ou Indochine, un vocable dont la mode s'empare, et que nous repasserons ensuite à toute l'Europe. Mais en attendant, constatons que le mot de *château* est devenu tabou, et que s'il est usité par écrit, l'amour-propre ou le respect humain en ont presque aboli l'emploi oral.

Un de mes amis que le *Bottin* des provinces désigne bel et bien comme châtelain dans le Dauphiné, m'a confié que la vignette usuelle le flattait, mais ne l'enchantait pas. « J'aimerais mieux, dit-il, le petit dessin qui indique eau froide et eau chaude dans toutes les chambres. » Et il prétend que, depuis l'invention des girouettes, le gonfalon flottant sur la plus haute tour ne sert plus à rien.

Les girouettes, si je ne me trompe, datent du XVIe siècle, qui vit décliner la féodalité. Si on peut les ériger en symboles, elles marquent en effet une ère nouvelle, comme l'antenne de radio qui tend à les remplacer sur le toit des villas, bicoques, manoirs et résidences de tout poil et de tout âge... Bientôt la maison enviée, la maison jalousée sera celle du sage, aplatie et celée derrière son lierre et ses fusains paisibles, et dont l'occupant ne veut pas savoir d'où vient le vent ni entendre gueuler les haut-parleurs.

Thérive

CHEZ MADAME DE MIRAMION

LE MUSÉE DE LA CHARITÉ

PAR RAYMOND ESCHOLIER

Quai de la Tournelle, sur l'ancien quai Saint-Bernard, si fréquenté sous Louis XIV, et dont aujourd'hui les sirènes des remorqueurs et les camions en route vers Bercy troublent seuls le silence.

Entre les sombres murailles de l'hôtel Rolland, dont le dernier hôte, le président Rolland d'Erceville, fut guillotiné, et les combles à la française de la demeure des Nesmond, une porte monumentale, une cour à l'abandon, un degré ruineux, un noble appareil classique, orné de festons, d'astragales et de mascarons ; vous traversez le bâtiment, vous vous aventurez dans un jardin solitaire, peuplé de joubarbes, de scolopendres et d'euphorbes : une admirable façade méridionale, flanquée de deux petites ailes, et qui garde la majesté du Grand Siècle, se découvre à vos yeux : l'hôtel de Miramion.

Les Miramionnes... Mme de Miramion... Tout un passé de bonté, de charité, et puis aussi l'héroïne d'une des aventures les plus romanesques du temps du Roi Soleil.

Immensément riche et veuve — à dix-sept ans — de Jean-Jacques de Beauharnais de Miramion, Marie Bonneau de Rubelle était célèbre pour sa beauté : « Elle avait, dit l'abbé de Choisy, son parent et son biographe, le teint d'une blancheur éblouissante, ranimé à tout instant par un incarnat toujours nouveau ; la bouche petite, le nez aquilin, des cheveux châtains, les plus beaux yeux du monde... »

Le 7 août 1648, l'orage fond sur Mme de Miramion. Partie d'Issy, elle s'est rendue au Mont Valérien, pour y faire dire une messe. A l'intérieur du carrosse, ont pris place à ses côtés sa belle-mère, un vieil écuyer et deux demoiselles de service ; derrière se tient un jeune valet de pied ; quatre laquais chevauchent aux portières.

Au retour, dans le bois de Boulogne, vingt cavaliers masqués arrêtent le carrosse. Fuite éperdue des laquais ; six chevaux frais enlèvent la voiture ; le fracas des roues, le tumulte du galop de l'escorte couvrent les cris désespérés de la jeune veuve ; mais, en quittant la plaine Saint-Denis, comme on s'arrête un instant pour relayer, la foule s'amasse. Mme de Miramion se débat comme une preuse et comme une furie, saisit l'épée d'un gentilhomme, le blesse, se blesse, a son corsage déchiré, sa belle gorge dénudée, ensanglantée : « Une folle ! » crie un cavalier, et chacun de s'écarter.

Le soir, la course frénétique se ralentit. Un pont-levis s'abat. La captive peut enfin mettre pied à terre dans la cour ténébreuse d'une forteresse, le château de Launay, situé à trois lieues de Sens. Elle n'en sortira, lui apprend-on, que lorsqu'elle aura épousé le comte de Bussy-Rabutin, son ravisseur.

Pour toute réponse, Marie de Rubelle saisit deux pistolets armés et recommande son âme à Dieu.

Quand Bussy paraît enfin devant Mme de Miramion et se jette à ses pieds : « Monsieur, dit-elle, je jure par le Dieu vivant, mon créateur et le vôtre, que je ne vous épouserai jamais. »

Puis elle refuse tout aliment. Les amis de Bussy, qui l'avaient crue d'accord avec son ravisseur, commencent à murmurer. Les archers des gabelles s'arment à Sens et se préparent à venir assiéger Launay.

Bussy « le corsaire », comme l'appelle sa nièce Sévigné, Bussy capitule devant notre héroïne et la fait reconduire à Sens.

De retour à Paris, la voici dégoûtée de l'amour ; la jeune veuve ne songe plus qu'à la dévotion, se voue aux bonnes œuvres, fonde de nouvelles salles à l'Hôtel-Dieu, contribue à faire ouvrir l'hôpital Saint-Louis, aide M. Vincent dans l'assistance des *enfants trouvés*, établit le *Refuge de Sainte-Pélagie*, soutient de ses largesses les missions étrangères et le séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet.

Elle achète, de Martin, l'hôtel construit sans doute par François Mansart et y loge ses chères Miramionnes, qui ne sont point des religieuses régulières, mais qui tiennent de petites écoles, visitent les malades et préparent des médicaments.

Les vieilles pierres ont leur destin. Etonnez-vous, après cela, que l'hôtel où Mme de Miramion s'éteignit, en 1696, comme une sainte (le peuple força les portes pour contempler ses traits), soit devenu, sous le premier Empire, la Pharmacie Centrale des Hôpitaux de Paris. Etonnez-vous que le docteur Mourier, directeur général de l'Assistance publique, merveilleusement secondé par cet animateur qu'est M. Yvan Gaussen, vienne d'y installer ce « Musée de la Charité », dont André Hallays réclamait la fondation.

Dans cette grande salle, qui s'ouvre sur le jardin, dans cet « oratoire de Mme de Miramion », aux splendides solives richement décorées, que de pièces curieuses pour l'histoire de nos hôpitaux parisiens et aussi que d'œuvres remarquables où voisinent, une fois de plus, Esculape et Apollon !

Admirable livre de la *Vie active des religieuses de l'Hôtel-Dieu*, en l'année 1483: « Qui pourrait, vient d'écrire Pierre Champion dans *Splendeurs et misères de Paris*, tourner ces pages sans être ému, qui lirait, sans ravissement, le portrait qui est tracé de la religieuse ? » antiphonaires des frères de l'ordre de Saint-Jean de Dieu de la Charité, l'un des plus fastueux exemples de l'enluminure aux âges classiques : cloche des frères de Saint-Jean-de-Dieu, aux robustes ciselures ; verrière éblouissante de la chapelle de l'ancienne Pitié, et de cette même époque renaissante, provenant de la même chapelle, *Christ entre les saintes femmes*, calvaire portant la marque franche et pathétique de nos primitifs français.

Il y a encore de bonnes qualités réalistes dans le grand tableau représentant Saint- Vincent de Paul entouré des

Photo Zuber.

« Quai de la Tournelle... Vous vous aventurez dans un jardin solitaire, peuplé de joubarbes, de scolopendres et d'euphorbes : une admirable façade méridionale, flanquée de deux petites ailes, et qui garde la majesté du Grand Siècle, se découvre à vos yeux : l'hôtel de Miramion. »

Dames de Charité avec, à sa gauche, Louise de Marillac — aujourd'hui canonisée — faisant offrande de ses bijoux. *Chemin de Damas*, attribué à Coypel et provenant de l'Hôtel-Dieu. Plus loin, « l'infortuné convive », le poète Gilbert, mourant à l'Hôtel-Dieu, fait contraste avec l'*Abbé Cochin*, au teint fleuri de bon vivant.

On ne doit pas donner à Duplessis l'effigie de *Mme Necker*, mais bien celle de *Mme de Staël*, elle aussi bienfaitrice de nos hôpitaux parisiens, et qui, jeune, apparaît ici sous des dehors assez imprévus.

Mais, le bel escalier gravi, c'est au second étage que, dans une claire galerie, dans une charmante rotonde premier Empire, au dallage harmonieux, aux tympans délicats symbolisant les bienfaits de la médecine, c'est là qu'est la merveille : la plus belle apothicairerie qui soit en France, les plus anciennes céramiques de nos hôpitaux de Paris : pots à thériaque ; pots à la Chevrette (avec bec) ; pots à canon ; piluliers ; vieux Rouen, vieux Moustiers, vieux Nevers, aux formes souvent mouvementées, aux riches et naïfs coloris, aux inscriptions familières à nos aïeux : orviétan, larsine des prés, oleum lauri...

Avec les magnifiques commodes, recueillies dans nos hospices d'autrefois, avec le splendide brasero de grès, d'un si beau galbe Louis XV, dans ce décor classique revisé sous Napoléon, ce petit musée fermé — trop fermé — est comme un petit temple ravissant, consacré à la déesse Hygie ; déesse qui, somme toute, n'est pas trop déplacée dans la demeure de Mme de Miramion, « cette mère de l'Église », dont la mort, selon le mot de Mme de Sévigné, fut une perte publique.

Raymond Escholier

Ce que Raymond Escholier, à juste titre, appelle la merveille : la plus belle apothicairerie qui soit en France... Puis, dans l'autre page, au-dessus d'un splendide antiphonaire, l'un de ces poignants documents qui permettaient d'identifier, par le rapprochement de deux parties de lettre ou de deux moitiés de médaille, l'enfant autrefois abandonné au « tour ».



On prie de remetre la petite Josephine à la personne qui presentera la partie qui manque à cette lettre, ou la moitié de la medaille qui est dans la letre.

DOMINICA
PENTECOSTES.

Photos Zuber.



Photos Relang.

Jeunes gens de Majorque. — Les fenêtres voilées de stores, si semblables à celles de Marseille, ou d'Alger ou de Barcelone, bref, bien méditerranéennes.

Je suis tiré de mon sommeil nocturne par des centaines de cocoricos ; on dirait que toutes les fermes de la Catalogne se sont agglomérées à l'avant du *Don Jaime*, le blanc courrier qui relie Barcelone à Palma de Majorque (la République doit avoir débaptisé ces courriers ?) Au fond de caisses à claire-voie, des basses-cours entières chantent, mais je ne regrette pas ce réveil en fanfare. Dans l'aube d'un violet livide (ce vilain violet que le régime nouveau a ajouté à l'ancien drapeau), Palma élève, comme à travers une gaze, ses rectangles blancs déjà africains, ses terrasses encore arrosées de lune et d'étoiles filantes.

L'hôtel donne, comme tous les hôtels de toutes les cités latines, sur la rue la plus bruyante de la ville. Fuyant la chaleur torride, j'y ai passé ma journée à poursuivre le sommeil que m'avaient ravi les coqs ; en vain. Je crois bien que les peuples qui ne dorment pas la nuit ne dorment pas davantage le jour. Il semble que les Espagnols ne dorment jamais ; aucune heure sur les vingt-quatre ne vient interrompre le fracas des trompes d'auto, des cris des vendeurs, des conversations à haute voix, et de jeux d'enfants, — ces enfants dont je me suis souvent demandé si on les met jamais au lit ?

La pièce la plus fraîche de l'hôtel est la salle à manger. Ses murs brillent d'un bleu violent, de jaune et de vert ; ce sont les fresques épiques que Santiago Rusiñol, encore inconnu, peignit pour célébrer les Baléares et pour acquitter sa note d'hôtel.

ILES BALÉARES

Marchandes majorquines, de cette race où la jeunesse est si belle et décline assez vite, comme une année qui n'aurait pas d'automne, presque pas d'été.

PAR PAUL MORAND



Ce soir, je me risquerai dehors pour explorer Palma. A la nuit tombée, la ville me semble merveilleuse : mauresque, romane, gothique, méditerranéenne tout à la fois. Derrière des grilles dorées, des dattiers lancent leur fusée annelée, battant en hauteur les lanternons, les miradors. J'aperçois, au fond de cours mystérieuses, des pierres sculptées, des cloîtres noyés d'ombre, des jardins entourés de colonnades à peine visibles, demeures fastueuses de cette aristocratie que je suppose encore riche, fière, boudeuse, enterrée sous ses traditions, ne montrant d'elle-même que de lourdes armoiries de pierre, où les plumes d'autruche, au cimier des casques exécutés en ronde bosse, pèsent une tonne, gloire pétrifiée des anciens preux, armes parlantes de l'orgueil, au front des palais, contrastant avec le silence des façades Renaissance et le secret d'une vie encore presque arabe. Au fond d'un patio de marbre, près d'un laurier-rose, un jet d'eau, par coquetterie, se sert, comme repoussoir, d'un cyprès. Ce thème trop commun de la beauté méditerranéenne ne me retiendra pas ; les ruelles noires s'ouvrent brusquement sur une place immense, baignée de lune, si grise, si spectrale, qu'on dirait la Cité des Chevaliers de la Table Ronde ; la cathédrale s'y dresse, guerrière, prolongée par des remparts qui cernent toute la cité d'un ton froid de pierre. Aucune présence humaine ne gâte cette apparition grandiose.

De bon matin, je sors, impatient de

mieux voir la ville féerique et je ne retrouve plus aucun des spectacles de cette nuit ; les cours abritent de pauvres échoppes, les patios en ruine dégagent une marmaille sale, les grilles dorées ne protègent que la misère, la cathédrale gothique ne recèle que les tombes de quelques rois. Les palais sont rarissimes et je n'attendrai pas que les derniers nobles, dont la fortune n'a pas encore sombré dans la mévente des olives et des amandes vertes, m'en ouvrent les portes. Je vais louer une auto, un étonnant tacot en zinc et sapin, et m'en aller dans la montagne.

Mon objectif est la Chartreuse de Valdemosa ; ses cellules sont toutes occupées par les Majorquais en villégiature, recherchant cette oasis de fraîcheur, après l'aridité ensoleillée de la plaine plantée d'oliviers, qui ressemble à la plaine d'Arles sous les Baux. Impossible de coucher dans le lit de Chopin. C'est en effet dans une de ces cellules désaffectées que Chopin souffrit si atrocement de l'inconfort et du froid, auprès de la



Le plus vieux moulin de Majorque, qui tourne encore aux environs d'Inca, au centre de l'île. D'une construction très primitive, sa roue est faite de planches plus ou moins équarries. — Une vue de Palma. — A droite, femmes de Majorque en beaux atours.

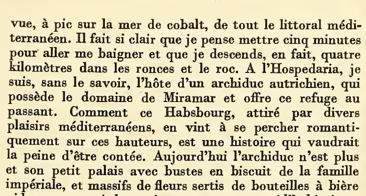
Photos Relang.

robuste George Sand. Il est assez curieux de constater, en passant, que la Méditerranée, terre classique, n'a dû sa vogue qu'au romantisme : Byron, Shelley, échappés aux brumes nordiques, y sont venus mourir dans la lumière, cependant que nos grands siècles français n'y voyaient que feu, qu'ardeur solaire redoutable dont il fallait se garer, soit en s'enfermant comme Mme de Sévigné pour rédiger son courrier de Paris, soit en fuyant, pour la mieux chanter de loin, comme Malherbe :

La terre en ces endroits produira toutes choses,
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses,
Tous arbres oliviers...

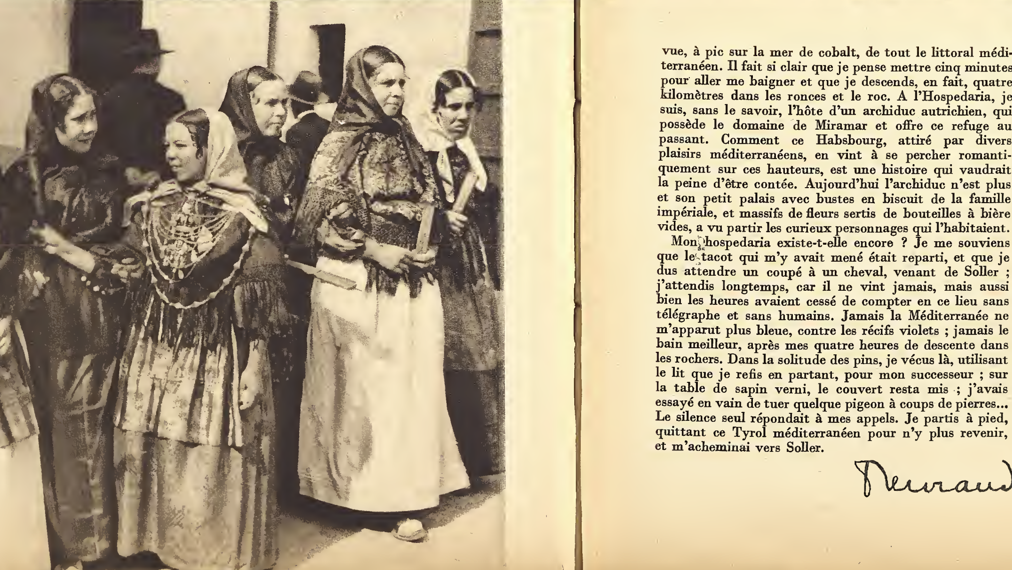
Les voyageurs, dans ces montagnes de Majorque, chercheront vainement un hôtel (du moins il en était ainsi, il y a dix ans, quand je fis ce voyage aux Baléarcs). Il n'y a que la Chartreuse, ou, pour les aguerris, l'Hospedaria ; c'est unc cabane et elle contient un lit, auquel on accède par les branches d'un figuier ; les figues composent l'ordinaire du refuge ; mais on y a la plus belle





En double page, maisons d'Ibiza. — A l'heure où le soleil est plus clément, la promenade du dimanche matin, qui attire à Ibiza beaucoup de jeunes et jolies campagnardes.

Photos Roland.



Femmes d'Ibiza. Les jeunes filles, dit-on, viennent à la ville une fois la semaine, en vertu d'une ancienne tradition, pour se montrer, en tout bien tout honneur, aux galants.

vue, à pic sur la mer de cobalt, de tout le littoral méditerranéen. Il fait si clair que je pense mettre cinq minutes pour aller me baigner et que je descends, en fait, quatre kilomètres dans les ronces et le roc. A l'Hospedaria, je suis, sans le savoir, l'hôte d'un archiduc autrichien, qui possède le domaine de Miramar et offre ce refuge au passant. Comment ce Habsbourg, attiré par divers plaisirs méditerranéens, en vint à se percher romantiquement sur ces hauteurs, est une histoire qui vaudrait la peine d'être contée. Aujourd'hui l'archiduc n'est plus et son petit palais avec bustes en biscuit de la famille impériale, et massifs de fleurs sertis de bouteilles à bière vides, a vu partir les curieux personnages qui l'habitaient.

Mon hospedaria existe-t-elle encore ? Je me souviens que le tacot qui m'y avait mené était reparti, et que je dus attendre un coupé à un cheval, venant de Soller ; j'attendis longtemps, car il ne vint jamais, mais aussi bien les heures avaient cessé de compter en ce lieu sans télégraphe et sans humains. Jamais la Méditerranée ne m'apparut plus bleue, contre les récifs violets ; jamais le bain meilleur, après mes quatre heures de descente dans les rochers. Dans la solitude des pins, je vécus là, utilisant le lit que je refis en partant, pour mon successeur ; sur la table de sapin verni, le couvert resta mis ; j'avais essayé en vain de tuer quelque pigeon à coups de pierres... Le silence seul répondait à mes appels. Je partis à pied, quittant ce Tyrol méditerranéen pour n'y plus revenir, et m'acheminai vers Soller.

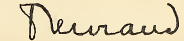




Photo Rapho.

V A L S E S

P A R   F E R N A N D   D I V O I R E

La valse, c'est une jupe qui tourne

Peu importe que la valse ait été la volta avant d'être la walzer, qu'elle ait été provençale avant d'être alsacienne, qu'elle se soit appelée l'allemande et qu'elle soit viennoise. C'est une jupe qui tourne...

Ecoutez l'orchestre. Vous n'entendez point de trompettes bouchées. Le violon miaule. Vous reconnaissez le rythme qui, dit-on, doit être « caressant, onduleux, et entraînant ». Non, ni trompettes, ni grosses caisses perfectionnées. Mais l'air célèbre, Strauss ou Métra ; *Veuve joyeuse*, *Sur les flots bleus*, *Amoureuse.* Quand le rythme est caressant, la danseuse a envie de laisser sa tête blottie, le danseur la serre un peu plus consciemment ; quand le rythme est onduleux, les yeux se laissent aller, et ce sont des yeux bleus ; quand le rythme est entraînant, j'imagine qu'un peigne cesse de mordre, qu'un chignon brusquement se déroule, et c'est une nappe d'or qui s'épand...

Où sommes-nous ? En quel temps ? Je sais seulement que les jupes ne peuvent pas être courtes (sinon elles ne voleraient pas en tournant), que les cheveux ne peuvent pas être courts (sinon ils ne pourraient pas se défaire), et qu'ils sont blonds. Je sais seulement qu'autour des danseurs il n'y a point de civilisation à coups de gong, de tam-tam et de grosses caisses. Les tziganes ne craignent pas le ridicule des belles moustaches noires et des vestes rouges à brandebourgs. On aime pourtant déjà la vitesse, car les trains à vapeur et à lourde fumée noire sont inventés. Et n'a-t-on pas la vitesse tournoyante de la valse ? Ecoutez... Trâ... la, lâ... la, lâ...

La vie autour de nous est-elle bien sérieuse ? Nous sommes au pays d'opérette. Les sous-lieutenants épousent les princesses et abandonnent les violonistes sentimentales. Nous sommes peut-être au temps de Georges Ohnet. Les ingénieurs laissent leurs chapeaux hauts de forme pour valser avec la grâce d'un Sadi Carnot. Il y a des carnets de bal. Ils sont bleu de ciel ou roses ; le petit crayon et la cordelière de soie sont du même bleu, du même rose. Valse bleue, valse rose, robes bleues, robes roses ; écharpes de tulle qui couvrent le petit décolleté maigrichon. La robe sera transformée ; on en fera une robe du dimanche. Mais le carnet de bal restera. On le gardera toute la vie. Valse bleue... On ne l'oubliera jamais. La couronne d'oranger peut bien être sur la cheminée ; le carnet de bal est là, discret, présent, au fond d'une boîte à gants. Valse rose...

« Reviens, veux-tu ? Ton absence a brisé ma vie... » « Dites-moi, chère amie, des souvenirs de valse... Mais non, vous n'avez jamais valsé ; vous étiez trop jeune... C'est vrai, la valse, pour vous, ce n'est qu'un souvenir d'opérette, et encore, d'opérette de cinéma, du viennois mis en boîte à Chicago. Avec Maurice Chevalier. Vous n'avez pas connu la valse bleue, la valse rose, la valse brune, la valse des chevaliers de la lune, chacun avec sa chacune. Mais vous savez que les princesses blondes donnent leurs cœurs aux sous-lieutenants entreprenants. Une valse, une valse, une princesse blonde... Oui, chère amie, je savais que Maurice Chevalier... Oui, oui, il a divorcé, n'est-ce pas ?

« Frou-frou, frou-frou, par son jupon la femme ; froufrou, frou-frou, de l'homme enchante l'âme... »

Un nom de valse... On nommait les valses comme on nomme aujourd'hui les parfums. Mais les valses étaient plus timides que nos parfums. Un nom de valse... Vous riez et vous dites : la valse à Julot.

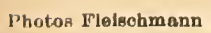
Je ne ris pas comme vous. Elle vit toujours, cette valse-là. Elle est intacte. Elle se danse à l'italienne, à tout petits pas. Elle s'interrompt aux mots « Passons la monnaie » ; et c'est l'homme qui paie. Et elle tourbillonne à nouveau, avec maîtrise, avec aisance. J'aime voir « danser musette », quand l'accordéon conduit la valse. Les couples ne se heurtent pas, ne prennent pas de place. Ah ! que Julot est bon valseur...

Mais vous, c'est vrai, chère amie, vous n'avez jamais valsé. Un danseur sans gants a mis les mains sur votre robe de soirée. Vous avez subi sans vous plaindre les contacts du tango. Une jambe entre vos jambes. Vous avez secoué les épaules ; vous avez connu le black-bottom, dont vous n'oseriez pas traduire le nom ; et le charleston, et ces danses spleenétiques qui sont comme des promenades de veuves dans des cimetières...

Pardon, pardon, chère amie, nous parlions de valses, et j'ai pensé aux danses que vous avez dansées, et j'ai eu une affreuse crise de jalousie, et je vous ai parlé brutalement. Mais si vous aviez valsé je ne serais pas moins jaloux,

VALSE VIENNOISE.

Ballet Gamejun


Photos Fleischmann







La valse en son pays, dansée par des ballerines viennoises. La grâce et la jeunesse et la lumière même plaident ici pour la danse d'antan.

pas moins stupide, n'est-ce pas ? Et vous auriez été touchée par des mains, gantées il est vrai. Et il y aurait quelque part, au fond d'une boîte à gants, un carnet de bal avec des noms. Tandis que, n'est-ce pas, les danseurs de tango... A peine le souvenir anonyme d'une sensation... N'est-ce pas ? N'est-ce pas, chère amie ?

Pardon, faisons la paix ; je suis lâche avec toi ; tenez, jouez-moi une valse. *Sur les flots bleus ? Sobre las olas ? Frou-Frou ? La valse des bas noirs ? La valse du printemps ? J'ai tant pleuré pour toi ?* Non, vous allez me faire pleurer.

Et pourquoi pas la *Valse des Cocus?* Non, quelque chose de moins triste. Tenez la *Valse des pruneaux :* « Oui, je l'aimais, la belle épicière »... ou la *Valse de Paris :* « Paris, Paris, o ville enchanteresse... »

Ce que vous voudrez... une valse... Je chantonnerai en même temps : « Mignonne, quand le soir descendra sur la terre et que le rossignol viendra chanter encore, quand le vent soufflera sur la verte bruyère... » Une valse... *Rêve de valse* ou *Quand l'amour meurt :* « Lorsque tout est fini, quand se meurt no-otre beau rêve »... Là, je vous disais bien, mon amie, que vous alliez me faire pleurer...

Une valse, chère amie... Comme si vous aviez un petit carnet bleu... Comme si mon nom s'y inscrivait... Comme si nous valsions ; vous dans mes bras...



Tel est « L'Enfant breton ». Daté de 1908, il correspond à cette période de jeunesse où Le Fauconnier sollicita les leçons de la Bretagne. A sa triste et rude école on apprend la construction, le mépris du léger, du joli. En se châtiant, on s'épure. On ne conçoit de peinture qui ne soit en profondeur. Si les âmes sont bien nées, elle les trempe pour la vie. Ainsi fit-elle de celles-ci : notre peintre et son modèle ont, l'un sur tout son œuvre, l'autre dans ses yeux graves, la signature du professeur.

PAR LE DOCTEUR

FERNAND VALLON

LE FAUCONNIER ET LA HOLLANDE

Je vous défie de voir l'éventail de cette barbe, si royalement rouge, sans l'éployer sur une armure, ce crâne violent sans le casquer d'acier, ces yeux, enfin, sans allumer leur feu vert sous l'auvent d'une visière. Ainsi fait, le peintre n'est-il pas tout le portrait de son grand-aïeul qui, venu du Nord, assiégea Hesdin avec les armées de Charles-Quint et quand, prise et convenablement saccagée, la ville fut reconstruite à l'espagnole selon les impériales volontés, s'y établit pour y faire souche ?

Quatre siècles plus tard, les Le Fauconnier étaient toujours là. A l'égal de l'ancêtre, ils chérissaient cette marche souriante qui n'est déjà plus les Flandres et pas encore le Boulonnais, ce pays clair, cher à Turner et à Cazin, coupé de fins coteaux, tissé de petits ruisseaux prompts, dont le fil d'argent coud l'un à l'autre les bocages. Il y a moins de vingt ans, en effet, le père de l'artiste, un médecin, qui sut aimer avant la lettre Manet et les Impressionnistes, n'avait pas cessé d'y exercer et si le fils s'est déraciné c'est que sa vocation lui imposait de courir le monde.

On sait comme Cézanne a peiné pour retrouver sous la chair trop aimable de la Provence l'ossature originelle. Il est un pays qui lui eût épargné tant d'efforts. Là, le travail était tout fait : il n'y avait qu'à peindre. C'est la Bretagne et Le Fauconnier commença par elle. École d'austérité, elle enseigne la construction, l'amour des grands plans, le respect des volumes. En guise de bancs, elle offre ses rochers convulsifs. Après Gauguin, Le Fauconnier s'y assit et la leçon lui parut si merveilleuse qu'il y resta six ans.

De cette époque datent des toiles surprenantes, brusques

Photo Bernès-Marouteau.



A la faveur d'un long séjour au pays de Rembrandt, « les beaux musées hollandais ont rappelé à Le Fauconnier que la surface d'un tableau peut devenir très profonde et très précieuse, incorporer les couleurs les plus riches dans une sorte d'émail, sans que cette possibilité suffise à rendre le tableau chatoyant... sans que la composition perde en noblesse et l'expression en spiritualité». Ainsi parle Jules Romains et ceci commente assez l'église du Gros-Rouvre et le grand talent du peintre.



Chaudes, fauves, très puissamment modelées, les aquarelles de ce peintre en se souvenant des lois de l'aquarelle sont très près de sa peinture. Même ampleur, même fixité d'expression. La concentration douloureuse des visages contraste avec la luxuriance des carnations.

et totales évocations du pays. Ce sont ces vaillantes chapelles, qui, toutes petites sur un bloc gigantesque, prêchent depuis toujours la furie des éléments. C'est le petit phare avancé qui, la tête dans les épaules, ouvre sur le chaos son œil rouge, fixe et triste. C'est l'éclair dont le ruisseau saumâtre des Troïeros sillonne l'herbe aride et sèche, couleur de vert-de-gris. Ce sont ces roches d'Apocalypse que les aurores et les crépuscules peignent en rose-Gauguin sur la mer d'un vert de rêve, si pâle. Et ce ne sont qu'arabesques violentes matant à coups de sabre la révolte des surfaces.

Car Le Fauconnier avait installé son quartier général à Ploumanach, au plus fort de la bataille. Et il travaillait, fébrile, comme si de si véhémentes beautés ne dussent pas avoir de lendemain et que, par une nuit de tempête, la mer dont elles étaient nées eût pu les reprendre. Il avait, pour les évoquer, une puissance fruste, digne d'elles. Son zèle les dépouillait encore et je sais de lui des toiles — marines ou paysages contractés — qui sont de purs théorèmes.

Aussi, quand le cubisme fut advenu, ce précurseur le salua-t-il comme une vieille connaissance. Pour être plus géométrique qu'un féticheur bambara ou que M. Pablo Picasso, il n'avait eu qu'à écouter les conseils de sa Bretagne. Mais l'innocence et le couteau du petit sauvage lui paraissaient sans doute beaucoup plus près de la nature que la brosse et les malices du grand civilisé. Toutefois, comme celles-ci avaient de réelles vertus décoratives, il fit à la jeune Ecole l'hommage d'une *Abondance*. Par cette œuvre excellente, peinte dès 1910, à l'aube du cubisme et en pleine période « ploumanachienne », il nous prouve combien il eût excellé, lui aussi, au *démontage* de la créature. Mais un respect bien touchant de notre pauvre plastique le dissuada d'insister. Il voulait d'ailleurs voir les vieux maîtres ailleurs que dans des albums. « Le corps humain n'est pas un puzzle », se disait cet homme sensé en prenant le train à la gare du Nord. Le billet qu'il avait en poche ne comportait pas de retour. Car pour résister aux enchantements du passé il se sentait solide : son expérience bretonne l'avait aguerri.

En gagnant la Hollande il cédait à l'appel d'un lointain atavisme. Avec la totalité de l'Artois et un bout de Picardie, son pays d'Hesdin (en flamand : *la Dune de l'Est*) n'avait-il pas formé l'une des Sept Provinces ? Et quand, à Haarlem et à Amsterdam, il fut devant les Frans Hals et qu'en la personne d'un de ces guerriers colorés, dont un vaste drapeau abrite le loyalisme, il put saluer l'ancêtre, le soldat de Charles-Quint et le premier Hesdinois de la dynastie, il eut une très douce émotion. Tout, d'ailleurs, lui

était familier, les hommes et les choses, la langue même qu'il ne parlait pas mais qui éveillait en lui de longs échos. Après une absence de quatre cents ans il rentrait chez lui et comme il avait dans son bagage, ce voyageur, toutes les nuances de la culture française, on lui ouvrit de grands bras.

La curiosité du Hollandais est-elle née d'une religion, la protestante, qui est essentiellement d'examen ou bien n'a-t-elle fait qu'y trouver aliment à sa faim ? Son ardeur, en tout cas, est unique, et comme la *Leçon d'Anatomie* en rend cómpte ! Toute la race a eu les yeux aigus des médecins de Rembrandt pour se pencher sur le Catholicisme. Elle l'a disséqué avec une patience séculaire, mais à l'encontre du sujet de Van Ryn le grand corps était vif.

Or, l'anatomie est toute analyse. Elle étudie un os, des muscles, tel nerf. Ainsi fait la Hollande dans son goût du détail et sa dilection du bibelot. La synthèse n'a pour elle que plus de prestige, quand elle la rencontre, et Le Fauconnier devait en savoir quelque chose. Un instant, en son honneur, elle posa sa loupe et son plumeau, elle descendit des greniers où elle a entassé les trésors de la Chine et des Indes. Elle s'en fut regarder, comme elle sait le faire, les toiles du jeune peintre qui lui venait de France — celles de Bretagne, celles de Hollande, déjà, et parmi ces dernières, ce *Signal* étonnant, où, dans le tumulte des ferrailles, le reflet rougeoyant et dansant du foyer, les fusées blanches de la vapeur et les tourbillons de fumées grises, le mécanicien de bronze interroge les disques incertains. Cette impérieuse évocation du rail et de son drame quotidien, l'ellipse de cette peinture si rudement modelée et si riche de sens, et jusqu'à la sauvage harmonie des formes et des couleurs, tout la remplit d'enthousiasme.

J'ai sous les yeux ses premières impressions : « La pensée n'a pas desséché le rêve, s'écrie Roger Avermaete. La couleur n'a pas mangé le dessin. La synthèse des forces s'est faite harmonieusement, en équilibre parfait. Et ainsi se sont élevées, comme des monuments, des compositions comme le *Signal* et le *Vagabond*. Ce sont des œuvres durables, des œuvres conçues en dehors de toute formule d'école, d'une ordonnance et d'une audace toutes classiques, c'est-à-dire éternelles ». — « Il donne la vision primaire et grandiose des choses avec une puissance de genèse », admire Jean Tooroop, et Fritz Lapidoth constate : « Le Fauconnier voit l'ensemble dans sa force et non pas la grâce mièvre des détails » et il ajoute *crescendo :* « Tous ses tableaux nous parlent du génie de l'artiste, de sa technique souveraine, qui lui permet de synthétiser à un si haut point la forme».

J'ai lu des extraits de plus de vingt articles semblables. Ce ne sont que louanges de cette qualité et une telle unanimité était d'autant plus précieuse à l'artiste qu'il connaissait — et pour cause — la mesure et la pondération de ce peuple et la valeur de son sens critique. Il s'émerveillait que ces âmes closes se fussent si vites ouvertes à son chaud et sombre rayon.

« Technique souveraine », « puissance de genèse », « maître », « génie », telle était la menue monnaie dont la Hollande payait son talent. Et elle ne s'en tenait pas là. Parallèlement, les collections particulières, les Musées achetaient : c'était la gloire. Moins équilibré que Le Fauconnier, tout autre eût été grisé.

Il nous revint cependant. Certes, il n'était pas sans savoir que nos plus grands écrivains, nos artistes les plus purs ont d'abord la faveur de l'Etranger. Mais il avait la nostalgie de la bonne poussière latine : « J'adore les Hollandais, me confiait-il, mais savez-vous qu'à la longue l'excès de leur propreté fatigue ? C'est une tyrannie dont nul d'entre eux n'a pu s'affranchir, pas même les plus libres parmi leurs artistes. Rembrandt, lui-mêmc, ne lui a pas échappé. Chez lui tout est impitoyablement net. Fourbies comme par la main vigoureuse de la ménagère de Haarlem, les choses luisent jusque dans le clair-obscur de la *Ronde de nuit.* »

Il nous revint et, sauf quelques incursions en Italie, en Espagne, à la recherche de la beauté, il nous resta. A Paris et à Gros-Rouvres, il continua son œuvre, passionné, sculptant à grands plans les beaux volumes de ses nus puissants et graves, un peu barbares, faisant largesse de sa propre sève au plus banal végétal, bourrant de je ne sais quel suc exotique le plus innocent paysage de l'Ile-de-France dont son lyrisme fait une savane fauve et bleue, peuplant ses toiles de saints médiévaux dont, par sa grâce, le bois s'anime et qui brillent doucement dans l'ombre de ses toiles, « transparentes, embrasées, spiritualisées » comme des lampes dans un sanctuaire, modelant avec sa tendresse rude des portraits un peu hagards à force d'être volontaires, à force d'avoir fouillé le modèle pour en tirer l'âme et la lui mettre sur la face, tels ceux de Paul Castiaux, de P.-J. Jouve, de René Lalou, de Georges Duhamel, de Jules Romains.

Or, complétant, en 1927, une préface écrite six ans auparavant pour l'œuvre de son ami, ce dernier tente de rallier ceux qu'il appelle « les gens de bonne foi » et il use de la troisième personne, pour les prendre à témoin :

« Ils ont visité, dit-il, les expositions périodiques de Le Fauconnier. Ils ont vu les natures mortes à l'huile, les compositions à l'aquarelle, fleurs et portraits qui atteignent souvent de vastes dimensions et ne se proposent pas moins l'émotion de l'âme que le plaisir des yeux ; les « grands sujets » qu'annoncèrent autrefois le triptyque du *Vagabond* et les quatre scènes de *Dieu te voit* et que représentent aujourd'hui avec une maîtrise admirable des morceaux comme la *Musique de chambre.* Ils ont vu l'artiste consolider chacune de ses conquêtes antérieures et en poursuivre de nouvelles avec une tranquille ténacité ; se préparer de longue main à l'exécution de grandes figures à l'huile par toute une école de portraits au fusain, réapprendre le paysage ; assurer à toutes les parties de son œuvre la circulation du même esprit et le bénéfice du même progrès technique. »

« Le Fauconnier n'est pas aimable », ajoute-t-il. Il se contente d'être « original et fort ». Et, faisant pour le peintre qu'il aime le procès du « charme » au sens où non seulement les gens du monde, mais en général les contemporains et à toute époque entendent le mot, il s'écrie : « C'est là un des mystères du goût. Ce que les contemporains appellent charme, la postérité l'appelle fadeur et s'en moque ».

Evoquant, enfin, trois œuvres — trois chefs-d'œuvre — le *Cygne blanc*, *Statues et marguerites*, le *Saint à la biche*, il se demande (et c'est sa péroraison) : « Faut-il vraiment un si grand effort pour éprouver dès maintenant le *charme*, l'étrange vertu psychique qui les fera un jour régner sur n'importe qui ? »

Que Le Fauconnier doive régner, nous n'en doutons pas et nous nous honorons de partager cette certitude non seulement avec son préfacier mais avec tant de collectionneurs avertis et de musées célèbres qui ont accroché ses œuvres au meilleur de leurs cimaises : Vienne, Göteborg, Stockholm, Moscou, Amsterdam, La Haye, par exemple, voire même le Luxembourg... La question serait superflue, presque inconvenante, si le royaume des vrais artistes était de ce monde. Par malheur ce n'est pas le cas, en France, du moins, et Romains le sait bien. Pour se prononcer, notre cher pays attend leur mort avec la cruelle patience dc l'indifférence.



RÉHABILITATION DE SAINT-SULPICE

PAR GASTON POULAIN

Quelle province égale en douceur celle de Saint-Sulpice ? Toute petite, éteinte au milieu de la ville, elle persiste, contre sa forte église à tours d'où personne ne guette jamais rien, un peu pareille à ces étroites campagnes construites, nichées aux flancs d'un château féodal, telles qu'on en voit sur les pages enluminées de Froissart ou de Joinville.

Autrefois, Saint-Sulpice possédait son abbaye, ce séminaire terne et froid, percé de meurtrières romanes d'une exiguïté fastidieuse et longuement alignées, adorné d'un portique austère, et bordé d'un trait de gazon, ce séminaire où, maintenant, les feuilles de contribution remplacent les missels, où les calculs tiennent lieu de prières, parce que s'y sont installés quelques services des Finances tentaculaires...

Pour les prêtres en puissance et, par extension, pour une clientèle dévote, toute la province travaillait ; presque chacune de ses vitrines était celle d'un marchand d'objets cultuels et de pacotille à tendances religieuses.

Les séminaristes partis, et avec eux éloignés les cadres futurs de la hiérarchie catholique, les boutiques sont restées, inamovibles, désuètes, encerclant, bastions de pénombre, la vaste nef de l'église, pauvre de vitraux où ne luit qu'une lampe d'autel.

Malgré cet exil, relatif, malgré Joris-Karl Huysmans et les diatribes des réalistes, et l'ironie apitoyée des hommes qui font profession de haut goût, quotidiennement s'ouvrent leurs volets, et, sur leurs vitres, continuent à fuir les reflets des passants possédés.

Au delà de ces vitres, s'érige un surnaturel de bazar, une poétique imagerie si fraîche qu'elle paraît neuve.

Flanquée de raides lys de cuivre, des têtes d'angelots dodus, piquées comme des papillons, relèvent de leurs fossettes et de leurs frisures les croix en cylindres d'ivoire ; une gloire de roses en frêle métal couleur d'or, un concentré d'automne, cerne sainte Thérèse en robe blanche, virginale et sucrée, que rend plus liliale le grain du plâtre fin, et qui serre sur sa poitrine un crucifix argenté, pâle comme l'aluminium, capitonné par un bouquet de roses, d'un carmin clair pareil à celui de ses joues.

Deux anges, innocents jumeaux, soutiennent des candélabres à la structure de parasols ; sont-ce des anges, ou, plutôt, des enfants de chœur, costumés d'un peplum laiteux et soutaché, afin de figurer, intimidés par la présence d'un évêque *in partibus*, en quelque dominical spectacle de patronage ?

Allègre, saint Michel, dont les ailes mauves s'éploient, harponne, selon la coutume des Iles sous le Vent, le dragon infernal, un dragon vert véronèse, échappé, pour mourir, du *Livre des Merveilles*. La cuirasse des légions célestes provient-elle de France ? Jeanne d'Arc et saint Michel portent la même armure.

Translucide, le Christ, en verre clair de lune, présente son cœur, blason rayonnant, en relief sur son thorax, et, illuminés par l'extase et la chasteté, Joseph et Marie donnent la main à leur fils qui ne bouge plus et sourit.

Bernadette Soubirous, qui n'a point lâché son bâton de bergère, et qui a proprement accouplé ses sabots, est à genoux devant la Vierge, sur un sol fait comme elle de simili bronze ; aux pieds de l'Immaculée Conception, jaillit, figée, une courte source savonneuse, en cristal dépoli qui se peut illuminer électriquement. La vision de Lourdes recèle encore une boîte à musique : qu'une clef soit tournée et voici que s'égrène un grêle *Ave Maria*.

La « Maria Santissima Bambina » emmaillotée, momie de poupée, de rubans moirés, coiffée d'un bonnet ruché, se pare d'une bavette de perles ; le « Cristo de Limpias » pleure des larmes de sang, ruisselle de gouttelettes de glycérine pourpre, glissées de ses yeux aux iris caramélisés, et l'ange-tronc, reconnaissant par anticipation, a écrit : « Merci » sur son réticule violet, aussi gros que lui.

Partout brillent des roses qui ont pour pistils des ampoules électriques ; partout se posent des symboles du Saint-Esprit, des colombes qui, telle celle de l'Arche de Noé, tiennent en leur bec un rameau, celui-ci fané ; partout, en vue des premières communions, les images s'étalent, perpétuant, lisses, Carlo Dolci et Bouguereau, et montrent le divin bébé dans son berceau, endormi par une angélique musique de chambre, et le même à trois ou quatre ans, devisant avec saint Jean-Baptiste, petits garçons modèles, dans un bois sans ogre et sans loup.

Le buste du Christ surmonte les pendules dont les aiguilles semblent des épines détachées de la douloureuse couronne, les cartes postales baromètres scintillent de fausses pierreries encadrant des héliogravures de la Vierge, surgies de grappes d'églantines en étoffe caméléon.

Un « photo-montage », retouché au fusain, permet au Sacré-Cœur d'apparaître parmi les nuages entre les tours de Saint-Sulpice, tandis qu'un agrandissement révèle, dans un pétale, la présence très floue de son visage tracé par les veines ténues de la fleur.

Et, sous un globe hermétique, sainte Thérèse métamorphosée en presse-papier, est immergée : le globe renversé, puis redressé, flotte, minuscule, une pluie de roses...

A cause de toutes ces choses, c'est toujours un peu Noël dans la province.

Ici règne le baroque, un baroque populaire d'une joliesse déconcertante, empreint encore des suaves tendresses romantiques, et qui atteint son but, celui d'émouvoir les âmes simples, auxquelles s'offre de la sorte, à leur échelle, un tangible mirage du Paradis espéré.

Contre le charme de ces œuvres, en marge, certes, des chefs-d'œuvre, on ne saurait invoquer leur fabrication en série : déjà, il y a des millénaires, les artisans d'Égypte moulaient d'innombrables, d'identiques triades...

Saint-Sulpice, au titre du folklore, se doit d'être réhabilité.

Gaston Poulain



oto Laure Albin Guillot.

Nu, peinture par Mlle S.-A. Lefèvre

LE SALON
DES MÉDECINS

PAR PIERRE B. MALET

L'Art est encore ce qui console le mieux de vivre.
(TH. GAUTIER).

CENT cinquante exposants réunissaient cette année près de cinq cents œuvres, l'ensemble étant d'une tenue nettement supérieure à celle des précédentes manifestations. Une qualité primordiale : la sincérité absolue, « le style y est vraiment l'homme»; d'autre part, rajeunissement des tendances et une évolution vers un art plus simple.

La salle du Cercle de la Librairie s'étant révélée trop petite, le Salon avait franchi les ponts et s'était installé dans les vastes halls de la Maison de France, avenue des Champs-Élysées. C'est au cœur de cette architecture aux lignes sobres et modernes que furent réparties en trois salles distinctes la peinture, la sculpture et l'aquarelle.

■

Au cours du vernissage, le ministre de la Santé publique accompagné de membres de l'Académie de Médecine, de médecins des hôpitaux et du Comité du Salon, fit une visite détaillée de deux heures. Il s'intéressa tout particulièrement à la sculpture et s'étonna d'y découvrir un métier et des connaissances si approfondies.

Parmi les bustes, le beau portrait du docteur Dartigues, par C. Villandre, le profil de Bouddha, par A. Gervais et les bustes de femme de R. Letulle et J. Roginsky furent très goûtés.

Les vivants portraits de Mlle Latouche et M. Mocquot, l'originale Vierge aux serpents, de B. Menetrel, et la « Crucifixion » en bois peint et sculpté, du vétérinaire Paille, connurent un grand succès.

Nous insisterons tout particulièrement sur la collection de « nus », tels que « Réveil », du Dr Sabouraud ; « Tristesse », de J. Brouardel ; « Baigneuse », de D. Ledoux-Lebard ; « Harpiste », de Forel, et « Thésée », de M. Mocquot. Tous bien construits, ils révélaient un savant métier et une grande pureté de style.

Chacun admira aussi un taureau en chêne sculpté, œuvre de Paille, synthétisant la puissance bestiale avec une simplicité voisine de l'art du maître Pompon.

La gravure et le bas-relief accompagnaient cet ensemble sous la forme d'une rétrospective rendant hommage à la mémoire du professeur Hayem, et de fines médailles et portraits de C. Villandre, A. Guzmann et J. Malet.

Nous citerons en terminant l'intéressant portrait de « Personnage antique », par la doctoresse Fridkin, et l'originale et moderne « Maternité », du docteur Gay.

Dans l'ensemble, excellente tenue de cette section, à laquelle les visiteurs prêtèrent intérêt.

L'art décoratif était représenté par des reliures ; S. Bousquet, dans un esprit moderne, et Y. Moineau d'une manière plus classique, mais chacun avec habileté, exposaient de riches ex-libris gainés de cuirs pyrogravés,



A gauche, le Pont Marie, par le Docteur Hallé.

A droite, Paimpol, par le Professeur Morineau.

Aïcha, nu, par Mawig.

repoussés et incrustés d'ivoire. Ils ont ravi les nombreux bibliophiles.

■

Et nous en arrivons maintenant à une analyse de la section peinture, la plus abondante, dont nous allons essayer de dégager les œuvres synthétiques de l'esprit du Salon.

Les amateurs de paysage, qui forment la grande majorité, font défiler dans les genres les plus variés, les visages de notre beau pays. La cimaise nous offre, côte à côte, une « Vue de montagnes », du Dr Jacquemin, où de petites maisons, rappelant les jouets cubistes de Nuremberg, poussent sur un plan ondulé vert — paysage tyrolien original dans sa composition et dans sa volonté de s'éloigner du déjà vu.

Des études du Dr Amyot où l'atmosphère et la profondeur sont très recherchées. Plus loin, quelques « Marines » du Dr Bezançon nous présentent la Bretagne sous un ciel ensoleillé — de ces toiles émanent un souci de détail et une grande facilité de travail. Une « Cour de ferme » du Dr Bosc, traitée avec réalisme ; une « Rue de Collioure » de S. Bréger, aux valeurs très étudiées et dont le coloris est plein de distinction ; des pochades des Drs Caboche et Cabon témoignent de bonnes qualités.

Mention spéciale doit être décernée au « Village landais » du Dr Fay. On découvre dans cette toile un effort pour arriver à une violente lumière tout en conservant des ombres de valeur très claire par de judicieuses oppositions. Progrès très net chez C.-L. Fège, dont l'« Église dans les Hautes-Alpes » mêlait un sobre coloris à un solide dessin — on peut espérer beaucoup de ce jeune artiste.

Avec Mme Flandrin, nous connaissons l'art impressionniste : facture large, palette osée, voilà de quoi rassurer ceux qui craignaient de voir notre Salon s'égarer dans l'art « pompier ». Les docteurs François et Fraikin, l'un au



Photos Laure Albin Guillot.



pastel, l'autre à l'aquarelle, ont obtenu d'intéressants résultats, grâce à leurs coloris variés. De bonnes pochades aussi du Dr Frogier.

La poésie des vieux ponts attire maints artistes : ceux de Lyon et de Tolède sont largement traités au couteau dans un vigoureux métier, par Mme Genêt. Le Pont-Marie et le Pont-Neuf ont été analysés avec finesse par le Dr Hallé. De Pierre Isidor un « Pont » de facture délicate et du Dr Janet un « Vieux pont sur l'Orge », au pastel, ainsi que d'autres paysages, sont le fruit d'une sensibilité tout à fait remarquable.

Avec H. Laurent, nous évoluons vers le pointillisme d'Henri Martin et son champ fleuri en est agréablement inspiré. Puis, au cours de notre promenade, les œuvres de A. Le Gendre, R. Legroux, W. Levy et A. Lévy-Blum retiennent notre attention. Lonjumeau-Spinnewyn et M. Lorents nous offrent de belles symphonies colorées et avec M. Mage nous nous arrêtons devant sept toiles dont la vision est sœur de l'art de Carrière. Du Dr Marceron, nous continuons d'admirer l'œuvre si variée ; du Dr Moure, une luminosité qui est la qualité maîtresse et de Mme Macaigne le souci du détail.

De Mme Pascalis, quelques scènes de peinture aérienne, dont un camaïeu fut fort apprécié.

Avec les Drs Perrot, Peugniez, Quenay et Ragonnet, nous poursuivons notre voyage touristique ; il est d'ailleurs amusant d'observer la variation des couleurs propres à chacune des régions analysées par ces artistes. Le Dr Rendu expose quatre aquarelles de Venise, dont l'une, surtout, « La Salute », est d'une distinction et d'un talent impeccables ; de Rousseau, un « Sous-bois » (bois gravé) ; de V. Saint-Paul, quelques délicates esquisses, et du Dr Wilborts une série de détrempes, parmi lesquelles « La Croix de Modez » a été l'un des succès du Salon.

Les natures mortes et les fleurs de Lucienne Auvergniot, de Mme Berthelot et du Dr Camescasse étaient fort bien traitées. Du Dr Fournier une captivante « Serre aux azalées » ; des docteurs Karch, Jochum et Martial, de très habiles études.

De Mme Brouardel, un « Bouquet de roses » ; de M. Gloppe, une « Étude de fruits », et de très belles fleurs de J. Vidy.

Nous avons particulièrement remarqué les portraits de M. Civel, inspirés de l'art de Baschet ; ceux du Dr de Herain, s'apparentant aux plus purs dessins du XVIIIe siècle ; celui de Mlle G. B..., par le Dr Diamant-Berger, synthétisant bien la femme moderne, et ceux des docteurs Escat, Gaudier et Mahu, par eux-mêmes.

Enfin, les minutieuses miniatures de Y. Levy-Engelmann ; les croquis du Dr Moy, d'une sûreté de main si étonnante et voisins du genre de Mathurin Méheut ; les amusantes caricatures du Dr Marcel, la spirituelle composition du Dr Caussade, les habiles fusains du Dr Nadaud et les éclatantes impressions de M. Thienot.

Le Salon a marqué un pas en avant cette année, dans sa présentation et dans sa tenue générale. Beaucoup de bonnes choses, d'autres tout simplement moyennes, et comme dans toute exposition, quelques-unes faibles et naïves.

Mais à quoi bon se moquer... Ces œuvres inférieures conservent un intérêt encore : celui d'avoir occupé les loisirs d'un confrère qui, sans prétentions, mais sincère, a conservé un souvenir cher et faisant abstraction des mille préoccupations de chaque jour, s'est laissé pénétrer de la poésie de la nature et de la vie.

C'est un tel esprit qui anime le Salon et doit le faire vivre.

PIERRE B. MALET.

N. B. — Pour le XVe Salon, est prévue l'ouverture d'une section photographique, où pourront exposer les confrères qui ne manient le pinceau ni l'ébauchoir.



Photos Laure Albin Guillot.

JÉROME ET JEAN THARAUD

PAR O. BÉLIARD

C'EST tout au bout d'une longue rue de Versailles, qui se recueille, à mesure qu'elle s'éloigne du centre de la ville, dans un beau silence de province et de couvents nobles. La porte, encadrée d'une verdure grimpante à petites fleurs jaunes, démasque en s'ouvrant une maison d'un style charmant, entre cour et jardin, dont rien n'altéra la physionomie depuis que Louis XV en fit cadeau à un parent de la Pompadour, et qui est heureusement meublée de choses anciennes. La vie laborieuse des Tharaud hiverne là ; elle se transporte, l'été, au bord de la Rance, dans un logis dont la silhouette est accommodée à la plus sereine des Bretagnes ; car les Bretagnes sont plusieurs. Choisir le lieu où l'on doit travailler n'est pas une petite affaire : il faut que ce lieu n'ait rien que d'aimable, mais que son charme soit discret ; qu'on ne soit jamais forcé de lui donner un rôle, même de le regarder, qu'il ne soit pas une source de distraction, mais que sa perfection devinée autour du travail y introduise de la chaleur, de l'allégresse.

La cabinet des Tharaud, à Versailles, qui serait presque trop étroit pour un solitaire, cerne exactement, comme un âtre, l'intimité des inséparables. Ils n'ont pour tous deux qu'une table, encore est-elle petite, et chacun tour à tour est le secrétaire de la communauté, le finisseur manuel, pour ainsi dire, du tissu qu'ont préparé les trames aériennes tendues par la causerie. Comment ne pas penser ici aux beaux métiers anciens ? Même les feuillets éparpillés sur le parquet, avec leurs broderies de fins caractères en fil noir, parlent de tâches faites et de toiles ourdées.

Jean qui chevauchait le bras d'un fauteuil, près d'une des fenêtres, m'est venu prendre sur le seuil. Brun, rond, juvénile, il me tend une main de moine et je vois en même temps derrière la table se lever le visage érémitique de Jérôme. Ils ont de beaux yeux curieux, une pareille chaleur dans le verbe et sont tous deux vêtus de pyjamas noisette. Mais qu'ils se ressemblent peu ! Je ne puis douter que leurs

âmes soient aussi diverses et tel est, à coup sûr, le moyen d'une collaboration qui n'est si étroite et si féconde qu'à condition d'être un perpétuel débat. On ne s'engrène pas, en effet, par des similitudes mais par des oppositions, par un jeu de tenons et de mortaises. Il paraît que le travail des Tharaud, avant d'aboutir à ces livres où ni l'un ni l'autre ne saurait plus reconnaître son apport, se révèle à l'extérieur par des bruits de dispute. S'il en était autrement, c'est que l'un des deux frères ne serait que l'ombre de l'autre, alors qu'ils sont de niveau, possédant en commun et à égalité une unique personnalité d'écrivain.

Je demande comment ils composent leurs livres. « Nous les parlons ensemble, m'est-il répondu, et nous croyons qu'ainsi plus de vie s'attache à nos récits.» Et Jean avoue : « Il appartient à Jérôme de garantir contre mes emballements la précision et la scrupuleuse objectivité des œuvres.»

Ceci, presque une confession, me plaît en confirmant l'impression que j'avais de leurs rôles respectifs ; je considère la nature nerveuse de l'aîné et la plus succulente complexion du cadet. Aussi bien, ce n'est pas sans raison que ces frères, baptisés Ernest et Charles, prirent, pour suivre le *cher Péguy* qui rêvait un lien inédit entre les hommes, l'un le nom de l'austère et patient traducteur de l'Ancien Testament, l'autre celui du plus songeur des évangélistes.

Ne risque-t-on pas de se tromper, malgré tout, en cherchant leurs empreintes individuelles sur les œuvres où elles se brouillent ? Ils composent un écrivain qui use volontiers du style personnel et qui parle toujours de lui-même au singulier. C'est une puissance directrice comparable à cet *esprit de la ruche* qui domine la vie des républiques d'abeilles. On peut savoir que Jérôme vit l'Albanie, le Maroc, l'Asie, et que Jean rapporta des petites juiveries des Carpathes de quoi écrire *L'Ombre de la Croix* et toute sa suite ; mais parce qu'une ouvrière s'est chargée de thym et l'autre de marjolaine, il n'en est que plus sûr que l'esprit de la ruche est l'unique inventeur du miel. La matière apportée à pied d'œuvre est ce qui importe le moins ; l'essentiel est l'élaboration. A la rigueur on peut même ne rien prendre directement au dehors : Ni Jérôme, ni Jean n'est allé au Transvaal et cela ne nuit pas à la solidité de *Dingley l'illustre écrivain ;* ils n'ont connu le Niger et le Sénégal que par intermédiaire et *La Randonnée de Samba Diouf*, qui eut le grand prix de l'Académie en 1919, n'en perd rien de sa couleur. Quand l'un des deux frères fait tout seul sa cueillette d'informations et d'impressions, il n'en prend pas une créance privilégiée sur l'œuvre. Jérôme et Jean ne peuvent rien l'un sans l'autre ; si l'un est absent, l'autre n'a rien de mieux à faire que de paresser ; si l'un disparaissait, l'autre serait stérile.

Ils racontent avec charme l'histoire de leur union. Tous deux nés à Saint-Junien en Limousin, furent conduits au lycée d'Angoulême pour y être initiés aux Lettres, parce que cet établissement dont leur grand-père, ami de Duruy, avait été le premier proviseur, était comme la patrie spirituelle de la famille. Cette ville qui domine la plaine charentaise comme une Niké sur une proue haute et belle, est indiquée par un roman de Balzac aux ambitions en partance. Ernest la quitta le premier, naturellement. Il allait à Paris préparer au collège Sainte-Barbe son admission à l'École normale supérieure et mener la dure vie de l'étudiant pauvre. Mais ses lettres ardentes associaient à ses découvertes le frère couvé au nid provincial et celui-ci y répondait par un journal hebdomadaire au titre significatif, *Les Deux Pigeons.* Puis, le cadet remplaça à Sainte-Barbe l'aîné entré à la rue d'Ulm. On vivait dès lors ensemble ; on partageait la foi violente de Charles Péguy, alors antimilitariste, socialiste et dreyfusard ; Charles préparait Saint-Cyr avec le désir secret — qui ne fut pas déçu — d'échouer au concours ; Ernest touchait à l'agrégation sans la moindre envie de devenir professeur ; on écrivit un premier livre à deux, que Péguy édita sans bruit, et l'on commença de s'appeler Jérôme et Jean.

Il fallut encore se séparer pour gagner un pain quotidien en quoi le papier noirci ne se changeait pas encore. Mais Jérôme, nommé lecteur à l'Université de Budapest, s'y morfondit ; parfois il attira son frère, à Venise, et encore en Hongrie ; de ces trop brèves conjonctions ne naquit rien de viable. Enfin il revint à Paris, décidé à jouer l'avenir sur un livre dont il portait l'idée et l'ébauche. En ce temps-là, Jean échouait au concours de l'Inspection des Finances et se résignait à un emploi d'attente à la Banque de France, poursuivi jusqu'en ce refuge par l'inaptitude foncière aux mathématiques à quoi il devait tous ses échecs. Alors Jérôme devint le secrétaire de Barrès ; Jean fut lui-même secrétaire de quelque député. Et tous les deux consacrèrent un an à polir *Dingley* qui eut le prix Goncourt en 1906. On dit aujourd'hui qu'un prix littéraire vaut une petite fortune ; avant la guerre cela n'était point vrai et les Tharaud ne furent pas dispensés pour si peu de travailler sous le signe de la Vache enragée. La sérénité que je leur vois est le gain de trente batailles.

Trente volumes, ou peu s'en faut. Peu de romans, *Dingley*, *La Maîtresse servante*, *Samba Diouf*, *Les Bien Aimées*, qui sont des nouvelles retravaillées, nourries de choses vues bien plus qu'inventées ; et des collections de nouvelles qui sont restées en deçà du roman, des notations d'histoire, des anecdotes, des impressions. Les Tharaud ne se soucient guère d'imaginer, encore qu'à l'occasion ils aient bien su le faire. Leurs romans valent par un prétexte cueilli dans le réel, une observation directe ou indirecte, un paysage à caractère. Leur mérite singulier est d'être des témoins. Même leurs incursions dans le passé sont des témoignages : s'ils ont réveillé avec émotion la *Tragédie de Ravaillac*, c'est que la physionomie du fanatique a pris dans Angoulême ses dominantes et que cette ville leur a livré ce fantôme. Mais ils sont surtout curieux de leur temps, des hommes de leur temps, de la géographie de leur temps. Leur curiosité est impartiale, ou plutôt ils prennent le parti de leur curiosité. Biographes, ils ont traduit Déroulède, Péguy, Barrès dans leur musique définitive et l'antimilitarisme de leur jeunesse n'a pas tenu devant le claquement des bannières. Ils ont couru où ils entendaient un bruit d'armes, où montait quelque chose de neuf, où un passé entêté défendait son pittoresque. Ces sortes de séismes qui annonçaient la guerre ou qui l'ont suivie, ils ont voulu les observer. Avant Séra-jevo, ils étaient aux Balkans (*La Bataille à Scutari*). Derrière Lyautey, ils ont regardé pousser le nouveau Maroc sur l'ancien Maroc (*Rabat*, *Fez*, *Marrakech*). Ils se sont promenés dans le puzzle syrien (*Le Chemin de Damas*). Ils ont plané sur l'Asie au vol des hélices. Sur leurs chemins, ils butinent le paysage, cueillent l'histoire, sentent remuer la vie. Enfin, les premiers, ils ont ouvert les yeux sur les celliers obscurs du ghetto, pleins de passé qui s'obstine et d'avenir qui fermente. *L'Ombre de la Croix*, *La Rose de Saron*, *L'An prochain à Jérusalem*, quatre autres livres dont Israël s'est étrangement irrité alors qu'ils marquent un si puissant intérêt pour l'âme de cette antique famille, ont plus fait pour le renom des Tharaud que leurs autres ouvrages. Et là est bien, en effet, leur plus grande originalité.

Deux hommes fondus en un chroniqueur — je prends le mot dans son acception la plus haute. Et j'évoque, sous l'habit moderne, Maître Jehan Froissart qui voulait tout voir, qui écoutait de toutes ses oreilles les bruits du monde, qu'on rencontrait chevauchant botte à botte avec les voyageurs, les pèlerins et les gens de guerre.

Octave Béliard

LECTURES

LUCIEN FABRE, JULIEN GREEN, PAUL CAZIN... ET UN PEU D'HISTOIRE

PAR PIERRE DOMINIQUE

Je ne pense troubler ni blesser personne en disant que Lucien Fabre est un des plus grands écrivains de ce temps, et certainemcnt le plus grand de sa génération. Il n'est pas possible que celui qui aura lu *Rabevel* l'oublie et sans doute *Le Paradis des Amants*, dans un cadre moins ample que *Rabevel*, est-il encore plus proche de la perfection. J'ajoute — et cette réflexion ne saurait déplaire à des médecins — que Fabre est un ingénieur, un technicien, aussi éloigné que possible de la graphomanie et qui n'écrit que lorsqu'il a quelque chose à dire. C'est ainsi qu'à son actif on trouve un certain nombre d'essais édités à peu d'exemplaires pour la plupart épuisés — l'homme ne recherche pas le succès — et qui sont bourrés d'idées profondes, d'aperçus neufs. Cet homme étonnant a une démarche nettement scientifique et cependant il vit la tête dans les étoiles. Une bonne preuve : ce tout petit livre que je présente aujourd'hui : *Le Ciel de l'Oiseleur* et qui n'est qu'une étude de Saint François d'Assise, ce magnifique exemplaire d'humanité, cette vague de douceur, si forte cependant, si joyeusement sonore, qui vint laver un instant une Italie sanglante et brûlée d'incendies. (Ed. Gallimard.)

■

Le livre de Fabre est pour les philosophes, les curieux d'idées, les amateurs d'âmes, comme disait Barrès ; le livre de Julien Green est pour les inquiets que trouble le silence des nuits noires, pleines de formes chimériques ; pour les faibles ou simplement les dégoûtés du réel qui se créent des univers imaginaires.

Le roman est assez bizarrement composé de trois parties : le journal d'une jeune fille qui note l'entrée dans la maison, où elle vit seule avec sa mère, de Manuel, un jeune homme pauvre, *le visionnaire*. La mère aimera Manuel, sans se l'avouer ; Manuel aimera la jeune fille. Passions vaines. D'où le journal imaginaire de Manuel, la fuite vers un univers nouveau. Et puis la retombée au réel, on ne sait quel désenchantement. M. Julien Green excelle à pénétrer ainsi à pas de loup dans le mystère, à nous faire marcher sur le bord de la vie consciente comme sur le bord d'un toit. Et sans jamais tomber, sans jamais verser dans le grotesque, le plat, le faux. (Ed. Plon.)

■

Paul Cazin, lui, marche et nous fait marcher dans une maison de province, dans un jardin de curé, dans une rue de petite ville. C'est le plus lettré des hommes : il a commencé d'écrire assez tard et parce que la guerre en quelque sorte l'y força, et c'est comme cela qu'il est devenu non pas écrivain de métier — je lui ferais de la peine en le disant — mais auteur de quelques bons livres. *La Tapisserie des Jours* comme la tapisserie d'une vieille dame peut se prendre, se laisser, se reprendre ; ce n'est que l'histoire des pensées, des sentiments, de la vie d'un homme, au jour le jour, durant une année. Histoire d'un lettré, d'un philosophe, d'un chrétien qui aime son Église, d'un provincial qui aime sa province ; cela finit par composer un ensemble touchant ; il y a dans Paul Cazin un charme tout virgilien ; son air de flûte traverse d'une note juste et pure la clameur inhumaine qui nous assourdit. (Ed. Plon.)

■

Un peu d'histoire, maintenant. Maurice Reclus, dont on connaît la science historique, la sûreté de vues, l'objectivité, les mille et une qualités en un mot qui ne sauraient manquer à l'historien digne de ce nom, nous donne un *Emile de Girardin*. Gros bouquin plein de détails sur le créateur de la presse moderne, sur l'un des plus grands journalistes du XIXe siècle, encore qu'il ne rcste à peu près rien de lui, rien de ses articles, rien de ses brochures. Reste, il est vrai, le nom, et puis aussi ce qu'on peut appeler son invention : l'importance donnée à la publicité, car jusqu'à lui les journaux vivaient de leurs abonnements et d'abonnements très chers ; c'est Emile de Girardin qui a cherché et trouvé les ressources principales du journal dans la publicité. Politiquement d'ailleurs, l'homme était sans grande valeur ; un peu comme la plupart des Français du XIXe siècle qui ne surent jamais clairement où ils allaient (Librairie Hachette.)

■

Enfin, pour finir, un autre livre d'histoire, celui de M. Marcel Barrière sur *Guillaume II et son temps*. M. Marcel Barrière a longtemps habité l'Allemagne. Il a suivi de près la dernière partie de la carrière de Guillaume II, et particulièrement de 1905 à 1914 au cours de cette période tragique où l'Europe glisse à la guerre, non pas certes sans qu'elle s'en doute, mais sans, dirait-on, pouvoir s'en empêcher. M. Barrière soutient la thèse que la guerre fut voulue par Guillaume II pour arrêter le développement du mouvement démocratique et socialiste en Allemagne. Il fallait, dit l'auteur, ou bien faire la guerre ou bien accepter de devenir un souverain constitutionnel. Cette raison n'est sûrement pas la seule ; il faut y joindre pour l'Allemagne un impérialisme naturel, la menace de certains désordres économiques, et pour l'Europe tout entière cette atmosphère de crainte universelle, j'allais dire de terreur, qui empoisonnait toutes les nations et leurs chefs, mais enfin les arguments de M. Barrière sont à retenir. (Ed. du Siècle.)

Pierre Dominique

VIENT DE PARAITRE

A*perçus d'Afrique en 4e vitesse*, par H. Bottu. Préface de Pierre Mille (Librairies P. Vulin). — M. Bottu a fait en automobile, avec quatre compagnons, un long voyage à travers l'Afrique : Alger-Gao-le Chari et retour à Alger par Tamanrasset. Quelque 16.000 kilomètres ! Pourquoi ? Pour aller chasser les fauves; pour étudier la faune et la flore du Sahara et du Soudan ; aussi, j'imagine, pour sentir passer dans le vent du désert l'odeur de la grande aventure coloniale. Dure équipée, à la suite de laquelle l'un des voyageurs mourut de paludisme. Mais il faut deviner à quel point elle fut dure, tant M. Bottu la raconte avec bonhomie. Simplement, il conseille de ne pas prendre pour un jeu d'enfant la traversée du Sahara... Outre l'éloge que fait de ce livre, dans sa préface, M. Pierre Mille qui s'y connaît, M. Bottu a su mériter, dès les premiers exemplaires parus, l'éloge de maints « coloniaux » de carrière, lecteurs très difficiles en pareille matière. Nous avons, quant à nous, lu d'un trait, ardemment intéressé, cette prose franche, directe, vivante, qu'illustrent avec goût ou avec un riche éclat des planches en couleurs et des dessins de Vergé-Sarrat et de Jean André. Un beau, un sincère, un excellent livre sur l'Afrique — et sur les grandes chasses.

L'Envers du génie. L'Illusion du merveilleux (Éditions Albin Michel) ; *Radiothérapie* (Éditions Maloine), par le Dr Charles Guilbert. — Dans *L'Envers du Génie*, préfacé par l'inimitable G. de La Fouchardière, le Dr Guilbert, étudiant la diathèse de Gérard de Nerval, de Baudelaire, de Verlaine, de Musset et de Rollinat, réfute un certain nombre d'idée reçues. Il conteste, par exemple, que Nerval ait été un opiomane : cette sorte d'intoxiqué a horreur de l'effort musculaire ; or, Nerval déployait une grande activité physique... Baudelaire, lui, « chercha des ivresses inédites ». Mais « son goût morbide fut une maladie de la volonté... ce ne fut jamais l'impérieuse nécessité de l'accoutumance ». Verlaine, Musset, Rollinat sont de même « auscultés », tout au long de leur existence, par le Dr Guilbert. Au goût très fin du lettré, il ajoute la scrupuleuse et froide observation du clinicien, et cependant laisse voir sa pitié pour ceux qui souffrirent.

L'Illusion du merveilleux est d'un autre genre, mais c'est toujours l'homme de science qui parle — associé à l'érudit. L'Introduction porte en épigraphe la parole de Montaigne : « L'esprit humain est un grand ouvrier de miracles ». Après quoi le Dr Guilbert recherche *l'idée* qui crée, d'après lui, le mysticisme, les miracles, la sorcellerie, le satanisme, le spiritisme. Ce livre peut donc parfois heurter chez certains le sentiment religieux. Mais ceux-là mêmes reconnaîtront le grand intérêt de cette étude et la rigoureuse honnêteté d'esprit avec laquelle elle est conduite.

Enfin, *Radiothérapie* (en collaboration avec le Dr Jean Quivy pour la partie physique), ouvrage de pure science, échappe à la présente rubrique. Mais l'on sait que le Dr Guilbert est le chef éminent des Services de Radiologie de l'Hôpital Boucicaut. Point n'est besoin d'insister sur la valeur d'un livre qui est le fruit de l'intelligence, du scrupule et d'une profonde expérience.

Les Causeries médicales de Dioscoride (Éditions Albin Michel); *Propos variés de Musique et de Médecine*, par le Dr Raoul Blondel. — Ces *Causeries* ne ressortissent pas non plus à cette page. Signalons néanmoins l'art avec lequel elles sont écrites pour le grand public. Elles l'informent de l'état présent de la médecine, avec tout le « sérieux » scientifique qui convient, et d'autre part avec une clarté qui en rend la lecture très agréable.

Quant aux *Propos variés de Musique et de Médecine*, c'est l'œuvre d'un de nos meilleurs chroniqueurs musicaux. Plus exactement, une petite partie de l'œuvre considérable de cet écrivain et compositeur de grand talent. Le Dr Blondel, auteur de *La Vision de Dante* (Prix de la Ville de Paris) et de cette *Tentation de saint Antoine* qui obtint à l'Opéra un très beau succès, a composé, en outre, des pièces symphoniques, des musiques de scène, des mélodies, qui témoignent à la fois du plus sûr métier et d'une inspiration des plus originale. Lorsqu'il parle musique, c'est donc en consommé musicien. Mais ses *Propos*, dont la partie anecdotique et critique, à elle seule, offrirait le plus vif attrait, ont pour caractéristique de se situer aux frontières de la Médecine et de la Musique. A cet égard, des chapitres comme « La jeunesse médicale de Berlioz », « Le mécanisme respiratoire et le chant », « L'étude anatomique et physiologique de la faculté musicale », apportent à la bibliographie musicale une contribution du plus haut prix.

Livres rares. — Combien rares ! Je les ai vus dans l'atelier de Clément Serveau, parmi d'exquis portraits de femmes, et d'éclatantes fleurs peintes. Chacun de ces livres n'a qu'*un* exemplaire. Un record de rareté ! Il y avait là *Le Cimetière marin*, de Paul Valéry, un inédit de Francis de Miomandre : *Théophanie* et, de La Fontaine, *Joconde*. Ces ouvrages, illustrés avec le goût le plus délicat par divers artistes de grand renom, sont entièrement *écrits à la main*, par le calligraphe Guido.

Le maître Clément Serveau, ayant terminé le frontispice de *Joconde*, considérait les esquisses des aquarelles qu'il destinait au conte fameux. On ne saurait dire le charme d'un tel livre. De cette collaboration d'un peintre et d'un calligraphe naît une chose précieuse et, en quelque sorte, animée : les lettres tracées par Guido, parfaitement claires dans leur recherche élégante et savante, gardent la chaleur de la main ; une communication plus intime s'établit entre l'auteur du texte et le lecteur, par la vertu ressuscitée de l'écriture manuscrite.

Chez les « Écrivains combattants »...

C'est le 1er juin, au Cercle militaire, qu'aura lieu la vente des livres dédicacés, organisée par l'*Association des Ecrivains combattants* au bénéfice de ses œuvres de secours. Cette manifestation saisonnière, née il y a dix ans de l'émouvante pensée et du dévouement confraternel de M. Marcel Priollet, promet de revêtir cette année un éclat exceptionnel. Le « Dixième après-midi du Livre » réunira plus de cent cinquante auteurs, l'élite même de notre littérature. A une époque inquiète, où les fruits de la pensée sont souvent trop dédaignés, pareille fête d'esprit, d'élégance et de charité mérite les meilleurs encouragements. Les amis des livres (nous pensons notamment aux médecins) répondront en foule à l'appel de Claude Farrère, président des Écrivains combattants.

R. de Laromiguière

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

Les catalogues du mois nous apportent quelques disques de collection. Tout d'abord, pour les amateurs de théâtre en chambre, voici la suite du brillant album qui avait été tiré du *Marius* de Marcel Pagnol. Deux disques de *Fanny* (C.) complètent fort heureusement cette série remarquable par son relief et sa netteté.

Nous retrouvons encore l'inimitable Raimu avec son accent tonitruant et cordial et les nuances extrêmement habiles de ses intonations si humaines où le sentiment le plus sincère se cache sous la fantaisie la plus débridée. Ces enregistrements nouveaux nous conservent sous une forme particulièrement vivante et expressive la scène du bar, où César guette avec anxiété l'arrivée d'une lettre de son fils, tout en affirmant que ce garnement ne l'intéresse pas le moins du monde. La réplique lui est donnée par l'excellent Charpin et par Mouriès.

Le disque suivant contient la lecture de la lettre de Marius par Fanny et la réponse dictée à la petite délaissée qui voile son chagrin avec tant de délicatesse (C.). C'est Orane Demazis, créatrice du rôle, qui est également la Fanny du studio. Sa voix douce et chantante s'est gravée dans la cire le plus heureusement du monde. Voilà des réalisations qui enrichissent cette formule du théâtre intime sans rampe et sans décors, où la magie des voix suffit à créer l'ambiance et à reconstituer toute une atmosphère.

Voici maintenant de beaux disques d'orchestre. Selmar Meyrowitz, le grand spécialiste des enregistrements phonographiques, qui dirigeait l'Orchestre Philharmonique de Berlin, lorsque les prescriptions hitlériennes l'ont amené à venir se fixer à Paris, vient de faire ses débuts aux Studios Pathé. Il y a apporté une expérience et une science qui, dès son premier disque, s'affirment de la façon la plus heureuse. Ce disque était pourtant particulièrement difficile à réussir, puisqu'il s'agit des *Préludes* de Liszt (P.) qui comportent une gamme de puissance exceptionnellement étendue. Or, vous verrez que les *fortissimo* sortent ici avec puissance, sans occasionner aucun éclat à la cire et que les cordes n'ont pas ce crissement désagréable qui nous gâte tant d'exécutions symphoniques. Espérons que ce beau disque sera le premier d'une série que s'arracheront les collectionneurs.

Columbia nous offre une très belle gravure de la *Quatrième Symphonie en si bémol* de Beethoven (C.). Cette exécution est assurée par l'Orchestre Philharmonique de Londres, sous la direction de Félix Weingartner qui nous avait déjà donné, dans les mêmes conditions, une *Cinquième Symphonie* très remarquable.

L'Orchestre Philharmonique de Berlin, sous la direction de Furtwängler, nous dote également d'une noble interprétation de *la Marche funèbre* du *Crépuscule des Dieux* (Pol). Son style intelligent et bien équilibré met en valeur ce fragment sublime de la *Tétralogie* de la façon la plus heureuse.

L'Orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire, sous la direction de Piero Coppola, a fort bien réussi les interludes et les introductions de *Parsifal* (Gr.). Exécution soignée et d'un volume discret convenant admirablement à une audition intime.

De son côté Alfred Cortot, dirigeant l'Orchestre de chambre de l'Ecole normale de Musique de Paris, s'est attaqué à la série des *Concertos Brandebourgeois* de Bach (Gr.) et a fort bien réussi en particulier le Concerto n° 4, avec des solistes de réelle valeur comme Gabriel Bouillon, Cortet et Marseau.

Marjorie Lawrence, accompagnée par l'Orchestre Pasdeloup, a gravé avec maîtrise des fragments de *La Walkyrie* (Gr.), tandis que le pianiste Vladimir Horowitz a su enfermer dans un disque toute la magie de ses exécutions éblouissantes, dont les *Hallucinations* de Schumann (Gr.) et *la Mazurka en mi mineur* de Chopin (Gr.) apporteront un éclatant témoignage.

Voici encore quelques disques de chant de haute qualité. Ninon Vallin a gravé d'une voix prenante et pénétrante la *Dernière Valse* de Reynaldo Hahn (C.) ainsi qu'une mélodie intitulée *Intimité* (C.) qui n'est autre qu'une adaptation de paroles sur la *Troisième Etude* de Chopin. Le poème n'est pas d'une très haute classe, mais il permet à la voix humaine de s'emparer d'une si belle courbe mélodique qu'on subira sa médiocrité sans trop de rancune.

Georges Thill nous donne une nouvelle édition du *Chant hindou* de Rimsky (C.) dont rien n'épuise décidément le succès. Puis, avec la collaboration du petit Claude Pascal et de la basse Etcheverry, il a mis en scène *Le Roi des Aulnes*, de Schubert (C.).

Enfin voici une friandise rare, la *Sonate pour piano et violon* (P.) exécutée par Magda Tagliafero et Denise Soriano dans un style à la fois ferme et charmeur qui met en lumière toute la séduction et la dignité de cette musique dont la distinction et l'aristocratie sont incomparables.

(C.) Columbia; (P.) Pathé; (Pol.) Polydor; (Gr.) Gramophone.

Vuillermoz

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE

MATHURINS : *Le Mari que j'ai voulu*, par Louis Verneuil. — Cela commence avec légèreté, avec cynisme. Ce mari quinquagénaire, Etienne Ravenel, et Monique sa très jeune femme se racontent leurs bonnes fortunes respectives. Mais, où Monique ne dit que la vérité, Etienne ment. Il feint — lâchement ? héroïquement ? — d'avoir des maîtresses. En réalité, il ne vit que pour sa femme, et redoute de la perdre s'il lui fait l'aveu de sa passion, de sa jalousie, de sa douleur. Monique, un soir, lui arrache cet aveu. Elle est touchée, elle croit naître à un sentiment profond. Mais bientôt, elle est gagnée par la passion d'un autre homme, jeune comme elle et qui lui offre sa vie. Toutes les complaisances de Ravenel, auxquelles il est encore prêt, ne lui serviront plus de rien. Il reste seul, ravagé de larmes. La comédie finit en drame.

L'on trouve cette fois, chez M. Louis Verneuil, bien plus que de l'invention aisée et de la vivacité d'esprit, et bien plus que de la virtuosité de métier. Il a peint ses personnages avec une justesse de ton, unc vérité, à propos de laquelle il faut prononcer le mot de maîtrise.

L'œuvre est interprétée à la perfection par Mlle Alice Cocéa, intelligente, élégante et cruellement instinctive, Mlle Marguerite Pierry (mère de Monique, praticienne et propagandiste désopilante de l'amour-plaisir), M. Harry-Baur, qui est poignant, MM. Bénard et Lecourtois, qui font remarquer leur talent dans des rôles effacés.

L'Ecole des Contribuables, par MM. Louis Verneuil et Georges Berr (*addenda*). — M. Fromentel, directeur des Contributions directes, a une fille, la jolie Juliette, fort endettée chez les couturiers, et un gendre, Gaston Valtier, dont il déteste l'oisiveté. « Qu'attendez-vous pour travailler ? lui dit-il en substance, je vous avertis que votre honneur conjugal sera en grand péril, si vous ne subvenez pas vous-même comme il convient aux besoins de votre femme. » Gaston, enchanté de jouer un très mauvais tour à son beau-père, imagine de créer une « Ecole des Contribuables » où ces derniers apprendront le fin du fin de la fraude fiscale. Et l'entreprise prospère au point d'inquiéter les Pouvoirs Publics. La carrière de Fromentel en est brisée et le malheureux n'a plus d'autre ressource que de devenir l'employé dc son gendre ! Nous avons dit le succès de cette satire, par laquelle deux hommes d'esprit démontrent avec bonheur que l'on peut renouveler les thèmes du Théâtre en sachant regarder le temps présent.

ATHÉNÉE : *File indienne*, par MM. Albert Acremant et Max Daireaux. — Un Cacique, après avoir fait ses humanités en Sorbonne et des études de mœurs à Montparnasse, est revenu régner sur sa tribu. Il fait prisonnier, sur un sommet des Andes, quatre jeunes ménages parisiens et un célibataire, venus là au cours d'une croisière.

« Il n'y a pas d'honnêtes femmes, professe ce Cacique, il n'y a que des circonstances. » Et il le prouve : en enchaînant chaque jeune femme — sauf la charmante Ginette — à un homme qui n'est pas son mari. Chaque couple, en effet, prend bientôt un goût très vif au plaisir du changement. Ces ménages ignorent tout du véritable amour. Lui, Fils du Soleil, a le secret des sentiments profonds. A ce point que Ginette, conquise, abandonnera ses compagnons de croisière, y compris son mari, lorsque, libérés par le paiement d'une confortable rançon, ils regagneront leur yacht. Elle restera auprès de son Cacique, percepteur péremptoire, que le sens des affaires n'empêche pas d'être un parfait amant.

Mlle Blanche Montel et M. Aimé-Clariond jouent là des rôles difficiles. Ils sont, parmi des fantoches de vaudeville, les seuls personnages tenus, par la volonté des auteurs, de se prendre un peu au sérieux : elle, parce que nous l'avons vue, au début, sincèrement résolue à rester une honnête femme, lui, parce que, d'entrée de jeu également, il nous a été présenté comme un Barbare cultivé, d'assez grande allure. Ginette et le Cacique contrastent fortement avec leur entourage. Cela n'allait pas, pour la pièce, sans risque de fausses notes. Celles-ci sont évitées par un passage habile du ton de la grosse farce à celui de l'ironie. Il y a là un jeu subtil, dont on ne sait trop si le mérite revient plus particulièrement aux acteurs ou aux auteurs. Ceux-ci, en tout cas, ont écrit, sur une donnée amusante, une pièce qui n'est pas un instant ennuyeuse. Avec Blanche Montel et Aimé-Clariond, Mmes Délia-Col, Doria, Lova, Wolff, Bernard, MM. Boucot, Palau, Gobet, Ebstein et Darbrey les ont très bien secondés. HENRI DELORIÈRE.



Par L. de la Rocha.

Aimé-Clariond, Boucot et Blanche Montel dans "File Indienne".

CUISINE
1934



Photo Germaine Krull.

Comment ne pas évoquer ici un Chardin transposé par l'art du photographe, et par le progrès tout d'abord, sur le plan du xxe siècle ?

Cette cuisine modeste a par sa clarté, sa netteté, un aspect cossu, luxueux même : c'est la cuisinière électrique toute seule qui crée cette impression.

Mais elle fait beaucoup mieux, cette cuisinière « 1934 ». Elle nous rend la cuisine « à l'ancienne ». Toutes les délices évoquées par cette simple expression, les initiés les savourent en esprit : rôtis à la broche, grillades sur la braise, pâtisseries au four de campagne...

La perfection, le fini des cuissons obtenues avec ces antiques procédés, la cuisine électrique nous les procure, mais avec cette commodité, cette régularité, cette propreté — si nécessaires à notre époque — inhérentes et naturelles, pourrait-on dire, à tous les appareils électriques.

Quant à l'économie d'emploi de ces appareils pour la cuisine dans les secteurs où jouent des tarifs spéciaux — et notamment sur le Réseau de la Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité — on ne la discute plus. Disons seulement qu'à Paris le rôtissage d'une poularde ne coûte qu'un cinquième de franc-papier, une grillade encore moins.

vivisection..!



Le Professeur :
– Remarquez, Messieurs, le profil fuyant, adapte aux grandes vitesses ; la surpuissance des organes moteurs ; la perfection de la suspension ; l'harmonieuse ordonnance de chaque détail...

Docteur, pour économiser votre fatigue et vos frais, pour rester " SPORT "

roulez dans une 4 cylindres **PRIMAQUATRE**
ou dans une 6 cylindres **VIVASPORT**

AERODYNAMIQUES — SURPUISSANTES — SUSPENDUES EN 3 POINTS

Ce sont les plus nerveuses, les plus rapides, et cependant les plus économiques des voitures de l'année, les seules qui puissent vous convenir

PRIMAQUATRE à partir de **21.500** **VIVASPORT** à partir de **29.900**

RENAULT

L'AUTOMOBILE DE FRANCE

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT R. C. Seine 2.514

Imprimerie KAPP, 130, rue de Paris, Vanves


DIRECTEUR:
DOCTEUR
FRANÇOIS
DEBAT.
ART ET
MEDECINE

ANNALES de thérapie biologique

SOMMAIRE

15 Mai 1934

Éditées par les Laboratoires du Docteur F. Debat



Photo Rapho.

Le Pancrinol
stimule l'activité physique

Tout travail est le résultat d'une combustion — celui de l'organisme comme celui de la machine. Plus il est violent et plus la combustion est intense.

Photos Intran.

Pour fournir l'effort physique, la cellule doit être riche en éléments utilisables. La graisse constitue un capital de réserve mais qu'on ne peut immédiatement réaliser. Le glycogène, au contraire, glycogène du muscle et glycogène du foie, est un accumulateur à décharges instantanées. Cet accumulateur pour être amené au potentiel voulu exige la collaboration de l'organisme tout entier.

Le transit intense de l'oxygène nécessaire pour assurer le meilleur rendement physique réclame la plus large surface de contact possible entre le gaz et l'hémoglobine, c'est-à-dire le plus grand nombre d'hématies, le plus grand nombre de mouvements respiratoires.

Le Pancrinol agit à la fois, et pour renforcer l'hématopoïèse, et pour maintenir grâce au jeu des synergies glandulaires un tonus, euphorique peut-on dire, du système endocrino-sympathique.

L'extrême complexité des phénomènes physiologiques mis en jeu intéresse moins ici que les résultats constatés par l'expérience. L'athlète, auquel les défaillances sont interdites, n'est pas ignorant de cette action.

A l'entraînement, la cadence de progression des exercices peut être accélérée.

Au cours de l'épreuve, l'organisme équilibré donne son rendement optimum.

Dans les compétitions de longue durée, la résistance est accrue dans une proportion dont ont témoigné les coureurs des Six Jours et ceux du Tour de France.

Voici, au sujet de ces derniers, un extrait du compte rendu médical de l'épreuve de 1932 : « Les huit coureurs de l'équipe de France ont pu être observés très régulièrement ; ils ont pris chaque jour leur dose de Pancrinol, double avant chaque étape de montagne et le lendemain.

» *Ils en ont ressenti les effets presque immédiatement et étaient tellement heureux du résultat, qu'ils n'ont jamais manqué de réclamer leur ration quotidienne.* »

« Deux remarques sur cette équipe :

1° C'est la seule qui ait pu terminer au complet ;

2° Quatre des coureurs, âgés de 20 à 24 ans, prenaient part pour la première fois au Tour et *le fait de l'avoir terminé en bonnes conditions est probant.* »

Dans la vie courante, tous ceux qui, par nécessité professionnelle, sont appelés à produire un effort physique soutenu et sont soumis quotidiennement à la fatigue, à la courbature, à la dyspnée d'effort sans possibilité de longs repos, bénéficieront de la médication réparatrice physiologique que leur propose le Pancrinol.



Photo Kertesz.

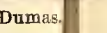


Photo Nora Dumas.

Le Pancrinol
stimule l'activité intellectuelle

La fatigue intellectuelle est un phénomène complexe.

D'une part, l'épuisement cellulaire de la substance nerveuse sous l'influence de l'excès de travail, d'autre part, les conditions d'hygiène, trop souvent regrettables, la sédentarité, le manque d'aération, les préoccupations de tout ordre, entraînent l'insomnie, la fébrilité, l'anorexie, l'asthénie nerveuse.

Le Pancrinol combat ces deux causes par un même processus.

Par un mécanisme analogue à celui assurant la durée de l'effort physique, les synergies glandulaires rétablies permettent la reprise et la continuité de l'effort cérébral. Il ne s'agit pas d'une excitation transitoire et factice, d'un « coup de fouet » selon le terme consacré, irritant brusquement la sensibilité nerveuse, augmentant l'agitation, la volubilité... et suivi d'une plus profonde dépression.

Les facteurs déterminants peuvent sembler de nature différente mais le *surmenage physique et intellectuel ont la même expression au stade cellulaire ;* dans un cas comme dans l'autre, *le Pancrinol assure le retour à la normale cytologique.*

SOMMAIRE

JUIN 1934

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR: FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS



Photo Sougez.

« Le ciel qui n'était qu'un espace oiseux, s'emplit, se meuble, s'augmente, tellement qu'il devient plus important que la capitale qu'il domine ; il l'humilie par des édifices plus dorés, par des terrasses plus hautes...»

« La vie de l'Univers n'atteint et n'émeut d'ordinaire les très grandes villes que deux fois par jour, au commencement et à la fin de la journée » : moments de rêve, ou de regret...



Photo Brassaï.

Photos Caillaud.

LA VILLE ET L'UNIVERS

PAR ABEL BONNARD
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La vie de l'Univers n'atteint et n'émeut d'ordinaire les très grandes villes que deux fois par jour, au commencement et à la fin de la journée. Les malheureux citadins, si serrés qu'ils soient dans leur prison de pierres, regardent d'abord, quand ils s'éveillent, le temps qu'il fait. Leur âme n'appartient pas aussitôt à leurs soucis, elle a un moment d'oisiveté, où elle reflète le monde ; ils voient le soleil comme astre, avant de l'oublier en vivant dans sa lumière ; ils sont un instant ses sujets, comme le cerf, le lièvre ou l'oiseau. Cette première heure de la matinée montre d'habitude un visage plus personnel que celles qui la suivent ; elle égare sur les maisons un peu de la fraîcheur qu'elle verse aux collines ; elle répand dans les rues une clarté aussi pure que celle qui joue à la surface des ri-



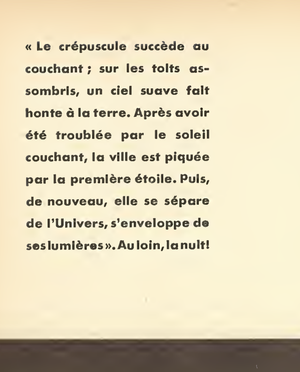
Photo Cailiaud.

Photos Schall.

Le fleuve, la place et le pont, changeants selon les heures, selon que l'Unlvers épand sur la Ville une lumière jeune et vive ou celle qu'a mûrie l'après-midi ou celle encore qui n'a pu rejeter ses voiles, tomber des cieux dans sa nudité, semer des ombres nettes...

vières ; ou bien une molle pluie cherche les arbres entre les toits ; ou bien la ville est tout empaquetée dans un brouillard que le soleil retire peu à peu, comme on écarte de l'ouate avec précaution, pour trouver l'objet précieux qu'elle enveloppe. La disposition des hommes répond à cette vivacité des choses. Il ne semble jamais, par un clair matin, que ce soit le monde usé et flétri de la veille qui continue, mais on croit, au contraire, que c'est un monde nouveau qui commence, où la vie aura plus d'éclat et de saveur. Chaque jour, pendant plusieurs années, je suis passé, à cette heure-là, par la même rue ; j'y ai souvent admiré ce lustre de nouveauté que tout y avait pour quelques instants ; les gens allaient à leur travail non pas seulement comme s'ils avaient eu peur d'être en retard, mais comme s'ils avaient eu envie de travailler. Des jeunes femmes marchaient d'un pas étroit, un peu saccadé ; une jolie fille jetait son visage frais aux yeux des passants. Dans une boulangerie dont la porte était entrouverte, un flot de miches, paisible et doré, descendait le long des murs. Il n'était pas de boutique où l'on ne vît quelqu'un frotter et épousseter. Il semblait que partout le labeur allait être plus diligent que la veille et mieux récompensé ; même le marchand syrien, court et bouffi, qui, aidé d'une sœur aussi petite que lui, mais enrichie d'yeux immenses, tenait un magasin où jamais personne n'entrait, disposait autrement les bibelots dédaignés de l'étalage, comme si, par le seul charme de ce déplacement, ils avaient dû reprendre leur pouvoir, fixer l'attention des passants, les forcer de pénétrer dans la boutique morose. Un chien jappait, un pigeon passait en planant au-dessus des têtes, comme un cerf-volant. Dans cette allégresse, il n'y avait de déjà lassés que les chats qui, sortant de leur vie nocturne, allaient le long des murs d'un pas languissant.

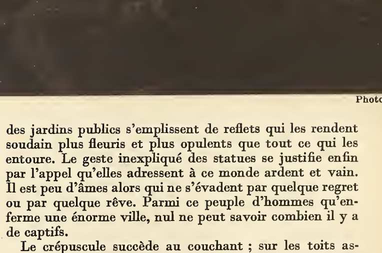
Ensuite s'étendent des heures inertes ; les plus lourdes me paraissent celles qui sont au commencement de l'après-midi. C'est une flaque de temps où la journée semble perdre son courant. On voit fuir devant soi des rues ennuyeuses, aux façades pauvres, où un jour terne s'essuie à des vitres blafardes. Peut-être ces sensations ne touchent-elles point les gens qui se portent bien et qui, dans leur invulnérable santé, traversent indifféremment toutes les heures. Je crois cependant qu'il y a là un moment de la



« Le crépuscule succède au couchant ; sur les toits assombris, un ciel suave fait honte à la terre. Après avoir été troublée par le soleil couchant, la ville est piquée par la première étoile. Puis, de nouveau, elle se sépare de l'Univers, s'enveloppe de ses lumières ». Au loin, la nuit!



Photos Brassai.



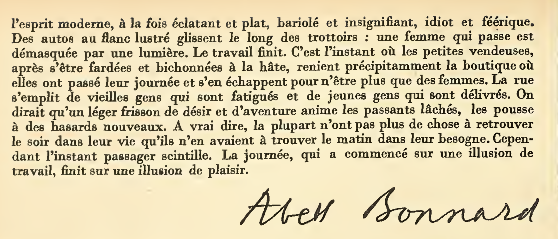
Photos Cailland.

journée où l'effort retombe, où l'homme cesse de croire à son travail et n'y revient que par force. Mais tout change avec le couchant. Alors, de nouveau, l'âme du monde arrive à celle des villes. Le ciel, qui n'était qu'un espace oiseux, s'emplit, se meuble, s'augmente, tellement qu'il devient plus important que la capitale qu'il domine ; il l'humilie par des édifices plus dorés, par des terrasses plus hautes, par des coupoles géantes. Parfois c'est une île qui flotte au-dessus des toits, à la fois inaccessible et voisine, plus étrange que celles qu'enserrent des océans inconnus ; ce sont des fantasmagories fascinantes, des combats silencieux, des drames imaginaires, l'Opéra des passions ; parfois ce n'est qu'une étendue douce et fine comme un pays de bruyères, le royaume de la Tendresse ou de la Mélancolie. Dans ces montagnes de roses, la ville, comme pour les envahir, pousse ses fumées. Les bassins des jardins publics s'emplissent de reflets qui les rendent soudain plus fleuris et plus opulents que tout ce qui les entoure. Le geste inexpliqué des statues se justifie enfin par l'appel qu'elles adressent à ce monde ardent et vain. Il est peu d'âmes alors qui ne s'évadent par quelque regret ou par quelque rêve. Parmi ce peuple d'hommes qu'enferme une énorme ville, nul ne peut savoir combien il y a de captifs.

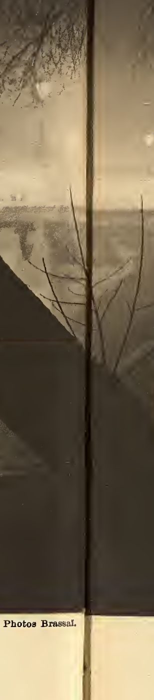
Le crépuscule succède au couchant ; sur les toits assombris, un ciel suave fait honte à la terre. Après avoir été troublée par le soleil couchant, la ville est piquée par la première étoile. Puis, de nouveau, elle se sépare de l'Univers, s'enveloppe de ses lumières, ne vit plus que de sa propre fièvre. Les enseignes électriques barbouillent les grands rues d'une confiture de couleurs, et toutes ces illuminations composent un spectacle tout à fait dans



l'esprit moderne, à la fois éclatant et plat, bariolé et insignifiant, idiot et féérique. Des autos au flanc lustré glissent le long des trottoirs : une femme qui passe est démasquée par une lumière. Le travail finit. C'est l'instant où les petites vendeuses, après s'être fardées et bichonnées à la hâte, renient précipitamment la boutique où elles ont passé leur journée et s'en échappent pour n'être plus que des femmes. La rue s'emplit de vieilles gens qui sont fatigués et de jeunes gens qui sont délivrés. On dirait qu'un léger frisson de désir et d'aventure anime les passants lâchés, les pousse à des hasards nouveaux. A vrai dire, la plupart n'ont pas plus de chose à retrouver le soir dans leur vie qu'ils n'en avaient à trouver le matin dans leur besogne. Cependant l'instant passager scintille. La journée, qui a commencé sur une illusion de travail, finit sur une illusion de plaisir.



Cette cathédrale, ce rivage, ces arcades ont bien des blancheurs lunaires, mais elles naissent de la terre, elles ne coulent plus « aux pentes des toits bleus »...



Photos Brassaï.

SALON 1934

PAR RAYMOND ESCHOLIER



Photo Roseman.

Deux des portraits remarqués au Salon : Mlle S. V., par Van Dongen et Mme F. D. par Serveau : « visage grave et attendri », dans une « symphonie en blanc majeur ».

Sur cinq mille toiles et aquarelles, exposées au Salon de 1934, il en est certaines — quelques-unes — qui suffisent à justifier une promenade à travers les soixante-dix salles occupées au Grand Palais par les Artistes français et la Société Nationale des Beaux-Arts.

Nous ne parlerons donc ici que de ce qui est excellent.

Aux Artistes français, l'immense composition d'Emile Aubry apparaît comme le « chef-d'œuvre » du Salon. Les vastes proportions étaient commandées ici par la nécessité. Ce grand panneau décoratif, d'une ordonnance méditée, d'un style simple et puissant, est, en effet, destiné à la Salle du Souvenir, à la mairie du Ve arrondissement.

Composition absolument remarquable par le sentiment qui l'inspira. Cette Pieta de la grande guerre, ce fils mort, gisant sur la Mère de douleurs, dans le linceul du drapeau, telle que la célébra en des vers sublimes la Muse d'Auxerre, Marie Noël, ces soldats d'un bleu livide, ces veuves, ces fiancées, ces enfants, se profilant sur le bois mutilé, composent une guirlande humaine, d'un pathétique sobre et harmonieux. Œuvre très pure, très forte, et qui exprime à merveille le sentiment collectif de la patrie en deuil.



Photo Vizzavona.



Photo Roseman.

« Mlle Colette de Jouvenel, la charmante Bel-Ghazou, dont les faits et gestes nous ont été contés par le plus grand écrivain de France — Colette ».

Il y a bien encore du goût et de l'émotion dans la remarquable décoration exécutée par Simone Pillet pour « Notre-Dame-des-Fontaines, à Portrieux » (Côtes-du-Nord). On peut regretter que Simone Pillet n'ait pas cru devoir évoquer ici le souvenir d'une petite fille qui fut si dévote à Notre-Dame-des-Fontaines : Jeanne d'Arc. Mais la «Vierge à l'Enfant» n'en demeure pas moins une figure très touchante ; alentour, la terre et le port sont évoqués avec une fraîcheur, une nouveauté, un charme qui forcent l'attention.

Maurice Denis influence Marius de Buzon. Ce n'est pas moi qui en saurai mauvais gré à cet artiste. Son « Ameur-ben-Ameur », ses « Vendanges en Kabylie », offrent de riches harmonies de tons purs et d'heureuses cadences.

Grand Prix de Rome, Rolland Girardin porte en lui l'étoffe d'un naturaliste. On démêle bien quelques gaucheries dans son « Repas de paysans » ; mais que de beaux morceaux, bien vus et bien peints, où se révèle l'admiration pour Courbet et Manet.

Les « Etudiants » d'André Devambez prouvent que ce maître des petites toiles garde ses dons pittoresques, même quand il aborde de plus vastes surfaces. Sa jeune fille en noir, sa jeune fille en rouge, ses deux étudiants bruns, dont l'un porte un pantalon jaune, très romantique, composent encore une page d'un réalisme saisissant.

« A la Fontaine », de Jacquier, est aussi l'une des meilleures œuvres de ce Salon. Quelle savoureuse naïveté dans ce groupe de Bretonnes allant puiser de l'eau devant la mer couleur d'ardoise.

Le nu règne toujours en maître, aux Artistes français. Celui de Charavel affirme un vrai tempérament de peintre, friand de pâtes bien nourries. Sérieux début de Guy Poignon, nu aux chairs solides et bien modelées.

Portraits officiels : trois présidents de la République, par Marcel Baschet : « M. Poincaré », « M. Doumergue » et « M. Lebrun ».

Le « Goûter en famille », de M. Paul-Albert Laurens, groupe l'artiste et les siens sur un fond de parc élégant. Physionomie très ressemblante de « Maurice Donnay », par Cayron, peintre attitré des mondanités et des visages très parisiens.

« Le Président Wattinne », de Fougeray, a de la finesse et de la bonhomie. « La Vieille Brumathoise », de Stoskopf, affirme la maîtrise de ce peintre alsacien, très proche des primitifs.

Chaque portrait de Clément-Serveau témoigne d'une nouvelle et heureuse évolution. On admirera le beau visage blond de «Mme J.-P.» et cette symphonie en blanc majeur qu'est le portrait de «Mme F.-D.», au visage grave et attendri. M. Ingres eût approuvé cette probité du dessin.

Peu de bons paysages. Une petite verdure, à mi-chemin de Corot et d'Harpignies, résume bien le talent recueilli et mesuré du regretté Pointelin.

La sculpture, cette année, paraît fort dénuée. Deux œuvres pourtant se dégagent nettement d'un ensemble un peu hétéroclite : « Printemps » — une fontaine en pierre — justifie les espoirs qu'on avait fondés sur Henri Proszynski. Cette pastoure en sabots, en grande cape — admirablement traitée — que presse tendrement un jeune laboureur, ne doit rien à l'Ecole. Vous trouverez ses sœurs dans les « Montagnes Pyrénées », prêtant l'oreille au murmure du gave, à l'éveil du printemps...

Voici précisément la plus illustre, la plus humble, la plus sainte des petites filles pyrénéennes : « Bernadette », dont la canonisation nous vaut, cette année, aux Artistes français, toute une floraison de fillettes, en capulet montagnard.

La « Sainte Bernadette », que vient de modeler une jeune fille inconnue, Geneviève Gaussot, est une figure merveilleuse, modeste, candide et vraie. L'exécution, sobre, franche, est digne en tous points du grand sentiment rustique et pieusement extasié de la bergerette pyrénéenne. Une telle image est à rapprocher de la seule belle effigie de Jeanne d'Arc que nous possédions, elle aussi due à une jeune fille : Marie d'Orléans. Il y a là encore une sorte de miracle.

Dans sa statue gisante du « Cardinal Dubois », Henry Bouchard se souvient de ses maîtres bourguignons. Le charme de Toulouse colore le joli buste de « Fanfan » par Moncassin.

A la Société Nationale, deux bonnes figures en pierre, l'harmonieux « Automne », de Chauvel ; le « Bel Eté » de Popineau.

Dans la peinture, une seule grande décoration, mais qui a de la noblesse : les « Porteuses d'offrandes », de Jaulmes, pour le foyer du Théâtre de Carcassonne.

Deux jeunes artistes, Cosson et Brayer, s'attachent de plus en plus à ordonner leurs compositions. Du premier, les « Femmes s'habillant », aux rapports si étudiés, une fine merveille. Grand Prix de Rome et grand voyageur, Yves Brayer trouve des sujets d'inspiration en Italie, en Castille et en Turquie. Son « Buffet d'ambassade », au palais Farnèse, dénonce l'influence de Manet.

Le Morvandiau Louis Charlot continue la série de ses « Pastorales ». Le Tonkin a très heureusement impressionné Inguimberty. Ses « Rizières », ses « Paysages et personnages du Tonkin », autant de témoignages sincères, de notations nuancées et profondes.

Le caprice de J.-G. Domergue nous emmène « Aux Courses », parmi les élégantes, l'une en blanc, l'autre en bleu, gantée de vert, l'autre en jaune à pois bleus, parmi les sportsmen en jaquette grise et tube de feutre gris.

De-ci, de-là, quelques visages : par Tadé Styka, la « Princesse de Piémont », d'une grâce tellement plus vive dans la réalité ; le « Roi Albert Ier » en août 1914, par Harold Speed.

« Mlle S. V... » n'a pas été ménagée par son peintre, M. Van Dongen. La duchesse de La Rochefoucauld a le don de la ressemblance. Après Paul Valéry, voici « Mlle Hélène Vacaresco » et le délicieux « Chanoine Mugnier », confesseur d'Huysmans : portraits littéraires.

Cette jolie blonde enfin, d'un blond si défaillant, aux yeux de gazelle, aux bras chargés de lis, à la robe écossaise qui rappelle les « petites filles modèles », se détachant sur des caoutchoucs empruntés au douanier Rousseau, n'est autre que « Mlle Colette de Jouvenel », la charmante Bel-Ghazou, dont les faits et gestes nous ont été contés par le plus grand écrivain de France — Colette, pour ne pas la nommer.

Raymond Escholier

FANTAISIE
ETHNOLOGIQUE

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Je ne vais pas, bien sûr, prendre parti dans une querelle épineuse entre toutes, celle qui divise les gens qui croient à l'ethnologie, et ceux qui considèrent cette science comme la forme la plus basse du mensonge (après la statistique naturellement). On me permettra cependant de penser qu'en ce siècle tout se passe comme si le Créateur avait brouillé par exprès les notions et les éléments afin de dépister nos recherches. Il imiterait alors l'oncle d'Alphonse Allais qui, en mourant, jura d'embêter les archéologues des temps futurs : il se fit enterrer avec un casque gaulois, des bottes cosaques, des monnaies carthaginoises dans la poche, et un javelot zoulou dans la main. N'est-il pas vrai qu'aujourd'hui nous souffrons, si par hasard nous sommes racistes, de regarder dans notre miroir un affreux bâtard de dolicho et de brachycéphale, un métis confus de caucasique, de mongoloïde et d'éthiopien crépu, un salmigondis de pigmentations et d'angles faciaux ? C'est l'effet d'une farce concertée si ce n'est de la nature même. Mais la science ne serait pas passionnante si elle ne s'attaquait qu'à des cas simples, à des problèmes résolus.

Personnellement j'ai accompli une seule fois un exploit ethnologique. Je faisais, il y a quelques années, une conférence dans une Université allemande. On m'informa que, dans l'auditoire, il n'y avait pas plus de deux Français, dont un « lecteur » exilé dans cette petite ville. En parlant donc, je scrutai mon public, je repérai un de nos compatriotes. Je lui dédiai de préférence mes gestes et mes paroles, comme font les orateurs, qui aiment, à l'encontre de M. Purgon, parler nommément à un visage.

Or, à la sortie, on me présenta quelques personnes. Je vis arriver *mon* Français. Il se cassa en deux, claqua les talons, et me dit : « Je m'appelle Borneville, mes aïeux huguenots sont venus ici en 1686». Il ajouta même : « Des deux côtés, je n'ai qu'une ascendance d'émigrés, tous mes parents se sont mariés entre eux, depuis deux siècles et demi. » Il portait trois cicatrices de *mensur* sur la joue, et la croix de fer à la boutonnière. Au milieu de trois cents personnes, je l'avais tout de même reconnu !

Cette histoire paraît arrangée à plaisir. Sur l'honneur, je la garantis vraie, sans vouloir me comparer à Jeanne d'Arc qui découvrit son Roi, parmi la tourbe des courtisans. Faites-en ce que vous voudrez. Elle ne corrobore pas, je pense, la théorie d'une race physique, ni surtout d'un déterminisme psychologique. Mais elle fait penser qu'il y a une hérédité plus sûre que celle des traits, des cheveux, de la taille, du squelette, c'est celle de l'*habitus*, de l'attitude, cette chose indéfinissable, mais non pas imperceptible.

En Sicile il m'est arrivé, comme à bien des voyageurs, de voir au milieu des petits moricauds, un petit Normand, blond aux yeux bleus, laissé là depuis Bohémond. En Afrique, entre des Berbères à face de chèvre, un jeune homme qui remontait à plus haut que les Numides, et qui devait reproduire le type même de Saint-Augustin : j'imagine celui-ci rattaché à ces gens que les Phéniciens trouvèrent déjà installés quand ils colonisèrent l'Afrique. Chez nous, on sait comme il est facile d'identifier les spécimens de race asiatique qui se rencontrent dans l'Ouest en quelques coins de Bretagne et de Vendée. J'avais deux amis, issus d'une lignée de hobereaux, et qui furent tués à la guerre : ils avaient exactement l'air de mandarins. Un autre de mes amis, professeur à Tokio, y étonne ses élèves par sa conformité au type japonais. Il est natif du Morbihan...

Peut-être vous souvient-il de ce personnage d'Anatole France, M. Lacarelle, qui, dans sa petite ville, s'était créé le renom d'un galantin et d'un esprit gaulois. C'est qu'il avait reçu du ciel la figure légendaire de Vercingétorix, moustache opulente et nez aquilin, et qu'il croyait devoir corroborer les traditions qui courent sur les ennemis de César. Tout de même, il y a de paisibles joueurs de boules dans notre Midi, qui, se rasant un beau jour, se découvrent un masque de centurion et s'avisent alors de devenir belliqueux, autoritaires, parce que noblesse oblige. Telle est la puissance des théories ! La fatalité qu'on tient de sa race ne joue peut-être que lorsqu'elle est devenue consciente ; en d'autres termes lorsque les livres vous en ont inculqué la superstition.

Je connais un grand athlète blond, typiquement nordique, qui, journaliste à Paris, et d'ailleurs de souche gasconne, a récemment interviewé MM. Hitler et Goebbels, qui sont de petits bruns méridionaux. Il m'a avoué que devant eux il se redressait de toute sa taille pour humilier secrètement non pas leur race, mais leur racisme. C'est une vengeance innocente et spirituelle. Il n'y eût jamais songé si, par bonheur il eût vécu avant M. de Gobineau ou M. de Boulainvilliers. Preuve que les idées, qui mènent le monde, sont parfois détruites par la vie même, ou plutôt trouvent en elle leur utile tempérament. Tant mieux. Si elles collaient toujours avec la réalité, il n'y aurait plus que sagesse, ennui, engourdissement.

Quant à moi-même, j'en suis encore à chercher mon destin et à interroger, comme eût dit Barrès, mes morts qui ne répondent pas. Je remarque que dans les pays lointains, où je n'ai certes parents ni attache, où je ne parle pas un mot de la langue en usage, on me prend toujours pour un indigène : c'est à moi que les gens demandent, immanquablement, leur chemin dans les rues. En revanche il me souvient que, dans une rue de Gênes, un cicerone errant me distingua à cent mètres de distance, et vint m'offrir ses services en français, comme si j'avais eu le drapeau tricolore sur ma tête.

Je le repoussai en anglais, pour le faire enrager, pour le faire douter de l'expérience et même de la science. Cela fait peut-être, depuis lors, un ethnologue de moins...

Thérive

SÈVRES EN FRANCE

PAR EUGÈNE MARSAN

Nul n'ignore que nous possédons à Sèvres un héritage princier, un apanage de grand seigneur, la Manufacture. Mais certains ne veulent voir, dans toutes ces porcelaines, qu'une survivance de l'ancien régime, tant bien que mal maintenue dans sa routine : une survivance onéreuse et presque sans objet, un luxe stérile.

Si fréquente et enracinée qu'elle soit, une telle opinion n'en constitue pas moins, aujourd'hui, un préjugé absurde. Elle date. Au cours du XIXe siècle, en effet, l'art de la céramique s'était à peu près enlisé, à Sèvres comme partout ailleurs, dans la reproduction pure et simple et dans les pastiches abâtardis. Puis, lorsque Sèvres voulut conjurer cette impuissance et s'ouvrir à la vie, à l'esprit d'un autre siècle, second mécompte : l'on s'engagea dans les voies d'un art sans doute nouveau mais à la fois sec et contourné, grêle et maniéré, mol et emphatique, d'une préciosité de décadence. Et ces deux erreurs successives, — celle d'une production toute de pastiche et celle d'une production dévoyée par les nouveautés sans bonheur du « modern style », — ce sont elles dont le souvenir pèse encore sur nous et dont les traces nous gênent. Seulement, non, les mépris qu'elles ont inspirés ne sont plus de saison. Sèvres a changé. Quiconque s'entêtera, désormais, quiconque s'obstinera à juger et à condamner par ouï-dire s'expose au rire silencieux des connaisseurs.

On a magnifiquement travaillé à Sèvres en ces derniers quinze ans. Qui plus est, l'on y a travaillé de deux manières, sur les deux plans qui s'imposaient : pour le luxe et pour l'utilité, pour les Muses et pour Mercure. D'une part, Sèvres a poursuivi un renouvellement exemplaire de sa production (formes, décoration, matières céramiques). S'il est vrai, ainsi qu'il apparaît de plus en plus nettement, qu'un art moderne, viable et durable, s'est enfin dégagé de tant d'efforts contradictoires, vous observerez que Sèvres a fait accueil à cet art, jusque dans ses manifestations les plus accusées. Cependant que les supériorités traditionnelles de la Manufacture, dans la matière et dans l'exécution, étaient gardées avec le plus grand soin et même accrues. D'autre part, Sèvres a parachevé, en 1926, la réforme et l'ajustement de son école. Si bien que ce ne sont plus des artisans qui en sortent chaque année mais des ingénieurs. Précisément les ingénieurs dont l'immense industrie de la céramique avait besoin dans ses entreprises.

Deux sujets distincts, l'un et l'autre d'une extrême importance. Au moins deux sujets. La science et l'art de la céramique : l'Ecole Nationale Supérieure de Céramique, et la vieille et prestigieuse Manufacture, en pleine renaissance après un siècle de demi-sommeil et d'erreurs.

■

L'Ecole ne dépend pas de la Manufacture. Elle dépend de l'Enseignement technique. Mais Ecole et Manufacture ont depuis longtemps le même directeur, M. Lechevallier-Chevignard (*qu'il y ait un seul chef*, pensait déjà Homère) et l'on ne sait laquelle, de la Manufacture ou de l'Ecole, doit le plus à la compétence et au goût de cet homme éminent.

(Sèvres est en réalité un monde à quatre continents : la Manufacture, l'Ecole, le Musée, l'Institut de Céramique. Le Musée vient d'être rattaché directement aux Musées Nationaux. Comme tout l'enseignement de la céramique, l'Ecole est soumise au contrôle de cet Institut, qui est un centre d'études et de recherches analogue à l'Institut d'optique. La Manufacture a par bonheur son autonomie, bien entendu sous l'autorité du ministre de l'Education nationale.)

Dans la porcelaine, l'art millénaire, l'art préhistorique du potier, a reçu de la Chine sinon sa consécration du moins son utilisation la plus gratuite et attrayante. En Europe et à Sèvres, au XVIIIe siècle, un nouvel art a fleuri de la sorte, dans l'éclat multicolore ou dans les blancheurs rivales du marbre. Un nouvel art, auquel ne seront interdites ni la gravité ni l'émotion ni même la grandeur, son secret le plus habituel demeurant celui de la grâce et du caprice.

Mais le récipient et la figurine ayant abouti à la coupe précieuse et à la fragile statuette, les matières céramiques n'allaient pas devenir oisives. Elles allaient, au contraire, *servir* plus que jamais. Le XIXe siècle leur demandera des tuyaux, des dalles, des vasques, et toujours des briques, mais en quantités babyloniennes, et toujours des tuiles, mais aussi des produits réfractaires infaillibles, pour les laboratoires et les hauts-fourneaux, et des godets, des cuves, des filtres, des « bougies », jusqu'à des dents artificielles. L'âge de la mécanique, de la chimie, de l'électricité, l'âge industriel, n'a pas eu à employer moins de terres plastiques mais beaucoup plus, et chaque jour davantage.

C'est pourquoi ces grands garçons au béret basque passent à Sèvres trois années. Entre leur laboratoire et leur usine, — car l'Ecole comporte les deux préparations, — entre leur laboratoire scientifique et une installation industrielle de format réduit mais parfaitement exacte, ils logent dans le clair petit palais que M. Roux-Spitz leur a construit. Trois marches, non de marbre rose mais de pierre blanche, mènent à une terrasse dont les briques teintées composent un ingénieux pavement. La distribution intérieure détermine toute la décoration de la façade, à la lettre près de l'inscription en fronton ou en bandeau. Deux vastes baies ininterrompues, l'une au rez-de-chaussée, l'autre en haut, et la belle porte au milieu : autant de lumière dedans que dehors.

Cet escalier blanc, ces couloirs dallés, ces murs si frais, ce dortoir divisé en chambrettes par des parois et des rideaux à mi-hauteur, cette bibliothèque et cette salle d'études dont le modeste mobilier a tant d'élégance, ce

Un bloc de pâte informe a donné naissance, sur le tour, à la pièce de céramique. C'est l'ébauchage. Ici, en face, le tournassage : la pièce ébauchée, et ensuite séchée, vient d'être remise sur un tour, où on la ramène, à l'aide de calibres tranchants, au profil et à l'épaisseur qu'elle doit présenter avant la cuisson.

réfectoire aménagé pour devenir en trois minutes salle de fête, ce lavabo aux cuvettes étincelantes, ces douches, ces agrès... Bref, tout ce que l'architecture et la céramique — et la céramique — peuvent dispenser de rapidité et de confort, d'aisance et d'agrément, à la vie la plus simple. *Luxe* nouveau, où la chance des proportions suffit à introduire la beauté.

■

La Manufacture, au contraire, ne dispose que d'ateliers épars, qui évoquent les détours et la paix d'une petite ville. Mais dans ces chambres d'ailleurs vastes, bien aérées, et assez commodes, après tout, n'était leur dispersion, l'incontestable renouveau de nos arts décoratifs a l'un de ses foyers. On finira par le savoir ! Par l'éclat des artistes appelés du dehors comme par le choix de ceux qui lui appartiennent, la vieille maison est en train d'acquérir une nouvelle renommée.

— Qui de nous s'est jamais soucié d'acheter un Sèvres? me demandait l'autre jour un camarade, lui-même décorateur remarquable, l'un de ceux à qui l'art moderne doit cette pertinence, cet épanouissement et cette autorité, cette classicité en un mot, qui l'a enfin arraché aux limbes.

J'ai répondu que la tourterelle de Pompon, sa divine tourterelle perchée et rengorgée, sur une borne dont le biscuit semble de paros, n'a longtemps coûté — à Sèvres — que cent francs. Et comme cette merveille n'est pas unique, comme un Crésus n'aurait, à Sèvres, que l'embarras du choix, tandis que l'amateur démuni peut en rapporter, pour cinquante francs, quelque chose, et pour trois cents francs, s'il est en veine, un chef-d'œuvre de coupe qui sonne au doigt comme une cloche, j'en ai conclu que ce ne seraient pas les boudeurs qui auraient raison.

Un grand vase comme l'Invitation au voyage, avec les bleus et les bruns pareillement délicieux qui le ceignent, — composition de Menu, forme de Rapin, exécution de Leduc, — aura sa place dans le plus mystérieux des châteaux historiques aussi bien que dans la plus limpide des villas modernes. J'en dirais autant de cet autre, moins enveloppé et si pur, dont la forme est de René Prou, la décoration de Bonfils. Ou de celui-là, plus petit, dont le curieux travail d'oxydes sur émail et la forme délicate sont dus à Gensoli. Ou de ce grès d'un brun vivace, où Louis Delachenal a tout conduit, depuis la première idée de la forme jusqu'à la dernière modulation du feu. Ou de cette porcelaine si souplement fleurie par Mlle Fontaine, sur une forme de Ruhlmann. Ou de ce grès encore, dont la décoratrice, Mlle Lévy, songeait au bois des Iles le plus poli et patiné. Regardez, analysez... Les formes de Sèvres n'ont plus la raideur et la sécheresse d'il y a vingt ou trente ans. Elles sont franches. Elles allient la plénitude à la sveltesse. Vous êtes surpris et ravi. Quel est le plus beau ? Lequel emporterez-vous ? Ce calice de Ruhlmann, avec son camaïeu gris de Beaumont? Ou ce feuillage mêlé d'oiseaux, par Lahalle, sur une forme de Rapin? Ou celui-là, dont le blanc de lait doucement « chante », parce qu'un magicien l'a ciselé ? Ou celui-là, d'un blanc d'ivoire ? Ou celui-ci, blanc et rose, comme destiné à une chambre déjà pourvue, pour une jeune femme, d'un Marie Laurencin ?

Innovation dans les formes, innovations également dans les matières et les couleurs. On emploie à Sèvres la porcelaine et le biscuit, le grès et la faïence stanifère. Louis Delachenal y a conçu et les laboratoires y ont mis au point un grès tendre dont le bistre velouté reçoit du temps, sur les arêtes de l'objet, une agréable patine brune, ambrée, dorée. Cela n'est-il pas bien caractéristique de notre époque ? Comme d'autre part l'aimable décoration — calligraphique — imprimée par René Gabriel sur un couvercle, et qui s'apparente à ces meubles de René Prou, par exemple, où le métal léger décrit des accolades et presque des paraphes. A Sèvres, à présent, non moins que la pureté admirez la diversité. Au même René Prou, Sèvres demande des formes qui se prêteront une fois de plus au bleu et à l'or fameux ; à ce bleu hautain, qui noircit à la lumière factice, et qu'il faut donc entourer subtilement, et à cet or vif dont nos contemporains redoutent beaucoup trop l'opulence. Mais l'on y prépare et l'on y obtient, pour ces chatoyantes compositions de Bonfils, de Waroquier ou de Beaumont, des couleurs plus vraies, plus chaudes, d'un éclat sans précédent. En ces deux grands vases de l'Heure du Bain, ces couleurs nouvelles (sur une pâte siliceuse) ont seules permis de rendre la mer, le ciel, les carnations, les lilas et les verdures de Paul Véra. Toute une gamme audacieuse, qui signalera certainement l'une des belles époques de la porcelaine.

Ne craignez pas que je fasse bon marché, à Sèvres, des nouvelles sculptures. N'allez pas vous figurer que je les sacrifie. Je n'arrive à elles si tard que par la richesse de mon sujet, mais comme à « la bouchée du roi ». Je sais d'ailleurs, comme tout le monde, quels obstacles contrarient la sculpture dans sa traduction en porcelaine, en grès, ou en biscuit, au moyen des moules. Il y faut une composition particulièrement attentive et *serrée*. Soit élancée et bien rassemblée, dans le cas de la figure unique et debout, soit coordonnée pour tendre à la pyramide, bien que sans ostentation, lorsqu'il s'agit d'un groupe ou d'une figure unique en mouvement.

Mais l'Avril de Gilbert Privat et sa Diane à la biche, mais la Vierge d'Henri Bouchard et sa Trace perdue, mais la Maternité de Contesse, mais la Javanaise de Mme Bohdanowicz, mais l'Adieu au voyageur de Debarre ou son Retour des Iles, mais l'Enfant à la corbeille de Gaumont, et ses Joueuses de boules, plaisent justement par l'équilibre de leur masse, avant de séduire par leurs caractères originaux : par cette intelligente pureté des figures de Privat, par cette fine charité de la vierge de Bouchard, par cette verve et cette souplesse de Gaumont, par cette aristocratie de Mme Bohdanowicz ; et Contesse a imaginé une Maternité charmante, quasi féerique : une déesse, et chaste, qui pourrait être votre amie ; et dans son héroïne à la vaste jupe baudelairienne Debarre prolonge une tradition de la faïence, celle de la belle qui « se pavane », dans un ample costume, comme un oiseau plein de coquetterie, mais l'originalité est dans cette étincelle, comme chez Contesse, ou Privat, ou Bouchard : l'esprit d'une autre époque, la nôtre.

Dans cette visite, dans cette revue de la sculpture moderne à Sèvres, j'avais pour guide le secrétaire général de la Manufacture, M. Maurice Pourchet, dont le goût difficile et pénétré reste sensible, autant qu'aux miracles

Photo Zuber.





Certaines pièces de forme simple, au lieu d'être ébauchées sur le tour, sont obtenues par le procédé du « coulage ». Elles sont ensuite séchées et tournassées comme les autres. A gauche, une vue de l'atelier de « grand coulage ». Ci-dessous, perspective de tasses à café prêtes à cuire. Le nombre des pièces et les aîtres eux-mêmes révèlent, à Sèvres, la grande et ancienne maison, qui excelle dans l'objet d'usage aussi bien que dans l'œuvre d'art.

Photos Zuber.

absolus de la beauté, aux vertus d'ordre technique, aux grâces propres de la porcelaine et du grès. Le juste orgueil que l'on peut tirer, par exemple, de la possession du bel ours et du bison furieux, de Pompon, allant pour ainsi dire de soi, il ne manque pas de m'arrêter à des œuvres d'une moindre ambition, d'une moindre portée, mais dont la réussite et la convenance enchantent. Comme le Berger à facettes de Zoltan Kiss, comme le malin Petit Faune de Malric, ou comme la Chaîne de Cormier, ou comme l'Enfant assis de Bourgouin, ou comme l'Homme et la Femme de Saint-Paul, — tantôt la malice, tantôt une tendre fantaisie, pour finir une gravité émouvante, — et le spirituel renardeau ou l'ourson rieur de Gauvenet, et les brillants volatiles de Noumata, et les sages pigeons de Mme Profillet, et le puissant condor de Bachelet, et la douce, l'enfantine gazelle de Bouchard, et le preste poulain de Gaumont, cambré comme un hippocampe, avec ses pattes qui battent l'air... Beaucoup d'animaux, oui, puisque nous avons tant d'animaliers.

Dans son extrême variété, qui n'exclut pas une grande incertitude, nous allons nous représenter notre époque au moyen d'un éventail ouvert et déployé. Sur les baguettes du côté gauche nous inscrirons, peintres ou sculpteurs, ceux de nos artistes qui n'ont pas su restituer leurs droits

A gauche, l'intérieur d'un four. Étagées en piles sur des plateaux, au sein des cylindres en terre réfractaire dont les sections mobiles se nomment des « cassettes », les pièces cuiront à l'abri de la flamme et des impuretés. Ci-dessous, l'ébauchage : du bloc de pâte jeté sur la plate-forme, le tourneur, unissant l'action de ses mains habiles à l'effet mécanique de la rotation, crée la pièce à obtenir, dans son premier état.

à la composition et à la forme sans les outrer, sans les souligner, pour ainsi dire, sans les isoler, en les poussant à une sorte de géométrie provocante, heureux qu'ils étaient par là de demeurer fidèles au Démon du Bizarre, ce dangereux tentateur. Au centre de l'éventail, nous porterons ceux de nos artistes qui, soucieux de la réalité des formes, ne se sont pas toujours élevés jusqu'au style, jusqu'à la transfiguration. A droite enfin, nous rangerons ceux-là qui, pour avoir résolu (tel Pompon) l'éternelle équation des antinomies de l'art, vérité et poésie, style et naturel, ont acquis une entière classicité. Et venez, ainsi prévenu, à Sèvres. Vous y rencontrerez notre aile gauche, notre centre, notre aile droite. Notre aile gauche, au



Photos Zuber.

moins dans le Joueur d'accordéon et le Chat pelotonné des frères Martel. Notre centre, dans la robuste oiseleuse de Mme Charnaux, ou dans la Galatée de Marqueste, ou dans ce torse de Gimond, qui rappelle Rodin bien que sans pastiche, par la silhouette non par le modelé. Notre aile droite, dans le bas-relief de Joseph Bernard, ou dans les Femmes aux colombes de Baudry, ou dans les figures déjà citées et louées de Privat et de Contesse, ou dans les Quatre Saisons de Paul Véra.

Vous devinez mes préférences, et comment je les justifierais. Mais j'aime tout ce que je viens d'alléguer. L'homme et le chat des frères Martel parce que cette facture à la hache, la matière étant donnée, s'affine singulièrement : le paradoxe a tourné à la satire, au jeu de l'esprit. La nymphe ou la paysanne de Mme Charnaux, en dépit de sa rusticité, de sa lourdeur, ou à cause de cette rusticité, parce qu'elle est pleine de suc. La demi-déesse de Marqueste parce qu'elle est entièrement divine, considérée de face, si elle n'appartient plus qu'à la terre, de l'autre côté. Le buste de Gimond pour la venusté de ce sein, de cette taille, et pour cet élan de tout le côté gauche, si l'arc de la hanche droite déçoit un peu. Les deux figures de Baudry pour l'harmonie de leur groupe et la séduction de chacune d'elles, pour le sentiment de leurs visages, pour la grécité de leur chair. La femme et l'enfant de Bernard pour la douceur des pensées, dans la délicate ténuité des formes. Et les quatre Françaises de Véra pour leur sève, pour leur aplomb, pour leur familiarité, pour leur noblesse. Les voilà en grès : que n'ai-je un beau jardin d'été à leur offrir ? Les voilà en porcelaine, et brillantes çà et là de leurs admirables couleurs : que n'ai-je un beau jardin d'hiver ?

Photos Zuber.



Ouverte par tradition aux artistes de notre temps, la Manufacture a fait appel, cette année, à MM. Daragnès et Galanis, et à Mme Hermine David. A gauche, cette dernière travaillant à la décoration d'un plat. En haut, la reproduction, sur une forme de René Prou, d'une composition de Serrières.



Pour représenter la plus haute production de Sèvres, pour la résumer en deux symboles parfaits, ces deux exquises figures : la Flore accroupie de Carpeaux et l'une des Quatre Saisons de Paul Véra. La figure de Carpeaux est ici entourée de ses moules, chacun des 28 morceaux qui la composent étant pétri dans l'un de ces petits labyrinthes. Depuis le premier maniement du kaolin jusqu'à la dernière incitation de la flamme, le Génie de la porcelaine est bien la Patience.

Photos Zuber.

Refermez votre éventail et partons. Sans doute n'avez-vous pas retrouvé à Sèvres tous ceux dont vous savez les noms. Patience ! Les lacunes seront comblées. Et si toutes ne peuvent pas l'être, aujourd'hui, très vite, faute du nerf de la guerre qui est aussi celui de la paix, du moins reconnaissez déjà, dans la production actuelle de Sèvres, un excellent abrégé de notre temps.

Je ne pense pas que tout le XIXe siècle ait été imbécile et malvenu (pas plus que je n'imagine que tout, au XVIIIe, fut parfait). Sans même avoir à rappeler les chefs-d'œuvre d'un Carpeaux ou d'un Dalou, une partie non négligeable du XIXe siècle surnagera, notamment par le fini du métier, lorsque le goût aura eu le loisir de se prononcer, au lieu de la mode. Mais je nous crois décidément mieux partagés, autant par le nombre et le sens des grandes créations que par les qualités du travail usuel d'un certain rang. Pour ce qui regarde la Manufacture de Sèvres, il est sûr *qu'on y a pris* le *bon* chemin.

Eugène Marsan

LA PASSION
DU CHRIST
A LA SAINTE CHAPELLE ET AU TROCADÉRO



PAR LE DOCTEUR F. VALLON

Ici, le Buste du Christ de Claus Sluter, et à droite la Tête du Christ de Saint-Sauveur de Beauvais : deux grandes œuvres parmi tant d'autres venues des Musées, des Églises, des collections particulières, et qui constituent une Exposition d'Art sacré, très émouvante, sans précédent.



Photos Schall.

En dédiant la Sainte-Chapelle aux épines de la Couronne et au bois de la Croix, saint Louis avait voulu qu'elle fût une châsse. Or, l'œuvre de Pierre de Montereau a repris pour trois mois sa destination primitive et jusqu'à la fin de juillet les reliques seront dans le reliquaire. Elles sont d'essence moins divine que celles de la fondation. Ce n'est plus le Christ, mais son reflet sur un peuple : ce sont les larmes que, depuis treize siècles, la France a versées sur la Passion.

Dans la partie supérieure du sanctuaire dont l'immobile incendie de quinze verrières dévore les murailles, dans ce premier étage qui communiquait de plain-pied avec les appartements de Louis et de la reine Blanche, au temps où la chapelle était palatine, voici ce que j'ai vu :

Une pierre d'abord, une simple pierre tombée du front de l'Eglise Saint-Sauveur de Beauvais, comme si elle eût été trop lourde. Cette tête du Christ, c'est toute son agonie. La face se crispe, le nez se pince, les yeux se révulsent, la bouche exsangue s'entrouvre. La douleur du Dieu est infinie et son désespoir sans recours. Il meurt vraiment et le passage est si cruel pour lui et surtout pour nous que moi, qui crois si mal, j'ai eu un remords très chrétien.

Non loin, l'angélique modestie de l'ancienne pêcheresse console le Dieu. Sous la lourde chevelure qui, d'abord massée en un beau turban, s'épand à flots sur les épaules — la sainte chevelure des ablutions — le modelé de la figure est d'une ineffable pureté. L'amande des yeux, l'atticisme du nez de *Sainte Madeleine dite la Châtelaine* (pierre peinte) sont un hommage de sa Renaissance à l'antiquité grecque.

Mais, en face, un grand crucifix nous replonge dans l'enfer du Golgotha. C'est le *Christ de la Cathédrale Saint-Jean* à Perpignan, « le Dévôt » et vous sentirez comme, appliqué au supplice ainsi décrit, le surnom a de froide férocité. Le corps est écorché pour mieux laisser l'anatomie ajouter au drame. Pas un tendon, pas une veine qui nous soient épargnés et, en précisant, la couleur aggrave. Au bout des câbles du cou pend l'atroce rictus de la face et le corps affaissé pèse de tout son poids sur les pieds martyrs que rive un seul clou, gigantesque. Le bois était dans sa docilité la matière qui convenait à ce décharnement et c'est celle qu'a choisie le sculpteur anonyme. Epouvantail divin, « le Dévôt » de Perpignan est d'une horreur tout espagnole. *Tra los montes*, je doute qu'il en existât jamais de si véhéments pour promettre l'hérésie aux bûchers de l'Inquisition.

Après de telles affres, la beauté voisine de cette *Croix processionnaire* nous est un asile. Sur son émail champlevé

s'enlève le mystère d'un petit Christ aux yeux de turquoise morte, car le temps tue les pierres. Ainsi fit-il de toutes celles, camées antiques y compris, du *Reliquaire de Pépin d'Aquitaine*, cette petite merveille du trésor de l'Eglise Saint-Foix, à Conques. Seule survit, parmi le filigrane d'or — souvenir de l'Orient — une petite turquoise et c'est très touchant.

L'Eglise de Nouhans a prêté cette peinture sur bois, issue de l'atelier de Jean Fouquet, dont malgré sa minutie, le réalisme a tant de vigueur. Entre tous, le personnage médian est admirable et au-dessus, la joue contre la Croix, brille le visage brouillé de la Sainte Femme qui n'a plus de larmes.

Peut-on ne pas citer la belle et froide calligraphie (dessin en grisaille sur soie blanche) du *Parement d'autel*, qu'offrit Charles V à la Cathédrale de Narbonne et ce *Buste du Christ* de Claus Sluter qui couronnait le Puits de Moïse à la Chartreuse de Champmol, près Dijon ? Gravé plus que sculpté, il n'a pas l'ampleur barbare ni la masse sculpturale des Prophètes du Puits, chef d'œuvre du Flamand.

Quant à cette *Pâmoison de la Vierge*, groupe liminaire, elle annonce le Bernin. Sa sécheresse tourmentée me l'avait fait dater de la fin du XVIIe siècle, et grand fut mon étonnement de la savoir du début du XVIe et de Ligier Richier.

Mais vous admirerez sans réserve cette *Crucifixion*, émail cloisonné et champlevé, plaque de reliquaire qui porte le numéro 383. Son faste discret, sa foi fleurie m'avaient préparé aux frais émaux — champlevés seulement, eux — qui, réunis sous une seule vitrine, sont une des gloires de cette exposition.

Enfin parmi tant d'admirables ivoires, je citerai le *Christ à la Colonne*, de la collection Marquet de Vasselot.

Au rez-de-chaussée, dans la chapelle basse c'est-à-dire, psautiers, passions, mystères, heures, missels sacramentaires et évangéliaires font un chœur innombrable. Avouerais-je que je préfère aux inflexions savantes, au luxe raffiné du XVe siècle, la voix fine et pure, un peu tremblante, du Xe. L'art byzantin inspire avec tant de naïve douceur ce *Sacramentaire de Saint-Thierry...*

Des gravures sur bois j'ai adoré la plus simple, la plus vaste, *Jésus au Jardin des Oliviers* (vers 1400), épreuve unique.

Je n'ai pas retrouvé sans émotion Jacques Callot dans une scène de ce petit théâtre dont, si vivants, si nerveux, les acteurs sont tellement des hommes. Et de savoir que cette *Condamnation de Jésus*, eau forte de *la Grande Passion*, était un premier état et le seul exemplaire connu, mon amour et mon respect furent accrus.

Je ne quitterai pas la Sainte-Chapelle sans vous parler du nº 214. Les *Heures de Charles, duc de Normandie* (et frère de Louis XI) sont ouvertes à la bonne page, celle du Baiser de Judas, immense miniature. Une armée a paru nécessaire à l'artiste pour arrêter le fils de Dieu. Sous les paniers de fer des torchères fumantes, les casques d'or bruni moutonnent jusqu'à la porte de la Ville dont on devine, dans la nuit étoilée, l'élan des grandes églises.

Au Trocadéro il convient, d'abord, de louer les positifs sur verre de l'abbé Bretocq. Ce ne sont que calvaires d'Armor, tous hors de pair. En les revoyant ainsi groupés j'ai eu, une fois de plus, l'impression de leur étrange parenté avec Angkor-Vât et l'art extrême-oriental. De tous, le menhir de Saint-Duzec en Plumen est le plus troublant. Verges, clous, marteau, tenailles, échelle, et la tunique et les dés qui la jouèrent, et les sequins de la trahison, tout est hiéroglyphe et l'Orient ne pouvait plus lisiblement signer en plein granit breton.

La beauté d'un rétable de Notre-Dame de Louviers, la *Pâmoison de la Vierge*, bois du XIVe siècle, rayonne sur toute l'exposition. Le geste de la Vierge fléchissante embrasse le groupe des Saintes Femmes comme une accolade d'amour et je ne connais plus divine harmonie que cette sainte arabesque.

Confesserais-je par contre que je n'aime guère le *Christ* de Ligier Richier. Je découvre dans ce bois colorié je ne sais quel sec artifice. Sculpteur de puissante technique, Ligier n'avait que du talent et cela ne suffit pas. Quant au *Christ* de Rude je préférerais ne pas devoir en parler. Le père Rude n'avait pas pour deux sous de religion. Il se contentait d'être un épique et il y a un abîme entre *la Marseillaise* et l'œuvre sacré (dont la pauvre *Jeanne d'Arc*) de ce bonapartiste à tous crins.

Il fallait le génie d'Eugène Delacroix et sa mystique du sublime pour atteindre Dieu. Il y a réussi dans *Jacob et l'Ange*, à Saint-Sulpice et même dans ce *Christ au Mont des Oliviers* (1827), puissant et solitaire comme Moïse sur le Sinaï. Cette toile est à nous. Je veux dire qu'elle appartient à l'Eglise Saint-Paul, mais sa voisine, du même sujet, repartira bientôt au Ryks Muséum d'Amsterdam. Delacroix avait 53 ans quand il l'a peinte, si petite pour un si grand sujet. Il avait groupé toutes les énergies de son génie et lui en a fait don. Sans doute ce condamné hagard, tout de rouge habillé, qui rampe et s'écorche les genoux pour demander au Ciel la force de bien mourir, n'est-il guère dans la lettre et l'esprit de l'Evangile. Ce Dieu est un homme et c'est bien plus poignant.

Sur le même panneau, je citerai un Fantin-Latour qui pleure doucement, comme en rêve, un Daumier minuscule d'une rare puissance, et, par Chassériau, une large esquisse pour la décoration du chœur de Saint-Philippe du Roule.

Nous voici maintenant au seuil des contemporains. A part un beau cuivre de Bernard Naudin, très « Christ des gueux » (comme Naudin aime Villon !), à part une toile d'Odilon Redon d'une mystique Rose-Croix, si pénétrante malgré son schisme ; à part l'hallucination du *Suaire* de Rouault — cuivre, et triomphe du blanc et du noir (du même, il y a aussi un *Christ mort pleuré par les Saintes-Femmes*, toile très savoureusement imprégnée de Gustave Moreau, car elle date de 1897, et c'est son prix de Rome) ; à part un *Christ à la Colonne* de Desvallières (couleur de cauchemar, évidemment, mais quelle âme !) et seule dans un lot de trois Forains une belle eau-forte, *Pieta* (le tableau : *Retour du Calvaire*, est un blafard fait-divers) ; à part aussi un beau Gromaire, sourd et pur ; à part le *Crucifix d'autel*, Christ de Majesté de Claudius Linossier et celui des frères Martel, m'excuserez-vous de ne rien voir ?

Le Jésus de Bourdelle est un olympien qui a eu des malheurs et, appliqué à la Passion, le riche paganisme du sculpteur est tout à fait étrange. Le tumulte coloré de Dufresne — un peintre, pourtant et il le prouve encore ici — n'a pu m'agenouiller. Dans cette *Mise au Tombeau*, comme on sent que l'excellent Dignimont n'est pas chez lui. Les Saintes Femmes, qu'il a costumées en religieuses, ont beau s'évertuer, on ne peut ne pas sourire, tant le nom et la manière du très spirituel artiste évoquent d'autres nonnes...

Offenserais-je enfin mon ami Quelvée en lui disant — *in caudâ venenum* — qu'il n'a pas la foi ?

C'est ce qui leur manque à tous. Pour toucher à ces choses-là, croire est la condition essentielle. En matière de Passion la virtuosité n'a pas cours. Il faut, comme aimait à dire Delacroix, pouvoir « y aller de tout son cœur ».





Photos Tabard

A PROPOS DE LA SOLARISATION

ARTS MÉCANIQUES ET ARTS VIVANTS

PAR HENRI HÉRAULT

Où s'arrêteront les progrès de la photographie? « L'esprit s'empare enfin de ce procédé. Dans la mesure où elle le peut, la photographie devient un art.» Ces mots sont de M. Abel Bonnard. Ils résument, au



cours d'un article récent (1), les raisons pour lesquelles un grand écrivain accorde son admiration aux images que la chambre noire n'emprisonne un instant que pour préparer leur pérennité, avant de les rendre au jour.

Cet article — où la pensée de M. Abel Bonnard est, à son habitude, comme une profondeur limpide et teintée de poésie — contient cependant des réserves : la photographie devient un art, « dans la mesure où elle le peut »... « Il va de soi que je n'entends pas établir une comparaison régulière entre la photographie et la peinture. A Dieu ne plaise que je rapproche jamais avec quelque apparence d'égalité les résultats d'un art plus qu'à demi mécanique des créations augustes où tout, dans l'exécution comme dans la conception, relève uniquement de la personne humaine».

(1) *Gazette des Beaux-Arts*, novembre 1933 : Remarques sur l'Art photographique, par M. Abel Bonnard.

Mais la personne humaine vient justement de jouer dans la photographie le rôle le plus étrangement audacieux. A l'époque même où M. Abel Bonnard publiait ses *Remarques*, un photographe, M. Maurice Tabard, faisait paraître des *Notes sur la Solarisation* (1) où il affirmait que « la solarisation directe apporte à la photographie des possibilités sans limite » et que « la science de l'éclairage

(1) *Arts et Métiers graphiques*, novembre 1933.

du sujet nous dévoilera un monde *purement photographique* absolument nouveau ».

Qu'est-ce donc que la solarisation ?

« La solarisation, écrit M. Tabard, est une manipulation photographique de laboratoire, qui consiste à inverser un négatif, développé en chambre noire, en un cliché partiellement positif. En somme le négatif est développé normalement, puis avant de le fixer il est exposé à une lumière actinique violente. Il est développé une seconde fois par saturation et fixé ensuite. Il en résulte un renversement partiel des valeurs de l'image photographique. Les parties noires du sujet qui sont sans impression sur le négatif reçoivent une lumière violente qui les transforme en lumières ou en valeurs solarisées. »

Les résultats de cette manipulation ?

Nous ne pouvons les montrer qu'en bien petit nombre. Mais voici un portrait où l'ovale du visage est souligné comme le principe même de sa grâce ; voici une main qui n'a plus que la vie abstraite d'un geste ; voici surtout un nu aussi beau, à notre sentiment, que le plus parfait dessin ingresque, et, de plus, d'une « idéalité » véritablement admirable. La lumière, guidée par l'esprit, semble bien avoir accompli là une sorte de miracle.

■

Ce succès d'un technicien accompli mérite, selon nous, que l'on pose à son propos une question d'ordre général.

La science fait progresser à pas de géant — tout le monde le voit et le sait — non seulement les procédés de reproduction des objets, mais ceux de reproduction et de transmission des sons, en attendant la mise au point définitive de la télévision. Ce faisant, elle juxtapose des arts mécaniques entièrement nouveaux à ces vieux arts vivants que sont la Peinture, la Musique, le Chant des instruments et des voix.

La question qui nous occupe est donc celle-ci : les arts mécaniques vont-ils tuer, et les arts vivants, et leurs serviteurs à qui le marasme général fait déjà un sort si navrant ?

Eh bien, non ! Quelque douloureuse que soit l'adap-



tation des artistes aux conditions d'existence que déterminent les progrès de la Science et des Techniques, l'on est fondé à dire que les Arts mécaniques, loin de nuire aux Arts vivants, leur promettent une extraordinaire floraison.

Il y a déjà longtemps, M. Salomon Reinach écrivait : « Je pense que le xxe siècle attribuera une importance croissante à l'enseignement de l'art dans l'éducation ».

Or, c'est cette œuvre du xxe siècle qui se développe sous nos yeux, mais avec une ampleur, une puissance et par des moyens que l'auteur d'*Apollo*, qui voyait si juste, ne pouvait point prévoir.

Les Arts mécaniques *éduquent* les multitudes : voilà le fait d'immense portée que l'on constate à la fois dans le palais, l'appartement, le logement et la ferme. La photographie d'un paysage, d'un monument ou d'un tableau — initiation aux chefs-d'œuvre de la Nature ou des arts plastiques — pénètre absolument partout, comme le film, et, de même, le phonographe et la T. S. F. répandent en tous lieux la Musique et les Lettres. L'on peut bien déplorer, assez légitimement, la perte des bienfaits du Silence — et qu'un minimum de goût ne préside pas toujours aux choix des œuvres destinées à une diffusion universelle !... Il n'en est pas moins certain que les nouveaux Arts mécaniques — peut-être devrait-on dire, pour plus d'exactitude, les Arts mécanisés — dévoilent aux masses, chaque jour, de vastes horizons qui leur étaient hier inconnus, forment ou transforment leur sensibilité, façonnent leur esprit, les ouvrent à la compréhension et à l'amour des Arts vivants. Et il serait invraisemblable que, parmi les millions d'êtres ainsi touchés, la copie du tableau, la mécanisation de l'œuvre d'art ne suscitât point en de nombreux cas la curiosité du musée, du livre (1), du théâtre, de l'orchestre.

Car, si dignes d'admiration que soient les Arts mécanisés — et nous les admirons pour notre part sincèrement — jamais le Théâtre filmé ne vaudra le vrai Théâtre, jamais la copie ne vaudra l'original, jamais le bon portrait photographique n'égalera le bon portrait peint (cette analyse longuement « pensée »), jamais le disque, même gravé, *in fine*, d'applaudissements, ne ressuscitera cette frémissante communion qui fait fraterniser dans une salle des orateurs ou des artistes avec leur public. Pas plus que le téléphone et la T. S. F., même aidés de la télévision, ne remplaceront une présence réelle.

Mais les Arts mécaniques, encore une fois, suscitent des curiosités et bien mieux : des ambitions créatrices. Et l'on entrevoit, grâce à eux, l'avènement d'une Humanité pour laquelle, seul, le culte des Arts pourra remédier à l'ennui des longs loisirs... si le temps doit venir où les sacs de blé seront des fontaines publiques. Henri HÉRAULT.

(1) Tous les éditeurs savent qu'un film tiré d'un livre oublié peut faire bénéficier ce livre d'un très important regain.



DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

La curiosité des amateurs de disques se concentrera, ce mois-ci, sur le palmarès du « Prix Candide ». Ce Grand Prix du Disque, décerné chaque année avec le même cérémonial et le même retentissement que le Prix Goncourt, met au point avec impartialité la situation technique et artistique de la production *française* de l'année qui vient de s'écouler. L'examen de la liste des disques primés vous permettra de constater par comparaison que l'étranger nous apporte chaque saison une contribution singulièrement importante. Les plus belles réalisations symphoniques, en particulier, sont des articles d'importation. Nos éditeurs devront retenir cette indication et montrer un peu plus d'empressement à défendre nos couleurs nationales.

Ce n'est, en effet, qu'avec certaines restrictions que le jury du Grand Prix s'est décidé à couronner la *Mer* de Debussy (Gr.), dont il a tenu pourtant à souligner l'intérêt acoustique assez particulier, étant donné la difficulté matérielle de la tâche à accomplir.

Les belles transcriptions de Pierre Dupont pour la musique de la Garde républicaine sont des réussites que met en lumière le prix accordé aux marches de *Lohengrin* et de *Tannhäuser* (C.).

Avec *Giration* de Pierné (C.), on a tenu à récompenser une édition phonographique directe, c'est-à-dire une œuvre écrite spécialement pour la machine parlante et non pour le papier imprimé. Je vous ai signalé le succès obtenu par cette œuvre lorsqu'elle fut créée au Gala Charles Cros par Serge Lifar. Le disque est, d'ailleurs, extrêmement réussi et d'une sonorité parfaite.

Un prix au *Concerto* de Schumann exécuté par Yves Nat (C.) dans un style prestigieux et à l'Intermezzo de l'*Arlésienne* (P.) dans lequel le saxophoniste Viard fait briller une sonorité rayonnante dont l'effet pénétrant est irrésistible. La *Sonate* de Mozart nº 42 (Gr.), interprétée par les deux jeunes prodiges que sont Yéhudi Menuhin et son admirable jeune sœur Hephzibah et la *Sonate en la* de Gabriel Fauré (P.), délicatement nuancée par Magda Tagliafero et Denise Soriano, représentent les deux efforts les plus caractéristiques obtenus dans la musique de chambre. Ces deux œuvres bénéficieront ainsi, dans la clientèle des amis du disque, d'une auréole qui favorisera leur utile et souhaitable diffusion.

Le jury du Prix Candide n'a pas trouvé l'occasion de décerner son prix d'opéra et son prix d'opéra-comique. Par contre, en donnant un prix de déclamation aux *Litanies de Supplications* de Gretchaninoff (Gr.), chantées par Chaliapine et les chœurs de l'Église Russe de Paris et un prix de chant à Ninon Vallin pour sa suave vocalisation de la mélodie de Fauré : *Au bord de l'eau* (P.), le jury a tenu à rendre hommage à deux artistes qui, dans leur sphère respective, ont affirmé une supériorité indiscutable.

Un autre prix signale aux Français qui pourraient l'ignorer encore les mérites exceptionnels de la fameuse maîtrise de la Cathédrale de Dijon (Gr.), fondée par Mgr Moissenet et dirigée actuellement par son disciple M. Samson. Cet orgue vivant exécute des chants religieux de la Renaissance dans un style absolument impeccable. Il était juste de récompenser un pareil effort.

Le disque d'opérette est représenté par le joyeux *Amusez-vous* (S.), de *Florestan Ier*, chanté par Henry Garat. La diction voit triompher Yvette Guilbert dans *Verligodin* (Gr.), Georges Chepfer dans l'ensemble de ses *Paysanneries lorraines* (O.), le poète berrichon Jacques Martel, auteur de *Derriée l'contervent* (Pol.), le chansonnier Dorin avec *Pourquoi pas* (P.), son camarade Colline avec *Quand c'est aux autos de passer* (P.) et Gilles et Julien avec leur *Beau Navire* (C.).

Les petites voix fraîches de la *Maternelle* (S.), ont été récompensées de leur ingénuité charmante. Enfin , des mentions d'honneur ont été attribuées à des réalisations présentant un intérêt artistique spécial pour l'élite, comme l'album des *Variations* Goldberg de Bach, exécutées au clavecin par Wanda Landowska (Gr.), le recueil des *Sept Siècles de Musique sacrée*, réalisé par Yves Tinayre (L.), l'intéressant essai de théâtre phonographique obtenu par Jean Variot dans sa synthèse d'*Hamlet* (C.) et, enfin, l'échantillon caractéristique de musique soviétique, prenant ses thèmes d'inspiration dans l'industrie, que constitue la Symphonie métallurgique intitulée *Dnieprostoï* (P.) qui nous décrit la construction d'*un* pont sur le Dnieper.

Tel est le résultat officiel de l'écrémage de la production 1933-1934. Encore une fois, elle représente une moyenne extrêmement honorable, mais nous autorise à adjurer nos éditeurs français de faire encore un sérieux effort pour conquérir la première place sur le marché international.

(Gr.) Gramophone ; (C.) Columbia ; (P.) Pathé ; (S.) Salabert ; (O.) Odéon ; (Pol.) Polydor ; (L.) Lumen.

Vuillermoz

LECTURES

romans, essais, voyages, médecine...

PAR PIERRE DOMINIQUE

Jean Ajalbert

Les romanciers n'ont plus aujourd'hui le succès d'autrefois. On les lit moins. Surtout on lance moins le premier venu. En revanche, on réédite volontiers les bons livres, ceux que vingt ans, vingt longues années n'ont pas réussi à faire passer de mode. J'ai là, sous les yeux, un bouquin de Jean Ajalbert qui a plus que cet âge, trente ans exactement. C'est *Sao-Van-Di*, une histoire du Laos à l'époque où le Laos était non pas plus barbare, mais sans doute plus heureux qu'il ne l'est aujourd'hui. Alors, sur cette terre primitive, un peuple naïf, logé à l'écart des civilisations blanche et jaune, vivait de peu et se permettait un loisir de presque tous les instants.

Jean Ajalbert, cet Auvergnat, s'en était allé là-bas, et il en avait rapporté ce récit souple et nu, orné de chansons si délicieusement simples qu'on crut à des traductions quand l'auteur avait simplement laissé chanter son âme sur des motifs indigènes. Il y a trente longues années de cela, ai-je dit ; eh bien, lisez le livre, il est jeune comme un matin de printemps. (N. R. F.).

Joseph Delteil

Maintenant, voici notre Delteil. On le disait mort ; il est bel et bien vivant, mais, pour l'heure, il ne veut rien donner. Alors son éditeur a réuni ses plus belles pages. Fragments de *Jeanne d'Arc*, des *Poilus*, de *Don Juan*, de *Napoléon*, et puis, pages rustiques prises çà et là et qui, par leur verdeur naïve, par leur mouvement brusque de lézard apeuré, sont peut-être ce que Delteil a produit de plus vivant. On ne trouvera pas d'histoires dans ce livre ; Delteil n'en conte jamais ; il en prend d'anciennes et il les décore ; en les décorant, il en change l'allure, fait du personnage classique un monstre ou bien un dieu.

J'imagine que la plupart de nos lecteurs ont suivi Delteil dans son étonnante fortune ; ils l'auront tout entier dans ce peu de pages et pourront juger ce campagnard du Languedoc, frais, naïf, provocant, doué d'un admirable pouvoir de scandale et qui tira, des années durant, pour les Parisiens, le plus bizarre et le plus beau feu d'artifice qui soit. (Grasset.)

Jacques de Lacretelle

Après Delteil, M. de Lacretelle qui, lui, a continué de poursuivre son œuvre avec régularité et même a entrepris il y a quelques années un grand ensemble en cinq volumes dont deux ont paru : *les Hauts Ponts*. Je crois, d'ailleurs, que *les Hauts Ponts* ne resteront pas la grande œuvre de l'auteur et qu'il faudra toujours aller chercher quelques nouvelles dont *la Mort d'Hippolyte*, l'étonnant *Silbermann* et le sublime — il n'y a pas d'autre mot, je m'en excuse auprès des esprits médusés — le sublime *Retour de Silbermann*.

Les Aveux étudiés, c'est M. de Lacretelle se mettant lui-même en scène au long de quelque chose comme un carnet écrit au jour le jour. D'ailleurs, à chaque instant, le peintre reparaît, et, au lieu d'*aveux*, même étudiés, on a des portraits comme celui d'Anatole France qui est ce que pour ma part j'ai lu, je crois, de plus fort sur le vieux maître, sceptique, cynique, lettré jusqu'à l'os, et qui représente si bien la France de 1890 à 1914 (N. R. F.).

Édouard Herriot

Après les romanciers et les essayistes, un voyageur, M. Édouard Herriot lui-même, qui a fait un grand tour en Grèce, en Bulgarie, en Turquie, en U. R. S. S. et s'en est revenu par la Lettonie dans cette France qu'il aime et qui est bien le plus beau pays qui soit sous le ciel. Dieu en France, disaient les Allemands, et ils avaient raison.

J'ai fait, moi aussi, la plus grande partie de ce voyage, j'ai même poussé plus loin, en Sibérie et dans le Turkestan ; j'ai admiré comme il convenait l'effort humain sous toutes les latitudes ; je l'ai admiré sous sa forme pharaonique dans les villes neuves de Sibérie formées en deux ans, dans la steppe, comme des champignons, mais devant ces bandes de moujiks bâtissant des hauts fourneaux — ces nouvelles pyramides — j'ai regretté la mesure et l'équilibre de mon pays, encore imparfaits, mais si proches de la perfection. C'est là un sentiment qui rejoint le sentiment profond éprouvé par notre voyageur. (Hachette.)

Docteur René Allendy

Je terminerai en signalant l'*Essai sur la guérison* du docteur René Allendy. Je serais tout à fait ridicule de vouloir présenter aux lecteurs d'*Art et Médecine* le docteur Allendy. Il ne s'agit que d'alerter ceux d'entre eux qui n'auraient pas encore lu son livre, un de ces livres fourmillant d'idées comme au surplus il a l'habitude d'en écrire. Je sais bien qu'il s'agit surtout ici d'idées générales, mais c'est précisément ce dont nous avons tous besoin, ceux qui ne savent pas la médecine, comme ceux qui la savent et la pratiquent, les premiers parce que ces idées générales leur ouvrent un domaine qui leur est étranger, les autres parce que la pratique courante (quand ce n'est pas une spécialisation étroite) leur interdit souvent de s'y intéresser, sauf, par hasard, à l'occasion de quelque discussion. Eh bien, le docteur Allendy ouvre cette discussion et la mène tambour battant, à grand renfort d'arguments et d'exemples, pour le plus grand plaisir et le plus grand profit de tous les esprits. (Denoël et Steel.)

Pierre Dominique

VIENT DE PARAÎTRE

Aesculape en Chine, par A. GERVAIS (Éditions Gallimard). — Le Dr Gervais a enseigné, durant de longues années, la médecine aux étudiants du Szetchouan, et soigné dans cette province des Chinois de toute condition. Cependant, il prenait des notes, ces notes qu'il vient de publier en volume. Un volume qui n'est, dit-il, qu'un « simple relevé ». Mais voilà bien ce qui en fait la grande valeur. On ne saurait analyser ici 250 pages de texte serré ; vite lues nonobstant, car elles sont faites uniquement de choses vues et vécues, et l'on passe de l'une à l'autre sans jamais se lasser ; mais ce que l'on peut dire, c'est qu'il ne doit pas exister sur la Chine de témoignage plus riche de vérité.

La douleur physique, pour l'étude de laquelle les corps se dénudent plus ou moins, amène aussi les âmes et les caractères à se dévoiler peu ou prou. Est-ce à dire que le Dr Gervais prétende avoir pénétré l'âme chinoise ? Il s'en faut de beaucoup. L'auteur d'*Aesculape en Chine*, mieux que quiconque, nous fait voir l'abîme qui sépare notre race de la race jaune. Les centaines d'anecdotes qu'il relate, qui nous apprennent comment agissent et réagissent les Jaunes, soit entre eux, soit vis-à-vis des Blancs, nous permettent de sonder la profondeur de cet abîme. Par un tel livre, nous concevons que l'on puisse connaître les Chinois tout en restant étranger à leurs mobiles. Et nous concevons aussi que l'exercice de la médecine européenne parmi des populations incroyablement fermées aux façons occidentales de penser et de sentir — comme aux plus élémentaires notions d'hygiène — soit une espèce de travail d'Hercule.

Aesculape en Chine est un document précieux sur une race que la petite Europe se doit d'étudier attentivement.

Deuxième faisceau oratoire, par le Dr DARTIGUES (Édition Doin). — Que veut le Dr Dartigues ? Il le dit lui-même en termes excellents : « Une Latinité unie et indivisible, pour le maintien de cette civilisation hellénolatine qui a défriché et instruit toutes les nations ». C'est cette cause si belle qu'il sert depuis 22 ans, par l'action organisatrice, par la parole et par la plume, avec une foi qui semble redoubler d'année en année, chez lui comme chez ses collaborateurs, au premier rang desquels il convient de citer le très distingué secrétaire général de l'Umfia, Dr Molinery.

Le 2 mai, plus de 300 représentants de l'Umfia se réunissaient en un brillant banquet, sous la présidence de de S. E. de Souza-Dantas, ambassadeur du Brésil à Paris, et de M. le professeur Roussy, doyen de la Faculté de Médecine. Quelques jours après paraissait en librairie un *Deuxième faisceau oratoire*, un de ces volumes où le président-fondateur de l'Umfia fixe sur le papier les diverses formes d'activité de l'association, où les discours gardent la flamme d'enthousiasme qui les anima.

La Brelandière, Ambassadrice du Roi Soleil, par le Dr AURENCHE et Louis COQUET (Éditions Maurice d'Hartoy). — Marie Petit, dite la Brelandière, est une belle fille aux yeux bleus, splendides et intelligents. Elle n'est pas de celles à qui l'on est tenté de dire : « Sois charmante et tais-toi ». Si elle a la langue bien pendue c'est au profit de l'État — ou, par pléonasme, du roi Louis XIV. Si elle s'aide de la puissance persuasive de ses appas — en conciliant chaque fois qu'il se peut son voluptueux agrément avec la raison d'État — c'est au bénéfice de la politique de Colbert. Elle a quitté sa maison de jeu de la rue Mazarine, certes, pour suivre son goût de l'aventure et un amant préféré, mais lorsque ce dernier meurt d'épuisement sur une piste d'Asie Mineure, elle poursuit et gagne la partie pour laquelle il se rendait à Ispahan : elle obtient du schah le premier traité de commerce entre la France et la Perse. Rien de moins ! Et cela, à force de vaillance, d'esprit et de beauté, par obéissance à la parole qu'elle a donnée à son ami agonisant et par un orgueil entêté de « Franque » déjà patriote !

Or, cette histoire passionnante est bien de l'Histoire. Le Dr Aurenche et Louis Coquet l'ont tirée des Archives du Ministère des Affaires étrangères et en ont fait à la fois un livre vrai et une espèce de conte des Mille et une Nuits, plein de drame, de volupté, d'émotion et de scintillements orientaux.

Otarie, par Francis de MIOMANDRE (Éditions M. d'Hartoy). — C'est un conte fantastique ou, si l'on veut, un conte de fées. M. de Miomandre fait revivre le temps où les bêtes parlaient. Il prête même la parole aux objets, par exemple, à un certain « oiseau-torchon » dont les cogitations et l'aventure ne sont pas le moindre attrait de ce livre singulier. Quant à Otarie, c'est bel et bien une jeune mammifère-pinnipède que le narrateur a recueillie par pitié, qui a de beaux yeux et surtout de la beauté morale, et qu'il finit par aimer pour se consoler d'un amour qui désespère alors qu'il espère toujours. A la fin (comme dans *La Belle et la Bête*), Otarie se transforme en une créature ravissante et on ne peut plus femme. C'était la femme inespérée, espérée.

Si la forme de cet ouvrage est purement délicieuse, par son ironie, sa fantaisie surprenante et surtout son style, le fond, qui est une histoire d'amour, un peu plus que vraisemblable sous l'apparence fabuleuse, n'en a pas moins de prix.

Jeanne relapse et sainte, par Georges BERNANOS (Éditions Plon). — J'ai joie à signaler ici le tout petit livre d'un puissant, d'un authentique, d'un grand écrivain. Un tout petit livre, mais plein d'âme, de force, d'amour — et comme plein de ces clartés matinales qui semblent être le privilège des seuls printemps fleurissant dans les Gaules ! C'est qu'il s'agit d'enfance, d'une enfance héroïque, il s'agit de Jeanne, encore presque une petite fille devant les juges de Rouen, de Jeanne qui se confond avec son pays.

« Une petite fille moqueuse et tendre, qui n'appartient à personne, et répond d'une voix douce aux théologiens politiques...

» Tous ces vieillards considèrent avec envie cette petite France, si fraîche, si malicieuse, qui a grand'peur d'être brûlée, mais plus peur encore de mentir...

» O visage sacré ! O doux visage de mon pays, regard sans peur ! Ils virent tes pauvres joues creusées par la fièvre, la sueur perler à ton petit front têtu, le tremblement de ta bouche... »

Amis lecteurs, lisez ce menu livre si lumineux, si fier, si profondément sensible. Veuillez me croire : vous en éprouverez une émotion sacrée.

R. de Laromiguière

ROLAND DORGELÈS

PAR OCTAVE BÉLIARD

C'est un né de la guerre. On m'entend bien. Il vivait avant; il existe après. A moins d'être fils de roi, on ne devient quelqu'un qu'à condition de naître deux fois; une fois, obscurément, pour sa famille, une seconde fois, pour le monde; et cette seconde naissance est marquée par le premier miracle, disons au figuré par « les noces de Cana », c'est-à-dire une transmutation que l'on a réussie, une expression inédite qu'on a trouvée. Roland Dorgelès fut manifesté par les *Croix-de-Bois*, un livre dont lui-même ne soupçonnait pas la puissance et qu'il introduisait dans la série déjà riche des témoignages de guerre sans trop croire qu'on l'y distinguerait. Or ce livre apportait une émotion toute neuve, même après tant d'autres — car il ne parut qu'en 1919. Dorgelès, ayant été de ces endurants jeunes hommes de guerre qui portèrent tout au long le faix de ces années hideusement monotones et sordidement cruelles, eut le moyen de comprendre et le droit de dire comment la vie prenait revanche sur cela, comment on était sain, dur, cordial, comment le moindre prétexte à la joie libérait une rudesse de primitif et une fraîcheur d'enfant, comment il est possible désormais à ceux qui étaient là-bas de tout haïr de la guerre sauf le don enivrant qu'elle leur a fait de s'éprouver si humains et si purs.

Ce livre et d'autres qui le suivirent traduisent l'atmosphère de la zône périlleuse. L'état de grâce qu'on y gagnait par un tourment continu comporta un privilège que la foule restée derrière s'est efforcée, depuis, de nous faire abdiquer, sans doute parce que, sans le mesurer, elle le devinait excessif. On a affecté de nous plaindre d'avoir été des dupes pour nous ôter la conscience d'avoir été aussi les mâles de la tribu.

Or, Dorgelès a été suscité pour nous protéger contre cette trop adroite manœuvre. *Les Croix de Bois, le Cabaret de la Belle Femme* nous remettent dans notre vérité, nous rapportent et nous conservent notre jeunesse, avec la fierté compensatrice d'avoir trouvé dans la plus grande épouvante que le monde ait jamais connue l'occasion de nous sentir vivre. Et comme si ce n'était pas assez pour définir l'esprit ou plutôt le cœur de l'Avant, une autre œuvre, *le Réveil des Morts*, qui est le livre du chagrin, de la colère et du dégoût, refait le front commun des guerriers morts et des guerriers vivants contre les profanateurs de la terre, les marchands de reliques, les pilleurs de la victoire, contre les trahisons du cœur et contre l'oubli.

Tel est l'évangile de Roland Dorgelès et tel fut le début réel de sa vie publique. En 1919 le jury de la Vie Heureuse couronna *les Croix de Bois*, tandis que l'Académie Goncourt préférait *A l'Ombre des Jeunes filles en fleurs ;* et une équitable destinée permit ainsi que Marcel Proust ne mourût qu'après avoir recueilli le premier sourire de l'immortalité et que Roland Dorgelès n'y perdît rien, puisque l'Académie Goncourt devait plus tard l'élire.

Immédiatement célèbre, Dorgelès fut l'objet d'une curiosité qui remontait le temps. Le peuple des tranchées se rappela qu'un petit livre tonique et singulier avait déjà circulé dans les gourbis, sous sa signature et celle de Régis Gignoux, *la Machine à finir la Guerre*. Beaucoup d'hommes parlèrent de Dorgelès pour l'avoir tutoyé dans les mauvais secteurs, tête indisciplinée, toujours prête à regimber contre la servitude militaire, poilu ronchon que la fatigue faisait jurer mais qui acceptait le risque en serrant les dents, avec cette sorte de brave peur qui est la forme supérieure du courage, volontaire pour toutes les patrouilles, plusieurs fois blessé, plusieurs fois cité; caporal mitrailleur têtu, qu'on retrouvait sanglant, seul, entouré de morts — plus tard élève-pilote dont la brève carrière d'aviateur s'achevait par une chute à lui rompre les os.

Et bientôt tout le monde voulut l'avoir connu avant ; voici qu'une antériorité obscure de tentatives et de luttes, de pauvreté impatiemment supportée et de fantaisie agressive excitait l'intérêt, prenait une importance significative.

Roland Lécavelé — car c'est le nom qu'il tient de son père — né à Amiens le 15 juin 1886, entré après son baccalauréat à l'École des Arts décoratifs pour devenir architecte, s'était évadé dans la bohême et avait tenu place dans la faune montmartroise avec Mac-Orlan, Carco, Van Dongen, Utrillo, Dullin, vingt autres loups maigres dont personne ne se soucia de favoriser l'élan et dont la bande — diminuée de tous ceux restés dans les barbelés — a pourtant marqué de ses griffes et de ses dents la littérature et l'art d'après-guerre. Le naissant Dorgelès avait gagné sa croûte difficilement, avec de petits reportages, des collaborations à des journaux. Le Théâtre Impérial lui avait représenté un acte, la Renaissance un autre acte. Dans les milieux d'artistes on conservait le souvenir de ses boutades énormes...

Tant il est vrai qu'une réussite que le monde trouve soudaine est toujours préparée par une suite d'ébauches significatives, de gestes originaux. Et pour l'effarement des pauvres gens, il ne faut pas oublier que ce soldat irascible et trapu, que ce « témoin lyrique » de la guerre, que ce type si français de combattant et d'écrivain s'annonçait surtout dans la passion antimilitariste qui lui valut d'être arrêté, en 1913, au cours d'une manifestation. Antimilitaristes et guerriers... ils ont prouvé, lui et Péguy, et bien d'autres encore, que cela s'arrange le plus logiquement du monde, moyennant cette liberté d'esprit et cette force du sang qui manquent aux moutonniers et aux tièdes. Sa jeunesse montmartroise, Dorgelès en a rendu le dessin et la couleur dans un livre récent, *le Château des Brouillards*. Je l'ai entendu qualifier d'« anarchiste catholique » ; quand ces deux mots consentent à s'accoupler, ils définissent ensemble un fier goût d'indépendance.

Combien n'aurais-je pas à dire de cette indépendance ou plutôt de cette sincérité ! Ne pas mentir à sa nature, même par paresse, même pour plaire, même pour une fortune. Ne pas soumettre son art aux conventions. N'obéir qu'à la joie de créer et ne créer qu'involontairement, pour ainsi dire, enfin, sans excitation artificielle. « Ceux qui écrivent à contre-cœur, m'a dit Dorgelès, sont durement punis de faire un métier qui n'est pas le leur. Peut-on se lasser de vivre avec des personnages que l'on crut inventer et qui

Roland Dorgelès, qui « eut le moyen de comprendre et le droit de dire... comment on était sain, dur, cordial,... comment il est possible désormais à ceux qui étaient là-bas de tout haïr de la guerre sauf le don enivrant qu'elle leur a fait de s'éprouver si humains et si purs.»



vous échappent pour suivre malgré vous-même leurs passions et la logique de leurs caractères ? Quelle surprise ne m'a pas faite ce sacré Magloire que j'avais voulu caricatural et dont l'éloquence apostolique m'a converti tout le premier ! »

Ce beau roman, *Saint Magloire*, si différent des précédents, montrait les ressources d'un écrivain que sa réussite n'emprisonne pas. Après, comme on pouvait le croire ancré dans le genre romanesque, il cassa brusquement ses amarres pour devenir voyageur ; et ce qu'il vit de vivant et de singulier *sur la Route Mandarine* est un monde nouveau, sainement objectif, substitué à des mirages mensongers et désuets. Lorsqu'il guida, de Paris à Jérusalem, *la Caravane sans Chameaux*, avec quelle brusquerie juvénile il écarta des pistes tels souvenirs de M. de Chateaubriand ou de M. Renan qui l'eussent empêché de regarder avec ses yeux ! Sincère jusqu'en la fiction — à ce point qu'en toute son œuvre les passages imaginés de toutes pièces sont ceux où la vérité a le plus d'accent — il se donne l'amusement de révéler dans *Partir*, comment l'activité de son esprit passe de l'observation à la création sans que l'on puisse nettement apercevoir la suture. Et personne ne se doutera, hormis les écrivains dignes de ce nom, du rude travail qu'il faut pour être ainsi le gagnant de sa sincérité, le conquérant de soi, pour nettoyer la pensée du préjugé, l'image de la convention et le style de la rhétorique. Il y faut la vigueur sportive de Roland Dorgelès, sa jalouse curiosité, cette capacité d'aimer et de haïr, cette passion d'exprimer qui fait — quand il parle — se bousculer les mots hâtés de sortir de sa bouche ; enfin cet amour gourmand de tout ce qui est vie que disent ses yeux à étincelles, la chaleur de ses paumes, sa langue passée rapidement entre les lèvres comme en quête de saveurs inédites.

Octave Uzanne

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE



De haut en bas : Edith Mera, Olga Valery et Dranem dans « Les sœurs Hortensias ».

L. de la Rocha.

Théatre Saint-Georges : *Liberté provisoire*, par M. Michel Duran. — L'une des meilleures comédies de l'année. L'on fera bien quelques réserves, mais seulement après coup, c'est-à-dire les quinquets éteints et le dos tourné. Face à la scène, l'on est pris, l'on est sous le charme.

Gérard, objecteur de conscience, déserteur, de profession assez peu claire, Gérard, traqué par la police, est amené à se réfugier, une nuit, chez Madeleine Courtois, jeune femme élégante et fortunée. Elle le cache, sous la menace. Puis, la maison restant surveillée, elle le garde, par compassion sans doute, mais certainement aussi parce que ce jeune homme audacieux, délicat par certains côtés et de figure avenante, ne manque pas d'intérêt. Après quelques jours, elle feint de l'aider à s'échapper. Elle feint seulement... Là-dessus, le puissant industriel Barnaud, qui aime Madeleine d'une passion dévorante, surprend son secret. Si elle consent à l'épouser, il fera reconduire Gérard à la frontière. Sinon, il le livre à la justice. Gérard et Madeleine ne s'étaient pas encore avoué leur amour réciproque ; ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Mais ils devront céder au chantage de Barnaud, quitte à se retrouver plus tard à l'étranger.

Barnaud est un peu bien péremptoire..., la pièce contient une ou deux « situations » un peu arbitraires, mais l'on ne s'en avise pas sur-le-champ, tant elle est supérieurement construite, dialoguée, mouvementée, vivante. Et l'on ne peut mieux la jouer que ne le font Pierre Blanchar, Mauloy, Carette, Mlles Duplessy, Fontan, MM. Worms et Dreyfus. Enfin, Mme Lambert, dans le rôle de Madeleine, montre le plus rare talent. Elle nous a fait penser, non pas exactement à Réjane, mais à l'art profond de Réjane.

Aux Nouveautés : *Les Sœurs Hortensias*, opérette de MM. Henri Duvernois et André Barde, musique de M. Raoul Moretti. — Du roman de M. Duvernois, le livret n'a gardé que la vertu comique. Mari bafoué, le personnage central serait, parmi les flonflons, bien empêché de montrer les traits tirés de la jalousie, le rictus amer de la passion qui se sait vile et ne peut se vaincre. Les héros d'opérette ont cet heureux privilège de ne jamais vraiment pleurer. Mais lorsqu'ils proviennent du livre d'un écrivain authentique, rien ne s'oppose à ce qu'ils restent vrais, par des traits fortement dessinés.

Roland Cavelier, le mari trompé, a pour caractère de n'en pas avoir. Ce n'est pas Triplepatte. C'est un faible qui n'hésite guère à obéir à son penchant, lors même qu'il le sait funeste, voire déshonorant. Le caractère de sa femme, la trop jolie Aline, c'est de n'avoir pas pour un sou de vertu, de n'aimer au monde que le plaisir, les pierres et les robes brillantes. Marie Hormenin, danseuse, est exactement aussi jolie qu'Aline, puisque c'est son sosie, mais elle est au moral d'une complexion tout opposée : c'est la tendresse, le dévouement personnifiés. M. Marmoud, père d'Aline, pousse son amorale faiblesse paternelle jusqu'à favoriser les fantaisies extra-conjugales de sa fille. Lysiane, jeune plumassière, n'est qu'ambition et calcul. C'est la jeune personne-qui-veut-se-faire-épouser et qui a décidé une fois pour toutes de placer sa sagesse à gros intérêts.

Ainsi de tous les personnages. Comme ils obéissent tous à la logique de leur nature propre, ils corsent de vraisemblance l'amusant imbroglio de leurs faits et gestes, lequel est noué et dénoué avec une franche gaieté par le délicieux Dranem, l'adroit et sobre Adrien Lamy, la désopilante Suzanne Dehelly, les charmantes « sisters » Edith Méra et Olga Valéry, la spirituelle Davia qui chante à merveille, le joliment ténorisant Lestelly, les remarquables comédiens Champell et Brouett.

Quant à la musique de M. Raoul Moretti, elle vise évidemment avec un peu d'insistance à être retenue, mais elle est fort plaisante, vive, semée d'agréables trouvailles mélodiques, écrite avec une sûre aisance.

Concert Nageotte-Wilbouchewitch. — Mme Nageotte-Wilbouchewitch vient de donner, comme chaque année au printemps, une audition de ses œuvres, dont nous avons dit plus d'une fois la sincérité, le charme nostalgique et prenant. Ses chants sur des poèmes de Lermontov ont été interprétés avec une égale compréhension de la musique et du texte — et avec de fort belles ou jolies voix — par Mlle Paoli, Mme Speranza Calo et ses élèves, Mlle Le Bourhis, comme par MM. Kaïdanoff et Posemkivsky, réputés artistes de l'Opéra russe, tous accompagnés de main de maître par M. Labinsky. Une intéressante causerie du prince Volkonsky précéda ce concert.

Surpuissance...

RENAULT

L'AUTOMOBILE DE FRANCE

5065



LELEU

·65 av. victor emmanuel III·


IRECTEUR:
OCTEUR
RANÇOIS
EBAT.
ART ET
MEDECINE

ANNALES de thérapie biologique

15 JUIN 1934

NUMÉRO SPÉCIAL

de 212 pages

Les maladies infectieuses

avec la collaboration

de Mme M. Aïtoff, MM. M. Bariéty, A. Besredka, H. Cambessédès, F. Coste, L. Devraigne, L. Girard, J.-J. Gournay, M. Heitz-Boyer, A. Lemaire, J. Lenègre, P. Lereboullet, R.-A. Marquézy, L. Pollet, P. Sainton, A. Urbain.

Éditées par les Laboratoires du Docteur F. Debat



Photo Zuber.

La vaccination intestinale par voie buccale

Les diverses étapes de la thérapeutique intestinale

Après la phase de l'antisepsie, la thérapeutique des infections intestinales connut la phase de bactériothérapie ; les antiseptiques irritant la muqueuse, on eut recours aux ferments inoffensifs (le ferment lactique en particulier) pour entraver la pullulation microbienne.



Photo Zuber.

Injection sous-cutanée d'Insé-vaccin faite à un rat pour la vérification du pouvoir préventif.

C'est la vaccinothérapie locale qui constitue la troisième phase, l'actuelle. Elle est aussi la plus rationnelle car elle ne s'attache pas à détruire le microbe, au risque de traumatiser la paroi, mais à agir sur lui indirectement en renforçant la résistance des cellules réceptives de l'intestin.

Parce qu'il est le lieu de fixation d'un grand nombre de microbes, l'intestin est aussi un lieu d'élection pour la vaccination locale.

Besredka dit : « Chez l'animal, les microbes propres à chaque infection, typhique, paratyphique, colibacillaire, sont attirés électivement par la muqueuse intestinale, quelle que soit leur porte d'entrée ».

Des bacilles dysentériques, introduits sous la peau, se retrouvent au bout d'un temps rapide dans le duodénum et le jéjunum.

Aussi paraissait-il logique *d'opposer* à ces *infections locales intestinales* une *vaccination intestinale locale.*

La voie buccale semblait tout indiquée.

De nombreux essais furent pratiqués systématiquement qui montrèrent que la meilleure administration consistait à faire ingérer, préalablement au vaccin, une petite quantité de bile.

Car, si les bacilles ingérés rencontrent un tube digestif recouvert de mucosités faisant obstacle à leur contact direct avec la paroi, il en est de même pour le vaccin.

L'ingestion préalable d'une petite quantité de bile, agissant comme cholagogue, mordance la muqueuse et permet une pénétration facile à l'infection ou au vaccin.

Pour être active, la vaccination devra donc être précédée d'une ingestion de bile.

Quelles sont les vaccinations intestinales réalisables ? On peut en considérer trois :

1° La vaccination antityphoïdique.

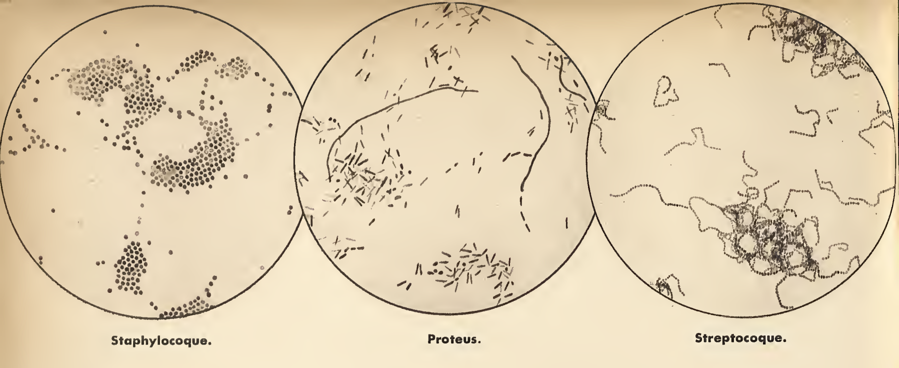
La vaccination antityphoïdique par un vaccin buvable a été utilisée, à l'heure actuelle, sur des centaines de mille d'individus.

Le tableau suivant rapporte quelques chiffres significatifs :

PUBLICATIONS	PAYS	NOMBRE DE VACCINÉS	NOMBRE DE CAS APRÈS VACCIN	NON VACCINÉS	CAS
Congr. Méd. et Hyg. Col. 1929.	Suzzara.	*Voie buccale :* en 1928 : 592 en 1929 : 192	1 cas. 0 cas.		16 cas 19 cas
Soc. Biol. 1931.	Hôp. Osaka, Japon.	en 1928 : 280 352 1.632	0 cas. 2 cas. 1 cas.	1.489	41 dont 11 décès
Centr. für Bact. 1930.	Allemagne.	*Voie sous-cutanée :* 7.369 *Voie buccale :* 3.025	2,18 0/0. 1,32 0/0.		
Soc. Biol. 1932.	Saporo.	*Voie sous-cutanée :* 24.235 *Voie buccale :* 7.980	6 1	228.159	377
Soc. Biol. 1932.	Tokio.	3.973 68	3 0	2.092 7	12 1

2° La vaccination anticolibacillaire.

Le bacterium coli détermine des manifestations pathologiques extrêmement variées.



Staphylocoque. Proteus. Streptocoque.

La colibacillose, infection à point de départ intestinal, non traitée, peut gagner, de proche en proche, tous les tissus.

A côté des colites, entérocolites ulcérées et suppurées, des cholécystites aiguës, de l'appendicite gangréneuse foudroyante (on trouve le bacille coli dans 94,73 0/0 des cas) où les accidents intestinaux affectent une symptomatologie bruyante, la colibacillose peut évoluer insidieusement et envahir secondairement les organes voisins : les hépatites suppurées, pyélonéphrites, salpingites, ovarites, métrites, prostatites, orchi-épididymites, ostéo-périostites, méningites, sont alors la traduction aiguë de l'infection chronique latente.

Dans certains cas, la colibacillose ancienne peut déterminer des désordres nerveux accentués, aboutissant à une véritable psychose colibacillaire.

De nombreuses communications affirment une amélioration rapide, dès les premiers jours, par la vaccination buccale.

Jahiel et Petetin (la Salpêtrière) observent, chez 50 malades atteints d'infections colibacillaires de diverses gravités, « la rétrocession des phénomènes colitiques, la disparition de tout signe d'irritation vésicale » dans certains cas où la bacillurie était abondante.

Ces auteurs remarquent que, tantôt les urines devinrent rapidement aseptiques, tantôt continuèrent à renfermer des microbes. Mais les réactions inflammatoires aiguës avaient disparu comme si « les colibacilles reprenaient, grâce à l'antivirusthérapie locale, leur rôle de saprophytes ».

3° La vaccination anti-entéritique.

Les entérites, les entérocolites présentent à côté de formes bénignes, dites banales, des formes sévères, ulcéreuses ou suppurées.

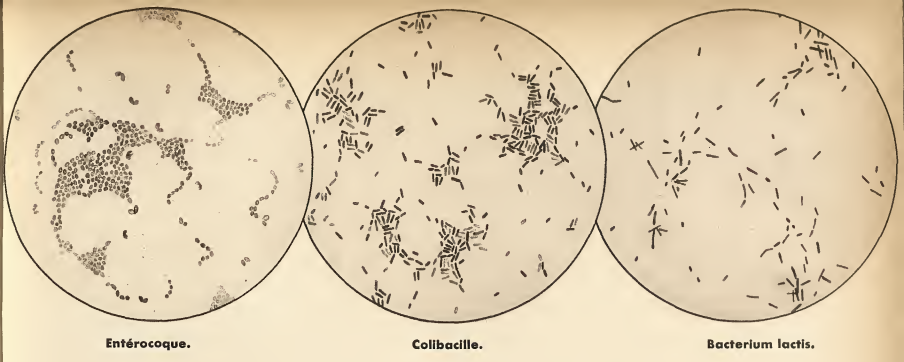
Cependant, quelle que soit la modalité clinique revêtue par la maladie, l'examen de la flore intestinale, au cours de ces infections, révèle la présence constante des mêmes microbes : colibacilles, entérocoques, Proteus, bacilles de Gaertner, etc...

Attribuer un rôle précis à chacun d'eux devient impossible. Conjuguent-ils leurs actions ? L'un d'eux prend-il le rôle d'agent pathogène principal ?

« *Nous devons*, dans l'état actuel de nos connaissances, selon le mot de Besredka, *considérer en bloc tous les microbes de l'intestin comme responsables de l'entérocolite et procéder à une vaccination locale polymicrobienne* ».

Surmont et Buttiaux obtiennent, par administration buccale de vaccin polymicrobien, l'amélioration de plus de *cent cas* d'entérites graves de formes diverses, dont certaines demeuraient, traitées sans succès, depuis trois ans.

Au cours des entérocolites chroniques, les troubles locaux intestinaux se compli-



Entérocoque. **Colibacille.** **Bacterium lactis.**

quent à distance de périviscérites, hypertension, anémie d'état spasmodique avec des symptômes cutanés (eczémas, prurits).

Dans le cas particulier des entérites aiguës ou chroniques, on peut se dispenser de l'administration de bile, l'intestin se trouvant décapé et rendu ainsi perméable du fait de son état infectieux.

Gachlinger et Bécart signalent la disparition de ces troubles sous l'effet de la vaccinothérapie buccale avec des germes isolés de l'intestin.

Chez l'enfant, les résultats s'avèrent également favorables. Les auteurs citent l'observation d'un petit malade (2 ans) atteint d'entérite depuis l'âge de 7 semaines et dont les troubles intestinaux, l'hyperthermie, s'amendèrent rapidement avec la vaccination buccale.

PUBLICATIONS	PAYS	VACCINÉS	CAS APRÈS VACCINATION	NON VACCINÉS	CAS
Statistique Châlons 1924.	France.	399	3	256	65
Rev. Hygiène 1926.	Armée Rhin.	3.000	1er Régt : 0 2e Régt : 7 3e Régt : 10	avant vac. « « « «	: 53 : 29 : 2
Off. Intern. Hyg. pub. 1933.	Tokio (enfants). Banlieue Tokio.	42.094 771.810	229 306	154.390 267.109	1.624 2.929

Pour réaliser ces différentes vaccinations, nous préparons, dans notre Institut de Séro et Vaccinothérapie de Garches, trois insévaccins buvables :

1° L'insévaccin antityphoïdique T. A. B. qui assure à l'organisme une immunisation rapide, d'une durée d'un an. La vaccination est réalisée après absorption des trois ampoules (une par jour) qui contiennent chacune :

15 milliards de bacilles typhiques ; 7,5 milliards de bacilles paratyphiques A ; 7,5 milliards de bacilles paratyphiques B et les produits de leur lyse.

2° L'insévaccin anticolibacillaire dont l'administration amène une sédation rapide des troubles.

Chaque ampoule de 5 cc. renferme 30 milliards de bacilles coli et les produits de leur lyse.

Photos Zuber.





3° L'insévaccin intestinal, répondant à deux formules différentes, selon qu'il est destiné aux adultes ou aux enfants.

L'insévaccin intestinal pour adultes contient par ampoule de 10 cc. :
30 milliards de colibacilles ; 15 milliards d'entérocoques ; 5 milliards de b. de Gaertner ; 5 milliards de *proteus vulgaris ;* 5 milliards de b. *fœcalis alcaligenes ;* 5 milliards de b. *lactis aerogenes* et les produits de leur lyse.

L'insévaccin intestinal pour enfants contient, par ampoule de 5 cc. :
10 milliards de colibacilles ; 2,5 milliards d'entérocoques ; 2,5 milliards de staphylocoques ; 2,5 milliards de b. pyocyaniques ; 2,5 milliards de *streptococcus lacticus ;* 2,5 milliards de b. *fœcalis alcaligenes ;* 2,5 milliards de b. *lactis aerogenes ;* 2,5 milliards de *proteus vulgaris* et les produits de leur lyse.

Nos trois insévaccins sont d'une grande polyvalence, grâce à la multiplicité des souches qui servent à leur préparation.

Ils ont en outre une extrême activité car ce sont des *vaccins complets.*

En effet, ils contiennent, non seulement des corps microbiens, mais encore leurs produits vitaux.

SOMMAIRE

JUILLET 1934

TUNISIE

La Cour de la Grande Mosquée de Kairouan, au delà d'une grille qui pourrait être assez légitimement considérée comme un symbole. Elle n'arrête pas le regard, elle n'arrêterait pas une main tendue. L'Infidèle peut regarder au travers l'un des lieux les plus sacrés de l'Islam, un Musulman, de son côté, apercevoir, entre les S forgés, un Infidèle; tous deux sont capables, aujourd'hui, de dire ensemble: « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! Point de contrainte en religion ! »

ART ET MÉDECINE
REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL
DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT
Rédaction-Administration : 60, rue de Prony
PRIX : 8 FRS
ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS FRAIS DE PORT EN PLUS



LA TUNISIE

PAR GABRIEL HANOTAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE





Photos J. Azéma.

Zaghouan, dans une région tourmentée où s'arc-boutent les énormes contreforts rocheux du djebel Zaghouan. Au pied de la ville, de beaux jardins fruitiers tirent leur souriante richesse de la si rare bénédiction des eaux, ici nombreuses et vives. — En double page, le bassin de la Sebkha-es-Sedjoumi, près Tunis. — Page II, Tunis vue de la terrasse du Dar-El-Bey.

Avis aux jeunes mariés : allez faire votre voyage de noces en Tunisie ! Vous verrez un des plus beaux pays du monde et vous admirerez une des plus belles œuvres de la France.

C'est sur cette côte — on ne l'a pas assez observé — que se trouve le point de rencontre des deux lignes qui se croisent au centre de la Méditerranée : la ligne d'Orient en Occident par Jérusalem, Alexandrie, Tunis, Alger, Oran, Tanger, et la ligne Nord-Sud par Londres, Paris, Marseille, Rome, Carthage, le lac Tchad jusqu'au cap de Bonne-Espérance : ainsi, au point de vue des grandes communications planétaires, la plaque tournante est là.

Au point de vue artistique, les deux grandes écoles du Nord et du Sud se suivent



Type d'indigène du Sud, à Foum-Tataouine : l'un de ces Arabes de la steppe méridionale qui en partie restent des nomades ou plutôt des demi-nomades, mais tendent à devenir sédentaires, à former de petits groupements de cultivateurs par une évolution très favorable à leur accession au progrès. — En double page, une rue du quartier juif de Tunis.





Photos J. Azéma.

parallèlement sur les deux rivages et, par Naples et la Sicile, se rapprochent le plus à Tunis.

Au point de vue de la civilisation universelle, les deux grandes expériences de mutuel support et d'affectueuse pacification se sont combinées là.

Tout voyage réclamant, d'abord, quelque attraction touristique, j'évoquerai en premier lieu les splendeurs incomparables que la nature et l'histoire ont répandues à profusion sur cette pointe de terre projetée par la fracture des deux Syrtes, comme pour aller au-devant de l'Europe, en plein centre de la Méditerranée. Si le voyage par mer vous déplaît, le pont est comme jeté par la péninsule italienne et la Sicile et, rien qu'en passant, le détour par terre vous aura mis en état de grâce.

Mais, de préférence, prenez le bateau à Marseille et, soit à l'aube, soit au crépuscule, donnez-vous la joie de voir naître à l'horizon la ligne sombre que l'officier du bord vous désigne du doigt : *Africa!*

Vous rapprochant du port, par le long et lent circuit que fait le bateau pour gagner le chenal de Tunis, jouissez, tout d'abord, du don sublime que vous offre le ciel africain : la lumière. Joie de vivre qui vous pénètre jusqu'en la moelle des os, éblouissement qui vous trouble en vous charmant, conquête qui vous envahit et qui vous subordonne pour toujours à l'autorité et au souvenir de l'Afrique ! Tout s'éclaire, se dore, s'épanouit ; le moindre pli que caresse votre regard dispersé, s'offre à vous en beauté. Vous arrivez à peine, et, déjà, s'avance vers vous, dans la vibration aérienne, un accueil enchanteur, une muette chanson.

Tels sont les jours ; mais les nuits ! Les nuits africaines, quand une fois on a pénétré quelque peu dans la masse continentale, sont si douces, si pénétrantes, si apaisantes ; elles apportent, dans leur ombre transparente, un tel arome ; elles respirent si profondément le repos et la sécurité !... En la voûte céleste, noire à force d'être bleue, la lune monte d'un tel élan, elle est si claire, sa face de platine est si expressive que tous les mythes de l'antiquité se lèvent avec elle et se pressent dans l'air rafraîchi : c'est Diane, c'est Astarté, c'est Isis, c'est la déesse Altat des chameliers arabes, c'est la Vierge posant sur l'astre ses pieds divins : on saisit enfin, par l'émotion qui vous pénètre, la raison pour laquelle ces peuples n'ont voulu reconnaître d'autre symbole que le croissant.

Tandis que le bateau pénètre lentement sur les eaux lourdes pour gagner Tunis, vous découvrez d'abord, au sud, les deux cornes de la montagne sacrée, le Boukornine, où l'on dirait que fume encore le feu des sacrifices à Baal ; puis, la pointe étant doublée, les yeux tournés vers le Nord, voici que se déroule le décor splendide de la plus belle des histoires : d'abord, le vol de colombes blanches qui s'est posé sur la pointe du cap Carthage, Sidi-bou-Saïd ; à mi-côte, la grotte où Didon et Enée se dirent des choses si tendres ; sur toute la colline, les ruines de Carthage où se recueillit Marius, où rêva Chateaubriand ; en arrière, l'Hippone où enseigna saint Augustin ; sur la crête, le lieu où mourut saint Louis et, en souvenir du saint roi, la cathédrale bâtie par le cardinal Lavigerie dans cette pensée magnifique : « Il n'y a que Carthage et la France d'assez grandes pour recevoir Rome » ; près de la cathédrale, le musée fondé par le père Delattre, où se rencontrent à la fois Tyr, Carthage, la Grèce, Rome, l'Arabie, l'Egypte et la France, pour qu'aucune des racines du passé méditerranéen ne soit absente de cette terre ; enfin, le long du rivage, comme deux yeux luisants sous la lumière dorée, le double étang, seule survivance du port même de Carthage.

Voilà donc toutes les histoires réunies, celle qui vient

de l'Orient en suivant la ligne parallèle, et celle qui va du nord au sud par la ligne méridienne. Avec quelque attention, nous relèverons également la double marche parallèle de l'expansion artistique : venant de l'Orient, exactement de l'Asie centrale, de la Perse, l'architecture qui renaît sur les ruines de l'antiquité se met en marche en se dédoublant : d'une part, elle suit les rivages européens, et d'autre part, les rivages africains, portant des deux côtés, sur ses fortes épaules, le dôme et, dans son bagage, le plein-cintre déjà brisé en arc ogival. L'école européenne passe par Byzance, par Venise, par Saint-Front de Périgueux, avec un crochet vers Ravenne et vers Palerme; elle franchit les Pyrénées et crée cette merveille, l'architecture de Cordoue; l'école africaine a pris le chemin de l'isthme de Suez; elle a construit les mosquées du Caire; elle a touché du pied la Cyrénaïque et la Tripolitaine, elle a pris une pleine et entière conscience d'elle-même à Tunis ; elle s'est épanouie en Algérie, à Alger, à Tiaret, à Tlemcen ; elle gagne le Maroc ; et là elle rencontre les architectes de Cordoue qui unissent les deux sœurs et sèment de leurs admirables créations le Maroc tout entier pour aller mourir à Tombouctou.

Mais c'est à Tunis que les formes les plus délicates, les plus élégantes, les plus fantaisistes se sont multipliées et c'est là, qu'au saut du navire, il faut admirer l'art des mosquées dans son plus exquis raffinement : montez sur la terrasse des souks ; de là, vous apercevrez comme s'ils étaient ancrés dans le port, soit élancés comme des mâts, soit gonflées comme des voiles, les minarets et les coupoles des mosquées où s'exalta la ferveur des croyants: les minarets carrés de style maugrabin d'El Zitoun la vénérable, et de son frère le Dar El Bey, le minaret polygone de Sidi Ben Arouz, la mosquée rose de la place Halfaouine, les dômes de Sidi Mahrez et des tombeaux des Beys, le minaret au pavillon chantant de la mosquée des Teinturiers, et le drapeau vert du minaret de la Casbah. Ainsi la Méditerranée entière est enclose dans ce coup d'œil circulaire sur la « Blanche Tunis ».

Tout ce que le génie de l'homme a pu élever à la gloire de l'Unique s'y trouve rassemblé : variété, équilibre, élégance, fantaisie : netteté des blancs, richesse des décorations multicolores, onction des mihrabs, clair-obscur des moucharabièhs, transparence des plâtres, mollesse des tapis, majesté des dômes et des minarets, portiques et galeries, portes de bronze retentissantes, silence froid des tombeaux, tout ce que l'art le plus ingénieux peut produire de plus délicat, la figure humaine étant absente : car, *nulla effigies;* la présence du Dieu seul emplit les sanctuaires du respect de son nom.

L'art n'est pas tout. C'est la vie de la grande métropole africaine qu'il faut saisir dans son incomparable foisonnement. Descendez dans la rue ; acheminez-vous, en flânant, vers les souks ; là, vous trouverez les survivances les plus vénérables de l'antiquité voisinant avec le déploiement ordonné de l'activité moderne. A peine aurez-vous pris les contacts qu'un mot jaillira sur vos lèvres: Carthage !

Oui, la population, le commerce, le rythme de la vie, la souplesse et le glissement félin des foules, l'étincellement des yeux, la grâce du silence et la mobilité insinuante des démarches, tout évoque ces images qui nous restent de la mercantile Carthage et qui peuplent *Salammbô.*

Carthage !... Tunis, c'est encore Carthage ! Dans les rues, une floraison de chéchias se presse comme des coquelicots agités par le vent; les visages jaunes fleurissent; des habits de toutes les couleurs s'égaillent, se hâtant vers quelque besogne mystérieuse ; les souks appellent ces foules et les engouffrent dans leurs détours caverneux. Là, le marchand accroupi vous tend la tasse de café, joignant à la douceur impérieuse de l'invite, l'inexorable appât: impossible de résister ; il faut entrer; et, alors, ce sont les tentations, les séductions d'un véritable envoûtement : tapis de chasse et tapis de soie, « guerdès » aux bleus profonds comme des faïences persanes, ceintures lamées de soie et d'or, carpettes chinoises aux dessins géométriques, parfois même la rarissime tapisserie copte aux pointes serrés vous attirant du regard fixe des héros et des saints ; ou bien encore, ce sont les cuivres gravés et les nacres reluisantes comme des insectes ou des fleurs figés dans la glace du vernis ; ce sont les chéchias, dont Tunis a gardé le monopole depuis des siècles ; ce sont, opprimant vos nerfs olfactifs, ces parfums d'Orient dont la violence vous attire et vous repousse à la fois ; et ce sont, enfin, dans le secret des caves et des silos, les stocks inépuisables de ces épices coloniales et de ces denrées européennes qui vont de là se disperser sur toute l'Afrique ; un seul souk, le « Souk-el-Grana », atteint et dépasse un chiffre d'affaires de plus de cent quarante millions de francs par année ! Voilà le commerce de Tunis. C'est toujours Carthage !

Oui, ces gens sont des Phéniciens, des changeurs, des banquiers, des exportateurs, incomparables manieurs des nécessités et de la cupidité humaines. Si vous



Photo J. Azéma

Les ruines de Dougga, à quelque cent kilomètres au sud-ouest de Tunis : l'un des plus beaux ensembles de vestiges romains — temples, débris d'aqueduc, forum, fortifications, colonnades, — qui se puissent rencontrer en Afrique du Nord. On les voit ici du haut des gradins du Théâtre, au premier plan d'un site grandiose.

les approchiez, si vous les connaissiez, si vous pouviez comprendre les espoirs de cette jeunesse que nous avons formée, qui parle notre langue, qui est renseignée sur nos richesses, sur nos découvertes, sur notre production et notre surproduction, quel parti nous pourrions tirer d'elle en faisant de son activité, prudemment aidée, mais légitimement récompensée, la propagandiste incomparable de notre expansion, de nos affaires, de notre grandeur et de notre mission dans cet immense monde noir qu'ils sont si aptes à aborder, à comprendre et à persuader ! Il ne s'agirait pas, alors, de cent millions d'affaires, mais de cent milliards que la multiplication et l'exhaussement du consommateur indigène nous assureraient... Mais, pour être compris et soutenu, il faudrait que nous prissions la peine de les comprendre et de les soutenir nous-mêmes; il faudrait secouer d'abord notre paresse et notre négligence métropolitaines.

Quittons Tunis, sans abandonner, bien entendu, la curiosité artistique : que d'attraits ou, selon le mot à la mode, que d'attractions dans cette Régence qui n'est pas beaucoup plus grande qu'un de nos grands départements !

Au sud-ouest de Kairouan, dans une région désertique, les ruines de Sbeïtla qui fut vers le VIIe siècle une grande cité. Ci-dessous, les trois arches de l'aqueduc antique, sur l'oued Sbeïtla.

Une colonnade au théâtre de Dougga que fit construire un très opulent mécène au IIe siècle après J.-C. — Le portique à colonnes comme la décoration de la scène témoignent encore de son faste.



Photos J. Azéma.

D'abord, toute l'antiquité romaine : il faut aller la voir à Tebessa, à Dougga, à El Djem, dans ces ruines éparses, si nombreuses et si belles que l'archéologue le plus robuste userait sa vie rien qu'à les parcourir.

Puis les villes de l'intérieur, Hamman-Lif, Sousse, Sfax, l'incomparable Kairouan où la colonne gréco-romaine se marie si harmonieusement au style arabe que les deux antiquités toutes dissemblables, s'enlacent, dans la grande mosquée, comme deux sœurs.

Puis, les confins du Sud, si longtemps inexplorés et qui s'ouvrent maintenant pour le voyageur, le chasseur, le découvreur, attirés par le secret du désert, par la fraîcheur des oasis, par le mystère des apparitions nomades et des délimitations disputées.

Au-dessus de tout, les œuvres françaises évoquant, en moins d'un demi-siècle, le souvenir et la grandeur du passé romain : les pêcheries du lac de Bizerte, où tous les poissons de la mer se font saisir, à la sortie du goulet, dans la cage de fer et se ruent en une sarabande multicolore, avant d'être choisis pour s'en aller, sur le bateau-marée, se faire débarquer aux quais de Marseille. A l'autre extrémité de la Régence, attardez-vous dans la forêt d'oliviers de Sfax avec ses 17.000 arbres en plein rapport, plantés sur l'emplacement

L'oasis de Nefta, au sud, non loin des bords du Chott Djerid. Plus de 200.000 palmiers-dattiers y sont abreuvés par 150 sources. Les mosquées et les zaouïas de Nefta offrent un aspect monumental saisissant.

Une rue de Kairouan qui fut le berceau de l'islamisme en Afrique lors de la conquête musulmane et qui est demeurée une ville sainte, un lieu de pèlerinage des plus importants, au demeurant très pittoresque.


Photos J. Azém



des huileries romaines, selon les méthodes de Paul Bourde. Mais ce serait la Tunisie rurale tout entière qu'il faudrait voir, les riches plaines du Pont-du-Fash, de la Medjerdah, où le blé et l'orge foisonnent, les vignobles qui s'accrochent aux collines et les peuplent de leur rayure ocre et verte.

Le troupeau tunisien représenterait, à lui seul, près d'un milliard de francs...

Et ce ne sont pas encore les plus beaux effets de cet établissement français, si méconnu même par les Français, même par les colons, sans parler des boudeurs indigènes. Si superficielle que soit, nécessairement, l'observation du voyageur, qu'elle s'applique, cependant, à constater le succès du principe essentiel en vertu duquel la France a accompli, en Tunisie, sa mission, le principe du protectorat, c'est-à-dire la *protection*.

Entre les deux civilisations qui ont ici leur point de rencontre, la civilisation venue de l'Orient et la civilisation venue du Nord, l'union s'est faite par un miracle d'énergie, de patience et de bonne volonté réciproque qui a corrigé l'erreur des siècles. Auparavant, c'était l'hostilité séculaire, le conflit à l'état endémique ; sur la mer, la piraterie, et, sur la terre, le desséchement, la stérilité, la dilapidation des forces naturelles, l'impuissance et la ruine. Aujourd'hui, c'est la paix, l'ordre consenti, la fertilité, la tolérance mutuelle entre les deux religions, qui se croyaient ennemies, mais qui n'avaient qu'à se mieux connaître pour se comprendre et se rapprocher, selon la parole du Christ : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » et, selon la parole du Prophète : II, 257 : « Point de contrainte en religion » et VI, 108 : « N'injurie point ceux qui invoquent un autre Dieu que Dieu, car ils injurieraient Dieu dans leur indignation et leur ignorance ».

Par le contact et la connaissance mutuelle qui s'est établie entre elles, les deux civilisations se sont peu à peu pénétrées ; le respect et une harmonie voulue et observée ont assuré la pacification et la prospérité communes, ont créé des liens que seules des erreurs inouïes et des polémiques atroces pourraient affaiblir. *L'union est faite : sur* les frontières de la France les soldats tunisiens ont combattu près de nos soldats comme des frères, sentant bien, qu'en luttant pour la puissance protectrice, ils luttaient pour la Régence protégée. De telles confraternités d'armes et d'âmes sont de celles qui se gravent à jamais dans les cœurs, et ce sont les plus belles propagandes humaines, celles qui s'expriment au nom de la justice et de l'honneur. Telle est la fleur, tel le fruit le plus précieux de la grande œuvre française : la Tunisie tout entière l'atteste en sa figure renouvelée belle comme l'antiquité l'a connue.

Eh! quoi ? dira cette éternelle critique de la France par les Français ? Ignorez-vous donc la crise qui accable, en ce moment, la production tunisienne ? Ignorez-vous les polémiques engagées, le *Destour*, le gaspillage des fonds publics, l'incertitude qui pèse sur l'avenir de ce protectorat dont vous êtes si fiers ? La Tunisie s'appauvrit ; elle se plaint ; elle souffre. Un dissentiment grave divise les Français et les indigènes qui les observent ; d'autres puissances guettent déjà l'heure où elles revendiqueront leur place sur cette terre que vous avez fertilisée... et vous vous déclarez satisfaits !...

Je n'ignore ni la crise, hélas ! universelle, ni les polémiques, hélas ! déchaînées ici, comme elles le sont si facilement et si dangereusement en France, ni les ambitions diverses toujours prêtes à profiter de la discorde française. Mais je réponds, qu'en Tunisie comme partout, il dépend de la France que l'œuvre accomplie et si fortement ancrée dans la réalité ne soit ni arrachée ni

diminuée : à cela, un seul remède : que la France ne se déchire pas elle-même !

D'ores et déjà, je sens se lever, sur la Tunisie, un souffle réparateur comme je ne doute pas qu'il ne se lève sur la France. Une administration raisonnable, par son application soutenue, patiente et ferme, écartera, ici comme dans la métropole, le recours au fameux « dictateur ».

C'est au représentant de l'autorité française, M. Peyrouton, que j'emprunterai, pour finir, le tableau des réformes qui seront le point de départ d'une ère nouvelle dans la Régence : « D'ici un mois, dit-il, en s'adressant au Grand Conseil de la Tunisie, vous aurez un budget en équilibre. Le passage critique sera franchi. Ensemble, nous envisagerons le principe d'un emprunt de liquidation qui permettra la reprise des travaux sous un « climat » favorable. Le Gouvernement, dégagé de cette hantise, pourra aborder les réformes profondes... Ensemble, nous travaillerons dans le véritable esprit du Protectorat, forme supérieure d'association : l'Etat protecteur apportant ses techniques, ses cadres, ses capitaux, l'Etat protégé ses effectifs, ses virtualités, son immense espoir de vie meilleure et de justice. »

Jeunes Français, allez visiter la Tunisie ; allez y saisir, sur le fait, le travail de continuelle amélioration et de sage redressement qui n'a, en somme, qu'à franchir une nouvelle étape dans l'œuvre d'union et de grandeur commune aux deux nobles civilisations à jamais unies.

G. Hanotaux





Photos J. Azéma.



A gauche, la cour de la grande mosquée de Kairouan. Dallée de marbre blanc, entourée de galeries à colonnes, cette cour, de vastes proportions, recouvre des citernes. Du haut du minaret carré, l'on découvre un paysage d'une grande et sévère beauté. En double page, la cour intérieure, bordée de portiques aux piliers trapus, du Ksar Er Ribat de Sousse, curieux édifice du IXe siècle. Ci-contre, charmeur de serpents à Kairouan.



SUD-TUNISIEN

PAR PIERRE MAC ORLAN

GABÈS, si l'on veut, est une des portes de ce Sud tunisien dont la poésie est celle des grands espaces sans détails. Mais Gabès, terminus de la voie ferrée, se dresse encore comme une ville confortable devant la piste monotone qui conduit jusqu'à Tataouine, et, de fil en aiguille, comme on dit, jusqu'à Fort-Saint, devant la ville mystérieuse de Ghadamès, qui est simplement mystérieuse parce qu'elle n'est pas sous notre protectorat. Pour le touriste, il se mêle un peu d'inconnu de ce fait qu'une frontière, difficile à franchir d'une façon impromptue, ne permet point de satisfaire un caprice de route. On a beau se dire que là, comme à Médenine, les rhorfas ressemblent à un morceau de gâteau de cire cassé, il n'en est pas moins vrai que l'attrait du Sud c'est Ghadamès, à la frontière de Tripolitaine, devant Fort-Saint, point extrême atteint par l'auto postale qui « fait » le circuit des postes. Cette auto postale, il y a deux ou trois ans, était un appareil extraordinaire, une voiture dont le moteur semblait toujours prêt à expirer son dernier souffle. Elle appartenait à la série célèbre de toutes ces

Gabès, sur la rive droite de l'Oued Gabès et au bord du vaste golfe que l'antiquité appelait la Petite Syrte. Une palmeraie de 200.000 dattiers borde l'oued. La vigne et le tabac, l'olive, la grenade et l'abricot prospèrent aussi dans l'oasis. Ci-dessous, groupe d'enfants à Gabès.

« gazelles du désert », chargées de colis et de types patients qui ne craignaient point de rester en panne pendant des heures et des heures soumises à la méditation ou à la contemplation du bled.

A Gabès, dont l'oasis est un poème vert où les légumes eux-mêmes apparaissent comme des végétaux luxueux, on peut connaître la douceur de vivre dans un hôtel confortable, sans craindre les scorpions, les araignées et les serpents. Ces animaux consciencieusement désagréables sont les ornements familiers du bled, à partir de Médenine, chef-lieu du Gouvernement militaire, tête et cœur du service des affaires indigènes dont les officiers sont des hommes nettement remarquables, tant par leur qualité que par les exigences de leur profession.

Dès Médenine, quand l'été vous laisse pantelant et découragé dans la fraîcheur relative des maisons cubiques réservées aux Européens, on peut regarder sous son lit et vérifier avec soin les doubles fenêtres grillagées. Le scorpion est un animal à la fois répugnant et décoratif. Il doit avoir son utilité. En général, tous ces salopards de la faune possèdent des vertus thérapeutiques reconnues ou à découvrir. Médenine est une petite ville administrative. Quelques maisons européennes entourent une place assez vaste où des tirailleurs sénégalais s'amusent plusieurs fois par jour à dévider la corde d'un puits. Tout cela n'est pas encore très émouvant.

C'est à Tataouine que commence le désert. Tataouine est une vraie petite ville du

Photos J. Azéma.





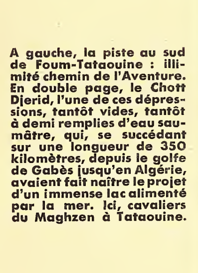
Sud, une vraie cité de ce pays de la soif, où l'on entreprend un voyage d'une semaine pour découvrir une poignée d'herbe fraîche, une gamelle d'eau magnésienne et quelquefois, pour les exigeants, l'ombre filiforme d'un arbre.

Entre Gabès et Tataouine, pour suivre la route qui est une belle route au sol dur comme l'acier, il faut prendre la postale ou une voiture. Le bled à droite et à gauche est uniforme. Pendant des kilomètres et des kilomètres, il est égal à lui-même : couleur de chameau, couleur de gazelle, couleur de gerboise. Entre Médenine et Ben Gardane on aperçoit des mirages : des paysages d'eau et de fraîcheur. Ceci pour décourager ceux qui suivent cette route en plein soleil, un soleil toutefois moins traître que le soleil d'Europe. On entre dans Tataouine par une belle route bordée d'eucalyptus sur une centaine de mètres. Cet effort remarquable de la nature aboutit à une pompe Eco, naturellement rouge, et à une épicerie-bar bien achalandée devant la maison du caïd. Tout le monde descend. Il n'existe qu'un hôtel placé comme un poste avancé devant les montagnes tabulaires qui limitent l'horizon fauve. C'est l'hôtel du Sahara où l'on mange du bon mouton grillé dans le lourd silence d'une journée sans bruit et sans histoire.

Ici, à Tataouine, ville militaire d'extrême-Sud, les spahis d'Oujdak, qui sont les gendarmes civils, sont remplacés par les cavaliers du Maghzen qui sont les gendarmes militaires. Ils portent avec dignité le burnous bleu au passepoil jonquille des Affaires indigènes. Ce sont des cavaliers distingués et fidèles. Le soir, roulés dans leur

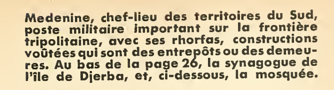
Photo Mao Orlan.

Photo J. Azéma.



A gauche, la piste au sud de Foum-Tataouine : illimité chemin de l'Aventure. En double page, le Chott Djerid, l'une de ces dépressions, tantôt vides, tantôt à demi remplies d'eau saumâtre, qui, se succédant sur une longueur de 350 kilomètres, depuis le golfe de Gabès jusqu'en Algérie, avaient fait naître le projet d'un immense lac alimenté par la mer. Ici, cavaliers du Maghzen à Tataouine.





Medenine, chef-lieu des territoires du Sud, poste militaire important sur la frontière tripolitaine, avec ses rhorfas, constructions voûtées qui sont des entrepôts ou des demeures. Au bas de la page 26, la synagogue de l'île de Djerba, et, ci-dessous, la mosquée.

burnous, ils se couchent en travers de la porte du bureau des *Affaires indigènes.*

La vie à Tataouine confie son mouvement quotidien aux chasseurs du 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique. Les chasseurs vêtus de kaki, la taille prise dans la ceinture de flanelle bleue, vont boire et chanter, quand le cœur y est, dans les deux cafés de la ville. Leur clairon rythme la vie. Il lance son refrain fameux : *Joyeux, fais ton fourbi, pas vu, pas pris, mais vu, rousti. Bat d'Aff !* plusieurs fois par jour, du camp Dutertre qui domine la ville et la petite palmeraie rongée par le soleil. Cette palmeraie borde la piste qui continue vers le Sud dépeuplé par les exigences de la soif.

C'est ici le pays de l'eau absente. On ne vit que pour l'eau ; on pense toujours à l'eau. Les nuages se promènent parfois dans le ciel comme des outres trop gonflées. Il est impossible de retenir cette richesse qui plane ironiquement au-dessus de quelques drames dont la soif tient le secret. Le vent disperse les outres célestes et le pays de la soif se ratatine davantage sous les rayons d'un soleil infernal.





Photos J. Azéma.



Une fillette de Gabès où l'enfance indigène, comme dans toute l'Afrique du Nord, séduit par sa gentillesse et sa vivacité.

Dans ce bled, dont la poésie réelle est faite de souffrance, de patience et de contemplation, rien ne bouge. Mais il suffit d'une panne d'auto sur la piste, pour voir surgir une tête derrière chaque touffe d'herbe sèche et décolorée par la poussière. Cela fait bien au bout de cinq minutes cinq personnages d'âges et de sexes divers qui viennent vous proposer leur service avec véhémence et courtoisie : il y a la belle petite fille en foutah bleue galonnée de jaune, l'adolescent gourmeux, le vieillard sec comme il sied à un patriarche sans eau, et la femme bien élevée qui se cache la figure. La question que vous posent ces braves gens est celle-ci : « As-tu vu l'eau ? Sais-tu si l'eau est tombée ce matin dans la direction d'où tu viens ?... » L'âne, le chameau et la chèvre noire et blanche, ces trois compagnons de la misère sèche, écoutent attentivement cette conversation. Et si l'étranger répond : « La pluie est tombée dans la direction du Sud. Je le sais par le poste de T. S. F. de Bordj le Bœuf ! » alors le grand garçon prend son élan d'un côté, la petite fille de l'autre. Le patriarche et la femme rassemblent leurs bêtes. Et le chameau, l'âne et la chèvre prennent philosophiquement la piste qui les conduira à plusieurs centaines de kilomètres devant un petit champ de blé un peu plus vert et un oued qui a interrompu la circulation.

Il faut être jeune et posséder la lumière de la foi comme un officier méhariste pour estimer le désert et l'aimer. Pour d'autres, c'est un plaisir secret et quotidien de penser qu'on ne fait partie du paysage qu'à titre provisoire et que, si Dieu le permet, une auto, un train et un paquebot vous ramèneront mécaniquement vers le pays vert de notre race.

Encore faut-il avouer qu'entre Foum-Tataouine et Bordj-le-Bœuf, la nature est quelquefois peuplée et d'une manière charmante. On rencontre des gerboises à pattes de kangourous, des perdrix anglaises, des pigeons couleur d'azur et ces gentilles gazelles qui galopent à l'horizon en bandes bondissantes. Dans le pays des sables, au sud-ouest, rien ne vit, rien ne fleurit, si ce n'est cette étonnante rose de granit qui s'accorde assez bien avec les exigences du pays sans eau.

L'homme, dans ce paysage sans bête, est roi. Mais un roi dont le royaume est stérile et sans effet sur la convoitise. Des goumiers méharistes, ceux du capitaine Mathieu, des Merazigues de Douz inspectent l'horizon, le visage à moitié voilé par le chèche. Ils ont des yeux de faucon. Et la moindre petite vie qui anime ce paysage brûlé ne peut garder l'espoir d'échapper à leur vue. Au repos, ils vivent dans des rhorfas construites aux alentours du fort. A la nuit, ce village militaire se confond avec le sol. Mais il est là, nivelé par l'ombre, car l'on entend piailler le petit Ibrahim, fils de Khédidja dont le mari brigadier est de service au pâturage, à cent kilomètres de là. Dans cette nature les kilomètres ne comptent pas. Cent kilomètres et dix kilomètres se valent, comme une journée vaut une minute. Dans cette vie extraordinairement mobile au centre d'un paysage sans mouvement, la mort n'est, cependant, ni moins longue, ni plus longue à venir. Elle est au bout de l'effort. On l'aperçoit plus nettement, voilà tout.

J'ai dormi dans Bordj-le-Bœuf, dressé sur une petite colline entourée d'un paysage jaune et plat. Rien ne pouvait limiter mon regard. Tout était sans fin autour de moi, au-dessus de ma tête. Je n'entendais aucun bruit qui puisse me créer un point de repère et cependant le ciel pesait sur mes épaules et l'horizon me serrait les flancs.

Au petit jour j'entendis le ronflement d'un moteur que l'on mettait en marche. Ce bruit me révéla ma personnalité. J'enroulai un chèche autour de mon cou car il faisait froid et j'ouvris ma porte sur la terrasse du fort. Je pus apercevoir le bled sans fin qui se colorait pour une journée semblable à toutes les autres depuis des millénaires. Et je me sentis, soudain, dépourvu de tout esprit philosophique pour méditer des idées générales sur l'éternité, des idées dont, naturellement, j'avais entendu parler en d'autres circonstances.

Pierre Mac Orlan

SAGESSE TUNISIENNE

PAR ANDRÉ THERIVE

Un de mes amis a pris en Tunisie la photographie la plus saisissante, je ne dis pas la plus consolante de l'époque : on y voit trois aveugles conduits par un borgne, qui défilent gravement derrière le bâton de leur guide, et juste à côté d'eux, un vieillard à turban à qui un jeune homme à tarbouch apprend la bicyclette... Ne dites pas que c'est l'Europe qui conquiert l'Afrique. Ce diptyque montre plutôt le monde moderne envahissant l'ancien. La sagesse était de partout, islamique ou chrétienne ; la folie sera également universelle, j'en ai peur.

C'est pourquoi je voudrais attarder ma pensée sur ce qui reste d'une civilisation commune à nos vieux continents. A cet égard l'Afrique du Nord et spécialement la Tunisie est tout près de mon cœur. Est-ce parce que ce dernier pays m'a fourni des amis très chers, donc des compatriotes, au nombre desquels je cite en premier le Dr Habib Zouiten? A bien y regarder, du reste, les traditions sont partout semblables et nous avons même une toponymie commune, malgré les apparences. Il y a au pied des monts du Teboursouk un village qui s'appelle la Remise-aux-charrettes (Damous-Careta). Le P. Zahm vous dira que c'est en réalité une Domus-Caritatis, comme la Charité-sur-Loire, et que celle-là remonte peut-être à Saint Augustin. Près de Sousse, il y a un Monastir, comme à Münster en Wesphalie, comme à Moutiers-en-Tarentaise, comme à Montreux, comme à Montereau.

C'est d'ailleurs près de ce monastir-là que se trouve la fameuse grotte Noire, la Kôlia, qui aurait très bien pu servir à Calypso, si Victor Bérard s'en était avisé, et qui rappelle les cavernes azurées du rivage de Capri. L'eau y est si claire et si calme que les poissons y sont apprivoisés. On s'y rend en pèlerinage pour leur jeter des boudins de psissa, cette farine d'orge pétrie, qui est ici la réplique des croissants qu'on réserve aux carpes de Fontainebleau. Ce n'est pas seulement un jeu, mais un rite. Les femmes stériles, en l'accomplissant, se persuadent de devenir fécondes, exactement comme nos paysannes auvergnates en ceignant au bon Saint Pardoux la cravate de leur mari, ou comme les Bretonnes en s'asseyant sur certain rocher-fée des Côtes-du-Nord.

Les recettes magiques de nos campagnes sont en général les mêmes que celles de Tunisie, depuis le pigeon écorché vif qu'on impose au crâne d'un enfant soupçonné de méningite jusqu'à la coque d'œuf vide qu'on suspend au chevet des fiévreux. Là-bas on y adjoint une botte de piments rouges, tandis que chez nous l'humble persil suffit à écarter le mal. L'idée que la douleur puisse être transférée de l'organisme à une matière inanimée est aussi commune là-bas qu'ici. Le Dr Ladjimi a même soutenu une thèse sur les papiers magiques et les talismans macérés dans l'eau, qui, dit-on, scandalisa son jury à l'époque. Comme si vos guérisseurs de banlieue n'usaient pas du même procédé, et comme si un fondateur de religion belge, à Jemappes-sur-Meuse, n'avait pas vendu pendant quinze ans des « feuilles magnétisées » dont ses adeptes se déclaraient fort contents !

Remarquons toutefois qu'en terre africaine les pratiques magiques gardent un peu plus de noblesse et d'audace. J'ai vu un sorcier ou un médecin (je m'excuse de ne pas spécifier) sur la place publique. Il traitait un patient atteint de douleurs lombaires. Il commença par sacrifier une énorme boîte de 250 allumettes qu'il fit flamber en tas sur le sol. Il laissa cuire dans la flamme son talon nu qui semblait de corne, et il l'appliqua ensuite, comme un cautère naturel, sur les reins du client. L'assistance en chœur chantonnait quelque chose, incantation ou encouragement. Le mal ne dut pas céder trop vite, car l'opérateur prit une feuille à cigarettes, y crayonna une formule, se la mit sur la langue et la posa ensuite sur la langue de l'autre. La médecine n'était pas au stade de l'hygiène, mais à celui de la confiance. Riez-en si vous voulez...

On m'a conté toutefois une anecdote qui montre que la confiance est, si j'ose dire, purement métaphysique. Un notable commerçant — mettons qu'il s'appelât Sî Lassram — vint un soir chercher le toubib diplômé qui se disposait à prendre un train. Il le supplia de visiter sa femme qui avait « la fièvre », terme générique de toutes les maladies. Il jura même de l'indemniser richement du dérangement et du retard. On se rendit donc à la maison. Là reposait la malade, derrière un rideau. Le mari l'autorisa à montrer sa main, pas plus; et encore sans parler, car la parole forme déjà une impudeur.

Le médecin regarda la main, diagnostiqua une affection du foie, fit une ordonnance et guérit la dame. Il cst persuadé que c'est sa présence, magique elle aussi, qui a dû opérer cette cure à elle seule. Il aime maintenant à rapporter ce tour de force; dans notre pays où l'on ne cesse de s'exhiber nu sous toutes les faces depuis le conseil de revision jusqu'au music-hall, l'exemple pourrait porter ses fruits. Qui nous dit que ces préjugés de vieilles civilisations étaient si nocifs, après tout ?

Je pense que celui dont nous souffrons le plus, en cette nouvelle jeunesse du monde dont nous sommes si fiers, est bien plus dangereux. C'est le préjugé du travail à outrance et du gain continu. On m'a montré une échoppe de boutiquier, qui, à 10 heures du matin, et non le vendredi, était close. — « C'est, me dit-on, qu'Hadj-Ali a dû gagner ses vingt francs d'aujourd'hui. Il s'est fixé ce chiffre, et ne le dépasse jamais. Il se repose ou se distrait dès qu'il l'a atteint. » Voilà un sage.

Et un autre sage, c'était ce Tunisien que je vis à Grenoble où on lui avait montré des usines. On lui demanda pourquoi il aimait cette ville. Il répondit : « Parce qu'elle est assise dans ses montagnes comme un cheikh de mosquée sous sa colonne, entouré de ses disciples ». Des gens qui comptaient sur leur statistique de kilowatts et de myriamètres de tubulures, apprirent ce jour-là ce qu'était la civilisation. Elle gît dans les comparaisons que font les hommes. La plus noble consiste à tirer de la matière une figure de l'esprit. Nous faisons l'inverse, d'ordinaire. Tant pis pour nous, barbares...

Therive

FEMME
DE FRANCE

Il était une fois, dans l'un des nombreux pays d'outre-mer associés à la fortune de notre pays, une jeune fille d'excellente famille indigène. Charmante, élégante, instruite dans nos Ecoles et soigneusement éduquée, elle avait reçu de son père la liberté de se mêler aux fêtes mondaines. Elle s'y éprit d'un Français, voulut l'épouser. Le père, par ailleurs courtois et loyal ami de la France, n'accepta pas un prétendant qui n'était pas de sa religion. La jeune fille insista. Il tint bon. Elle parut se rebeller. Alors, il lui mit des menottes et l'enferma dans sa chambre jusqu'à complète soumission !

Cette histoire authentique m'avait assez vivement frappé. Une rencontre heureuse me permit d'en entretenir Mme Andrée Saint qui justement, pour sa part, avait accompli l'œuvre la plus propre à faire tomber beaucoup de barrières morales.

C'est, comme on sait, en Afrique du Nord que Mme Andrée Saint a fait le bien. Femme d'un grand administrateur, d'un diplomate de haut prestige, elle a, tantôt conseillée, tantôt fournissant ses propres suggestions, au Maroc comme en Tunisie, apporté à la protection de la femme et de l'enfant le plus généreux, le plus noble des efforts.

Fallait-il croire, par une généralisation hâtive, que l'Islam, ou le Bouddhisme, ou telle autre de ces religions que la France eut le génie de respecter, mettrait éternellement des menottes aux mains de ses fidèles, au moment qu'ils nous les tendraient, aimantes ? Les jeunes filles, à force de s'imprégner de notre culture, les mères et leurs petits, à force d'être secourus, guidés, sauvés, n'obligeraient-ils pas à s'ouvrir les cœurs masculins les plus farouchement fermés ? En un mot, quels espoirs devions-nous fonder sur la gratitude de l'indigène ? Telle fut notre question.

« Admettons, nous répondit Mme Andrée Saint, que votre histoire d'un père inflexible soit vraie. Mais que prouve-t-elle, sinon que certains obstacles sont infranchissables ? S'il y avait une moralité à en tirer, ce serait que, dans n'importe quelle région du globe, la reconnaissance est une chose, et la fidélité à la foi religieuse en est une autre. En tout cas, chez les peuples aux yeux desquels nous voulons être des porteurs de progrès, le meilleur moyen d'éviter que l'avenir ne déçoive nos vœux, c'est de nous persuader que notre tâche est longue, difficile, délicate, c'est de nous armer de la plus attentive et réfléchie prudence, et d'une inépuisable patience.

— Même en Afrique du Nord ?

— Surtout, dirai-je, dans les pays qui ont une civilisation propre, une religion pleine de grandes beautés, et qui en tirent un légitime orgueil.

» A notre arrivée en Tunisie, le résident général constatait que les œuvres de protection de l'enfance disposaient d'un budget annuel de 3.000 francs. Agir contre cette pauvreté était un devoir et, de plus, un bon moyen de créer de l'amitié... Je me mis au travail, je plaidai la cause des femmes, des mères, des nourrissons, je cherchai des appuis, j'organisai des loteries... Avec une rapidité inespérée, des fonds affluèrent : 350.000 francs pour la première loterie... et tant de dévouements !...

— Plus d'une fois, j'imagine, M. Lucien Saint entendit de votre bouche quelque chaleureux plaidoyer...

— Disons, si vous le voulez bien, qu'il était convaincu d'avance. Dès son entrée en fonctions, le résident général avait trouvé parmi les autorités beylicales comme parmi les conseillers indigènes des hommes éminents, épris de progrès, tout disposés à ne point lui cacher l'abîme de routine et d'ignorance qu'il y avait à combler. Puis, pourvu que l'on eût un cœur, les faits parlaient assez éloquemment.

— Par exemple ?... »

Mme Andrée Saint réfléchit un instant. A regarder, à la dérobée, ce clair, ferme et franc visage de Française, je regrettais de n'avoir point à mon côté quelque étranger, voire quelque compatriote prompt au dénigrement...

« Voici d'abord, reprit mon interlocutrice, la contrepartie de votre anecdote.

» J'avais réussi à fonder une Goutte de Lait à Tozeur. Une femme indigène (ancienne femme de chambre, soit dit en passant, de Liane de Pougy) la dirigea si bien qu'elle arriva à y compter 300 petits clients très avides de bon lait. On en parla dans le désert, mon nom fut prononcé, et j'eus la surprise, un jour, de voir un caravanier, un errant des sables, m'apporter 200 francs pour mon œuvre ! Cet homme rude m'expliqua fort bien (j'avais appris l'arabe) qu'il avait compris que les Gouttes de Lait étaient une très bonne institution.

— Vous aviez appris l'arabe ?

— Oui, et la connaissance de cette langue me fut, en bien des circonstances, d'une extrême utilité pour comprendre moi-même et être comprise, au sens profond.

» Mais voici un autre fait. Une infirmière avait préparé pour une Arabe en couches un cataplasme de farine de lin. Malgré de nettes explications, cette pauvre femme confondit l'usage externe avec l'usage interne.

— C'est-à-dire ?...

— C'est-à-dire qu'elle mangea le cataplasme. Chez elle, donc, affligeante ignorance. Chez mon caravanier, d'autre part, appréciation parfaite de la valeur de nos efforts.

— Et chez l'élite tunisienne ?

— Là, une vive intelligence, et les plus encourageantes dispositions d'esprit. Je me rappelle avec plaisir, notamment, les rapports excellents qu'entretenait le résident général avec les conseillers indigènes. Nous les aimions bien. Ils l'avaient senti.

— Et au Maroc ?

— Au Maroc, nous avons trouvé un accueil parfait et,

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

au point de vue qui m'occupait spécialement, une situation bien meilleure qu'en Tunisie lors de notre arrivée. Mme la maréchale Lyautey était passée par là et y avait organisé la protection de l'enfance avec une largeur de vue et une perfection dans le détail dignes de toute admiration. Puis, Mme Steeg fut, d'un cœur profond, la digne continuatrice de la maréchale. Enfin, pour ma part, j'ai suivi de mon mieux ces exemples...

— Madame, vous me permettrez de dire moi-même ce qui appartient désormais à l'Histoire de deux protectorats. En Tunisie, ce budget de 3.000 francs, que vous aviez trouvé en débarquant, s'élevait huit ans après à plus d'un million et vous laissiez derrière vous, en quittant la Régence, un organisme secourable merveilleusement agencé, un monument de bonté qui rend votre souvenir, là-bas, impérissable. Au Maroc, tant au profit de l'enfance indigène que de l'enfance européenne, vous avez consolidé, perfectionné, multiplié les Gouttes de Lait, les Maternités, les Dispensaires, les Pouponnières, les Orphelinats, les Jardins de soleil, les Colonies de vacances, les Ouvroirs, et que sais-je encore ! Et il y eut tant d'amour maternel dans votre action que lorsque, par exemple, vous avez fait vos adieux à l'Orphelinat de Fez, tous les enfants se sont mis à pleurer, s'accrochant à vous — et c'était, m'a-t-on dit, poignant.

— Laissons cela, voulez-vous ? Je n'aurais pu rien faire sans l'exquis dévouement des Françaises qui m'entouraient : femmes-médecins, infirmières, femmes d'officiers, membres divers des Croix-Rouges, sœurs franciscaines — sans la science, l'allant, l'abnégation de nos admirables médecins de colonisation.

— Certes, quels hommages ne leur sont pas dus, à tous et à toutes ! Mais, ces compagnes de votre charité, c'est vous qui les choisissiez pour leur tact, leur ouverture d'esprit, leur générosité de caractère, c'est vous qui leur rappeliez qu'il faut, en Islam, infiniment respecter les mœurs et la religion ancestrales, si l'on veut un peu s'approcher des âmes...

— Oui, c'est bien cela qu'il faut, et je crois ne l'avoir jamais perdu de vue. Si, en Tunisie, un peu de liberté est laissée aux jeunes filles, du moins pour aller s'instruire, au Maroc, aucune femme ne sort jamais. Ou celle qui sort se déclasse. J'ai connu là-bas, entre autres, une aïeule qui, née dans une maison, n'en a passé la porte qu'une fois, une seule fois, à 80 ans, morte !

C'était donc aux Françaises les mieux désignées par leur éducation et leur intelligence à franchir les seuils sévèrement gardés, à parvenir auprès de ces recluses qui n'ont de contact avec le monde extérieur que par le téléphone et la T. S. F. Elles y parviennent désormais, elles se font des amies auxquelles patiemment, discrètement, elles apprennent l'hygiène, les règles de la santé, les amenant peu à peu à l'idée de fréquenter nos Maternités strictement fermées aux hommes. Par nos soins, certes, la mortinatalité a diminué dans d'importantes proportions, bien des femmes indigènes, de stériles, sont devenues fécondes, et les enfants, que l'Arabe et le Berbère aiment beaucoup, ont été en grand nombre sauvés de la maladie, de l'abandon, de la mort.

— L'Enfant et la Femme ne feront-ils donc pas oublier aux pères et aux maris notre qualité d'étrangers ?

— Grave question, que je ne me charge pas de résoudre. Nos mœurs sont si différentes !... Un père tunisien laisse ses filles aller au lycée, mais, au fond, ne considère pas cela d'un très bon œil. Le Marocain le plus cultivé, invité à nos fêtes, n'arrive pas à admettre nos danses par couples, même les plus décentes. Mais il est encourageant de penser à ces dissidents de Tiznit qui venaient aux Gouttes de Lait, invinciblement attirés, avant même la pacification, à ces gosses ou adultes du Tafilalet, qui, ayant reçu en cadeau une djellabah, en exprimaient longtemps après leur contentement. Un vêtement donné à propos fait parfois plus d'effet que plusieurs mois de guerre. N'oublions jamais, pourtant, que si nous cessions d'être, pour ces peuples, un peuple fort, ils nous mépriseraient — et nous verrions peut-être vaciller un splendide édifice de civilisation. Ils reconnaissent, c'est certain, nos bienfaits. A la condition de rester généreux, justes et à la fois vaillants, nous pourrons poursuivre avec eux cette politique de *collaboration confiante* qui a déjà donné de si grands résultats. »

■

Mme Andrée Saint, ayant parlé comme nous l'avons rapporté, s'était, sans y prendre garde, elle-même dessinée et avait par là tracé le vrai portrait de la Femme de France tel qu'il apparaît dans l'immense majorité de nos foyers : visage de grâce et de calme volonté, de sagesse sûre et de claire raison.

Au demeurant, le Medjles (conseil municipal indigène) de Fez a proclamé, mieux que nous ne saurions le faire, ce que peut pour son pays une Française supérieure : « Comment ne pas louanger une personne dont l'écho des bienfaits et des bonnes actions est colporté par toutes les caravanes?... Vous avez, noble dame, commencé vos bonnes œuvres en Tunisie, et vous en avez laissé là-bas un grand nombre. Aussi les Tunisiens ont-ils pour vous le plus grand respect. Puis vous avez entrepris de faire de même au Maroc... Vous avez fondé des hôpitaux dans toutes les agglomérations importantes... Vous avez donné la main à tous les indigents et à tous les déshérités... Soyez assurée, Madame, que tant que les jours succéderont aux nuits et les nuits aux jours, la population de Fez n'oubliera jamais vos bienfaits... »

Or, tout ce qui se dit à Fez retentit dans le Maroc entier et sans doute bien au delà, à travers le monde musulman.

R. de Laromiguière

MARQUET

PAR LE D[r] FERNAND VALLON

Il a établi son quartier général en vue du Pont-Neuf, à la proue de la Cité. C'est un des plus grands lieux fluviaux du monde. C'est le *home*, en tout cas, où, à ses retours d'Europe, le voyageur se débotte : quand on est là, des pantoufles suffisent.

Car, du haut de la maison claire, le panorama est unique. Fermant sa parenthèse verte sur le vaisseau chargé d'histoire qui porte Notre-Dame à travers les âges, on voit la Seine s'ajouter à la Seine et cet intime confluent a tant de douceur que, pour l'apercevoir, le lointain Sacré-Cœur hausse par-dessus la Ville et le Louvre ses coupoles pâles.

Si des yeux humains pouvaient user un paysage, c'en serait fait de celui-ci, tout lapidaire qu'il est. Car, le jour et quelquefois la nuit, contemplant ou peignant, l'artiste est derrière ses fenêtres. Mais des hommages de cette qualité vont au cœur des vieilles pierres. Elles n'en ont que plus de lustre et d'émotion et jamais le Pont-Neuf ne m'avait paru plus beau que du balcon de Marquet. Je voyais l'original, il est vrai, après tant de ses répliques qui sont aux cimaises de l'atelier. Mauves sous la neige, roses dans l'aube, pourpres dans le soir, gris sous la pluie, bleus dans la nuit, il y a là des Pont-Neufs de toutes les couleurs et comme il sait faire de tous ses modèles, le peintre a dégagé de celui-ci le meilleur, l'essentiel, l'éternel.

Le Pont qu'entre tous j'ai aimé a été peint, lui aussi, derrière les fenêtres, au bord du tiède atelier, par un soir frissonnant de Réveillon. Puisque le ferme esprit de Marquet lui impose des titres (et rien n'est plus normal : ce qu'il peint c'est cela et pas autre chose), je lui propose pour ce tableau : *Le petit Noël du Pont-Neuf.* Il dit avec tant d'émotion comment la Nuit Sacrée fête le monument, de quelles gemmes, en son honneur, elle charge la Samaritaine, par quelle magie elle métamorphose les plus humbles lumières — en topaze, celles des lampadaires du parapet ; en émeraude, celui du terre-plein qui est, innocemment, à l'usage de l'autobus ; en rubis, les feux arrière des autos qui fuient. Jusqu'au piédestal d'Henri qu'elle veut insigne ! Il devient transparent et Noël le suspend au cou de l'ancêtre comme une opale verte.

Or, dans les coulisses de la féerie, au fond des berges, où l'obscurité creuse un abîme, nous devinons le *Deus ex machina*, le Fleuve et le défilé silencieux de ses eaux noires.

Car l'eau joue dans l'œuvre de Marquet, comme dans la nature, le grand premier rôle. Elle y coule à pleins bords et nul ne disposa d'un plus chaste lyrisme pour évoquer la rumeur colorée de la mer, le rêve frissonnant de l'étang et ce grand peigne vert qu'à perte de vue les peupliers plongent dans le miroir du canal.

Chez aucun peintre l'onde n'a su mieux sourire au ciel. L'un mirant l'autre, ils s'en vont, tous deux, à l'horizon qui a pour les marier d'aériennes tendresses. L'un sur l'autre, l'un dans l'autre, chez Marquet ils font de l'infini.

Chaque année, l'artiste part à la recherche de son élément préféré. C'est ainsi qu'au fil du Danube il gagna, naguère, la mer Noire et l'Hellespont et qu'il revient à l'instant de son cher Alger. C'est ainsi que, successivement, depuis 1907, on l'a vu à Naples, à Hambourg, à Conflans, à Tanger, à Rouen, à Collioure, à Rotterdam et à La Rochelle, à Herblay et à Alger, à Cette et à Bordeaux, aux Sables-d'Olonne et à Bougie, à Sidi-Bou-Saïd et en Norvège, à La Goulette et à Hendaye, à Poissy et en Égypte, à Audierne et à Santander, à La Varenne et sur le Bosphore.

Il est partout où il y a de l'eau. Retranchés derrière les verres compliqués de ses grosses lunettes, ses yeux fins se déclarent prêts à subir le choc des réalités et Dieu sait si le vaste monde nous en réserve de sévères : la couleur, par exemple, du Fleuve de la Valse. « Le beau Danube bleu » est effrontément jaune. Mais l'ampleur de ce Gange ne rachète-t-il pas sa couleur ? Ainsi en jugea le peintre et il y a belle lurette qu'il la lui a pardonnée. Au lieu de gémir, il se hâta de demander à sa palette la formule de ces eaux inédites et pendant que, cinglant vers Constanza, au nom qui danse, et cette mer qu'on dit Noire et qui est bleue (encore une illusion qui allait s'effeuiller !), le bateau croate doublait les Portes de Fer, vingt tableaux chantaient déjà dans sa mémoire.

Pour célébrer l'indolent fatalisme du vieux dieu fluvial et le paradoxe de son opacité transparente, ils avaient cet élan contenu, ce lyrisme caché dont le secret a fait dire d'Albert Marquet à des écrivains d'art : « C'est le moins sentimental des peintres » ou : « Il n'est pas dupe ». L'un d'eux, d'ailleurs, l'a défini — il excelle aux définitions : « Le touriste stendahlien de l'Estaque ».

A chaque tour d'hélice, le « touriste », donc, jetait par-dessus bord des croquis comme des éperviers et dans leur trame arachnéenne il ramenait toute la rive. Ils allaient attendre dans l'album la halte ou le retour, le moment enfin où, de l'évocation cursive et pourtant si totale, naîtraient, tel le papillon de la chrysalide, les merveilleuses aquarelles.

En mon honneur, elles sont sorties du tiroir qui veille sur leur pollen. Petits poèmes dont la sévère prosodie est cachée sous les fleurs de l'émotion la plus délicate, un sens prompt et sûr des formes et des couleurs les anime et cette intuition particulière de l'espace et du mouvement qui est la gloire de Marquet. Petits chefs-d'œuvre dont les dix centimètres carrés suffisent à ouvrir, toute grande, la fenêtre sur le monde, elles sont à mi-chemin du croquis et du tableau et c'est, pourtant, tout autre chose. Car si du premier elles ont la grâce ingénue et du second le définitif, l'achevé, le dosage rigoureux des valeurs et la plus fraîche harmonie dans la plus solide construction, elles ont, aussi et surtout, ces tons de fleur qui sont au regard comme un parfum.

Je ne vous en dirai que deux (peut-on décrire de telles choses et les mots remplacent-ils de si tendres couleurs ?) le portrait de la slave Vilko, en Bessarabie, dont le clo-



Photo Bernheim jeune.

On entend sa peinture autant qu'on la voit. L'atmosphère de ce port nous a conservé dans son silence sonore le râclement des rames et ce cri d'oiseau que fait la poulie quand on amène la voile.

cher bulbeux et vert clair surveille au bord du fleuve jaune les maisons roses, mussées dans leurs jardins. Et puis celle que j'appellerai « d'Istrati », car, prélude du Baragan et de ses chardons, c'est, ce morne pays de Braïla, la patrie de Panaït. Sur la rive rase et nue, un orage monte à grand renfort de nuages. Déjà le vent hurle et, pensant à l'écrivain, le peintre lui dédie l'effort de cette carriole, frêle esquif qui rame désespérément dans la tempête. Le cheval est couché sur les brancards, l'homme fait le gros dos. C'est immense et cependant, moins grand et plus délié qu'une sauterelle.

Marquet « voit nu », a-t-on écrit. C'est-à-dire qu'à l'instar de Cézanne il choisit et ne prend que le meilleur. Sa vision dépasse toujours l'épiderme, l'humus ou l'écorce. Mais s'il dépouille la nature, s'il l'élague parfois et « l'écorche » même un peu, comme on prétend, c'est pour que, plus simple et moins coquette, elle soit mieux à lui.

Avec quels soins, d'ailleurs, il sait la panser et la rhabiller à sa



guise ! Thérapeute incomparable, il tire de sa boîte à couleurs, rose, mauve ou vert si tendre, l'onguent qui calme et qui guérit. Couturier à l'œil infaillible, il sait découvrir enfin la robe qu'il faut. Il arrive parfois qu'elle soit, lointainement, délicieusement, un peu «mousmé». Mais au même titre que le culte de Cézanne, — que de fois, d'ailleurs, celui-ci a pensé au Japon ! — l'amour du Matin Calme n'est-il pas encore de sa génération ?

Terminons en admirant cet espace, ciel et eau, qui est son fief, le grand domaine sur lequel il a des droits absolus d'évocation. Sentons la masse d'air qui se déplace au large de ses toiles limpides. Admirons comme il sait les peupler : la vague frise et déferle et, traversant le tableau, la barque passe sous sa voile, le cargo sous sa fumée. Quant aux bords des eaux, des quais, des ponts, des plages ou des rives, il y jette une étonnante poussière d'humanité, vivantes, vibrantes silhouettes colorées qui marchent, sautent ou courent.

Et puis revenons, une fois encore, à l'origine de cette merveilleuse vision cinématique, à ces notations, si promptes et si sensibles, arrachées au vif, à ces *dessins animés* qui frissonnent devant nos yeux comme une dentelle dans la brise et disons :

« Le peintre des eaux ne se contente pas d'être un très grand peintre. C'est un merveilleux opérateur. Mais, comme le kodak dont Elie Faure a fait à Corot un présent posthume, la camera d'Albert Marquet « a un cœur ».

Fernand VALLON.

N. D. L. R.— Une ligne « tombée » d'une légende de notre dernier numéro (page 21) a fait disparaître le nom de l'auteur du portrait de Mlle Colette de Jouvenel. C'est l'éminent artiste Kisling qui peignit ce très beau tableau.

Mer, fleuve ou rivière, pour évoquer leurs eaux Marquet a le plus large et le plus pur lyrisme. Au pied de la cathédrale si solidement construite le doux fleuve s'attarde à caresser ses ponts et la rivière cerne d'une ombre bleue le fuseau de ses barques. La mer, enfin, accueille le jet de la jetée. Et sur le quai s'agitent les petits personnages du « cinéma de Marquet ».



Photos Bernheim jeune.



Photo Kertesz.

LE ZOO DES PETITS

PAR

Et voilà que le Jardin d'Acclimatation a soudainement secoué son sommeil mortel! Le miracle qui paraissait improbable s'est accompli à la faveur d'une curieuse initiative.

Accolé au Jardin d'Acclimatation auquel, depuis deux ans, on apportait d'heureuses modifications, on a créé le Zoo des petits ; là-dedans, à peine séparés du public par des barrières basses, il y a de jeunes sangliers, des porcelets, des chevreaux, un éléphanteau, un petit de lama, des veaux, des oursons, un autruchon, des poussins, des petits canards..., des naissances enfin! Une boutique constamment assaillie vend des pains, des graines, et jusqu'à des biberons de lait ; le public, vous vous en doutez, est composé d'enfants qui ravitaillent eux-mêmes les jeunes animaux des paddocks. C'est tout ! Et c'est une trouvaille !

Le succès est prodigieux ! Le Zoo des petits ne désemplit pas. Une porte est ouverte sur le Jardin d'Acclimatation, celui où l'on trouve maintenant à la place d'une inhumaine fosse aux ours, un îlot bien exposé où les animaux peuvent se baigner, courir, monter aux arbres ; des rochers à l'ombre desquels dorment des lions ; un vaste

plateau sur lequel circulent des éléphants. Nous sommes encore loin de la perfection, du moins nous voilà en marche vers elle.

Le public n'a jamais boudé les bons spectacles et le Jardin d'Acclimatation n'a plus à compter sur les noces du samedi pour dérouiller les boîtes à tickets des gardiens. Les hamadryas, qu'on retenait prisonniers dans une écurie où la lumière était parcimonieusement distribuée par des tabatières aux vitres poussiéreuses, sont maintenant à l'air libre dans les rochers où d'autres espèces vivent en leur compagnie, ce qu'on jugeait autrefois impossible ; un cirque en plein air est installé sur l'emplacement même des bâtiments croulants qui abritaient si mal les lions et les grands singes et qu'un incendie a détruits — et les acteurs ne jouent pas devant des banquettes vides.

Le Jardin d'Acclimatation est redevenu vivant ; il n'était que de le nettoyer, de le meubler, de le rendre moderne, d'y installer de vraies attractions ; le succès était assuré !

C'est toujours un plaisir que de visiter des animaux sauvages qui ne montrent pas leur misère. L'Exposition coloniale a fait beaucoup pour cela chez nous. La presse, elle aussi, aura largement aidé à faire revivre en nous cette passion des ménageries, mais le meilleur avocat de la cause, celui sur lequel on ne comptait pas, aura été cette création du Zoo des petits ; c'est à lui que nous devons le meilleur du bienfait.

Nous aimons que nos enfants s'amusent, mais nous ne leur avions encore jamais offert un jouet aussi séduisant et si bien à leur portée que ce Zoo miniature.

Il faut voir leurs mines ; il faut voir les soins qu'ils prennent pour un chevreau ou un porcelet ; il faut voir le sérieux avec lequel la petite sœur donne des conseils de nourrice à son frère ! Suivez ces deux-là qui se rendent

Photos Kertesz.



GASTON CHÉRAU

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

sagement, silencieusement — et avec quelle hâte contenue ! — à « leur » Zoo, absolument comme s'ils allaient remplir une mission !

Nous pouvons nous dire que ces petits qui s'amusent à caresser, à nourrir et à faire jouer de jeunes bêtes, deviendront bons pour les animaux, eux aussi. Plus tard, ayant connu la saveur de la bonté, trouveront-ils naturel de l'exercer envers les hommes ?... Peut-être, ce qui n'est pas très sûr, mais ne nous privons pas d'y compter.

Rien ne porte plus à la philanthropie que la tendresse qu'on entretient pour les bêtes ; et pour aimer les bêtes, il faut apprendre à les tripoter, à les caresser, à les soigner, à les nourrir quand elles sont petites. Pendant les mois heureux de l'enfance, elles sont si charmantes qu'elles désarment la méchanceté et soufflent sur l'indifférence. Un être humain qui n'est pas bon pour



Photos Kertezs.



les animaux n'aura jamais appris qu'un animal, quand il était petit, pouvait lui procurer le plaisir de ses jeux et de ses souples maladresses. Il y a des poètes qui sont devenus poètes parce que, enfants, ils ont vu construire un nid de chardonnerets, ou parce qu'ils ont surpris une bécasse qui faisait baigner ses petits ; il y a des mères qui sont devenues des mamans en voyant une perdrix inventer les ruses les plus dangereuses afin d'égarer le chien de chasse qui pistait sa couvée.

Et quels beaux souvenirs aura l'homme qui pourra conter, plus tard : « Quand j'étais gamin, j'ai tenu un ourson dans mes bras pour lui donner le biberon ; et j'ai joué avec des lionceaux...» Des souvenirs de fils de maharadjah ou de roi nègre, des souvenirs fabuleux aussi beaux que ceux dont il est parlé dans le capitaine Corcoran et dans les plus merveilleux romans de Jules Verne.

Fortuneran



QUELQUES MÉDECINS

D'AVANT GUERRE

Si j'ai connu de grands médecins, ce ne fut certes pas au chevet des miens, car ils n'appelaient auprès d'eux que des médecins de quartier. Quand, par un hasard fort extraordinaire, il en venait d'autres, des amis, par exemple, l'interrogatoire tournait rapidement à la causerie, et le docteur se demandait bientôt quels maux il était venu soigner. Cette légèreté tenait à la bonne santé du malade, et aussi à une sorte de pudeur de la souffrance, qui n'est pas sans grâce.

C'est ainsi que le professeur Debove, venu un matin voir ma mère, affligée d'un humble lumbago, oublia, au bout de cinq minutes, pourquoi il était là, en échangeant avec sa malade des recettes de cuisine très capiteuses. Il ne se souvint de l'heure que lorsque la faim lui eut appris qu'il abordait celle du déjeuner.

Mes grands-parents Buloz, pourtant, furent soignés par une célébrité : Trousseau, qui fut leur ami. On m'a conté qu'il revêtait l'hiver, pour faire ses visites, une somptueuse douillette couleur puce et enfonçait ses mains dans un beau manchon de fourrure.

Jadis, mes parents voisinèrent avec le professeur Charcot, qui habitait sur le même palier qu'eux, dans l'hôtel de la Basinière, devenu l'hôtel de Chimay. Tout enfant, je fus souvent chez ce grand voisin, quoiqu'il m'effrayât infiniment. Son masque impassible (on disait qu'il ressemblait au premier Consul), son air froid, ses paroles rares me glaçaient, lorsque j'étais petite. Il m'apparaissait entouré de jeunes disciples, qui recueillaient avec respect ses moindres discours ; ces disciples se nommaient les docteurs Marie, Babinsky, Déjérine... etc. Oui, le professeur, absorbé, soucieux, paraissait toujours ailleurs ; lorsqu'il sortait le matin dans son petit coupé, il se mettait immédiatement à lire, et chez lui il ignorait, bien entendu, la présence d'une petite fille, qui s'efforçait, il est vrai, de ne pas se faire remarquer. Tout cela, certes, n'était pas engageant, mais il y avait Mme Charcot, la bonté, la gentillesse même, accueillante, affable, gaie, aimant la jeunesse et le mouvement ; que n'eût-on bravé pour la voir ? Elle sortait peu, s'occupant constamment de son mari, de ses enfants, de leur confort, de leur joie, c'est par elle que cette maison vivait avec intensité. Autre attrait : Mme Charcot exécutait avec une adresse inimaginable une quantité de travaux de toutes sortes, il semblait que ses petits doigts courts fussent aptes à tout. Je l'ai vue peindre des vitraux, du vernis Martin, cuire des émaux, sculpter ; notez qu'elle avait beaucoup de goût, le professeur et elle-même raffolaient des belles tapisseries, des bois sculptés, enfin des meubles anciens, dont personne ne se souciait alors. La maison, grâce à elle, m'attirait, on y organisait, du reste, souvent, des déguisements, on y chantait des chœurs, on y représenta même des scènes du *Roi Jean* de Shakespeare, s'il vous plaît ! et je me vis un jour affublée (à l'âge de sept ans) du rôle de Philippe Auguste : 150 vers, en anglais, naturellement.

Les répétitions, les costumes et les décors se faisaient en cachette, à l'insu du maître, qui, convoqué sans préavis, goûtait mieux la surprise que lui faisaient les enfants, il assistait entouré de ses amis à la représentation, avec beaucoup de bonne humeur.

Nous jouâmes ainsi une pièce de Paul Arène, dans laquelle Jean Charcot, le futur explorateur du *Pourquoi pas ?* figurait Aristote ; sa sœur, une esclave du nom de Briséis, et votre servante, le jeune fils d'Alexandre, roi de Macédoine. Je crois me souvenir que Briséis était blanchisseuse, car Aristote, furieux, surprenait son élève aidant l'esclave à étendre son linge. Le vieillard prononçait alors :

...Aristote laissé
Tout suant au bord d'un fossé !
Et le fils d'un grand roi qui sèche des lessives !

ou quelque chose dans ce goût-là — je n'ai pas vu la brochure depuis l'hôtel de la Basinière.

Quelle charmante maison que celle des Charcot, quand le Maître se montrait de bonne humeur ! Je m'y faufilais à tout instant sans quitter mon petit tablier de toile, pour regarder travailler Mme Charcot, toujours indulgente, et voir où en étaient les projets en cours ; en entendant arriver le dieu, on pouvait toujours se glisser sous une table.

Charcot soignait, comme l'on sait, les maladies nerveuses, on venait le consulter des quatre coins de l'Europe, et je me souviens de l'inquiétude que mon père ressentait en voyant monter dans l'escalier quelques malades plus particulièrement atteints que les autres de maux bizarres, et il faut bien le dire, effrayants : il craignait qu'en sortant je ne rencontrasse ces malheureux et que leur vue ne fît sur moi une trop forte impression : « Pourvu que la vision de ces détraqués ne fasse pas de mal à ma fille ! » s'écria-t-il.

Un soir on m'avait envoyé chercher chez nos voisins, pour débiter un petit poème anglais : *Robin-red-brest*, devant quelques personnes majestueuses. Enchantée de cet extra, qui retardait d'autant l'heure de mon coucher, ma fable dite, je vis venir deux femmes de la Salpêtrière que Charcot endormit, et qui se mirent incontinent à lire les *Débats* à travers la bande qui portait l'adresse... J'en rêvai deux jours.

J'ai approché plus tard d'autres célébrités médicales, chez le

PAR MARIE-LOUISE PAILLERON

professeur Hardy, dont la maison accueillante s'ouvrait plusieurs fois par semaine devant le « gratin » des Facultés.

Le professeur Guyon venait assidûment boulevard Malesherbes, grand, blanc, impassible, accompagné de sa femme, fort belle. Il y rencontrait Robin, Dieulafoy, Raimond, Richelot, Duplay, le Dr Josias, et encore Landouzy, qui hérita, peu de temps après, de la robe rouge et du fauteuil de son maître, le professeur Hardy.

On voyait aussi chez ce dernier le docteur et Mme Proust; leur fils Marcel les accompagnait rarement ; il paraissait timide, en outre, dans le milieu médical, le « fils Proust » faisait figure d'original, on souriait à ses visées : ce jeune homme ne voulait-il pas « faire de la littérature » ?

Les Duplay avaient toutes mes préférences. Mme Duplay, mère de notre confrère le romancier, intelligente et cultivée, recevait avec beaucoup de grâce. On faisait chez elle de la musique, et il y avait toujours dans ses programmes une recherche amusante. La maîtresse de la maison, spirituelle, impulsive, régnait sans pose. Quel joli visage, fin, régulier, où étincelaient des yeux clairs, mouvants comme l'eau !

Je me souviens d'une soirée chez la femme d'un éminent docteur de ce temps, où dansa Zambelli. Une grande soirée, telle que l'on n'en voit plus, j'imagine, que dans les ministères, et encore doivent-elles être moins divertissantes. Une estrade pour les artistes, un orchestre, des bosquets de fleurs, un buffet somptueux toute la nuit, enfin le grand jeu. Mme N..., la maîtresse de maison, plaçait les arrivants. Elle me glissa à l'oreille : « Ma petite, il y a un clou !

— Oui, oui, je sais, Mlle Zambelli !

— Non, autre chose... vous verrez, une femme extraordinaire, c'est X... qui me l'amène. Une grande artiste aussi, dans son genre. »

On commence. Un pianiste joue un concerto, avec violoncelle, ensuite on entend une chanteuse, peut-être Deschamps-Jéhin ; enfin, voici venir l'intermède important de la soirée. La maîtresse de la maison fait : « Chut ! » et l'on voit apparaître son mari ayant au bras un personnage étrange : Mlle France, chanteuse-diseuse de je ne sais quelle boîte de Montmartre.

Mlle France n'avait rien de la reine que l'on couronne actuellement chaque année, à Paris, pour sa jeunesse et sa beauté, non, c'était une femme d'environ cinquante ans, grosse, mal équarrie, aux talons éculés, aux jupons crottés, quoiqu'il n'eût pas plu depuis des semaines. Cette nymphe monta sur l'estrade dans un silence de mort. Dès son apparition, dans le salon tout à l'heure bruissant, on eût entendu le plus léger souffle.

Sur l'estrade, sans nul embarras, et dominant la société la plus railleuse qui soit, cette femme se mit à débiter d'une étrange voix de contralto, fort émouvante, en vérité, une sorte de poème rythmé, une mélopée, si vous voulez, dans laquelle elle contait les infortunes de ses sœurs de la rue. Le refrain était :

L'hiver est dur aux pauvres grues!

Comme elle avait commencé, elle termina sur un silence complet. Personne ne broncha. Mme N..., généreuse, tendit ses deux bras en avant, applaudit avec feu, et, au bout de quelques secondes, qui parurent interminables, finit par déclencher un léger mouvement d'approbation polie parmi les invités, évidemment surpris de cette manifestation ignorée de l'art. Mme N..., en avance sur son temps, n'avait pas prévu cette résistance, de la part d'un public qui eût consenti, certes, à aller entendre Mlle France à Montmartre, mais que sa présence dans un tel salon suffoquait.

En revanche, quand Mlle Zambelli s'élança d'un buisson de roses avec ses jupes de tulle en éventail, elle souleva un enthousiasme indescriptible, et ce succès fut un visible blâme décoché au numéro précédent.

Quant à Landouzy, il était de toutes les fêtes ; sous sa raideur, son parler bref, qui ressemblait à un ordre, et qu'on lui a si souvent reproché, il cachait son véritable caractère, parfaitement bon, dévoué et serviable. Je compris, quand je le connus davantage, qu'il avait adopté le masque du bourru, une fois pour toutes, afin de gagner du temps, et d'abréger les palabres et les confidences oiseuses de certaines clientes qui n'en finissaient pas dans le détail de leurs maux.

C'est ainsi que, fatigué un jour par la jactance de l'une d'elles, il lui lança un : « Ne gaspillez pas le temps de Landouzy ! » qui la fit taire pendant vingt-quatre heures. Il avait une autre invention excellente pour obtenir sa liberté, c'était d'offrir une chaise à la cliente qui le retenait plus que de raison dans l'antichambre. En l'avançant vers elle, il prononçait d'un ton doctoral : « Il ne faut pas qu'une femme reste debout ». La dame précipitait ses adieux, et le professeur s'éclipsait.

Cet excellent homme, doué pour son art d'un coup d'œil si juste, d'une décision si prompte, de tant de savoir, n'entendait absolument rien aux autres arts. J'ai vu longtemps dans son cabinet le portrait de George Sand par Delacroix. Comme je ne manquais pas de l'admirer, et de le regarder avec ferveur, lorsque j'en avais l'occasion, Landouzy, un jour, sans doute fatigué de mon attitude, me dit : « Expliquez-moi donc pourquoi vous vous intéressez si fort à cette raseuse ?... *Elle n'est même pas jolie !* »

Marie-Louise Pailleron

LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

Luc Durtain : Franck et Marjorie.

Un des nôtres, Luc Durtain. Un grand voyageur. Un grand connaisseur du vaste monde. Un homme qui est souvent parti vers l'Orient, plus souvent vers l'Occident, vers l'Extrême-Occident, un de ceux qui peuvent nous apporter un solide témoignage sur ces Européens excessifs, installés bien au large, avec pour eux tout un continent, dans une profusion de moyens techniques dont nous n'avons aucune idée.

Hommes forts et faibles à la fois, ces Américains, pleins d'une jeunesse ardente, mais naïve, qui les précipite dans les jeux bruyants, dans les expériences puériles, qui leur fait confondre quantité et qualité, puissance et perfection, colossal et grand. Jusqu'à ces derniers temps — lisez un peu l'histoire de Marjorie — ils étaient équilibrés par leur vieux puritanisme. Mais le puritanisme les abandonne et ils sautent par-dessus toute morale. Cela donne les nuits de New-York et de Chicago, sombre danse de mort.

Durtain, cet Européen plein de mesure, les regarde et se demande si leur cas est désespéré, ou s'il ne faut voir là qu'une crise de croissance. Il les prend, les fait tourner dans sa main, les analyse sous toutes leurs faces. Leur terre, leurs péchés, leurs révoltes, leurs désirs, la lumière et l'ombre dont ils sont bâtis, Durtain ne laisse rien passer. Lu ce quatrième livre sur l'Amérique, nous connaissons de l'Amérique, non seulement son aspect extérieur, mais son âme. (Flammarion).

Antonina Vallentin : Henri Heine.

Si Luc Durtain nous apporte son témoignage sur l'Amérique, Mme Antonina Vallentin qui pourrait nous apporter le sien sur l'Allemagne contemporaine, nous l'apporte en réalité sur l'Allemagne éternelle. Elle le fait en nous racontant la vie de Henri Heine, un homme qui lui-même connaissait bien cette terrible voisine des Français.

Elle est affreuse l'histoire de ce grand poète. C'est un perpétuel combat où le poète est presque toujours vaincu. Combat du poète avec la Société, combat de l'exilé avec le pays d'exil, combat de l'homme avec la femme — car Heine a sa Dalila particulière — combat du Juif avec l'Allemand, avec le grand Aryen dolichocéphale et blond. Tout cela finissant assez mal sur un mot cruel de Karl Marx, de ce Karl Marx, coreligionnaire de Heine, qui était alors exilé lui aussi, puis dont la pensée domina l'Allemagne et dont le souvenir y est aujourd'hui abhorré. (Gallimard).

Marcel Marion : Le Brigandage pendant la Révolution.

Il n'est pas un livre digne de ce nom, celui de Durtain, celui de Mme Vallentin, qui ne nous apporte ainsi des clartés sur notre civilisation, sur l'origine de notre inquiétude, la raison de nos malheurs et même sur notre avenir. Celui de M. Marcel Marion ne manque pas à la règle. Brusquement, dit M. Marion, au bout de quelques années de Révolution, le brigandage refleurit sur toutes les routes. On ne parle plus que de diligences arrêtées, de fermes envahies, de gens massacrés, de femmes violées. Le crime et le vol à main armé sont à l'ordre du jour. La raison ? Pas de gouvernement fort. Pas de répression. Du jour au lendemain, non seulement les attentats dus à la pègre augmentent, mais surtout une multitude d'hommes qui en un autre temps auraient été des travailleurs normaux deviennent brusquement des criminels. Pour que la France se tire de là, il faudra plusieurs années, la réorganisation de la magistrature et de la gendarmerie et la main ferme du Premier Consul. (Plon).

Eugène Dabit : L'Ile.

Peut-être reverrons-nous un jour des choses semblables, car la Terre est difficile à vivre, ces temps-ci. Et peut-être les reverrons-nous partout, car il n'y aura pas de coins tranquilles. C'est pourquoi Eugène Dabit qui pourtant est un romancier ami des faubourgs s'en est allé chercher une île où, comme il dit, près de la mer et dans le soleil vivent encore « des hommes simples qui ne connaissent pas nos misères et nos laideurs ». Histoires de barques, de marins, de pêches, histoires qui font remonter à des siècles en arrière, deux ou dix, on ne sait pas, car enfin, durant des centaines d'années, on dirait que l'humanité n'a pas évolué, que les marins et les paysans n'ont pas changé de mœurs ni d'habitudes, au creux des calanques, et puis tout à coup des techniques nouvelles sont nées, les inventions se poussant l'une l'autre et le visage de la Terre a changé si vite que les hommes en ont perdu l'équilibre. C'est peut-être une des causes de leurs malheurs. Il n'est point bon de changer si vite. Quoi qu'il en soit, voici une charge de soleil et de poésie. (Gallimard).

Docteur Yves Dhotel : Joseph Le Bon.

Pierre Vernadeau : Le Médecin de la Reyne.

Pour finir, voici deux livres qui intéresseront tout particulièrement les médecins. L'un est une thèse sur Joseph Le Bon, le conventionnel qui, sous la Révolution, fit régner la Terreur dans Arras, mais elle s'élargit jusqu'à devenir un essai de psychose révolutionnaire. (Le François).

L'autre est à la fois la monographie d'un médecin de la reine Anne d'Autriche et l'étude d'un point d'histoire, étude au bout de laquelle on peut admettre que le Masque de Fer n'est ni un frère jumeau ou adultérin de Louis XIV, ni le ministre d'un souverain étranger, mais tout simplement le gendre du médecin en question. Le médecin, Pardoux Gondinet, avait assisté à l'autopsie de Louis XIII ; il avait observé une ectopie testiculaire qui avait permis à ses collègues et à lui de conclure à l'impossibilité pour le roi de procréer. Le procès-verbal tenu secret avait été gardé par Pardoux Gondinet. A sa mort, son gendre aurait eu ce procès-verbal en mains, aurait pris peur, se serait confié à La Reynie, lieutenant de police, et celui-ci aurait parlé au roi. Louis XIV menacé, si la chose était sue, de passer pour fils illégitime du roi, aurait fait enfermer le malheureux gendre et l'aurait mis au secret, le visage couvert d'un masque. Histoire qui a son piquant, curieuse solution d'un problème qui n'a pas fini de dérouter la sagacité des chercheurs. (Denoël et Steele).

Pierre Dominique

VIENT DE PARAÎTRE

Histoire des Colonies françaises, par MM. Gabriel HANOTAUX et Alfred MARTINEAU. Tome VI : Madagascar ; les îles de l'océan Indien, etc. (Plon). — Avec la collaboration de MM. Froidevaux, M. et A. Leblond, P. Crépin, Mlle Verdat et M. H. Dehérain, MM. Hanotaux et Martineau viennent d'achever le monument sans précédent qu'ils voulurent élever à la gloire de la France colonisatrice.

L'on peut, chez nous, porter la tête haute, quand on a vu, dans ce splendide ouvrage, naître un Empire, s'ordonner humainement le chaos des terres vierges, des races en péril se reprendre à croître, la Loi succéder à l'arbitraire, et l'Homme au Barbare. Il faut seulement que le sentiment des droits acquis s'accompagne sans cesse du sentiment des devoirs assumés. « Servir » fut et doit rester le mot d'ordre.

Les faits parlent d'eux-mêmes dans cette *Histoire* admirable. Innombrables, ils attestent l'existence d'une mission française de pacification, d'ordre, de générosité. L'on doit les connaître, ces faits si dignes de créer la plus légitime fierté. Par là, l'on connaîtra la grandeur et la beauté de son devoir. Ce devoir, M. G. Hanotaux le trace en homme d'État de la plus haute lignée.

La Jeunesse ivre, par Magdeleine CHAUMONT (Albin Michel). — Nous connaissions de Mme Magdeleine Chaumont maintes pages empreintes de tendresse ou de passion. L'on retrouve la même chaleur d'âme dans *La Jeunesse ivre*, mais la vigueur de l'esprit semble y prédominer. L'auteur observe, à travers les murs d'un collège, un directeur brutal, sa femme courbée sous le despotisme de ce sot, un « pion »-martyr, un professeur, merveilleux éveilleur d'intelligences, enfin et surtout un groupe d'adolescents où se coudoient la brute et le délicat, le dur Riche et le Pauvre peu à peu révolté. Et l'on sent bien, chez Magdeleine Chaumont, trembler une généreuse indignation, mais plus encore se durcir la volonté de montrer tel qu'il est l'Homme de demain, l'Homme de toujours. Son livre, cruellement dépouillé d'illusions, est une œuvre puissamment attachante.

Torrent, par Gilbert CESBRON (Corréa). — Qui dira ce que l'avenir peut réserver de lauriers à ce poète de vingt ans ? Si tout d'abord l'ésotérisme de ses vers vous fige d'étonnement et vous intrigue, leur musique vous enchante en même temps. Vous relisez, pour la musique. Alors, vous découvrez la condensation de la pensée dans l'audace des ellipses, et l'art de l'écrivain, poussé jusqu'à la gageure dans la hardiesse des inversions, et l'inédit des images, et ce qu'il faut de doute et d'ironie pour témoigner d'une intelligence achevée.

Mais, surtout, lorsque vous arrivez aux poèmes en prose, vous êtes bouleversé par une grande douleur. A dessein, je n'écris pas : « L'expression d'une grande douleur ». Car c'est à peine si vous savez que vous lisez des mots, tant ils sont simples, nus et tendres — comme le corps et l'âme d'un petit enfant. Vous *voyez* des larmes, du froid, de l'irréparable solitude, et voilà tout. Mais cela suffit à faire frémir et puis s'ouvrir toutes grandes les portes de votre cœur, par lesquelles rentre à flot ce que vous avez jamais contenu de plus pur et de plus précieux : votre propre jeunesse et tout l'amour qu'elle donnait et recevait, votre jeunesse dont la fin réelle — ce n'est pas une question d'âge — ne fut décrétée que par la Mort, la mort de la fée du foyer, gardienne de ses secrets, de sa sûreté, de sa tiédeur. Mon émotion m'a-t-elle abusé, littérairement parlant ? Je ne le crois pas. Je crois qu'il faut saluer et retenir le nom de Gilbert Cesbron.

Ceux des chars d'assaut, par CORLIEU-JOUVE (J. Tallandier). — Rien n'a pu dépasser ni la souffrance ni le stoïcisme du combattant des tranchées. Il paraissait nu entre tous, dans le volcan de la Guerre. Mais « ceux des chars d'assaut » traversèrent aussi les flammes les plus cruelles. L'image n'est que trop exacte. Combien de chars furent incendiés ! Leurs équipages furent les dignes frères d'armes des fantassins, et c'est tout dire. Mais on n'avait pas encore dit la proportion terrible de leurs pertes, leur héroïsme, certains épisodes atroces de leurs combats. Ce livre, que préface une lettre émouvante de Claude Farrère, inscrit dans l'Histoire une page très belle, très grande.

Le Jardin d'essai, par M. Maurice COURTOIS-SUFFIT (Rieder). — Nous voyons là, par les yeux d'un adolescent, un peu d'Afrique du Nord. Depuis son premier contact avec l'Algérie, M. Courtois-Suffit a publié, sur des sujets très divers, d'autres livres qui lui ont assuré, comme on sait, une place enviable dans les lettres. Il a été en dernier lieu bien inspiré de réunir dans *Le Jardin d'essai* ses anciennes impressions de jeune voyageur. L'on y saisit sur le vif une pensée précocement avertie, assez désenchantée, et, disons-le, plus intelligente que sensible. Surtout, l'on remarque chez l'auteur une singulière habileté à démonter les rouages des sensations ou des idées. L'on trouve, certes, dans *Le Jardin d'essai* maint tableautin de la rue ou de la campagne africaine, finement tracé, mais, plus souvent encore, de l'introspection à propos de couleurs, d'incidents de route, de rencontres amoureuses (ou, plus exactement, sensuelles), à propos de tout. Dès ses premiers carnets de notes, M. Maurice Courtois-Suffit manifestait ce don de mêler à sa vie intérieure tout « objet » aperçu, pour observer aussitôt, comme un chimiste, la réaction que cela peut donner, ce don qui permet d'attendre de lui, avec confiance, une œuvre subtile, acérée, très particulière, de psychologue.

Ainsi va le monde, par J.-C. PRIVÉ (Denoël et Steele). — M. J.-C. Privé n'a guère de tendresse pour le monde terraqué — détraqué — où nous vivons. S'il le fouaille, tantôt d'une dure lanière, tantôt d'un sourire pire que le fouet, c'est qu'il déteste ses mœurs politiques, économiques, ses mœurs tout court, sa cruauté, sa malhonnêteté, sa sottise. Il paraît cependant bien plus mépriser que maudire. Et bien plus accepter que lutter. Il nous annonce, par exemple, l'Etatisme universel et semble s'y résigner. Pourtant... n'existe-t-il pas de remèdes moins radicaux pour le vieil ordre de choses, malade peut-être de vices acquis plutôt que congénitaux ?

Ce livre utile, bourré d'observations exactes, se termine par quelques paroles d'espoir. Elles ont du poids, de la part d'un critique généralement pessimiste. Mais nous espérons avec plus de ferveur que lui, parce que nous faisons confiance au tout-puissant instinct de conservation.

R. DE LAROMIGUIÈRE.

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

La caractéristique des nouveautés de ce mois est la surabondance inattendue des disques de diction qui, depuis quelque temps, semblaient délaissés par nos éditeurs. Il est vrai que le signal a été donné par une haute autorité dont les avis sont, en ce moment, particulièrement autorisés. La première vedette que nous rencontrons, en effet, dans cette catégorie d'enregistrements est le Président Gaston Doumergue qui fit installer dans son cabinet de travail, le 14 mai dernier, l'appareil enregistreur de Columbia qui gravait dans la cire à mesure qu'elles s'échappaient de ses lèvres toutes les phrases de l'allocution prononcée ce jour-là à la présidence du Conseil.

Scène bien moderne que celle d'un chef d'Etat s'enfermant dans une pièce bien close pour entrer en contact avec les habitants de toute la planète. Deux machines subtiles s'emparaient de chacune de ses paroles, l'une, pour les lancer aux quatre vents du ciel sur les ailes de la radio, l'autre, pour les enfermer dans une rondelle d'ébonite où elles garderont éternellement leur couleur, leur accent et leur vie intérieure.

Désormais, chaque citoyen français pourra, quand il lui plaira, ressusciter dans son foyer cette minute historique et écouter les sages et bienveillants conseils donnés d'une voix cordiale par le guide que notre pays s'est donné.

Une malicieuse coïncidence fait sortir au même moment des presses de nos éditeurs les disques consacrés au *Coriolan* (Gr) de la Comédie-Française. Les sociétaires de la maison de Molière continueront ainsi à domicile la campagne anti-démocratique et anti-parlementaire dont Shakespeare s'est trouvé l'animateur inattendu. Ainsi se poursuivront, dans les salons, les discussions de couloirs qu'avaient soulevées la scène du complot des Tribuns, le réquisitoire de Coriolan contre le suffrage universel et la campagne électorale au cours de laquelle le héros sollicite avec amertume les voix de la plèbe. MM. Alexandre, Bernard, Denis d'Inès, Grandval, Ledoux, Lemarchand et Mme Delvair interprètent ces pages dans le « style-maison » que vous connaissez et qui a des affinités toutes particulières avec le haut parleur.

L'excellent Vincent Hyspa, de sa voix caverneuse et persuasive, que parfume à point un accent léger de Montauban, a distillé dans le micro avec sa finesse coutumière cette chose charmante qu'est *La Petite boutique* (C), chef-d'œuvre de lyrisme pince-sans-rire qui trahit sous l'humour un véritable tempérament de poète et le joyeux *Gustave* (C) dont la chute est si plaisante.

Dans *Le Parleur inconnu* (Gr) Albert Willemetz a voulu amuser les amateurs de radio en imaginant un *speaker* polyglotte imitant avec virtuosité ses collègues de Berlin, de Londres, de la Suisse romande, de Naples et de Toulouse. La physionomie de ces diverses stations est très adroitement croquée au vol. Randall interprète avec adresse ce sketch sans prétention qui a obtenu un grand succès dans un de nos music-halls et que la machine parlante vulgarisera efficacement.

Les amateurs de pièces enfantines apprendront avec plaisir que Poulbot a composé pour le disque ce qu'il appelle des « Farces sans dessin ». Ce sont de petits dialogues familiers dans lesquels on retrouve ses petits héros favoris. Dans *Coco-Chien* (C), *Pour un Problème* (C), *Ce soir, Noël* (C) et *Une brillante recrue* (C), le langage pittoresque de ses « gosses » est mis ici en valeur de la façon la plus amusante. Malheureusement, la technique de la déclamation enfantine n'est pas toujours exempte d'une certaine gaucherie qui attendrit les mères mais ne trouve pas grâce devant les techniciens.

On se décide enfin à chercher dans Courteline des textes de disques gais. Jusqu'ici, les monologues que l'on nous offrait étaient généralement confectionnés dans les prisons. Plus exactement, ils étaient fabriqués par l'interprète lui-même, soucieux de s'attribuer ainsi une recette supplémentaire en qualité d'auteur. Félicitons-nous donc de voir Koval et Geo Leroy interpréter *L'Illustre Piégelé* (U), l'inoubliable *26* (U), *Muselé* (U), triomphe de la dialectique de La Brige, et *Tout ce que tu voudras* (U) où l'on voit fonctionner la complaisance à retardement d'un ami à qui l'on peut tout demander.

Enfin les Fables de Franc-Nohain que la jeune génération connaissait mal ont trouvé en M. Lugné-Poé un interprète un peu solennel peut-être, mais plein de finesse et de malice. Par ses soins vous goûterez l'humour de la *Singulière distraction du chef de gare* (C) et de la scène attendrissante qui s'appelle *Le Quadrupède, le Chapeau et la Perruque* (C).

Et, si vous voulez finir par un peu de musique cette petite séance de diction, écoutez le *Chant hindou* de Rimsky (P) et la *Sérénade* de Rachmaninoff (P), exécutés d'une façon exquise par notre grand saxophoniste Viard. Recueillez aussi un véritable petit chef-d'œuvre de sonorité riche et moelleuse, la *Sévilla* d'Albeniz (C), exécutée avec un brio étourdissant par un quator de saxophones de la Garde républicaine, MM. Mule, Romby, Lhomme et Chauvet. Une véritable friandise d'oreille pour les connaisseurs.

(Gr.) Gramophone ; (C) Columbia ; (U) Ultraphone ; (P) Pathé.

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Le Sourire du Faune*, d'André Rivoire; *Tante Marie*, de Mme Anne Valray; *Asile de nuit*, de M. Max Maurey. — *Le Sourire du Faune*, c'est un peu le conte délicieux que nous fit Longus. Rose et Pascal ont grandi ensemble. L'un comme l'autre n'a guère plus de quinze ans. Mais c'est un séducteur chevronné, François, qui éveille Rose à l'amour. Il a ce sourire complice que comprennent sans difficulté les femmes et même les jeunes filles les plus pures, et qui, s'il est loin de les subjuguer toujours, les contraint du moins, ne fût-ce qu'un instant, à s'avouer en secret : « Nous sommes tous, hommes et femmes, les sujets de Pan le chèvre-pied, flûtiste du Désir universel, et constater cette commune sujétion n'est pas, en somme, désagréable». Rose, on le sent bien, irait volontiers au delà de cet aveu — et c'est ici surtout qu'il faut louer le poète : il sut introduire dans le dialogue entre Rose et François une sensualité qui dégage les plus chauds effluves sans cesser de s'exprimer avec une parfaite délicatesse. Par bonheur, François n'est pas Don Juan-le-Démoniaque, ce n'est qu'un bon diable de Faune. Il épargne l'innocente. C'est elle, désormais instruite des vœux de son corps et de son cœur printaniers, qui apprendra à ce benêt de Pascal à quoi peuvent servir, tout au moins, leurs jeunes cœurs jusque là fraternels. Cet acte charmant est très joliment joué par Mme Nizan, MM. Pierre Bertin, Jean Weber, Dorival et Le Goff.

Tante Marie est un film à épisodes. Ceux-ci retracent la vie de sacrifice d'une vieille fille. Dès sa jeunesse, tout le monde a pris l'habitude d'utiliser sans scrupule son obligeance, sa gentillesse vaillante, sa bonté sans limites. C'est le destin de certains êtres d'être exploités jusqu'à leur dernier souffle. Nous voyons donc Tante Marie prendre de l'âge à chaque tableau et, finalement, devenue aveugle, n'être plus qu'une charge, quasi abandonnée dans une chambre sans feu. Histoire cruelle à force de vérité photographique ! Forme d'art dramatique qui n'eût été que moderne facilité, si Mme Valray n'avait choisi avec art les traits les plus caractéristiques d'une existence d'abnégation, si surtout son dialogue n'avait eu — toutes proportions gardées — la sobriété, le naturel et le sens condensé qui sont la marque des classiques. Mme Berthe Bovy est admirable dans le principal rôle. Mmes de Chauveron, Sully, Brillant, MM. André Brunot, Ledoux, Dubosq, sont ses dignes partenaires et la petite Elambert est surprenante de talent précoce.

Enfin, nous n'insisterons pas sur *Asile de Nuit*. Qui n'a vu cet acte de M. Max Maurey ? Il est digne de Courteline, bien à sa place, donc, à la Comédie où MM. Croué, Bacqué et Dubosq le jouent irrésistiblement.

THÉATRE ARLEQUIN (groupe « Semailles ») : *A la recherche des cœurs*, de M. J.-J. Bernard. — « Semailles » est un groupe jeune et courageux qui pense que « le public s'est lassé de voir toujours la même petite pièce... » M. Bernard déclare, quant à lui, que le théâtre ne doit plus rester étranger aux grandes questions modernes... Répétons, pour notre part, qu'il n'y a qu'à regarder couler notre époque, ce fleuve trouble, pour y pêcher du regard des cocasseries impayables, aussi bien que d'amples tragédies. En allant à l'Arlequin, nous étions animés d'un « préjugé favorable ». Il y devint conviction.

Le sujet de M. Bernard est le suivant : un puissant industriel se voue « à la recherche des cœurs » de ses ouvriers ; il semble bien, à la fin, avoir trouvé ces cœurs, mais il paie de sa vie sa tentative.

Cet apôtre paraît parfois un peu jeune pour son rôle. Mais cela tient peut-être à un rien. Si M. Georges Hubert (l'industriel) s'était vieilli davantage par son maquillage, cet artifice lui aurait conféré toute l'autorité désirable. Simple question de « physique », car il fit la preuve, notamment dans une harangue aux ouvriers, par son accent et par son jeu, de la plus réelle force. Et Mlle Janie Frima, à ses côtés, avec une ferveur simple, joua une épouse tendre et compréhensive. Les autres artistes servirent de toute leur foi cette œuvre très élevée, qui, évitant l'arbitraire de la thèse, appelle de façon émouvante la sensibilité, la bonté au secours d'une Société en péril.

CHAMPS-ELYSÉES : *Ballets russes de Monte-Carlo.* — Sur un thème obscur, des danseurs excellents ont rivalisé de science, de grâce et d'agilité. La place nous manque pour analyser ce spectacle. Du moins sera-t-il évoqué par un dessin de La Rocha qui excelle à saisir au vol, d'un crayon magique, une harmonie parfaite en mouvement.



Par La Rocha : Tamara Toumanowa, des ballets russes; Mme Berthe Bovy dans " Tante Marie "; MM. Bacqué et Dubsosq dans " Asile de nuit ".


Studio G.-L. Manuel.

PAUL FORT

PAR O. BÉLIARD

En juin 1912, les poètes de France élurent un prince, suivant une tradition déjà très respectable puisque Paul Verlaine avait porté le premier cette couronne idéale et que Léon Dierx l'avait dignement héritée de lui. Et je m'empresse de dire que le titre de prince des poètes est l'un des rares qui vaille aujourd'hui, parce qu'il est décerné, avec un élan tout spontané et qui doit être quasi unanime, par les hommes qui sont peut-être les plus jaloux, les plus profondément individualistes en leur conception d'art et par conséquent, semble-t-il, les moins portés vers l'unanimité. Paul Fort fut donc acclamé prince des poètes avec un émouvant enthousiasme. Et le vieil homme de Maillane, lui-même, écrivit : « Je vote pour Paul Fort, cigale du Nord».

Cigale du Nord... Très laborieuse, mais très insouciante cigale qui chanta tout l'été. Et, pour moi, bien plus qu'une cigale !

C'est en 1872 qu'il consentit à prendre figure d'homme. Mais, à qui veut bien l'entendre, ce n'était pas exactement son début dans le monde. Quand il a voulu conter son enfance, n'a-t-on pas remarqué qu'elle ne ressemblait pas à celle d'un particulier, que les événements y prenaient figure de symboles, que le sens en était tout intérieur et qu'enfin cela avait pour titre : *l'Aventure éternelle ?* Les apparences ne m'abusent point ; ce poète n'est pas comme tous les autres. Il n'est pas né à Reims en 1872, comme il veut bien le dire. Tombé du ciel comme Coxcomb, ou bien issu dans des temps très lointains d'une nymphe qu'un faune gaulois gorgé de raisins avait surprise sous les pampres de la Champagne vineuse, il existait depuis longtemps. Et où donc ? Partout en France. Il s'asseyait au foyer du peuple pour dire des légendes et chanter des refrains narquois qui pleurent quand ils ont l'air de rire et qui sont profonds comme le cœur, encore que légers et puérils. Les matelots en partance l'embarquaient avec le souvenir de leur payse ; il conseillait aux écoliers les jolis larcins d'amour. Qui est-ce qui priait dans les nuits des Cévennes, des Pyrénées ou des Alpes ? Qui est-ce qui, dans les forêts françaises, accordait son

piboulet sur le fifre des merles ? Qui donc courait les plaines comme un taureau échappé et s'arrêtait longuement devant l'océan breton comme pour mettre en ses prunelles tout le glauque infini ? Lui, toujours lui ! Il était l'âme ensoleillée et paisible des petites villes du Valois, et aussi l'âme bruyante des tournois et des batailles. On le vit souffler des malices à Louis XI, politiquer avec Comines, rimer avec Ronsard, rire dans le verre plein de Rabelais, tirer la perruque de Molière, herboriser avec Rousseau, chanter avec Lamartine. Il fut tout ce qui est subtil et tout ce qui est bavard, et tout ce qui est fou, et tout ce qui est sensé, et tout ce qui raille et tout ce qui vibre, et tout ce qui pleure, rit, chante ou siffle entre le cap Gris-Nez et la Bidassoa, le mont Blanc et la pointe du Raz. Et un beau jour, à Reims, ville des sacres, ville où se résume l'Histoire depuis la bataille de Tolbiac jusqu'à celle de la Marne, il rassembla ses multiples âmes éparses, et de tout cela mis au creuset, bien tassé et dûment concoctionné, jaillit, comme un diable sort d'une boîte, le long et noir Paul Fort. Car Paul Fort, individu mortel, incarne une entité immortelle : *le démon familier de la terre de France.*

Quand un de ces génies du libre espace, trépidant et saoulé de vie, s'en vient tomber dans notre humanité, il culbute les barrières, bouscule les catégories, jette l'une par-dessus l'autre toutes nos pauvres idées symétriquement rangées comme des quilles. Nous avions collé des étiquettes partout : ceci est théâtre et ceci est roman... ceci est vers... ceci est prose. Paul Fort décroche les enseignes. Au Nouveau Théâtre d'Art qu'il fonde, il joue des pièces injouables ; il rime des romans, met de la prose en vers et des vers en prose, frémit à tout vent, bavarde comme un ruisseau, fait de tout poésie et s'amuse comme un dieu. Les *Ballades françaises* s'écrivent comme de la prose et se chantent comme des vers, et quels vers ! Paul Fort est un chèvre-pieds pasteur de syllabes. Il ne souffre pas qu'elles soient immobiles, à la rangette, comme les figurants du vieil opéra. D'une paille il les chatouille et les voilà qui vivent et qui dansent comme sauterelles en un pré. Et sur quels rythmes ! Tout semble spontané et tout est prévu : le caprice du poète rentre dans la grande loi des sphères.

Paul Fort, dont le chant est si libre d'allures, est pourtant, dans la forme et dans le fond, le plus traditionaliste de nos poètes. Il a repris la poésie à son commencement, là où elle jaillit de la terre même, où elle est encore trouble et chaude, pleine de sels dissous et de germes vivants. Il a écouté les chansons instinctives où frissonne l'âme de la race, qui sont nées pour ainsi dire toutes seules et qui se ressemblent toutes, maladroites et sincères, avec des onomatopées indistinctes, des cadences balancées comme des rondes paysannes en sabots, des mots rugueux et tout neufs. C'est là le trésor brut, inépuisable, qui germe au long des siècles en épopées et en odes, en épigrammes, en romances, en légendes, en contes pleins de bonhomie et en fabliaux pleins de malice. Les premières Ballades de Paul Fort, on dirait des chansons du folk-lore. Et quand il eut acclimaté en lui l'âme populaire, il n'avait plus qu'à la laisser foisonner. Pour lui tout seul, il refaisait l'éducation poétique depuis les trouvères, en brûlant les étapes, en revenant sur ses pas par des crochets capricieux pour ne rien oublier et ne rien perdre. Les *Ballades françaises* comportent trente volumes au moins ; on y rencontre tous les tons et tous les modes, le grand lyrisme, la symphonie, des chansons sentimentales, des pépiements d'oiseaux, d'énormes bouffonneries, des ronsardises, des villonnades, des pizzicati sur la viole d'amour, de grands rires de jeunesse et de la mélancolie. Et puis de l'Histoire, et puis des tableaux de la France, surtout peut-être, en tout cas un peu partout. La France a fait le visage de Paul Fort ; Paul Fort a l'obsession de la France. Entendons-nous bien ; il ne s'agit pas du tout de cette mystique nationaliste dont on entretient la convention, mais d'un sentiment exquis de la beauté française, de la gentillesse française, de la clarté française, de la personnalité française. Il n'est que de citer son *Roman de Louis XI* qui, conservant à ce « curieux homme » sa physionomie chafouine, le transmue pourtant en le mythe populaire français, l'apparente au roi Dagobert et à Panurge, à Renart et à Scapin, à Pathelin et à Figaro, à Guignol et au Franc-Archer de Bagnolet, sans qu'il manque à ce portrait plus intimement vrai qu'exactement historique d'un monarque de sotie la touche tragique, le pli émouvant des lèvres, la ride du philosophe et du politique, le frémissement lyrique des narines qui complètent la synthèse de l'homme de France, bourgeois ou prince. Il n'est encore que de citer les jeux de Paul Fort baguenaudant à travers le vieux domaine royal qu'il semble avoir légitimement hérité de cette dynastie valoise que son rêve prolonge. Mortcerf, Montlhéry, la Ferté-Milon, et puis Coucy, et puis Senlis-aux-Tourterelles, et puis Saint-Jean-aux-Bois, et puis Gonesse, et puis le Bois de l'Hautil d'où, par faveur du ciel, « on voit Pissefontaines » ! Paul Fort petit roi bénin visite ses bonnes villes, se montre aux pavés, aux pots de giroflées, émiette son déjeuner aux ânes et aux poules, jabote avec les moulins à eau, raconte des batailles, cligne de l'œil aux filles, fait mille folies de chevreau lâché, rit au soleil du printemps qui rougit les tuiles des vieilles petites villes cachées dans les nids d'herbe et à ce bon air léger du Valois qui semble une lumière bue. Ah ! c'est ici qu'elles se trémoussent, les syllabes-sauterelles !

Trouvera-t-on quelque écrivain aussi français que lui, hormis ceux de la Pléiade et Jean de La Fontaine, avec ce grand François Rabelais, maître sur maître, maître sur tous ? Aucune de ses qualités qui ne soit de chez nous — et aucun de ses défauts, bien sûr.

Après la guerre où il pleura sa belle cathédrale rémoise devenue, par le feu, le fantôme d'elle-même ; après avoir couru le monde et jusqu'aux Amériques latines, portant la fraîcheur de ses vers et le rire de ses éternels vingt ans à des peuples lointains qui comprennent mieux que nous combien son franc génie nous récapitule et nous résume, Paul Fort a pu satisfaire une passion du théâtre qui ne l'avait pas quitté depuis le temps où il faisait jouer envers et contre tout les pièces des autres, celles qui étaient impossibles. A la suite des *Ballades françaises*, il a écrit des Chroniques de France pour être représentées. Tranches d'histoire débitées en mouvantes images, avec des couleurs vives et des taches d'or ; étranges récits dialogués que le Théâtre-Français et l'Odéon accueillirent presque tous en leur répertoire et qui sont à la fois puérils, malins, pétillants et généreux : *Louis XI curieux homme*, *Les Compères du roi Louis*, *Ysabeau*, *L'Or*, *Le Camp du drap d'or*, *Ruggieri*, *La Conquête de l'Angleterre*. Paul Fort s'est défini lui-même un *poémier ;* il produit en effet des œuvres comme un pommier produit des pommes, inépuisablement.

Et les années peuvent s'ajouter aux années. J'ai connu un personnage suffisamment diabolique, gainé de noir, au sourire ambigu encadré de boucles noires, fantaisiste et médiéval coureur de rimes et de guilledou, vision prise à Gaspard de la Nuit. Je vois aujourd'hui un Valois que Clouet eût voulu peindre, avec des modelés profonds et des accents énergiquement posés. Mais Paul Fort est toujours à mes yeux le Prince de la Jeunesse, celui à qui nous devons d'avoir conservé la nôtre et notre foi et la chaleur de notre cœur.

Octave Béliard.

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT

R. C. Seine 2.514

Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves



LES PRIMAQUATRE ET VIVASPORT

RENAULT

ÉLÉGANTES, NERVEUSES, SPORTIVES, NE PROCURENT QUE DES SATISFACTIONS



RENAULT L'AUTOMOBILE DE FRANCE





